



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY



~~1000~~
~~1000~~
~~1000~~

DC
611
N73
S8

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ NIVERNAISE
DES
SCIENCES, LETTRES ET ARTS.



BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ NIVERNAISE

DES
SCIENCES, LETTRES ET ARTS.

SECONDE SÉRIE.

TOME QUATRIÈME.



NEVERS,
IMPRIMERIE DE PAULIN FAY,
Place de la Halle et rue du Rempart, 1.

1870



Dunning
Myhoff
13603
5-4-27

SOCIÉTÉ NIVERNAISE

DES SCIENCES, LETTRES ET ARTS.

BUREAU.

- Mgr Crosnier ✱, protonotaire apostolique, vicaire général, inspecteur des monuments historiques pour la Société française, membre correspondant de la commission de la topographie des Gaules, etc., *président*.
MM. du Broc de Segange ✱, secrétaire général du département, membre correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques, *vice-président*.
Ernest de Toytot, *secrétaire*.
Lhospied, *pro-secrétaire*.
Boutillier, *bibliothécaire-archiviste*.
Bouveault, *architecte*.
Bornet ✱, *trésorier*.

MEMBRES HONORAIRES.

- Mgr Forcade (O. ✱), évêque de Nevers.
MM. Genty ✱, préfet de la Nièvre.
Boucaumont aîné (O. ✱), député au Corps législatif, maire de Nevers.
de Toytot ✱, président du tribunal civil.
Lebègue, officier d'instruction publique, inspecteur d'académie.

MEMBRES TITULAIRES.

- MM. Barny de Romanet ✱, officier supérieur d'artillerie à Nevers.
Baudiau, curé de Dun-les-Places.
Bellaunay ✱, vicaire général à Nevers.
Bertin ✱, ingénieur du chemin de fer à Nevers.
Blandin-Lyons, propriétaire à Nevers.
Bogros ✱, docteur en médecine à Château-Chinon.
Bompois (Ferdinand), à Marzy.
Bonvallet de Maisières (Adrien), chef de gare à Issoudun.
Bornet ✱, ancien ingénieur de la marine, à Nevers.
Boucaumont aîné (O. ✱), député au Corps législatif, maire de Nevers.
Boucaumont jeune (O. ✱), ingénieur en chef retraité, à Nevers.
Boutillier, curé de Coulanges-les-Nevers.
Bouveault, architecte à Nevers.

VI

MM. Bricheteau, banquier à Nevers.
 du Broc de Segange *, secrétaire général du département, à Nevers.
 de Cavaillhès (Charles), receveur municipal à Nevers.
 Chevillot, notaire à Nevers.
 Chouet, avocat à Nevers.
 Clément, curé-doyen de Châtillon-en-Bazois.
 Crosnier *, protonotaire apostolique, vicaire général à Nevers.
 Daiguson, ancien élève de l'école des chartes.
 Decray *, maire de Decize, membre du conseil général.
 Deforges, propriétaire à Villetrun (Loir-et-Cher).
 Delost, vicaire de Saint-Cyr, à Nevers.
 Désveaux (Eugène), capitaine d'artillerie.
 Dupont, précepteur.
 Fay, imprimeur à Nevers.
 Flamen d'Assigny, propriétaire à Sauvigny-les-Bois.
 Fouché, aumônier du lycée.
 de Gaillon (le comte), à Sougy.
 Gallard, secrétaire du préfet de la Nièvre.
 Genty *, préfet de la Nièvre.
 Hurault, curé de Saint-Père, à Nevers.
 Jacquinot (Honoré) *, médecin à Imphy.
 Jobert, curé de Corvol-l'Orgueilleux.
 de Kermaingant, directeur des contributions directes à Nevers.
 Laborde, chanoine à Nevers.
 Lafond (Edmond), propriétaire à Pouilly-sur-Loire.
 Lafond (Ernest), propriétaire à Prunevaux.
 Lauvernay, agent-voyer d'arrondissement, à Nevers.
 Leblanc de Lespinasse (René), ancien élève de l'école des chartes, à Paris.
 Lebœuf, juge au tribunal civil de Nevers.
 Lebrun *, proviseur du lycée, à Nevers.
 Lefebvre (Louis), avocat à Nevers.
 Lemoine, aumônier de l'œuvre de Saint-Joseph, à Nevers.
 Léonard (Victor), rentier à Nevers.
 Lhospied, chef d'institution à Nevers.
 Lubet *, chef d'escadron de gendarmerie, à Nevers.
 Mallevai, banquier à Nevers.
 de Marcillac, juge au tribunal civil de Nevers.
 de Mauduit, à Nevers.
 de Maumigny (le comte), à Nevers.
 Méline, propriétaire à Saint-Révérien.
 Métairie, juge à Auxerre.
 Millien (Achille), propriétaire à Beaumont-la-Ferrière.
 Mirault, à Cours-les-Barres (Cher).
 de Montrichard (le comte), à Saint-Parize-le-Châtel.
 Moreau de Charny, professeur de dessin à Nevers.
 Morlon (Louis-Albert), à Dijon.
 de Pazzis (le comte), maire d'Ougny.
 Piffault (Henri), à Varzy.
 Pot, curé de Magny-Cours.
 Presne (Ernest), inspecteur au chemin de fer d'Orléans, à Paris.
 de Puifferrat, conseiller de préfecture à Nevers.
 Ribault de Laugardière, substitut du procureur général à Bourges.
 Riffé (Paulin), conseiller de préfecture à Bourges.
 Robert (Alfred), propriétaire à Nevers.
 Robert Saint-Cyr *, docteur en médecine à Nevers.
 Rolland, chancelier de l'évêché, à Nevers.
 de Rosemont (Adolphe), maire de Saint-Benin-des-Bois.
 de Rosemont (Arthur), propriétaire à Lyon.

- MM. Roubet, juge de paix à La Guerche (Cher).
 de Saint-Phalle (le marquis) ✱, membre du conseil général.
 Mgr Sergent (O. ✱), évêque de Quimper.
 MM. Schærff ✱, à La Machine.
 Sonnié-Moret, à Clamecy.
 de Soultrait (le comte Georges) ✱, à Lyon.
 Subert, docteur en médecine à Nevers.
 Thomas ✱, docteur en médecine à Nevers.
 de Toytot (Ernest), conseiller de préfecture à Nevers.
 Trochereau, propriétaire à Nevers.
 Valois, archiprêtre de la cathédrale de Nevers.
 du Verne (Charles), au Veuillin.
 du Verne (Henri), à Nevers.
 de Villenaut-Lavesvre, ingénieur civil à Nevers.
 Violette ✱, archiprêtre de Cosne.

MEMBRES CORRESPONDANTS.

- MM. Baudoin, architecte à Avallon.
 Berry, conseiller honoraire à la cour de Bourges.
 Blanché, ancien juge.
 de Belloguet (le baron), à Paris.
 Bouchardon.
 Boudard, pharmacien à Châtillon-en-Bazois.
 Brillaud, inspecteur des écoles primaires, à Autun.
 de Bures, membre de la Société d'émulation, à Moulins (Allier).
 de Bourgoing ✱.
 de Brémond d'Ars (le comte), à Nantes.
 de Callac, O. ✱ (le comte), ancien préfet de la Nièvre, préfet de l'Ille-et-Vilaine.
 de Chambure fils.
 Cirodde, ingénieur des ponts et chaussées.
 Cougny, professeur au lycée de Versailles, officier d'académie.
 Cougny, professeur de dessin à Paris.
 Desrosier, professeur au collège de Riom.
 Dumontet, à Bourges.
 de Falaiseau (le marquis) ✱, à Nevers.
 Garsonnet ✱, inspecteur de l'académie de Dijon.
 Conet, vétérinaire au 3^e lanciers.
 Germain, docteur en médecine à Paris.
 Humann, trésorier général à Saint-Etienne (Loire).
 Huret, curé de Sully-la-Tour.
 Jullien, peintre à Paris.
 Lapeyre de Crussol, receveur de l'enregistrement.
 Leblanc-Bellevaux, archiviste du département de la Nièvre.
 de l'Etoile (le comte), à Moulins (Allier).
 Martin (Emile).
 Mary-Lépine, ancien juge à Nevers.
 Morellet, censeur retraité, à Colmar.
 Raynaud ✱, ancien recteur.
 Robert-Martin, juge à Nevers.
 Rongé, curé de Beaumont-sur-Sardolles.
 Sabourin de Nanton.
 de Savigny-Moncorps (Charles), auditeur au Conseil d'Etat, à Paris.
 de Savigny-Moncorps (René), à Fertotot.
 de Senac.
 Thomas, employé au ministère de la guerre, à Paris.

VIII

MM. Tudot, professeur de dessin à Moulins (Allier).
Urquette, lieutenant au 3^e lanciers.
de Villefosse, archiviste à Nevers.

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES.

- 1 Revue des sociétés savantes, à Paris.
 - 2 Société française pour la conservation des monuments, à Caen.
 - 3 Société éduenne, à Autun.
 - 4 Société d'agriculture, du commerce, etc., du département de la Marne, à Châlons.
 - 5 Société archéologique de Montpellier.
 - 6 Société archéologique de Sens.
 - 7 Société des lettres, sciences et arts, à Orléans.
 - 8 Académie de Reims.
 - 9 Société d'émulation de Moulins.
 - 10 Société des sciences historiques et naturelles, à Auxerre.
 - 11 Société historique du Cher, à Bourges.
 - 12 Société d'émulation de Montbeillard.
 - 13 Société des lettres, à Varzy.
 - 14 Société des sciences, arts et belles-lettres du Var, à Toulon.
 - 15 Académie de Mâcon.
 - 16 Académie de Maine-et-Loire, à Angers.
 - 17 Société de l'histoire naturelle, à Colmar.
 - 18 Société d'études, à Avallon.
 - 19 Société scientifique de Guéret.
 - 20 Société dunkerquoise, à Dunkerque.
 - 21 Société littéraire de Lyon.
 - 22 Société pour la conservation des monuments historiques, à Strasbourg.
 - 23 Société littéraire et scientifique de Castres.
 - 24 Académie des sciences de Clermont.
 - 25 Société académique de Boulogne-sur-Mer.
 - 26 Société du Cher.
 - 27 Société historique et archiviste de Château-Thierry.
 - 28 Académie des sciences, belles-lettres et arts de Marseille.
 - 29 Société philotechnique, à Paris.
 - 30 Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes.
 - 31 Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers.
 - 32 Commission historique du Nord.
 - 33 Société d'archéologie de Seine-et-Marne.
 - 34 Société des sciences et arts de Vitry-le-Français.
 - 35 Société archéologique de l'Orléanais.
-

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ NIVERNAISE

DES
LETTRES, SCIENCES ET ARTS.

SÉANCE DU 5 NOVEMBRE 1868.

Siègent au bureau : MM. du Broc de Segange, *président*; Morlon, remplissant les fonctions de *secrétaire* en l'absence de MM. de Toytot et Lhospied.

On donne lecture du procès-verbal de la séance précédente, qui est approuvé.

La Société émet le vœu qu'un registre soit acquis pour recevoir la minute des procès-verbaux des séances.

M. Subert propose d'écrire l'histoire médicale de la province, l'histoire des pestes et des épidémies qui ont ravagé Nevers et les noms des principaux médecins qui ont figuré dans l'histoire du pays. Cet intéressant travail serait intitulé : *Des Médecins et de la Médecine dans le Nivernais, fragments historiques.*

M. Gaulon communique à la Société des débris de mosaïque et une masse de terre jaune arrondie, qui a été trouvée dans un four du mont Beuvray.

M. du Broc annonce la première livraison de l'*Inventaire des archives de Nevers*, par M. l'abbé Boutillier, et propose à la Société de rechercher quelles sont les pièces qui pourraient être imprimées dans notre *Bulletin*.

On demandera à M. le Maire de la ville d'octroyer un certain nombre de livraisons de l'*Inventaire* à la Société, afin qu'on puisse l'étudier spécialement.

M. l'abbé Boutillier a trouvé un exemplaire de Guy Coquille, édition de 1612, sur la couverture duquel se trouvent des notes signées de Marguerite d'Aunay, épouse d'un Spifame. Ces notes sont relatives à son parent Jacques-Paul Spifame, évêque de Nevers, devenu tristement célèbre par son apostasie.



SÉANCE DU 3 DÉCEMBRE 1868.

Présidence de M. DU BROC DE SEGANGE.

M. le Président et M. de Laugardière proposent comme membre de la Société M. Gallard.

M. de Cavailhès et M. Bornet proposent M. de Cantel.

MM. Gallard et de Cantel sont admis comme membres de la Société nivernaise.

M. du Broc de Segange a obtenu de M. le Préfet quinze exemplaires des *Archives départementales*. Ces exemplaires sont distribués aux membres présents et à ceux qui assistent le plus habituellement à nos séances. Ces quinze exemplaires sont ainsi répartis :

MM. Crosnier, du Broc de Segange, de Laugardière,

Lhospied, de Toytot, d'Aiguson, Bonvallet, Roubet, Bornet, Dupont, de Cavailhès, Foucher, Subert, Sonnié-Moret, l'abbé Boutillier.

M. du Broc s'est également adressé à M. le Maire de la ville de Nevers, à l'effet d'obtenir un certain nombre d'exemplaires des archives de la ville. Trois exemplaires seulement seront mis à la disposition de la Société : un pour le président, l'autre pour le vice-président et le troisième pour nos archives.

M. le Président dépose sur le bureau :

Le *Bulletin* de la Société des sciences historiques de l'Yonne ;

Le *Bulletin* de la Société académique du Var ;

La distribution des récompenses accordées aux sociétés savantes ;

La *Revue des sociétés savantes* ;

Le *Bulletin* de la Commission historique du Nord ;

Les *Mémoires* de l'Académie de Cherbourg.

M. de Laugardière donne lecture à la Société d'un intéressant discours sur l'existence et la topographie de Bibracte, discours prononcé à la distribution des récompenses des sociétés savantes par le marquis de Lagrange.

A la suite de cette lecture, une discussion sous forme de causerie s'engage au sujet de Bibracte et des fouilles qui chaque jour nous révèlent de nouvelles richesses.

M. de Laugardière a fait récemment l'estompage d'une inscription qui se trouve sur une pierre déposée au musée lapidaire. On y voit la trace de deux serres d'aigle avec cette inscription : AUG. SAC. I . . O . . M . . JULIUS ALEXANDER V. S. L. M., ce qui signifie : *Augusto sacrum Jovi Optimo Maximo, Julius Alexander votum solvit libenter merito.*

Cette inscription pourra prendre place dans le livret qu'on prépare pour le musée de la porte du Croux.



SÉANCE DU 14 JANVIER 1869.

Présidence de M^r CROSNIER.

M. le Président dépose sur le bureau les livraisons VIII et IX de la quatrième série de la *Revue des sociétés savantes* ;

Les *Mémoires* de la Société d'agriculture ;

Le *Bulletin* de la Société pour la conservation des monuments d'Alsace.

Mgr Crosnier donne lecture d'une lettre de M. A. Julien, ancien membre de la Société, qui nous adresse un livre dont il est l'auteur : *les Beaux-Arts et leur administration*.

Ce livre, fort intéressant, traite l'importante question de l'administration des beaux-arts.

M. le Président donne communication d'une lettre de M. le curé d'Anthien, qui l'informe que plusieurs objets gallo-romains sont trouvés fréquemment dans les environs d'Anthien. La plupart de ces objets sont enlevés au profit de la société d'Avallon par M. Baudoin, architecte de cette ville. Il serait à désirer que ces objets, qui intéressent à un si haut point notre pays et notre Société, n'aillent pas enrichir une autre province.

M. le Président communique le programme du concours établi par la société d'Angers.

Il donne ensuite lecture d'une circulaire de M. Duruy sur les concours académiques que M. le Ministre désirerait établir entre les sociétés savantes de la même circonscription académique.

M. le Président expose les prix de M. Fay relatifs à la composition et à l'impression des dessins qui doivent figurer dans l'ouvrage de M. Bonvallet sur les Bordes. La Société décide qu'on ne doit pas regarder au prix, pourvu que les lithographies soient parfaitement soignées et d'une bonne exécution.

M. le Président propose de voter une somme pour faire des fouilles dans un terrain voisin de la gare du chemin de fer à Saincaize. Ce terrain est contigu à l'endroit où on a trouvé les beaux bustes du musée de la porte du Croux. Une somme de 100 fr. est mise à la disposition de M. Bonvallet à cet effet.

M. Roubet nous donne lecture d'un travail sur Pierre de Frasnay, considéré comme auteur dramatique.



SÉANCE DU 4 FÉVRIER 1869.

Présidence de M. DU BROC DE SEGANGE.

Sur la proposition de MM. Bornet et Roubet, M. Blandin, de Nevers, est reçu membre de la Société.

M. Jules du Verne, propriétaire, consent à laisser faire des fouilles dans son terrain, près la gare de Saincaize, à la condition qu'elles se feront au plus tôt pour ne pas gêner

son fermier au printemps, et qu'on remettra en état viable la partie du chemin qui aura été explorée.

La Société reçoit :

Le *Bulletin* de la Société d'histoire naturelle de Colmar (1867-1868) ;

Études sur la chronologie des sires de Bourbon, par M. Chazaud, de la Société d'émulation de l'Allier ;

Le *Bulletin* de la Société d'émulation de l'Allier, tome IX, quatrième livraison ;

La *Revue des sociétés savantes* (octobre-novembre 1868) ;

Le *Bulletin* de la Société d'études d'Avallon (1867).

Une lettre de M. le Ministre de l'instruction publique annonce que le *Répertoire archéologique*, par M. George de Soultrait, sera soumis à l'examen de la commission du concours d'archéologie de 1868.

Une deuxième lettre du ministre indique la date de la distribution des prix aux sociétés savantes, à la Sorbonne.

M. Roubet continue et termine la lecture de son étude : *Pierre de Frasnay, auteur dramatique* ; puis présente l'analyse des deux derniers actes de la tragédie d'*Aleméon*. La comédie *les Antiquaires*, du même auteur, est complète ; M. Roubet en donne lecture.

Il fait précéder cette lecture de quelques considérations sur le *Mercur* de France, dans lequel Pierre de Frasnay publia une lettre à l'abbé Lebeuf, qui lui répondit dans le même recueil. Le sujet de leur correspondance était la fameuse inscription nivernaise : AN DE CAMV LOS TOVTI SSIG NOS IERV.

Les membres présents à la séance prennent un vif intérêt à cette communication, qui sera publiée *in extenso* dans le *Bulletin*.

SÉANCE DU 4 MARS 1869.

Présidence de M^r CROSNIER.

La Société reçoit :

Les Nymphes du Rhin, du Danube et des fleuves de la Scandinavie (Sabourin);

Bulletin de la Société d'émulation du département de l'Allier ;

Huitième assemblée générale des médecins de la Nièvre ;
Société des sciences et arts de Vitry-le-François ;

Charte d'Agias, évêque d'Orléans, par M. Boucher de Molandon ;

Nouvelles études sur l'inscription romaine récemment trouvée à Mesves (Nièvre), par M. Boucher de Molandon, président de la Société archéologique de l'Orléanais, etc.

Cet honorable auteur demande l'échange des *Bulletins* des deux Sociétés.

Cette demande est accueillie avec empressement, et il lui en sera donné avis au plus tôt.

M. Bonvallet fait un rapport sur les fouilles faites à Saincaize. Cet intéressant travail décrit sommairement les objets gallo-romains trouvés sur l'emplacement des fouilles. La Société exprime à M. Bonvallet sa reconnaissance pour la peine qu'il a prise. Il est accordé à M. Bonvallet tous les suppléments de crédit qui pourraient être considérés comme nécessaires pour continuer les travaux de recherches.

MM. du Broc et de Toytot présentent à la Société M. l'abbé Delost, vicaire de Saint-Cyr. M. l'abbé Delost est admis.

M. le docteur Subert annonce que le travail qu'il a l'intention de faire sur l'histoire des médecins du Nivernais a son similaire à Vannes Il désirerait que la Société se procurât cet ouvrage pour que lui-même pût s'en inspirer et en adopter la forme, s'il y a lieu.

M. l'abbé Boutillier s'est occupé récemment des archives de l'hospice qui concernent des documents se rattachant à la maladrerie de Saint-Lazare et autres. Il a trouvé quelques pièces relatives aux testaments et aux donations faits en faveur de ces divers hôpitaux.

M. l'abbé Boutillier cite plusieurs passages d'un de ces testaments : celui de M^e Jean Mathé, licencié en droit en l'année 1530.

M. Roubet communique une pièce de vers intitulée : *l'Antiquaire hagiologue*. Cette charmante composition, qui fait suite à l'*Antiquaire* de M. Roubet, sera imprimée au *Bulletin*.

Mgr Crosnier donne lecture d'un travail destiné à la *Bibliographie catholique*. Ce travail, fort intéressant, a pour but de faire connaître et de résumer le *Bulletin d'archéologie chrétienne* de M. le chevalier de Rossi que publie en français M. l'abbé Martigny.

M. Test attire l'attention de la Société sur les archives du château de Menou. Il y aurait lieu de demander à M. le comte de Blacas de vouloir bien autoriser un ou plusieurs des membres de la Société à étudier et à reproduire quelques-unes de ces chartes. M. Test sait que M. de Blacas aurait le désir de faire déchiffrer ces chartes ; mais il serait difficile de se transporter à Menou, et d'un autre côté il n'est guère possible que le propriétaire consente à se dessaisir de ses archives. Il y a lieu néanmoins

de prendre des renseignements plus précis à cet égard. La Société décide qu'il sera demandé à M. le curé de Corvol-l'Orgueilleux, voisin de Menou, s'il lui serait possible de voir M. de Blacas et de se charger, avec son consentement, de parcourir les archives en question, pour en extraire ce qu'il y aurait de plus intéressant pour l'histoire du pays.



SÉANCE DU 8 AVRIL 1869.

Présidence de M^r CROSNIER.

Lecture du précédent procès-verbal.

La Société reçoit :

Mémoires lus à la Sorbonne dans les séances d'avril 1868;

Tome VIII de la *Revue des sociétés savantes*;

Matériaux d'archéologie et d'histoire, par les archéologues de Saône-et-Loire;

Annales de l'Académie de Mâcon (1867);

Mémoires de la Société historique du Cher (1868);

Annuaire de la Société philotechnique (1869).

Au début de la séance, M. du Broc lit un opusculé sur l'origine et les développements de Guérigny, travail qui lui a été adressé par M. Corbier, employé aux forges de La Chaussade. L'ouvrage est intitulé : *Histoire des forges de La Chaussade*.

Il est pris en considération, et la Société l'a agréé avec empressement. On a décidé qu'une commission, com-

posée de MM. Bornet, Bonvallet et Lebœuf, serait chargée d'examiner ce travail.

Le manuscrit est confié à M. Lebœuf, qui a été en position d'étudier les phases de cet intéressant établissement.

M. Moreau de Charny lit des vers sous ce titre : *A propos de céramique*.

Les membres présents remercient l'auteur, dont le manuscrit sera inséré au *Bulletin*.



SÉANCE DU 13 MAI 1869.

Présidence de M^r CROSNIER.

Siègent au bureau : Mgr Crosnier, MM. de Toytot et Lhospied, remplissant les fonctions de *secrétaires* ; M. Bornet, *trésorier*.

Après la lecture du procès-verbal de la dernière séance, M. Bornet rend compte de la situation financière de la Société, qui se trouve des plus prospères.

MM. de Rosemont et Crosnier présentent à la Société M. de Villenaut.

MM. Bonvallet et Bornet présentent M. Ernest Presne.

MM. du Broc de Segange et de Toytot présentent M. Lubet, commandant de gendarmerie.

MM. de Villenaut, Presne et Lubet sont admis comme membres de la Société nivernaise.

M. le Président dépose sur le bureau :

Dix exemplaires de l'*Histoire des Bordes*, de M. Bonvallet ;

Le *Bulletin* de la Société des sciences historiques de l'Yonne, année 1868, 22^e, 8^e, 2^e vol., deuxième série, troisième et quatrième trimestre ;

Compte-rendu de la Société française de numismatique, 1869 ;

Travaux de l'Académie impériale de Reims, 44^e vol., années 1865-1866, n^o 3 et 4 ;

Mémoires de la Société d'agriculture, sciences, belles lettres d'Orléans, deuxième série, tome XII, n^o 1 et 2 ;

Mémoires de la Société des antiquaires du centre, 1868, 2^e vol. ;

Revue des sociétés savantes des départements, quatrième série, tome IX, janvier 1869 ;

Mémoires lus à la Sorbonne dans les séances extraordinaires du comité impérial des travaux historiques et des sociétés savantes ;

Bulletin de la Société d'agriculture du Haut-Rhin, tome I^{er}.

La Société nivernaise procède au renouvellement de son bureau.

Sont nommés :

<i>Président</i> ,	M ^{re} Crosnier ;
<i>Vice-président</i> ,	M. du Broc de Segange ;
<i>Secrétaire</i> ,	M. de Toytot ;
<i>Pro-secrétaires</i> ,	{ M. Lhospied ; M. Bonvallet ;
<i>Archiviste</i> ,	M. l'abbé Boutillier ;
<i>Trésorier</i> ,	M. Bornet ;
<i>Architecte</i> ,	M. Bouveault.

M. le Président donne lecture de la lettre qui a déjà paru dans les journaux, par laquelle M. le Ministre de l'instruction publique annonce qu'un prix annuel de 1,000 fr. est fondé pour être décerné à l'ouvrage ou au mémoire qui sera jugé le meilleur sur quelque point d'histoire politique ou littéraire d'archéologie ou de science intéressant les départements compris dans le ressort.

Un délégué sera désigné pour faire partie du jury qui se réunira au chef-lieu du ressort.

M. de Toytot, désigné comme délégué de la Société nivernaise, accepte la mission qui lui est confiée.

Le président de la Société d'archéologie de Mâcon nous invite à souscrire à la statue qui sera élevée en l'honneur du grand poète national Lamartine. La Société nivernaise est heureuse de s'associer à ce témoignage patriotique. Elle souscrit pour 50 fr., qui devront être envoyés au président de la Société de Mâcon.

M. Roubet donne lecture d'une intéressante notice intitulée : *Des Mines d'argent au pays du Nivernais*, qui sera insérée au *Bulletin*.

Un des membres rappelle qu'il a été décidé que tous les ans la Société ferait une excursion archéologique. On a déjà parlé de choisir le mont Beuvray pour but de cette excursion. Tous les membres présents accueillent avec empressement cette proposition. Dans une prochaine réunion on fixera le jour et l'heure du départ.

M. Bonvallet commence la lecture d'une notice historique sur la commune de Saincaize-Meauce.



SÉANCE DU 3 JUIN 1869.

Présidence de M. DU BROC DE SEGANGE, vice-président.

M. le Président dépose sur le bureau vingt-un exemplaires de *l'Histoire des Bordes*, de M. Bonvallet.

A une dernière séance, il avait été décidé que le mémoire de M. Cordier, sur les forges de La Chaussade et Guérigny, serait remis entre les mains d'une commission composée de MM. Bonvallet, Bornet et Lebœuf, afin de l'examiner avant de le faire imprimer, au moins en partie, dans le *Bulletin* de la Société. M. du Broc de Segange donne lecture de divers passages de cet intéressant travail ; il en remet le manuscrit à la commission nommée à cet effet.

M. Bonvallet dépose sur le bureau une épreuve du château de Villemenant, qui ne lui paraît pas devoir être acceptée. La Société décide que divers changements devront être apportés à ce dessin, destiné à être joint au travail sur le château de Villemenant.

M. le docteur Subert donne lecture d'un chapitre de son travail sur les médecins et la médecine dans le Nivernais.

Ce chapitre est intitulé : *Établissement d'un conseil de santé en 1721*.

Cette intéressante notice se rattache à l'ensemble d'un autre travail qui sera plus tard imprimé par la Société.

M. Bonvallet continue la lecture de sa notice sur Saincaize et Meauce.



REGISTRE-TERRIER
DE L'ÉVÊCHÉ DE NEVERS,

RÉDIGÉ EN 1287.

(Bibliothèque impériale, manuscrit latin, n° 5207.)

§ 1^{er}.

DE LA PUISSANCE DE L'ÉVÊQUE DE NEVERS.

Nous avons pensé que la publication d'un registre-terrier, remontant à une époque aussi reculée que le treizième siècle, pourrait prendre place parmi les documents de l'histoire du Nivernais. Une grande quantité de noms de lieux et de personnes, des listes de quêtes, de tailles, de cens, quelques renseignements sur la perception des divers impôts, sur l'exercice de la justice, sur les droits et sur les tenures des terres : tel est en quelques mots l'objet de ce manuscrit, en ce qui concerne le territoire et la puissance de l'évêque. On s' imagine difficilement de nos jours quel était au moyen âge le pouvoir des évêques ; rivaux des seigneurs laïques et bien souvent leurs supérieurs, ils savaient porter haut la prépondérance que le caractère religieux, uni à l'opulence, leur donnait aux yeux des populations. Il y avait deux hommes en eux : l'évêque, qui bénissait, et le seigneur, qui jugeait et imposait ses sujets. Ils portaient l'épée du chevalier à côté de la houlette du pasteur. On verra quels étaient au treizième siècle les revenus de l'évêque de Nevers,

et en même temps de quelle manière cette administration considérable était dirigée.

Le registre ne contient à peu près que des mentions de revenus seigneuriaux. Toutefois, une liste complète des paroisses du diocèse (1), dressée pour la collecte des deniers dus à l'évêque, indique quelles en sont les limites et l'étendue. Les diocèses voisins s'avançaient dans l'intérieur du Nivernais : d'un côté, celui de Clermont presque jusqu'à Saint-Pierre-le-Moutier ; d'un autre, celui d'Auxerre, jusqu'à La Charité ; enfin, la plus grande partie du Morvand était du diocèse d'Autun (2). Une semblable division de territoire, dont il est facile de se rendre compte sur une carte, offrait de grandes difficultés pour l'administration du diocèse. Certaines localités fort rapprochées de Nevers étaient régies par un autre évêque, tandis que d'autres, beaucoup plus éloignées ou situées sur la rive opposée de la Loire, restaient sous la juridiction de l'évêque de Nevers. Mais à cette époque de liberté et d'indépendance pour tout ce qui était seigneur laïque ou ecclésiastique, les circonscriptions ne pouvaient être tracées dans le but de simplifier l'administration, ainsi que l'aurait fait un pouvoir souverain.

Les principales autorités du pays sont celles du comte, de l'évêque, du chapitre de Saint-Cyr et des différents établissements monastiques. Presque tout le pouvoir est concentré dans leurs mains, c'est-à-dire que chacun a sur ses terres et ses gens tous droits de justice et de propriété, soit qu'on lui en fasse hommage pour les choses tenues en fief, soit qu'il les administre directement par l'entremise de fonctionnaires placés sous sa dépendance. Les luttes fréquentes qui résultaient du contact habituel de ces autorités indépendantes et pour ainsi dire souveraines aigrijaient parfois les esprits, mais contribuaient beaucoup à les retenir dans les limites de leurs droits particuliers.

(1) Voyez ci-dessous n° VI du manuscrit.

(2) Le diocèse d'Autun s'étendait d'un autre côté jusqu'à l'Allier, sur les confins de celui de Clermont ; Moulins était du diocèse d'Autun.

Le pouvoir de l'évêque se divisait en deux parties bien distinctes : les hommages d'une part, les revenus de l'autre. La première, principalement honorifique, consiste dans la suprématie qu'il possédait sur les chevaliers, ses feudataires ; ils étaient assez nombreux, comme on peut s'en convaincre par les actes ou mentions d'actes malheureusement trop rares qui sont parvenus jusqu'à nous. Quatre d'entre eux, outre l'hommage et les autres droits inhérents au fief, devaient porter l'évêque à sa première entrée dans sa ville épiscopale. Cet honneur rendu à l'autorité religieuse se rencontrait dans tous les diocèses et formait un privilège spécial qui n'admettait aucune exception. L'évêque d'Auxerre donna un grand exemple de l'importance de ce droit quand, à la suite de l'abandon de Montargis à la couronne par Pierre de Courtenay, il alla jusqu'à se plaindre de ce que le roi ne s'était pas fait représenter pour le portage à son entrée et exigea de lui une juste compensation (1).

Les quatre feudataires de l'évêque de Nevers étaient les seigneurs de Druy, de Cours-les-Barres, de Givry, partie de Cours-les-Barres et de Poiseux. A chaque renouvellement d'hommage, on répétait la formule relative à l'obligation de porter l'évêque (2).

(1) Ce fait est signalé dans toutes les histoires qui traitent de l'évêché d'Auxerre. Philippe-Auguste, pour faire cesser les plaintes de l'évêque, le dispensa du droit de procuration royale, auquel l'évêque était assujéti à Auxerre et à Varzy. (V. *Gallia christiana*, t. XIII.)

(2) Bibliothèque impériale, *Arm. de Baluze*, n° 74, fol. 375.

Feoda reverendi patris Domini J. Nivernensis episcopi pertinentia ad castrum de Albigneio.

Dominus Johannes de Cortenayo, miles, de tota terra sua de Corz les Barres, et debet portare dominum episcopum Nivernensem in primo adventu suo de ecclesia Sancti Martini Nivernensis usque ad ecclesiam Sancti Cyrici Nivernensis.

Odetus de Barris de tota terra sua de Corz les Barres et debet portare dominum episcopum, sicut præcedens.

.... N. de sacro palatio, domicellus, ratione uxoris suæ de tota terra sua de Putheolis et debet portare dominum episcopum, etc...

Arm. de Baluze, n° 74, fol. 375.

Dominus Erardus de Tiengiis, dominus de Druyaco, miles, tenet in

Les autres fiefs étaient répartis sur les différents châteaux de l'évêque; on verra dans les appendices (1) le dénombrement d'un fief possédé par les enfants d'un certain Hugues de Veauce et dépendant de la châtellenie d'Urzy. Toutes les localités environnantes de Demeurs y sont décrites, avec les maisons, les héritages, la nature des pièces de terre, les rivières, les chemins, etc., ainsi que les diverses redevances auxquelles les terres se trouvaient assujetties. S'il était possible de découvrir plusieurs chartes d'une aussi grande importance, il y aurait de quoi reconstituer la superficie entière du pays à cette époque. L'ainé, qui faisait le dénombrement au nom de sa famille, prend la qualification de *clerc*, qui doit ici s'entendre d'un laïque placé sous la dépendance d'un seigneur ecclésiastique.

Un autre fief, dont on trouve la mention dans la première moitié du quatorzième siècle, était possédé par un riche bourgeois de Nevers, Guillaume Coquille, qui l'avait acheté d'un chevalier nommé Guillaume *de Meso* (2); il comprenait le château, les fossés et toutes les dépendances de la terre du Mesnil, située dans la paroisse de Marzy.

Les fonctions, comme partout ailleurs, pouvaient être inféodées, de même que les terres. Outre les prévôtés données, tantôt en garde ou à ferme, tantôt en fief, d'autres fonctions attachées à l'administration de l'église exigeaient de la part de

feodum a domino episcopo Nivernensi castrum de Druyaco, prata, nemora, vineas, terras, stagna, molendina, homines tailliabiles, viridaria, riparias ad ipsum castrum pertinentes omnes et singulas, omnia feoda, retrofeoda, quæ ab ipso domino Erardo ibidem tenentur, omnia et omnes ac omnimodas pertinendas dicti castri, quæcumque sint et quocumque nomine censeantur.

Et debet portare dominum episcopum Nivernensem in primo adventu suo ab ecclesia Sancti Martini Nivernensis usque ad ecclesiam beati Cyrici Nivernensis.

(1) V. ci-dessous, l'appendice D, charte de l'an 1339.

(2) Bibl. imp., *Arm. de Baluze*, n° 74, fol. 375.

Terra quam acquisivit Guillelmus Coquille burgensis Nivernensis à nobili viro Guillelmo de Meso, milite, sita apud Mesnil, in Parrochia de Merziaco, movet et est de feodo ligio domini episcopi Nivernensis cum domo ibidem existente et cum fossatis et pertinentis. (Vers 1340.)

leurs tenanciers l'hommage envers l'évêque. C'est ainsi que le chantre et le scolastique font leur serment de fidélité pour la dignité dont ils jouissent (1).

On pense bien que ces documents, dans l'état incomplet où nous sommes forcé de les donner, ne peuvent offrir qu'une faible idée de la réalité ; mais ils permettent de se représenter en esprit ce qu'était l'autorité de l'évêque ; si le chapitre avait des biens propres, l'évêque n'en était pas moins son chef et son supérieur ; sa position le faisait quelquefois le dispensateur des dons adressés au chapitre, selon l'exemple qu'on nous a conservé du grand Hugues III, en 1079, qui, assis sous un orme, symbole de sa puissance, partagea entre les chanoines les enfants d'un serf (2).

Les feudataires de l'évêque n'ayant pas à remplir un service militaire à la suite de leur seigneur, ce qui constituait, en cas ordinaire, la plus grave obligation du fief, il s'ensuivait que cette partie de l'autorité épiscopale était, selon notre expression, principalement honorifique, car les divers droits fiscaux de mutation de fief doivent être considérés comme peu importants.

L'autre partie comprenait tous les revenus en argent et en

(1) Bibl. imp., *Arm. de Baluze*, n° 74, fol. 375.

Petrus Fabri cantor Nivernensis fecit fidelitatem et homagium Reverendo in Christo Patri et Domino domino P. (Pierre Bertrand de Colombiers). Dei et sedis apostolicæ gracia episcopo Nivernensi, ratione cantorie memorate. Acta sunt hec apud Perriniacum, in capella dicti castri Perriniacensis, anno Domini m°cccxxxvii° die martis xiii mensis januarii.

Ibid.

Petrus de Provilla scolasticus Nivernensis fecit fidelitatem et homagium reverendo in Christo Patri et Domino domino P. Dei et apostolicæ sedis gracia episcopo Nivernensi, ratione scolasticæ dignitatis prædictis anno, die, loco, quibus supra.

(2) *Arm. de Baluze*, n° 74, fol. 372.

Notum fieri volumus omnibus nostræ ecclesiæ filiis tam præsentibus quam futuris quoniam tertius Hugo Nevernensis episcopus XV, kalend. septembris, prima feria, Nivernis sub ulmo sua consedit et nobis canonicis filios Alchisii de valle divisit. (Anno 1079.) (Ibid., *Gall. christ.*, t. XIII, col. 636.)

nature que l'évêque percevait directement sur ses gens et sur ses terres ; c'est celle que nous a transmise, avec des données fort intéressantes, le manuscrit que nous publions et sur lequel nous croyons à propos de donner quelques renseignements.

§ 2.

CARACTÈRES HISTORIQUES ET PALÉOGRAPHIQUES DES DOCUMENTS.

Il ne se présente aucune difficulté pour savoir quel nom donner au manuscrit ; son titre porte que c'est un registre ou terrier. Quant à sa destination, voici les deux définitions que Brussel donne des terriers en général : « C'est un régître des » déclarations fournies par tous les possesseurs d'érîtages en » roture situez dans l'étendue d'une seigneurie, de la consis- » tance de ces mêmes héritages et des redevances dont ils sont » chargez vers le seigneur..... Et moins proprement : un régî- » tre de la recette faite pour un an de tous les cens et rentes » appartenans à une seigneurie (1). »

Notre manuscrit participe de ces deux définitions, mais surtout de la seconde ; car il se compose en grande partie des rôles de la taille et du cens, recueillis en une année.

Un prêtre nommé Guillaume de Mingot (2) est le personnage qui semble avoir pris la plus grande part dans la rédaction du *régistre* ; il l'a très-probablement écrit de sa main et de plus il surveillait le recensement des tailles avec l'aide des autres fonctionnaires (3). Guillaume de Mingot ne donne aucun détail sur sa personne et sur la mission dont il était chargé ; mais tout porte à croire que c'était une mission extraordinaire, occasionnée par les réformes qui se firent à cette époque dans l'administration du diocèse. Depuis plusieurs années les évêques recon-

(1) BRUSSEL, *Usage des fiefs*, t. I^{er}, p. 17.

(2) Mingot était le nom d'une paroisse de l'archiprêtré de Châtillon.

(3) Au commencement on lit : *Accensatio..... facta per manum Guillelmi*, etc. Presque tous les rôles de tailles portent cette suscription : *Facta per Guillelmum de Mingoto et prepositum*, etc.

naissaient l'utilité de la création d'un second archidiaconat. Giles du Châtelet avait tenté, en 1283, cette nouvelle organisation, qui ne fut réalisée que par son successeur, Giles de Mauciat, en 1293 (1). On peut aisément supposer que l'évêque voulut, dans cette circonstance, faire dresser la liste exacte des paroisses et en même temps l'état de ses revenus.

Le manuscrit commence par une récapitulation de recettes diverses, estimées approximativement, avec la mention de leurs sources, chacune sous le chapitre de la châtellenie dont elles dépendent; on y a joint l'inventaire des objets trouvés dans les quatre châteaux de l'évêque (2).

Ces premiers documents sont suivis de la liste des paroisses du diocèse, divisé en archiprêtres; puis des rôles considérables des tailles, dressés par prévôts et par villages; ensuite les droits de l'évêque dans la ville de Nevers, les listes des cens dans ses diverses possessions qui, par le grand nombre des individus mentionnés, forment la partie la plus étendue de l'ouvrage et aussi la plus soignée. Le reste se compose de tronçons de listes concernant l'amende pour le défaut d'assistance au plaid ou tribunal de justice, la recette des *parées* à Poiseux, les sommes dues par les archiprêtres à chaque synode et les charges supportées par l'évêque à cause de son église de Saint-Cyr. Et, pour rentrer dans les droits qui pèsent sur les roturiers: les redevances de la moisson et du boage, les bordelages, les foages ou feux et les autres nombreux menus suffrages en grains de toute espèce.

On trouvera, dans les appendices, plusieurs chartes qui ont un rapport assez intime avec le terrier pour pouvoir être considérées comme son complément; c'est, en effet, dans les chartes que se trouvent les explications et les éclaircissements nécessaires à l'intelligence des listes contenues dans le terrier. Nous avons pensé que l'occasion était favorable pour livrer à la publicité des documents aussi intéressants.

La rédaction du terrier remonte à l'an 1287, du moins pour

(1) *Gallia christiana*, t. XII, col. 645.

(2) Voyez les n^{os} I à V du terrier.

les premiers feuillets, qui contiennent la récapitulation des revenus ; les autres articles, en tête desquels on a mis des dates (car plusieurs n'en ont point), varient entre les années 1285 et 1289; l'un d'eux est de 1279 (1). La similitude parfaite de l'écriture prouve que ces listes ont été copiées après coup, dans un seul cahier, probablement pour servir à se rendre compte de la somme à laquelle s'élevaient les redevances.

A partir du folio 26 de légères variations apparaissent dans l'écriture, résultant d'une continuation postérieure ou peut-être d'un changement de main.

Plus tard, dans la première moitié du quatorzième siècle, on a voulu compléter le manuscrit. D'abord, on lui a donné un titre qui lui manquait, et pour lequel on n'avait pas même laissé de place. Les mots : *Copia regestri sive terrerii episcopatus Nivernensis* sont écrits à l'extrémité supérieure du premier feuillet. Puis l'écrivain a passé au dernier feuillet, où le commencement d'un nouvel article porte cette seule mention : *Officium cancellarii — primo debet custodire sigilla.*

Il est à regretter que l'auteur se soit arrêté après ces quelques mots ; un état des fonctionnaires de l'évêché, avec leurs attributions, eût été fort précieux à conserver ; toutefois, personne n'essaya de continuer l'ouvrage resté inachevé, bien qu'il eût servi long-temps après, ainsi que le témoignent plusieurs annotations d'une écriture des quinzième et seizième siècles faites dans le courant du manuscrit.

§ 3.

DES QUATRE CHATEAUX DE L'ÉVÊQUE ET DE L'INVENTAIRE QUI Y FUT FAIT.

Les revenus de l'évêché se rattachaient à quatre endroits principaux dont l'évêque était seigneur direct : Nevers, Pré-mery, Urzy et Aubigny. On les appelle dans le manuscrit *domus* (2), qui répond au vieux mot français *ostex* et *hostel*

(1) Le cens d'Aubigny, n° XXII.

(2) *Domus Nivernensis*, *domus* de Urziaco, etc.

employé pour désigner l'habitation du seigneur à laquelle on doit apporter les redevances (1) ; c'étaient, au treizième siècle, des châtelainies dont relevaient plusieurs fiefs, pour lesquels les vassaux prêtaient hommage à l'évêque.

L'origine de ces possessions est fort reculée ; l'auteur de la *Chronique manuscrite des comtes et évêques de Nevers* la fait remonter à l'empereur Charles le Chauve, pour les trois localités d'Urzy, de Parzy et de Prémery, données, selon lui, par ce prince à l'évêque de Nevers (2). Mais Parmentier, dans son *Histoire manuscrite* de nos évêques, fait remarquer l'anachronisme commis par l'auteur, qui attribue à Charles le Chauve un fait se rattachant évidemment à Charlemagne, contemporain de saint Jérôme. Dans la suite, ces domaines ou *curtes* s'augmentèrent successivement par l'effet des donations. Le comte de Nevers fit don à l'évêque Bernard, en 1173, d'une terre à Prémery (3), au moment où, épouvanté lui-même des ravages qu'il avait commis sur les terres de l'abbaye de Vézelay, il obtint de l'évêque son absolution et promit de réparer le mal qu'il avait fait (4). Le château d'Aubigny n'est pas resté entre les mains de l'évêque. Coquille, dans son histoire, n'en parle pas, tandis qu'il met au nombre des châtelainies la maison de Parzy, qui n'avait pas encore ce rang dans le terrier du treizième siècle, où elle est indiquée comme dépendant de la maison de Nevers (5).

Les monuments écrits ne parlent pas de la configuration de

(1) Voyez COQUILLE, *Coutumes du Nivernais*, passim.

(2) Et huic (Hiernonymo episcopo Nivernensi) dicunt Carolum Calvum Francie regem donasse tres curtes sui juris que nunc Castellanie vocantur scilicet : Urziacum, Parziacum et Primeriacum propter expositionem somnii per dictum Hieronymum dicto regi Carolo factum et ob hoc de fundacione regio si factitant. (*Chronique des comtes et évêques*, Bibliothèque impériale, manuscrit latin 13903.)

(3) Pro bono servitio quod sæpius fecit mihi Bernardus Nivernensis episcopus (*Gall. christ.*, tome XII, instrum., col. 344. — Bibliothèque impériale, *Armoires de Baluze*, n° 74, folio 372.)

(4) *Art de vérifier les dates*, édition in-folio, tome II, page 564.

(5) Voyez COQUILLE, édition in-folio, tome I, page 327.

ces châteaux ; les vestiges de murailles permettent de croire qu'il s'agissait de forteresses construites avec la grandeur et le luxe des manoirs seigneuriaux du moyen âge. A Prémery et à Parzy, l'enceinte des cours intérieures, les ruines des tours et des murs, et çà et là des fûts de colonnes, des arcs brisés, des fragments de sculpture, donnent une haute idée de l'importance et de la richesse de ces habitations et de leurs seigneurs. Quant au château d'Urzy, il fut, ainsi que celui de Parzy, détruit à l'occasion des guerres de Bourgogne (1) ; mais un évêque de Nevers, séduit par les riants coteaux de l'endroit, y fit bâtir au dix-huitième siècle une charmante villa, probablement sur l'emplacement de l'ancienne forteresse (2). Aujourd'hui cette gracieuse habitation, ravie à ses anciens propriétaires, voit ses coquets ornements disparaître chaque jour, par suite des injures du temps. Actuellement on y chercherait en vain rien qui se rapproche de ce qui est indiqué dans l'inventaire transcrit dans notre terrier et dressé après le décès de l'évêque Gilles de Château-Renaut en 1277. Pourtant cet inventaire annonce une bien grande simplicité ; il est intitulé pour chacune des maisons : *Res invente in domo*, etc. (3). Les objets de première nécessité sont à peu près les seuls mentionnés ; ce sont des tables à manger, des chaises pour s'asseoir, des couvertures et des coussins pour se coucher, des armoires, quelques ustensiles de cuisine, comme chaudrons, grils, etc. A Nevers, on mentionne des rideaux et des chenêts. L'aménagement le mieux établi était celui de la chapelle et celui du cellier.

La date de ces précieux documents doit remonter à plusieurs années au-delà de 1287. Gilles de Château-Renaut est mort en 1277. L'inventaire est marqué comme ayant été dressé après son décès. Comment donc se trouve-t-il inséré dans notre manuscrit, quand il se trouve un autre évêque intermédiaire, Gilles du

(1) COQUILLE, t. I^{er}, p. 327.

(2) Quelques vestiges de murailles sembleraient faire croire que l'ancien château existait de l'autre côté du village, près de l'enclos actuel des sœurs.

(3) Voyez n° IV du terrier.

Châtelet, qui fut sur le siège de 1277 à 1283, et après lequel l'inventaire aurait dû être renouvelé? Cette occurrence de dates jette un doute sur la suite chronologique des évêques de Nevers que les savants auteurs du *Gallia christiana* se sont efforcés d'éclaircir, mais qui reste encore fort embrouillée à cet endroit par la similitude des noms.

§ 4.

DE LA MAISON DE NEVERS ET DES DROITS DE L'ÉVÊQUE
DANS LA VILLE.

La châteltenie de Nevers était la plus importante ; ses revenus se divisaient, à cette époque, en deux parties bien distinctes : les recettes de la ville et celles des campagnes voisines qui s'étendaient sur les deux rives de la Loire.

Dans la ville, l'évêque participait avec le comte aux différents impôts, c'est-à-dire qu'ils se les partageaient entre eux d'après une quote-part déterminée. Pour effectuer plus régulièrement ce partage, les officiers du comte se remplaçaient successivement dans les lieux de perception, comme au pont de Loire et dans les halles. Ce qu'on appelle *annuata* désignait l'époque à laquelle le tour réglementaire commençait ; c'était généralement le jour des fêtes populaires : Pâques, la Toussaint, la Saint-Jean, etc.

Les droits perçus sur le bord de la Loire, qui devaient porter sur les arrivages des bateaux bien plus que sur la coupe des saules, comme semblerait le faire croire l'expression *sallicium ligeris*, étaient affermés 7 livres par an (1).

Le péage du pont de Loire rapportait à l'évêque 12 livres de revenu annuel. Cet impôt n'était pas uniquement affecté au passage sur le pont, comme cela se pratique quelquefois encore de nos jours ; il offrait en outre des caractères analogues à ceux de l'octroi ; car on voit dans les tarifs du moyen âge que le paiement variait d'après la nature des den-

(1) Ce revenu avait été saisi par le roi à cause des prétentions du comte. (Voyez n° I.)

rées et d'après le mode de transport. La plupart des objets portés à dos d'homme ne payaient pas (1).

Viennent ensuite les impôts établis sur la vente des marchandises; la nomenclature en est remplie de détails fort curieux (2). Il faut, pour s'y reconnaître, mettre de côté nos idées d'égalité dans les charges; le moyen âge était, même parmi les basses classes, l'époque des privilèges de toute sorte; il aimait les situations embrouillées et irrégulières.

Les bourgeois de la ville se libéraient généralement de tout impôt sur le commerce en donnant deux deniers par an, à la Toussaint (3), somme insignifiante en elle-même, car les marchands du dehors, les forains (*extranei*) étaient taxés sur chaque marchandise en particulier et payaient, d'après la comparaison des chiffres, environ 2 p. 0/0 d'impôt (4). C'était donc un privilège important accordé aux bourgeois, qu'ils fussent commerçants ou non, les uns pour acheter les marchandises qui appartenaient à leur métier, les autres pour les choses dont ils avaient besoin, selon l'expression du temps, pour *leur user*.

Telle était la règle générale de l'impôt pour l'échange des marchandises. Si nous nous arrêtons à chaque métier en particulier, nous trouverons des redevances spéciales et exigibles à diverses époques de l'année.

Les bouchers devaient, en toute saison, un morceau de viande de 3 deniers par chaque tête d'animal qu'ils tuaient (5).

(1) Voyez les péages du Petit-Pont, à Paris, 2^e partie du *Régistre des métiers*, d'Étienne Boileau. Outre le péage en deniers, il y avait une redevance du nom de *moisson*, *messis*, affectée au passage sur le pont. Elle concernait les habitants de plusieurs villages situés sur la rive gauche de la Loire, qui venaient vendre leurs blés et autres denrées, le samedi, au marché de la ville. La *moisson*, dans Ducange, est considérée comme redevance en nature, basée sur le mode de culture à la charrue ou à la bêche; elle était peut-être aussi une sorte d'abonnement pour le passage du pont. (Voyez ci-après le n° XXVIII du terrier.

(2) Voyez ci-après n° XVI du terrier.

(3) Voyez n° XVI, art. 8, 10 et 15.

(4) Ibid, art. 9.

(5) *Animal* est pris dans le sens de bêtes à cornes.

Toutefois, l'exigibilité de cet impôt était soumise à la présence du seigneur. L'évêque et le comte se le partageaient, s'ils étaient tous les deux en ville; si l'un d'eux seulement y était, il avait la totalité. Une autre exception se présentait pour l'évêque, qui devait laisser son droit au comte depuis la Saint-Martin (11 novembre) jusqu'à Noël, sans doute à cause de l'abstinence de l'Avent.

Le mouton était apparemment une viande peu commune et recherchée. Il semble résulter de la manière dont l'impôt est établi qu'on le réservait pour les grandes circonstances : aux fêtes de l'Ascension, de la Pentecôte et de Saint-Cyr, l'évêque percevait un morceau de 3 deniers sur trois têtes de moutons; c'était évidemment parce que, dans le reste de l'année, on en tuait trop peu pour qu'il pût exiger un impôt (1).

Les marchands de graisse de porc ou charcutiers devaient, de trois en trois semaines, une quantité de graisse de la valeur d'une obole (2). Pour le poisson, tel que les sèches, les sardines, etc., on devait un impôt proportionné à la quantité vendue. Les boulangers n'avaient pas envers l'évêque de redevance particulière. (V. art. X et XV.) Les marchands de sel devaient chaque samedi une pleine poignée de sel. (V. art. XXI et XXII.)

Les étoffes d'habillement (art. XI et XII), ainsi que divers objets de bois travaillé (art. XXIII et XXIV), étaient fort peu chargés d'impôts. Les ouvriers en fer formaient une contribution spéciale, dont l'évêque affermaient le montant pour la somme annuelle de 22 livres. (V. n° I du terrier.)

Les cordiers devaient cinq fois par an une corde pour faire des longues de chevaux. Les potiers devaient un pot de terre chaque semaine. (Art. XVII et XIX.)

Ces diverses redevances se payaient en général le samedi, jour de marché, pendant lequel on faisait plus de commerce que tous les autres jours ensemble. Les fêtes étaient également l'occasion d'une perception : aux quatre grandes fêtes de l'année,

(1) Confrontez les art. III, IV et V.

(2) Confrontez l'art. XVI.

on demandait à la plupart des individus le double de la somme qu'ils devaient annuellement. (V. art. XVII.) Enfin les foires apportaient la recette la plus considérable ; elles étaient au nombre de trois : la foire du pont, la foire des Cendres et la foire de la Saint-Cyr, patron de l'église cathédrale. Les animaux y payaient un droit d'entrée, les autres denrées un droit de poids. (Art. XXIV et XXV.) L'impôt assis sur la vente des marchandises, connu partout ailleurs sous le nom de *tonlieu*, s'appelait à Nevers *lyda*.

Le produit des impôts était partagé de plusieurs manières. Entre l'évêque et le comte, le partage était tantôt de la moitié, tantôt du tiers. Il y avait en outre des participants (*participes*) ou sorte d'associés, qui avaient droit de prélever une somme fixe chaque année, soit comme traitement de fonctions, soit à titre de propriété. (Art. XXVII.) La ville offrait encore des revenus à l'évêque par la location des maisons et des étaux dressés sur la place des Halles pour les bouchers et les marchands de sel. Telles étaient les sources auxquelles l'évêque puisait ses revenus dans la ville ; il est à regretter que le défaut d'éléments de statistique ne permette pas de se rendre compte de la somme qu'ils atteignaient.

§ 5.

DES TERRES DE L'ÉVÊQUE DÉPENDANT DE LA CHATELLENIE DE NEVERS.

Ces terres étaient situées dans les localités de Parzy, Vauzelles, Meauce, Cuffy, Sugny, Givry, Vernuche et Montapin. La recette se divise en deux parties : l'une appelée *redditus* (revenus), qui renferme les sommes données en espèces, et dont on évalue pour chaque année le produit approximatif, ainsi que l'indiquent les mots souvent répétés *valet circa*.

L'autre, appelée *admodiatio* (1), désigne la proportion des

(1) Outre le sens d'estimation, *admodiatio* a encore celui de fermage en nature, comme l'indique cette phrase : *Facio levare quia non fuit qui admodiaret*. Ducange cite des textes dans lesquels le fermage *ad modium* n'est permis que pour les dîmes.

redevances de tout genre en nature , principalement les céréales ; les autres menus produits sont compris dans ce qu'on intitule *parve costume*, *minute lyde*.

Les tailles levées sur les gens de l'évêque à Parzy et à Vauzelles atteignaient une somme importante. Les rôles , qui sont rapportés dans notre manuscrit (1), ont été dressés en 1286 et 1288, ce qui peut faire supposer que la collecte des tailles avait lieu tous les deux ans, à l'imitation de la quête des paroisses, qui constituait une sorte de taille ecclésiastique. Pour un motif qui sera examiné plus bas (voyez § 12) la recette fut doublée d'une année à l'autre ; mais à l'aide du rapport des deux chiffres, l'un mentionné dans la récapitulation des revenus, au commencement, et l'autre dans la liste elle-même, on voit que la recette montait en moyenne pour Vauzelles à 65 livres et pour Parzy à 140 livres. Quant au nombre des individus soumis à la taille, il s'élevait, pour le premier de ces lieux, à 186, et pour le second à 403, lesquels se trouvaient répartis sur le territoire de plusieurs paroisses dépendant de la même prévôté.

Les cens et autres droits établis sur les terres consistaient en redevances d'argent et de grains, tels que froment, seigle, orge, avoine, fèves, etc. C'étaient les dîmes des vignobles de Meauce et de Cuffy, estimées en argent, et les dîmes des champs, estimées en nature. Une autre dime, qui reposait sur la naissance des agneaux, s'estimait environ 40 sous.

Une localité appelée le *Champ-aux-Rats* (2) était administrée directement par les sergents de l'évêque, qui y percevaient les fermages en argent et les bordelages en nature.

Ces différents revenus étaient tantôt affermés à un prix annuel et fixe, tantôt recueillis par les prévôts de chaque endroit.

Il y avait encore à prendre sur quelques prés, sur des moulins situés à Givry et sur un étang qu'on pêchait tous les trois ans.

(1) Voyez n° X, XI et XIV.

(2) Voyez n° XXX du terrier.

Le produit des vignobles, dont la contenance est seule indiquée, était conduit dans les celliers de l'évêque, où il se consommait pendant l'année.

§ 6.

DE LA MAISON DE PRÉMERY ET DE SES DÉPENDANCES.

L'état des recettes de la châtellenie de Prémery est dressé sous le n° II de notre manuscrit. On y retrouve le même système de perception, mais avec des sources différentes de revenus.

Outre le produit des tailles et des cens, estimé 106 et 54 livres, l'évêque possédait un four banal, rapportant 50 livres chaque année, somme qui démontre l'importance du droit de banalité, d'après lequel les habitants d'un pays étaient forcés de cuire leur pain au four seigneurial moyennant l'acquittement d'un droit.

Ce n'est qu'à Prémery qu'il est question d'un four appartenant à l'évêque; sans doute autre part il n'en touchait pas les revenus.

Une particularité spéciale à la maison de Prémery consistait en ce que les fonctions administratives étaient données à ferme. C'est du moins ce qu'on peut présumer de la somme cotée comme revenu provenant de la prévôté et des sergenteries (1).

L'évêque avait, dans le bourg, plusieurs étaux de bouchers, dont la location annuelle lui rapportait la somme de 60 sous. Pour admettre cette somme, il faut supposer un prix de location beaucoup plus élevé que celui de Nevers, qui était de 2 ou 5 deniers au plus (2) pour chaque étal, sans quoi le nombre des bouchers de Prémery dépasserait toutes les données de la vrai-

(1) Cet usage d'affermier les charges était d'ailleurs très-répan-
du ; pour ne prendre qu'un exemple : dans un pays voisin, à Auxerre, les
produits de la prévôté étaient marqués en tête des revenus de la cir-
conscription. (Voyez la nouvelle édition de *l'Histoire d'Auxerre*, de Le-
beuf, par M. Quantin, t IV, pr., p. 137). Dans notre manuscrit, le pro-
duit des charges n'est mentionné qu'une fois; peut-être les autres
étaient-elles données en fief.

(2) Voyez ci-dessous, chap. XVI, art. 28.

semblance. Toutefois, la présence de bouchers dans cette localité annonce une importance relativement bien supérieure à celle qu'elle possède aujourd'hui. C'était le siège d'un chapitre et très-probablement le centre d'un petit commerce, ainsi que l'indique la mention de revenus assis sur un moulin à écorce, sur un autre moulin à fouler les draps et sur la fabrication de divers outils et ustensiles, tels que poteries, haches, pioches, etc.

Les recettes faites dans les campagnes environnantes témoignent de la richesse de ce pays. Le ban et la dime des vignobles rapportaient 78 livres; les grains prélevés sur les moulins et sur les champs pour la dime, le champart, les coutumes et le boage s'élevaient à une quantité considérable, et plusieurs officiers ecclésiastiques y prenaient encore un nouvel impôt appelé la petite et la grande coutume. Enfin, les autres produits, comme la pêche de l'étang, la glandée et les pâturages, moins fixes que le reste, n'en étaient pas moins importants.

§ 7.

DE LA MAISON D'URZY ET DE SES DÉPENDANCES.

Les recettes ont ici les mêmes sources qu'à Prémery. La taille, les cens, les dîmes, etc., dont l'estimation est donnée en moyenne; les prés et les forêts, étaient, avec les céréales, les principales ressources du pays. Il n'est point question de vignes. La récolte des prés se gardait en partie pour l'entretien des maisons d'Urzy et de Nevers; le reste se vendait. L'étang de Saint-Martin-d'Heuille rapportait tous les trois ans 50 livres; l'étang de Chantemerle servait à l'approvisionnement de l'évêque.

Un nouveau droit apparaît sous le nom de fouage (*foagium*) (1); c'était une petite somme perçue par chaque feu ou maison, dans le genre de notre impôt des portes et fenêtres. Il s'élevait, pour la population d'Urzy, à 60 sous par an.

Parmi les revenus de la maison d'Urzy, on a compté les amendes des individus convoqués au tribunal de justice et qui né-

(1) De nos jours, on appelle *affouage* la part de bois accordée à chaque feu sur la coupe des taillis appartenant à la commune.

gligeaient de s'y rendre. Ce tribunal ou cour de justice était présidé alors par un nommé *Malet*, autant qu'on peut s'en rapporter à ces mots : *Placitum Maleti*, qui sont rapportés en tête de la liste. Chaque défaillant devait 5 sous... A part ces renseignements, il n'est rien dit de plus dans le terrier sur ces convocations de justice, qui devaient se faire tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre. (Voyez nos XXIV, XXV et XXVI du terrier.)

§ 8.

DE LA MAISON D'AUBIGNY ET DE SES DÉPENDANCES.

Aubigny, *Albigniacum super Ligerim*, était la quatrième seigneurie dont l'évêque jouissait directement. Si cette seigneurie, comme nous l'avons déjà dit plus haut, ne resta pas toujours dans la suite entre les mains de l'évêque, elle venait de recevoir, à l'époque de la rédaction de notre terrier, un nouveau règlement d'administration (1). Deux seigneurs se trouvaient en présence à Aubigny : l'évêque d'abord et le prieur d'un couvent de bénédictins dépendant immédiatement du prieuré de La Charité, l'un des membres les plus puissants de l'ordre de Cluny. Ce voisinage était redoutable à l'un et à l'autre ; les rivalités, les incertitudes dans les droits amenaient entre les deux princes ecclésiastiques des démêlés fâcheux et funestes au bien de l'Église.

L'évêque et le prieur se réservèrent tous leurs droits respectifs sur les terres concédées en fief et sur les vassaux dépendant de ladite châtellenie. Quant aux divers revenus de justice, l'évêque en prenait les deux tiers et le prieur l'autre tiers. Ces revenus étaient représentés par les amendes levées en justice sur les habitants d'Aubigny et de Dompierre, par les impôts établis sur la récolte et le mesurage des blés (*blaeriam*), sur la récolte et la fabrication du vin (*banniviam et vineariam*), sur les péages des ponts et des chemins (*pedagium terre et aque*).

(1) Voyez appendice B, charte de l'évêque et du prieur d'Aubigny, n° 1237.

L'évêque se réservait à lui seul les os des animaux tués dans la châtellenie, probablement pour les vendre aux commerçants qui les employaient dans la fabrication de divers objets. L'évêque livrait encore seul les mesures pour le vin et en faisait payer la marque authentique.

Les autres droits étaient tous partagés par tiers, comme plus haut. Les deux seigneurs pouvaient choisir le même officier pour gérer leurs affaires, ou prendre chacun le leur séparément. Ils avaient aussi sur leur famille, c'est-à-dire sur toutes les personnes de service qui composaient leur maison, l'autorité la plus complète.

La charte qui renferme l'accord entre l'évêque et le prieur d'Aubigny est curieuse à comparer avec le n° V du terrier, qui rapporte les droits de l'évêque dans la même châtellenie; ces deux documents s'éclairent l'un et l'autre et fournissent plusieurs renseignements précieux sur l'administration de la justice et des impôts.

Les gens dépendant de l'évêque étaient peu nombreux, si on en juge par le peu d'étendue des listes. La taille rapportait 29 livres et les terres accensées 14 sous. Un autre droit appelé *forchagium* désignait un impôt sur les maisons constituées en bordelage; il consistait en une somme annuelle de 2 deniers pour les habitants du bourg (*in villâ*) et 2 sous pour les habitants du dehors, de la campagne; différence assez considérable qui annonce pour cet endroit l'existence d'une commune où les habitants avaient acquis une situation avantageuse.

§ 9.

APPRÉCIATION APPROXIMATIVE DES REVENUS.

Nous avons passé rapidement en revue les sources des revenus de l'évêché, d'après l'évaluation moyenne indiquée dans les premières pages de notre manuscrit. On a vu sous quel aspect varié se présentaient les redevances et combien de difficultés elles devaient offrir, par leur variété même, dans la perception. D'ailleurs, l'arbitraire et le défaut d'ordre qui apparaissent au

premier abord dans les registres ne permettent pas d'en tirer un résultat exact, mais uniquement des renseignements curieux pour l'histoire.

Il est donc bien difficile de savoir le chiffre que pouvait atteindre la fortune de l'évêque au treizième siècle. En additionnant les diverses sommes de deniers provenant des quatre châtellenies, on arrive à un total qui est encore bien au-dessous de la réalité; car, sans parler de ce qui a été oublié dans les comptes, les droits les plus lucratifs sont ceux qui concernent la justice et les amendes, les mesures, les droits de mutation et de retour, les impôts de la ville de Nevers sur l'entrée et le commerce des marchandises, les diverses locations de maisons et de terres, et bien d'autres recettes forcément négligées dans l'évaluation des revenus.

Les produits des redevances en argent, inscrits dans la récapitulation, s'élèvent à la somme annuelle de 1,260 livres; ce ne sont que les impositions assises sur le sol et sur la tête des individus. Cependant ce chiffre, insignifiant aujourd'hui, prend, si on le réduit en valeurs modernes, des proportions considérables. Il faut, en effet, tenir compte de la valeur intrinsèque des monnaies et de la dépréciation sensible de l'argent. Selon la base adoptée par les savants (1), on peut, sans s'écarter de la vérité, admettre que le chiffre indiqué au treizième siècle doit être multiplié par cent, et on arrivera à un résultat satisfaisant d'appréciation. Qu'était cette somme relativement à la fortune réelle de l'évêque? Evidemment ce devait en être une faible partie, un quart, un cinquième peut-être. Malgré l'insuffisance des documents que nous possédons sur cette matière, le chiffre de 126,000 fr. de revenu tiré des comptes du registre autorise à penser que la fortune de l'évêque pouvait bien s'élever à 400,000 fr. de rente. A coup sûr la même étendue de territoire rapporterait aujourd'hui bien plus que cette somme, quelque forte qu'elle soit; mais on ne saurait comparer les merveilleux.

(1) Voyez entre autres GUERARD, *Cartulaire de Saint-Père de Chartres*, préface, n° 187 et 188.

progrès de notre agriculture contemporaine avec le pénible et ingrat labeur du paysan au treizième siècle. Bien que cette évaluation soit une appréciation dépourvue de preuves, elle ne manque pas pour cela d'un certain fondement.

Les redevances en nature, comme vins, grains de toute espèce, légumes, foin, bois, poisson, etc., formaient une partie fort importante des recettes et accompagnaient presque toujours le paiement en argent ; la multiplicité des revenus en nature apparaissait sous plusieurs noms et plusieurs formes, et finissait par constituer une quantité considérable de vivres et de provisions de toute espèce qui suffisaient amplement à l'entretien des maisons et des gens de l'évêque.

X.

DES DROITS DE JUSTICE.

Le droit et l'exercice de la justice, considérés comme revenus, se trouvaient étroitement liés au droit de propriété ; celui qui était seigneur d'une terre avait le pouvoir d'y rendre la justice ; les hommes qui l'habitaient étaient tenus de lui obéir. Sans insister davantage sur les principes généraux de ce droit, nous allons examiner les renseignements que fournissent nos documents.

Les hommes soumis à la justice sont appelés *homines cubantes et levantes* (hommes couchant et levant), c'est-à-dire ayant leur domicile dans l'étendue de son ressort ; *hospites, mansionarii, etc.*

Quant au territoire sur lequel la justice s'exerçait, il portait les noms de *justice, châtellenie, pouvoir* (1).

Le plaid ou audience du tribunal se tenait dans les maisons de l'évêque, sièges de la châtellenie, par le ministère des officiers

(1) Voyez appendice B. — In tota justicia castellanie ville et potestatis de Albignaco.

dépendant de l'évêché ou d'une autre puissance qui avait le privilège d'y juger. Au tribunal était adjointe une prison dans laquelle on détenait les coupables, soit avant, soit après le jugement (1).

Les revenus provenant de la justice s'appelaient en général *explectamenta* ; c'étaient les amendes de toute sorte : pour les défauts de paiement, pour les délits (2), etc... Un détail assez curieux nous est fourni au sujet de l'obligation d'assister au plaid ou tribunal de justice. Un certain nombre d'individus devaient s'acquitter de ce devoir, sous peine de 5 sous d'amende. Venaient-ils au jugement en qualité de jurés ou de témoins, ou bien comme inculpés ? C'est ce qu'on a négligé de dire. Il ne reste que deux listes des individus qui ont assisté au plaid. En 1285, c'est la liste d'Urzy pour la convocation d'un certain nombre des habitants des paroisses voisines ; en 1286, c'est celle de Vauzelles. A la suite se trouvent les noms de ceux qui n'ont pas répondu à l'appel, et qui sont, pour cette raison, sous le coup de la susdite amende.

Il est aisé de comprendre que les revenus de la justice soient restés entre les mains du propriétaire du sol, quand on voit combien était nombreuse la série des droits qui s'y rattachaient. Les échoites (*eschaote*), les droits de retour, de retenue, de lods et ventes, les même droits appelés *renodi* procuraient des sommes considérables (3).

La charte de l'évêque de Nevers et du prieur d'Aubigny (4) contient des détails intéressants sur l'organisation de la justice. Les droits de bâtir et fortifier des murailles, de poser des

(1) Voyez appendice B. — *Placita totius justicie... tenebuntur in domo episcopi predicta, per gentem episcopi, prioris et participum predictorum, et erunt sumptus captorum et detentorum in dicto loco communes... — In castro de Albigniaco erit prisio seu carcer...*

(2) *Census renodum et emendam portantes (n° V du terrier) emendarum et forefactorum.* (Append. B.)

(3) *Eschaote, renodi, non possunt estimari, etc.* (Voyez n° II et III du terrier.)

(4) Voyez appendice B.

bornes, d'exiger des redevances de toute espèce, de livrer les mesures pour les liquides et les blés, faisaient partie d'un seul service administratif; les mêmes officiers étaient chargés de les exercer tous.

Un semblable état de choses devait susciter fréquemment des prétentions et des luttes qui aboutissaient généralement à un traité où les parties s'entendaient, au moins pour quelque temps. Les deux chartes où l'évêque s'accorde avec le prieur d'Aubigny en 1287 et avec le comte de Nevers en 1301 (1), sont des traités de ce genre.

Sans sortir des attributions propres de la justice, ces chartes avaient pour but de fixer la compétence des tribunaux, les genres de culpabilité, la hiérarchie des officiers. Le premier d'entre eux était le bailli, dont la sentence passait pour définitive; en second lieu venait le juge (*judex*) puis les agents nommés en général *servientes* (sergents), qui occupaient diverses fonctions depuis celle de prévôt jusqu'à celle de portier de la prison.

Au moyen âge on voyait dans la justice séculière une source de revenus plutôt qu'un moyen de rendre les hommes meilleurs; on la confondait souvent avec les impôts et les redevances, ce qui faisait appeler les gens soumis à un seigneur ses justiciables. Les véritables tribunaux étaient les tribunaux ecclésiastiques.

§ 11.

DES QUÊTES PAROISSIALES ET DES DENIERS SYNODAUX CONSTITUANT LES REVENUS ECCLÉSIASTIQUES.

Aux revenus seigneuriaux de ses terres l'évêque ajoutait les revenus ecclésiastiques qu'il percevait, au nom de l'Église, comme chef du diocèse. Ici les limites de la circonscription de l'impôt ne s'arrêtent plus à ses domaines privés; elles s'étendent

(1) Voyez appendice G.

jusqu'à l'extrémité du diocèse, où chacun des fidèles est tenu de contribuer au tribut sacré qui est dû sur les biens de la terre à Dieu et à son Église.

La branche principale de l'impôt religieux s'appelle la *quête* des prêtres ou des paroisses. *Questia* était alors synonyme de *tallia*, taille ou impôt levé sur les gens d'un seigneur; dans nos textes ces deux mots sont employés indifféremment.

Dans les rôles de la taille de Paris faite sous Philippe le Bel, en 1292 (1), la *queste* est un recensement ou circonscription; on disait : la première, la deuxième *queste*. Ce terme était donc employé indistinctement, chez les laïques et chez les ecclésiastiques, avec le sens d'impôt. Dans notre manuscrit, il semble qu'il signifie une cotisation payée par les habitants de chaque paroisse du diocèse.

Les listes de la quête des paroisses sont composées (2) : 1° d'une colonne contenant les noms des villages classés comme paroisses, au nombre de 258, dans les huit archiprêtres (3); 2° d'une autre colonne, qui indique la somme d'argent affectée à chaque paroisse.

Les prêtres recueillaient cette somme de deux en deux ans et la déposaient entre les mains des chantres du chapitre de Saint-Cyr.

Ces rôles, qui n'ont plus d'importance pratique aujourd'hui, fournissent de précieuses données à l'histoire et permettent de comparer l'état des paroisses d'alors avec leur état actuel, et même d'arriver à la connaissance de leur population.

Sur ce dernier point, notre terrier n'est pas encore assez explicite pour nous décider à fixer un chiffre précis. Il existe, pour l'église de Rouen, un manuscrit de l'année 1431 (4) qui offre

(1) Voyez l'ouvrage de Géraud, dans les documents inédits de l'histoire de France : *Paris sous Philippe le Bel*.

(2) Voyez n° VI.

(3) Le partage du diocèse en deux archidiaconés était en voie de formation au moment où le terrier a été rédigé; il n'y est fait allusion que par des additions d'une écriture postérieure.

(4) Bibliothèque impériale, manuscrit latin, n° 5197.

beaucoup d'analogie avec la partie qui nous occupe ; on le connaît sous le nom de *Registre de la débite*. Les listes des paroisses y sont rangées par archidiaconés et doyennés, avec la somme d'argent que chacune d'elles doit à l'église métropolitaine. L'auteur, déjà assez éloigné de l'origine de cet impôt, a eu l'excellente idée de la rapporter au commencement de son livre. « Dans l'onzième siècle, dit-il, les curés venaient à la cathédrale en procession, suivis d'un représentant de chacune des maisons de leur paroisse, et déposaient un denier par feu pour l'entretien du luminaire de l'église ; mais cet usage ayant donné lieu à des abus qu'il était urgent de faire disparaître, un concile avait décidé que désormais les curés apporteraient seuls au synode d'hiver la cotisation de leur paroisse. »

Avec la part de chaque feu et la somme totale, il est assez facile d'évaluer la population. Mais pour ce qu'on appelle la *quête*, dans le diocèse de Nevers, il faudrait avoir des renseignements plus complets pour lui donner sa véritable signification. Si un jour on découvre un document qui explique la répartition de cet impôt, il sera facile de se rendre compte de la population totale du diocèse au treizième siècle (1).

A côté de la *quête* se range l'impôt appelé les *parées* (*paretæ*, *parede*). Ce mot signifiait primitivement les dépenses supportées par les curés pour la réception de l'évêque ou de l'archidiacre en tournée ; il constituait au profit de ceux-ci le *jus mensæ paratæ* (2). Plus tard, on le convertit en une redevance d'argent

(1) A la suite des paroisses (n° VII) se trouve une liste de cinquante-deux individus, intitulée : *Questa de Nivernis*, et faite par Guillaume de Mingot, auteur du manuscrit, et le prévôt de l'évêque à Nevers. Ce doit être la quête ecclésiastique pour les habitants de la ville. Les cotisations, comme on peut le voir, varient selon les individus et n'offrent point de répartitions égales pour chaque maison. Si la quête se faisait de même dans les autres paroisses, il est inutile d'y chercher un moyen de connaître la population.

(2) LEBEUF, *Histoire d'Auxerre*, nouvelle édition, tome I^{er}, p. 157. — Gué-
rard, *Cartulaire de Saint-Père de Chartres*, introduction, n° 92) les appelle encore *circumada*, *circumitio*.

recueillie tous les deux ans et remise à Nevers, chaque année impaire, à la fête de saint André, apôtre. (Voyez n° XXXII.)

En troisième lieu venaient les deniers synodaux apportés par les archiprêtres au synode d'hiver et à celui d'été.

Ces recettes avaient une raison d'être, une origine, dans les idées religieuses, d'après lesquelles l'Eglise doit vivre de la charité des fidèles. Peu à peu elles se dénaturèrent complètement, et perdirent la destination spéciale qu'on assignait à chacune; en sorte qu'au treizième siècle l'offrande seule apparaît sans aucune explication.

Le total de la quête des paroisses s'élève à 4,508 sous; celui des parées à 702 sous 7 deniers, celui des deniers de chaque synode à 101 sous 8 deniers. Les deux premières sommes qui se prélevaient tous les deux ans étant réduites de moitié, l'autre somme, au contraire, se doublant, à cause des deux synodes de l'année, nous arrivons à un total annuel de 2,808 sous 7 deniers.

L'entretien de l'église Saint-Cyr et les traitements des gens nécessaires au service absorbaient une grande partie de cette somme. Le sacristain, les gardiens et les marguilliers y touchaient leur salaire; les chanoines avaient droit à diverses distributions de deniers ou de cire; et plusieurs personnes ou établissements religieux, par l'effet de donations faites par les évêques, prélevaient chaque année une part en argent ou en nature.

Dans les obligations de l'évêque se trouvaient plusieurs sermons à certaines fêtes, et, chose assez naturelle, l'usage de donner à boire à tous les gens du chœur.

L'église et surtout le chapitre de Saint-Cyr avaient d'autres biens que ceux-là, mais c'étaient des biens propres, acquis ou donnés, et distribués en commun.

§ 12.

DES TAILLES.

Ainsi qu'on le verra dans notre manuscrit, la place réservée aux tailles est très-considérable et offre un grand inté-

rêt (1). Ce n'est pas qu'il s'y trouve beaucoup de renseignements circonstanciés sur la perception de cet impôt, sur sa répartition, sur son emploi, etc...; il ne faut pas être si exigeant pour une époque où le génie de l'administration n'avait pas encore imposé ses lois rigoureuses; les listes des individus, avec la somme payée par chacun, divisées d'après les prévôtés de l'évêché, quelquefois les noms des percepteurs, voilà ce que nous avons, et c'est déjà beaucoup.

L'impôt de la taille prenait diverses formes, d'après les lieux et les habitants. Issu du principe du servage, qui mettait l'homme dans la propriété de son seigneur, comme la terre et les animaux, celui-ci se réserva le droit de lui prendre de l'argent selon ses besoins et selon les ressources du taillable; de là vint la *tallia ad libitum*. Peu à peu les nécessités de revenu ne faisant sentir plus souvent, on rendit plus fréquentes et aussi plus régulières les collectes des tailles. Cette modification présenta des résultats divers. Dans les bourgs et les villes, l'impôt fut réglé d'une manière fixe par les chartes de commune. Dans les lieux où les habitants acceptèrent les conditions sans murmurer, comme cela se passa généralement dans les campagnes, les collectes se ressentirent encore long-temps de leur irrégularité. Vers la fin du treizième siècle, il semble, d'après le registre, que les listes ont été dressées dans l'intention d'établir, au moins sur une certaine base, la quotité de l'impôt; ce qui nous le fait croire, c'est que les deux listes, évidemment écrites d'un seul trait, ont été placées, celle de 1288 la première et celle de 1286 à la suite; preuve qu'elles ont été copiées après coup et dans un autre but que celui de fournir le compte des revenus pour l'année présente.

De plus, un texte vient encore fortifier cette supposition. A la taille d'Aubigny, la liste étant close et le total de la recette inscrit, on a ajouté les noms de quatre individus sous cet intitulé : *Isti vacant omnino videlicet : Roalinus Berii pro*

(1) Voyez n° VIII à XV inclusivement.

V solidis, etc. (1). Quel sens peut-on donner à cette phrase, sinon que les collecteurs allant chez Rollin réclamer son contingent et n'ayant rien trouvé, le déclarent insolvable pour la somme qu'il devait, c'est-à-dire pour 5 sous; là est bien l'indice d'une fixation dans la répartition de l'impôt.

Les deux listes de 1286 et 1288 permettent en outre de croire que la taille se percevait, à l'exemple de la quête ecclésiastique, tous les deux ans. La perception biennale adoptée dans beaucoup d'endroits s'accordait d'ailleurs avec la direction ecclésiastique, plus modérée et plus stable que celle des barons.

Un autre fait bien plus curieux à constater, c'est la différence considérable qui existe dans la recette des deux années et dans le nombre des taillables. Laissons parler les chiffres. Notre manuscrit donne à trois endroits séparés le produit des tailles : 1° dans la récapitulation des revenus, au commencement; 2° dans la liste de l'année 1286; 3° dans la liste de 1288.

La comparaison des sommes pour chaque prévôté fera voir plus facilement leur différence :

ESTIMATION MOYENNE.		RECETTE DE 1286.			RECETTE DE 1288.		
		8 gens payent	5 l. 10 s.	53 gens payent	19 l. 4 s. > d.		
Nevers . . .	20 l.	13	—	24 >	88	—	32 11 >
Aubigny . . .	29	13	—	38 9	430	—	132 19 >
Urzy . . .	140	31	—	35 >	186	—	68 15 >
Vauzelles . .	60	15	—	71 18	403	—	140 > 12
Parzy . . .	140	47	—				
		389	114	193 30	1,159	—	391 42 12

Cette variation de près de la moitié dans la recette est-elle le résultat d'un événement funeste pour la population, en l'année 1286, comme une guerre, une famine? Les fonctionnaires en faisant leurs tournées dans les maisons des taillables n'ont-ils point trouvé d'argent et par conséquent rien emporté? Ou bien encore serait-ce le résultat d'une amélioration, au profit du seigneur bien entendu, dans les réglemens de la perception?

(1) Voyez n° VIII, à la fin.

C'est ce qui me paraît le plus vraisemblable. En effet, l'état des biens et revenus de l'évêque ayant été dressé en 1287, on peut considérer cette date comme le point de départ d'une organisation plus régulière dans la perception des impôts ; du moment qu'on y avait inscrit que la taille devait s'élever à tel chiffre, les agents étaient tenus de s'en approcher le plus possible, et les taillables, après l'avertissement qu'on devait leur en donner, n'avaient plus de raison pour se montrer récalcitrants ; c'était beaucoup pour eux que de savoir à peu près à quoi s'en tenir sur le fait de l'impôt.

Les individus y avaient d'ailleurs un avantage réel, en évitant d'être rançonnés outre mesure et de payer pour les autres, comme il semble que cela se passa en 1286. La recette s'élevait à plus de moitié et le nombre des hommes n'était que d'un dixième, disproportion considérable et qui nécessitait une somme beaucoup plus forte pour chacun (1).

Dans les comptes des tailles j'ai négligé les listes qui se rapportent à la maison de Prémery, parce qu'elles se présentent dans des conditions toutes différentes. D'abord il n'y avait pas de comparaison possible, attendu qu'il n'en existe qu'une liste, celle de 1286, intitulée : *Taillie villagiorum de Primi-riaco et de Regniaco* (2), et de plus elle ne se trouve pas, pour cette année, dans le même état d'infériorité que les autres ; 290 gens contribuèrent à payer 96 livres, somme au-dessous de l'estimation de 106 livres portée dans la récapitulation des revenus, mais trop supérieure aux autres recettes de 1286 pour être mise dans le même cas.

Cette exception au sujet de la prévôté de Prémery est une forte présomption pour admettre que l'infériorité des recettes,

(1) Voici quelques chiffres qui représentent la différence :

Dictus li rois de Parrigniaco, 40 sous en 1286, 12 sous en 1288.

Regnaudus Quarrez, Stephanus de Campis, David Bombet, Stephanus Bretons, pueri Regnaudi de Chamone, qui payèrent chacun 40 sous en 1286, payèrent l'autre année 25, 15, 20, 18, 14 sous.

(2) Voyez n° XII du terrier.

dans l'année 1286, était l'effet d'une mauvaise administration plutôt que d'un désastre accidentel. Comment, dans cette dernière hypothèse, des localités si rapprochées et de nature semblable n'en auraient-elles pas également ressenti le contre-coup ? On sait à quels abus peuvent se laisser entraîner les fonctionnaires quand ils sont mal dirigés ; le diocèse de Nevers devait être dans cette situation, car les obscurités que renferme cette partie de l'histoire épiscopale et les difficultés qui entourèrent la nomination des évêques prédécesseurs d'Egidius (1) ont dû certainement amener de grands désordres dans l'administration des finances.

Celui-ci, élu en 1286, employa tous ses efforts à régulariser l'administration de son diocèse, mais il ne pouvait appliquer partout en même temps une mesure d'une aussi grande importance ; il avait des ménagements à garder envers des officiers qui peut-être possédaient leurs charges à titre de fief. On peut donc admettre que la prévôté de Prémery, se trouvant vacante avant les autres, l'évêque s'empressa d'y établir un nouveau gouvernement dans les affaires et afferma la prévôté, amélioration assez peu satisfaisante, mais qui commençait à avoir beaucoup de faveur à cette époque. Le produit du fermage de la prévôté fut dès-lors classé dans les revenus, à la suite des tailles, et fut l'objet d'une nouvelle liste d'impôt, sous ce titre : *Subventiones prepositure* (2).

L'évêque, à cause de sa nouvelle installation, n'avait pu diriger la perception de 1286 ; tout fut en règle pour l'année 1288. Guillaume de Mingot, l'auteur de notre manuscrit, Etienne Jocelin et Jean des Ardilliers furent délégués par lui auprès de tous les prévôts pour les assister et les surveiller dans l'exercice de leurs fonctions (3). Voilà comment une bonne administration amena l'évêque à recueillir une somme double de la précédente, c'est-à-dire 490 livres environ.

(1) Voyez *Gallia christiana*, t. XIII.

(2) Voyez n° XV du terrier.

(3) Voyez les mots placés en tête des rôles des tailles.

§ 13.

ESSAI DE STATISTIQUE D'APRÈS LE RECENSEMENT DE LA TAILLE.

Ceux qui sont soumis à la taille sont hommes du seigneur, lui appartiennent et lui sont justiciables, qu'ils habitent sa terre ou celle d'un autre. Ce dernier cas toutefois était l'objet de fréquentes querelles; aussi s'attachait-on à le préciser bien nettement.

Dans l'accord entre l'évêque et le comte de Nevers (1) il est déclaré qu'ils pourront recueillir les tailles et autres impôts personnels indistinctement sur les terres de l'un ou de l'autre, selon l'usage reconnu de tout temps et paisiblement observé dans le pays.

Comme les châtellenies de l'évêque étaient assez bien groupées, il est probable que, dans les localités qui relevaient de lui, la population devait en grande majorité lui appartenir; mais, sur ce point, il est difficile d'avoir des données exactes. A Urzy, où l'évêque semble avoir eu le plus d'autorité, on trouve pour la prévôté tout entière, qui comprenait quinze villages (2), existant encore aujourd'hui, 430 taillables. Pour l'ensemble des seigneuries de l'évêque, les listes s'élèvent au nombre de 1,449. Mais une fois ce chiffre obtenu, comment arriver à se faire une idée de la population? Le recensement de la taille se faisait-il par tête, par feu, par famille, avec ou sans distinction du nombre de ses membres, de leur sexe, de leur âge? Le silence gardé sur tous ces points, sans doute parce qu'il n'y avait pas de règle fixe, ne permet pas de se rendre compte de la répartition des tailles. Les indications des individus sont très-variées; la plupart du temps, c'est le prénom ou le nom d'un homme, ce qui indique à peu près que le paiement se faisait par feu; quelquefois deux frères sont à côté l'un de

(1) Voyez appendice C.

(2) Voyez n° IX du terrier.

l'autre; le second paye généralement une somme moins forte (1); les femmes sont taxées, soit comme filles, soit comme veuves (2); des enfants et aussi des héritiers représentant leurs parents payent collectivement (3).

On trouve des exemples d'un mari et de sa femme imposés tantôt ensemble, tantôt chacun de leur côté, sans doute parce qu'ils avaient une maison séparée (4); autre part, c'est un frère et une sœur ou même deux individus qui s'associent pour supporter ensemble les charges de l'impôt (5).

Évidemment, dans certains cas la taille devait être payée par une personne, pour elle seule; mais il ne serait pas juste de ne compter qu'un habitant par chaque personne soumise à la taille, la grande quantité d'hommes est la preuve que cette charge incombait au chef de la maison (6).

M. Géraud, dans son ouvrage sur la taille de Paris en 1292 (7), s'appuyant sur les données déjà produites par M. Guérard, fixe pour chaque feu un nombre moyen d'individus équivalant à 6/22^e. Le texte des rôles contient des mentions d'un contribuable payant pour sa famille ou sa maison, dont le nombre de personnes s'élève de deux à onze. Cet élément de calcul qui se présente dans la taille de Paris fait complètement défaut dans nos textes; aussi adopterons-nous comme base un chiffre qui, loin de toute exagération, doit certainement être au-dessous du chiffre réel. Le nombre de cinq personnes par

(1) Humbertus li marz VI s. — Burgondus ejus frater II s.

(2) Relicta Boguerelli XII d. — Filia Hugonis Avis II s.

(3) Pueri defuncti domini Radulphi le Biaul LX s. — Familia Regnaudi de Gipi.

(4) Seignoretus li Raz XXX s. — Ejus Uxor V s. — Girardus Mailaux pro se et uxore sua XL s.

(5) Robelinus Joumaz et Isabella ejus soror II s. — Gaufridus gener Alumnarii de Poges et Ligerons Chacerat, ratione partagii V s.

(6) Voyez, sur la population en France au quatorzième siècle, le mémoire de Dureau de La Malle dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*.

(7) *Paris sous Philippe le Bel*, p. 476.

famille ou par contribuable est le plus faible, et le résultat qu'on obtient est évidemment au-dessous de ce qu'il doit être.

Voici, pour les villages composant la prévôté d'Urzy, l'état de la population à la fin du treizième siècle en regard de la population actuelle (1) :

XIII ^e Siècle. 1860.			XIII ^e Siècle. 1860.		
Nolay	75 h.	1,763 h.	Savigny. . . .	55 h.	8 h.
Saint-Sulpice. .	30	1,031	Imphy. . . .	70	2,239
Ourouër. . . .	190	688	Sermoise. . . .	55	877
Lichy	95	297	Poiseux. . . .	65	919
Chaluzy. . . .	90	19	Guérigny. . . .	80	1,861
Saint - Martin -			Urzy. . . .	620	1,240
d'Heuille . . .	310	467	Coulanges. . .	50	885
Montigny. . . .	145	613	Vauzelles. . .	930	153

On comprendra facilement que ces chiffres ne peuvent offrir qu'un intérêt de curiosité. Dans le cas où toutes les maisons du village auraient payé la taille à l'évêque, le nombre que j'indique s'approcherait de la réalité; mais il est impossible de rien garantir sur ce point; le plus probable, c'est qu'il y avait une autre partie de la population qui relevait du chapitre de Saint-Cyr (2) et des seigneurs laïques, sur laquelle il n'existe encore aucun renseignement.

Le chiffre indiqué pour les villages d'Urzy et de Saint-Martin est peut-être, à cause de la châtellenie de l'évêque, celui qui reproduit le plus exactement l'état de la population. Si, d'autre part, on se reporte aux listes de la quête des paroisses (3), on verra qu'Urzy est coté pour 30 sous, Saint-Martin pour 20 sous,

(1) Les chiffres sont pris dans le *Dictionnaire de la Nièvre*, par M. Paulin Fay, imprimé en 1860. Depuis ce temps, plusieurs localités se sont accrues d'une façon considérable; il sera facile d'en voir la différence et de constater l'immense mouvement de population qui se fait de nos jours.

(2) Il existe à la bibliothèque impériale un manuscrit de 1355 contenant de nombreuses listes de tailles appartenant au chapitre.

(3) N° VI du terrier.

Guérigny pour 10 sous, etc. En admettant qu'Urzy fût entièrement composé de gens appartenant à l'évêque, on pourrait compter autant de fois 200 habitants qu'il y a 10 sous de contribution, puisque 620 personnes ont payé 30 sous pour la quête paroissiale, et arriver à l'aide de cette base à un résultat quelconque et assez vraisemblable de la population des villages du diocèse de Nevers.

Quant à la partie des habitants exemptée de la taille, elle devait, surtout dans ces campagnes, être pour ainsi dire inappréciable. La plupart, cultivateurs et ouvriers, imposés irrégulièrement, sans doute selon leurs ressources ou leur métier, ne sont d'ailleurs désignés dans les listes que par leurs noms, sans aucune qualification qui fasse connaître leur situation (1).

Il est étonnant d'y trouver mentionnés les enfants d'un individu qui semble avoir joui des privilèges de la noblesse, « *Pueri defuncti domini Radulphi le Biaul* ». D'autre part, on lit à la fin de la liste de Rigny un aveu du fonctionnaire ainsi formulé: « *Ego nescio si amelina soror Marchat est intallata*. » Ce doute suppose une possibilité d'exemption chez plusieurs personnes au moins, car s'il ne devait point y en avoir d'exemptées le fonctionnaire n'aurait pas eu la gracieuseté d'en dispenser qui que ce fût.

§ 14.

DES CENS.

Les tailles étaient un impôt personnel résultant de la situation d'une certaine classe d'individus vis-à-vis du seigneur. Les cens offrent un point de vue tout différent; la redevance n'est plus attachée à la personne, mais subordonnée à la possession

(1) Voici bien deux mentions : *Regnaudus Janitor de Nivernis*. — *Stephanus lepus archipresbyter de Urziaco*. — Mais ne sont-ce pas des noms propres plutôt que des qualités?

d'une terre; en sorte que la charge est volontaire, c'est-à-dire que le preneur s'engage à verser annuellement au seigneur une certaine somme, à condition de jouir en paix et perpétuellement d'un terrain déterminé. Tel est à peu près l'objet du contrat de cens. J'ai cru bon d'ajouter en appendice (1) une charte de l'année 1289, à peu près contemporaine de notre manuscrit, et où figurent des personnes déjà placées dans les listes du cens; c'est le meilleur moyen de donner une idée exacte de cette institution (2).

L'étendue des listes (3) montre au premier abord combien cette tenure était en vogue à cette époque, bien que l'apparition des bordelages et des autres redevances beaucoup plus chargées commencât depuis un certain temps à se faire sentir dans les campagnes. L'impôt du cens était relativement très-faible. Coquille, dans ses coutumes (4), dit que c'était « plutôt pour reconnaissance de supériorité que pour le profit du seigneur. » Il est difficile d'avoir un renseignement précis sur la base adoptée pour l'accensement d'une mesure de terre, car les contenances ne sont jamais mentionnées suffisamment.

De nos jours on peut dire à peu près ce qu'on afferme un hectare de terre et ce qu'on paye d'impôt à l'État pour son rapport, tandis qu'au treizième siècle on devait peu se préoccuper d'établir une moyenne dans les produits de la culture.

D'ailleurs, dans les listes où on désigne les pièces de terre on n'a pas égard à leur contenance, ou du moins il n'en est pas question. J'ai trouvé, il est vrai, que pour une haste de vigne on paye un denier; en assimilant la haste à ce qu'on appelle aujourd'hui l'œuvrée (5), c'est-à-dire la moitié de la boisselée, ou six ares environ, et en admettant que le muid de vin contint

(1) Voyez appendice A.

(2) Nulle part, dans le courant du manuscrit, il n'est fait allusion aux différentes variétés du cens, telles que le chef cens, sur cens, croît de cens, etc.

(3) Voyez les listes de cens, n° XVII et suivants.

(4) Édition in-folio, t. II, p. 87.

(5) GUÉRARD, *Cartulaire de Saint-Père*, introduction, n° 165.

218 litres et coûtait 16 sous (1), le rapport moyen des vignes en Nivernais, et surtout à cette époque, ne devant pas dépasser une demi-pièce par œuvre, on arrive, pour la redevance du cens, au taux fort modique d'un pour cent sur le revenu des terres. Si ces calculs ne sont pas positifs, il ne faut pas cependant leur enlever toute espèce de vraisemblance; ils se rapportent aux bases généralement admises par les auteurs au sujet de l'évaluation de cet impôt.

L'inspection des listes des cens fait naître une remarque générale et fort intéressante pour l'agriculture : c'est le morcellement des terres.

Un établissement rural se compose d'une maison avec quelques dépendances, *domus*, *tenementum*, *oschia*; ce sont les seuls mots désignant les habitations données à cens; il n'est nulle part question de *mansus*, *borda*, *villa*, etc. Les autres indications concernent toujours des portions de terres, de prés, de vignes, de plantations diverses (*planta*) et d'arbres à fruits (*virgultus*); quelquefois ce sont des jouissances de pâturaux et de forêts pour le pacage des bestiaux et des porcs (*taillia et usagium nemoris*).

En moyenne, la plupart des paysans payent 4 deniers pour leurs bâtiments et leurs terrains, ce qui suppose une bien médiocre étendue. Il est question d'un cens pour un chariot de foin, pour un muid de froment; il y a absence complète de propriétés d'une certaine importance. Quelques-uns, plus riches que les autres, ont des portions de terre séparées et peut-être fort éloignées, pour chacune desquelles ils ont une cote spéciale d'impôt; méthode avantageuse sous le rapport du revenu que le seigneur pouvait augmenter continuellement, mais funeste aux progrès de la classe agricole qui, appauvrie par les charges de toute espèce, négligeait nécessairement sa culture.

Parcourons les listes des cens. Dans la seigneurie de Prémery, le nombre des censiers de l'évêque s'élevait à 148,

(1) GUÉRARD, *Cartulaire de Saint-Père*, introduction, n° 168.

parmi lesquels quelques-uns avaient plusieurs cotes séparées. Dans les hameaux des environs de Rigny, on en compte 248 (1).

Les n^{os} XIX, XX et XXI contiennent trois listes qui se rapportent à des localités situées dans les vaux de Nevers. La première, Varennes-les-Nevers (2); la seconde, Parzy; la troisième, Vauzelles; elles comprennent 236 individus. Ces listes sont datées de 1285 et distinguées entre elles par l'époque du paiement, qui doit se faire à Nevers pour l'Annonciation de Notre Seigneur, la Saint-Cyr et le dimanche avant la Saint-Jean-Baptiste. Vient ensuite la liste des cens d'Aubigny (n^o XXII), dressée en 1279, et qui contient 33 individus. Son échéance était fixée au jour de la Nativité.

Telle est la disposition de la première série des listes de cens. On remarquera qu'Urzy a été passé sous silence, soit par oubli, soit par impossibilité de donner un état complet; le revenu du cens est seulement indiqué dans la récapitulation générale (3).

Après ces listes se trouve une nouvelle série qui semble, du moins autant que l'obscurité des textes permet de l'apprécier, différente et postérieure à l'autre.

C'est d'abord une liste de cens de l'année 1286, où paraît le nom de feu Raoul Leforestier, ancien bailli de l'évêché, qui porte que la redevance doit être remise à Parzy le jour de l'Annonciation de Notre Seigneur (4). Les premiers mots du titre : *Census qui fuit*, peuvent faire croire que ce revenu appartenait en propre au bailli, à titre de fief ou de rémunération, et qu'après sa mort, arrivée en 1286, il revint à l'évêque.

Cette liste offre d'ailleurs assez peu de ressemblance avec les autres du même endroit; elle contient 110 noms, dont quelques-uns ont déjà paru précédemment et avec des mentions d'une autre nature.

(1) Voyez la liste de Prémery, n^o XVII; celle de Rigny, n^o XVIII.

(2) Le nom de ce village n'est pas, comme pour les autres, énoncé au titre; mais j'ai cru pouvoir l'y placer d'après les indications de plusieurs localités.

(3) Voyez n^o III du terrier.

(4) Voyez n^o XXIII.

Enfin, on a transcrit dans les dernières pages du terrier (1) deux listes de cens encore relatives à Parzy: l'une pour le dimanche après l'Épiphanie, que l'évêque devait partager avec le prieur de Saint-Gildard, composée de 43 individus; la seconde, pour la même échéance, mais s'élevant au nombre de 117 personnes. L'absence de date pour l'une et pour l'autre empêche de savoir si elles se recueillaient en sus des précédentes. On remarquera aussi que les noms ne sont pas suivis des désignations de terrains, renseignement curieux et précieux pour la topographie et qui aurait pu, dans le cas présent, aider à la distinction des listes.

En somme, la perception des revenus provenant des cens est établie dans ces textes d'une manière très-confuse et très-embrouillée. Faute de documents explicatifs, il faut se hasarder à des conjectures et voir, jusqu'à de plus amples éclaircissements, dans ces longues listes, que je n'ai pas hésité à transmettre tout entières, un spécimen de l'administration particulière au moyen âge.

§ 15.

DE DIVERSES AUTRES REDEVANCES ASSISES SUR LES TERRES.

Si le cens avait été la seule redevance du laboureur envers son seigneur, la classe agricole serait bien vite sortie de sa pauvreté et n'aurait pas été sacrifiée comme elle l'a été de tout temps; on la considérerait encore plus qu'aujourd'hui comme la seule source de richesse, sans égards pour son amélioration et son bien-être; on cherchait avant tout à prendre le plus possible, en nature ou en argent, sous divers noms de redevances, à divers titres et par l'entremise de plusieurs personnes, en

(1) N^{os} XXXVII et XXXVIII.

sorte que le paysan s'estimait heureux quand il lui restait simplement de quoi nourrir sa famille.

Nous avons vu les tailles, impôt personnel ; le cens, impôt foncier en argent ; voici la dime et le champart, prélèvement sur la récolte d'un dixième en général, de la part du seigneur ecclésiastique ou civil et quelquefois des deux en même temps. Il n'y a pas, dans notre manuscrit, de listes affectées à ces droits ; on s'est borné simplement à en indiquer le rapport dans la récapitulation des revenus (1). Quant aux recensements des autres droits, ils ont été visiblement négligés dans la rédaction du registre, à cause de leur irrégularité même, qui ne permettait pas d'en dresser un état exact ; le copiste les a relégués à la fin, en les insérant par fragments tels qu'il les trouvait ; c'est ainsi que la plus grande partie se rapporte à la prévôté de Parzy, la perception faite dans les autres localités n'ayant probablement pas été conservée.

Les redevances de bordelage apparaissent dans la liste du cens d'Aubigny (n° XXII), où le froment et les volailles ou gélines (*gallinæ*) s'ajoutent à la somme en deniers. Toute la région appelée le Champ-des-Rats (*Campus Ratorum*) était assujettie au bordelage, c'est-à-dire qu'on devait de l'argent, du blé et de la volaille (n° XXX). Ce sont les seules mentions de cette nature indiquées dans notre manuscrit ; mais ce droit existait évidemment autre part, plusieurs chartes le constatent ; nous citerons entre autres le dénombrement que nous avons placé en appendice (2).

Le bordelage n'était pas encore aussi bien constitué vers la fin du treizième siècle qu'il le fut dans le courant du siècle suivant ; il semble confondu avec les autres droits. Ainsi, dans une localité appelée La Joncière, commune de Challuy, plusieurs individus donnent, sous le nom de *coutume* (3), une

(1) Voyez les premiers numéros du terrier.

(2) Voyez appendice D.

(3) Voyez n° XXIX.

redevance en volaille qui se compose d'oies mâles et femelles et de poulets. Une autre série de redevances, intitulée *menuti redditus* (1), qu'on peut traduire par notre expression moderne menus suffrages, se recueillait dans plusieurs villages de la baillie de Parzy. Les recettes consistaient en deniers, en avoine et en poules; elles portent presque toutes cette mention : *de capite suo*, ce qui prouve qu'elles étaient attachées à la personne et non à la location du terrain.

Il existait encore un impôt basé sur la manière de cultiver la terre, selon qu'on travaillait à la bêche ou à la charrue. Ceux qui se servaient de bœufs étaient soumis à ce qu'on appelait le *boage* (2), somme d'un ou deux sous en général à payer chaque année. Les habitants de la rive gauche de la Loire, du côté opposé à Nevers, payaient un impôt analogue appelé *messis*, *moisson* (3), reposant également sur la manière de cultiver, mais appliqué en même temps au passage des céréales sur le pont de la ville.

Enfin, le *foage*, ou impôt sur les maisons, payé aussi en deniers, s'appliquait autant à la possession d'un feu qu'au droit d'aller prendre du bois dans une portion déterminée des forêts (4).

Au n° XXXIX se trouve la mention de fermages tels à peu près qu'ils seraient constitués aujourd'hui. Le nombre de six années donné pour la durée de la convention est justement celui qu'on adopte le plus souvent parmi nous. Il y a aussi deux espèces de fermages : l'un, en nature, à moitié; c'est notre colon partiaire ou métayer; l'autre, tout en argent; c'est notre fermier proprement dit.

(1) Voyez n° XXXVI.

(2) Voyez les recettes du boage pour Parzy, n° XXXV.

(3) Voyez n° XXVIII.

(4) Voyez n° XXXIV et appendice D.

§ 16.

MESURES DE SUPERFICIE ET DE CAPACITÉ, MONNAIES, ETC.

Les indications précises sont presque complètement laissées de côté dans notre manuscrit. En fait de mesures superficielles, on trouve l'*arpent* pour la vigne, le pré, les terres labourables. Les forêts, pour lesquelles on le réserve aujourd'hui, ne pouvaient avoir besoin d'être mesurées. Viennent ensuite la *haste*, *hasta*, le quartier, *quarterium*.

La plupart du temps on se dispense de mesurer la contenance pour n'avoir égard qu'à la pièce de terre telle qu'elle se comporte.

Les mesures de capacité sont le muid, le boisseau, le bichet, le quartaut. Le muid sert pour les vins et les blés.

Les monnaies sont la livre, le sou, le denier, l'obole, la picte ou poitevine. Il n'est dit nulle part de quelle monnaie on devait se servir. Il était probablement convenu que les paiements se faisaient en pièces nivernaises.

§ 17.

DES NOMS DE PERSONNES.

La grande quantité de noms propres que fournissent les listes des tailles et des cens offre une variété très-curieuse et très-intéressante. Les noms apparaissent sous toutes les formes, les uns en latin, les autres en français, et souvent défigurés d'une façon bizarre par l'orthographe. Certains individus ont un seul nom; la plupart en ont deux; nous allons en donner une idée par quelques exemples choisis au hasard.

Le premier nom et le véritable est le nom de baptême, comme *Guillelmus*, *Johannes*, *Petrus* et une quantité d'autres empruntés au catalogue des saints de l'Eglise. Dans la même

acception on en trouve qui, plus tard, sont devenus des noms de famille : *Seignoretus*, *Raolinus*, *Guiotus*, *Perrinus*, *Perellus*, *Morellus*, *Robinus*, *Girardus*, *Viaudus*, etc. Ce nom, en principe, était le seul particulier à l'individu ; mais la nécessité de distinguer les gens entre eux s'étant depuis longtemps fait sentir, le second nom se trouve déjà très-fréquent dans nos listes. Le moyen le plus simple était d'ajouter au nom du fils celui de son père et d'en constituer ainsi l'hérédité dans la famille ; à chaque instant on en trouve l'exemple ; le premier nom est au nominatif, le second au génitif : *Hugo Ruffi*, *Simon Ruffi* ; ce sont les deux fils d'un nommé Le Roux. La chose est rendue plus claire dans certains cas comme ceux-ci ; *Robertus filius dicti Humberti*, *Petrus filius Landrici de Aysiaco*. C'était l'introduction du nom de famille ou patronymique qui, d'ailleurs, était déjà presque général, par suite de l'usage des surnoms, tirés d'une foule de circonstances où apparaît l'originalité de nos ancêtres. Ce surnom remplaçait ordinairement celui du père.

La mention des surnoms est souvent conservée : *Dictus Painchaut*, *dictus li Maistres*.

Les uns provenaient d'une manière d'être personnelle à l'individu, comme : *avis*, *surdus*, *monachus*, *tortipes*, *albus*, *loupetit*, *barbe noire*, *biaucors*, *li seins*, etc., etc.

D'autres sont empruntés aux termes de métiers : *tinctuarius*, *barbitonsor*, *usurarius*, *marescallus*, *quadrigarius*, *cavatiers*, *peletiers*, *charrons*, *coopertor*, etc.

Bien souvent on les désigne par le nom de l'endroit d'où ils sont originaires ; ainsi : *Arnaudus de Pria*, *Boerius de Oratorio*, *Regnaudus de Trangiaco*, etc. Outre les noms de paroisses et de hameaux, il se trouve à chaque instant de ces appellations plus générales qui s'appliquent à plusieurs localités, comme : *de Grandi Vinea*, *de Bosco Longo*, *de Campo*, *dou Jarri*, *de Croto*, *de Molendino*, *de Furno*, *de Fonte*, *de Fossa*, *dou Rie et de Rivo*, *de Puteo*, *de Calmis*, *de La Vaue*, *de Grangiis*, *de Pasturello*, *de Platea*, *de Stagno*, *dou Chaillou*, *de Cappella*, *de Porta*, *de Ulmo*, etc.

Certains noms sont empruntés aux titres que portaient les grands seigneurs et se conservent, ainsi travestis, dans le langage ordinaire ; ainsi : *dux de Marziaco, dictus chevaliers dou Rie, comes de Maubereche, rex de Parrigniaco, dictus Armiger, comes de Baye, princeps de Codreia, castellanus de Monte Nozio, barions dou Chaillo, la rènes de Reigniaco, Gaufridus li princes, etc.* Il est à remarquer que plusieurs localités conservaient l'usage de surnommer ainsi quelques-uns de leurs habitants, attachant à cela l'idée d'une supériorité d'intelligence, de fortune ou de manière d'être chez l'individu.

On a déjà dû remarquer, dans les noms, le mélange des deux langues latine et française, comme dans : *Robertus Marchaut, Clemens filius l'Auverniat, la Bèle de Fonte, Pulcra de Fontana, etc.*

Nous n'avons voulu donner que quelques exemples de la bizarrerie de ces noms; la lecture des listes en fournira bien davantage, et des plus curieux, sur les hommes comme sur les femmes.

§ 18.

DES NOMS DE LIEUX.

Outre les noms d'individus, le terrier donne un grand nombre de noms de localités situées dans le territoire de l'évêque. La liste des paroisses du diocèse (voyez n° VI) est un des documents les plus précieux pour la topographie du pays au treizième siècle. Les listes des tailles et des cens mentionnent aussi beaucoup de localités ; mais pour ces dernières il est indispensable de signaler d'avance une distinction à faire entre les noms de lieux, hameaux ou villages et les noms de champs ou pièces de terre. Pour les villages, il est encore assez facile de ne pas confondre les noms ; ceux qui formaient une paroisse ont constitué en grande partie les communes d'aujourd'hui. Pour les champs, au contraire, l'impossibilité d'en mentionner les noms

sur les cartes, leur grande quantité, leurs nombreuses similitudes, sont autant de raisons qui rendent la recherche de l'endroit tellement minutieuse qu'on ne saurait arriver à un résultat satisfaisant.

Ces deux espèces de noms de lieux se présentent très-fréquemment dans le terrier. Les noms de villages sont en tête des listes des habitants pour les tailles comme pour les cens, et les noms des champs sont la plupart du temps accolés aux noms des individus, par suite de l'usage qui commençait à se répandre de distinguer les gens à l'aide du nom de la localité d'où ils étaient originaires. On n'a qu'à jeter les yeux sur les listes des taillables pour rencontrer les noms de lieux ajoutés de cette manière au premier nom de l'individu. C'est un exemple de plus, disons-le en passant, qui prouve que le nom d'une localité ne donnait à celui qui le portait aucune marque de distinction ni de noblesse, comme on le crut par erreur au dix-huitième siècle ; c'était tout simplement un moyen d'établir un signe de reconnaissance entre les gens du même nom. Les changements fréquents de résidence et la succession d'un nom dans une même famille ne permettent pas de prendre comme renseignements topographiques les noms de lieux ainsi portés par les individus. L'homme voyageant avec sa famille conservait désormais le nom qui restait attaché à sa personne ; c'est ainsi qu'on trouve près de Nevers des individus portant les noms de localités assez éloignées.

Nous avons déjà parlé au paragraphe précédent des noms de localités donnés aux hommes. En sens opposé, nous voyons des pièces de terre désignées par le nom d'un de leurs possesseurs qui leur restera définitivement, comme le champ de Robert, *campo Roberti* (n° XIX), le champ des Rats, *campus Ratorum* (n° XXX), ainsi appelé parce qu'il était en grande partie cultivé par des gens portant le nom de *Lerat*.

La nomenclature des noms de lieux fournira de nombreux renseignements topographiques pour le département de la Nièvre. M. de Soultrait s'est déjà servi avec fruit de ce terrier pour la composition de son *Dictionnaire* ; mais pour les per-

sonnes qui reprendront les faits dans le but de s'occuper d'histoires locales, il ne sera pas sans profit de consulter des recensements aussi détaillés que ceux-ci. C'est avec l'intention d'ajouter une page à la collection malheureusement trop peu nombreuse des documents historiques du Nivernais que nous livrons à la publicité un manuscrit précieux pour les études des travailleurs.

TABLE

DES CHAPITRES DU TERRIER.

-
- I. *Accensatio reddituum*. Récapitulation des revenus : maison de Nevers.
 II. — — — maison de Prémery.
 III. — — — maison d'Urzy.
 IV. Inventaire des objets trouvés dans les quatre maisons de l'évêque.
 V. Revenus de la maison d'Aubigny.
 VI. *Queste presbyterorum*. Liste des paroisses du diocèse par archiprêtres.
 VII. Quête de Nevers.
 VIII. Rôle des taillables d'Aubigny pour l'année 1288.
 IX. — — d'Urzy.
 X. — — de Vauzelles.
 XI. — — de Parzy.
 XII. — — des villages de Prémery.
 XIII. — — de Rigny.
 XIV. Rôles des tailles de Parzy, de Vauzelles, de la quête de Nevers, d'Aubigny et d'Urzy pour l'année 1286.
 XV. *Subventiones preposituræ*. Tailles de Prémery et de Rigny pour l'année 1286.
 XVI. *Consuetudo carnificum Nivernensium*. Impôts sur les marchandises perçus dans la ville par l'évêque.
 XVII. Rôle des cens de Prémery.
 XVIII. — — des villages de Prémery.
 XIX. — — remis à Nevers le jour de l'Annonciation de Notre Seigneur
 XX. Cens de Parzy remis à Nevers le jour de la Saint-Cyr.
 XXI. — Vauzelles remis à Nevers le dimanche avant la Saint-Jean.
 XXII. Cens d'Aubigny remis à la Nativité de la sainte Vierge.
 XXIII. Cens du bailli de l'évêque en 1286.

- XXIV. Liste de ceux qui ont assisté à la cour de justice tenue à Urzy en 1285.
- XXV. Liste des défaillants.
- XXVI. Liste de ceux qui ont assisté à la cour de justice tenue à Vauzelles en 1286.
- XXVII. Recette de l'impôt des *parées* à Poyseux, le vendredi saint de l'année 1287.
- XXVIII. Paroisses soumises à l'impôt de la *moisson*.
- XXIX. La coutume de la Joncière.
- XXX. Les bordelages du Champ-des-Rats.
- XXXI. Somme remise à chaque synode par les archiprêtres.
- XXXII. Collecte biennale des *parées* par les archiprêtres.
- XXXIII. Parts de l'évêque dans les revenus de l'église de Saint-Cyr, et raison de diverses charges, telles que rentes, distributions d'argent en de cire, sermons, etc.
- XXXIV. Recettes des *fouages* de la prévôté de Parzy.
- XXXV. Recette du *boage* de la même prévôté.
- XXXVI. Menues redevances du bailliage de Parzy.
- XXXVII. Cens de Parzy à partager entre l'évêque et le prieur de Saint-Gildard.
- XXXVIII. Autre cens de Parzy.
- XXXIX. Fermages à moitié dépendant de la maison de Parzy.
-

COPIA REGISTRI

SIVE TERRERII EPISCOPATUS NIVERNENSIS.

I.

Anno Domini m^o cc^o octogesimo septimo.

REDDITUS EPISCOPATUS NIVERNENSIS ET ACCENSATIO DICTORUM
REDDITUUM,

Facta per manum Guillelmi de Mingoto, presbiteri, de consilio celerariorum de Primiriaco, de Urziaco et de Albigniaco et de Nivernis per dictum Guillelmum.

Ad domum Nivernensem pertinet :

Sallicium Ligeris quod est admodiatum, VII libras Nivernenses ; et est in manu regis, propter contentionem comitis, et incipit annuata in annunciatione dominica.

Obolus pontis valet XII libras et incipit annuata in festo beati Johannis Baptiste.

Costuma ferri valet XX libras et minute lidde XII libras et incipit annuata in festo omnium sanctorum.

Stalla carnificum valent XLV solidos et incipit annuata in pascha.

Denarii synodi estivalis valent circa XX libras et cera canonicis circa XX libras cere.

Queste hominum de Nivernis valent circa XX libras et debent fieri de biennio in biennium.

Tallie de Parsiaco valent circa VII^m libras (140 livres).

Tallie communes cum capitulo valent circa XI solidos.

Tallie de Vauzellis valent circa LX libras vel circa.

Decima vini de Melsia valet VII libras.

Decima vini de Cuffiaco valet circa VI libras.

Decima agnorum valet circa XL solidos.

Campus ratorum valet in denariis circa XI solidos.

Prata de Suigniaco valent LX solidos. Arnulphus Virner tenet. (VIII libras.)

Stagnum de Gevriaco valet de triennio in triennium X libras.

Petronilla Lacubassete debet sex denarios censuales in Assumptione beate Marie, de domo que est sita Nivernis ante domum Johannis de Fexardo.

Domus ferri valet XL solidos. Denarii synodales. Summa denariorum CCC. XVI libræ III denarii.

Queste presbiterorum de biennio in biennium et parete recipiuntur per manum cantorum.

Decima bladi de Melsia valet LXVI quartallos per quartum, videlicet: frumenti, siliginis, ordeï et avene.

Decima de Cuffiaco valet XX quartallos frumenti. LXXII quartallos siliginis. Item IIII quartallos fabarum. Item IIII modios et IIII sextarios avene.

Decimam de Suigniaco facio levare quia non fuit qui admodiaret et solebat valere LX quartallos frumenti.

Campus ratorum valet XX quartallos frumenti et I bichetum. Item XXII galli debent reddi infra festum omnium sanctorum.

Molendina de Gevriaco valent LX quartallos frumenti solvendos in nativitate sancti Johannis Baptiste. In nativitate Domini per medium. Et incipit annuata in nativitate sancti Johannis Baptiste.

Apud montem Tarpinum (1) est clausus decem arpentorum vel circa.

Apud Suigniacum est clausus vinearum decem arpentorum vel circa.

(1) Aujourd'hui la colline des Montapins, près de Nevers.

Apud Gevriacum est clausus vinearum decem arpentorum vel circa.

Apud Parsiacum est clausus vinearum, arpenta nescio.

Apud Varnuces est clausus vinearum tringinta sex arpentorum.

Summa bladi de frumento VI^{xx} XVI (136) quartalli. De Sili-gine IIII^{xx} XII quartalli. De ordeo XVI quartalli. De avena CC. XXIII quartalli.

II.

HEC SUNT RES ET REDDITUS PERTINENTES AD DOMUM DE PRIMIRIACO.

Furnus valet L libras et incipit annuata in nativitate beati Johannis Baptiste.

Prepositura valet XLVI libras.

Servitura valet XVI libras XIII solidos VIII denarios.

Servitura de Regniaco valet VI libras et prata LX solidos.

Et molendinum ad scorticem valet IX libras.

Molendinum ad pannos valet C. XV solidos.

Stalla carnificum valet LX solidos. Annuata incipit ad carni-privium (1).

Tallie villagiorum de Primiriaco et de Reigniaco C. VI libras.

Censa de Primiriaco XL libras.

Usagium de securibus et de potariis et de lupercis solent valere XV libras, sed non est admodiatum.

Census XIII libras.

Stagnum quando venditur valet IIII^{xx} libras.

Glandes quando venduntur valent II^c libras.

Pascua ovilium valent circa LX solidos.

Bannum vini et quadraginta modii vini, insimul vinditi, va-
lent LXXVII libras X solidos.

Eschaete non possunt estimari, neque vendi, neque emende maiores.

(1) Le carême.

Quilibet qui debet magnam costumam apud Primiriacum debet III bichetos vel IIII bichetos avene et IX denarios vel VII, qui sunt celerariorum.

Quilibet qui debet parvam costumam, debet II bichetos avene et I denarium qui sunt celerariorum.

Homines de bee et de Porcherenges debent semel in anno I sartulum celariis, preposito, servientibus et curato de Primiriaco.

Hec sunt admodiationes dicti loci :

Decima de Primiriaco III modios frumenti. Item dimidium modium pisorum. Item dimidium modium fabarum.

Molendina de Primiriaco II modios frumenti.

Medietaria levatur et ideo non estimatur.

Decima de Regnia I modium frumenti.

Decima de Primiriaco XXVII modios avene.

Medietarie (1) non estimantur de avena quia levantur.

Campipartus de Primiriaco IIII modios avene.

Decima de Regnia XV modios avene.

Molendina de Regniaco VI modios et VII quartallos avene.

Costume et Boagia de Primiriaco XI modios avene.

Vinee. Clausus. Vinee canum. Asta Radulphi. Planta et VII molendina.

Prata de Primiriaco estimantur circa decem quadrigatas.

Summa frumenti VIII^{xx} VIII (168) quartalli, de avena circa IIII^{xx} (80) modii.

Clausus vinee canum traditus est perpetuo dicto Granoire et ejus heredibus pro XV solidis annue pensionis.

III.

RES PERTINENTES AD DOMUM DE URZIACO.

Census de Urziaco redditus in diversis diebus circa XIII libras V solidos.

(1) *Medietarie*, métairies, fermages à moitié.

Foagium circa LX solidos.

Placitum Maleti in crastino anni novi, qui non venerit et debet venire debet V solidos de emenda.

Tallie valent circa VII^{xx} libras (140 livres).

De pratis in herbis fuerunt vendite anno presenti circa XLII libras.

Pascua ovium valent circa L solidos.

Renodi, eschaete, emende, non estimantur.

Stagnum sancti Martini de Huyllia valet de triennio in triennium L libras.

Stagnum de Chantemelle nunquam fuit venditum.

Summa denariorum II^c XVI libras.

Admodiatio bladorum :

Molendina valent XVI quartallos frumenti. Item de mostura II modios et dimidium. Anuata finietur in Nativitate Domini, finietur anuata in Purificatione Domini.

Decima V modios bladi videlicet XII quartallos frumenti. Item LX quartallos siliginis. Item III modios et dimidium avene.

Boagia valent circa XL quartallos avene.

Bordelegia valent circa II modios avene.

Campipartus non estimantur quia levantur.

Prata non estimantur quia fenum, quod non venditur, reponitur Nivernis et in dicta domo Urziaco.

Costume de Monte Medio (1) circa XXV bichetos avene.

Nemus de supra Cavam cum acquisitione nemorum Petri de Varzeio circa VIII^{xx} arpenta.

Nemus de Chantemelle circa XL arpenta.

Nemus de Chamerolles circa...

(1) Montmiens, commune de Saint-Martin.

IV.

HEC FUERUNT INVENTA IN DOMO NIVERNENSI POST MORTEM
DOMINI GILONIS RENARDI QUONDAM EPISCOPI NIVERNENSIS.

Quindecim forme ad sedendum.

Quinque tabule ad prandendum.

IIII arche.

Vinginti quinque dolia.

XIII culcitre (1).

Quinque pulvinaria (2).

Due sargie prave (3).

Due iasie (4) ad trahendum vineam.

Due caville tortularium (5).

Duodecim cupe.

Unus anteneors (6).

Duo cheneti ad ignem.

Tres papilliones de tela cum suis porticis et cavillis (7).

In capella nichil fuit inventum.

(1) *Culcitre* pour *culcite*, couvertures appelées coustes; on s'en servait pour le lit, pour les voyages, etc.

(2) Coussins, oreillers pour la tête, *capitacia*.

(3) *Sargia* signifie une étoffe employée à divers usages; ici ce doit être une espèce de tapis, descente de lit.

(4) Ducange cite ce mot et reproduit ce passage du texte, mais il lui donne le sens de jument, bête de somme. Ce sens, que d'ailleurs il déclare donner sans preuve positive, ne me semble pas acceptable; ne vaut-il pas mieux supposer un des instruments employés à la culture de la vigne?

(5) *Torcular idem quod pressorium*, c'est un pressoir à vin avec des clous ou coins de bois (*caville*), et plus bas, avec tous ses accessoires (*garnisio*).

(6) Un entonnoir.

(7) Des tentures, des rideaux de toile; *porticus* doit signifier ce que nous appelons la galerie, la tringle d'un rideau, et *cavillæ*, les poignées ou patères.

Hec sunt res invente in domo de Urziaco.

Vinginti quatuor forme ad sedendum.

Undecim mense ad prandendum.

Mensa picta (1).

Undecim cathedre (2).

Una magna patella area (3).

Unus pelvis (4).

Unus caldero de cupro.

Unus caldero ereus (5).

Una hasta ferrea (6).

Duo tirpodes.

Quatuor tricoria.

Quadráginta tres culcitre.

Vinginti tria pulvinaria.

Quatuor cupe ad vinum.

Garnisio tortularium.

Quadráginta dolia.

Res invente in domo de Albigniaco.

Undecim culcitre.

Novem pulvinaria.

Una culcitra picta (7).

(1) Table recouverte d'or ou de couleur, ce devait être une sorte de table de fantaisie.

(2) *Cathedra*, *cathedrula*, signifient, selon Ducange, un coffre ou une armoire.

(3) Une grande lampe d'airain.

(4) On appelait ainsi un vase servant à divers usages ; plus bas il est désigné comme servant à se laver les mains.

(5) Chaudron de cuivre et d'airain.

(6) Broche pour les rôtis. Les mots *tirpodes* et *tricoria* cités par Ducange, d'après ce passage, désignent également des objets de cuisine, des trépiéds et des grils.

(7) Une couverture piquée, d'où on a fait couste-pointe et courte-pointe.

Parvum coopertorium (1).

Duodecim dolia.

Unum ferratum (2).

Due mense ad prandendum.

Quatuordecim forme ad sedendum.

Tres cathedre.

Quinque cupe ad vinum.

Quatuor lintheamina (3).

Una calderia.

Duo calderones de cupro.

Due patelle eree.

Una patella ferea.

Duo tirpodes.

Unum trafeu cum craticula (4).

Et in capella sunt calix argenteus, due buirete argentee, missale, indumenta sacerdotalia cum lintheaminibus altaribus.

Res invente apud Primiriacum.

Quatuor mense ad prandendum.

Octo forme ad sedendum.

Septem culcitre cum sex pulvinaribus.

Quatuor tine ad vinum reponendum.

Triginta quinque dolia.

Septem cupe ad vinum.

Tria dolia et sex cupe veteres ad bladum.

Pelvis cupreus ad manus abluendas.

Una magna calderia.

Duo calderones de cupro.

(1) Un couvercle.

(2) On appelait *ferrat* un seau ou cylindre en bois cerclé de fer destiné à porter de l'eau ou du vin.

(3) De *linta*, linges, sorte de vêtement intérieur en toile ressemblant à la chemise; elles sont désignées souvent sous le nom de robes-linges. (V. DOUET-D'ARCO, *Comptes de l'argenterie*, p. 360.)

(4) Un garde-feu avec une petite grille.

Duo tripodes.

Septem arche.

In capella sunt calix et due buirete argenti, missale cum lintheaminibus altaribus, et indumenta sacerdotalia.

V.

HIC SUNT REDDITUS ET RES PERTINENTES AD DOMUM DE
ALBIGNIACO.

Portus estimatur X libras, pedagium aque, lyde portoriis cum forchagio, membris animalium (1), mensura vinorum, pedagium terre, videlicet lyde panetariorum episcopi valent circa XL libras.

Et sciendum quod quilibet panetariorum debet semel in anno, videlicet in medio Marcii, unam denariatam panis, prior percipit medietatem.

Forchagium, in quo prior nihil percipit, est quod quilibet bordelagius (2) existens in villa de Albigniaco debet, in vigilia nativitatis Domini, duos denarios episcopo; exceptis domibus existentibus in cimiteriis.

Quelibet domus existens extra villam, debet episcopo duos solidos et, si non requiratur ista costuma in dicta vigilia, non tenentur.

Membra animalium occisorum in tota castellania Albigniaci sunt episcopi, quolibet membro redempto de tribus denariis.

In mensura (3) vini prior nichil percipit nisi in suis propriis hospiciis; nec aliquis percipere mensuram vini nisi cum mandato episcopi.

In nativitate beate Marie debentur apud Albigniacum XIII solidi censuales, renodum et emandam portantes, de quibus prior debet habere ipsa die II solidos pro vineis de Grangiis.

(1) Les membres, c'est-à-dire les os, dont on faisait usage dans le commerce.

(2) Le bordelier, celui qui tient une terre en bordelage.

(3) C'est-à-dire le droit de mesurage pour le vin.

Clausus de Grangiis et clausus de Robot fodiuntur pro VII^{ix} fodiatis.

VII quartallos avene et octo galline de Bordellis in nativitate beate Marie.

In vinea Mathi Brunelli et Morelli Landri percipit episcopus cum priore per medium, de undecim tinetis racemorum, unam tinetam de terragio.

Tallie estimantur XXIX libras IIII solidos.

In omnibus emendis debet percipere episcopus partem si societas teneat (1), et, si non tenet, episcopus debet habere tres partes emendarum et forefactorum et dominus Johannes de Mota et heredes de Parcon quartam partem; et si societas teneat episcopus habet terciam partem bladerie et vinearie, et si societas non tenet nichil habet episcopus.

Item episcopus percipit eschaetas de hominibus suis, sine partitione alicujus et etiam mobilia in bordelagiis prioris, si homines ibidem episcopi morantur, et bordelagia prioris remanent priori. Et si homo episcopi decedat, terre ad census remanent episcopo, sine partitione alicujus et sine renodo solvendo.

Item quedam *pecia* prati que est apud grangias et alia *pecia* appellata pratum dou Jarri estimantur X quadrigatas feni.

Item mesure bladi et vini debent legitimari per mensuram episcopi exceptis in domibus propriis prioris.

Item quando fit taberna (2) nova in castellania, episcopus habet I denarium pro mensuris tradendis a tabernario, sine partitione alicujus et si forus minoretur (3), episcopus habet I denarium pro mensuris tradendis, et si oporteat dolium mensurari, episcopus habebit II denarios de quolibet modio, sine partitione alicujus. In hoc excipiuntur loca in quibus venduntur vina prioris.

(1) C'est-à-dire si l'évêque est présent.

(2) Taverne, cabaret.

(3) Si le prix du vin est diminué.

Groete et sagene (1) ad episcopum pertinent. Et si aliquis homo capiatur in villa de Albigniaco vel in (loce) locis adjacentibus debet adduci ad prisionem episcopi.

Pratum situm apud Autefere appellatum dou Jarri, VII solidos VI denarios.

VI.

QUESTE PRESBITERORUM QUE FIUNT DE BIENNIO IN BIENNIIUM.

Archipresbiteratus de Monasterio. *Archiprêtré de Saint-Pierre-le-Moûtier.*

NOMS MODERNES.

1 Monasterium, LX solidos.	Saint-Pierre-le-Moûtier.
2 Sarmaisia, XXV s.	Sermoise.
3 Chevanon, XX s.	Chevenon.
4 Jaugenay, XX s.	Jaugenay, commune de Chevenon (2).
5 Ussulo, X s	Uxeloup, commune de Luthenay.
6 Lothenaicum, LX s.	Luthenay.
7 Floriacum, XXX s.	Fleury-sur-Loire.
8 Aziacum, XXX s.	Azy-le-Vif.
9 Orator, LX s. (XL s.) (3).	Ourouër (département du Cher).
10 Traynayum, XX s.	Tresnay.
11 Chantenayum, XXX s.	Chantenay.
12 Marcium, XX s.	Mars.

(1) Endroits disposés pour la pêche du poisson. (V. DUCANGE.)

(2) Chaque paroisse qui n'est pas aujourd'hui une commune sera suivie du nom de la commune dont elle dépend.

(3) Il y a dans les chiffres plusieurs corrections ou additions postérieures. Elles sont placées entre guillemets.

13 Livriacum, L s. (LX s.)	Livry.
14 Castrum super Alligerim, XX s.	Châteauneuf-sur-Allier, commune de Mars.
15 Langerone, X s.	Langeron.
16 Mornayum, XX s.	Mornay (Cher).
17 Noviacum, XL s. (debet).	Neuvy-le-Barrois (Cher).
18 Apremont, X s.	Apremont (Cher).
19 Omeriacum, XX s.	Omery-les-Goths (Cher).
20 Melsia, XX s.	Meauce, commune de Saincaize.
21 Sana casa, XX s.	Saincaize.
22 Roseriis, X s.	Rosiers, commune de Magny.
23 Meigniacum.	Magny.
24 Coigniacum, XXX s.	Cougny, commune de Saint-Pierre.
25 Sanctus Patricius, LX s.	Saint-Parize-le-Châtel.
26 Aallyentum, XX s. (X s.)	Aglan, commune de Challuy.
27 Gimoliis, XX s.	Gimouille.
28 Corf, XX s.	Cours, commune de Magny-Cours.
29 Chailloie, X s.	Challuy.
30 Thoriacum, X s. (debet XX s. secundum scripta archidiaconi).	Toury-sur-Jour.
31 Lucenayum, L s.	Lucenay-les-Aix.

Summa XXXV libras, XV s.

Archipresbiteratus de Dissessia.

Archiprêtre de Decize.

32 Dissessia (debet XXX s. secundum scripta archidiaconi).	Decize.
33 Devay, X. s.	Devay.
34 Branum XX s.	Brain (chapelle de), commune de Decize.

- | | |
|---|---|
| 35 Sanctus Privatus (debet X s. secundum scripta). | Saint-Privé, faubourg de Decize. |
| 36 Sanctus Mauricius V. s. | Saint-Maurice, commune de Decize. |
| 37 Crais, XV s. | Craux, commune de Lamenay. |
| 38 Cocayum, XXX s. | Cossaye. |
| 39 Cella, V s. | La Celle. |
| 40 Capella catorum X. | La Chapelle-aux-Chasses (1) |
| | (Allier). |
| 41 Sassenayum, V s. | Chassenay, commune de Saint-Germain-Chassenay. |
| 42 Sanctus Simphorianus, XX s. | Saint-Symphorien (2). |
| 43 Villers Colemanum, XV s. | Vaucoulmain (Allier). |
| 44 Dorna, XXX s. | Dornes. |
| 45 Sanctus Patricius, XX s. | Saint-Parize-en-Viry. |
| 46 Nova villa, X s. (XX s. secundum, etc.). | Neuville-lez-Decize. |
| 47 Feullieux. | Feuilloux, commune d'Avril. |
| 48 Auriacum, XX. s. | Avril-sur-Loire. |
| 49 Sanctus Germanus, XX s. | Saint-Germain-Chassenay. |
| 50 Sanctus Lupus, XX s. | Saint-Loup-sur-Abron, commune de Saint-Germain. |
| 51 Thoriacum, X s. | Toury-sur-Abron, commune de Toury-Lurey. |
| 52 Sanctus Genesius, X s. | Saint-Genest, commune d'Azy-le-Vif. |
| 53 Sanctus Romanus de Luce-naio, L s. | Saint-Romain-de-Lucenay. |
| 54 Luperciacus super Abron, X s. (XIX libr. V sol.) | Lurey-sur-Abron, commune de Toury-Lurey. |

(1) Le véritable nom est La Chapelle-aux-Chats, d'après le nom latin.

(2) Actuellement Saint-Ennemond (Allier). (V. le *Dictionnaire de la Nièvre*, par M. de Soultrait.)

<i>Archipresbiteratus de Thiange.</i>	<i>Archiprêtre de Thianges.</i>
55 Thianges, XX s.	Thianges.
56 Colange, X s.	Coulange, commune de Cercy- la-Tour.
57 Dyana, X s.	Diennes.
58 Albigniacum, X s. (XX sol., etc.)	Aubigny-le-Chétif.
59 Campus versus, XX s.	Champvert.
60 Sanctus Leodegarius, XX s.	Saint-Léger-des-Vignes.
61 Moranayum, X s.	Marnay, commune de Druy.
62 Sanctus Andoentus XX. s.	Saint-Ouen.
63 Emphiacum, XV s.	Imphy.
64 Sauvigniacum, X s.	Sauvigny-les-Bois.
65 Sardella, XV s.	Sardolles, commune de Beau- mont.
66 Parrigniacum, XX s.	Parigny-sur-Sardolles, com- de Druy.
67 Tres Vevres, X s.	Trois-Vèvres.
68 Bellus Mons, XV s.	Beaumont-sur-Sardolles.
69 Pria, XX s.	Prye, commune de La Fermeté.
70 Sanctus Benignus, X s.	Saint-Benin-d'Azy.
71 Sanctus Kristoforus, X s.	Saint-Christophe-d'Azy.
72 Sanctus Stephanus de Ay- siaco.	Saint-Étienne-d'Azy.
73 Moncellum, X s.	Monceaux-sur-Azy.
74 Cysilliacum, X s.	Cizely.
75 Ruygniacum, XX s, etc.	Reugny.
76 Anlesyacam, XV s.	Anlezy.
77 Monasterium Anglenone, X s.	Moutiers - en - Glenon, com- mune de Sougy (1).

(1) Ce lieu, actuellement détruit, ne compte plus parmi les localités habitées.

78 Langiacum, X s.	Langy, commune de Ville-lès-Anlezy.
79 Limon, X s.	Limon.
80 Villa, XX s.	Ville-lès-Anlezy.
81 Vernolium, XX s.	Verneuil.
82 Druiacum, X s.	Druy.
83 Beardum, V s.	Béard.
84 Varenne, V s.	Varenne, commune de Sougy.
85 Sogiacum, X s.	Sougy.
<i>Archipresbiteratus de Molinis.</i>	<i>Archiprêtre de Moulins-Engilbert.</i>
86 Molinum, V s.	Moulins-Engilbert.
87 Lymanton, XX s.	Limanton.
88 Anesyacum (debet, XX s., etc.)	Anizy, commune de Limanton.
89 Montigniacum, XXV s.	Montigny-sur-Canne.
90 Capella de Viridi prato, XV s.	Chapelle-de-Vertpré (?).
91 Sanctus Gradianus, X s.	Saint-Gratien.
92 Savigniacum, XX s.	Savigny, commune de Saint-Gratien.
93 Cerciacum, XXV s.	Cercy-la-Tour.
94 Codes, X s.	Codde, commune de Cercy.
95 Tays, XX s.	Thaix.
96 Maysons, XX s.	Maison-en-Longue-Salle, commune de Fours.
97 Maalloys, X s.	Maulaix.
98 Rameillacum, XX s.	Rémilly.
99 Sanctus Honoratus, XV s., etc.	Saint-Honoré.
100 Pria Porcherii, XL s.	Préporché.
101 Noriacum, X s.	Nourry, commune de Vandenesse.
102 Vandonesse, XX s.	Vandenesse.
103 Mons errans, XV s.	Montaron.

104 Polegum, X s.	Pouligny.
105 Sanctus Michael, II s.	Saint-Michel, commune de Ré- milly.
106 Comeigniacum, XXV s.	Commagny, commune de Mou- lins-Engilbert.
107 Onlayum, X s.	Onlay.
108 Cosayum, X s.	(?)
109 Chevanum, III s.	Chevannes, commune de Mon- taron.
110 Aurees, X s.	Avrée.

Castellione.

Archiprêtré de Châtillon.

111 Castellione, V s. (juravit quod non debet).	Châtillon.
112 Sanctus Petrosius, XXX s.	Saint-Péreuse.
113 Mingotum, XL s.	Mingot, commune de Châtillon.
114 Alluya, XX s.	Alluy.
115 Montigniacum (deb. XX s. secundum scripta).	Montigny-en-Morvand.
116 Mons Ruppellio, XL s.	Montreuillon.
117 Moys, XX s.	Maux.
118 Chamentayum, X s.	Chamenay, commune de Maux.
119 Suenciacum, XV s.	Saint-Cy-Fertrève.
120 Fraynayum lou raver, X s.	Frasnay-le-Ravier.
121 Belisma, X s.	Blismes.
122 Franayum juxta castrum, X s.	Frasnay-lez-Châtillon.
123 Crisiacum, X s.	Crécy-sur-Canne, commune de Fertrève.
124 Chavenum gazeaux, X s.	Chevannes, commune de Billy- Chevannes.
125 Byches, X s.	Biches.
126 Tanturiacum, X s.	Tintury.
127 Choigniacum, X s.	Chougny.
128 Mons, X s.	Mont-et-Marré.

- | | |
|--|--|
| 129 Marriacum, X s. | Marré. |
| 130 Onayum, XX s. | Aunay-en-Bazois. |
| 131 Castrum Caninum, XX s. | Château-Chinon. |
| 132 Sanctus Benignus de Campis, X s. | Saint-Benin-des-Champs, commune de Montapas. |
| 133 Sanctus Leodegarius, XXX s. | Saint-Léger-du-Fougeret. |
| 134 Domnus Martinus (XV s., secundum scripta archidiaconi). | Dommartin. |
| 135 Poussignetum, X s. | Poussignol-Blismes. |
| 136 Mons pacis, X s. | Montapas. |
| 137 Abon (debet X s. secundum scripta archidiaconi. Juravit quod non debet). | Abon, commune de Meaux. |
| 138 Sarmaiges, XX s. | Sermages. |
| 139 Brinayum, X s. | Brinay. |
| 140 Sanctus Hilarius, XXX s. | Saint-Hilaire-en-Morvand. |
| 141 Pollyacum, X s. | Pouilly, commune de Brinay. |
| 142 Mogniacum, X s. (alibi). | Marigny, commune d'Aunay. |
| 143 Escadunum, XXX s. | Achun. |
| 144 Royacum, XX s. | Rouy. |
| 145 Dunum, IIII s. (V s.) | Dun-sur-Grandry. |
| 146 Lyen (V s. Juravit quod non debet). | Glux. |
| 147 Blayn. | Les Blains (?) commune de Diennes. |
| 148 Sanctus Fraconeus. (Ibid). | Saint-Franchy (1). |
| 149 Chatayn, V s. | Châtin. |
| 150 Flori, X s. | Fleury-la-Tour. |

(1) Il ne s'agit pas ici de Saint-Franchy, paroisse du canton de Saint-Saulge, mais d'une autre localité placée sous le même vocable, dans l'archiprêtré de Moulins-Engilbert.

Luperciacum.

Archiprêtre de Lurcy.

151 Luperciacus Burgus, X s.	Lurcy-le-Bourg.
152 Sex Campi, X s.	Sichamps.
153 Poysyeux, XXX s.	Poyseux.
154 Cygonie, X s.	Cigogne, commune de La Fermeté.
155 Sanctus Salvius, X s.	Saint-Saulge.
156 Sanctus Mauritius, X s.	Saint-Maurice.
157 Campus Alemandi, X s.	Champallement.
158 Flagere, X s.	Sainte-Marie-de-Flagelles.
159 Sanctus Reverianus, X s.	Saint-Révérien.
160 Geverziacum, X s.	Giverdy, commune de Sainte-Marie.
161 Mossiacum, XV s.	Moussy.
162 Luperciacum castrum, X s.	Lurcy-le-Châtel.
163 Narlotum (V s. Juravit quod non debet).	Narlou, commune de Saxis-Bourdon.
164 Lychiacum, V s.	Lichy, commune de Bona.
165 Crux castrum (nichil).	Crux-le-Château.
166 Crux villa, LX s.	Crux-la-Ville.
167 Sanctus Benignus, X s.	Saint-Benin-des-Bois.
168 Sanctus Martinus (nichil debet).	Saint-Martin-de-la-Bretonnière
169 Paysiacum, XV s.	Pazy
170 Buciacum, X s.	(?)
171 Oratorium, XX s.	Ourouër.
172 Sanctus Suppicius, X s.	Saint-Sulpice-le-Châtel.
173 Vodium, V s.	Huez, commune de Bona.
174 Bonayum, X s.	Bona.
175 Durellum, V s.	Dirol.
176 Chaumeyum, XX s.	Chaumot.
177 Sayssiacum Bordon, XV s.	Saxy-Bourdon.
178 Montigniacum (X s.).	Montigny-aux-Amognes.
179 Guippiacum, XXX s.	Guipy.
180 Bylliacum, XV s.	Billy.

181 Capella Belere, XX s.	Balleray.
182 Bazolium, XL s.	Bazolles.
183 Espiriacum (XX s.).	Epiry.
194 Jalliacum, X s.	Jailly.
185 Sarziacum, XXX s.	Sardy.
186 Bonnayum, X s.	Bona (1).
187 Sanctus Petrus de Villa, X s.	Saint-Père-à-Ville, commune de Saint-Jean-aux-Amognes.
188 Sanctus Martinus de Huy- lia, XX s.	Saint-Martin-d'Heuille.
189 Essartum, X s.	Assars, commune de Laché- Assars.
190 Colencella, XX s. (XXX s.)	La Collancelle.
191 Garigniacum, X s.	Guérigny.
192 Nunlayum, XX s.	Nolay.
193 Lyssiacum, XXX s.	Saint-Jean-de-Lichy.
194 Prunevaux, X s.	Prunevaux, commune de Nolay.
195 Sanctus Francoveus, XV s.	Saint-Franchy.
196 Lachayum, XV s.	Laché-Assars.
197 Sanesiacum, XX s.	Sanizy.
198 Nuylliacum, XV s.	Neuilly.
199 Marigniacum, X s.	Marigny-sur-Yonne.

Summa XXX libras, V solidos.

Primiriacum.

Archiprêtre de Prémery.

200 Primiriacum Chassum, III s.	Prémery.
201 Rigniacum, XV s.	Rigny, commune de Nolay.
202 Sanctus Bonetus, V s.	Saint-Bonnot.
203 Ars, XX s.	Arzembouy.
204 Arte, X s.	Arthel.
205 Oolum, XX s.	Oulon.

(1) C'est sans doute par erreur que Bona se trouve une seconde fois dans le manuscrit.

206 Mons noxius, XXX s.	Montenoison.
207 Artum oculum.	Authiou.
208 Corvolium, XXX s.	Corvol-d'Embernard.
209 Chevennones, XX s.	Chevannes-Changy.
210 Treingniacum, XX s.	Treigny, commune de Chevannes-Changy.
211 Buciacum, XVI s.	Bussy-la-Pesle.
212 Bouron, X s.	Bourron (?).
213 Nova villa, XX s.	Neuville-lez-Brinon.
214 Sanctus Martinus de Vallibus, V s.	Saint-Martin-des-Vaux, commune de Brinon.
215 Sanctus Germanus, XV s.	Saint-Germain-des-Bois.
216 Cava ruppe, V s.	Chevroches.
217 Cuentis, XV s.	Cuncy-lez-Varzy.
218 Anays, XXX s.	Asnois.
219 Amasiacum, XV s.	Amazy.
220 Tannayum (Bellomonte Ferraria, XV s.).	Tannay, Beaumont-la-Ferrière.
221 Sanctus Desiderius, X s.	Saint-Didier.
222 Lya, XL s.	Lys.
223 Chalementum, XX s.	Challement.
224 Germanayum, XXX s.	Germenay.
225 Giriacum (XX s.).	Giry.
226 Dompna Petra, XX s.	Dompierre-sur-Héry.
227 Moresches, XX s.	Moraches.
228 Montana, XXX s.	La Montagne-Grenois.
229 Heriacum, X s.	Héry.
230 Aanantum (V s.).	Asnan.
231 Brinones, XXX s.	Brinon-les-Allemands.

Summa XXX libras, XIX sol.

Vallis.

Archiprêtre des vaux de Nevers.

232 Chevennes, III s.	Chevannes, commune de Coulanges.
233 Parrigniacum, XL s.	Parigny-les-Vaux.

234 Varenne, XXX s.	Varennés-lez-Nevers.
235 Marciacum.	Marzy.
236 Cuffiacum, XX s.	Cuffy, département du Cher.
237 Viglanum, X s. (XX s. prout est in scriptis).	Le Veuillin, id.
238 Cours les Barres, XV s.	Cours-les-Barres, id.
239 Patinges, XX s.	Patinges.
240 Sanctus Germanus, X s.	Saint-Germain-sur-l'Aubois.
241 Dompna Petra, V s.	Dompierre.
242 Albigniacum, XV s.	Aubigny, commune de Mar-seille-les-Aubigny.
243 Beffes, X s. (XX s. etc.)	Beffes.
244 Argennarium, XXX s.	Argenvières.
245 Mons Leonardi, X s.	La Chapelle-Mont-Linard (1).
246 Parciacum, X s.	Parzy.
247 Munetum, X s.	Munot, commune de La Marche.
248 Sanctus Petrus de Marchia, V s.	Saint-Pierre-de-la-Marche.
249 Sanctus Martinus de Marchia, V s.	Saint-Martin-de-la-Marche.
250 Campus votus, V s.	Champvoux.
251 Chooigne, XL s.	Chaulgnes.
252 Chatinges, X s.	Satinges, commune de Parri-gny.
253 Franayum, XV s.	Frasnay-les-Chanoines, commune de Saint-Aubin.
254 Sanctus Albignus, X s.	Saint-Aubin-les-Forges.
255 Urziacum, XXX s.	Urzy.
256 Germigniacum, XIII s. et VIII s.	Germigny.
257 Solengiacum, XX s.	Soulangy.
258 Poges, LVI s. (LX s.)	Pougues.

(1) Toutes ces localités sont situées dans le département du Cher, le long de la rive gauche de la Loire.

259 Garchisi, XXX s.	Garchizy.
260 Sanctus Leodegarius , VIII s.	Saint Léger.
261 Tronceinges, XX s.	Tronsanges.
262 Belna, VII s.	(?)

Summa XXVI libras XVI solidos.

Summa totius recepte (1).....

In qua summa dominus episcopus percipit duas partes et duo archidiaconi tertiam partem (2).

VII.

QUESTA DE NIVERNIS,

Facta per dominum Guillelmum de Mingoto, presbyterum ,
Stephanum Jocelini et Johannem de Ardelleriis, prepositum de
Nivernis domini episcopi Nivernensis, anno domini M°. CC°. LXXX sexto.

Perrinus de Feola, XX s.	Johannes filius domini Guidonis
Guillelmus Vaalini, XII s.	Bruer, II s.
Dicti li Margaut, II s.	Petrus Bernerii, V s.
Heredes deffuncti Bernardi Margaut, XII s.	Johannes Tinctuarii, V s.
Perrinus de Varinico, IIII s.	Dicta la Pie plate, XII denarios.
Regnaudus ejus frater, II s.	Dicta Laloue de Croe, X s.
Benvennuta Tarpine, XII s.	Arember la Poisson, XX s.
Guiotus filius Arnulphi Laboi- che, V s.	Seignoretus Liraz, XXX s.
	Ejus uxor, V s.
	Gaufridus gener alumnarii de

(1) La recette totale n'est pas mentionnée; d'ailleurs il est probable qu'elle ne serait pas plus exacte que celles que le copiste a pris la peine de mettre au bas de plusieurs archiprêtres. Nous avons refait le compte, ainsi qu'on l'a vu au n° 11 de la préface.

(2) Cette phrase est d'une écriture postérieure à celle du corps du manuscrit.

Poges et Ligerons Chace rat ratione partagii, V s.	Sardo de Urziaco, X s.
Ysabella la Rate, XXX s.	Petrus Merons qui fuit filius deffuncte dicte la Maronne, V s.
Arember la Bouracere, III s.	Hugo dictus Jobert, II s.
Guillelmus Pelliparii, V s.	Johannes dictus Teste, II s.
Guillelmus Burgondi, LX s.	Perrellus dictus Chevrot, II s.
Raolinus de Feneteria, XXX s.	Relicta Davidis Chacious, XII den.
Relicta deffuncti Philippi ejus fratris, XV s.	Filius defuncte Bonionis la Chapelere, II s.
Dicta la Crespe, XII den.	Ejus soror de Bituris, II s.
Beiardis de Castro, XII den.	Pascaudus Carnifex et ejus frater, II s.
Relicta deffuncti Marescalli Daubon, III s.	Heredes deffuncti dicti Mei- sonde, II s.
Filius Petri Huet, VI s.	Pueri deffuncti au petit Mei- gnon de Ardellis, II s.
Aremburgis Lapoissone, XX s.	Ysabella filia Johannis tincto- ris, II s.
Torta que moratur ante do- mum magistri Guillelmi de Silvigniaco, XII den.	Benedicta la Rate, XII den.
Soror dicte la Rate, IIs.	
Dicta la Renarde, II s.	
Guiotus Foresters, II s.	
Perrinus Forestiers, XV s.	

Summa XVIII libras III sol.

VIII.

TAILLIA DE ALBIGNIACO.

Taillia de Albigniaco episcopatus Nivernensis facta anno
domini M°. CC°. LXXX° septimo et octavo.

Hugo Arnaudi, II s.	Relicta Regnaudi Parou, II s.
Odonetus Rouselli, VI s.	Uxor Perrini Arnaut, X s.
Gaufridus Arnaudi, XII s.	Radulphus Pynous, VI s.
Petrus Chaucarz, VI s.	Filius Guillelmi Ruphi, V s.
Relicta Turpinet, III s.	Relicta dicti Guillelmi, VIII s.

- Bydoinus frater dicti Guillelmi, II s.
 Radulphus Peissonaz, XIII s.
 Odonetus filius dicte Fille, XII s.
 Regnaudus de Croto, VII s.
 Pueri Marqueson, XII s.
 Filius Blonde, II s.
 Morellus ducis gener dicti Maillau, X s.
 Petrus Ruffi, XV s.
 Johannes Ruffi, XX s.
 Regnaudus frater dicti Johannis pro se et pro nepotibus, XL s.
 Uxor Johannis Maillau, XII s.
 Michael ejus nepos, V s.
 Matheus Brunelli, XLV s.
 Soror ejus, X s.
 Audymus de Insulis, II s.
 Hugo Brunelli, VIII s.
 Petroninus de Insulis, II s.
 Morellus Bernardi, II s.
 Robertus Rouselli, III s.
 Johannes Chapuis, X s.
 Hugo Tyber, VII s.
 Filie dicti Pignon, II s.
 Filia dicte Alaguillete, XII d.
 Dicta Bele de Fontena, XV s.
 Dicta Forgete, XII s.
 Moinnaz, XV s.
 Johanna filia Alaforge, V s.
 Johannes dictus Bochez, LX s.
 Girardus Maillaux pro se et uxore sua, XL s.
 Odonetus ejus frater, X s.
 Petrus Torneaux, VIII s.
 Bernardus Torneaux, XII s.
 Gener Petronini Tisserii, III s.
 Petrus Rotarius, III s.
 Uxor Andree Bocet, II s.
 Dicta la Gelaude, III s.
 Dictus Bers filius Breffaut, II s.
 Pueri dicti Regis, II s.
 Relicta Philippi Braffort, III s.
 Johannes Braffort, V s.
 Guillelmus Galcheri, XXX s.
 Dictus li Groyers, V s.
 Morellus Fornerii, II s.
 Pueri Baronius Laurencius, VIII s.
 Dictus Ramyllis, VIII s.
 Uxor Perronni Moissonner, II s.
 Pueri et Aloisset, III s.
 Uxor Geraudi Sale, XII s.
 Girardus Bossarz, II s.
 Hugo Ruffi, V s.
 Petrus Chapuis, II s.
 Uxor dicti Borelli, II s.
 Regnaudus de Insulis, VI s.
 Robinus Pato filius Alafillete, III s.
 Rebous de Dompna Petra, II s.
 Henricus Maillaux, III s.
 Robinus filius au Tissiers, III s.
 Pueri defuncti Pyon, II s.
 Adinus ejus filius, II s.
 Dictus valie Valaye, VII s.
 Guillelmus Braifort, III s.
 Petrus Regis de Jussiaco, V s.
 Robertus Chareaux de Codreto, II s.

Dictus li Anes de Montaxyo, II s.	Dicta Pativere de Albigniaco,
Odonetus Limaux, II s.	II s.
Robelinus Joumaz et Ysabella	Dictus Tiaudez, II s.
ejus soror, II s.	Dictus Vilaz, II s.
Adam Jomarz et ejus soror,	Dictus Maraudus, II s.
II s.	Relicta Braffort, II s.
Girardus li Bergiers, II s.	Bernardus ejus filius, II s.
Simon Ruffi, III s.	

Summa XXXII libras XI solidos.

Isti vacant omnino, videlicet :

Raolinus Berii pro V s.	Regnaudus Martroz pro VIII s.
Relicta Girberti Chasseler pro	Pueri dicti Pinonat pro II s.
X s.	

IX.

TAILLIA DE URZIANO.

Taillia de Urziano facta per dominum Guillelmum de Mingo, presbyterum, Stephanum Jocelini¹, Johannem de Ardilleriis ac prepositum dicti loci; anno domini M^o. CC^o. LXXX^o octavo.

Filius Petri dou Maigni, II s.	Parvi pueri Morrant, II s.
Uxor dicti Plainde, II s.	Andricus eorum frater, XII
Pueri, II s.	den.
Pueri Tardi, II s.	Maudinus eorum frater, II s.

Summa XIII solidos.

Noulay [Nolay].

Relicta Boguerelli, XII den.	Robertus filius dicti Humberti,
Humbertus li Marz, VI s.	X s.
Burgondus ejus frater, II s.	Relicta Robelini Aningier,
Pueri Humberti Aningier,	XV s.
VIII s.	Perellus li Natiers, XII s.

Pueri dicti Marcoux, VIII s.	Rade nepos au Marz, II s.
Cadox de Valera, II s.	Tartarinus ejus frater.
Filia Hugonis Avis, II s.	Simon filiaster Regnaudi La-
Dictus li Gagnerres, II s.	myte, III s.

Summa LXXIII s.

Sanctus Suspicius (Saint-Sulpice).

Filius Colons des Granges, II s.	Johannes filius Simonis de
Ejus soror, II s.	Grangiis, XIII s.
Bernardus Goguini, III s.	Ejus frater, V s.
Relicta Raolini Goguini, XII	Dictus Gibix, XIII s.
den.	Bernardus Crireu, XII den.
Papons de Grangiis, XII den.	

Summa XLIII s.

Parrochia de Oratorio (Ourouër).

Filius Viaudi de Semlay, XII s.	Relicta Regnaudi de Oratorio,
Relicta Hugonis Mulerii, VIII s.	II s.
Perellus Guillelmeti de Aysia-	Hugo Presbyter, III s.
co, X s.	Girardus ejus frater, III s.
Petrus de Apaciaco, II s.	Dictus Viers, II s.
Regnaudus Beraz, II s.	Maria dicta Baugie, II s.
Ejus filia, II s.	Relicta Anneti Surdi, XII den.
Ejus filiaster, II s.	Hugo Avis, III s.
Dictus li Maeles, V s.	Jaquetus dictus Crutiers, VIII s.
Relicta dicti Painchaut, V s.	Guillelmus dictus Bochuus,
Petrus filius Landrici de Aysia-	XII s.
co, XII den.	Giraudus ejus gener, VI s.
Relicta Cornuti, II s.	Relicta Stephani Pele, XXX s.
Bœrius de Oratorio, X s.	Perellus dictus Billons, XXX s.
Guillelmus Passenaie, VIII s.	Regnaudus Freperies, II s.

Petitus de Nyon (1), II s.	Bernardus Berauz, V s.
Dictus Rannoisez, III s.	Johannes de Nion, III s.
Judeus gener dicte Lachasele, II s.	Relicta defuncti Roberti Senaut, XII den.
Pueri Morelli Senaut, VIII s.	Garnerius de Coignaut, II s.
Nepos dicti Chanay, X s.	Hugo nepos dicte Lasauterele, II s.
Johannes Chanay, XXX s.	
Petrus Avis, X s.	

Summa XII libras VI solidos.

Lissiacum (Lichy).

Morellus de Coigniaco (2), XII den.	Regnaudus de Lixiaco (3), XII d. Gener Martini de Coigniaco, XII den.
Guillermus ejus frater, XII den.	
Relicta defuncti Roberti eorum fratris, III s.	Stephanus de Coigniaco, II s. Relicta Johannis de Chemino II s.
Hugoninus filius Perrini de Coigniaco, IIII s.	Regnaudus Bochinus, IIII s.
Andreas ejus frater, IIII s.	Gargoninus de Chemino, IIII s.
Alius frater eorum, II s.	Uxor Hugonis Bochini, XII s.
Pernichetus de Coigniaco, VIII s.	Xristianus frater Michaelis Ruillart, IIII s.
Perrinus Garconius, X s.	Pueri Raoleti de Villa, II s.
Ejus frater, VII s.	Pueri Maitrot, II s.

Summa LXXIII solidos.

Charusi (4).

Aremburgis relictæ Morelli de Dunio, XII den.	Sequardus, VI s. Gaufridus ejus frater, II s.
--	--

(1) Commune d'Ourouër.

(2) Cougny, commune de Saint-Jean-aux-Amognes.

(3) Lichy.

(4) Aujourd'hui Chaluzy, hameau de la commune de Saint-Éloy.

Johannes Berioz, XII den.	Pueri Johannis Cornuti, II s.
Relicta defuncti Bernardi de Charay, V s.	Relicta Viaudi de Trangiaco, XVIII s.
Pueri Guillelmi de Burge, II s.	Johannes Meschini, III s.
Hugo Aussandi, IIII s.	Johannes ejus sororius, IIII s.
Galterus ejus frater, II s.	Guillelmus Tissiers, II s.
Relicta Regnaudi de Trangiaco (1), XII s.	Regnaudus Tissiers, II s.
Johanna relictæ Segini de Trangiaco, XII s.	Morellus Tissiers, IIII s.
	Pueri Morini, XII s.
	Filia Morini, III s.

Summa IIII libras XII solidos.

Nivernis (2).

Hugo Juigne, XII den.	Filius Guillelmi de Fossa, VIII s.
Pueri Robini Barbitonsoris, II s.	Johannes Iudas, III s.
	Gaufridus Saquatius, V s.

Summa XXII solidos.

Parochia de Huillia (Saint-Martin-d'Heuille).

Johannes Grumaudi, IIII s.	Johannes de Mena, IIII s.
Perrenus Tonsec gener, XV s.	Grimellus ejus frater, III s.
Hugo de Bosco longo, X s.	Filius Perrini Bordeler, II s.
Filius dicti Catriu, X s.	Gaufridus Roazzolearius, XV s.
Pueri dicti Bolier, III s.	Petrus de Quadruvio, XX s.
Minus de Bosco longo, VIII s.	Martinus Popez, IX s.
Ejus soror, II s.	Ejus frater, IX s.
Annetus Pomerii, XL s.	Soror Petri de Quadruvio, IX s.

(1) Trangy, commune de Saint-Éloy.

(2) L'endroit qu'on appelle Nevers ne peut être la ville; c'est sans doute une portion des faubourgs.

Guillelmus Piraz, XII s.	Perrinus Doens, XXX s.
Relicta Boni hominis de Pastu- rello, II s.	Gaufridus Boins, XII den.
Pueri dicti Caresme intrant (1), VI s.	Relicta Roberti Doen, II s.
Pueri dicti la Paticere, IIII s.	Filia Regnaudi ejus fratris, XII den.
Guillelmeta nurus au Cointe, XII den.	Guillelmus frater Petri An- draul, IIII s.
Pueri Martini Grumaudi, XII den.	Guillelmus Filers, IIII libras.
Alvernarius, II s.	Bona Raboanne, IIII s.
Bernardus Siroz, II s.	Guillelmus ejus frater, II s.
Annetus Siroz, II s.	Guillelmus Baillivi, III s.
Galiotus, V s.	Regnaudus ejus nepos, II s.
Relicta Boni hominis Mathei, Vs.	Relicta Hugonis Raboan, XII den.
Föcherius Surdi, V s.	Xristianus Colons, XXXV s.
Petrus de Croto, V s.	Raolinus Colons, XX s.
Hugo Boisez, XII den.	Relicta Regnaudi Bochuni, IIII s.
Pueri Mathei Bordeler, XII d.	Ysabella Bochoune, III s.
Guillelmus ejus frater, VIII s.	Amelina ejus soror, XII den.
Baronus Hervei, II s.	Bernardus de Bosco longo, VIII s.
Guillelmus Valais, VI s.	Godardus, VI s.
Maria ejus soror, VIII s.	Johannes Barries, IIII s.
Regnaudus Licoginus, VIII s.	Regnaudus ejus filius, III s.
Ruffus de mont Meen (2), XIII s.	Seguinus de Ulmo, II s.
Ejus gener, XII s.	Pueri Michael de Villa, VIII s.
Seguinus dicti Ruffi filiaster, X s.	Guillelmus Mulerii, VI s.

Summa XXV libras.

(1) La singularité de ce nom est digne de remarque. On disait aussi : *Carême prenant*.

(2) De Montmiens, près Saint-Martin-d'Heuille.

Montigni.

Humbertus Bonete, X s.	Pueri Hugonis Champaudi ,
Relicta Petri ejus fratris, II s.	II s.
Arnulphus Chardonau, V s.	Eorum soror, XII den.
Perellus ejus frater, V s.	Johannes Champauz, XXII s.
Petrus Terrerii, XIII s.	Perrinus de Boscolongo, XII
Relicta Ruffi Terrerii, VI s.	den.
Hugo Terrerii, III s.	Annotus Paillirz, XVI s.
Robertus filius Aureti, III s.	Relicta Johannis Borelli, XII s.
Perrinus Bocheriz, XII den.	Dicta Burete de Mulot, III s.
Martinus de Grandi Vinea,	Badellus ejus gener, III s.
III s.	Giraudus filius Humberti de
Uxor filii Berner, II s.	Mulot (1), III s.
Petrus filius Bornet, XX s.	Relicta Stephani Terrerii ,
Pueri Petri Loupetit, XVIII s.	VIII s.
Uxor filii Boerii, II s.	Annetus Bovins, X s.
Guiotus Bocheris, V s.	Regnaudus Martinez, VIII s.
Guillelmus Bocheris, XII s.	Bonetus de Varreris, V s.

Summa X libras X solidos.

Savigiacum (Sauvigny).

Regnaudus Pasturelli, VI li-	Relicta Anneti de Sauvigniaco,
bras.	XV s.
Thomas Pasturelli, III s.	Pueri Gaufredi Chauvelli, X s.
Alaisia ejus soror, XII den.	Girardus Usurarii, III s.
Dictus li Proz, XII den.	Stephanus filiaster Johannis
Pueri dicti Colo, XII den.	Chauvelli, VIII s.
Pueri Regnaudi Theobaldi ,	Relicta Archembaudi Petit ,
XII den.	VI s.

Summa VIII libras IX solidos.

(1) Meulot, commune de Montigny.

Emphiacum (Imphy).

Pueri Davidis Rodon, XII s.	Relicta Gaufridi Biduini, X s.
Brunus de Turois, IIII s.	Filius Regnaudi Xipriani, XII
Regnaudus Petiti, XVI s.	den.
Pueri Ysembardi, IIII s.	Liberi dicti Rimart, II s.
Relicta Guillelmi fratris dicti	Sapiens de Lineriis, XII den.
Ysembardi, III s.	Dictus Maudesauz, II s.
Relicta Raolini de Chausaux,	Ysabellis la Chopine, II s.
XX s.	Arnaudus de Pria, II s.
Petrus ejus sororius, XII den.	

Summa IIII libras X solidos. *

De Sarmasia (Sermoise).

Regnaudus Rodani et ejus fra-	Ejus sororius, II s.
ter XXIIII s.	Stephanus Pigloz, IIII s.
Martinus de Amblevallis, II s.	Dictus Jaloux, XII s.
Guiotus Roclani, III s.	Filius Regnaudi Choet, II s.
Pueri Baronis de Campo,	Filius Johannis Amblart, II s.
VIII s.	Ejus sororius, II s.
Pueri Morelli de Champo, X s.	

Summa LXXI solidos.

De Putheolis (Poiseux).

Ysabellis de Vernolio, XII s.	Robertus filius Arnulphi de
Maquetains, IIII s.	Vernolio, XXV s.
Ejus frater, II s.	Bernardus ejus frater, VI s.
Bernardus Escorelli, II s.	Guionus de Vernolio, XII s.
Relicta Guillelmi Chaumelli,	Stephanus de Vernolio, V s.
IIII s.	Ejus sororia, V s.
Arnulphus de Gondelenis, III s.	Pueri Couriti de Gondelano,
Pueri Petri de Gondelano,	XII s.
XII den.	

Summa XIII libras XIII s.

De Garigniaco (Guérigny).

Pueri Ruffe de Garigniaco, III s.	Johannes ejus frater, X s.
Relicta Anneti dou Jarri, XIII s.	Pueri Anneti Amblais, XII d.
Relicta Petri Menuet, VIII s.	Burellus de Garigniaco, III s.
Johannes Paleneaus, V s.	Matheus ejus gener, XII s.
Petroninus ejus frater, II s.	Relicta Mulerii, III s.
Gener Perrini Conde, II s.	Dicta Paillet, II s.
Dictus Maritorne, III s.	Pueri Johannis dou Jarri,
Uxor Grivelli, II s.	XIII s.
Morellus Amblais, X s.	

Summa IIII libras XIII sol.

Parochia de Urziaco (Urzy).

Morellus gener Petri de Feula,	Regnaudus Juigne, XII den.
XV s.	Regnaudus Coignus, V s.
Relicta dicti Piquois, II s.	Johannes Archembaudus, XII s.
Guillelmus Giraudi, III s.	Ejus fliaster, III s.
Johannes Giraudi, II s.	Pasquaudus de Luengis(1), II s.
Theobaldus eorum frater, II s.	Relicta Bernardi Lourdeal, II s.
Petrus Bodini, XL s.	Judas et ejus soror, II s.
Guiotus de Viverio, III s.	Luscus de Molendino, XII den.
Liberi Anglici, III s.	Relicta Guillelmi Biaucors,
Blonda, III s.	VIII s.
Perellus Barbe noire, V s.	Baronus Bodez et ejus uxor,
Mauguinus ejus gener, II s.	III s.
Relicta Anneti Gabot, VII s.	Johannes li Chevale, et ejus
Guiotus Escorchuns, X s.	uxor, III s.
Odinus Clare, II s.	Hugo lalupe, III s.
Giletus ejus frater, VII s.	Tortus ejus frater, II s.
Filius Abinsse de Viverio,	Relicta Guillelmi Poiloiche,
IIII s.	V s.

(1) Luanges, commune d'Urzy.

Bernardus Biaus Visins, II s.	Guillelmus ejus sororius, III s.
Stephanus Darvi gener Iobelini de Rochi, III s.	Martinus Escorchuns, II s.
Stephanus Rognez, V s.	Stephanus Lepus Archipresbyter (1) de Urziaco, XII den.
Relicta Martini de Rochi et ejus maritus, X s.	Stephanus sororius Johannis Escorchuns, II s.
Pueri dictorum relicte et Martini, II s.	Johannes Bechez, VI s.
Pueri Raolini Gueon, VI s.	Durellious de Viverio (2), II s.
Perrinus frater dicti Raolini, XII den.	Dictus Tirenius, III s.
Huetus de Fossa, III s.	Hugo ejus filiaster, V s.
Guillelmus Gueons, V s.	Richardus de Viverio et ejus filiaster, III s.
Martinus de Fossa, X s.	Guiotus dictus Vaiz, V s.
Guido ejus sororius, III s.	Relicta Hamonini de Viverio, IIII s.
Colinus de Fossa, XII den.	Bartholomeus de Feola, IIII s.
Ejus frater, II s.	Pelardus de Bordis, XII den.
Regnaudus Janitor de Nivernis, V s.	Petrus de Sambuco, XII s.
Rossellus ejus frater, III s.	Hugo de Sambuco, VIII s.
Guillelminus ejus frater, III s.	Martinus filius Johannis Pelart, VII s.
Perellus eorum frater, V s.	Ejus noverca, XV s.
Stephanus Pelardi, IIII s.	Filia Petronille de Furno, XII den.
Perronus ejus frater, V s.	Guillermus Babuz, VI s.
Perrinus filius Floris, II s.	Hugo ejus frater, VIII s.
Pueri Biauseporte, XII s.	Giraudus eorum frater, VIII s.
Hugo li Varelais, XIII s.	Guillermus Robini, XL s.
Guillelmus Sagerii, IIII s.	Relicta Regnaudi Caillet, XII s.
Stephanus gener Nodroy, X s.	
Dagonelus de Feola, VI s.	
Pueri Petri Bilaudi, V s.	

(1) Cette qualification est évidemment un surnom; il n'y avait point d'archiprêtre à Urzy; d'ailleurs il eût été inconvenant qu'il payât la taille.

(2) Le Vivier, commune d'Urzy.

Morellus Chaumerelli, XVI s.	Chauvetus de Bordis (1), XII den.
Droinus Vanerius, IIII s.	Perrellus Chabo, III s.
Perrinus ejus frater, II s.	Magister Cepe, XII den.
Petrus Challorz, X s.	Perrinus ejus filiaster, III s.
Hugo Boilloz, III s.	Stephanus Aningers, II s.
Relicta Galteri Lusci, II s.	Hugo de Sarmaisia (2), IIII s.
Filius Barberii, VII s.	Guillelmus de Monteto (3), II s.
Andreas Barberii, III s.	Guillelmus de Sarmaisia , IIII s.
Perrellus Moardi, XII s.	Perrinus Escorchuns et ejus uxor, V s.
Guillelmus Moardi, XII s.	Guillelmus Cornez de Monteto, VIII s.
Regnaudus Cados, II s.	Giboinus de Sancto Martino de Huillia, III s.
Ogerius Mathei, L s.	Bochus de Viverio, XII den.
Relicta Chagini, XXX s.	Guillelmus Raboan, II s.
Morellus Meschini, LXV s.	Dictus Saillarz, XII den.
Hugo Meschini, II s.	Boderus de Contris (4), V s.
Pueri Siraugier, III s.	Perrinus filius Lusci, III s.
Stephanus eorum frater, X s.	Johannes nepos Sadonis, VI s.
Johannes eorum frater, II s.	Moardus ejus frater et ejus uxor, VIII s.
Arnulphus Meschini, II s.	Hugo li Puillaiz, III s.
Relicta Ridis Porcherii, II s.	Robelinus gener Petri de Campis, III s.
Relicta Regnaudi Chauvelli, VI s.	
Hugo Sacrini, XII s.	
Johannes ejus frater, XX s.	
Guillelmus filius Regnaudi Cruet, XII den.	
Guillelmus Einset, VIII s.	
Uxor Johannis filii Foace, III s.	

Summa XL libras VI solidos.

(1) Les Bordes, commune d'Urzy.

(2) De Sermoise.

(3) Le Montet, commune de Varennes.

(4) Contres, domaine situé dans la commune d'Urzy.

Parochia de Colengiis (Coulanges).

Gaufridus Matros, XVIII s.	Ejus filius, X s.
Henricus filius Morelli Oysom,	Tire Porret, II s.
V s.	Relicta Jaserii de Ardelliriis,
Gaufridus Vilainne, III s.	II s.
Ejus soror, IIII s.	Relicta Guillermi de Furno,
Li Bogres eorum frater, II s.	XII den.
Petrus Chacerat, X s.	

Summa LVII solidos.

Tota summa VI^{xx} XII libras XII solidos.

X.

TAILLIA DE VAUZELLIS.

Tallia de Vauzellis domini episcopi Nivernensis facta per dominum Guillelmum de Mingoto presbyterum, Stephanum Jocelini ac prepositum et servientem dicti loci. Anno Domini M^o. CC^o. LXXX octavo.

Pueri Guioneti Carrelli, XII s.	Ejus Noverca cum suis liberis,
Filii defuncti Regnaudi Viau,	VIII s.
II s.	Durandus filius Gaufridi Martini, II s.
Pueri defuncti dicti Alamoignon, II s.	Perrellus ejus frater, IIII s.
Regnaudus filius Johannis dou Rie, VI s.	Pueri Stephani Reymondi, XII den.
Perrellus ejus frater, XX s.	Filius Amieti Tyber, XII d.
Pueri Arnulphi dou Rie, XLV s.	Johannes Chomarz, XV s.
	Regnaudus Tiberz, V s.
Pueri defuncti Andree Bour-saut, IIII s.	Pueri Guillelmi Tiber, II s.
	Relicta Amieti Tiber, V s.
Regnaudus filius defuncti Regnaudi dou Rie, XVIII s.	Relicta defuncti Regnaudi Chevaler, II s.

Hugo filius Andree Viaude, II s.	Petronilla ejus soror, II s.
Guitons Viaudi VIII s.	Martinus Morelli, II s.
Hugo Jazrez, XVIII s.	Ejus frater, IIII s.
Durandus Jazrez, X s.	Guido Cados, XII den.
Perrellus ejus frater, XV. s.	Johanninus Girardi, XV s.
Relicta Regnaudi Jazrez, V s.	Ejus nepos, X s.
Perellus Chantereaux, XL s.	Hugo de Campis, VIII s.
Morellus Chantereaux, XII d.	Uxor Johannis de Campis,
Seignoretus Chantereaux,	VI s.
XXVI s.	Pueri Regnaudi Viaudi, XII d.
Dompnus Petrus Gaudini,	Pueri Regnaudi de Platea, II s.
LX s.	Morinus ejus frater, II s.
Relicta Morelli Gaudini, X s.	Arnulphus frater defuncti
Pueri Iaqueti Rosset, VI s.	Guillelmi de Nivernis, II s.
Regnaudus filius dicti Iaquet,	Johannes dictus Panis, VIII s.
V s.	Richardus de Malocampo, X s.
Guiotus filius Hugonis Rosset,	Relicta defuncti Regnaudi ejus
II s.	fratris, V s.
Relicta Hugonis Rosset, XII d.	Relicta Martini Bodin, II s.
Bernardus Bovis, X s.	Pueri Seignoreti Petiti, X. s.
Hugo Guitons, XII den.	Petrus Chavins, IIII s.
Relicta ejus fratris et ejus libe-	Ejus Gener, V s.
ri VIII s.	Relicta defuncti Morelli Coqu,
Johannes Jocelini, III s.	V s.
Pueri defuncti Martini Becda-	Robinus ejus gener, XV s.
ne, II s.	Jobertus Coquz, XX s.
Perrinus Jocelini, III s.	Filius Morelli surdi, V s.
Filius Morelli Rousset, III s.	Hugo Joberz, VIII s.
Relicta Radulphi de Varnu-	Gener Hugonis Naveriaul,
cijs, II s. (1).	XII s.
Relicta Martini de Varnuciis,	Bertaudus de Roura, VI s.
XII den.	Relicta Hugonis Droini, V s.
Guiotus filius Andree Mignot,	Ejus filius, V s.
V s.	Hugo Viaudi, X s.

(1) Vernuches, commune de Varennes-les-Nevers.

- Joannes Viaudi, X s.
 Relicta Stephani Bodin, XII d.
 Pueri Ruffi Marechaut, XII d.
 Uxor filii Regnaudi de la Varenne, V s.
 Pueri defuncti Theobaldi de la Varenne, XXV s.
 Pueri Johannis ejus fratris, II s.
 Hugo li Raz, V s.
 Guido Seguini, II s.
 Pueri Andree Valin, X s.
 Johannes filius Morini Buchet, XII den.
 Seignoretus Butez, II s.
 Relicta ejus fratris, XII den.
 Bernardus li Tulles, II s.
 Petroninus ejus frater, II s.
 Pueri Petri de Puteo, VIII s.
 Relicta Petri Bole, XII den.
 Monacus Matous, XII d.
 Relicta Petri Rousset, XII d.
 Pueri Johannis Rapini, XII d.
 Pueri Ruffi de Vauzellis, II s.
 Reymondus de Murgeriis, II s. (1).
 Adeninus ejus frater, II s.
 Pueri Saugeti de Murgeriis, II s.
 Regnaudus de Murgeriis, III s.
 Bernardus Rapini, XV s.
 Regnaudus la Clave, X. s.
 Guillelmus ejus filiaster, XV s.
 Hugoninus Rapini, XV s.
 Ejus frater, VII s.
 Ejus sororia, III s.
 Pueri Regnaudi Rapini, XII d.
 Giraudus de Vauzellis, XII d.
 Relicta dicti Sabillon, XII d.
 Uxor filii Andree Reymondi, XII d.
 Pueri Johannis Raquaut, XV s.
 Pueri Petri dou Paul, XV s.
 Pueri Hugonis filii defuncti Bernardi Robini, III s.
 Relicta Martini Robini, XL s.
 Perrinus filius Amonini de Malo campo, VIII s.
 Guillelmus ejus frater, V s.
 Arnulphus de Malo campo, XII s.
 Laurentius ejus frater, XX s.
 Gaufridus eorum frater, III s.
 Regnaudus Sansone et ejus filia XVI s.
 Johannes de Ponte, VIII s.
 Johannes de Sambuco, XL s.
 Relicta Davidis de Varnuciis, II s.
 Johannes Alaudi, XII den.
 Johannes filius Tisserii de Varis, III s.
 Petrus filius defuncti Guidonis Alaut, VI s.
 Ejus frater, X s.
 Bernardus Pastoralis et ejus uxor, III s.

(1) Murgers, commune de Varenne s.

Robelinus Odenin, V. s.	Henricus filius Amieti Valet,
Humbertus ejus frater, II s.	VI s.
Relicta Guidonis Guiton, XII den.	Girbertus ejus frater, VIII s.
Perrinus Guiton, II s.	Amietus Valez, VII s.
Guiotus de Vanna, VIII s.	Guillelmus Valez, VII s.
Relicta Johannis de Vanna, VI s.	Perrellus Valez, VII s.
Regnaudus filius Stephani Surrat, III s.	Eorum sororia, V s.
Hugo Viaudi, XII den.	Johannes Valez, II s.
Martinus filius Raolini de Varnuciis, V s.	Pueri Bergerii de Banlayo, XII den.
Relicta defuncti Regnaudi fratris Radulphi de Varnuciis, VI s.	Pueri Arnulphi Popelin, II s.
Uxor dicti Ceiren, II. s.	Johannes de Montoys, II s.
Pueri dicti au Bergognat de Vevra, XXV s.	Andreas Morini de Calmis, II s.
Johannes Belini de Busseria, XX s.	Relicta Michael de Calma, XII den.
Pueri Johannis et Andree Belini, XX s.	Dictus li Tulles, VIII s.
Pueri Johannis Belin, II s.	Relicta Regnaudi Paumer, XII den.
Relicta Johannis Morini, III s.	Paumerius de Varinges, II s.
Hugo Morini, XX s.	Frater ejus de Veteri culte, XII den.
Robertus ejus frater, XVIII s.	Chauveius de Calmis, II s.
Guillelmus eorum frater, XX s.	Pueri defuncti Amieti Chace Aloe, L s.
Guitonus Morini, XVI s.	Girbertus Trousebois, XXXV s.
Filius Petri de Malo campo, VI s.	Pueri et uxor Petri dicti Valet XII den.
Stephanus de Malo campo, III s.	Morellus de Burgo novo, VIII s.
Robelinus, XII den.	Robertus ejus frater, X s.
Radolphus Raquauz, III s.	Relicta Johannis Vober, VIII s.
	Andreas frater Martini Berner, II s.
	Relicta Bartholomei Vaalin, VIII s.

Arnulphus Polez, V s.	Dompnus Petrus Bernardini,
Johannes Crotuz, III s.	VIII s.
Relicta Rapini, XII den.	Johannes Piede chien, XII den.
Bernardus Crotus, XII den.	Pueri Bergerie de Campo rato-
Relicta Madrini, XII den.	rum, II s.
Pueri au Besson de Vevra,	Johannes Pasturalis, XII den.
II s.	Perrinus Pastoralis, XII den.

Summa LXVIII libras XV solidos.

XI.

TAILLIA DE PARSIIACO.

Primo parochia de Parrigniac anno octogesimo octavo.

Pueri Girardi lou Bial, V s.	Guillelmus Bricons, III s.
Pueri Reguni Girardi, II s.	Amietus Braulez, X s.
Pueri Guillermi Girardi, II s.	Samericus ejus frater, VIII s.
Guillelmus Bussons, XII s.	Arnulphus Cudez, VII s.
Pueri Guillermi Blanchet, XII	Ruffus Sausonis, XV s.
den.	Bernardus de la Vaue, VI s.
Aremburger dicta la Moycete,	Guillelmus Cornuti, XX s.
II s.	Rex de Parrigniac, XII s.
Radulphus Jarriz, II s.	Regundus ejus frater, III s.
Robelinus Tacons, III s.	Johannes Goudere, XXIV s.
Relicta Guillermi Lechautz, II s.	Guiotus Goudere, II s.
Regnaudus li Chauz, III s.	Dictus Sauvaiget de Grangiis,
Comes de Maubereche, X s.	X s.
Gener Guillelmidou Paul, II s.	Perronetus gener dicti Borde-
Pueri dicti Javeliez, II s.	reu, II s.
Dictus Lipaiges, II s.	Andreas Cornuti, XII s.
Regundus Moiches, VI s.	Bernardus dictus La Paul, V s.
Pueri Bernardi Perregini, V s.	

Summa X libras XII denarios.

Parochia de Varennis.

Filius Petri dou Plaiseit, XII den.	Reignaudus dictus Quarrez, XXV s.
Martinus Paumerii, II s.	Ejus nepos, II s.
Hugo maritus dictæ relicte dicti Rossenul, III s.	Regnaudus de Putheo, III s.
Dictus Armiger pro se et uxore sua, VIII s.	Pueri Regnaudi Baudoin, XX s.
Arnulphus Cepisse pro se et uxore sua, II s.	Chaumellus de Brochiis, III s.
Martinus ejus frater, II s.	Perrinus Crocimars, VI s.
Perrinus dictus Seurs, XII den.	Petrus filius dicti Forrez, III s.
Robinus ejus frater, III s.	Textor de Fougeriis, VIII s.
Dictus Chopius, V s.	Johannes sive Petrus Aubepini, II s.
Filius Anneti Chevalier, II s.	Pueri Arnulphi Chaber, X s.
Hugo Bergerii, III s.	Amiotus frater dicti Arnulphi, X s.
Guido Belini, III s.	Ossanna eorum soror, X s.
Johannes ejus frater, V s.	Guillelmus Cognet, VI s.
Relicta Regnaudi Belini, III s.	Ejus frater, V s.
Ejus sororia, III s.	Rolinus de Brociis, XXX s.
Reignaudus filius Rovelli, XV s.	Relicta defuncti Belini de Fougeriis, VI s.
Reignaudus Belini, XII s.	Pueri Arnulphi de Yssiaco, XII s.
Guillelmus Archembaudi, II s.	
Robinus Bruni cum nepotibus suis, LX s.	

Summa XIII libras XVIII solidos.

Parochia de Parsiaco.

Pueri Odini de Parsiaco, II s.	Ejus filius, II s.
Relicta Cuissini de Parsiaco et ejus gener, III s.	Pueri Bernardi de Croto, II s.
	Girbaudus ejus frater, XII d.

Girardus de Croto, II s.	Petrus filius Alasie de Givriaco,
Michael sororius, II s.	XX s.
Rolinus Giraudi, XX s.	Pueri defuncti Guiti Doilliarz,
Filius Bartholomei de la Va-	IIII s.
ranne, II s.	Michael Raquaudi d'Aziaco ,
Dictus li Meiguens, VIII s.	X s.
Liberi Radulphi Biaugart ,	Guillelmus gener Hugonis Rou-
III s.	doy, XX s.
Dicta la Camuse, II s.	Hugo Libauz, VIII s.
Stephanus frater Amieti de	Michael li Croz, XV s.
Pasturello, XXV s.	Martinus Malegame, X s.
Pueri Radulphi defuncti Li-	Guiardus Ramilliz pro se et
bauz, C s.	uxore sua, IX s.
Relicta Bernardi Closelli, XII s.	Roudeteis Ramilliz, II s.
Relicta Johannis Closelli, V. s.	Petrus de Givriaco, X s.
Marguereta dicta Closelle, II s.	Pueri Giraudi de Petra, XX s.
Perrinus Chigot de Aziaco ,	Pueri Guidonis de Maressio,
III s.	XII den.
Gavardus pro se et genero suo,	Johannes Dinane, II s.
XXV s.	Pueri Guillelmi Pissaut, II s.
Petrus Surraz, II s.	Ligerius de Persiaco , XII s.
Robinus filius Floriebodine ,	Hugo filius Gauderi de Pignole,
XVIII s.	VIII s.
Margareta ejus sororia, III s.	Petrus Mallum, X s.
Dictus Guim Borelli, VIII s.	Johannes ejus sororius, II s.
Regnaudus Poleti, XII den.	Petrus Clopet, VIII s.
Jobelinus de la Perenche ,	Guillelmus Clopet et ejus fra-
XXXV s.	ter, XII s.
Dyonisius Poleti, VIII s.	Pueri Regnaudi Dovons, II s.
Villicus Iaudini, V s.	Durandus Closseaus, IIII s.
Beraudus de Garchi, II s.	Rolinus gener Martini de Pi-
Johannes Blancharz, II s.	gnole, X s.
Arnaudus ejus frater, II s.	Martinus filius Martini de Pi-
Garnerius filius Petri de Givry,	gnole, VI s.
XXV s.	Filius Perrini Boerii, II s.
Durandus de Pasturello, XX s.	Mariona de Croto, VIII s.

- Stephanus Beaugarz pro se et uxore sua, XII s.
Johanna de Croto, V s.
Hugoninus de Croto, XVIII s.
Robinus ejus frater, XVIII s.
Bernardus Arbepini, X s.
Gaufridus Giraudi pro se et nuru sua, X s.
Hugoninus Murcerii filius Biaugarz, III s.
Martinus ejus frater, III s.
Relicta Petri Goder, II s.
Filia Andree Caneren, XII den.
Relicta dicti Jariaul, XII den.
Petrus Pessonners, XXV s.
Filius Restini de Pignole, XXV s.
Coqus filius Petri de Pignole, III s.
Pueri dicti Reginaudi, VIII s.
Stephanus de Campis, XV s.
Johannes ejus frater, XXII s.
Pueri Mileti de Campis, X s.
Perrinus Fromondi, XXXV s.
Johannes Fromondi, XXV s.
Hugo Chapeillons, II s.
Bassetus, II s.
Relicta Morelli Amuze, II s.
Pueri Simonis le Baul, XII s.
Pueri Remondi le Baul, VI s.
Pueri Siron le Baul, XII s.
Perrotus Libauz, XIII s.
Rolinus Libauz, III s.
Robertus de Ulmo, VI s.
Minutus, X s.
Hugo Moignaut, LX s.
Guillelmus ejus filius, XIII s.
Johannes ejus frater, VI s.
Petrus eorum frater, X s.
Dictus Paillardi, VI s.
Johannes li Motonat, II s.
Perrinus ejus frater, II s.
Relicta filii Petri Boerii, III s.
Radulphus Brunelli, X s.
Johannes Brunelli, V s.
Pueri Johannis Brunelli, III s.
Perrinus Brunelli, V s.
Hugo Marescalli, XVI s.
Durandus ejus frater, VIII s.
Ejus frater, III s.
Relicta dicti Aumeigne, X s.
Garnerius Ferrez pro se et uxore sua, III s.
Hugo ejus frater, II s.
Eorum soror, XII den.
Perrinus Ferrez, VIII s.
Vacherius et Guido frater ejus, III s.
Filia Regnaudi Gauzoille, XII den.
Radulphus Boerii, II s.
Dicta Iasabelle, XII den.
Bernardus Nober, III s.
Simon Limees, II s.
Relicta Bernardi Morini, XII den.
Ruphus de Persiaco, VI s.
Michael Roudois, XII den.
Johannes Beraudi, III s.
Stephanus ejus frater pro se et uxore sua, VI s.

Guillelmus Calderonis, XX s.	Relicta Hugonis Delaronde,
Dictus li Maitres, X s.	XII den.
Ysabellis de Platea, VI s.	Bernardus Naviar, III s.
Robinus Aubepini, III s.	Johannes Colons, XX s.
Martinus ejus nepos, II s.	Dictus li Paons, II s.
Bernardus Fovet, II s.	Johannes Loerii, V s.
Giraudus Surrauz, X s.	Filius Iterii Beraudi, II s.
Beiardus Marienne, II s.	Bernardus Beraudi pro se et
Morellus Lordi, IIII s.	nuru sua, L s.
Garnerius Colangeaus, X s.	Odoninus Borelli, X s.
Relicta Danielis, VII s.	Stephanus ejus gener, XV s.
Michael Calce, VI s.	Martinus Fovet, VI s.
Martinus Caloz, II s.	Bernardus de Garchi, II s.
Johannes Caloz, II s.	Pueri Bernardi de Garchi, II s.
Johannes Comititis, X s.	Dictus Restini de Chassenii et
Michael Colangeaus, II s.	ejus frater, VIII s.
Perrinus Colangeaus, IIII s.	Pueri defuncti Garneron de
	Ambreeres, III s.

Summa LXIIII libras VII solidos.

Parochia de Marziaco.

Simon Chevaliers, III s.	Ragonellus, VIII s.
Ejus soror, II s.	Radulphus ejus gener, III s.
Bernardus Radulphi, II s.	Simon Tenaille, XII den.
Duraudus gener Guillelmi Radulphi, VI s.	Amietus filius Tenaille, XII d.
Ejus filia, III s.	Pueri Arnulphi Colo, II s.
Petrus Radulphi, VIII s.	Morellus Bovet, II s.
Humbaudus Radulphi, VIII s.	Uxor Bernardi Minoyre, XII
Guillelmus Alvernarii, II s.	den.
Regundus Alvernarii, X s.	Stephanus filius Guillelmi de
Johannes ejus frater, V s.	Fonte, II s.
Methinus Alvernarii, IIII s.	Simon Minoyre, XII den.
Relicta Petri Beledauz, XII d.	Guillelmus Galien gener Fabri
	de Magnis, X s.

Amietus Borgeray, III s.	Martinus Bombet, II s.
Bernardus La Dame, III s.	Hugo ejus frater, II s.
Johannes ejus frater, II s.	Stephanus Pelet, XV s.
Relicta Hugonis Alvernarii , XII den.	Humbaudus Pelet, XII s.
Joseph de Marziaco, XX s.	Regnaudus Pelet, XII s.
Ejus soror, II s.	Stephanus Bergerii, XII s.
Pueri Amieti Pele, III s.	Johannes Pelet, VI s.
Relicta Hugonis Inter de Marzi, III s.	Ejus soror, II s.
Perrinus Viaudi, XLV s.	Hugo Pelardi, X s.
Soror dicti Perrini, V s.	Johannes ejus frater, VI s.
Hugo filius Pinardi de Marzia- co, III s.	Guillelmus Pelardi, VI s.
Relicta Raimondi Pinardi, V s.	Guillelmus et Bernardus Lau- froy, III s.
Relicta Johannis Aurardi, II s.	Droynus Laufroys, XII den.
Stephanus ejus filiaster, II s.	Martinus frater Arnulphi Rous- set, VII s.
Raimondus filius dicti Fiot, XII den.	Johannes ejus frater, VI s.
Guinardus, II s.	Hugoninus ejus frater, VI s.
Margos, XII den.	Andreas Caloz, V s.
Laurentius de Furno, XII den.	Dictus chevaliers Dourie, III s.
Michael Grosses, VI s.	Dux de Marziaco, III s.
Ejus sororia, II s.	Miletus, V s.
Petrus Sylvester, III s.	Patoillart, III s.
Relicta Guillelmi Alvernarii , XII den.	Filius dicti Viander, XII den.
Poguerus de Murgeriis, II s.	Perrinus magistri, III s.
Martinus Perronnelle, II s.	Amietus Costuarii, II s.
Johannes Perronnelle, II s.	Regnaudus Costuarii, II s.
Arnulphus Rousset, VII s.	Michael filius Guillelmi de Fonte, XII den.
David Bombet, XX s.	Odeardis dicta la Moysse, V s.
Relicta Radulphi Pele , XII den.	Filius defuncti Regnaudi Fil- leu, XII den.
	Odoardis relictæ David Badarz, III s.

Summa XIX libras III s.

Parochia de Solengis.

Ruffus de Petra, III s.	Michael Charvaudi, VIII s.
Filius Martini Surrat, IIII s.	Dictus li Chanuz, III s.
Relicta Theobaldi Grossini, III s.	Guillermus David, III s.
Robertus Goguini, XII s.	Relicta Johannis Raimon, III s.
Richerius Coutans, XII s.	Robinus Raimon, III s.
Bernardus ejus frater, XII s.	Perrinus Gibelini, IIII s.
Petrus Audini, V s.	Pueri Johanna Gibeline, III s.
Giraudus Audini, VI s.	Dicti li Rocez, XVIII s.
Dictus Dagui, XII den.	Gaufridus Maillet, IIII s.
Relicta Morelli Palet, XII den.	Relicta Guillermi Crochet, IIII s.
Guillermus Bertons, VII s.	Gaufridus Burelli, II s.
Stephanus Bertons, XVIII s.	Regundus Belini et ejus frater, XII den.
Perellus Beraudi, II s.	Hugo de Petra ficta (1), II s.
Bertinus frater Guioti Baude-ron, XV s.	Pueri Johannis Arnaudi, XII den.
Pueri Reignaudi de Chamon, XIII s.	Hugo filius Anneti Laurentii, II s.
Uxor au Biaugarçon, XII den.	

Summa VIII libras XVII s.

Parochia de Poga.

Petrus Bauderons, XXV s.	Radulphus Bovet, II s.
Guillermus Bauderons, IIII s.	Martinus Bovet, V s.
Bernardus Bauderons, II s.	Johannes Barreers, XL s.
Hugo Bauderons, VI s.	Ligeroins pro se et uxore sua, XX s.
Perrinus Caloz, VIII s.	Robinus ejus frater, V s.
Johannes Bovet, II s.	Regnaudus Bertons, XL s.
Perrinus Bovet, VIII s.	

(1) Pierrefitte, commune de Larochemillay.

Bernardus Gruerii, XII s.	Ejus soror, XII den.
Margereta Gruere, II s.	Robinus Boerii, III s.
Robinus Gruerii, II s.	Relicta Jauberti Grolerii, II s.
Eorum frater, XII den.	Galterus Jaleigniz, XII s.
Regnaudus Leusse, XII den.	Stephanus Jaleigniz, II s.
Johannes Baudet, II s.	Johannes de Labelosse, VI s.
Alvernarius de Borda Ruffa, LX s.	Guiotus Desepta et ejus sororia, XXX s.
Ejus sororia, V s.	Relicta Giraudi de Albigniaci, X s.
Guillelmus Sylvester, II s.	Odonetus Mailleaus, VI s.
Andreas de Borda Ruffa, VI s.	Belona Barriere, II s.
Liberi et relictas Johannis Lou- balle, IIII s.	Guido Goutarz, VII s.
Cotherellus, X s.	Martinus Chauvini, II s.
Cornutus, IIII s.	

Summa XVIII libras.

Parochia de Choigna.

Julianus Painchaut, VI s.	Gaufridus frater Arnulphi Phe- lippe, II s.
Audigiers, VI s.	Martinus ejus frater, II s.
Albus de Bosco Deri, III s.	Pueri Petri Phelippe, II s.
Karieterius de Trambleio (1) VIII s.	Lendricus Mennet, II s.
Relicta Iterii Karieterii, II s.	Relicta Bernardi Painchaut, VIII s.

Summa XLI solidos.

Parochia de Truncengiis.

Pueri dicti Chauveraz, V s.	Filius Morelli Gavor, IIII s.
Relicta Hugonis Coillet, III s.	Relicta Bernardi Pinaut, XII d.

(1) Le Tremblay.

Guillelmus Coillete, II s.	Pueri Juliani Giraudi, II s.
Dictus Patoillarz, III s.	Dictus Possardus, II s.
Morellus li Pifes, XII den.	Relicta Olearii, II s.
Humbertus de Larve, II s.	Dictus Tallae, XII den.
Filius dicti Pieplat, II s.	Dictus Jotanz, XII den.
Filia Humberti Rosseti de	Dictus Chaminaz, II s.
Campo Voto (1), II s.	Dictus Vetaut, XII den.
Stephanus Coillet, II s.	Li Chevrauz, XII den.
Morellus Sauvaiges, VI s.	Masserius, XII den.
Soror Bernardi Beraudi et	Filius Larderii de Oches (2),
Garnerius ejus filius, V s.	II s.

Summa LIII solidos.

Totalis summa VII^{xx} libras XII den.

XII.

TAILLIE VILLAGIORUM.

Taillie villagiorum de Primiriaco faite anno Domini
M^o. CC^o. LXXX^o sexto (3).

Relicta Laurentii de Vau-	Galterus ejus frater, XV s.
cleu (4), XV s.	Hugo frater illorum, XV s.
Johannes ejus filius, XV s.	Regnaudus de Valle, XIII s.

(1) Champvoux.

(2) Ouches, près La Charité.

(3) Cette liste, en tout conforme à celles qui précèdent, moins sa date, est difficile à classer dans le recensement des tailles. On trouve à la même année 1286 (V. ci-après n^o XV) une levée d'impôts intitulée : *Subventiones preposituræ* qui a tout à fait les caractères de la taille. Il est très-probable que dans la prévôté de Prémery l'administration n'était pas la même que dans les autres. Toutefois, à en juger par l'apparence de la liste ci-dessus, je crois qu'il faut considérer comme inexacte la date de 1286, et mettre à sa place 1288, comme pour les précédentes listes.

(4) Peut-être Vauclaix, commune du canton de Corbigny.

Thomas Baoux, XII den.	Dicta Doucerons de Valeta ,
Relicta Galteri de Vaucleu ,	XII s.
XII den.	Martinus Mignoz, X s.
Belinus de Vaucleu, XII den.	Adelina quondam uxor Gau-
Pueri Gaufridi de Vaucleu ,	fridi Arnaut, IIII s.
III s.	Aremburgis de Bayee, VI s.
Relicta Bertelli, VIII s.	Comes de Bayee, XXX s.
Dicta Botruz, VIII s.	Robelinus de Bayee, VI s.
Guillermeta de Calmis, XVIII s.	Tortus de Bayee, III s.
Girardus Fauchiers, V s.	Hugo filius Michael de Bayee ,
Uxor Johannis de Valeta, VI s.	V s.

Parochia de Chaillo (1).

Bernardus Foucher et ejus fa-	Amelina dou Chaillo, II s.
milia II s.	Perrinus Normanni, IIII s.
Galterus Nosanne, V s.	Bernardus ejus frater, VI s.
Gaufridus Boularz, VIII s.	Arnulphus Gener Barioux ,
Robelinus Grolez, VIII s.	XII s.
Guillermus Grolez, II s.	Guillermus filius Alanglant ,
Relicta Hugonis Dauliger, VI s.	XXVI s.
Guillermus Barrioux, XXXII s.	Guillermus Calous, V s.
Stephanus Ligoiz, XII s.	Andreas Galteriaus, IIII s.
Johanne Ligoiz VII s.	Johannes filius Aurardi de
Petiz Judas, XXVII s.	Valle, III s.

Porcherenges (2).

Agnes de Crux, XII den.	Michael filius Gauterii, IIII s.
Filia dicti Mineri, III s.	La Chauvete, II s.
Relicta Torti, II s.	Dictus Ber, VIII s.

(1) Le Chailloux, commune de Prémery.

(2) Pourcelange, commune de Prémery.

Dictus Biaux Pix, IX s.	Robelinus Laboreaux, III s.
Bernardus eorum frater, VI s.	Relicta Stephani Grenaut, III s.
Dictus Graillou, VIII s.	Relicta Kristiani Grenaut, II s.
Relicta Hugonis Prootat, VII s.	Johannes Laboreaux, VIII s.
Regnaudus Peletiers, III s.	Regnaudus, Goudarz, VII s.
Bernardus Bretins, X s.	Robertus Raoneauz, VI s.
Hugo Mossauz, XXII s.	Johannes ejus filius, V s.
Galterus filius Ancho, XII den.	Minus, III s.
Cocellus ejus frater, III s.	Martinus Caillarz, XX s.
Johannes Peletiers, VI s.	Johannes Guinerz, XII s.
Relicta Aurardi Loubot, III s.	Andreas de Lavaul, XXXV s.
Lupa et Naubertus ejus gener, VI s.	Martinus de Valle, II s.
Relicta Stephani de Porcheris, XX s.	Filius Aurardi, II s.
Leodegarius ejus gener, V s.	Dictus Ber filius Bertelli, XII den.
Guinus de Porcheris, XXIII s.	Guillermus Raoneaux, VI s.

Verbolain.

Regnaudus Emeriz, VI s.	Aurardus de Verbolein, II s.
Relicta Guinardi, III s.	Bertelinus, VI s.
Libecons, II s.	Johannetus de Verbolein, XX s.
Benedictus de Verbolein, XXV s.	Bernardus ejus filiaster, VIII s.
	Thomas li Niex, III s.

Ferrin.

Parvus Meners, XII den.	Gaufridus de Croto, XII s.
Hugo frater ejus, II s.	Galterus de Croto, XXV s.
Colaüs de Ferrin, XV s.	Andreas de Croto, VII s.
Johannes filius Argenti, II s.	Pueri Leporis, XII s.
Magister Johannes, V s.	Blanchardus, III s.
Garinus ejus frater, V s.	Garnerius filius More, III s.
Relicta Ruffi, V s.	

Cervenon (1).

Minetus de Cervenon ,	Stephanus ejus frater, VII s.
XXXVIII s.	Gaufridus Quinaut, V s.
Boysseles, XX s.	Giraudus de Cervenon, II s.
Relicta Massin, II s.	Pueri Brinon, XVIII s.
Robertus Dovaux, XIII s.	Regnaudus Labergere, XX s.
Pueri dicti Poin, III s.	Johannes ejus frater, XVI s.
Relicta Malibosci, XII den.	Giletus Judas, VIII s.
Johannes Beliez, VII s.	Item Judas, VI s.
Granoires, V s.	Robertus Ragoz, XII s.
Clemens Roissars, IX s.	Perrellus Ragoz, III s.

Parochia d'Ambre (2).

Relicta Guillermi Dambre, II s.	Laurentius de Codreya, VI s.
Benedictus Dambre, V s.	Relicta Perrini Regnaudi ,
Robelinus Dambre, XXVIII s.	VIII s.
Leodegarius, VIII s.	Dictus Ferreiaux, II s.
Relicta Bataudi, VIII s.	Campious, III s.
Perrellus de Ambre, V s.	Guillermus de Stagno, III s.
Regnaudus de la Saloye, II s.	Dicta Babour, III s.
Relicta Regnardi, XII den.	Amelina de Stagno, XIII s.
Hugoninus de Ambre, III s.	Relicta Roberti de Stagno ,
Johannes Chapons, Vs.	III s.
Filius Seguret, III s.	Naudinus Crosez, III s.
Princeps de Codreya (3), XVI s.	Humbertus de Stagno, VI s.

(1) Cervenon, commune de Prémery.

(2) Ambre et plus haut Verbolain et Ferrin, localités inconnues.

(3) La Coudraye, localité inconnue.

Parochia de Nanton (1).

Petrus de Stagno, XXXVI s.	Gavardus, II s.
Relicta dicti Valee, II s.	Relicta Rasquini et ejus filius,
Dictus Jacqueaux, III s.	IIII s.
Filia Martini Pissaut, III den.	Johannes Raquini, II s.
Pueri Quadrigarii, II s.	Bernardus de Porta, II s.
Dicta Morichuns, III s.	Pissaudaz, VII s.
Narbauz, II s.	Symon Carpantarius, V s.
Gaufridus Boudez, X s.	Bertinus, III s.
Johannes Coutrauz, XXVI s.	Dicte Bele Roie, III s.
Petrus Nantum, V s.	Regnaudus de Luperco (2), II s.
Stephanus Raoneaux, III s.	Marcouz, V s.
Filius Aremburgis Debec, II s.	Dompna Barioux, XII den.
Filius Borete, II s.	

XIII.

DE REIGNIACO.

*Hec sunt taillie de Reigniaco (3) facte anno Domini
M^o. CC^o. LXXX^o sexto.*

Morinus Chauvins, VII s.	Relicta Restini, XII den.
Hugonetus de Sancto Ger- mano, VII s.	Guillermus des Jarris, XLII s.
Dictus Broillarz, X s.	Pueri Kristiani des Jarris,
Relicta Girardi Audin, II s.	X s.
Relicta Senaudi, XII den.	Relicta Jodelli, II s.
	Andreas Leporis, XII s.

(1) Le Nantin, localité inconnue.

(2) De Lurcy-le-Bourg.

(3) Rigny, commune de Nolay.

Relicta Morelli Dameau , XXVI s.	Agnes quondam uxor Surdi , XIII s.
Guillermus Chauvins, V s.	Guiotus Perdriers, III s.
Gavardus, II s.	Meyssoners, II s.
Robertus Breches, VI s.	Filius Alvernarii, V s.
Guiardus Truichez, II s.	Gaufridus Alvernarius, VIII s.
Amelina Truchete, XII s.	Minus Giraudi, VIII s.
Radulphus Gatelers, III s.	Morellus Bureaux, IIII s.
Arnulphus Mecarz, IIII s.	Guillermus Quadrigarius , XXX s.
Johannes gener Rose, XIII s.	Relicta Johannis de Noolat (1), XII s.
Guillermus filius Rose, XVII s.	Belinus ejus gener, IIII s.
Robertus Comes, LXXV s.	Gaugnerius gener Fauque , XII s.
Johannes Galteri, II s.	Peissaudaz, II s.
Johanne Begoauz, VIII s.	Martinus Comes, XXX s.
Relicta Boini Bergerat, XII s.	Dictus Sautiaux, X s.
Landrietus, IIII s.	Guillermus Grasseti, VI s.
Regnaudus Grassez, VII s.	Robelinus de Croto, X s.
Aalipdus de Bosco, III s.	Andreas Crasseti, X s.
Relicta Bobichun, XII den.	Thomas de Croto, IX s.
Martinus Allins, VIII s.	Bernardus Boers, XVI s.
Allinus, VI s.	Petrus Bullauz, VI s.
Petrus Corboillous, VIII s.	Guillermus Cavaters, XII s.
Hugo petiz Toraux, VIII s.	Chauvetus, V s.
Symon Toraux, VII s.	Robertus Pissauz, XV s.
Relicta Radulphi Marchat, III s.	Filia Perdrier, XII den.
Thoraudaz, II s.	Dicta Beluche VI s.
Pueri Morelli Emeri, III s.	Chullaux, II s.
Goyaudus, V s.	Gaufridus Carrouges, III s.
Parvus Barons, II s.	Robelinus Borde, V s.
Relicta Pilate, III s.	Relicta Morelli Carroiges, III s.
Andreas Falsius, III s.	Regnaudus Liseinz, VI s.
Regnaudus Setille, XII s.	
Morellus Vaugissarz, IX s.	
Johannes Rogieux, VI s.	

(1) Nolay.

Johannes ejus frater, III s.	Logariote, III s.
Moreletus, VI s.	Dicta Fille de Brochiis, III s.
Dictus li Ruiz, V s.	Guillermus Broceaus, XII s.
Bernardus Robours, II s.	Relicta Johannis Broceaul, II s.
Guillermus de Croto, XIII s.	Relicta Vellemarren, II s.
Relicta Morelli de Croto, III s.	Guillermus Bardeti, II s.
Filia Restini Buriau, XII s.	Hugoninus de Musenayo, II s.
Filius Petri de Valeta, V s.	Relicta Pinon, XII den.
Kristianus Bergeraz, II s.	Gaufridus Potoz, V s.
Filius Hugonis Bergerat, V s.	Aurardus Bon home.
Garnerius Bergerat, XII s.	Amoninus de Vernayo, XII d.
Hugonetus Gueniers, III s.	Petronilla soror Gauguerii,
Michael de Valle, V s.	XII den.
Naalaiz Guinere, VII s.	Gaufridus de Parreele, II s.
Stephanus Coterelli, V s.	Aurardus de Parreele, X s.
Johannes Monachus, III s.	Morellus de la Charrue, II s.
Galterus Monachus, III s.	Liberi Gauchi, II s.
Girfaudus, III s.	Giletus filius Giraudi et ejus
Morinus Potoz, III s.	soror, III s.
Filia à la Mestresse, XVI s.	Perrinus filius Regnaudi Gal-
Garconnetus Moyntons, VIII s.	teri, III s.
Aalipda la Montone, XII den.	Bernardus Darchely, XII den.
Stephanus de Noolot, X s.	Bernardus Garins, II s.
Belonna la Rogere, XII den.	Johannes Thoraux, III s.
Filius à la Rogere, III s.	Johannes et frater ejus filii
Marionna Dugy, V s.	quondam Guillelmi quondam
Relicta Kristiani de Nolet, II s.	vicarii Reigniacensis (1),
Angibertus Dugy, III s.	XII den.
Relicta Audoin, II s.	Ego nescio si Amelina soror
Relicta Pinot, III s.	Marchat est intallata.
Morisetus Dugy, II s.	

(1) Il faut admettre pour le mot *vicarius* le sens d'officier subalterne, de serviteur. (V. DUCANGE.)

XIV.

ANNO DOMINI M^o CC^o OCTOGESIMO SEXTO NOMINA ILLORUM QUI
BENE SUNT SOLVENDO IN PREPOSITURA DE PARSIACO.

Primo in parochia de Parrigniaco.

Cornutus de Parrigniaco, Dictus li Rois de Parrigniaco,
XXX s. LX s.
Johannes Goudere, XX s.

Varenne.

Regnaudus filius Raonelli, Osanna pedisseca Ferraudis,
XXX s. X s.
Robinus Bruni, L s. Raolinus de Brociis, XL s.
Regnaudus Quarrez, XL s.

Garchi.

Stephanus de Bachelers, XL s.	Stephanus de Campis, XL s.
Pueri defuncti domini Radul- phi le Biaul, LX s.	Johannes ejus frater, XXX s.
Gavardus de Garchi, XL s.	Guillermus gener Guillermi Codois.
Robinus filius Florie Bodine, XX s.	Perrinus Fromondi, XXV s.
Jobelinus de la Paroche, XL s.	Johaninus Fromundi, XX s.
Garnerius filius Petri de Gevri, XXX s.	Petrus filius Alesie de Gevri, XX s.
Durandus filius defuncti Hu- gonis de Pasturelle, XX s.	Stephanus Marescalli, XX s.
Michael Raquaux Dazy, XX s.	Guillermus Calderonis, XXIII s.
Hugoninus de Croto, XX s.	Johannes Coulon, X s.
Robinus ejus frater, XX s.	Bernardus Berauz, L s.
Filius Restini de Pynoles, XXV s.	Odoninus Bourelli, XX s.

Marci.

Arnulphus Rossez, XXX s.	Perrinus Viaudi, L s.
Dictus Joseph, XL s.	Stephanus Bergerii, XX s.
David Boubez, XL s.	

Solengi.

Berthinus Desclaugi, XX s.	Pueri Regnaudi de Chamone,
Stephanus Bretons, XL s.	XL s.
	Dicti li Roter, XX s.

Poga.

Petrus Bauderons, XL s.	Alvernarius de Poga, XL s.
Johannes Barres, LX.	Regnaudus Bretons, XL s.
Ligerius Chaceraz, XX s.	Guiotus de Nepta, XL s.

Summa LXXI libras XVIII solidos.

NOMINA ILLORUM QUI SUNT SOLVENDO IN PREPOSITURA
DE VAUZELLIS.

Petrus filius Johannis de Rie', XL s.	Johannes Belini de Busseria, XL s.
Petrus Chanteriaus, XL s.	Andreas Bellini, XXX s.
Vigore Chanteriaus, XX s.	Hugo Morini, XL s.
Dominus Petrus Gaudini, X li- bras.	Robertus ejus frater, XX s.
Johaninus Giraudi.	Guillermus eorum frater, XX s.
Relicta defuncti Martini Ro- binet, XL s.	Girbertus Trossebois, XXX s.
Pueri dicti Aubegoignat, LX s.	Pueri defuncti Anneti Chace Aloe, LX s.
	Johannes Sanbuc, C s.

NOMINA ILLORUM QUI SUNT SOLVENDO DE QUESTA
DE NIVERNIS.

Seignoretus li Raz, XXX s.	Uxor filii David Piscatoris,
Ysabellis la Rate, X s.	XX s.
Raolinus filius Renerii de Fe-	Petroninus filius Petri Huet,
neterra.	X s.
Aremburgis Peissone de Sancto	Perrinus Forester, X s.
Salvatore, XX s.	Dictus li Boudaux, X s.

Summa CX solidos.

NOMINA ILLORUM QUI SUNT SOLVENDO IN PREPOSITURA
DE ALBIGNIACO.

Gaufridus Arneris, XX s.	Dicta la Bele de Fonte, XX s.
Raolinus Pignons, XX s.	Guillermus Poissonners, XX s.
Petrus Ruffi, C s.	Odonetus filius à la Fille, XX s.
Matheus Brunelli, LX s.	Pueri dicti Marquison, XX s.
Girardus Maillaux, XL s.	Relicta Johannis Maillau, XX s.
Guillermus Gaicher, XX s.	Johannes Back, C s.
Morellus Ducis, XX s.	

NOMINA ILLORUM QUI SUNT SOLVENDO IN PREPOSITURA
DE URZIACO.

Primo in parochia de Oratorio.

Relicta Stephani Pale, XX s.	Johannes Chaanoy, LX s.
Perellus dictus Billoni, XL s.	

Charusi.

Relicta Viaudi de Trangi, X s.

Sancti Martini de Huillia.

Galterus Pomers, C s.	Dictus Crestiens Colons ,
Petrus de Quadruvio, XX s.	XXX s.
Gaufridus Rouarz, XXV s.	Perrinus Dyeus, XL s.
Guillermus Filerii, X libras.	Raolinus Colons, XX s.
Pueri Petri Sopot, X s.	

Montigniaci.

Petrus Bovez, XL s.	Johannes Chaupau, XL s.
---------------------	-------------------------

Sauvigni.

Pueri Regnaudi Pastorelli, X libras.

Emphiaco.

Relicta Regnaudi Petit.	Relicta Raolini de Chausaux ,
	X s.

De Putheolis.

Robertus li Anes, XV s.

De Urziaco.

Petrus Bodini, XL.	Petrus de Vileta et ejus filius
Johannes Archambaux, X s.	Ogerus Mate, XL s.
Guillermus Robini, LX s.	Petrus Mons, XII s.
Relicta Chagrini.	Morellus Meschins, IIII libras.
Morellus Chaumeux, XX s.	Stephanus Maix, X s.
	Johannes Satrins, XX s.

Parochia de Colengis.

Gaufridus li Maistres, X s.

Saint Cepisse (1).

Johannes filius Simonis de Grangiis, X s.

XV.

HEC SUNT SUBVENTIONES PREPOSITURE DE PRIMIRIACO TUM DE
REIGNIACO FACTE ANNO DOMINI M^o CC^o LXXX^o SEXTO.

Petrus de Stagno, XXX s.	Johannes ejus frater, XVI s.
Contrandus de Nautun, XX s.	Princeps de Codreya, XVI s.
Johannez Boudez, X s.	Guiotus de Ambre, XXX s.
Hugo filius Laurentii de Vau- cleu, XV s.	Pueri Brinon, XVIII s.
Galterus ejus frater, XX s.	Benedictus de Regniaco, XXV s.
Johannes eorum frater, XX s.	Guillermus des Jarris, LX s.
Comes de Baye, XXX s.	Hugo Chauvins, X s.
Dictus li Anglaudaz, XXVI s.	Johannes Daviaul, XXX s.
Guillermus Barioux, XXXII s.	Robertus Comes, VIII libras.
Radulphus Judas, XXVII s.	Grassetus, C s.
Ganericus dou Chaillou, XII s.	Dictus Paissanz, XX s.
Guinus de Porcherengis, XXX s.	Gaufridus filius a la Metresse, XVI s.
Dictus Messaux, XXII s.	Guillermus filius Rose, XVII s.
Martinus Caillaz, XX s.	Johannes gener Rose, XIII s.
Johannes de Valle, XL s.	Relicta Martini Comitit, XX s.
Regnaudus de Vauchen, XX s.	Dictus li Vuillaz, XX s.
Johannes de Verbolein, XX s.	Guillermus de Croto, XIII s.
Galterus de Croto, XL s.	Eurardus de Perreele, X s.
Minetus de Cervenon, XL s.	Guillermus Broteaux, XII s.
Dictus Boisselers, XX s.	Garnius Bergeraz, XII s.
Regnaudus filius a la Bergere, XX s.	Guillermus Cavatiers, XII s.
	Bernardus Boerii, XVI s.

(1) Probablement Saint-Sulpice-aux-Amognes; les paysans disent encore Saint-Spis en parlant de cette paroisse.

Robelinus de Croto, X s.	Robertus Dovaux, XIII s.
Dictus Broillaz, X s.	Johannes Belietz, VII s.
Symon Toraux, VIII s.	Clemens filius Froissart, IX s.
Guillermus Corvaul, X s.	Stephanus ejus frater, VII s.
Guillermeta de Calmis, XX s.	Perrellus Ragoz, III s.
Dicta Botrux ejus soror, X s.	Johannes Chapons, V s.
Relicta Laurentii de Vaucien, XV s.	Pueri Meline de Stagno, X s.
Martinus Mignot, X s.	Morinus Chauvins de Regni, VII s.
Arnulphus Mulerii, XVI s.	Hugo de Sancto Germano, VII s.
Robelinus Grolez, VIII s.	Johannes Begauz, VIII s.
Stephanus li Goiz, X s.	Martinus Allins, VIII s.
Johannes filius Ber, VIII s.	Gouriaux gener Brooillart, V s.
Regnaudus Goudars, IX s.	Regnaudus Bemysor, IX s.
Dictus Grailloz, VIII s.	Belinus de Noolet, VI s.
Ligerius filius Regnaudi Emery, X s.	Guillermus Grassez, VI s.
Johannes Laboreaux, VIII s.	Robelinus de Croto, X s.
Guillermus Raoneaut, VI s.	Thomas de Croto, VI s.
Bernardus filius Johanneti de Verbolein, VIII s.	Regnâudus li Seins, VI s.
Colaüs de Ferrin, XV s.	Morinus Potoz, X s.

XVI.

CONSUETUDO CARNIFICUM NIVERNENSIIUM (1).

I. Quando episcopus Nivernensis est presens, ipse percipit, de quolibet animali, unum turmellum, pro tribus denariis. Excepto quod, a tribus diebus ante festum hyemalis sancti Martini,

(1) *Consuetudo, costuma*, en français *coutume*, désigne ici l'impôt en argent ou en nature établi sur les différentes branches de commerce et non pas seulement sur les bouchers. On trouvera dans ce chapitre un grand nombre de mots techniques fort curieux à connaître et dont Carpentier a beaucoup enrichi son dictionnaire.

usque ad tres dies ante nativitatem Domini, nichil percipit episcopus, nec in presentia nec in absentia; et comes totum percipit. Et alio tempore, si episcopus presens sit, totum percipit. Et si comes et episcopus sint presentes, insimul percipiunt per medium.

II. Item si episcopus sit presens in Ascensione Domini, in festo Penthecostes, in festo sancti Cirici, de tribus arietibus a quolibet carnifice venditis, debet habere unum quarterium redemptum pro tribus denariis (1); et, si vendat plures, nichil debet, et si minus vendat, nichil debet. Sed semper debet de quolibet animali unum membrum.

III. Item, si aliquis carnifex vendat arietes in aliis diebus et aliud animal, Episcopus nichil percipit de arietibus, sed tantum de animalibus (2).

IV. Item et si carnifex vendat duos arietes et unam ovem, nichil debet; et si plures arietes vendat, debet unum quarterium pro tribus denariis, in dictis tribus diebus.

V. In nondinis pontis (3) percipit episcopus, in presentia et absentia, medietatem, et comes aliam.

VI. Consuetudo ferri solet admodiari annuatim XXII lib., sine domo episcopali que est sita ante domum Guillelmi Burgondi. Et est talis consuetudo quod quilibet emptor ferri debet pro quolibet soma (4) unum denarium, de dimidia soma obolum, de minus nichil.

(1) Ces mots signifient que le morceau de viande qu'on devait donner en nature pouvait être remplacé par l'abandon de trois deniers, prix de son estimation. Beaucoup de droits se payaient ainsi, moitié en nature, moitié en argent, à la volonté des parties. (Voyez dans le livre des métiers d'Étienne Boileau, titre I^{er}, art. 20, un droit levé de cette manière sur les boulangers.)

(2) Le mot latin *animal* est employé en général dans le sens de bête à cornes.

(3) *Nondinæ*, *feriæ*, foires. Celle-ci s'appelait à Nevers la foire du Pont.

(4) La somme était une mesure pour les liquides. Pour les autres denrées, on désignait sous le nom de somme la charge qu'un cheval ou un

VII. Item de quolibet ponderante mille de acerio III denarios, de quingentis libris III obolos et sic deinceps. Anuata incipit ad nundinas pontis.

VIII. Item minute lyde (1) que solent admodiari quolibet anno XII lib. vel XIII lib. Tales sunt quod quilibet mercator deferens merces, arramento (2) excepto, debet quolibet anno II denarios; et incipit annus in festo omnium sanctorum, videlicet tam emptor quam venditor (3).

IX. Item si mercator extraneus vendat extraneo frustrum uncti vel sepi (4) valens duodecim denarios, emptor et venditor debent unum obolum per medium; et si vendatur ab extraneo homini de villa Nivernensi, extraneus solvit pro quolibet frustrum unam pictam (5) et ille de villa nichil. Et si frustrum valeat minus duodecim denariis nichil debet.

X. Item si mercator extraneus deferat sechias (6) et eas vendat homini extraneo, emptor et venditor debent quilibet duos denarios de quolibet centum, et si extraneus vendat homini de

mulet porte sur son dos; d'où vient notre expression : bête de somme. Il est donc aisé d'apprécier approximativement cette quantité.

(1) Ce terme désigne l'impôt assis sur la vente des marchandises; il est généralement appelé : tonlieu. Ducange le cite d'après ce document.

(2) Airain. Ce métal était sans doute dispensé d'impôt comme les autres choses destinées à un usage sacré.

(3) En général, les impôts établis sur la vente des marchandises se prélevaient en double, et sur le vendeur et sur l'acheteur; mais les bourgeois avaient souvent le privilège d'échapper à cette taxe moyennant une redevance très-faible, comme celle de deux deniers par an dont il est parlé ici et un peu plus bas d'une manière encore plus claire. Je ferai remarquer en passant que cet impôt annuel de deux deniers a beaucoup de rapport avec le *hauban*, terme si connu dans la législation des métiers.

(4) Un morceau de graisse de porc, appelée alors sain et oint, aujourd'hui saindoux.

(5) Petite monnaie de Poitou, qui valait la moitié d'une obole.

(6) Les seiches, espèce de poisson assez estimé qu'on mangeait frais et salé. (Voyez le *Ménagier de Paris*.)

villa nichil debet, nisi semel in anno II denarios, videlicet in festo omnium sanctorum.

XI. Item sabbato ante nativitatem Domini quilibet [draperius, tonnator, coifferius, ferperius (1) debet II denarios; quilibet pelliparius (2) I denarium; quilibet mercenarius (*sic*) qui venditorellos (3) debet quilibet I denarium, alii qui non vendunt orellos debent quilibet obolum.

XII. Item quilibet ferperius, draperius, tonnator in uno sabbato februarii debet quilibet obolum.

XIII. Bos venditus in foro debet II denarios. Vacca I denarium. Porcus I den. truya obolum. Capra obolum. Dozena arietum IV denarios.

XIV. Item quodam sabbato maii et in sabbato ante festum omnium sanctorum, id quod in predictis duobus sabbatis. Sed in sabbato ante festum omnium sanctorum comes percipit duas partes et episcopus terciam.

XV. Item de quolibet milleari alectiorum (4) delatorum ab extraneis, debet venditor II denarios; emptor, si sit de villa, nichil, nisi semel in anno in quo debeat II denarios, ut dictum est de costuma.

XVI. Item quilibet venditor uncti seupi debet de tribus sabbatis in tribus sabbatis obolatam (5) uncti; et quilibet merce-

(1) Drapiers, fripiers, fabricants de coiffes ou couvre-chefs en toile et en soie. Quant au mot *tonnator*, D. Carpentier croit qu'on doit le prendre pour *tannator*, tanneur. Je ne l'ai jamais rencontré dans aucun document qui concerne les métiers.

(2) Peaucier ou tout autre ouvrier qui travaille le cuir.

(3) *Mercenarius* pour *mercerius*. Les merciers s'occupaient presque exclusivement d'objets de toilette destinés à la coiffure des femmes. (Voyez les statuts des métiers de Paris.) Ce qu'on appelle ici *orellus* devait être une espèce de ruban.

(4) Espèce de poisson, sardine ou anchois. (Voyez DUCANGE à *Ales*.)

(5) C'est-à-dire la quantité de graisse d'oint que l'on donnait pour une obole. Il est dit dans le même sens : *denariata, solidata*, la quantité d'un denier, d'un sou.

rius qui vendit orellos debet obolum, de tribus sabbatis in tribus sabbatis, et alius mercerius qui non vendit orellos debet pictam de tribus in tribus sabbatis.

XVII. Item in vigiliis annualium festorum videlicet nativitatibus Domini, Pasche, Penthecostes, omnium sanctorum, omnes supradicti qui debent obolum, debent tunc I denarium, et illi qui debent pictas debent tunc I obolum. Et quilibet cordarius in dictis vigiliis debet unam tesiam (1) corde, nec de grossiori nec de minori, sed de mediocri.

XVIII. Item in nundina sancti Cirici, quilibet cordarius debet unum capistrum (2) unius denarii et in nundinis cinerum istud idem.

XIX. Item quolibet sabbato tocius anni debet quilibet potorius (3) unum potum unius oboli.

XX. Item dominica ante cineres quilibet carnifex qui vendit in burgo comitis debet II denarios; illis carnificibus exceptis qui habent stalla sua.

XXI. Item quilibet panetarius qui vendit panem in burgo comitis debet dominica medie quadragesime duos denarios.

XXII. Item quilibet qui vendit sal in burgo comitis debet quolibet sabbato tocius anni unam manee salis usque ad pollicem (4), et debet mensurari ad manum recipientis.

XXIII. Item quilibet qui vendit archas, vannes, situlos, tinas, triles, bussellos (5), debet in festo sancti Cirici II denarios,

(1) Mesure de six pieds de long, la toise ou taise.

(2) Longe ou bride de cheval. Ce droit a reçu le nom de *capistragium*, *chevestrage*.

(3) Potier de terre.

(4) Une *manée* pour une poignée de sel remplie jusqu'au pouce, d'après la main de celui qui sera chargé de recevoir. C'est un usage bien singulier mais qui rentrait tout à fait dans les idées de l'époque.

(5) Arches, vans, seaux, tines ou petits baquets, boisseaux. Quant au mot *triles*, l'explication que donne Ducange à *trilia* ne peut s'appliquer ici. Ce devait être, comme les autres, une sorte de mesure en bois.

excepto quod venditor trilorum non debet nisi unum denarium.

Item quilibet qui vendit falces, faucillas in dicto festo debet II denarios.

XXIV. Item quilibet venditor cerculorum debet semel in anno I denarium.

Item illi qui emunt lanas et agniculos et ponderant ad crochetum (1) debent in festo predicto duos denarios quilibet.

XXV. Item quilibet qui vendit in vigilia dicti festi et in festo vel emit pullum masculum vel equum debet, pro quolibet, II denarios, pro jumento quolibet (*sic*) I denarium, pro bove II denarios, pro vacca unum den. pro porco I den. pro truya, obolum. pro capra, obolum. pro dozana ovium vel arietum IIII denarios.

XXVI. Et in lyda ovium vel arietum percipit comes solummodo medietatem.

XXVII. In omnibus predictis percipiunt : dominus de Bosco, Laurentius la Bisse, Johannes la Bise, Margareta de Castellis et Johannes Jocelini. Preterquam in lyda de nundina sancti Cirici in quibus percipit episcopus duas partes et omnes predicti terciam partem. Et solet admodiari pars domini de Bosco XX solidos pars Laurentii XX solidos. pars Margarete XV solidos. pars Johannis Labise VI libras et pars Johannis Jocelini IIII libras.

XXVIII. *Census stallorum carnificum et stallorum salis*, qui redditur annuatim in festo Circumcisionis Domini, in quo percipit Regnaudus Johannis duas partes et Dominus terciam.

Johannes Renodi III denarios obolum, de duabus partibus banni (2), quod partitur con Bandone de Corbigniac.

(1) Quand les parties le désiraient, elles faisaient peser leurs marchandises à un poids public, appelé poids-le-roi ; à Nevers, où l'autorité royale n'avait aucune influence directe, ce mot n'existait pas ; le pesage se faisait moyennant un droit particulier.

(2) Le mot *bannum* a reçu plusieurs acceptions fort différentes ; ici on doit le prendre pour *bancus*, *banchia*, auquel Ducange donne le

Capitulum Nivernense V denarios de quodam banno quod partitur con beato Stephano (1).

Michael Auveriaz obolum, pro dimidio banno, juxta bannum beati Martini.

Uxor Girardi de Remis IIII denarios pro minus de banno quod partitur con Petro Regis.

Regnaudus Maillez Juvenis I denarium de archa.

Hugo de Vallibus III denarios pro tribus archis. Item II denarios obolum pro banno.

Dompnus Johannes li Auverniaz II denarios obolum pro dimidio banno quod partitur con Gaufrido sire Harmes.

Petrus Morelli II denarios obolum pro duabus archis.

Pueri Durandi Marescalli I denarium pro archa.

Durandus Torti V denarios pro II dimidiis banni.

Petrus de Noys XVII denarios obolum.

Episcopus (2) II denarios obolum.

Simon Bovins II denarios obolum de dimidio banno.

Sanctus Stephanus V denarios pro banno.

Sanctus Agricola II denarios obolum pro dimidio banno.

Carrez III denarios pro tribus archis.

Johannes de Vallibus XII denarios de domo sua.

XVII.

HIC SUNT CENSUS DE PRIMIRIACO.

Morellus Carnifex II denarios de censu de Ferrini qui fuit Guillelmi Gauterin.

sens d'étal à vendre les marchandises. C'était une planche plate et exposée à l'air, par opposition à l'arche ou coffre fermé à l'usage des marchands de sel.

(1) C'est-à-dire avec l'église de Saint-Étienne. On sait que les églises, comme personnes morales, pouvaient avoir des biens comme les particuliers.

(2) Sans doute un nommé Lévêque.

Item II denarios de quarterio quod fuit Johannis Bourat.
Item obolum de vinea que fuit Gringet.
Item II den. de vinea que est sita in parois Perreriis.
Item II den. de Campo Rosseleti.
Item IIII den. de domo Borgueraut.
Item III den. de terra de Chanceloin.
Item II obolos de domo que fuit liberis dicti Champion.
Item I den. de vinea de Valle urie.
Item obolum de ochia que est sita super fossata domini episcopi Nivernensis (1).
Item obolum de vinea Motefier.
Item III ob. de campo qui fuit Gaudriet.
Item IIII den. de hasta mali piri que fuit liberis Laurentii de Vauclain (2).
Item II den. de quarterio quod fuit Hugoni de Franeyo.
Item I den. de hasta terre que fuit Martini dicti Mignot (3).
Item III poigesias (4) de quarta parte campi Debacum.

Summa XXVIII denarios III poigesias.

Petrus Mortuus canonicus (5) de Primiriaco II denarios de domo que fuit Garnerii sita juxta domum Blanchardi.
Item obolum de sua planta (6) de Ferrin.
Item I den. de vinea de Montibaut.
Item V den. de sua vinea Dambre.
Emelina la Bergiere, II den. de domo sua.

(1) Les fossés du château de Prémery appartenant à l'évêque.

(2) La haste était une mesure de superficie équivalant à peu près à ce qu'on appelle aujourd'hui l'œuvrée (six ares environ).

(3) Beaucoup de ces terrains assujettis à la redevance du cens sont désignés, comme on peut le voir, par les noms des individus auxquels ils ont appartenu auparavant. Cette manière de dénommer les lieux est encore souvent en usage aujourd'hui.

(4) Petite monnaie de la valeur d'une demi-obole.

(5) Le chapitre de Prémery existait déjà depuis long-temps.

(6) On appelle *planta* un espace de terre planté de vigne et d'arbres. (Voyez DUCANGE.)

Johannes ejus maritus, I den.

Henricus Lathomus, XVI den. pro rebus dicti Bocheri.

Item V den. obolum pro vineis suis Dambre.

Johannes Albericus (1) canonicus Primiriacensis, VIII den.
pro vineis suis et pro grangia sua.

Gaufridus Boycharz, XI den. de rebus suis.

Grassus obolum de vinea emptā a filio Furnerii sita in
Coma.

Relicta Furnerii ob. de vinea de Coma.

Johannes Cléricus filius Mauquarre ob.

Henricus filius Ysabelle de Superfurnum (2), I den.

Hugo dou Celeron, XI den. de domo et aliis rebus.

Guerinus Belvaz, I den. obolum.

Dictus Girardus Pacuaz, X den. ob. de rebus suis.

Filia Roberti Pacuat, V den. ob. de tenamento suo.

Andreas Pacauz (3), XI den. de rebus suis.

Odonetus de Rimilis, VIII den. de domo et vinea sua.

Gaudrifus de Capella, II den. de vinea sua.

Blonda, VI den. de rebus suis.

Guillelmus Gauterins, VII den. de tenamento suo.

Goylarz, I den. de vinea sua.

Malo Deus, III obolos de domo sua.

Vaicher, II den. ob.

Savoir de Luperco, III den.

Reguin dou Celeron, I den.

Hugo Belauz, II den. ob.

Morellus Baudez, II den.

Bernardus Patins, I den. de domo sua.

Guiotus ejus frater, I den. de domo sua.

(1) Voyez le nom de ce chanoine dans l'appendice A.

(2) Isabelle Sous-le-Four, ce nom assez bizarre paraît dans plusieurs localités de la France, entre autres à Paris. (Voyez la chronique sur Paris de Guillebert de Metz.)

(3) Ces trois noms sont évidemment le même que l'orthographe a déformé. Les interversions de lettres comme celle de Pacuat à Pacauz se rencontrent assez fréquemment.

Raynon uxor Gaufridi Gotat, VI den.
Petrus Baudauz, X den. de rebus suis.
Prepositus de Ars (1), IIII den. de domo et vinea sua.
Hugo filius Coychat, III den. de vineis suis.
Uxor Quoquede et Petrus Valois, V den.
Hugo Nauton, XV den. et poigesiam de tenamento suo.
Gaufridus li Peletiers, III den. de domo sua.
Uxor Cornuaudi, IIII den. de rebus suis.
Gaufridus Charrons, III den. ob. de domo et vinea sua.
Relicta Johannis Homer, ob.
Conons, ob.
Hugo gener filius Thome de Nauton, X den. ob.
Mainum Libarfes, III ob. de domo sua.
Clericus Dauzayz, XVI den. de rebus suis.
Robertus Paucuz, II den. ob. de vinea de Perrini de Valer-
vaut que fuit Cornueti.
Item obolum de vinea sita in Magna'fovea.
Gaufricus Chaucelon, I den. de domo sua.
Filia Michaelis Chaucelon, V den. de rebus suis.
Uxor Guillelmi Cucufarii, IIII den. de rebus suis.
Robertus Rubiens, III ob.
Regum de Baisseas, V den. ob., scilicet II den. de Pascua
Gaudrier.
Hugo li Bursiers, III den. de domo sua.
Galterus li Chuflaz, XII den. ob. de tenamento suo.
Regum Bocerons, III den. de vinea sita in Ferrim.
Symon Carpentarius, I den. et poigesiam.
Uxor Regum Augeron, III den. ob.
Stephanus Pacauz, I den. de vinea de Fay.
Thocam, II den.
Galterus filius Johannis de Flati, IIII den. ob.
Stephanus Marescalli, III den.
La Mareschaude, XVIII den.

(1) *Prepositus*, surnom emprunté d'un titre de fonctionnaire. Ars, aujourd'hui Arzembouy.

Reguin ejus filius, IIII den.
Thomas Homeri, I den. poigesiam.
Andreas Elius Miterii, I den. de domo sua.
Archambaudus Missarz, III den. VIII den. ob.
Guido Pacauz, IIII den. de vinea sua.
Item I den. de domo sua.
Item IIII den. de vinea de Berrim.
Item XII den. de Campo dicte Barre.
Item II den. de Hasta de Castro.
Item ob. de lateron que fuit Reguni Porissart.
Relicta Petri Longi, VIII den. de suo tenamento.
Stephanus Pacauz, V den.
Guido de Nauton Clericus, II den. de domo sua.
Item II den. de quarterio Petri Nautum.
Item III ob. de quarterio Cector.
Item III ob. de Hasta de Montibaut.
Item I den. de quarteria de Perreriis.
Item I den. de Hasta de la Queudre.
Martinus li Mulers, XXI den.
Simon gener a la Rate, II den.
Robertus Garconnez, VII den.
La Grasse Pucine, II den.
Chipillouz de Bello Respectu, VI den. et ob.
Filius a Benin, IX den. et ob.
Stephanus Orcheyo, III den. de domo sua.
Item I den. de vineis fratris sui.
Guillelmus Garconnet, I den.
Filius Morelli Raben, II den. ob.
Stephanus filius Morini, VII den.
Johannes Mulerius, I den.
Stephanus Quadrigarius, III den. ob.
Relicta Godelli, II den. de domo sua.
Chocinus Clericus, III ob.
Guillelmus de la Tauneria, III ob. et poigesiam.
Godrefridus, II den. et ob.

Castellanus de Monte Noxio (1), IIII s. IIII den. ob.
Gaufridus li Chufflaz ob. de domo sua.
Stephanus Viaux, IX den.
Girardus Marescalli, VI den. de terra de Chautelon.
Filia Petri Perrelliperii, II den. de vinea de Coma.
Henricus Serviens (2), IIII den.
Bertholoz, I den. de domo sua.
Guioninus, III den. et ob.
Item I den. de domo empta a preposito Bridain (3).
Benedictus gener Petri Bougi, III ob.
Nurus prepositi Bridain (3), VII den.
Lambertus Lailoigniers, VIII den.
Johannes filius Benevenute de Valle, II den.
Grassus, VI den. ob.
Hugo de Sancto Salvio (4), V den.
Regnaudus filius Petronille de Ligniaco, I den. de domo sua.
Guerinus, IIII den. de domo sua.
Gila, V den. ob. de tenamento suo.
Petrus Surdus, I den. de domo sua.
Hugo Chevillauz, II den. ob.
Ysabella filia Kristiani Dausays.
Johanneta filia Chevillet, III den. ob.
Mauquarrez, V den. ob. de rebus suis.
Bertaudus Telers, III den. de domo et de vinea sua.
Pueri Johannis Pererii, IX den. de tenemento suo.
Filie Hugonis Boivin, III s. ob.
Filie Hugonis dicti Boifvin, III s. ob.
Pifaudaz, X den. de tenamento suo.
Pueri Margarete de Cheseul, V den. de tenamento suo.
Beile Roie, III ob.

(1) Châtelain de Montenoison.

(2) Henri le Sergent.

(3) Le prévôt Bridan. Voyez à la page suivante Robert de Bridan.

(4) De Saint-Saulge.

Johannes li Fovaux, II den. ob. de tenamento suo.

Petrus li Creissez, ob.

Gener Gaufridi Pelliperii, IIII den. de tenamento suo.

Guido filius Pinons Creiset, V den. et ob. de tenamento suo.

Rosselet, XIII den. et ob. de tenamento suo.

Johannes de Bello Monte, clericus, VIII den. de tenamento suo.

Odonetus de la Loige, III den. de domo sua.

Gaufridus filius Hugonis Dambre, ob.

Filia Nigri, I den. de domo sua.

Gaudretus, IIII den. ob.

Arnulphus Boreas, III den. ob.

Regnaudus filius Regnaudi de Luperco, II den. ob.

Robertus de Bridan, III solidos poigesiam de tenamento suo, de ochia et de domo que fuerunt heredibus dicti Caloat.

Huguetus, X den. de tenamento suo.

Galterus Bubulcus, XXV den.

Ruphus Caloaz, XVI den.

Andreas filius Gaitrat.

Perrinus filius Honeriz, II den. et poigesiam de duabus peciis vinearum.

Gaufridus Chainlaz, III den. de domo sua que fuit Guioti Boudant.

Simon Noers, I den. de domo sua.

Boif Laigue, XXVI den.

Relicta Gaufridi Gaudri, II s. de terra de Coma.

Item II s. VII den. de tenamento suo.

Tortipes Aviay, II den. de domo sua.

Pontius, III den. ob.

Marguerona filia Hugonis Dambre, III ob.

Andreas Gaitrauz, II den.

Guillelmus filius Garconet et Thomas filius Alnuy, V den. de rebus Stephani Garconet.

Jocelinus, IIII den. de vinea de Coma.

Liberi Johannis Dambre, XVII den. de tenamento suo.

Galterinus, II den. de tenamento Baunon.
Dictus Alpinus, III s. de virgulto Morelli de Sonèssunes.
Relicta Odonis de Bruilia, IX solidos debet XVIII den. et obolum.

Amietus, II den. de vinea sua dou Tiertre.
Item I den. de planta de Villiers.
Item II den. de vinea de Coma.
Item III den. de Campo à la Noere.
Item I den de Campo Marcus Pifaut.
Item I den. de terra Auché.
Item II den. qui fuit.....
Item V den. de Campo qui fuit Hugonis dicti Boif vin.
Item II den. de domo Beile Roye filie Gaufridi Pelliparii.
Item IX den. pro tenamento suo.
Philippus de Alone, IIII den. de domo sua.
Johannes Marescalli, X den. pro se.
Item XIX den. pro liberis Michaelis.
Belardus, XII den.
Item IIII den. pro Regnaudo filio uxoris sue.

XVIII.

HIC SUNT CENSUS VILLAGIORUM (1).

Heredes des Salaynus, XV den. unam gallinam.
Liberi à la Bergere, II solidos.
Regnaudus filius à la Bergere, VI den. ob. de tenamento Dougi.
Item I den. de hasta Magni Campi.
Item II den. de vinea de Fay.
Humbaudus de Stangno, VI den. de tenamento suo.
Quoquas, I den. de vinea de Fovea.

(1) Groupe de hameaux situés dans les environs de Rigny. (Voyez pour les tailles des mêmes endroits n^{os} XII, XIII, XV.)

Gaufridus la Seur, IIII den.
Uxor Gaufridi filii la Seur, XII den. pro usagio nemoris.
Familia Regnaudi de Gipi, XVIII sol. pro usagio nemoris (1).
Clemens filius Dameron, XII den. de tenamento suo.
Uxor Maubous, V den. ob.
Gila de Cervenon, VI den. ob. de tenamento suo.
Guido Dambre, XXIII den. de tenamento suo.
Johannes Bornez, VI den.
Tortipes de Baye, III ob.
Filius Ber de Porcherenges, II den. ob.
Regnaudus filius Johannis de Valle, II s. IX den. scilicet :
II den. de prato quod pueri dicti Chay vendiderunt, et residuum
pro aliis suis tenementis.
Uxor Bau, ob.
Guillermeta de Calmis, XIII den. de tenamento suo.
Morethain, V den.
Bertholinus de Verbolorim, IIII den.
Pueri Moicort, VII den.
Ysabellis de Nauton, I den.
Filius Borete de Nauton, I den.
Filius Girardi de Verbalayn, III ob.
Laurentius de Codreya, II den.
Pueri Ragaut, VII den.
Robertus Bernom, V den. de domo sua.
Pueri Berion, IX den.
Robertus Bernon, IX den. ob. de tenamento suo.
Pueri Berion, IX den.
Robertus Bernom, V den. de domo sua.
Thomas Bernaut, II den.
Galterus de Croto, I den. de ochia de Cornuat.
Gaufridus Bolart, VII den.
Galterus de Croto, XI den.
Johaninus de Ferrim, IIII den. ob.

(1) On voit que ce droit d'usage, c'est-à-dire de mener les porcs à la glandée dans les forêts, avait une certaine importance.

Johannes ejus filius, III ob.
Filius Tronchet, IIII den.
Hemicus dou Chaïllo, III ob.
Uxor Russide Ferrim, II den.
Galterus filius Guillermi de Ferrim, ob.
Robelinus filius Massim, II den.
Radulphus dou Chaïllo, VII den. ob.
Andreas Iudas, VIII den.
Petrus Nomaus, V den. ob.
Robelinus Grolet, III den.
Johannes Arnauz, III ob. de planta de Chamler.
Petrus de Stangno, IX den. ob.
Galterus dou Chaïllo, V den. ob.
Champions de Dodore, II den.
Robertus Ronnea, II den. ob.
Galterus Froissarz, XIII den. ob.
Filius a Langlout, VII den. de tenamento suo.
Perrinus de Nauton, III ob.
Cautrandus de Nauton, VII den.
Pueri Tisserii de Gipi, I den.
Uxor Henrici Passi, ob.
Amelina dou Chaïllo, II den.
Paupillarz, II den. ob.
Fillon de Cervenon, XXII den.
Andreas filius Roberti dou Vau, I den.
Johannes filius Argenti de Ferrin, III den.
Ysabellis uxor Colini de Gipi, ob.
Eurardus de Verbolain, V den.
Johannes Pelliparius, VI den.
Thomas Papelins, VI den.
Princeps de Codreya, V den.
Martinus de Codreya, II den.
Haubericus, XIII den.
Petrus Rogerii, XIII den.
Thomas de Codreya, ob.
Johannes Seignoretus, V den. ob.

Johannes Pegaut, IX den.
Porini de Cervenon, VI den.
Johaninus filius Roncin, VI den. de tenamento suo.
Regnaudus Goudaux, VI den.
Johannes filius Ruffi de Porcherenges, II den. ob.
Guinus de Porcherenges, VII den. ob. et ob. de terra emptā a
filia Rapini.
Robertus de Stagno. III den.
Guillermus de Stagno, V den.
Arnulphus filius Regnaudi Hemeri, V den.
Guillermus Rormerius, VI den. ob.
Robertus Charpi, III den.
Martinus Mignoz et Johannes Laboriaus, VII den. de tena-
mento Nemeiardo de Biauregart.
Regnaudus Roncins, II den.
Petrus Gronarz, V den. ob. de tenamento suo.
Uxor Massim de Cervenon, VIII den.
La Rate dou Chaillo, VII den. de tenamento suo.
Gaufridus Boudauz de Nauton, IX den.
Johannes Ronneauz, II den.
Guillermus Borratres, X den. Item II den.
Morinus Gollier, I den.
Noluque dou Chaillo, IX den.
Boudauz de Croto, XVIII den. ob.
Tortipes de Porcherenges, IIII den. ob.
Pueri Galteri Moigart, V den.
Colas de Ferrin, X den.
Guillermus filius Martini Colon, VI den. ob.
Johannes filius Rogerii, VII den. ob.
Perrinus filius Roberti Hemeri, I den.
Johannes de Vallee, II den.
G. filius Meline de Stagno, IX den.
Huguenetus gener Dauligier dou Chaillo, II den. ob.
Uxor Guillermi Borriau, IIII den.
Li Boucus de Verbolaym, II den. ob.
Gaufridus Quineaus, X den.

G. Barions dou Chaillo, XII den. ob.
Item I den. de censu filii Gaicaut.
G. filius Chevalerot, XI den.
Adelina de Nauton, II den.
Bernardus de Porco, ob.
Comes de Codreya, I den. de vinea sua de Coma.
Benedictus de Verbolaym, XIX den.
Benedictus Dambre, V den.
Johannes filius Rogerii, I den.
Curatus de Meley, IIII den. de vinea de Feule.
Uxor Thome Audoy, IX den. ob.
Morisez Daudi, VIII den.
Marions uxor Guillermi Vallemarrant, IX den.
Ejus soror, IIII den.
Rogerius Daudi, IIII den.
Naalez la Guigniere, III den.
Gavardus de Nauton, III ob.
Petrus gener Guinaudi, I den.
Jaquiaus de Nauton, III ob. de vinea sua de Magna Fossa.
Habour de Murges, IIII den. de tenamento suo.
Guillermus des Jarris, XX den.
Filius Gaitrau, III ob.
Martinus de Bolai, XIII den. ob.
Item filius Gaitraut, IIII den. ob.
La Servande et uxor Restivi, II den. ob.
Filius Regnaudi Galteri, III den. ob.
Bernardus Garini, III ob.
Garniers Bogeraz, VII den.
Peissaudaz de Regni, VI den.
Arnulphus de Vaugisant, XXI den.
Perrinus filius Morquignaut, VI den.
Guillermus Corveaus, III den. pro terra sita ante hastam
Paissant.
Agnes uxor Andree Delounaut, IIII den.
Stephanus Monacus, IIII den. ob.
Guido Perdriers, X den.

Pueri Roberti Marechaut, V den.

Guoniaut, II den. ob.

Garcio de Valle, II den.

Pueri Robelini Audin, VI den.

Clemens Bergeraz, IIII den.

Guillermus filius Morini Chaviñi, VIII den.

Morellus Vauluysanz, XVII den.

Regnaudus Grassez, X den.

Chuillaus de Vauclain, VIII den.

Item I den. de rebus emptis a Belino de Vauclain et sorore

ipsius.

Petrus Bruillez de Regniaco, IX den.

Uxor Robelini de Grangia, VI den.

Robelinus Bubulcus, V den.

Pueri Leporis, IIII den.

Pueri Gaufridi de Maigni, V den.

Pueri Perdrier, IIII den.

Guillermus filius Grasset, X den. ob.

Hugo filius Michaelis de Baye', VI den. ob.

Pueri Bernardi de Porcherenges, XII den.

Pueri Aubaut, VIII den. de tenamento suo.

Pueri Regnaudi Petit, III den.

Campains filius Petri de Stagno, I den.

Stephanus filius Augoiyz, III ob.

Morellus de Vauclain, XXII den.

Bernardus Normanz, V den. ob.

Filia Morelli Damea, I den.

Xristianus filius Morelli Damea, I den.

Uxor Morelli Damea de Reigni, IX den.

Petrus filius Audin, VI den.

Gilfaudus, XII den.

Guionetus Maudrin, II den. ob.

Robertus Gartsire, VII den. ob.

Messaut de Porcherenges, XII den.

Item I den. de terra emptā ab uxore Giraudi.

Uxor Johannis Badaut, VIII den.

Quadrigarius de Reigniaco, XLV den. ob.
Item I den. pro terra Emeriat quam emit in hoc anno.
Symau Chourau, III ob.
Huguenetus Rancee, III ob.
Quoquille la fille Goviau, I den.
Agnes filia Coutrau, I den.
Morellus Boreau, V den.
Johannes Bieraz, IIII den. ob.
Minuz Girauz, VII den.
Gaufridus de Perelle, VIII den.
Grassez, II s. et XII den. de rebus quas emit de Pulcra
femina Dorie.
Item III den. ob. de rebus quas emit a dicto Mingiraut.
Item I den. de terra quam emit a filio Thome de Croto.
Pueri Regnaudi Peletier, XII den. ob.
Andreas filius Bertini, VI den. ob.
Acelina filia Radulphi Iudas III ob.
Martinus de la Vau, I den.
Aurardus de la Vau, II den.
Michael Chauciez, III ob.
Hugo filius Morelli Iudas, V den.
Regnaudus Troychaut, IX den. ob.
Arnulphus li Mulers, IX den. ob.
La filatre Nauber, III den.
Garnerius filius à la More, I den.
Item V den. de l'eschete (1) Hugonis de Vauclyayn.
Guillermus Grolez, I den.
Johannes Peletiers, III den. ob.
Naudinus filius Hugonis de Stangno, IIII den.
Johannes Galteri, III den.
Landriez de Reigni, XI den. ob.
Stephanus de Nunlac, II s. IX den. ob.
Uxor Anneti Dougi, XIII den. ob.
Comes de Baye, XII den.

(1) De l'échoile, c'est-à-dire provenant de la succession.

Martinus Chauvins, III den.
Martinus Comes de Reigni, XXVI den.
Garcio Giraudi, IIII den.
Poisauz de Reigny, XVIII den. ob.
Gaufridus filius a la Metresse, XIII den. ob.
Pueri Regnaudi de Croto, III den. ob.
Johannes Monachus, ob.
Uxor Macelli de Reigniaco, III den. ob.
Radulphus filius Morini Potaut, III den. ob.
Moin Potaut, III den.
Uxor Laurentii de Vauclain, II s. IX den.
Belinus gener Valaut, XVIII den.
Garconet Moiton, XIII den.
Johannes Thoriaux, V den. ob.
Gaugniers dou Bois, VIII den. ob.
Robinus Borde, XI den. ob.
Galterus Monachus, III den. ob.
Michael Guigiver, VI den.
Uxor Maschaut, III den.
Osserans Lapinote, V den.
Robertus Alimus, XX den. ob.
Haiin, II den. ob.
Petiz Barons, IIII den. ob.
Johannes li Bruillarz, V den.
Li Quarroigaz, XVIII den. ob.
Emeniardis uxor Pilate, III den. ob.
Uxor Bertaudi Dambre, III den. ob.
Uxor Regnaudi Jaquet, III ob.
Leodegarius de Ambreio, XI den.
Baurii de Reigniaco, VII den.
Emeniardis la Salsine, X den.
Thomas maritus a la Jodele, X den.
Guillermus de Croto, XV den. ob.
Uxor Sautiau de Reigni, XVIII den.
La Renes de Regniaco, VI den.
Cavatiers, III den.

Chavauz, II den. de vinea empta Atanatri.
Thomas de Croto, XVII den.
Clemens de Croto, I den.
Robertus Comes, III s. VII den.
Guillermus ejus filiaster, XII den.
Johannes Meschini, XII den.
Belnte, IIII den.
Uxor Gerauchin, VIII den. ob.
Filius Auverniat, II den. ob.
Aalis de Moytoue, II den. ob.
Clemens filius Lauverniat, II den. ob.
Pueri Gaufridi Asseym, XIII den. ob.
Andreas de Louan, XIII den.
Pueri Robelini Quaillat, IIII den.
Thomas de Verbolaym, VII den.
Angiberz Dougi, XV den.
Regnaudus de Ambreyo, V den. ob.

XIX.

CENSUS EPISCOPATUS NIVERNENSIS, IN DOMO EPISCOPATUS PRE-
DICTI, DIE ANNUNCIATIONIS DOMINICE ANNO DOMINI M^o CC^o LXXX^o
QUINTO.

Petrus Gaudini, XVIII den. de prato de Bergnon.
Andreas Rapini, II den. de ochia retro domum suam.
Regnaudus filius Guioneti Thiberii, I den.
Item ob. de sua terra desuper Calmam.
Arnulphus Charreans, I den. de terra de Noiz.
Johannes Chavarz, V den. de suo tenamento.

Campo Roberti.

Guillermus li petiz Migneuz, VI den. de ochia de Vevra.
Regnaudus filius dompni Regnaudi Dorie, IIII den. de essartis
Roberti.

Heredes defuncti dompni Regnaudi Dorie, IIII den. ob. de Campo Roberti.

Amietus Belini, III ob. de essartis de Busseria.

Regnaudus dictus Cretus, III ob. de Vernuceles et ob. de Campo Roberti.

Regnaudus Cretus filius Bernardi Cretu et Froissarz, ob. de Vernuceles,

Relicta defuncti Regnaudi Dorie et Bernardus Cretus, ob. de Vernuceles.

Bernardus Cretus, I den. de terra sua ultra Lebiez.

Gilbertus Trossebois, VI den. de prato de Gar et de prato Sulpicii.

Perellus Bessons, VI de suis terris de Campo Roberti.

Hugo Girmoz, I den. de la Grenoillere.

Perellus Pichons, VI den. de Liguillon et de essartis Roberti.

Pueri Guitonis Viau, II den. de prato dou gor et de essartis Roberti.

Bernardus li Beus, II den. de taillia de Trunyan (1).

Perellus Johannis, IX den. ob. de tenamento ultra le Beiz (2).

Pueri Girinot, V den. de terra de Biez et de Calma.

Pueri Vuani, VIII den. de ochia sua.

Robinus de Vanna, VI den. inter se et filium Morelli lou Nisebiau de essartis Roberti.

Hugo Viaudi, II den. de essartis Roberti.

Item ob. de pratis dou gor.

Robertus de Roma, ob. de essartis Roberti.

Stephanus Chavins, VIII den. de essartis Roberti et de pratis dou gor.

Johannuelleis de Malo Campo, II den. pro vinea de Vernon.

Pueri Johannis de Campis, III den. de Campis de Brocia.

Guionetus Seguins, I den. de Campo de Brocia.

(1) *Taillia*, bois-taillis ou pâturage boisé.

(2) Biez, *biezium*, lieu humide rempli de roseaux et d'herbes aquatiques.

Regnaudus et Humbaudus Sanson , IIII den. de Campo de Vernuces.

Johanninus Reugarz , VI den. de essartis Roberti.

Item I den. Johanninus et Amietus ejus frater , III ob.

Perrellus de Ria , III ob. de essartis Roberti.

Seignoretus li Raz , VI den. III ob. de prato Bertelli et de ochia de Venara.

Regnaudus de Ria , I den. de Campo super Calmiam.

Johanninus Droini de Vauzellis , III den. ob. de essartis Roberti.

Regnaudus Thiber , II den. ob. de essartis Roberti,

Perellus de Narraut , V den. de Campis de ultra les Biez.

Raolinus de Bosco , VIII den. Essartis Roberti et de Brocia (1).

Pueri Johannini Bercelli , III ob. de essartis Roberti et de Closis (2).

Pueri defunctis Bernardi Rapini , IIII den. de ochia de la Rue et de prato dicto Bautant.

Uxor dicti Cerrii , III ob. de Brocia.

Regnaudus Caqu et filius Johannini Bercelli , II den. de terra de Varena Marche.

Gaufridus Bole , X den. de campo des Beiz de Verroncles et Pyvers.

Thomas Loupy et Odoninus ejus frater , I den. de campo Bosceri de Vevra.

Seignoretus Petitus , IIII den. de essartis Roberti.

Johanninus ejus filius , II den. de essartis Roberti.

Dicta la Blanche de Vevra , X den. ob. de Bosco de Vevra et de Vernucelis et de Nois et de Vevra.

Humbaudus filius Hugonis Rouset , III ob. de terra de Bracer.

Arnulphus de Malo Campo et Laurentius ejus frater , I den. de essartis de Busseria.

Durandus Correlli , IIII den. de campo des Beiz.

(1) Bois de la Brosse, dans la commune de Varennes-les-Nevers.

(2) Closus, lieu cultivé entouré de murs ou de haies. (DUCANGE.)

Hugo de Vallibus, III den. de vinea et de chape.

Bernardus Crulaz, III ob. de terra de Colevail et de Campo Becio.

Tranche ver et ejus filius, III ob. de pratis de Nois, de Rana et de essartis Roberti.

Regnaudus Grolerii, II den. de essartis Roberti.

Guiotus Bercellin, IIII den. de essartis Roberti, de Closis et de campis de Roma.

Item ob. de essartis Roberti.

Margareta nurus Naudree Narvaut, V den. ob. de terra ultra les Beiz.

Hugo Droini et Regnaudus ejus filius, III den. de Manau de campis de Roma.

Gilbertus Bercelli, VI den. de essartis Roberti et de Tresperz.

Relicta Regnaudi Jocelini, I den. de vinea super clausum.

Andreas Bergoins, II den. ob. de terra uxoris sue de campo Roberti.

Pueri Amieti Bergoin, VIII den. de essartis Roberti.

Perellus Valez et Benevenuta ejus sororia, V den. de essartis Roberti.

Henricus Valez, III ob. de essartis Roberti.

Guillermus Valez, III den. de Grandiprato de Roma.

Item I den. Guillermus et Johannes et Amietus fratres, II den. de essartis Roberti.

Relicta Aubergoignet, III den. de campo essartis Roberti.

Regnaudus la Clasue et ejus filiaster, XXXII den. de suis tenamentis.

Item dompnus Regnaudus, I den. de dicto loco. Item ob. de eodem loco.

Guillermus Danielis, I den. de eodem loco.

Galterus Maignie de Clausis a la Ferrande.

Johannes dictus Corrus, clericus, filiaster magistri Guillermi Sivigniaci, VI den. de clauso dicto a la Ferrende.

XX.

CENSUS DE PARSIACO, EPISCOPATUS NIVERNENSIS, REDDITUS
NIVERNIS IN DOMO DOMINI EPISCOPI, DIE FESTO SANCTI CIRICI
ANNO DOMINI M^o CC^o LXXX^o QUINTO :

Johannes Belini de campo Ferrato. Item III ob. de Rupticio
Moranges.

Johannes Roclani, Hugo Bissers et relictæ defuncti Radulphi
Biaugart, V den. de ochia sita apud le Brouillat ante domum
dicti Biaugart.

Amietus de Puteo, I den. de suo prato de Moranges juxta
pratam Petri de Campis.

Raolinus Giraudi, II den. de prato de Moranges et ob. de
vinea alba.

Radulphus li Bauz, Amietus Raquauz et Raclinus Giraudi,
I den. de sua terra de Rupticio et de Moranges.

Stephanus de Campis, Baro de Foucerenis (1) et Radulphus
Andree Dynanne, IIII den. de prato des Prees.

Ligerius Quadrigarius, II den. de sua ochia de Bruillat et ob.
de ochia juxta terram Marionne de Croto.

Hugo filius Bartholomee de Varena, II den. de terra de
essartis que fuit Agnetis relicte dicti Aupierre.

Agnes relicta dicti Aupierre, III den. de sua terra de
essartis.

Perrinus Forestarii, VII den. de sua terra des Sassarz.

Michael de Croto, I den. de suo casali et de ochia retro.

Johannes Cocuns bubulcus (2) Radulphi Ferini, I den. de sua
terra de Rupticio de Moranges.

Girardus de Croto, II den. ob. de suo casali et de ochia
retro.

Garnerius Moners, II den. de terra de essartis.

(1) Foucherenne, commune de Saxi-Bourdon.

(2) *Bubulcus*, bouver, vacher.

Relicta defuncti Johannis Closeau, III den. de Rupticio de Moranges.

Raolinus Besors, ob. de terra de essartis.

Geillermus Bernardeti, II den. de vinea de Parsi.

Stephanus Bacalarius de Pasaralis, IIII den. de Rupticio de Moranges.

Item III den. de terris de Calmis. Item III ob. de Praella.

Item I den. de prato de Praellis. Item I den de sua terra de Calle.

Stephanus Rapins, I den. de prato de Praellis.

Pueri Radulphi au Mouton, III ob. de Praella et ob. de sua terra de Calma.

Perellus li Vendrers, VI den. de prato de Stagno.

Perrinus Biquerex, III ob. de essartis.

Girbertus Vilez, III den. de campo Ferrato.

Hugo filius Mercerii, II den. ob. de suo casali de Bruillat.

Filia Andree Caverem, ob. de ochia retro domum suam.

Perellus Clopez, III ob. de terra de Colli, I den. de prato subtus.

Pueri Amieti Bergoin, IIII den. ob. de campo Ferrato et I den. de terra de Parx.

Li Prodons de Bruillat, II den. de suo casali et de ochia retro.

Perrinus Colangeaus, I den. de Rupticio de Moranges et ob. de terra de Calmis.

Uxor Guitonis Landri, II den. de ochia de Ponte et III ob. de campo Bonion.

Bloncia de Vevra, VII den. de prato de Marenges.

Garnerius li Nitienes, VI den. de prato de perches de Moranges.

Item V den. de pratis de Praellis. Item I den. de prato de Brocia.

Item II den. de sua terra de essartis. Item II den. de Rupticio de Moranges.

Item II den. de ochia ante domum suam. Item III ob. de vinea alba.

Item I den. de terra de la Chaume.

Item I den. de Prato de Foucerenis qui fuit filie Ruffe de Croto.

Durandus li Grox, II den. ob. de sua terra de essartis.

Item I den. de prato de Praellis. Item I den. de Brocia.

Item I den. de Praella et III ob. de ochia ante domum suam.

Item III pepigeres (1) de dicta Praella.

Stephanus li Netienes, I den. de Brochia. Item I den. de sua ochia Fontis.

Durandus li Grox et Perellus de Gevri, ob. de sua terra de Calma.

Agnes filia Ruffe de Croto, de ochia de Croto de suo casali.

Hugo Baudri, I den. de quarterio de Bongeu.

Guillermus Clopes, I den. de Colle. Item ob. de prato subtus.

Durandus Closelli, III den. de Rupticio prati subtus.

Perellus Chevres, II den. de prato retro Calmam.

Item III ob. de terra de Brocia.

Cusins de Pinole, IX den. de pratis de Moranges.

Item X den. de ochiis retro domum suam. Item I den. de ochia, ante domum suam. Item I den. de prato des Pierres.

Item III ob. de ochia de Croto. Item III ob. de pecia ante domum suam.

Item III den. ob. et pepigeres de casali uxoris sue et de pecia bosci.

Item ob. de essartis au Valuax.

Hugo Maniatz, III s. VI den. ob. de suis terris de Marenges et de essartis.

Bernardus de Croto, III ob. de ochiis de Croto.

Radulphus li Biaus, XVIII den. de pratis de Moranges et XVIII den. de terris de Rupticio de Moranges.

Item III ob. de campo Bouriau. Item V den. de pratis de essartis.

(1) Petite monnaie.

Item VII den. de prato subtus.

Hugo Biaugarz, II den. de terra des Essarz.

Filia Guillermi Besort, I den. de terra de essartis.

Relicta Roberti Autort ob. de suo casali et ochia retro.

Pueri Martini de Pinelles, IIII den. de pratis de Moranges.

Laurentius de Malo Campo, III ob. de terra des Noes.

Relicta Regnaudi de Malo Campo, I den. de terra retro
bastum de Malo Campo.

Perellus Moiniez, III ob de terra de Furno dou Bruillat.

Item ob. de prato de Moranges. Item I den. de terra de
Calmis.

Namicus Moiniaz, I den. de terra de Furno dou Bruillat,
I den. de terra de Calmis.

Giletus Gravez, I den. et III poigesias de vinea Nuceere
sita a lachaler (1) de Persiaco.

Stephanus Biaugars, II den. de ochiis de Croto. Item I den.
de Moranges.

Mariona de Croto, I den. de ochiis de Bruillat.

Johanna de Croto, I den. de ochiis de Croto.

Robertus de Ulmo, IIII den. de terra des Essars.

Johannes Moiniaz, ob. de prato de Moranges.

Perrinus Brunelli, II den. de terra des Essarts.

Hugo de Croto, IIII den. de pratis de Moranges. Item
VIII de essartis.

Item II den. de Rupticio de Moranges. Item I den. de Brocia
et III ob. de essartis.

Item II den. de vinea Blanche.

Radulphus Valvaux, III ob. de ter des Essarz.

Item ipse et sororia ejus, VIII den. de pratis de Moranges.

Morellus Mechini, IIII den. de pratis retro Calmam.

Item III den. ob. de terra de essartis.

Perrinus de Givri, IIII den. de pratro retro Calmam. Item
II den. de Brocia.

Benevenuta Vaileite, IIII den. de pratis de Moranges.

(1) *Achaler*, échelier, sorte d'échelle de passage sur une clôture.

Hugo Marescalli, IIII den. de ochiis Bruillat. Item III den. de pratis de Moranges.

Robinus de Croto, IIII den. de suo Casali et III den. ob. de ochiis de Bruillat et de essartis.

Jabelinus Giraudi, IIII den. de prato de Moranges.

Ruffus Malins, VI den. de terra de Colle et de prato de essartis.

Amelina ejus soror, VI den. de dicto loco.

Johanna filia Ruffe de Croto, I den. de suo Casali et de ochia de Bruillat.

Perellus de Campis, XV den. ob. de pratis de Moranges et de Colle.

Bertinus de Salengis, IIII den. de prato de Moranges.

Relicta Amieti Bergoyne, ob. de campo Ferre.

Perrinus Violez, II den. de pratis de Moranges. Item III poigesias de Praellis.

Guillermus Brunelli, V den. de terra de la Caudemine.

Item II den. de prato de Praellis et I den. de Calma.

Item III den. de prato de Moranges.

Martinus Calderonis, V den. de terra de la Caudemine.

Filius Danielis, I den. de la Caudemine.

Johannes Brunelli, II den. de terra de Calma.

Radulphus Brunelli, I den. de terra de Calma.

Guionetus Vialez, III ob. de terra de Praellis.

Capitulum Nivernense, XVIII den. scilicet: VI den. de Rupticio de Moranges et VI den. de pratis de Moranges, qui partiuntur cum Fromandis, VI den. de Rupticio prati de ante.

Pueri dompni Johannis a Campis, I den. de prato de Moranges.

Stephanus Gaugueraus, XVIII den. de tenamento Gaugnier.

Johannes de Podio presbyter, II s. I den. de terris pertinentibus ad altare suum (1) situs in parochia de Marciaco.

(1) Ces terres, appartenant à un autel, ont sans doute été achetées avec la charge de redevance; il est rare que les biens d'une église soient soumis à une imposition.

Perrinus Fromondi, IIII den. de Praellis.
Girauz Surrauz, III den. de Praellis.
Relicta Humenelli de Burgo, III s. VI den.
Laurentius Labise, VI den. de terra de Baucent.

XXI.

HIC SUNT CENSUS DOMINI EPISCOPI NIVERNENSIS QUI DEBENT REDDI
NIVERNIS DIE DOMINICA ANTE NATIVITATEM BEATI JOHANNIS
BAPTISTE, DE VAUZELLIS.

Petrus Gaudini, XVIII den. de tenementis suis.
Hugo Lirran, VI den. de tenementis suis.
Petrus Jarbons, II den. de campo de Charboneres.
Amietus de Varenna, III den. de tenementis suis.
Filius Johannis de Varenna, III ob. de tenementis suis.
Johannes Chamarz, XV den. ob. de tenementis suis.
Hugo Rapins, VI den. de tenementis suis.
Perellus Chanterelli, IX den. ob. de tenementis suis.
Perellus Johannis, XIIII den. de tenementis suis.
Guillelmus Rapini, VIII den. ob. de tenementis suis.
Regnaudus Jardons, III den. ob. de tenementis suis.
Petrus Bernardin, VI den. de campo Dougue.
Johannes Painz, XVII den. de tenementis suis.
Seignoretus Jalan, IIII den. ob. de tenementis suis.
Uxor Regnaudi Girardi, ob.
Raolinus Giraudi, I den.
Seignoretus Chanterelli ejus gener, X den.
Johanna nurus Andree Viau, ob.
Stephanus Jardons, III ob. de tenementis suis.
Perrinus Viau, II den. de prato Prissi.
Guillermus Jardon, VI den. de terra de la Recia.
Hugo Jarriz, IIII den.
Perellus filiaster, III ob.
Perellus Jaroz, V den.

- Hugo Viau, VI den.
- Bernardus Valez, III den.
Perellus Pinen, I den. de tenementis suis.
Liberi Andree de Rivo, XX den. ob. de tenementis suis.
Johannes filius Arnulphi de Rivo, III den. ob. de tenementis
ejus uxoris.
Osenons filia Burelli, I den.
Johannes Ramaz, V den. ob.
Johanninus Viau, VI den. ob. de tenementis suis.
Guillermus Girardi, III ob.
Martinus Margaudi, I den. de terra et de bosco Roberti.
Guillermus Bardin, XII den. de tenementis suis.
Uxor Martini Robin, VII den. de tenamento Mali Campi.
Liberi Hugonis Robin, V den. de ochiis Mali Campi.
Bernardus Belini, X den. de terris Lousieriere.
Humbaudus dou Porchelanges, VI den.
Guiotus de Burgo, I den. de tenementis suis.
Johannes Belini, III den. ob.
Stephanus de Campis, VII den. ob. de terra et de prato de
Vernuces.
Regnaudus filius Richardi de Loussis, III ob.
Johannes filius Calein, I den. de tenementis suis.
Liberi Petri de Putheo, VI den. de tenementis suis.
Amietus de Putheo, I den. pro se et Amoner.
Uxor Guitonis Landri, XXVII den. ob.
Hugo Landri, III den.
Uxor Andree Rapin, VIII den.
Regnaudus Cratu, I den.
Perellus Chapons, II den.
Hugo de Ulmo et ejus filiaster, III den. de pratis suis.
Robertus de Ponte, II den. de terra uxoris sue.
Durandus Torreau, II den. de tenementis suis.
Liberi Barron, I den.
Humbaudus Sirez, I den. de terra Varenne.
Jobers de Roure, XI den.
Bernardus Fuchier, IIII den. ob.

Uxor Bernardi de Nox, I den.
Amicus Fuchier, II den.
Filia relictæ filii Dei, I den.
Bernardus et Johannes de Cun, VI den.
Liberi Vimain, IX den.
Amietus Loclun, IIII den. ob.
Perellus Loclun, I den.
Filia Regnaudi Valetæ, V den. de terra de Doce.
Item VI den.
Hugo Grumoz, VI den. de tenamentis suis.
Liberi Hugoneti, II den. de pratis.
Liberi Regnaudi de Rivo, VI den.
Hugo Roseti, I den. de tenamentis suis.
Regnaudus de Rivo, IIII den. pro uxore sua.
Filius Regnaudi de Varenna, III ob.
Robinus de Varenna, V den. de tenamentis suis.
Johannes filius Morelli Nisebeau, III den.
Regnaudus de Varenna, IIII den.
Aalydis Jaquete, II den.
Uxor Regnaudi de Varenna, III ob.
Liberi Theobalde de la Varenne, VIII den.
Perronetus de Varenna, III den.
Uxor Perrini Soret, I den.
Filia Iohannis Varenne, II den.
Durandus filius Jarret, V den. ob.
Liberi Petri de Pan, VI den. de tenamentis Mali Campi.
Liberi Amonini Mali Campi, IIII den. de tenamentis.
Stephanus Mali Campi, VI den. de tenamentis suis.
Filius Perelli Mali Campi, VI den. de tenamentis suis.
Relicta Regnaudi Jarret, IIII den. ob. de tenementis.
Liberi Iohannis Morini, III den. ob. de tenementis.
Filia Amieti Valet, II den. de tenamentis suis.
Filia Regnaudi Sausan, V den.
Johaninus de Ponte, III den. ob.
Johaninus Aumegeaus, III ob. de terra Dogue.
Liberi Iohannis Richardi, VI den. ob. de tenamentis suis.

Johannes Jabe, III ob. de essartis Lousse.
Bona Rosete, I den.
Liberi Robelini Comitiss, III den. ob.
Amietus Raquais, IX den. de tenementis suis.
Hugo Rapins, VIII den. de tenementis.
Guillermus ejus frater, III den.
Richardus Mali Campi, ob.
Arnulphus ejus frater, III ob.
Stephanus et Regnaudus Coeite, II den. de tenemento suo.
Guiotus filius Guillelmi Pele, II den.
Humbaudus Valez, ob.
Stephanus Chavin, II den. ob.
Johanninus Rosseti, I den.
Uxor Thome Lepin, IIII den.
Liberi Johannis Loier, XVII den.
Johannetus Jocelini, ob.
Guillelmus Coquille, III den. de terra que fuit Morelli
Gaufri.
Liberi Amieti Borgoin, VII den. ob.
Garnerius Bossenor, ob.
Blanchia de Vevra, XXXIII den. ob. de tenementis.
Liberi Germot, II den.
Perellus Raquaz, ob.
Guillelmus Albi, VI den. ob.
Tranchever Odoninus ejus frater de prato et des Murgers.
Item dictus Odoninus, II den. de Murgers.
Guillelmus de Sauvigniac, VII den. de prato de essartis.
Jobers Belini, II den. ob.
Filius Bernardi Guitonis, VII den. de tenementis.
Guiotus Linceau, I den. de Campo filo.
Liberi Regnaudi Mali Campi, III ob.
Garnerius Meners, VII den. de tenemento.
Guilotus de Boiseria et ejus domina, I den.
Guilotus Chapuis, Johanna filia Amieti Comitiss, Garnerus
Vimers, ob.
Liberi Hugonis Girardi, XII den. de pratis de Vernuces.

Pubertus Marc Bercheau, III den.
Hugo Manat, II den. de tenemento.
Martinus Lebain, VI den. de terris uxoris sue.
Liberi Regnaudi Comititis, VI den. ob. de esssartis.
Filia Amieti Comititis, ob.
Guiotus Berthiau, Regnaudus Droini, Gilotus fratres, II den.
Liberi Andree Herber, XV den.
Hugo Sesvi, IIII den. ob. de pratis Varenne.
Regnaudus de Mini, II den.
Perellus li Vaudres, II den.
Laurentius Mali Campi, III den.
Gaufridus ejus frater, III den.
Humbertus de Putheolis, II den. ob.
Gaubertus Valez Henricus, VI den.
Jocelinus de Perrenche, ob.
Perellus Valez et soror ejus, V den.
Clemens fliaster, I den.
Filia Garnerii Valet, I den.
Filius Garnerii Mali Campi, V den.
Seignoretus Petiti, II den.
Perellus Morelli, III den.
Morellus de Leigne Seine, I den.
Guillelmus de Leigne Seine, III den. Item II den.
Filia Girberti Drivi, I den.
Regnaudus Drivi. Regnaudus Cuqu, ob.
Perellus Cuqu, I den.
Filius Regnaudi Cuqu, I den.
Filius Jaucuqu Rosseti, IIII den. Item II den. de pratis.
Johaninus Requais, VI den. de tenementis.
Guillelmus Volanz, III ob.
Arnaudus Guitons, Bona filia Bernardi Juberti, I den. de tene-
mentis suis.
Filius Regnaudi Guitonis, II den. ob.
Henricus Bersaudi, II den. de terra Verneti.
Liberi Guitonis Viaudi, II den.
Bernardus Arberz, III ob.

Perrinus Talon, ob.
Uxor Hugonis Rosseti, I den.
Perellus Bussors, VII den. de tenamento.
Uxor Amieti le Gaingnet, II den. ob.
Amietus Valez. Johannes ejus frater, VIII den.
Adelina Puisete, II den.
Girbert Croteburz, ob.
Guillelmus Rapins, VI den.
Johannes filius Regnaudi Clave, III den.
Arnulphus Chevaliers, II den.
Robins Chaudins, ob.
Guitons Picereaus, ob.
Seignoretus li Raz, II den.
Perrinus Viaux, II den.
Durandus Tunos, I den.
Regnaudus Leclaive, Guillelmus ejus fliaster, VIII den.
Filius Johannis Rapini, I den.
Hugo Billereus, III ob.
Morellus Rosselli, I den.
Perrinus Velins, III ob.
Johannes Johanini, VI den.
Guillermus Herberz, III den.

XXII.

HIC SUNT CENSUS DE AUBIGNIACO, IN NATIVITATE BEATE MARIE
ANNO DOMINI M^o CC^o LXXIX^o.

Filia Johannis Laysel, III den. de domo sua.
Prepositus, II den. ob. de domo sua. Item V boissellos de
avena.
Bona filia sua, III den. de vinea sua de Grangiis.
B. Corniau, III ob. pro domo sua.
Guillermus Gauchiers unam eminam de avena, de una vinea
de Grangiis.

Item ob. pro ochia que partitur a Bernart Cornuat.

Hugueninus Truileaut, I den. pro domo sua.

Giraz Jaubers, ob. pro ochia Guillermeti Bruneti.

Joannes Breton, ob. pro satisse. Item de vinea sua de Grangiis, ob.

Item pro Campo de Molinis, I den. Item de planta sua Alabelle, ob.

Benevenuta la Gauchere, ob. pro vinea sua de Grangiis.

Elysabella Barona, III den. pro campo de ochiis et pro domo sua, ob.

Petrus Tauponeti, II den. ob. pro vinea sua de Grangiis.

Johannes li dus, II den. pro vinea sua de Grangiis.

Uxor Johannis Maillaut, III den. pro domo sua. Item I den. pro I quarterio de vinea.

Petrus Ruffi, VII den. pro VII quarteriis de vinea de Grangiis.

Item IIII den. pro domo sua.

Item ob. de ochia Ramilli.

Robertus Bechenin, I den. pro domo sua et unum bichetum de avena.

Mace Morini et Margareta ejus soror et Johannes le duc, I quartellum de avena. Item II den. de Campo Lochepot.

Pulcra de Fontana, II bich. de avena. Item IIII den. pro vinea sua, de bordelage (1).

Item IIII den. pro ochia de Maceyole. Item IIII den. pro domo sua.

Item III ob. pro domo sua de Fontana et de ochia ante.

Johannes Bochez, X pro vinea de Grangiis. Item I den. de ochia a la Borseire. Item VI den. pro campo Deugirart. Item V den. pro ochia sua. Item II den. pro campo Ale Chie. Item ob. pro domo sua. Item ob. pro I quarello.

(1) C'est-à-dire pour la vigne qu'elle tient en bordelage. On remarquera que dans cette liste les redevances bordelières sont souvent jointes à celles du cens.

Girardus Bouchez, I den. pro ochia sua de Fontana. Item I den. pro I quarterio de vinea Grangiis.

Hey de Bochet, V den. pro campo de Noyeratz. Item I den. de ochia sua.

Hugo Brunelli, III den. pro domo sua. Item III den. ob. pro vinea sua de Grangiis.

Johannes Raynon, I den. pro domo sua.

Uxor quondam Girardi Gele, I den. pro vinea sua de Grangiis.

Item III den. pro vinea de Marcerle.

Johannes le Duc, III ob. pro vinea de Grangiis.

Lou Metre, III ob. pro domo sua et ochia de Molinis. Item I den. de vinea sua de Grangiis.

Johanna Rossella, I quarterium de avena, IIII den. pro campo de Molinis.

Item III den. pro domo sua et pro campo Retro.

Phelippus Gobini, VI den. pro domo sua.

Perrins de Brion, IIII den. pro terra dou Corbier in die Sancti Remigii.

Pulcra de Fontana, I boissellum de avena.

Et magister III quarterios et III gallinas in Carniprivo.

Item XII den.

Petrus Renon.

Item IIII den. pro terra dou Corbier Audefaut.

Perreaus li Maliaz, XII den. pro domo sua.

Radulphus Lorver, I den. pro domo sua et I bichetum de avena.

Summa XIII solidos.

Hic sunt qui debent galinas.

Radulphus Mari, I galinam.

Pulcra unam galinam.

Petrus Renien, I galinam.

Barons Chofer, I galinam.

Marc Brunelli, I galinam.

La Malaude, I galinam.

Petrus Ruffus, I galinam.

Dominus episcopus debet priori de Albigniaco, II solidos in die census.

XXIII.

CENSUS QUI FUT QUONDAM RADULPHI FORESTERII (1) BAILLIVI QUONDAM EPISCOPATUS NIVERNENSIS,

Receptus apud Parsiacum die Annunciationis domininice anno Domini m^o cc^o lxxx^o sexto.

Stephanus de Pasturello, I den. de sua vinea de Coreaul.

Benevenuta Tarpine, IIII den. de vinea Poirer et II den. de vinea de Trangi.

Allequins, I den. de suo casali et ochia que fuerunt Johanis Ferre.

Ligerius quadrigarius, II den. de quarterio terre site in ochia ipsius Ligerii.

Item III den. de sua terra sita en Charoye que quondam fuit Stephani le Biau.

Gaufridus Girauz, I den. de ochia as Girauz sita retro domum suam.

Moninus filius Andree de Fonte, IIII den. de vinea de rueta de Chemino.

Stephanus Allequins, I den. de vinea que fuit Torti Coriaul et I den. de vinea que fuit Martini Vacherii.

Relicta Bernardi le Grespe, I den. de terra de Frementeaul.

(1) Ces deux noms sont écrits avec cette abréviation : Rad... For..., que je crois pouvoir combler d'une manière assez satisfaisante. Le même nom se trouve reproduit plusieurs fois. (Voyez le dernier numéro du terrier.)

Belona relicta Raolini Giraut, VI den. de ochia sita retro domum suam.

Item ob. de quarterio vinee et ob. Miterebellini sita super grandam vineam de Chassognes.

Comes de Parsi, XII den. de suo casali et de rupticio ante domum suam.

Item IIII den. de sua terra de Briol et de Campo Torti.

Odoninus filius Guini Berreaul, III den. de suis terris de Briol.

Perrinus Fromundi, XX den. de sua terra de Briol.

Item I den. de vinea que tenet Viianglelon.

Martinus Vacherii, II den. de suo casali.

Item I den. de sua terra de Briol. Item III ob. de rupticio prati de Parsi.

Item I den. de ochia retro domum Perrini Cude.

Li Moines, III ob. de Briol et obol. de vinea de la Chaler (1).

Raolinus Aurart, IIII den. de Briol et I den. de Boicherio.

Morellus Libouz, IIII den. de campo de Briol et IIII den. de Charoie.

Amelina Maline, I den. de prato de subtus.

Robertus de Ulmo, III den. de rupticio prati. Item. I den. de ochia furni de Cugens.

Hugoninus Baudions, II den. de sua vinea de Monteys.

Johannes Artus, I den. de sua terra de Montilest.

Johannes Pervaux, I den. de terra de Montblese. Item III den. de prato dou Bringnon. Item III den. de campo de Puteo.

Miletus filius dompni Petri de Putheo, I den. de sua terra de Montblese.

Dictus Restivauz de Montfort, I den. de suo prato de Longereule.

(1) La *chaler*, la *chator*, *leschaler*, c'est un échelier ou petite échelle pour passer une haie; l'un d'eux s'appelait l'échelier de Parzy, et donna son nom à une pièce de terre.

Johannes Bruneal, I den. de sua terra de Mangia.

Bernardus Iobers, I den. de quarterio de Alba Pinon.

Petronilla Dynane, II den. de ochia retro domum suam.

Guillermus Rosselli, II den. de vinea de Recunda.

Guillermus Bernardez, ob de vinea de Leschaler et ob. de vinea subtus ruam.

Item I den. de sua terra des Terdraus.

Johanninus Cotins, I den. de terra de Montblese adherenti campo Narvaut.

Perellus Surraz, II den. de Bosco Rotundo.

Relicta Regnaudi Aubernar, II den. de Mangia.

Relicta Guillermi de Montello, III ob. de sua terra de Briol.

Relicta Guillermi Tiber, ob. de sua terra de Briol.

Ameniardis Chotouse, III ob. de planta Alberici.

Item Ameniardis Chotouse, Raolinus Aurart et Stephanus Aurart, II den. de vinea de rua de Alberici.

Hugo Moinat, I den. de quarterio terre sito in via dou Jarri.

Item XI den. de rupticio Prati, desubtus, de prato de ante et de Mangia.

Guillermus de Portu et Perrinus Bardez, II den. de terra inter duas ruas quam vendidit Ysabellis de Platea.

Johannes Bardez, VI den. de terris de Briol.

Perrinus Bardez, II den. de vinea Rotunda.

Daudinus Moinaz, III den. de sua terra de Mangia.

Beiardus Marionne, III ob. de campo de Briol.

Guillermeta Marechaude, II den. de suo casali et I den. de Calma longa.

Johaninus de Campis, II den. ob. de terra de Mangia.

Raolinus Girauz de Mariys et Stephanus Bretons, II den. de terra a la Iarrie.

Amietus Raquauz, II den. de Briol.

Garnerius Ferrez et Aremburgis ejus uxor, I den. de suo casali.

Item Garnerius Ferrez, ob. des Terdraux.

Robinus Coopertor, IIII den. de sua terra de Briol.

Garnerius Linatienes, ob. de sua terra de Montguiret.

Stephanus la Bise, ob. de sua terra des Comes (1).

Guiotus Forestiers, II den de Mangia.

Perrinus Moinarz, II den. de terra de Briol.

Item ob. de vinea de Montguiret et ob de vinea de Noxy.

Raolinus Penons, II den. de vineis subtus ruam.

Guiotus de Seepta, VI den. de terra de Montblese.

Guiotus Vacherius, III ob. de suo rupticio de Parsy.

Item II den. de suo casali.

Item I den. de sua terra de Froimantel.

Villayns Jardins, I den de Taillia (2) de Brenon.

Bernardus Naugues, II den. de rupticio de Peraus.

Guillermus Pinole, II den. de ochia retro domum suam.

Cusinnus de Pue, II den. de terra de Briol.

Johannes filius Daniaul, I den. de sua terra de Briol.

Perellus Bauderons, I den. de suo clauseto de Montblese.

Pueri dompni Raudulphi Lebiaul, VI den. de I auglelon.

Item IIII den. de Mangia.

Item II den. de vinea de nuteria et VI den. de Briol.

Pueri defuncti Regnaudi de Malcha, IIII den. de Mangia.

Pueri dompni Sironis Lebiaul, IIII den. de Mangia.

Guinus Borellus, III den. de Campo de Moncello.

Petrus de Campis, IIII den. de Mangia.

Hugo le Beuil, II den. de campo adherenti vie Douiari.

Hugoninus Fromons, XVI den. de suis tenamentis de Briol.

Garnerius Calaniaux, IIII den. ob. de Briol.

Perrinus filius Roberti Boer, III ob. de Briol.

(1) La terre des Comes, aujourd'hui les Commes. C'est évidemment le même lieu que celui qui est appelé en latin *Coma*.

(2) Taillis ou pâturages boisés.

Perellus Clopes, III ob. de Mangia.

Pueri Regnaudi Donon, V den. de suo casali et VI den. de sua terra de Nude Corne.

Perrinus Cude, I den. de sua terra de Briol. Item II den. de Mangia. Item III den. desuper suam partem magne domus sue, de duabus parvulis petiis terre et totidem vinee adherenti dicte domui.

Item VIII den. de ochia sibi vendita a Martino Vacherio.

Item I den. de ochia subtus domum suam.

Pueri Radulphi de Pasturello, VI den. de Mangia.

Hugueninus filius Stephani Ferre, II den. de sua vine retro domum as Ferrez et ob. de ochia subtus casale suum.

Perrinus de Gevri, ob. de hasta que fuit Iohannis Fere.

Laurentius de Malo Campo, III ob. de terra prati Beraut.

Pueri Bernardi Aurart, IX den. ob. de suis terris de Briol.

Michael Caloz, I den. de bosco subtus rotundam et I den. de terra de Vernayo.

Radulphus Bruneaux, III den. ob. de sua terra de Mangia.

Martinus de Moncello, II den. de Rupticio prati de Parsi.

Item II den. de sua terra de Pratello. Item I den. de sua terra de Briol.

Michael li Maitres, IIII den. de Briol.

Item Michael li Maitres et Guillermus de Platea, I den. de Rupticio prati de Vernoy.

Martinus Aubepin, VI den. de Condemina et II den. de Briol.

Relicta Radulphi Aurart, III den. de Broil.

Philippus Coutauz, I den. de vinea de casali retro domum Gavart.

Martinus Gauters, I den. de terra a la Lucere.

Johannes Colons. ob. de sua vinea de Montguire.

Guillermus de Germigni, VI den. ob. de vinea de Montguire.

Jobelinus de Parronchia, I den. de terra de Champeaux.

Perretus li Biauz, II s. de planta de Montguire.

Item XII den. de vinea subtus ruam.

Item XII den. de ochia de Tugens. Item IIII den. de Mangia.

Humbaudus Radulphus, II den. de sua terra de Briol.

Robinus de Croto, II den. ob. de Briol et pictam (1) de vinea de Archet.

Giraudus Surraz, II den. de vineis de Montguire et ob. de terra de Briol.

Hugo de Croto, III den. de vinea super clausum et III den. de terra de Briol.

Item I den. de la Ruserece.

Martinus de Moncello, IIII den. de terra juxta Poycheriam.

Johanninus Meschins, II den. de ochia subtus ulmum de Gevry.

Item II den. de vinea que fuit Guioti Fere.

Hugo Marechaz, X den. ob. de Briol.

Durandus li Buex, VI den. de Briol.

Gaudinus, II den. de sua terra retro grangiam.

Guillermus Brunelli, VIII den. de Briol et I den. de ochia de Parsy.

Item I den. de Condemina et Mangia.

Martinus Chauderons et ejus frater, VI den. ob. de suis terris de Briol.

Guillermus Ploiloche, IIII den. ob. de terra de Briol.

Durandus Mareschautz, IIII den. de sua terrain ter duas ruas.

Item III ob. de sua terra dou Roichet.

Stephanus li Natonnes, IIII den. de sua terra de Condemina.

Garnerius li Natienes, IX den. ob. de sua terra de Ruis.

Perellus Chevreux, III den. de Ruis.

Stephanus Natienes, X den. de Ruis.

Durandus Sororius Garnerii, VII den. de Ruis.

Johaninus Meschins, XXII, den. de Ruis.

Daudinus et Raolinus et Perellus Moinat fratres, III den. de terra de Ruis.

(1) Monnaie inférieure de Poitou, dont il a déjà été fait mention, de la valeur d'une demi-obole; son usage semble s'être répandu dans toute la France.

Perrinus de Givri, VIII den. de Ruis.

Stephanus li Bachelers, XI den. de Ruis.

XXIV.

HEC SUNT NOMINA ILLORUM QUI VENERUNT AD PLACITUM DICTI
MALET.

*Anno Domini M^o CC^o octogesimo quinto, die crastina anni
novi (1).*

Primo Hugoninus Mulerii, parrochianus (2) de Urziaco.

Gaufridus filius prepositi, parrochianus de Savigniaco.

Stephanus de Venia parrochianus de Savigniaco.

Arnulphus Tisserii.

Stephanus filius prepositi (3).

Bernardus Viaudoz, parrochianus de Savigniaco.

Hugo filius prepositi.

Johanninus filius Galteri Tisser.

Thomas gener Stephani Chaviau.

Regnaudus gener a la Ganesse.

Rheavovetus de Machi.

(1) Pendant le moyen âge jusqu'au règne de Charles IX, on commençait l'année au jour de Pâques. On avait cependant conservé l'usage des étrennes à la date du 1^{er} janvier, comme chez les Romains et comme on le pratique aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, je pense que ce second jour de la nouvelle année est le lundi de Pâques. Le roi réunissait son parlement à cette époque de l'année; c'était sans doute à son exemple que ce conseil de justice s'assemblait en même temps. Ce nom de MALET doit évidemment être le nom du magistrat qui présidait; mais il n'y a rien de positif sur ses fonctions et son autorité. Il semble que l'année suivante (voyez la liste ci-après) il siégeait à Vauzelles, et cette année 1285 à Urzy.

(2) Dans le manuscrit, l'orthographe des mots et même des noms propres est tout à fait irrégulière; ainsi le mot *parochia* ou *parochianus* admet tantôt deux r, tantôt un seul.

(3) Probablement du prévôt d'Urzy.

Bernardus Chavi.
Archambaudus de Burdis.
Thomas Bazais, parrochiani sunt de Savigniaco.
Guillermus filius Matheri Chavelet.
Hugo de Nova Villa.
Johannes gener Aviaz de Musiaco, parrochianus de Parri-
gniaco.
Perrinus Poifo, parrochianus de Emphiaco.
Guillermus gener Pichart.
Perellus Garçon gener, de Luengis.
Guillermus gener Gautier Duleis.
Regnaudus de Rivo, parrochiani Sancti Martini.
Stephanus Tiferii parrochianus Sancti Victoris.
Seguinus Furnerii parrochianus Sancti Troesii.
Cholais de Chemiliaco parrochianus de Franayo.
Regnaudus dictus Talo de Vervigiis.
Filius dicti Foret, de altera curia (1), parrochianus de
Asiaco.
Gaufridus Frumentata parrochianus de Assiaco.
Gaufridus filius Petaudi de Chagent parrochianus Sancti
Johannis de Lisiaco.
Johannes de monastario, parrochianus de Oratario.
Laurentius Apensez, parrochianus de Putheolis.
Perellus Barbe de Colengiis.
Audebertus de Sevriaco, parrochianus Sancti Johannis de
Lisiaco.
Dictus Petauz, parrochianus Sancti Martini de Huñia.
G. Tisserius, parrochianus de Huillia.
Robertus dou Maigni, parrochianus de Putheolis.
Frequetus de Novem Fontibus, parrochianus de Varennis.

(1) Ces mots sont à remarquer pour le renseignement qu'ils peuvent offrir. Il s'agit donc évidemment d'une cour de justice qui s'exerçait dans une circonscription délimitée, car voici un individu qu'on déclare être d'une autre cour ou d'un autre ressort, comme nous dirions aujourd'hui.

Arnulphus Rembert, parrochianus de Savigniaco.
Regnaudus Rembert, parrochianus de Savigniaco.
Dictus Toneaus, parrochianus de Franayo.
Merellus gener Robin, parrochianus de Nunlayo.
Regnaudus dictus Escorins, parrochianus de Nunlayo.
Johannes Britonus de Nivernis.
Guillermus dictus Novart, parrochianus de Colengis.
Dictus li Boudauz, parrochianus de Capella (1).

XXV.

HIC SUNT DEFECTUS DE EODEM ANNO PREDICTO (2).

Guillermus Frepin.
Regnaudus Seguini.
Stephanus Chaviaus.
Humbertus Chemiaus. Isti sunt de Savigniaco.
Guillermus Sapientis et Perellus Sapientis, parrochiani de Pria.
Guillermus Panye de Pria.
Johannes filius Dinaudi de Varbais, parrochianus de Saintom.
Robinus filius Perelli Laurentii, de parrochia dou Veingle.
Theobaldus dictus Treberz, parrochianus de Sarmasia.
Regnaudus filius au potier de la Cheverie.
Tisserius de Calma, parrochianus de Oratorio.
Dictus Jagoins, parrochianus de Colengiis.
Guillermus Budelins.
Johannes dictus Cloters, parrochianus de Putheolis.
Guillermus Vezit et Perrinus ejus sororius et Hugo filius dictes à la Trumelle Derbe, parrochiani sunt de Nunlayo.

(1) C'est la chapelle Balleray.

(2) Ceux qui étaient convoqués devant le juge et qui faisaient défaut étaient condamnés chacun à une amende de cinq sous. (Voyez plus haut n° III.)

XXVI.

NOMINA ILLORUM QUI VENERUNT AD PLACITUM MALETI,

Anno Domini M° CC° LXXX° sexto, Vauzellis.

Hugone filius Naremburgis Droine.
Barnardus Costurarius, gener dompni Girardi Morin.
Gillermus Peliparius de Munnio.
Guillermus Garnerius.
Guerinus filius Guillelmi Germot.
Amietus Renyar.
Stephanus filius Raimondi Richart.
Johaninus Robini gener Galteri Bonet.
Perrinus gener Turelli de Valle.
Johannes Jutaut.
Guido filius Guidonis Jutaut.
Laurentius filius Hugonis dou Pont.
Stephanus filius baronis de Feuterenis.
Hugo Jeudy.
Perrinus filius dompni Guidonis de Fonte.
Radulphus Pinaut.
Humbertus filius Martini de Fonte.
Arnulphus filius Bruni de Varengis.
Johaninus Briffaut.
Perellus Johannis.
Henricus Boursaut.
Johannes Tisserii.
Gener Philippi Tenerii.
Robourz de Chatinges.

XXVII.

RECEPTA PARETIS APUD PUTHEOLIS (1) DIE VENERIS
BENEDICTO (2),

Anno Domini M^o CC^o octogesimo septimo (3).

Primo Laurencius filius de Gace.
Odinus Ialiers.
Dyonisius Ialiers.
Gaufridus filius Odoneti de Chaillent.
Filia Roberti dou Groer.
Benedictus Foet de Tho (4).
Robertus gener a la Morelle.
Perrinus Theobaldus dou Maigny.
Dictus li Galles.
Godardus de Varongles.
Relicta Guillelmi de la Belouse.
Li Landois de Monsenoy.
Laurentius Apensez.
Johannes filius Durandi de Tho.
Amelina de Tho.
Johannes Renarz de Tho.
Laurencius de Morelanges.

(1) Poiseux.

(2) Vendredi saint.

(3) Au n° 11 de la préface j'ai dit quelle était la nature de l'impôt des *parées* ; l'année 1287 était impaire ; on en faisait la collecte , et le produit en était apporté à Nevers par les archiprêtres , ainsi qu'on le voit ci-dessus au n° XXXII du manuscrit. Quant à cette recette de la parée de Poiseux , elle est loin d'offrir des renseignements suffisants ; cependant , d'après son apparence même , il semble résulter que les paroissiens venaient chacun déposer leur offrande et vénérer le tombeau de Notre Seigneur le vendredi saint , comme cela se pratique encore , et que la somme était la même pour tout le monde.

(4) Aujourd'hui Thou , hameau de la commune de Poiseux.

Stephanus Sautereaus.
Martinus dictus Chapotez.
Dictus Cortignons.
Regnaudus dou Rie.
Margueronna dou Rie.
Osanna filia dicti Foet de Tho.
Hugo dictus Picharz de Mauveron.
Regnaudus Tisserius de Varogles.
Perellus de Rivo.
Hugo dou Rie (1).
Dictus Colas dou Maigny.
Agnes filia Magni Theobaldi.
Stephanus gener Bruillereaul.
Gaufridus dictus Begauz.
Johannes dictus Malebranche.
Petronilla de Tho.
Perellus dictus Quarrez.
Dicta la Blonde dou Maigny.
Robertus dou Maigny.
Benedictus li Asnies.
Petitus de Mauveron.
Morellus dictus Boderioie.
Guillermus Chapotez.
Aurardus dou Maigny.
Relicta Thome dou Maigny.
Stephanus filius Morelli dou Maigny.
Hugo dou Maigny.
Johaninus Dalibo.
Odonetus de Chaillant.
Stephanus dictus Coes.
Perellus Pilez.
Perellus dictus li Useriers.

(1). Voici le même surnom écrit en latin et en français à la suite l'un de l'autre. Ce mélange très-fréquent, des deux idiomes rend la distinction des noms très-difficile à faire.

Andreas filius de Traco.

Johannes filius Durandi de Tho (1).

XXVIII.

HEE SÛNT PARROCHIE IN QUIBUS DOMINUS EPISCOPUS PERCIPIT
MESSEM (2) RATIONE PONTIS LIGERIS DE NIVERNIS.

Sarmasia (Sermoise).	Rosierts (Rosier).
Challoe (Challuy).	Sana Casa (Saincaize).
Chevanon (Chevenon).	Marcus (Mars).
Lamenay (Lamenay).	Gimeri Legauz (Omery-les-
Ussello (Uxeloup).	Goths, département du Cher).
Lathanay (Luthenay).	Viclanum (le Veuillin).
Sanctus Parricius (Saint-Pa- rize-le-Châtel).	Sanctus Ciryus de Cœle.
Corz (Cours).	Aspremons (Apremont).
Maigny (Magny-Cours).	Gymellis (Gimouille).
	Mersya (Meauce).

Quicumque excolit bladum, in dictis parrochiis, de bobus, solvit amplius quam ille qui colit de forsois (3). Et illi de predictis parrochiis qui deferunt choria animalium mortuorum

(1) Cette liste se compose de cinquante-un individus, hommes ou femmes, qui devaient sans doute représenter une famille, un feu; en comptant, selon l'usage, cinq personnes par feu en moyenne, on arrive au chiffre de deux cent cinquante habitants, ce qui pouvait bien constituer la population de Poiseux.

(2) On appelle *messis* un impôt perçu en nature par le seigneur sur le produit de la moisson; il est assez difficile de savoir s'il était prélevé en sus de tous les autres droits ou s'il en remplaçait quelques-uns; toutefois la raison donnée ici semble faire croire que cette redevance tenait lieu de péage sur le pont, pour les habitants de ces localités, qui venaient tous les samedis vendre leur blé au marché de la ville; ce serait donc une redevance spéciale, variant, ainsi qu'il est dit plus loin, selon le mode de culture à la charrue ou à la bêche.

(3) Ce mot est cité dans Ducange, mais sans signification; le sens de la phrase est assez clair pour voir qu'il s'agit d'une sorte de bêche employée pour donner une tournure à la terre.

in domibus suis nichil debent de pedagio ad pontem, et illi qui deferunt super humeros choria de Macello (1) nichil, debent et si deferant choria de macello super animal debent dimidium pedagium.

XXIX.

HEC EST COSTUMA DE JONCHERIA (2),

Reddita in festo beati Martini Hyemalis (3).

Regnaudus de Sancto Ferriolo debet annuatim de capite suo duas anseres, III gastellos quemlibet duorum denariorum, IIII pullos.

Hugo de Jonceria, II anseres de capite suo, III gastellos quemlibet duorum denariorum, IIII pullos.

Petrus Jolis debet annuatim de capite suo, II anseres, III gastellos duorum denariorum, IIII pullos.

Et debet habere ad comedendum et quemlibet unum gastellum, ratione coustume predictæ (4)

XXX.

HEC SUNT BORDELAGIA DE CAMPO RATORUM (5),

Debita domino episcopo annuatim. [Videlicet frumentum in festo omnium sanctorum et census et galline in vigilia nativitatis Domini] (6).

Seignoretus li Raz, VI bichetos frumenti XV den. II galinas et demie.

(1) Cuirs de boucherie, c'est-à-dire d'animaux tués par les bouchers.

(2) La Joncière, commune de Challuy, canton de Nevers.

(3) Ces mots sont d'une écriture postérieure.

(4) D'une écriture postérieure.

(5) Ce nom doit être conservé dans les dénominations des pièces de terre; mais comme il n'est porté par aucun hameau ou village, il est difficile de se rendre compte de la position de ce lieu.

(6) Écriture postérieure. La distinction des deux redevances dont

Bovereaus, I bich. de fromento et quartam partem bicheti et III pictas et dimidiam gallinam (1).

Yterius Aurifaber, V bich. de fromento VII den. ob. I gallinam IIII partem unius galline.

Relicta Theobaldi Gallier, V boissellos frumenti I gallinam IIII partem unius galline VII den. ob.

Regnaudus la Clane et Guillelmus Daniaus, IIII quarteria frumenti II galinas XII den.

La Jugnete, V boissellos frumenti I gallinam IIII partem unius galline VII den. ob.

Guillelmus Crucifixus, V boissellos frumenti I gallinam IIII partem unius galline VII den. ob.

Johannes Bergerius, II quartellos frumenti, minus demi boissellum, XI den. ob. II gallinas.

Stephanus Bergerius, I bichetum frumenti demie gallinam II den. ob.

Regnaudus Bergerius, I bich. frumenti demie gallinam II den. ob.

Beleaus Bergeria, II quarteria demi boissellum frumenti II galline XIII den. ob.

Ysabella Rata, III quart. frumenti III gallinas XVIII den.

Guillelmus de Vileta, I bich. et demi boissellum frumenti, demie gallinam III den. obol. (Seignoretus le Rat tenet) (2).

Gaufridus li Raz, I bichetum, demi boissellum frumenti, demie gallinam III den. oboli. (Seignoretus predictus tenet.)

la terre est chargée est rendue encore plus claire par la double échéance.

(1) Ces mentions d'une moitié, d'un quart de poule sont assez fréquentes dans les actes de redevances bordelières. Deux individus se réunissaient pour en donner une ou ne la donnaient que tous les deux ans.

(2) Cette mention, d'une écriture du seizième siècle, prouve que les membres d'une même famille ont possédé pendant plusieurs siècles ces pièces de terre. Le nom de *Seignoretus li Raz* est écrit là au treizième siècle pour reparaitre encore au seizième, où il semble qu'il a augmenté beaucoup l'étendue de sa culture. C'est aussi sans doute cette famille Lerat qui a donné ce nom à la localité (*Campum Ratorum*).

Seignoretus li Raz, I bich. avene VI den. I gallinam.
 Gaufridus li Raz, I boissellum avene III den. demi gallinam.
 (Dictus Seignoretus tenet.)
 Bonerons la Rate, I boissellum avene III den. demi galli-
 nam.
 Guillelmus de Vileta, I boissellum et demi avene demie
 getine III den. (Dictus Seignoretus tenet.)
 Petrus Moars, I bichetum et demi boissellum frumentⁱ
 III den. ob. demi gallinam.
 Ysabella Rata, III boissellos avene IX den. unam gallinam et
 demie.

Summa census predicti XI solidos una cum pogesia.

XXXI.

ISTA DEBENTUR (1) IN QUALIBET SYNODO DOMINO EPISCOPO
 ARCHIDIACONIS ET CANTORI NIVERNENSIBUS A PERSONIS INFE-
 RIUS NOMINATIS.

Primo archipresbyter de Luperciaco Burgo debet, XII solidos.
 — de Molinis Engibertorum, XII sol.
 II den.
 — de Disesia, X sol. VIII den.
 — de Sancti Petri Monasterio, XVIII sol.
 VII den.
 — de Castellione, XV sol. VI den.
 — de Thiengiis, XI sol. II den.
 — de Primeriaco, XII sol.
 — de Vallibus, IX sol. VII den.

Summa C solidos VIII denarios (2) de quibus dominus epis-

(1) Ces deux comptes de revenus ecclésiastiques sont d'une écriture postérieure à celle du corps du manuscrit; de plus ils sont dressés sur un feuillet de parchemin, beaucoup plus petit que les autres, qui a été ajouté à côté du folio qui traitait des revenus de l'église.

(2) Ce total est inexact comme tous les autres; c'est 101 sous 8 deniers, et non 100 sous.

copus percipit XLV solidos V denarios. Item duo archidiaconi quilibet XIII solidos et cantor residuum.

XXXII.

ISTA QUE SECUNTUR ECIAM DEBENTUR DOMINO EPISCOPO ARCHIDIACONIS ET CANTORI ECCLESIE NIVERNENSIS, PRO PAREDIS DE BIENNIO IN BIENNium A PERSONIS INFERIUS NOMINATIS RECIPIENDIS, IN FESTO BEATI ANDREE APOSTOLI, ANNO IMPARI.

Primo archipresbyter de Luperciaco Burgo, IIII libras XV solidos.

- de Molinis Engibertorum, LXVII sol.
- de Disesia, LIII sol. VIII den.
- de Sancti Petri Monasterio, VII libras XVIII sol.
- de Castellione, CXVII sol. VI den.
- de Thiengiis, IIII libras V sol.
- de Primeriaco, LXXII sol. VIII den.
- de Vallibus, LXIII sol. IX den.

Summa XXXV libras XII solidos (1) VII denarios de quibus dictus episcopus percipit XX libras et quilibet duorum archidiaconorum centum solidos et cantor residuum.

XXXIII.

Dominus episcopus debet habere in synodo estivali terciam partem denariorum qui remanent de denariis Sancti Cyrici solutis et computatis, sacriste, custodibus et matriculariis, illud quod percipiunt in dicta synodo; videlicet sacriste, CCCIX libras cere; tribus custodibus, cuilibet, XII libras cere, et

(1) D'après la preuve des chiffres ci-dessus, il faut lire 2 sous au lieu de 12.

XX solidos ; dictis tribus custodibus matriculariis, X solidos ; cuilibet canonico presenti in vigilia beati Cyrici, I libram cere ; cuilibet persone ecclesie presenti in dictis vigiliis, sex libras cere.

Item dictus episcopus debet habere terciam partem de cereo comitis quod debet ponderari, LX libras cere.

Episcopus debet ministrare cereum unius libre cere ante magnum altare de die et nocte.

Episcopus debet capitulo pro Deo, X solidos in vigilia natiuitatis Domini, canonicis ; in festo omnium sanctorum, XL solidos in natiuitate Domini, XL solidos.

Item debet abbacie Sancti Martini, III quartellos frumenti et tres quartellos siliginis, de molendinis de Gevri, et conventui de Firmitate, IIII modios vini de clauso de Gevri.

Item scolastico, XX solidos. Presbytero Sancti Johannis parrochie, XX solidos. Presbytero Sancte Crucis, XX solidos. Fabrice ecclesie, C solidos (1). Matriculariis, XX solidos pro missa privata.

Item episcopus debet dare ad potandum omnibus illis qui sunt de choro, qui veniunt in curia episcopi ferire poletas die resurrectionis Domini post prandium.

Item debet prioratui Sancti Salvatoris XX solidos, ad duos terminos, videlicet : ad natiuitatem Domini et sancti Johannis Baptiste, de Ponte Ligeris.

Item dominus episcopus debet cuilibet carnifici qui vendunt in burgo comitis duos siculos vini, die dominica focorum et debent carnifices eligere de meliori, excepto Parsiaco, in celario Nivernensi.

Item dominus episcopus debet sermonem in maiori ecclesia Nivernensi, die dominica qua cantatur « ad te levavi », et dominica in Septuagesima, die mercurii cinerum, dominica medie Qua-

(1) Cette somme avait été allouée à la fabrique de Saint-Cyr depuis assez long-temps par l'évêque Robert II. Il en est fait mention au *Gallia christiana* t. XII, col. 645. (*Fabricæ S. Cyrici centum solidos per singulos annos in synodo astiva percipiendos attribuit anno 1266.*)

dragesime, die jovis benedicta ad penitencias, dominica in ramis palmarum, duabus synodis in mane.

XXXIV.

HEC SUNT RECEPTA FOAGIORUM FACTE DOMINI EPISCOPI NIVER-
NENSIS IN PREPOSITURA DE PARSIACO.

*In parrochia de Germiniac. Anno Domini M^o CC^o LXXX^o
sexto die martis post festum beati Andree apostoli.*

Johannes dictus Agar, V denarios obolum de suo casali.

Robertus Licarz et Salez, V den. ob. de suo casali.

Johannes Sirons et relicta Bernardi Siron, XII den. de suo casali et de suo bovis.

Regnaudus de Chassennes, XII den. de suo casali et de suo bovis.

Casale Aupetrauz, XIII den. ob. de suo casali et de suo bovis.

Casale au Gaignons, IX den. de suo casali.

Dictus li Gatez, V den. ob. de suo casali.

Robelinus Pooncarz, V den. ob. de suo casali.

Summa V solidos VIII denarios obolum.

In parrochia de Solangiaco.

Relicta Tybaut Mariat, IIII d. Regnaudus Martini, IIII den.

Relicta Morelli Turreaul, IIII den. Guillelmus Accelins, XII den.

den. Blondellus de Solangis, XII d.

Gaufridus Aalauz, XII den. Johannes Boisauz de Solangis,

Bernardus Aalauz, XII den. XII den.

Liberi Morelli Aalaut, IIII d. Hugo Daudot et Bernardus

Relicta Regnaudi Chevalier, Daudot, V den. ob.

IIII den. Sabonet de Solangis, IIII den.

Petrus Viaudi, IIII den. Gaufridus li Princes, IIII den.

Summa VIII solidos I denarium obolum.

XXXV.

HEE SUNT RECEPTA DOR BOAIGE IN PREPOSITURA DE PARZYACO
QUE SUNT DOMINI EPISCOPI NIVERNENSIS.

Petrus Turpins Claut (1) recepit per preceptum domini
Guillelmi de Myngoto. Anno Domini m^o cc^o lxxx^o sexto die
lune post festum beati Andree apostoli.

Primo in parrochia de Parrigniaco.

Andreas Coreauz, II solidos.	Johanninus Gonderez, II sol.
Amioz Braulez, XII denarios.	Samegis Braulez, II sol.
Guillelmus Cornutus, II sol.	Bernardus Laupaul, XII den.

Summa X solidos.

Parrochia de Varennis.

Regnaudus Belins dou Plais-	Armiger de Fongis, II sol.
seiz, II solidos in vigilia	Uxor Hugonis Bergerii, XII d.
Sancti Andree.	Bernardus gener Amiot Cha-
Bernardus Chaumerex, XII d.	ber, XII den.
Uxor Arnulphi Chaber, II sol.	Rolinus des Broces, II sol.
Hugo Tissiers de Fongis, II s.	Petrus Forrez, XII den.

Summa XVI solidos.

Parrochia de Garchisiaco.

Michael Caloz, II sol.	Rolinus des Marez, II s.
Ganarius de Garchisyaco, II s.	Michael li Croz de Garchisiaco,
Johanninus de Chans, XII d.	XII den.
Stephanus de Chauz, XII d.	Liberi Raudulphi Loubeaul,
Johaninus Fromon, XII d.	II s.

(1) C'est sans doute le nom du prévôt de Parzy.

Hugo Meigauz, II s.	Lambelinus de Parenchis, II s.
Garnerius de Gevri et Durandus socer suus, II s.	Bernardus Barauz de Garchy, II s.
Martinus Chauderons, II s.	Hugo Marescalli, XII den.
Perrinus Fremonz, II s.	

Summa XXV solidos.

Parrochia de Marziaco.

Regnaudus Auveriaz, II s.	Stephanus Bergier, II s.
Michael Auveriaz, XII d.	Guillelmus Galiem, XII den.
Johannes Armiger, XII d.	Perrimus Viauz, II s.
Symon Miles, II s.	Arnulphus Rosset, II s.
Hugo Pelars, II s.	Johaninus Bigerande, II s.
Guillelmus Pelars, XII d.	Johannes Pellarz, XII d.

Summa XIX solidos.

Parrochia de Solagio.

Richerus Comtauz, II s.	Odonetus Bretons, II s.
Bernardus Comtauz, II s.	Petroninus Rocet, II s.
Stephanus Bertons, II s.	Petrus Audins, XII d.
Liberi Regnaudi de Chaumo, II s.	

Summa XIII solidos.

Parrochia de Pogues.

Guido de Septa, II s.	Regnaudus Gogins, II s.
Robinus Girauz de Pria, II s.	Gener Baudoz, II s.
Petrus Boudersons, II s.	Ligerons Chace rat, XII d.
Johannes Barres, II s.	

Summa XIII solidos.

XXXVI.

HEE SUNT RECEPTA DE MENUTIS REDDITIBUS,

Domini episcopi Nivernensis de la baillie de Parsy, quod magister de Parsy recepit per preceptum domini Guillelmi de Mygoto, anno Domini m^o cc^o lxxx^o sexto, die mercurii ante festum beati Martini Hyemalis.

Parrochia de Varennis. — De bordelagiis de Crodaulles.

Robinus Sutor, I quartum de avene IIII den. II galinas.

Petrus li Migous, I quartum II den. I galinam de Credaulles.

Petronilla uxor Perreaul Beleri, III quartos VI den. III galinas.

Uxor Hugonis Bergier, I quartum II den. I galinam.

Regnaudus Chopinus, I quartum II den. I galinam de I arpent.

Stephanus et Bernardus gener Ameline Solerez, IIII quartellos VII den. III galinas de IIII arpentis.

Arnulphus Grossa testa, II quartos V den. I galinam.

Regnaudus Belinus, III quartellos VI den. III galinas.

Arnulphus li Gauges, III quartellos VI den. III galinas.

Regnaudus Belini, III quartellos V den. ob. de capite suo. Et illi V den. sunt servienti (1) pro salario suo.

Summa XXII quartellos XLV den. ob. et XVIII gallinas.

Parrochia de Parrigniac. — Les avennes de capitibus suis.

Petrus Pelegrini, IIII quartellos V den. ob. de capite suo.

Amietus Branlet, III quartellos V den. ob. de capite suo.

(1) Le sergent ou officier de justice.

Sayneris Branlet, III quartellos V den. ob. de capite suo.

Bernardus Moicet, II quart. V den. ob. de capite suo.

Dameron Briconne, I bichetum et I den. de terra sua de Chatinges.

Summa XII quartellos I bichetum et XXIII den.

Parrochia de Garchisy.

Recepte sunt de lavennes de capitibus suis.

Liberi Bernardi Aubepini, I quart. de avene de capite suo cum I gallina.

Liberi ameni Platois, I quart. de capite suo et I gallinam.

Hec est recepta de avenis de Germigni et de Solangi.

X cartellos avene ad mensuram de la Chirete die martis post festum sancti Andree apostoli.

Parrochia de Varennis.

Hic est defectus de avenis, de plaseiz et de bordelagiis.

Rolinus Seurs, I quart. avene audefaut.

Parrochia de Parrigniac.

Illi qui debent avenas de sorgeris.

Johaninus Pelerini debet III quart. avene de capite suo.

Regnaudus Moytet debet III quart. V den. et ob.

Sayneris Branlet, I quart. V den. et ob.

Bernardus de Moycet, I quart. V den. et ob.

Perrinus de Pignole, I bichetum I den. de terra de Chatinges.

Et omnes illi V den. et ob. sunt servienti pro salario suo.

Summa VIII quartellos I bichetum et XXIII denarios.

XXXVII.

CENSUS COMMUNIS QUI REDDITUR APUD PARRESI DOMINICA POST
EPIPHANIAM DOMINO EPISCOPO ET PRIORI SANCTI GILDALDI.

Perellus de Croto, III ob. de brolio (1).
Hugo li Baus, III ob. de brolio.
Relicta Hugonis Valeau et Hugo li Baus, II den. de brolio.
Stephanus de Pasturello, II den. de brolio.
Petrus Forestarii, V den. ob. de brolio.
Garnerius filius Petri Nestiene, II den.
Garnerius Colaniaus, IIII den.
Martinus Beaus Garz, ob.
Hugo Beaus Garz, III ob.
Perrinus Fromons, VII den. et ob.
Perrinus et Johannes ejus frater pictam.
Girardus Surraz, IIII den.
Relicta Petri Clopet, III den.
Perellus filius Alaison de Gevri, V den.
Agnes de Croto et Iohanna ejus soror, III ob.
Relicta Hugonis de Croto, XI den. ob.
Robinus de Croto, V den.
Perellus de Gevri et Morellus Mechin, II den.
Relicta Danielis, III den.
Relicta Regnaudi Cussini, ob.
Amietus Nicinaz, VIII den. et ob.
Radulphus Valeaus, II den.
Pueri Martini de Pignole, X den. ob.
Johanna de Croto et Petroninus de Pignole, III ob.
Maria de Croto, II den.
Michael et Girardus de Croto, I den.
Humbaudus Radulphi, II den.

(1) *Brolius*, en français *breuil*, signifie bois, forêt.

Hugo Bessons, II den.
Stephanus Beaus Garz, II den.
Garnerius Ferrez, I den.
Raolinus Girarz, II den.
Stephanus Marescalli, XII den.
Johannes Choseaus, III ob.
• Relicta Petri Merescalli pictam.
Hugo Moinnet, II den. et ob.
Robinus li Bauz, IIII den.
Margareta Choisele, I den.
Curatus de Garchy, III den.
Perrinus Boerii, III ob.
Johannes Fromonz, II den.
Amelina Merienne, I den.
Odinus Borrelli, de campo qui fuit a la Borgoignone, ob.
Robelinus Aubepins, III den. ob.

XXXVIII.

CENSUS DE PARISI DOMINICA POST EPIPHANIAM DOMINI.

Perellus de Givriaco, V den. de bosco de Vevra.
Item III den. de bosco de Guicheria.
Leodegarius de Parsiaco, II den. de bosco de Vevra.
Seignoretus dictus Petiz, II den. de eodem bosco.
Gaudinus, I den. de eodem bosco.
Stephanus filius domini Petri Nestienne, VI den.
Hugo li Bauz, XII den.
Bernardus Retinz, ob.
Hugo Droinl et liberi Bernardi ejus fratris, III den.
Probus Homo dou Bruillat, ob.
Johannes Viaudi, IIII den. ob.
Agnes Relicta au Pierre dou Bruillat, ob.
Durandus Closelli, III ob.
Regnaudus filius Gaufridi Giraudi, II sol. VI den.

Guinus Borrelli, I den.

Hugo filius Mercerii, ob.

Stephanus de Pasturello et Petrus Valez, II den. et ob.

Item idem Stephanus, I den. de eodem bosco.

Radulphus Vauleaus, II den.

Guiotus Forestarii, ob.

Item idem Stephanus et Guillermeta de Pasturello, II den.
ob.

Arnulphus dou Rie, I den.

Item et idem et Guido Viaudi et Johannis Paint, II den.

Hugo dictus Goillat, I den.

Perellus Silvestri, I den.

Johannes Columbi, III den. ob.

Perrinus Columbeaus, I den.

Morellus Lordi, ob.

Hugo Bardet, VI den. de terra dou Mau pas.

Bernardus Boins, IIII den. de eodem bosco.

Johannes Paillardi, III ob.

Pueri Hugonis Guiton, II den.

Pueri Odonis p. de Parsiaco, I den.

Pueri Stephani et Raolini Aurardi, I den. de terra dou Gue.

Item ob. de prato dou Chatelet.

Beiardis Marione, ob. de eodem bosco.

Comes de Parsiaco. I den. de eodem bosco.

Amelina Meline, XVI den.

Guiotus Moinnat, IX den. ob.

Isabellis la Maitrece, II den. de terra de Brocis.

Filius Johannis Marione, I den.

Pueri Morelli dicti Nysebeau, V den.

Robinus de Vanna, IIII den.

Jobertus de Rovra, II den. Perellus Morini, I den.

Johannes Fromonz, V den.

Hugo de Croto, XIII den.

Regnaudus dou Rie, V den.

Guiburgis la Renaude, ob.

Michael Magistri, III den.

Regnaudus filius Stephani Menueti, V den.
Perrinus Fromonz, III den.
Girardus Suriaz, ob.
Filia Ruffe de Croto, II den.
Relicta Guillermi Beser, ob.
Relicta Guitonis de Vevra, III ob.
Morellus Mechini, II den.
G. Abbi, I den.
Benevenuta Turpine, II den. ob.
Alba de Vevra, VI den.
Hugo Rapini, III den.
Johannes filius Danielis, ob.
Johannes Brunelli, ob.
Perrinus Guilloti, III ob.
Garnerius Colangeaus, ob.
Robinus de Croto, XIII den.
Johannes li Motonnaz, III ob.
Johanna de Croto, XIII den.
Martinus Beaus Garz, II den.
Filia dicti au Pot, ob.
Girardus de Croto, III ob.
Relicta Raolini Beser, ob.
Hugo Jarriaz, I den.
Durandus et Perellus Jarrez, III ob.
Bernardus Gauderi, I den.
Radulphus Beaugart, III den. ob.
Raolinus li Beaus, I den.
Stephanus Beaus Garz, XIX den.
Perrinus de Givriaco, I den.
Dictus Cusins Bruillaz, XXV den. ob.
Item idem Cusins, XVIII ob. et ratione uxoris sue.
Biquerez, XXI den.
Hugo Baiser, VII den. et ob.
Relicta Michaelis de Croto, ob. de Esarto.
Garnerius filius Nestienne, X den.
Durandus ejus sororius, V den.

Relicta Raolini Giraudi, XII den.
Johannes Malini, VI den.
Petroninus Calderonis, I den.
Robinus Coopertor, I den.
Relicta Johannis Doselli, II den.
Robertus de Ulmo, pictam.
Robinus gener dicti Ganart et Michael Beraudus, VII den. ob.
Annetus filius Garperii Valet, ob.
Martinus Male Gaingne, XV den. de Esartis.
Johannes Moinnet, III den.
Petrus Clopet, III den. ob.
Johanna Nurus Andree Viaudi, III ob.
Johannes de Campis, II den.
Hugo de Curte, ob. Petrus Moinnot, XI den.
Relicta Abbonis, VI den.
G. Chopet de Joncheria, III den.
Jaqueta filia a la Gonnete, XIII den. de domo et oscia dicti
Mali Gaingue.
Petrus de Campis, XIII den.
Brutinus de Solengiacco, I den.
Martinus de Moncello et ejus sororius, I den. de bosco au
Feiret.
Item idem Martinus, I den. de bosco.
Perrinus Tude et Aremburgis filia Stephani Ferre, I den.
Amietus Racauz, III ob.
Pueri Radulphi le Bau, V s. Raolinus Closelli, I den.
Bernardus Agnardus, III den. de osciis de Croto:
Hugo Moinnot, V sol.
Item, V den. de tenementis qui fuerunt Perrini Forestarii.
Johannes Danielis et Guiotus ejus filiaster, I den.
Hugo Marescalli, VIII den. Raolinus Moinnot, II den. ob.
Dandinus Moinnot, I den. de bosco qui fuit au Foet.
Perrotus li Baus, I den.
Pueri Regnaudi de Malo Campo, V den.
Hugo de Curte et Michael ejus frater, II den. et ob.
Item idem Hugo, ob.

Durandus Boins, III ob: de Assartis.

Item predictus Hugo, V den. de prato de Stagno.

Pueri Marie de Croto, VII den.

Guillermus Brunelli, III ob.

Ysabella relicta Sironis le Baul, IX den. de Assartis.

Franciscus Robelinus de Paranchia, I den. de bosco qui fuit Regnaudi Maicet.

Item idem Raolinus et Stephanus Berardi, II den. de eodem bosco.

Relicta Raolini Giraut, III ob: de oschia de Croto.

Perrinus Forestarius, IIII den. de bosco de Vevrai.

XXXIX.

HEE SUNT RES PERTINENTES AD DOMUM DE PARRETIACQ ET
FUERUNT RADULPHI FORESTARIJ,

Quas debet excolere ad medium, usque ad sex annos cum propriis sumptibus Stephanus Nestlenné.

Videlicet : omnes terras tam de vinagio quam de tramesio (1) ad dictam domum pertinentes. Dictus Stephanus habebit paleas (2), salvis necessariis quantum dominus episcopus divertet ad dictam domum. Item et quarterium vinee desubtus viam, quarterium vinee quod fuit Raymondi Valois. Duo arpenta vinee apud Chasseingues, dimidium arpentum vinee quod fuit Turpine. Dimidium arpentum vinee quod fuit Giraudat. Tria arpenta vinee sita subtus clausum Domini. Item arpentum vinee dou Cracat. Et debet dictus Stephanus pondere annuatim in quolibet arpento decem propagatores cum propriis sumptibus et quadrigare racemes usque ad pressorium domini, et dominus debet sibi ministrare cuppas et tortularia propriis sumptibus domini.

(1) Trémois, blés de mars ou de printemps.

(2) Les pailles, excepté celles que l'évêque se retiendra pour les besoins de sa maison.

Domino episcopo remanent : dimidium arpentum vinee super clausum. Decem arpenta in dicto clauso existencia. Arpentum Gerbaudorum. Duo arpenta de Maugivre. Tria arpenta vinee Albe. Sex haste Confidrelli. Tria arpenta Daignon. Vinea Roset. Quatuor arpenta de Escurebec. Quarterium de Lambue. Tria arpenta et quarterium de Parresi.

Dictusque Stephanus habebit usque ad dictos sex annos sex arpenta pratorum de Marenges. Duo arpenta et dimidium de prato de Anute. Duo arpenta et dimidium de prato Aufroy et dominus habebit residuum aliorum pratorum.

Item Martinus Rose habet domum et hoschiam sitam ad desubtus Parresi pro L solidis, usque ad sex annos.

Johannes li Bauz tenet oschiam et terras que fuerunt dicti Radulphi de quibus debet annuatim LX sol.

Petrus li Bauz dabit IIII libras annuatim.

Item si dominus episcopus sit presens Nivernis in purificatione beate Marie Virginis et celebraverit missam in abbattia beate Marie, Abbatissa debet eidem domino unum panonem et unam tinetam pimenti et corrigie defferencium dictum panonem et pimentum debet remanere cambellariis domini episcopi.

Si dominus episcopus sit presens in choro maioris ecclesie in predicto festo, quando cerei distribuuntur, sacrista debet sibi dare unum cereum ponderantem tres libras cere.

Officium cancellarii (1).

Primo debet custodire sigilla.

(1) Cette rubrique est d'une écriture postérieure. Les mots qui suivent sont les derniers du manuscrit, non par manque d'espace, mais par l'intention évidente de l'écrivain qui n'a probablement pas voulu poursuivre plus loin son travail. Il reste encore à la suite plusieurs feuillets blancs.

APPENDICES.

APPENDICE A.

CONTRAT DE VENTE D'UN PRÉ CHARGÉ D'UN CENS ANNUEL
DE TROIS DENIERS A PAYER AU CHAPITRE DE PRÉMERY,
EN 1281 (1).

Omnibus presentes litteras inspecturis, officialis curie Nivernensis, salutem in Domino. Noveritis quod Guido Pascaudi, burgensis de Primiriaco, constitutus coram Johanne Picardi, capellano domini episcopi Nivernensis, cui quoad hec comissimus vices nostras, publice confessus est se vendidisse, tradidisse, concessisse et perpetuo quittavisse Guillelmo Gabeu, clerico, et suis heredibus, pro centum solidis fortium Nivernensium suis quitis et sibi solutis in pecunia numerata, quoddam pratum situm in parrochia de Primiriaco, juxta pratum prebende domini Johannis Alberici et magistri Johannis de Chaseyo, ex una parte, et juxta pratum Laurencii de Vauclein ex altera. Et est sciendum quod Johanna mater dicti Guidonis et Ysabella ejus uxor, predictam venditionem et quittance dicti prati a dicto Guidone factam voluerunt, laudaverunt et concesserunt coram predicto capellano; et promiserunt per fidem suam in manu dicti capellani datam, tam a dictis mulieribus quam a dicto Guidone, quod non venient contra ista et quod garantizabunt et defendent, jam dicto emptori et suis heredibus, dictum pratum venditum sub tribus denariis census, reddendis capitulo

(1) Bibliothèque impériale, manuscrit latin, n° 9120, pièce cotée Nevers, n° 10.

de Premiriaco, annuatim, absque onere alio possidendum. Et tam dicte mulieres quàm dictus Guido supposuerunt se quoad hec jurisdictioni et coercicioni curie Nivernensis. Renunciaverunt exceptioni fori per fidem suam, quantum ad ea et pecunie non solute nec numerate, beneficio restitutionis in integrum, condicioni sine causa, deceptioni et circonvencioni quibuscumque, necnon omni juri canonico et civili, ceterisque actionibus et exceptionibus universis quæ contra hec possent dici, et maxime sibi juribus et privilegio in favorem mulierum introductis, prout nobis postea retulit dictus capellanus cui fidem adhibuimus pro hac parte. In cujus rei testimonium presentibus litteris apposuimus sigillum curie Nivernensis. Datum anno Domini millesimo ducentesimo octuagesimo primo; die veneris post festum Sancti Johannis ante portam Latinam.

APPENDICE B.

ACCORD ENTRE L'ÉVÊQUE DE NEVERS ET LE PRIEUR D'AUBIGNY
AU SUJET DES DROITS DE JUSTICE DE LA CHATELLENIE
D'AUBIGNY, EN 1287 (1).

Universis presentes litteras inspecturis, Egidius permissione divina Nivernensis episcopus, Symon Decanus, totumque capitulum Nivernensis ecclesie, frater Symon humilis prior de Karitate, Cluniacensis ecclesie (2) totusque ejusdem loci conventus, necnon et frater Manassérius, humilis prior de Albigniacó super Ligertim, Nivernensis diocesis, salutem in Domino habundantiam duricias et obscuritates et alia litium seminaria ex quibus sepe crimina oriuntur prout possumus extirpando. Hinc est quod,

(1) Bibliothèque impériale, manuscrit latin, n° 9120, pièce cotée Nevers, n° 11.

(2) Un coin du parchemin de cette chartre a été coupé; le texte se trouve ainsi privé de quelques mots.

cum olim inter bone memorie Robertum (1) quondam (episcopum Nivernensem, contentio verteretur) in justicia de Albigniaco ex una parte, et Nicholaum quondam priorem de Albigniaco ex altera, quedam compositio facta fuerit, in qua si omnino teneret, prout nonnullis videbitur. pateretur intolerabile detrimentum, et prioratus de Albigniaco nullum inde haberet aut modicum incrementum; nos sane discretionis oculis advertantes et alteram ecclesiam cum factura alterius locupletari nolentes, volentesque quod, si quod durum aut incertum appareret in litteris supra dicta compositione confectis, ad justiciam et equam certitudinem reduceretur omnino, ipsis diligenter et sepe inspectis supra dicta compositione servanda in posterum. Nos episcopus, de concilio et assensu decani et capituli predictorum, et Nos prior de Albigniaco de auctoritate privata et assensu prioris de Karitate predicti conventus etiam dicti loci. concilio et assensu adhuc duricijs et obscuritatibus omnino sublati, quod nos prior de Albigniaco ad instar dicti Nicholay predecessoris nostri dictum episcopum et ejus participes in justicia castellanie potestatis et ville de Albigniaco, et successores eorum associavimus et adhuc associamus ad blaeriam et omnimodam secularem justiciam de Dompna Petra et pertinenciarum earumdem, tam in terrâ quam in aquâ, que nostre erant singulariter proprie; in quibus et in omnibus exspectamentis, juribus et rebus aliis que ratione et occasione secularis justicie possunt aliquatenus provenire, percipient de cetero dictus episcopus et ejus participes, duas partes, et nos et successores nostri terciam partem.

Item associavimus et adhuc associamus eosdem ad blaeriam totius castellanie de Albigniaco et ad justiciam totius terre nostre site in potestate, castellania et villâ de Albigniaco et pertinencijs earumdem, necnon et banniviam et vineariam de Albigniaco quas dicebamus proprias nostras esse. Et nos, episcopus, ad instar dicti Roberti, predecessoris nostri, qui

(1) Robert évêque de Nevers en 1266.

una cum participibus suis associavit dictum Nicholaum priorem, associavimus et adhuc associamus dictum Manasserium, nunc priorem de Albignaco, et successores ipsius, ad justiciam quam nos et nostri participes dicebamus nos habere in villâ castellanâ ac potestate de Albignaco et in pertinenciis earumdem, tam in terrâ quam in aquâ, tali modo quod si prior et successores sui in tota justicia castellanie ville et potestatis de Albignaco et pertinenciis earumdem et in omnibus explectamentis, juribus et rebus aliis que ratione et occasione secularis justicie possunt aliquatenus provenire, percipient de cetero terciam partem, et nos episcopus et nostri participes duas partes; salvis tamen et retentis, nobis episcopo et successoribus nostris, homagiis nostris factis et faciendis et omni jure feodorum et retrofeodorum nostrorum; salva etiam, nobis episcopo, justicia et explectamentis, si questio moveatur super proprietate rei feodalis vel super delicto hominis feodalis occasione feodi proprietate contra dominum suum; prioribus de Albignaco et de Karitate et eorum prioratibus homagiis suis factis et faciendis et omni jure feodorum et retrofeodorum suorum, necnon justicia et explectamentis si questio moveatur super proprietate rei feodalis vel super delicto hominis feodalis, occasione feodi proprietate contra dominum suum, salvis similiter vice versa. Hoc etiam excepto retento et salvo nobis episcopo et successoribus nostris, quod dictus prior et ejus successores in pedagio de Albignaco terre et aque in futurum nichil percipient vel habebunt. Emenda tamen communis erit nobis episcopo, prioribus et participibus, pro portione predicta.

Item membra animalium que alias appellantur ossa nos episcopus soli percipiemus et habebimus a venditoribus animalium predictorum.

Item, nos episcopus, soli habebimus jus tradendi mensuras, ad vinum tantummodo, et ad dolia effigandum seu mensurandum ad aquam, in tota potestate, castellania et villa de Albignaco, et emolumentum quod ratione dicte tradicionis provenit et quod pro tradicionemensure predictæ consuevit percipi proprium nostrum erit. Alia autem explectamenta que inde occa-

sione secularis justicie provenient communia erunt pro porcione predicta. Hoc tamen salvo dicto priori et ejus successoribus quod si in domo sua quam inhabitat aut in duabus grangiis suis aut in cellario suo voluerint vinum aut bladum vendere aut alias mensurare, mensuras a nobis recipere minime tenebuntur. Nec nos episcopus si in domo nostra de Albigniaci aut in grangia nostra voluerimus vinum aut bladum vendere aut alias mensurare, mensuras recipere tenebimur a priore nec a participibus supradictis. Alie vero omnes mesure et pondera communiter tradentur, et emolumentum inde, ratione dicte tradicionis, et alias proveniens, erit commune. Salvo jure prioris et prioratus de Karitate ad quem pertinet singulariter mensura salis et emolumentum ratione tradicionis mesure proveniens quando in ripparia sal mensuratur ad minam. — In villa autem de Dompna Petra que non est de predicta castellania non habebimus jus tradendi mensuram, sed ad priorom de Albigniaci, et emolumentum ratione tradicionis proveniens singulariter pertinebit. Alia autem omnia explectamenta que inde occasione secularis justicie provenient, communia erunt pro porcione predicta. — Sciendum vero est quod justicia hominum quorumcumque in villa de Dompna Petra et pertinenciis et tota castellania, potestate et villa de Albigniaci manencium in presenti et mansurorum in futuro, per quemcumque se advocent, quamdiu in predictis locis manserint, nobis episcopo, priori ac nostris participibus, pro dicta porcione erit communis. — In predictis vero villis de Dompna Petra et de Albigniaci, nos episcopus, dictus prior ac participes nostri ponemus Servientes communes pro justicia conservanda, exercenda et etiam explectanda, qui fidelitatem, per juramentum suum, facient nobis omnibus; vel si nos omnes non possemus in eligendis servientibus communibus concordare, quilibet nostrum pro predictis exequendis et exercendis ponet suum proprium servientem qui omnes et singuli fidelitatem facient cuilibet nostrum, nec pro serviente habebitur predicta fidelitate non facta. Et nichilominus quilibet nostrum suum proprium servientem habere poterit in locis predictis, pro censibus, costumis et aliis redditibus suis ac emendis

pro defectu premissorum levandis, colligendis et exigendis. — Que omnia quilibet nostrum in terra sua et hominibus suis et alienis libere percipiet et habebit. Si vero contingat quod aliquis hominum nostrorum manencium in terra alterius nostrum conqueratur quod dominus suus iniuriatur ei super aliqua re mobili vel immobili, ille nostrum, videlicet episcopus vel prior, de quo fiet conquestio super hoc coram alio nostrum non tenebitur stare juri.

Ad usus vero et consuetudines patrie de eschaetis mobillium et immobilium rerum erit. Preterea nullus nostrum in terra alterius fundum, sine consensu domini de quo fundus movebit, acquirere poterit seu etiam retinere. Concordatum est etiam inter nos quod si fundus movens de censiva alterius nostrum per eschaetam manus mortue ad aliquem nostrum devenerit, et ille ad quem devenerit mercaverit eum heredi defuncti vel alii, pro mercacione illa laudas et vendas non tenebitur solvere domino censum fundi receptor.

Item justicia domorum quas nos episcopus et participes nostri nunc habemus in Castro de Albigniaco nec non et grangie nostre de Albigniaco et propriiarum earundem, prout sunt limitate et mete apposite, et de omnibus ibidem delinquentibus, propria nostra erit.

Item justicia de propria familia nostra ubicumque et adversus quoscumque delinquat, singulariter propria nostra erit, exceptis domo prioris de Albigniaco quam nunc inhabitat, cellario, duabus grangiis et propriis earundem, prout sunt limitate, et mete apposite in eisdem. — Similiter justicia domus prioris quam nunc inhabitat in Castro de Albigniaco, nec non cellarii sui et duarum grangiarum suarum in villa de Albigniaco existentium et propriiarum earum, prout sunt limitate et mete apposite, et de omnibus ibidem delinquentibus erit singulariter propria prioris predicti.

Item justicia de propria familia dicti prioris singulariter propria sua erit, ubicumque et adversus quoscumque delinquat, exceptis domibus nostris quas nos, episcopus et nostri participes, nunc habemus in Castro de Albigniaco, nec non et grangia

nostra et propriis earum, prout sunt limitate et mete apposite in eisdem. Appellatione autem proprie familie, in hoc casu, illas tantum personas intelligi volumus et concludi que paseuntur propriis sumptibus dominorum, et in eorum serviciis continue immorantur. In domo autem nostrâ, quam nos episcopus habemus in Castro de Albigniaco, erit prisio seu carcer, nec in tota justicia, potestate et villa de Albigniaco erit prisio nisi ibi. Hoc salvo dicto priori quod propriam familiam ubicumque delinquentem, ut dictum est, necnon quoscumque extraneos, in dictis domo prioris quam inhabitat, cellario, duabus grangiis, secundum limitationem earum, ut supradictum est, delinquentes in domo sua solus detinere poterit, justiciare, imprisonare et eciam coercere. Hoc similiter salvo dicto episcopo quod propriam familiam suam ubicumque delinquentem, ut dictum est, necnon quoscumque extraneos in dictis domibus suis quas habet in Castro de Albigniaco, grangia sua et propriis earumdem, in domo sua solus absque priore et participibus supradictis, detinere poterit, justiciare, imprisonare et etiam coercere. Servientes vero supradicti a quocumque positi fuerint prisionarios captos communiter justiciandos tenebuntur adducere ad domum episcopi, et custos carceris, per juramentum tenebitur sine difficultate, recipere custodire et equaliter distinguere pro qualitate delicti. Similiter placita tocius justicie, castellanie potestatis et ville de Albigniaco et de Dompna Petra et omnium ibidem existencium communiter justiciandorum tenebuntur in domo episcopi predicta, per gentem episcopi, prioris et participum predictorum, et erunt sumptus captorum et detentorum in dicto loco, communiter tamen justiciandorum, comunes. Poterimus autem nos episcopus et prior predicti et quilibet nostrum per se homines nostros qui non morantur in justicia communi predicta, si ad domos nostras predictas declinaverint, detinere et justiciare ibidem. Actum etiam est inter nos expresse quod poterimus, nos et quilibet nostrum, dictas domos et proprias predictas, secundum quod sunt limitate, claudere et firmare cum crenellis et turribus, et fossata facere et etiam reparare prout et quando nobis et nostrum cuilibet videbitur expedire.

Volumus autem quod omnes et singule littere antea a quocumque composite et alias de hac societate confecte, omnino nullius sint momenti, presenti expositione durante et rata manente, nisi in quantum ligant et astringunt heredes defuncti *Johannis de Mota*, militis. Actum est etiam inter nos et concordatum expresse quod, in prædictis locis seu in propriis supradictis, non possumus, nos vel alter nostrum, in futuro hospites ponere ad manendum. Nec ibidem alter nostrum sine voluntate et assensu alterius nundinas vel mercatum facere, quin justitia sit communis; et omnia et singula emolumenta que provenient ex predictis erunt communia. Que omnia et singula tenere et inviolabiliter observare promisimus, et contra premissorum aliquod non venire; et in premissorum testimonium et munimen sigilla nostra, nos episcopus et prior de Albigniaco, predicti, presentibus duximus apponenda.

Nos vero Symon, Decanus et capitulum Nivernense, predicti, et nos, Symon, prior de Karitate et conventus ejusdem loci attendentes in pace et compositione predictis utriusque ecclesie utilitatem versari, dictam compositionem volumus, approbamus et expresse eidem consentimus. Et ad perpetuam rei memoriam sigilla nostra presentibus duximus apponenda. Nos prior de Karitate super premissis omnibus et singulis, dicto priori de Albigniaco ab inicio et presencialiter auctoritatem prestantes. Datum anno Domini millesimo ducentesimo octuagesimo octavo, die veneris ante festum nativitate beate Marie virginis.

APPENDICE C.

HIC SUNT ARTICULI CONCORDATI SUPER JUSTICIA ET JURISDICTIONE TEMPORALI HOMINUM DOMINI COMITIS NIVERNENSIS ET EPISCOPI NIVERNENSIS. ANNO 1301 (1).

Primo quod dictus comes habebit et exercebit omnimodam temporalem jurisdictionem in homines dicti episcopi, cubantes

(1) Bibliothèque impériale, manuscrit latin, n° 9120, pièce cotée Nevers, n° 13.

et levantes in jurisdictione et justitia temporali dicti comitis. Et vice versa dominus episcopus eandem jurisdictionem exercebit in homines dicti comitis cubantes et levantes in justitia et jurisdictione temporali dicti episcopi, ita quod judex cujuslibet tam comitis quam episcopi dictam jurisdictionem exercebit in locis ubi cubantes et levantes erunt et ubi consueverunt exercere, ita videlicet quod, si causa sit civilis erit in electione hominis conventi, si summa excedat viginti solidos declinare forum dicti judicis et poterit petere remicti ad ballivum dicti judicis, et remictetur. Similiter remictetur si causa sit realis vel etiam criminalis sub istis tamen temperamentis quod dictus comes vel sue gentes trahere non poterunt coram ipsis homines dicti episcopi, in causis civilibus nisi appareat conquerens; nec in causis criminalibus nisi legitimus appareat accusator seu etiam denunciator vel nisi homo deprehendatur in presenti forefacto vel forefactum contingat esse notorium, vel fama publica labore. Et vice versa nec episcopus seu deputatus ab eo.

Item est proloquutum quod si contingat hominem dicti comitis capi a gentibus dicti episcopi seu detineri, et vice versa hominem dicti episcopi a gentibus dicti comitis, et ipse captus pecierit recredenciam, in continenti fiet sibi, dum tamen promictat stare juri et de stando fidem beatam competenter, et vice versa sic fiet homini dicti episcopi, nisi esset talis casus in quo, si persona libera esset capta, quod per fidejussorem non recrederetur, et si inveniatur quod homo captus fuerit injuste captus, quod servientes capientes et prepositi detinentes tenentur ad expensa et dampna.

Item est proloquutum quod si homo episcopi, non cubans nec levans in justitia comitis, ad justiciam comitis venerit, causa negociatur aliennis vel quacumque aliqua causa, non tamen causa morandi ibidem, non poterit ibidem conveniri seu detineri, nisi in presenti forefacto capiatur, vel nisi ratione facti fori in illo adventu, vel nisi spontane confessionem fecerit, vel litem, fuerit conteste coram ipsis; et vice versa sit de homine comitis.

De emendis vero sic proloquutum est quod de simplici clamore levabuntur solum quatuor denarii, de emenda septem

solidorum duodecim denarii, de emenda sexaginta solidorum quinque solidi; si excedat sexaginta solidos cuilibet domino hominis proprio applicabitur nisi in ballivum prepositum et servientes manus... et in isto casu de servientibus emenda taxabitur per ballivum comitis et episcopi, et si non possint concordare jurabunt statim dicti ballivi de juste et legitime taxando dictam emendam, et si non possit concordare ille iudex in cujus iusticia delictum fuerit factum, secundum jus et consuetudinem observatam taxabit eam.

Item est proloquutum quod si aliquis servorum conqueratur vel denunciaret sive accuset aliquem hominem et succumbat, quod teneatur ad expensa et dampna.

Item est proloquutum quod si homo episcopi vel comitis forefecerit ita, quod propter forefactum debeat prodere bona sua, statim crederetur domino suo, refusus expensis capti delinquentis in prisione factis.

Item quilibet comes et episcopus poterunt assignare ad bona sibi ex manu mortua provenientia, et tallias atque questas a suis hominibus exigere, bordelagia explectare, census exigere et pro defectu gagiare, in quocumque ipsorum dominorum iusticia existant hujusmodi homines et res, secundum consuetudinem proprie notoriam et approbatam et hactenus pacifice observatam. Ita tamen quod per hoc nulla iusticia alieni ipsorum dominorum in alterius iusticiam acquiratur.

Item est proloquutum quod si aliquis homo capiatur et postea liberetur quod custos carceris seu icolator seu quicumque serviens nichil habebit. Datum et actum 1^{ma} die jovis post festum beati Martini estivalis. Anno Domini m^o ccc^o primo.

APPENDICE D.

DÉNOMBREMENT FAIT EN 1339 A L'ÉVÊQUE DE NEVERS, SEIGNEUR D'URZY, DES TERRES ET AUTRES DROITS POSSÉDÉS EN FIEF A DEMEURS PAR HUGUET, JEAN ET HUGON, FILS DE HUGON DE VEAUCE (1).

Universis presentes litteras inspecturis, Johannes Gendreti clericus, custos sigilli Regis in prepositura de Sancti Petri monasterio, salutem. Noveritis quod coram Johanne Borrelli, clerico jurato Regis et dicti sigilli notario, cui quo ad hec commissimus vices nostras, constitutus Huguetus Francisci, clericus, publice et in jure confessus est, se tenere in feodum, a reverendo in Xristo patre ac domino, domino episcopo Nivernensi, ratione dicti sui episcopatus Nivernensis ac domus sue de Urziaco, omnes res hereditarias ipsius Hugueti inferius nominatas et expositas :

I.

Primo et videlicet medietatem pro indiviso domus et chafaudi de Demurs (2), in qua dictus Huguetus et Johannes et Hugo liberi defuncti Hugonis de Velcia ad invicem commorantur, cum grangiis et garennas retro dictam domum sitis et existentibus, ac aliis dicte domus pertinentiis universis, prout dicta domus alias fuit partita cum domibus Stephani et Johannis liberorum defuncti Hugueti de Germigniaco.

Item medietatem pro indiviso duarum oschiarum ad desubtus dicte domus sitarum, quarum una adheret prato vocato *précloin*, quod est dictorum liberorum defuncti Hugueti de Germigniaco,

(1) Bibliothèque impériale, manuscrit latin, n° 9120, pièce cotée Nevers, n° 20.

(2) Aujourd'hui Demeurs, hameau et usines dépendant de la commune d'Urzy.

ex una parte, et predictæ garenne ex altera, et alia sita est juxta oschiam defuncti Petronini Galtheron, ex una parte, et juxta oschiam liberorum defuncti Regnaudi de Putheo, ex alia parte, et dicto prato vocato *précloin* ex altera.

Item medietatem pro indiviso vigulti et arborum frutiferum in dicto vigulto (1) existentium, sitorum juxta domum et oschiam liberorum dicti defuncti Regnaudi de Putheo ex una parte, et juxta oschiam liberorum defuncti Stephani Cortaudi ex alia parte.

Item medietatem pro indiviso cujusdam campi vulgariter appellati, campus *de Molino*, prout se comportat de longitudine et largitudine, adherentis chemino per quem itur ad molendinum de Demurs, ex una parte, et cuidam alio chemino Regali per quem itur de Primiriaco apud Nivernis (2), ex alia parte.

Item medietatem pro indiviso cujusdam pecie terre vocate, campus *dou Gaachat*, adherentis predicto campo de Molino ex una parte, et magno chemino Regali predicto ex alia, et terris vocatis terris fortibus ex altera.

Item medietatem pro indiviso cujusdam pecie terre vocate, oschia Aubepini adherentis dicto campo de Molino ex una parte, et chemino per quem itur de dictis Molendinis apud vadium Feni ex altera.

Item medietatem pro indiviso cujusdam pecie terre vocate, *terres fortes*, prout est hinc et inde hactenus lymitata, adherentis dicto chemino Regali superiori ex una parte, et chemino inferiori ex altera parte et domui Johannis Bercelli, quodam parvo itinere intermedio, ex alia parte.

Item medietatem pro indiviso cujusdam pecie terre vocate, campus *dou Doay*, prout se comportat in longitudine et largitudine, adherentis terre relicte Stephani Cortaut ex una parte, et vico per quem itur de Demurs apud vadium Feni ex altera,

(1) Verger.

(2) La route royale dont il est parlé ici occupait évidemment la même place que de nos jours.

ac addesubtus cujusdam prati vocati pratum *dou Douay* ex alia parte.

Item medietatem pro indiviso cujusdam domus cum oschia retrosita, cum pertinentiis ejusdem, quam tenere solebat ad bordelagium dicta *la Bergere*, contigue oschie vulgariter appellate, oschia de furno Viguelli, ex una parte, et calmis *dou Vigaul* ex altera.

Item medietatem pro indiviso cujuslibet pecie terre vulgariter appellate Vigultus, site juxta oschiam dicte domus a *la Bergere*, ex una parte, et juxta dictas calmas *dou Vigaul* ex alia.

Item medietatem pro indiviso cujusdam pecie terre vocate, oschia de furno Viguelli, site ante domum defuncti Johannelli de Viguello juxta calmas de Viguello (1), ex una parte, et juxta domum a *la Bergere*, quodam parvo itinere intermedio, ex altera.

Item medietatem pro indiviso cujusdam pecie terre vocate *les Toraux*, prout se comportat et partiur, contigue terre Dyoniseti, filii Johanneti Pion domicelli, ex una parte, et domui Johannis Bercelli ex altera, et dictis duobus cheminis regalibus addesuper et dessubtus ex altera parte.

Item medietatem pro indiviso cujusdam pecie terre vocate campus *des Acens*, adherentis brociis de Demurs ex una parte, et terris heredum defuncti Regnaudi Mechini ex alia parte, et chemino per quem itur de Demurs apud vilagium de Baulon ex alia parte.

Item medietatem pro indiviso cujusdam pecie terre vocate campus *de la Marne* adherentis dictis brociis de Demurs ex una parte et *via de la Jarrie* ex altera.

Item medietatem pro indiviso cunctarum terrarum incultarum vocatarum, *calme dou Vigaul*, sitarum juxta predictum campum *de la Marne* ex una parte et juxta nemus de Brociis ex altera.

(1) *Dou Vigaul*, *Viguelli*, *de Viguello*, c'est le même nom sous plusieurs formes.

Item medietatem pro indiviso septem arpentorum prati vocati pratea *dou Douay* siti juxta rippariam Niveris ex una parte et juxta dictum campum *dou Douay* ex altera.

Item medietatem pro indiviso sexdecim arpentorum prati intertenentium, siti in pratea de Demurs adherentis cuidam riello Niveris ex una parte, qui partitur dicta sexdecim arpenta et insulas dictorum es Boorons ex una parte, et pratis Hugonis Borbonnat ex altera.

Item medietatem pro indiviso duorum arpentorum prati sitorum in pratea de Demurs contiguorum riello pasturelli de la Chamiere ex una parte, et prato Guillelmi le Gendre de Duyllia ex altera.

Item medietatem pro indiviso octo arpentorum prati vocatorum, octo arpenta de Tailliis sitorum in pratea de Demurs adherentium pratis Hugonis Borbonnat ex una parte, et prato Stephani de Miners ex altera parte.

Item medietatem pro indiviso cujusdam arpentis prati siti in pratea de Demurs, et partitur cum pratis Stephani de Miners ex una parte, et pratis Hugonis Borbonnat ex altera parte.

Item medietatem pro indiviso duorum arpentorum prati vocatorum *arpenta de Ponte de Monteta* sitorum in dicta pratea juxta prata Mineti de Vandenesse ex una parte, et juxta prata Stephani de Miners ex alia parte.

Item medietatem pro indiviso cujusdam prati appellati arpenta Paumerii siti in dicta pratea juxta prata dicti Hugonis Borbonnat ex una parte, et juxta prata Stephani de Miners ex alia parte.

Item medietatem pro indiviso cujusdam prati siti in dicta pratea et partitur ad fulcam et ratellum cum dicto Mineto de Vandenesse, et est situm juxta pratum Stephani de Miners ex una parte.

Item medietatem pro indiviso quatuor arpentorum prati que quondam fuerunt partita ad alia quatuor arpenta cum dicto Stephano de Mineris, et sunt sita in dicta pratea videlicet duo adherentia prato Stephani de Mineris ex una parte, et cuidam

prato quod tenet Minetus de Vandenesse ex altera parte. Et alia duo arpenta adherentia pratis Stephani de Miners ex una parte et cuidam arpeno appellato arpentum *de lierce* ex altera.

Item medietatem pro indiviso dicti arpentis appellati *de la Lierce* siti in dicta pratea juxta quoddam pratum Stephani de Miners vulgaliter appellatum arpenta *quarre*.

Item medietatem pro indiviso cujusdam arpentis prati appellati *larpenterat* siti in dicta pratea juxta quoddam pratum quod tenet Minetus de Vandenesse ex una parte et juxta rippariam vocatam *le pré Luisant* ex altera parte.

Item medietatem pro indiviso trium arpentorum prati appellatorum pratum *des Montes* sitorum in dicta pratea juxta quoddam pratum Stephani de Miners ex una parte, et juxta quoddam quarterium prati quod est curati de Urziaco ex alia parte.

Item medietatem pro indiviso trium arpentorum prati appellatorum prata de planchiis sitorum in dicta pratea de Demurs adherentium dictis sexdecim arpentis superius limitatis et confinatis ex una parte, et ripparie Niveris ex alia parte, et quarterio prati dicti curati de Urziaco ex altera.

Item medietatem pro indiviso cujusdam pecie prati vocate *lile sade* site in dicta pratea juxta quatuor arpenta vocata *de la Braye* ex una parte et juxta rippariam Niveris ex altera.

Item medietatem pro indiviso cujusdam pecie prati vocate insule de retro molendina de Demurs site juxta pastorale dicti molendini ex una parte, et juxta dicta sexdecim arpenta prati superius limitati.

II.

Item quartam partem pro indiviso bordelagiorum que sequuntur :

Primo et videlicet unius quartalli frumenti, unius galline et quatuor denariorum, de proprio bordelagio debito et solvere consueto annuatim a liberis et heredibus defuncti Regnaudi de Putheo, supra quadam grangia et oschia retro dictam grangiam sita in villa de Demurs juxta oschiam liberorum defuncti Petro-

nini Gautheron ex una parte, et juxta cheminum publicum vilagii de Demurs ex altera.

Item unius quartalli frumenti, unius galline et quatuor denariorum, de proprio bordelagio debito et solvere consueto annuatim a Johannino Sardelli, supra quadam domo quam inhabitat cum oschia retrosita sita apud Demurs juxta campum de molendino ex una parte, et juxta oschiam liberorum defuncti Hugueti de Germigniaco ex altera parte.

Item unius quartalli siliginis, unius galline et quatuor denariorum de proprio bordelagio debito ab Agneta relicta Stephani Cortaut, supra quadam domo quam inhabitat apud Demurs et supra oschia retro dictam domum sita, que domus et oschia adherent hinc et inde campo de Molendino ex una parte et chemino per quem itur de Primiriaco Nivernis ex alia parte.

Item quindecim boissellorum avene, trium gallinarum et quindecim denariorum, de annuo et proprio bordelagio debito a liberis et heredibus defuncti Regnaudi de Putheo supra domibus quas inhabitant dicti liberi apud Demurs et supra oschiis retro dictas domos sitis, adherentibus hinc et inde terris et oschiis communibus inter dictum Huguetum Francisci et liberos defuncti Hugonis de Velcia.

Item quinque boissellorum avene, unius galline et quinque denariorum, de proprio bordelagio debito ab Agnete relicta defuncti Stephani Cortaudi supra quibusdam murailliis, ubi solebat esse una domus, et supra oschia retrosita, que quidem muraillie et oschia site sunt ab opposito domus liberorum defuncti Petronini Gautheron et adherent oschie liberorum defuncti Hugueti de Germigniaco ex una parte.

Item quinque boissellorum avene, duarum gallinarum et quinque denariorum de perpetuo bordelagio debito ab Alesia relicta defuncti Perelli Cortaudi, supra quadam domo et oschia retro sita que adherent oschie liberorum defuncti Hugueti de Germigniaco ex una parte et magno chemino per quem itur de Primiriaco Nivernis ex altera parte.

Item unius boisselli avene, unius galline et unius denarii de perpetuo bordelagio debito a Beiarde filia defuncti Renoardi

supra quadam domo et modica oschia retro dictam domum sita, sitis apud Demurs juxta oschiam Melote la Bordeliere et juxta viam publicam per quam itur per villam de Demurs ex altera parte.

Item quatuor boissellorum avene, unius galline et quatuor denariorum de perpetuo bordelagio debito annuatim a Symone dicto Lyneux supra domo sua de Demurs et oschia retrosita, que domus et oschia adherent oschie Melote la Bordeliere ex una parte et chemino Regali per quam itur de Primiriaco apud Nivernis ex altera parte.

Item medietatem unius boisselli avene, unius galline et unius denarii de perpetuo bordelagio debito a Johannino Sardelli supra quadam pecia terre sita ad dessubtus le Vignaul adherente hinc et inde terris Hugonis et Johannis liberorum defuncti Hugonis de Velcia et predicti Hugueti Francisci.

Item decem boissellorum avene, duarum gallinarum et decem denariorum de perpetuo bordelagio debito ab heredibus Mellini de Vignello supra eorum domibus et oschiis retrositis existentibus apud Demurs contiguis magno chemino Regali per quem itur de Primiriaco apud Nivernis ex una parte, et terre dicti Hugueti Francisci et liberorum defuncti Hugonis de Velcia ex alia parte.

Item decem boissellorum avene, duarum gallinarum et decem denariorum de annuo et perpetuo bordelagio debito a Melota relicta defuncti Johannis Bordelarii supra domo sua et oschia retrosita adherente terris predicti Hugueti Francisci et liberorum defuncti Hugonis de Velcia ex una parte, et chemino Regali per quem itur de Primiriaco apud Nivernis ex alia parte.

Item medietatem pro indiviso unius boisselli avene, unius galline et duorum denariorum de perpetuo bordelagio debito a Johanne de Ulinis supra quadam pecia terre sita in loco qui dicitur *en la chintre Thome curre*, juxta terram dicti Thome ex una parte et juxta rippariam Niveris ex altera parte.

III.

Item quartam partem pro indiviso omnium censuum infrascriptorum, quos census debent persone infrascripte, supra rebus hereditariis infrascriptis, solvendos in festo beatorum Remigii et Germani :

Videlicet Agnes Cortaude, relicta Stephani Cortaut de Demurs, sex denarios supra dimidio arpento prati siti in pratea de Demurs adherenti senterio per quem itur de Demurs in pratea de Monteto ex una parte, et pratis dicti Hugueti Francisci et predictorum liberorum defuncti Hugonis de Velcia ex alia parte.

Item Dyonisius Godardi de Urziaco, decem denarios supra quadam pecia terre appellate, campus *des Acens* adherentis chemino publico per quem itur de Demurs Nivernis ex una parte, et terre liberorum Regnaudi de Putheo ex alia parte et nemoribus de brociis dominorum de Demurs et altera parte.

Item Hugo Satrin, filius Johannis Satrin, duos denarios supra campo *des Toraux* adherenti campo relicte Anneti Satrin ex una parte et terre Hugueti Francisci et liberorum defuncti Hugonis de Velcia ex alia parte.

Item duos denarios supra quodam quarterio terre appellate quarterium *dou charne* adherentis terre Guillermi Mechini ex una parte et terre Hugonis Bertot ex altera.

Item unum obolum supra dimidio quarterio terre adherentis terre dicte a la Maitresse ex una parte et terre liberorum Robini Satrin ex altera parte.

Item Guillermus Godoz de Bordis duos denarios supra quadam arpento terre site in territorio *des Acens* adherentis terre liberorum defuncti Regnaudi de Putheo et terre Hugonis Bertot ex altera parte, et campo liberorum Johannis Maloti ex altera parte.

Item Regnaudus Satrins duos denarios supra quadam pecia terre site in territorio *des Acens* adherentis terre Hugonis

Bertot ex una parte et terre liberorum Johannis Satrin ex altera parte.

Item Hugoninus Bertot septem denarios supra terra *des Acens* adherenti terre Hugonis Satrin ex una parte et terre Guillermi dicti Dedo ex alia parte, et chemino communi per quem itur de Nivernis apud Primiriacum ex alia parte.

Item liberi Johannini Malot duos denarios supra quadam pecia terre site *ou bas des acens* adherentis terris Guillermi Godet, ex duabus partibus, et terre Agnetis dou vignal ex alia parte.

Item Hugoninus filius defuncti Roberti Chaumeaul duos denarios supra dimidio arpento terre site in territorio *des Places* adherentis terre liberorum Robini Satrin ex una parte et terre relicte Anneti Satrin ex altera.

Item Stephanus et Johannes de Germigniaco fratres quatuor denarios supra quodam arpento terre site in territorio *des Acens* adherentis terre filiarum Maloti Mechini ex una parte et chemino per quem itur de Demurs apud Bordas ex alia parte.

Item Agnes relicta Anneti Satrin duos denarios supra dimidio arpento terre sito in territorio *des Places* adherentis terre liberorum Robini Satrin ex una parte et terre Guillermi Mechini ex altera parte.

Item duos denarios supra quadam pecia terre site in territorio des Toraux adherentis terre dicti Saiger ex una parte et terris Hugueti Francisci et predictorum liberorum defuncti Hugonis de Velcia ex alia parte.

Item quatuor denarios supra quodam arpento terre appellate *la Charue* adherentis terris predictorum liberorum Hugonis de Velcia et Hugueti Francisci ex una parte et chemino communi ex altera parte.

Item liberi Robini Satrin tres obolos supra quadam pecia terre site in territorio *des Places des Acens* adherentis terre Guillermi Mechini ex una parte et terre Roberti Chaumeaul ex altera parte.

Item unum obolum supra quodam quarterio terre site in dicto

territorio adherentis terre Guillermi Mechini ex una parte et terre liberorum Robini Satrin ex altera parte.

Item Ysabella la Mattresse unum obolum, supra dimidio quarto terre site in territorio *des Places des Acens*, adherentis terre Guillermi Mechini ex una parte et terre Hugueti Saiger ex altera parte.

Item Agnes relicta Johannelli dou Vignaul duos denarios supra quadam pecia terre appellate *la Charue* adherentis terre Guillermi Godet ex una parte et terre Guillermi Malet ex altera parte.

Item unum denarium supra quadam pecia terre appellate *le champ Satrin* pro indiviso, adherentis communi chemino per quem itur de Baulon apud vadium Beni ex una parte et terris dicti Hugueti Francisci et predictorum liberorum Hugonis de Velcia.

Item Johannes Berteaul dou Vignaul tres denarios supra quadam pecia terre appellate *le champ de la Rue torte* adherentis terre Guillermi Godeti ex una parte et nemori de Brociis ex altera parte et terre dicti Saiger ex alia parte.

Item Guillermus Mechini sex denarios cum uno obolo, supra quadam pecia terre ipsius Guillermi adherentis terre Hugonis Bertot ex una parte et terre dicti Saiger ex altera.

Item Ysabellis et Agnes filie Miloti Mechini septem denarios supra quadam pecia terre site *aus Acens* adherentis Brociis ex una parte et chemino per quem itur de Nivernis apud Primiria-cum ex altera parte.

IV.

Item quartam partem pro indiviso omnium censuum infrascriptorum, quos census debent persone infrascripte, supra rebus hereditariis infrascriptis, solvendos in festo Annunciationis Dominice, videlicet :

Liberi Regnaudi de Putheo quatuor denarios supra quodam arpenso terre site in territorio *des Acens* adherentis terre here-

dum dicti Satrin ex una parte et terre liberorum Johannis Godart ex altera.

Item unum obolum supra quadam pecia terre appellate *la Belouse* site *es Acens* adherentis terre heredum Regnaudi Mechini ex una parte et terre Hugueti Francisci et liberorum Hugonis de Velcia predictorum ex alia parte.

Item tres obolos supra quadam pecia terre site in campo *dou Doay* adherentis prato *dou Douay*, predictorum Hugueti Francisci et liberorum Hugonis de Velcia ex una parte, et terre relicte Stephani Cortaut ex altera.

Item unum obolum supra quodam quarterio prati siti in praeria de Demurs adherentis pratis dominorum de Demurs ex utroque latere.

Item Agnes relicta Stephani Cortaut tres obolos supra quodam quarterio terre site in campo *dou Douay* adherentis terre liberorum defuncti Regnaudi de Putheo ex una parte, et terre et prato predictorum Hugueti Francisci et liberorum defuncti Hugonis de Velcia ex altera parte.

Item heredes Mellini de Vignello quatuor denarios supra quadam pecia terre contigue *Rue torte* ex una parte, et terre heredum Satrin ex altera.

Item heredes Johannis Satrin octo denarios supra terris suis sitis in territorio *des Acens* adherentibus terre liberorum Regnaudi Mechini ex una parte ac terre Hugonis Bertot ex altera.

Item Hugo Bertoz unum denarium supra quadam pecia prati appellati pratum *es oyes* siti juxta pratum dompni Symonis adherentis ripparie Niveris ex una parte et pratis predicti domini episcopi ex altera.

Item liberi Girardi Morise unum denarium supra quadam pecia prati siti juxta pratum dompni Symonis adherentis prato Hugonis Bertot ex una parte et pratis dicti domini episcopi ex altera.

V.

Item quartam partem pro indiviso justicie basse dicte ville de Demurs, cum omni exercicio dicte jurisdictionis basse in dicta

villa de Demurs et circonstenentibus ejusdem, que se extendit a quadruvio dicti *Pogeoise* usque ad charmum de canali prout est ab antiquo et fuit hactenus limitatum.

VI.

Item quartam partem pro indiviso hominum taillabilium ad voluntatem ac explecte dominorum dicte ville de Demurs, infra metas jurisdictionis dicte ville commorantium, servorum et servilis condicionis, de capite et corpore taillabilium, et explectorum de alto et basso et de manu mortua, quorum hominum nomina sunt hæc :

Primo Liberi defuncti Regnaudi de Putheo.

Johanneta relicta defuncti Petronini Gautheron.

Alesia relicta defuncti Perelli Proostat et ejus liberi.

Beiardis filia Renoardi.

Melota la Bordeliere.

Agnes relicta defuncti Stephani Cortaudi et ejus liberi.

Johanninus Sardelli.

Babella ejus filia.

Ysabella filia Mellini de Vignello.

Landricus filius Hugonis de Chamilly commorans in terra domini de Franayo.

Agnes de Vignello.

Benevenuta filia defuncti Regnaudi de Putheo uxorata in terra de Contris.

VII.

Item quartam partem pro indiviso nemorum vocatorum *Brocie de Demurs* que Brocie sunt ab antiquo limitate et adherentes nemoribus vocatis *en champ Baisat*, dicti domini episcopi ex una parte, et nemoribus dicti domini episcopi vocatis *à la Broce Nandrèr* ex altera et campipartui dicti domini episcopi vocato *terra des Noes* ex altera.

Item quartam partem pro indiviso usagii quod domini de Demurs habent et habere consueverunt ab antiquo pro omnibus suis et ospicium et negociorum suorum, ratione domorum suorum de Demurs et pertinenciarum dicte terre de Demurs, quibuscumque necessariis, in nemoribus tam vivis quam mortuis dicti domini episcopi vocatis nemores *de Baulon* pro quo usagio dictus Huguetus debet dicto domino episcopo duodecim denarios de Foagio solvendo in yemale festo beati Stephani apud Urziacum, quolibet anno imperpetuum.

Item quartam partem pro indiviso usagii piscatarie ripparie Niveris.

Item quartam partem pro indiviso retrofeodi quam tenent Girardus dictus Booron et Johannetus ejus frater a dominis de Demurs videlicet :

Decem arpenta prati adherentia pratis es Badins de Monteti ex una parte et ripparie Niveris ex altera parte, et prato curaot de Urziaco ex alia parte.

Item medietatem pro indiviso omnium rerum hereditarium que quondam fuerunt Johannis de Germigniaco, filii defuncti Hugueti de Germigniaco, sitarum in tota predicta justicia de Demurs et in pertinenciis ejusdem, tum in terris, pratis, nemoribus, aquis, garennis, rippariis, molendinis Albeys, justicia, bordelagiis, censibus, censivis, costumis, reddibenciis, corveis, hominibus, talliis, tum et in rebus aliis quibuscumque et quomodolibet nuncupatis, sitis et existentibus in predicta justicia et pertinenciis ejusdem, eidem Hugueto pertinentibus, ratione adquisicionis facte per ipsum Huguetum a dicto Johanne, ut dicebat dictus Huguetus coram dicto jurato.

Item quartam partem pro indiviso quinque boissellorum avene, unius galline et quinque denariorum de perpetuo bordelagio debito a liberis defuncti Petronini Galtheronis, supra quadam domo ipsorum liberorum cum oschia retrosita, et adherent dicte domus et oschia oschie liberorum defuncti Hugueti de Germigniaco ex una parte et oschie liberorum defuncti Regnaudi de Putheo ex altera parte.

Supplicans et requirens dictus Huguetus predictum dominum episcopum, dominum suum feudalem, quod si aliquid de rebus ad dictum feodum spectantibus in hiis scriptis obmiserit, sibi in aliquo non providet, nam ipse se offert et precatus est illud quod obmissum fuerit, si quid sit, quodcumque ad suam noticiam pervenerit in hiis scriptis sub sigillo auctentiquo reddigi facere et illud tradere domino, domino suo feudali, prout nobis hec omnia retulit dictus juratus cui fidem supra hiis adhibemus. In cujus rei testimonium ad ipsius jurati relacionem sigillum Regis predictum litteris presentibus duximus apponendum. Datum anno Domini millesimo trecentesimo tricesimo nono die sabbati ante festum beate Marie Magdalenes.



SÉANCE DU 1^{er} JUILLET 1869.

Présidence de Mgr CROSNIER.

M. le Président dépose sur le bureau :

- 1^o Le *Bulletin d'archéologie chrétienne*, de M. de Rossi ;
- 2^o Le *Bulletin* de la Société pour la conservation des monuments d'Alsace ;
- 3^o Deux volumes de la Société d'émulation de Montbelliard.

Mgr Crosnier fait une proposition concernant les diplômes de membre de la Société nivernaise. Les membres présents admettent qu'il sera imprimé un nombre suffisant de diplômes marqués aux armes de la Société.

Sur la proposition de M. de Toytot, le projet déjà voté de frapper des jetons de présence en bronze et en argent pour la Société est repris. M. de Toytot est autorisé à

traiter avec la Monnaie de Paris ou avec un graveur de Lyon pour faire exécuter ce travail ; on s'en rapporte à lui pour l'exécution et le prix.

M. le Président communique à la Société les prix et les conditions nouvelles présentés par M. Fay, relativement à l'impression du *Bulletin*. La Société accepte ces conditions nouvelles, en stipulant que la justification et les caractères du *Bulletin* seront améliorés. On demande aussi plus d'exactitude dans l'impression du *Bulletin*.

Le projet d'excursion au Beuvray, voté dans une précédente séance, est mis de nouveau en question. La Société décide que le départ pour Autun aura lieu, sauf nouvel avis, le 25 juillet. Les frais de déplacement seront à la charge de la Société. Chacun des membres qui voudra faire partie de l'excursion prendra à sa charge les dépenses de nourriture et de logement. Il est décidé que la Société se réunira de nouveau le 22 juillet pour s'entendre relativement à l'organisation de l'excursion projetée.

M. Bonvallet continue la lecture de son intéressant travail sur Meauce, sa paroisse, son château et ses seigneurs.

M. Dupont lit ensuite le premier chapitre de son travail sur Gimouille, et, dans une dissertation préliminaire, raconte l'histoire de la conversion du pays, entre Loire et Allier, dont fait partie Gimouille.

M. de Rosemont obtient la parole et commence la lecture d'une intéressante étude sur la grotte de la Goule, récemment découverte dans le département de l'Ardèche et parle des curieux débris géologiques qui s'y trouvent.



SÉANCE DU 22 JUILLET 1869.

Présidence de M^r CROSNIER.

La Société reçoit :

La *Revue des sociétés savantes des départements*, tome IX, avril 1869 ;

Lè *Bulletin* de la Société d'émulation de l'Allier, tome X ;
Mémoires de la Société d'agriculture.

M. le Président et M. Fouché présentent à la Société M. l'abbé Nonnette, curé de Sauvigny-les-Bois ; M. Nonnette est admis comme membre résident.

M. le Président invite les membres qui auraient l'intention de faire partie de l'excursion du Beuvray à se faire inscrire le plus promptement possible. Il donne ensuite lecture d'une lettre de M. Bulliot, relative à l'organisation matérielle du voyage.

On partira à cinq heures trente minutes du soir, le dimanche 25 juillet, pour aller coucher à Autun. M. de Toytot est chargé de tout ce qui a rapport aux dépenses du voyage.



A PROPOS DE CÉRAMIQUE.

Nos aïeux ont aimé Watteau,
Lancret, Boucher, les bergeries,
Et cherché les traces du beau
Dans d'affreuses chinoiseries.
La rocaille eut aussi son tour :
On rêva festons et paillettes,
On admira le pompadour ;
On tailla la France à facettes.

Plus tard , des Grecs et des Romains ,
Recherchant les meubles étiques ,
De ces restes républicains
Nous nous sommes fait des reliques.
Puis , notre esprit toujours changeant ,
Si j'en ai bonne souvenance ,
A cultivé dévotement
Le gothique et la renaissance.
Notre pays est ainsi fait ;
La chose est claire et sans réplique.
Aujourd'hui , pour être parfait ,
Il faut aimer la céramique.
A tous ces caprices charmants ,
Nous devons des mœurs si polies ;
La France fut dans tous les temps
Le pays des belles folies.

On ne saurait le contester,
Cette toquade est gracieuse
Et , laissez-moi vous le conter,
L'origine en est sérieuse...
Mais jetons d'abord un regard
Sur cette élégante industrie
Qui , sous les auspices de l'art ,
Nous revient pimpante et fleurie
Et saluons de nos bravos
Ce savant de la vieille roche
Qui rendit à tous nos échos
Les secrets cachés dans sa poche ;
Qui d'un vouloir trempé d'émail
Étayant sa féconde idée,
La fit , dans les champs du travail ,
Tomber comme une heureuse ondée.

N'oublions en passant Barat :
Car il n'est de limier en chasse

Ou de ceq pendant le combat
Ayant plus de flair ou de race ;
Car il n'est pas un seul placard ,
Un seul grenier dans la contrée
Dont, toujours conteur et vantard .
Il n'ait su se frayer l'entrée ;
Pas un tesson moulé , pétri
Qu'il n'ait flairé , senti d'avance ;
On raconte que Champfleuri
Lui doit son violon de faïence.

Mais, je reviens à mes moutons...
Je vous ai parlé d'origine :
Et quoique je cherche à tâtons,
Je la rencontre en Perse, en Chine :
Là, l'émail est divinisé,
Et le travail du céramiste
Est un symbole humanisé
Des dieux dont j'ignore la liste.
Un vase est un livre entr'ouvert
Où le lotus, le chrysanthème
Disent, sur un champ jaune ou vert :
Je vous déteste ou je vous aime ;
Où le serkis, le nénuphar,
Parés d'un coloris mystique,
Deviennent des motifs pour l'art
De la peinture céramique ;
Où, par l'opium ébêti,
Le bonze, au seuil de la pagode,
Semble comme elle être bâti
Pour que la laideur soit de mode.

Qui n'aimerait ces belles fleurs
Dont la Perse capricieuse
Fait tomber les vives couleurs
De sa palette fastueuse ;

Ces entrelacs, ces fonds d'azur
Où l'œil mollement se repose,
Tous ces fouillis d'un goût si pur
Qu'avec tant d'art elle compose.
La forme aux élégants contours,
De ses vasques, de ses amphores,
Où la couleur presque toujours
Dans l'or savamment s'évapore.

L'instinct qui fait trouver le beau
M'appelle aux rives d'Italie ;
Là, sur les marches d'un tombeau,
Je m'incline et je m'humilie.
A l'art, dans toute sa splendeur,
Il faudrait un plus digne apôtre ;
Robbia, je le sens, j'ai peur !...
Tu seras chanté par un autre.
Au flambeau, ce soleil du soir,
Le papillon brûle ses ailes ;
L'œil ébloui ne peut rien voir
Trop près d'un faisceau d'étincelles.
Ah ! que mon silence éloquent
Mieux que mes rimes vous explique
Tout ce qu'il y a de charmant
Dans une vieille majolique.

Enfin, lève-toi Palissy !
Sors de la tombe où tu reposes ;
Vaillant Avisseau, viens aussi
Lutter avec lui, si tu l'oses !
Mais non, les bras entrelacés,
Venez chercher une couronne :
Une pour vous deux, c'est assez ,
Quand c'est la France qui la donne ;
De vos noms qu'elle a réunis ,
L'éclat ne peut être éphémère :
Un père est fier d'un pareil fils ,

Un fils est fier d'un pareil père.
Formés de poissons, de lézards,
De fruits, de fleurs en arabesques,
Ces noms, au temple des beaux-arts,
Surgiront sur nos grandes fresques ;
D'autres y brilleront un jour
Qui, parmi nous viennent d'éclore,
D'autres talents auront leur tour :
Nous en voyons poindre l'aurore.
Rouen, Moustiers, Strasbourg, Paris,
Encouragez vos céramistes !
Et montrez à nos yeux surpris
Que le progrès est sans limites.
Pour mieux compléter ce tableau,
C'est un autre nom que j'évoque ;
Souvenez-vous que rien n'est beau
Comme un Nevers : première époque.

Amants du vieux qui butinez
Partout, sans repos et sans trêve,
Si, dans ce pays vous venez
Pour y cueillir la fleur d'un rêve,
Je vous le dis, méfiez-vous !
Que saint Bric-à-Brac vous protège !
Autour de la porte du Croux
L'art nouveau vous tend plus d'un piège.
Entre le passé, le présent
La ressemblance est si complète,
Qu'il vous faudra plus que souvent
Vous servir de votre lorgnette.
Moi, je ferai comme Esaü,
Tant la faïence m'intéresse,
Pour un Nevers peint sur le cru,
Je donnerais mon droit d'aïnesse.

Nevers, janvier 1869.

MOREAU DE CHARNY.

SÉANCE DU 4 NOVEMBRE 1869.

Présidence de M^r CROSNIER.

M. le Président dépose sur le bureau un livre intitulé :
Du bégaiement, considéré comme vice de prononciation ;

Le Bahut, ouvrage illustré par M. le commandant Lubet ;

Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne ;

Revue des sociétés savantes des départements, tome IX ;

Bulletin de la Société académique du Var ; *id.* de Maine-et-Loire ;

Mémoires de la Société d'agriculture de la Marne ;

Annales de l'Académie de Mâcon , tome VIII ;

Mémoires de la Société impériale d'agriculture d'Angers, n^{os} 1, 2 et 3 ;

Mémoires de l'Académie des sciences , lettres et arts de Marseille ;

Le *Bulletin* de M. de Rossi.

M. le Président donne lecture des prix mis aux concours par l'académie de Nîmes et par celle de Marseille.

M^r Crosnier expose à la Société qu'un de nos collègues, M. l'abbé Millet, chercheur infatigable et archéologue distingué, vient de mourir, laissant deux volumes inédits remplis de détails précieux et de notes relatives au Nivernais. Il est mort avec le regret de n'avoir pas fait imprimer le résultat de ses travaux pendant vingt ans.

M^r Crosnier propose à la Société de nommer une commission à l'effet de rechercher quelles seraient les

parties du travail de M. l'abbé Millet qui pourraient être imprimées par nous. Il serait inutile de reproduire ce que tout le monde connaît et ce qu'on peut trouver partout ; mais à côté d'une quantité de détails que M. l'abbé Millet collectionnait avec un soin méticuleux, comme matériaux pouvant servir plus tard à l'histoire du Nivernais, on trouve des documents véritablement intéressants.

La Société accepte avec empressement la proposition de M. le Président.

La commission aura tout pouvoir pour rejeter ou imprimer dans l'œuvre de M. l'abbé Millet ce qu'elle croira utile.

M. le comte de Soultrait demande la parole au sujet de l'impression du manuscrit de l'abbé de Marolles. Il fait observer que l'ouvrage sera beaucoup moins volumineux qu'on ne l'avait pensé tout d'abord. Il propose à la Société diverses modifications relatives à l'impression des tables au sujet des fiefs, châtelainies, etc. On en fera mention lors même qu'ils seraient détruits ou inconnus, et on indiquera ce qu'ils sont devenus, au cas où on connaîtrait l'emplacement qu'ils occupaient.

Au sujet de l'impression de l'*Armorial du Nivernais*, votée il y a deux ans par la Société, M. de Soultrait propose de commencer par les armoiries des comtes, avant celles des évêques, ce qui est adopté.

M. Subert, chargé par la Société du compte-rendu de notre excursion au mont Beuvray, commence la lecture de son intéressant travail.



PIERRE DE FRASNAY,

AUTEUR DRAMATIQUE.

L'ancienne et féodale RÉPUBLIQUE *des lettres* a su résister à la croisade révolutionnaire dont Jérôme Paturot se vantait d'avoir fait partie.

Elle n'a pas eu, que nous sachions, sa nuit du 4 août !

Nous osons donc admettre, par récurrence, que *foi et hommage* lui sont encore dus, en notre bon pays du Nivernais.

Par suite, comme dans *la nommée* * que naguère nous avons faite de ses œuvres, nous nous sommes contenté de rendre *hommage* à Pierre de Frasnay, uniquement comme poète pastoral et didactique ; nous voulons aujourd'hui relever *les blâmes* et satisfaire à *l'insuffisance des devoirs*.

Heureux si nous parvenons à rendre à la mémoire de ce très-honoré seigneur quelques titres nouveaux, que l'indifférence de ses contemporains et de la postérité avait laissés dans un oubli peu équitable.

Nous avons sous les yeux quelques manuscrits, bien incomplets sans doute, mais qui suffisent pour nous apprendre que, déposant parfois la houlette de l'églogue et le crayon de l'historien,

Frasnay se produisit, en ce champ périlleux,
Le théâtre, fertile en censeurs pointilleux !

C'est donc comme auteur dramatique que nous nous proposons de rétablir le seigneur de Frasnay-le-Ravier et de Neuvy-le-Barrois (1).

* Question de céramique. (Congrès archéologique de Bourges, 1868.)

§

Soyons, avant tout, de notre pays ; gardons-nous d'imiter le dédain superbe de l'auteur des *Trois siècles de littérature*, P.-C. Sabatier, qui se montra si rigoureux envers notre niverniste, qu'il affecta même, *propter minimam gloriam*, de ne point rechercher qu'elle fut sa patrie (2).

C'est à nous qu'il appartient de replacer, dans notre ciel nivernais, jusqu'aux étoiles les plus petites, fussent-elles en papier doré !

Mais qu'il nous soit permis, tout en passant, de faire remarquer que Sabatier de Castres (avec ou sans parenthèse), mieux avisé que le vieil Homère, semble, par ainsi, avoir voulu épargner au moins, aux autres villes du Languedoc, le souci de se disputer son illustre naissance, et que nous avons de fortes présomptions pour croire que dans sa compilation de 1774, il a pu juger certains ouvrages de Pierre de Frasnay sur l'étiquette du sac : reproche qui, vingt ans plus tard, fut adressé aux appréciations littéraires de Laharpe lui-même, son rival et son contemporain.

§§

Le bagage dramatique et manuscrit de Pierre de Frasnay n'est point très-volumineux.

Egaré depuis la fin du dernier siècle dans l'ancien château baronniat de Neuvy, nous l'avons retrouvé enveloppé, comme ci-devant l'auteur du *Misanthrope*, dans un grand sac de toile, en compagnie de toute une fortune numismatique d'assignats de la révolution ; voire même que les rats en avaient mangé pour une somme assez ronde.

Cette étrange commixcité pourrait peut-être autoriser quelques esprits, nés malins, à se livrer à maintes allusions gauloises. Nous avouons, en toute conscience, que cette trouvaille, ainsi géminée, ne nous suggéra, tout d'abord, que des réflexions de philosophie transcendantes.

§

Voici la nomenclature des œuvres que la main railleuse du hasard avait mises au même sac :

1^o *Alcméon*, tragédie en cinq actes.

Le premier et le second acte sont perdus!... ; mais nous avons complète la série numérique des assignats!

2^o *Jeanne de Naples*, tragédie en cinq actes.

Nous n'en avons retrouvé que quelques vers, mais le livret est entier.

3^o *Le Baron d'Espinhal* ou *le Diable imaginaire*, comédie en un acte.

4^o *Les Antiquaires*, comédie en trois actes.

Comme l'ordre chronologique ni de la production, ni de la représentation, soit *hostelière*, soit publique, de ces pièces ne nous est point connu, nous commencerons par le *Baron d'Espinhal*. A tout seigneur tout honneur.

Mais avant ce lever de rideau, le public a déjà acquis le droit de nous demander un peu plus que le nom de l'auteur ; c'est-à-dire quels furent, au point de vue de l'art, ses croyances, son culte, son génie.

Nous répondrons en toute assurance que, bien qu'il écrivit à la *première époque* de transition de l'ancienne école classique, Pierre de Frasnay professait hautement ce qu'on était convenu d'appeler alors *les bons principes de l'art*.

Il affirmait sans restriction les règles formulées dans le codex de Boileau ; il votait pour Corneille, et ne trouvait point trop *serviles* certaines gauloiseries de Molière !

Nous retrouvons, au surplus, sa profession de foi littéraire dans une épître autographe, dans laquelle il rend compte de *son sentiment* sur une comédie qui fit grand *bruit* lors de son apparition, et qui, dès long-temps, est rayée du répertoire : *sic transeunt* !.....

§

L'ÉCOLE DES AMIS.

C'était en 1736. L'Académie venait d'ouvrir *ses portes* à Nivelles de La Chaussée, que quelques modernes ont improprement prénommé Jean.

On chantait dans tout Paris, à la ville comme à la cour :

Au diable soit la pétaudière
Où l'on dit à Nivelles : Entrez
Et *nescio vos* à Molière.

A cette époque, un esprit novateur soufflait dans la bonne république des lettres. Le collège des Quatre-Nations traduisait *Patres conscripti* par Messieurs !! et l'ancienne politesse se voilait la face, parce que dans l'*Abutere patientia*..... Catilina venait d'être tutoyé par Cicéron, qui, avant tout, devait être *homme de bonne compagnie* !

La Chaussée, que Voltaire classa au nombre *des premiers après les hommes de génie*, s'avisait de vouloir renverser le vieil édifice dramatique pour y substituer un échafaudage de genre mixte, *ni plaisant ni sévère*, approprié à la bourgeoisie et à la noblesse.

Une véritable terreur s'était répandue dans le monde des vieux critiques, qui s'écriaient : L'art est perdu !...

C'est alors que notre néo-académicien présenta au Théâtre-Français sa comédie de l'*Ecole des Amis*.

Or, c'est de cette œuvre dont rend compte Pierre de Frasnay dans une lettre que nous copions textuellement :

« Monsieur,

» Je n'ai vu qu'une seule représentation de cette pièce.

» La faiblesse de la voix de Mlle Gaussin *, la mauvaise

* Gaussin (Jeanne-Catherine) fut célèbre à la Comédie-Française (1731-1763).

» articulation de M. Dufresne * et le bruit du parterre m'en
» ont fait perdre beaucoup de choses. Je dirai que la pièce est
» obscure dans sa conduite, chargée d'incidents et embarrassée;
» qu'elle est trop abondante en portraits, la diction recherchée
» et trop *précieuse*.

» Le caractère des amis, c'est-à-dire du baron et du marquis,
» sont trop semblables, c'est-à-dire l'un et l'autre étourdis.

» N'y a-t-il dans le monde que ce genre de fous ? Mais ne
» peut-on amener sur la scène les indiscrets, les intéressés,
» les importuns qui se vantent d'un faux pouvoir ; ces amis qui
» assujétissent leurs amis à leurs idées, qui se fâchent quand
» ils s'en écartent ; les curieux qui s'ingèrent dans les affaires
» d'autrui ; les amis faciles qui n'ont que le dehors de la
» bienséance, et mille autres caractères de faux amis dont
» l'univers fourmille ? Molière a *marqué* plus d'abondance dans
» ses *Fâcheux*.

» Il ne faut pas croire que les simples portraits conviennent
» à la comédie.

» Il faut personnifier le vice ; il ne suffit pas de le peindre,
» on doit le faire agir. Enfin le caractère d'*Ariste* est gâté par
» un vernis de pédanterie que l'auteur lui donne mal à
» propos.

» Je ne parle point de la *valeur* du portrait, qui est un inci-
» dent inutile, de la quantité de lettres qui paraissent dans
» cette pièce, qui affaiblissent l'action. Je ne parle ni de la boîte
» de pierreries, ni du billet de *Monrose*.

» Je ne veux point passer pour *critique*. Que l'auteur jouisse
» du succès de sa pièce, j'y consens, et ne veux point diminuer
» sa gloire ! Mais je lui *demande raison* pour le public de ce
» qu'il a gasté le goust de la comédie, et de ce que par un mé-
» lange bizarre il a associé les pleurs avec les *ris* ; ce qui fait
» un assemblage monstrueux de deux choses incompatibles.

» Il y a un endroit de cette pièce fort *intéressant* qui m'a

* Dufresne-Quinault, mort en 1767. Il avait repris au Théâtre-Français les traditions de l'acteur Baron, l'ami de Molière.

» arraché des pleurs : c'est l'endroit où l'on apprend la géné-
» rosité d'Ariste. Mon cœur, attendri de ce trait, commençait à
» *préparer mes yeux* aux larmes lorsque le *baron* les a
» arrêtées par une *servilité* * qu'il a lâchée mal à propos en
» disant :

J'ay pensé m'en douter.

» En vérité, je n'entends rien au projet de l'auteur ; veut-il
» que l'on pleure et que l'on rie en même temps ? Il est impos-
» sible de faire ces deux personnages à la fois.

» Je pardonnerais à cet auteur quelques scènes intéressantes ;
» on en trouve dans Molière ; mais le fond de sa pièce roule
» sur la compassion. Le ridicule, qui est l'objet de la comédie,
» n'en devient qu'un faible accessoire. Ah ! mon Dieu, que ne
» fait-il des tragédies, puisque son caractère le conduit si
» violemment au pathétique !

» La muse de la tragédie le recevra à *bras ouverts* ; mais
» qu'il laisse l'*aimable Thalie* dans sa bonne humeur et qu'il
» ne la contraigne pas de quitter le *Théâtre-Français* pour se
» réfugier chez les *Italiens*.

» César disait qu'il n'y avait point dans Térence ce qu'on
» appelle *vis comica*. Que dirait-il si il voyait aujourd'hui des
» comédies sans comique et sans ridicule, et qui, semblables
» à des déclamations, attaquent les défauts des hommes sans y
» jeter ce ridicule qui peut les en détacher ?

» Les anciens cognaissent les comédies nobles aussi bien
» que nous ; ils en avaient dont les personnages étaient gens de
» qualité ; de là vient cette distinction de comédie qu'on appelle
» *personata, tabernaria*, etc... Mais je ne crois pas que ce
» genre de comédie, qui choisissait pour objet un ridicule
» léger, noble et gracieux, qu'on peut appeler la fleur de la
» plaisanterie, jetât les auditeurs dans des larmes peu néces-
» saires.

» Les *Captifs* de Plaute pourraient excuser l'auteur ; mais

* Langage commun et bas. (Glossaire.)

- » cette singularité qui lui oste la gloire de l'invention ne devait
- » pas lui servir de modèle.
- » Ce sont des singularités qui n'ont point d'imitateurs ; de
- » mesme que la belle harangue que l'auteur a faite en vers à
- » l'Académie, lors de sa réception, qui ne sera, à coup sûr,
- » imitée de personne. »

Ce compte-rendu est suffisant pour nous faire connaître qu'un des articles de la foi littéraire de notre gentilhomme nivernais était que

Le comique, ennemi des soupirs et des pleurs,
N'admet point en ses vers de tragiques douleurs.

Nous avons tenu à reproduire cette lettre *in extenso*, d'abord parce qu'elle émane de Nevers, et ensuite parce que son style, comme une cassette de vieux bois, révèle encore une bonne senteur de son temps.

Nous pourrions, sans crainte de nous tromper, adresser au *monsieur* auquel cette lettre était destinée la même question que Boursault prête à Longuemain * :

N'est-ce point vous, *monsieur*, qui faites ce beau livre,
Qui n'est pas plutôt vieux qu'il redevient nouveau :
Le Mercure ?

Nous avouons pourtant n'avoir point trouvé la reproduction de l'épître dans la compilation mensuelle de ce *beau* livre !

Nous supposons que les *sentiments* exprimés par Pierre de Frasnay, à l'encontre de Nivelles de La Chaussée, contrarièrent peut-être l'auteur du *Mercure* à une époque où, il faut bien en convenir, une tendance presque européenne se déclarait pour le nouveau système dramatique.

Il y a loin, sans doute, de l'*Ecole des Amis* à *Hernani* : tout un siècle ! un grand siècle, si vous le voulez ; mais nous sommes obligé de reconnaître qu'en fait de *bruit*, y compris *celui* du

* Le *Mercure galant*.

parterre, les novateurs chevelus de la *deuxième* époque de transition n'étaient guère que des plagiaires.

Nous avons aussi une observation à présenter à notre très-respecté baron de Neuvy : c'est que , s'il pouvait être donné au spiritisme moderne d'entrer directement en communication avec Caius-Julius César, ce ne serait point, assurément, pour prendre occasion de lui demander son sentiment sur les comédies de P.-Cl. Nivelle de La Chaussée!

§

Revenons à notre lever de rideau :

LE BARON D'ESPINCHAL.

Voici le nom des personnages :

Le baron d'Espinchal *.
Gros-Guillot, paysan.
Nannette, fille de Gros-Guillot.
Prudotin, syndic de village.
Tiretout, collecteur.
La Ressource, prêteur.
Damon, neveu de Prudotin.
Friponnet, fermier.
Diablotins.
Bergers et bergères.

La scène se passe dans le carrefour d'une paroisse de campagne : *paroisse* est dans le texte!

Nous avons eu tout d'abord presque peur en reconnaissant ce même *quarouge* de Neuvy, où l'on vit la corporation des faïenciers, patronnés par M. de Frasnay, ériger leur croix pro-

* Espinchal. Ce nom a pu être recherché dans le vieux verbe français *espincer*, qui veut dire : pincer fort. (Glossaire de la langue romane.)

fessionnelle * ; mais nous fûmes bientôt rassuré ! La pièce dont s'agit finit par deux traits de vertu !

Voici l'anecdote mise en action par l'auteur :

Gros-Guillot, que nous soupçonnons d'être un peu de la famille des Jacques Bonhomme, paraît, en monologue, sur le carrefour de la paroisse que nous savons ; il exhale ses douleurs, *multa querens*, comme autrefois le pasteur Aristée ! Encore celui-ci n'avait-il perdu que ses abeilles, tandis que Gros-Guillot a perdu tout son troupeau, et de plus il est en butte à une foule de créanciers. Tant et si bien, que si le pasteur de Tempé invoquait les dieux, le pasteur des bords de l'Allier, en est réduit à appeler le diable à son secours.

Le baron d'Espinchal entend sa voix, *caput extulit*, et se présente comme le diable en personne. Il offre au pauvre homme les *cent louis d'or* traditionnels, à la condition que sa fille Nannette deviendra la servante officieuse de Mme Proserpine, si la somme ne lui est point restituée avant le coucher du soleil.

Vous le voyez, Pierre de Frasnay et le diable étaient observateurs fidèles de l'unité classique et réglementaire ; c'est bien.

Le marché est accepté. Griffes pour griffes, le paysan aime autant celles du diable que celles de ses créanciers ; il a au surplus devant lui un délai et l'espérance !

Voici venir alors Tiretout, le collecteur, qui s'excuse d'être un peu raide vis-à-vis des redevables, parce que les receveurs sont eux-mêmes d'une grande sévérité vis-à-vis des collecteurs. Il réclame 200 livres. Gros-Guillot lui remet dix louis en lui disant : *Croisez-moi* et rendez-moi le surplus.

— Je vous *croise*, dit Tiretout, et je garde le reste pour les frais.

— Il n'y a point de frais, et mon *taux* n'est que de 200 livres.

— Il n'y en a point, c'est vrai ; mais j'avais le droit d'en faire.

* Notre question de céramique.

Après le collecteur arrive Friponnet, le fermier général.

Il réclame des arrérages des cens et rentes dus depuis vingt ans.

Il convertit en argent le droit à faire battre l'eau et les grenouilles.

— Mais les fossés du château sont convertis en jardins.

— Bah ! bah ! j'y ai rencontré une grenouille l'autre soir.

Enfin il énumère, d'après les mercuriales, les *défauts* et *amendes*, et autres *droits* qui nous portent à croire que Pierre de Frasnay professait la même doctrine que Louis Veuillot * à l'encontre de *Nicolaüs Boérius*.

Après l'accenseur général, apparaît M. la Ressource.

Celui-ci affecte de grands principes. Il ne veut en aucune manière accepter de son débiteur la moindre somme en dehors du principal qu'il a prêté il y a un an dix jours. — Gros-Guillot insiste en vain ; il ne peut parvenir à lever les charitables scrupules de son prêteur, et il se confond en mille remerciements.

— Attendez, reprend la Ressource, j'ai un ami qui ne pratique point tout à fait les mêmes principes que moi ; et comme c'est à lui que je me suis adressé pour parvenir à vous satisfaire, et qu'il m'a fait payer une grosse indemnité, il est de bonne justice que vous m'en fassiez compte.

Et le bonhomme paye encore en monnaie du diable. Mais, libéré d'un côté, il pense à sa fille Nannette et au pacte qui le lie. Sa perplexité est grande. Heureusement, il fait rencontre de M. Prudotin, syndic du village, un excellent homme qui, de nos jours, eût fait un maire des plus recommandables. Celui-ci fait offre à Gros-Guillot de la somme dont il a besoin, afin que Nannette n'entre pas dans la domesticité de Mme Proserpine.

L'heure fatale va sonner. Le baron d'Espinchal se présente et le paysan joyeux compte au diable la somme qu'il lui doit. Mais la voix de cuivre de ce noir personnage veut de l'or et non du vil argent ! Comment faire ? Par bonheur intervient un certain Damon, neveu de M. le Syndic, qui, ouvrant à la fois son escar-

* *Le Droit du Seigneur au moyen âge*, par Louis Veuillot.

celle et son cœur, fournit les cent louis d'or et demande en mariage la fille du paysan Gros-Guillot. On a vu des rois épouser des bergères !

Le diable, touché d'un pareil dévouement (il avait du bon), se hâte de faire remise et largesse de la somme qui lui était due. Elle servira de dot à Nannette qui, au demeurant, en est quitte pour la peur, et pour trouver un époux à son goût.

Selon l'usage traditionnel des comédies du temps, la pièce finit par des danses et des chansons, y compris le couplet à l'adresse du parterre.

Diablotins, bergers et bergères s'en donnent à cœur joie,

Célébrant en ce jour,
Le bonheur et l'amour.

§

Il n'est guère important, sans doute, de chercher à préciser la date de cette œuvre nivernaise.

Cependant la *qualité* de M. Prudotin nous invite par synchronisme à ne point la faire remonter au-delà de 1717. C'est en effet en cette année qu'une ordonnance royale institua les syndics de paroisse.

Nous aimons mieux supposer qu'elle ne vit le jour, sinon les feux de la rampe, qu'après 1725, époque à laquelle Pierre de Frasnay devint baron de Neuvy.

Cette petite comédie, que l'on peut classer dans le genre des pièces dites à tiroir, n'est assurément ni plus mauvaise ni meilleure que bien d'autres, qui n'ont fait que passer pour *n'être déjà plus*.

Les intentions et les situations comiques ne font point défaut, et laissent entrevoir le *castigat ridendo*.

Le rôle de Tiretout serait-il tracé d'après nature ? Nous tremblons à cette pensée ! L'auteur devait s'y connaître ; n'était-il pas trésorier général *pour* le Bourbonnais ?

La réclamation des frais que le collecteur *aurait pu faire* est un trait que La Chaussée a habilement imité dans sa co-

médie de l'*École des Mères*, quand il fait dîner par le valet de Cléante, qui *aurait dû* être chargé de porter certain présent offert par son maître :

Dans un premier mémoire il me faudra compter :
— Item pour un présent que *j'aurais dû* porter ,
Qui m'aurait dû valoir, en espèce sonnante,
Combien? Dix, vingt écus?..... mettons en trente.

Pierre de Frasnay a abondamment prouvé qu'il avait été élevé à l'école des romanciers bucoliques que le fameux Honoré d'Urfé avait *fait jaillir de son astre*.

Bien qu'il habitât les bords du Lignon tout autant que les rives de l'Allier et de la Loire, nous aimons à reconnaître qu'il voulut au moins une fois sacrifier aux diableries.

La personnalité du diable était alors grandement à la mode! Et son empire : nous ne parlons que de celui de la mode, s'est fidèlement perpétué jusqu'à nos jours ; si bien que ce pauvre Diavolo, évoqué tour à tour depuis Guevera Lesage jusqu'à Frédéric Soulié, s'est vu condamner encore, par les dramaturges, à faire mille étapes et apparitions, tantôt au milieu des filles de Danaüs ou des nonnes de Robert de Normandie, tantôt à travers d'étranges bibelots.

Notre poète nivernais voulut aussi pour un jour abandonner les bergeries pour les diableries.

Voilà précisément pourquoi il nous est advenu d'avoir à rendre compte du *Diable imaginaire*.

§§

Il nous restera à analyser la comédie des *Antiquaires*. Mais comme cette pièce exhale tout un parfum de flore nivernaise et renferme quelques allusions aristophanesques, nous aimons à la réserver pour l'offrir *en friandise* au spectateur persévérant.

En empruntant à Pierre de Frasnay son classique langage, nous allons donc délaisser un instant *l'aimable Thalie* et *sa bonne humeur*, pour chercher si la *muse de la tragédie* serait *disposée à nous recevoir à bras ouverts?*

§

JEANNE DE NAPLES.

TRAGÉDIE.

Ainsi que nous l'avons dit, nous ne possédons que le livret de cette tragédie; il est écrit de la main de l'auteur.

La scène se passe dans une salle du palais, à Naples.

SCÈNE 1^{re}.

« Constance, princesse issue de Conradin, roy de Naples, ouvre la scène, et raconte à sa confidente qu'elle a été élevée à la cour du roy d'Arragon; qu'elle y a cogné et aimé le duc de Calabre, fils du roy de Majorque, qui était prisonnier; qu'elle lui donna moïen de sortir de *sa prison*; que le duc se retira à la cour de Naples, où après la mort du prince de Tarente il a épousé la reine Jeanne.

» Décidée à retrouver son amant, elle s'est dérobée de la cour d'Arragon pour venir secrètement à Naples.

» Elle a résolu d'attenter aux jours de la reine sa rivale; mais surprise dans le palais, un poignard à la main, elle a été conduite *en prison*.

» Elle ne veut faire connoître son nom et son *état* qu'au duc de Calabre lui-même. »

SCÈNE 2^e.

« Reconnaissance, entre le duc et la princesse, qui avait fait courir le bruit de sa mort.

» Le duc usera de tout son pouvoir pour la délivrer de *sa prison*. »

SCÈNE 3^e.

« La curiosité et la jalousie de la reine sont vivement excitées; elle interroge elle-même la prisonnière, qui persiste à lui

cacher son nom et sa naissance. Le duc implore en vain la clémence de la reine. »

SCÈNE 4^e.

« Le duc craint d'être traité par la reine comme fut traité André, son premier mari ; il prévoit une disgrâce ; mais il est résolu à tout braver pour sauver sa maîtresse. »

ACTE II.

SCÈNE 1^{re}.

« La reine déclare qu'elle fera grâce à la prisonnière, à la condition qu'elle sortira du royaume. »

SCÈNE 2^e.

« Le duc paraît, la reine lui fait part de sa clémence ; mais la prisonnière est déjà hors de prison par l'entremise du duc. Courroux de la reine ! »

SCÈNE 3^e.

« On annonce à Jeanne que la prisonnière était une princesse issue de Conradin, qu'elle a des droits au royaume, qu'elle est à la tête d'un parti considérable. »

SCÈNE 4^e.

« La reine assemble son conseil, le duc de Calabre est conduit *en prison*. »

ACTE III.

SCÈNE 1^{re}.

« La reine apprend qu'une fille étrangère et incognue demande à lui parler. »

SCÈNE 2^e.

« Cette inconnue est la princesse qui, apprenant le danger du duc, vient se rétablir prisonnière. »

SCÈNE 3°.

« La reine fait rentrer Constance *en sa prison*. »

SCÈNE 4°.

« Elle ordonne à un de ses officiers de chercher à découvrir quels sont les sentiments du duc pour la princesse Constance. »

ACTE IV.

SCÈNE 1°.

« L'officier affecte une amitié feinte pour le duc, auquel il promet de lui faire avoir une entrevue secrète avec la princesse. »

SCÈNE 2°.

« L'entrevue a lieu; la reine, cachée, entend la conversation. »

SCÈNE 3°.

« La reine paraît; elle renvoie la princesse *en prison*. »

SCÈNE 4°.

« Reproches de Jeanne au duc. »

SCÈNE 5°.

« On annonce que le parti de la princesse Constance s'approche du palais.

» La reine ordonne qu'on la fasse mourir sur-le-champ. »

SCÈNE 6°.

« La reine exhale sa fureur; elle fait conduire le duc *en prison*, et se prépare à repousser les factieux. »

ACTE V.

SCÈNE 1°.

« La faction est dissipée. Jeanne apprend la mort de la princesse; elle mande le duc et ordonne qu'on le fasse passer dans le lieu où est le corps mort de la princesse. »

SCÈNE 2°.

« Le duc exhale des imprécations contre la reine ; il lui demande la mort comme la fin de ses malheurs et d'un mariage odieux.

» La reine ordonne sa mort. »

SCÈNE 3°.

« La reine sent renaître la pitié dans son cœur. Elle ordonne de différer l'exécution.

SCÈNE 4°.

« On vient lui annoncer la mort du duc. Elle exprime ses regrets, et ordonne, pour se conformer à sa volonté dernière, que son corps soit enseveli avec celui de la princesse !..... »

.

Nous nous empressons d'affirmer qu'en formulant

Du double enterrement la funèbre ordonnance ,

la reine Jeanne se garda d'ajouter :

Avec tous les honneurs qui sont dus à leur rang.

Ce complément phraséologique était exclusivement réservé pour les mélodrames de l'avenir !

Tel est le canevas de cette reine de Naples, que nous avons surprise sur le métier, en simple déshabillé de gros *linomplé* *.

Fut-il recouvert du point imité des Gobelins, ou de la modeste verdure de Bergame ? C'est ce que nous ne pouvons savoir ! De même que nous ignorons si la main du poète, animant encore le dessin, parvint à faire *agir, marcher et s'expliquer (secundum artem poeticum)*, les doubles fils de ses alexandrins.

Nous supposons, néanmoins, que l'auteur a dû remettre sur le métier le livret tel que nous l'avons retrouvé, et supprimer

* On dit aujourd'hui linon. (Glossaire.)

quelques-unes des multiples entrées et sorties de prison auxquelles il soumet la princesse Constance et son duc de Calabre !

Quoi qu'il en soit, nous devons reconnaître que le sujet choisi par Pierre de Frasnay pouvait prêter à bien des effets de peinture dramatique. Mais pour représenter cette cour de Naples, brillante et voluptueuse, dans laquelle on retrouvait à chaque pas l'auteur du *Décameron*; pour retracer cette figure de reine, si belle et si fatale, il fallait sans nul doute une autre main que celle de notre gentilhomme nivernais, habitué à tracer des *figures légères, d'agréables festons, des jeux et des chansons**, et qui, dans une idylle que nous croyons inédite, faisait dire par un *berger* :

Recevez de ma main, ô bergère cruelle,
Ce jeune *marcassin* surpris dans la forêt;
De votre cruauté, c'est un rare modèle....

Hâtons-nous de dire que cette idylle est imitée de Théocrite (*le Cyclope*); seulement, le poète grec fait offrir à l'*inhumaine* quatre petits ours !... Nous aimons autant le Syracusain !

§§

ALCMÉON.

Nous n'avons retrouvé que les troisième et quatrième actes de cette tragédie. C'est dire que nous sommes bien empêché d'en présenter l'analyse.

Les corrections interlinéaires, les ratures, les efforts comme les négligences de la composition, que le manuscrit nous signale aujourd'hui par une espèce de trahison posthume, tout nous fait supposer que cette tragédie fut une œuvre de jeunesse.

* Poème de la *Faïence*.

avait Pierre de Frasnay, le plus humble nour-
 « Le due ext, sitôt qu'il avait atteint sa vingtième année,
 mande la mor, borer quelque œuvre du grand genre.
 odieux. i collège tout imbu des précieuses traditions des
 » La reinv, tête bien meublée des auteurs classiques; on sa-

» La reinv, mener à grandes guides deux pompeux alexan-
 évait à une œuvre de maîtrise, on cherchait son
 um.

« La re, estie, on négligeait l'emprise d'un grand poème. Il
 de différ, par tradition, que le poème épique était un *rara avis*
 iraisait qu'à de longs intervalles dans les contrées les
 es des dieux; mais, sans trop de scrupule, on tentait

« On, des hauteurs de la tragédie.
 regrets, programme, au surplus, était digne d'un certain res-
 que son, *secunda juvenitus est*. Il occupait les loisirs, formait le
 ecunda juvenitus est. Il occupait les loisirs, formait le
 Nous, donnait le ton de la déclamation lyrique :

Les vers sont enfants de la lyre;
 Il faut les chanter, non les lire.

la reine

qui pourrait compter le nombre des tragédies mortes-
 ; monde littéraire? Un vénérable secrétaire de l'Aca-

Ce conçaise, Andrieu, dans une lettre qu'il adressait à Ne-
 pour les de temps avant sa mort, évaluait à cinq cents la pro-

Tel esnuelle des auteurs tragiques en notre beau pays de
 surprise s

plé *. ait sans doute signaler aujourd'hui une notable di-
 Fut-il r'ns ce genre de produit.

deste verdurs, à vingt ans, on n'a guère à cœur que d'avoir
 voir! De emier-Paris.

mant encol en soit, à cette belle époque où fleurissaient les
 quer (sect un jeune poète qui voulait tenter de gagner ses
 alexandrins la périlleuse carrière du bel esprit, commençait

Nous sup, gravement aux temps reculés, dits héroïques; il
 le métier le vieux nobiliaire des Atrides, des Héraclides, des
 de toutes ces familles enfin, que la république

• On dit au nises tant de fois à réquisition.

Le sujet une fois choisi, on l'assaisonnait : prose, et elle ouvrait monologue, d'un songe ou d'une vision, d'un vernaise. Pierre de le Styx, ou d'une bonne petite sédition. On y ichelle (3) n'avaient demement quelque nouveauté hardie : une ombre productions, quand, tombeau *parlant* ! On soufflait sur le tout, si c'était convena- l'éloquence de l'âme, les grandes inspirations : les sentiments à haute puissance, et l'œuvre était 1748 (le soleil faire ! ouvre une lettre

C'est ainsi sans doute que dut procéder !
Frasnay. us tromper, à

Pour complaire à Boileau, qui ne voulait point entrer à Nevers, rue de Polynice *ni de son perfide frère*, il choisit Alcme. i viendront à sortait pourtant point de la famille.

Voici les noms des personnages que nous avons ent

Alcméon.

Amphiloque, son frère.

Eryphile, reine de Mycènes.

Arsinoé, fille d'Archéloüs.

Tirrhène, confident.

Erice, confidente.

énigme, ou

, se présente

e à Nevers à

où l'on doit

nelle entrée.

Nous savons qu'Eryphile, reine d'Argos, avait, au superbe collier, consenti, ou à peu près, au meur époux, le devin Amphiaraüs.

Un oracle avait déclaré qu'elle mourrait de la r fils Alcméon ! Aussi, pour conjurer le destin, la r reine cherchait-elle un moyen honnête de le fair associait dans sa haine la princesse Arsinoé qui ai et le couvrait de sa protection.

quel siècle sont

D'un autre côté, l'ombre d'Amphiaraüs était à propos de par-tombeau, et avait demandé à Alcméon veng fait avec l'accent *ologue historial des*

Le dénouement est donc prévu ; les oracles AN DE CAMILLOS complissaient toujours. e que Nevers s'appe-

Bien qu'il nous faille arriver de suite au 2 sous la dictature de devinons que la scène se passe dans l'Arg

trouvons ces vers , nous devrions dire ce madrigal , adressés à Alcméon par Arsinoé :

Ramenez quelquefois vos regards sur Mycènes;
Gardez le souvenir de nos tendres amours.
Pour conserver ma vie, *ayez soin* de vos jours.

.
En couronnant la fin de vos travaux guerriers.
Ma main ajoutera le myrte à vos lauriers.

Comme il convient dans toute action dramatique de semer quelques complications, il arrive justement qu'Amphiloque, épris des charmes d'Arsinoé,

Ose de son amour découvrir le mystère.

De là naissent les reproches, les transports jaloux, les cris de désespoir, tous ces motifs enfin à grands sentiments que recherchent les poètes tragiques.

Cependant Eryphile qui,

Sous un amas de fleurs, a caché le poignard,

propose à Alcméon le commandement de l'armée que le roi d'Argos,Adraste, prépare contre la ville de Thèbes. Elle saisit l'occasion pour faire une peinture à effet de tous les malheurs qui demandent vengeance contre les Thébains. Elle passe en revue tous les héros qui sont morts sur les rives de l'Ismène:

Parthenope, Polinia, Etéocle et Créon ,

. Méprisant les remords,
Outrageant les vaincus et punissant les morts ;

Thidée et le fier Hippomedon,

Qui, bien sûr de mourir, sent décupler sa force.
Vires fiducia lethi suggerit :

L'illustre Capanée.

Qui comptait sur les dieux moins que sur son épée.
Virtus mihi numen et ensis quem teneo.
Potuit fulmen meruisse secundum.

Nous découvrons ainsi toute une traduction des meilleurs vers empruntés à l'auteur de la *Thébaïde*.

Au moment où Alcméon va partir pour rejoindre l'armée, le palais d'Arsinoé est envahi.

Eryphile s'écrie :

Arsinoé bientôt va tomber sous mes coups ,
Les dieux de mon bonheur vont se montrer jaloux.
Le nectar est pour eux moins doux que la vengeance ;
C'est le droit le plus cher de leur toute-puissance.

Dans le quatrième acte nous voyons Alcméon revenir à propos sur ses pas pour réprimer la sédition et sauver Arsinoé !!

Eryphile, furieuse de voir son projet avorté, n'a plus d'autre ressource que de confier à Tirrhène le poignard qui doit frapper Alcméon.

Elle s'exprime ainsi :

Je laisse les remords à ces âmes vulgaires
Qui suivent la raison dans leurs faibles colères.
Devant mes ennemis, tel est mon triste sort,
Je dois ou recevoir ou bien donner la mort
Tirrhène ne crains pas que ma haine faiblisse ;
La clémence est pour moi le plus affreux supplice.
.
Je jure par les dieux, auteurs de ma vengeance ;
Je jure par ce fer, mon unique espérance ;
Je jure par mon sang qu'on brûle de verser,
Par les enfers enfin que je crains d'offenser,
Que jamais dans mon cœur je n'éteindrai ma haine.
.

Nous ne saurions pousser plus loin nos citations, puisque cette œuvre dramatique échappe à une analyse complète.

Nous ferons remarquer que le poète a une tendance à formuler ces sentences propres à demeurer facilement gravées dans la mémoire ; il cherche les vers à effet.

L'audace est le secret des plus heureux succès.
.
Vous lui devez, Seigneur, plus d'amour que de haine.
.

Je défends en ce jour mon foyer et mes dieux.

.

Dans la facture de ses alexandrins nous rencontrons trop souvent ces rimes fatidiques, condamnées pour ainsi dire en naissant à être rivées ensemble. *Haine* rime invariablement avec chaîne, traits avec forfaits, coups avec courroux.

Mais faisons paix aux rimeurs de tous les temps. Ne trouvons-nous point aujourd'hui dans la poétique, selon Chauvin, lauriers rimant toujours avec guerriers, mitraille avec bataille, et gloire avec victoire ?

Nous avons dit que l'*Alcméon* de Pierre de Frasnay devait être une œuvre de jeunesse ; il nous serait, en effet, bien difficile d'admettre qu'il eût osé traiter un tel sujet après Voltaire.

Or, nous savons que celui-ci avait donné au théâtre, en 1730, ce même sujet sous le nom d'Eryphile.

Cette tragédie, il est vrai, n'eut aucun succès et ne fut jamais imprimée. Seulement, comme l'auteur tenait à ne point perdre entièrement son travail, il l'adapta en grande partie dans la *Sémiramis*, qu'il fit représenter, dix ans après, comme un défi lancé à la face du vieux Crébillon, que la cour s'était tout-à-coup avisée de ressusciter en l'appelant le Sophocle de la France.

§§

LES ANTIQUAIRES.

LE MERCURE.

Avant d'arriver à l'analyse de cette comédie, nous nous trouvons dans la nécessité de parler un peu *du beau livre* qu'on nommait le *Mercury* et que Boursault qualifiait de substitut de la renommée !

Cette publication mensuelle, dédiée au roi, avait pour devise : *Quæ colligit, sparsit* ; et vers le milieu du siècle dernier, elle se vendait à Paris chez un éditeur du nom de Barrois, qui faisait pendre pour enseigne : A LA VILLE DE NEVERS.

On y trouvait de tout : des vers et de la prose, et elle ouvrait volontiers ses colonnes à la littérature nivernaise. Pierre de Frasnay et son compatriote Née de La Rochelle (3) n'avaient point le déplaisir de *s'y voir rebutées* leurs productions, quand, conformément à un avis de l'entête, elles arrivaient convenablement affranchies.

Or donc, dans le bien-aimé *Mercur*e de l'an 1748 (le soleil entrant alors sous le signe de la Balance) se trouve une lettre sans nom d'auteur, mais qui est datée de Nevers !

Nous l'attribuons, sans grand danger de nous tromper, à Pierre de Frasnay, qui habitait à cette époque à Nevers, rue Saint-Étienne.

Nous allons en détacher quelques fragments, qui viendront à l'appui de notre thèse.

L'auteur s'adresse au public :

« Pour lui demander l'explication d'une ancienne énigme, ou plutôt d'une inscription qui, depuis bien des siècles, se présente aux yeux de ceux *qui la veulent lire*, et qui, placée à Nevers à l'endroit où était la principale porte de la cité, où l'on doit recevoir NN. SS. les évêques, lors de leur solennelle entrée.

» Voici cette inscription :

AN. DE
GAMI
LOS TOVTI
SSIG NOS
IEVRV.

» C'est à MM. les Antiquaires à décider de quel siècle sont les caractères. Guy-Coquille n'a point jugé à propos de parler de cette inscription. Michel Cotignon l'a fait avec *l'accent de l'emphase* dans la préface de son *Catalogue historial des évêques de Nevers*; et *pourtenant* l'inscription AN DE CAMILLOS TOTI SIC NOXIE URI en tire la conséquence que Nevers s'appelait anciennement NOXIUS, et fut brûlée sous la dictature de Junius Camillus, l'an de Rome 365.

» Il me reste à prier les antiquaires d'expliquer cette énigme, et personne ne saurait mieux le faire que M. l'abbé Lebeuf ; il en est très-humblement prié ; peut-être le fera-t-elle revenir de la prévention que notre ville n'est point *Noviodunum Eduorum*, dont parle César au septième livre de ses *Commentaires* ! »

Trois mois après (le soleil entrant dans le Capricorne) l'abbé Lebeuf, qui précisément avait pour éditeur le sieur Barrois, publiait dans le *Mercure* la réponse suivante à la lettre aigredouce partie de Nevers :

« Il est bon que cet auteur anonyme cesse de s'imaginer que l'énigme qu'il propose ne soit inconnue ; elle figure dans un recueil imprimé en 1738. S'il y a un G au lieu d'un C pour la première lettre de la seconde ligne, cela ne change rien au nom. ANDEGAMULUS OU ANDECAMULUS, c'est la même chose ; de même que GAIUS OU CAIUS.

» Cette pierre a pu être apportée de quelque lieu voisin, et si l'on n'a point d'autre preuve que Nevers soit *NOVIODUNUM EDUORUM*, je ne regarde point le fait comme très-prouvé.

» Je ne demande qu'à m'instruire, et j'attendrai toujours une autre instruction que celle de cette inscription. »

Nous reviendrons sur l'esprit insidieux, d'une part, et restrictif, de l'autre, qui a dicté la demande et la réponse.

Hâtons-nous de dire que l'interprétation de cette fameuse énigme : ANDE CAMILL, qui, à la tête de tous les essais de notre histoire nivernaise, se dresse comme le Sphinx sur la route de Daulis, sans avoir encore rencontré un Œdipe clairvoyant, a servi de sujet anecdotique à Pierre de Frasnay pour composer la comédie en trois actes qu'il a intitulée : *les Antiquaires*.

Voici les noms des personnages de la pièce :

Camille, père d'Isabelle.

Ariste, frère de Camille.

Isabelle, amante de Cléante.

Lisette, suivante d'Isabelle.

Cléante, amant d'Isabelle.
Floridor, valet de Cléante.
Gratemur, }
Rouillebœuf, } antiquaires.
Bronzeval, }
Troupe de chinois.

La scène se passe sur une place de la ville de..... Le nom a été effacé sur le manuscrit, nous pouvons le rétablir ; lisons Nevers.

Comme nous n'avons point à garder le secret de la comédie, nous dirons de suite que le nom de *Camille* est un nom nécessaire, prédestiné, et que les noms de Rouillebœuf et de Bronzeval nous paraissent très-aristophanesques.

§

M. Camille a une bien vilaine passion : il aime les antiquités, il passe ses plus heureux jours avec ses amis en curiosités : Rouillebœuf, Bronzeval et Gratemur. Ce dernier a attiré pour son mérite toute la prédilection du seigneur Camille, si bien que celui-ci entend fort bien lui donner sa fille en mariage.

Mlle Isabelle, malheureusement, ne partage pas la même sympathie que son père pour les antiquaires, même les plus fameux. Elle aime Cléante, qui la paye d'un *tendre* retour. L'oncle Ariste qui, en fait d'antiquités, n'estime que le vieux vin, et qui, semblable au bonhomme Chrisale, ne peut souffrir chez son frère.

Mille brimborions dont l'aspect l'importune, protège secrètement les deux amants ; mais cela ne suffit pas pour détourner Camille de sa détermination. Rien n'est tenace comme un père antiquaire !

Heureusement que Cléante a l'honneur et l'avantage de posséder pour valet un certain Floridor, passé maître en ressources et machinations. Celui-ci a jugé que Mlle Isabelle est un

morceau trop moderne pour ce monsieur à la perruque mal frisée, au chapeau platiné et à la figure sèche, qui se nomme Gratemur. Il répond de mener à bien les amours de Cléante et d'Isabelle.

« Il raconte qu'en se promenant par la ville, il s'est rendu acquéreur d'une ancienne pierre qui venait d'être trouvée dans les ruines d'une porte de ville, et que sur cette pierre était gravée une inscription merveilleuse et extraordinaire, qu'il se propose, non pas de donner, mais de vendre fort cher au bon M. Camille.

En attendant, il présente à Lisette des anciennes tablettes sur lesquelles Cléante a écrit, en chiffres, quelques lignes à l'adresse de Mlle Isabelle.

Dans une scène suivante, Camille apprend à Gratemur qu'il vient de donner mission à Bronzeval d'aller acheter une inscription lapidaire que l'on dit avoir été découverte en ville.

Gratemur répond qu'il a eu le bonheur de voir ce monument :

« *C'est une pierre qui a la forme d'un carré long et qui est bordée d'une espèce de cadre. On lit sur cette pierre une inscription écrite en lettres romaines; mais le langage en est barbare et inconnu.* »

— Ah ! quel plaisir, s'écrie Camille, de posséder un tel trésor ; quelles belles et bonnes dissertations nous allons faire à son sujet !

Cependant Camille aperçoit entre les mains de Lisette des tablettes de vieil ivoire qui excitent l'enthousiasme et l'admiration des deux antiquaires !

Camille ouvre ces tablettes. O surprise ! il y découvre des caractères qui le transportent de joie, par la raison qu'ils pourront faire la matière de savantes interprétations.

Il les présente à Gratemur, qui s'exprime ainsi :

« Je croirais volontiers que ces tablettes contiennent un testament fait par un romain, *in propriâ cerâ, et proprio lino.* »

Lisette assure que M. Gratemur se trompe, et que ces caractères n'ont point été tracés par la main d'un agonisant.

Gratemur reprend avec solennité :

« Je me persuade que c'est le gouverneur d'une place assiégée qui écrit à son général en chef l'état où il se trouve. »

Mlle Isabelle arrive, et M. Gratemur lui demande galamment quel est son avis sur l'écriture de ces tablettes.

Elle raconte que, grâce aux leçons que son oncle Ariste a bien voulu lui laisser prendre, elle croit pouvoir donner une explication satisfaisante. « C'est, dit-elle, un jeune Romain qui écrit à sa maîtresse et qui la prie de lui accorder quelques instants pour conférer ensemble des mesures propres à faire réussir leurs amours.

» Je ne puis dire le nom du jeune Romain ni celui de son amante, mais M. Gratemur saura bien le deviner. »

GRATEMUR.

« Plus j'examine les lignes tracées sur ces tablettes, plus je trouve la chose difficile... Je crois néanmoins que ce jeune Romain s'appelait Quintus Sextius. Je me fonde sur ce que Quintus Sextius a demeuré long-temps dans les Gaules et a fait bâtir Aix, en Provence, que l'on appelle de son nom *Aquæ Sextiæ*. D'ailleurs, je trouve dans ces lignes les chiffres 5 et 6 souvent répétés. Les 5 signifient *quintus* et les 6 *sextius*. »

CAMILLE.

« Ah ! quelle découverte merveilleuse ! Que M. Gratemur es un homme excellent ! Il est digne de devenir mon gendre ! Il n'a point son pareil en l'univers !... Mais ma curiosité n'est pas complètement satisfaite ; pourriez-vous me dire le nom de l'amante de Quintus Sextius ? »

GRATEMUR.

« Au commencement et à la fin, je trouve le chiffre 6 et le chiffre 10; ce qui me fait juger que cette amante se nommait *Sextia Decima*. »

CAMILLE.

« Gratemur, vous êtes un grand homme ! Je vais dès demain adresser des copies figurées de ce petit monument à tous les journalistes de l'Europe. L'auteur du *Mercure* en parlera le mois prochain, et le public se trouvera plus satisfait, que d'apprendre qu'un prieur des Chartreux a été fouetté par ses religieux pour n'avoir point voulu chanter *Salve Regina*. — Ma fille, votre nom figurera au *Mercure* ! »

ISABELLE.

« Mon père, je vous prie de ne point insérer que ce monument a été expliqué par moi. J'ai ouï dire à un homme bien sensé que c'est un livre où l'on ne devait jamais permettre que son nom fût imprimé, soit en bien, soit en mal ; quant à M. Gratemur, il peut y briller parmi ses *pareils*, qui donnent tous les jours au public des explications aussi savantes que les siennes. »

M. Bronzeval interrompt la scène..

— Malheur, malheur ! le monument lapidaire vient d'être vendu à un marchand anglais (4). Nos échevins sont des maltôtiers et des ignorants ! Ils ont livré moyennant une pistole, à un étranger, à un Anglais, un monument qui valait son pesant d'or. Dans cette cruelle circonstance il m'est venu à la pensée une détermination extrême. Je comprimai mon indignation, et j'allai trouver l'étranger, et le suppliai de céder son marché à M. Camille. Aussitôt cet étranger me dit avec bienveillance : « Je connais M. Camille et ses mérites ; son nom a passé les mers. Je consens à lui abandonner le monument qu'il désire. — Pour tout autre il vaudrait cent pistoles ; mais à son égard je me contenterai de trente..... C'est pour rien ! » — Dans un instant il va venir, et l'Anglais ne retournera point dans son île paré des dépouilles et de la gloire de notre cité.

§

Nous voilà arrivé au second acte.

La première scène se compose des *charmants propos* et des *divines choses* qu'échangent entre eux Cléante et Isabelle. Nous voulons n'en porter rien à l'oreille du lecteur, *ne referatis ad aures*. Il n'y a pas lieu que les dieux s'en montrent jaloux !

Dans la seconde scène, les antiquaires sont en séance. L'ordre du jour appelle la dissertation sur le curieux monument que vient d'acquérir M. Camille.

GRATEMUR.

En vérité, monsieur Rouillebœuf, on a été long-temps sans vous voir ; mais le public ne perdra rien à votre retraite ; vous éditez sans doute quelque ouvrage nouveau.

BRONZEVAL.

Pour moi, j'ai cru que M. Rouillebœuf nous avait totalement oubliés ; mais ses savantes occupations sont au-dessus des douceurs et des devoirs de l'amitié.

ROUILLEBŒUF.

Je vous avouerai que de sérieuses méditations ont occupé mes loisirs et ma retraite. J'ai tâché de trouver combien nos anciens employaient d'aunes de ruban ou de tresson à leurs aiguillettes, combien ils avaient de boutons à leurs pourpoints. J'ai lu Fortunat, Flodoard, Hincmar et les *Annales de Saint-Bertin*. Ce sont là mes auteurs favoris ! et je les préfère aux Thucydide, aux Tite-Live, aux Polybe.

J'ai découvert dans ces charmants auteurs que les diables prièrent saint Germain de leur souffrir habiter le haut de cette province que l'on nomme le Morvand. J'ai noté qu'autrefois on réveillait les chanoines de Nevers lorsqu'ils étaient trop endor-

mis, en leur jetant des seaux d'eau sur le corps. Mais ce qui a donné le plus d'embarras, c'est de savoir si le lieu nommé *Rauracum*, donné par saint Germain à l'église de Paris, signifie Rouy, dans le Nivernais, ou bien Rongis, proche Paris (5).

GRATEMUR.

Laissons pour un moment ces belles dissertations, et veuillez nous dire, monsieur Rouillebœuf, ce que vous pensez du monument qui est ici exposé ?

ROUILLEBŒUF.

Je crois, et je n'en fais aucun doute, que ce monument contient les noms des divinités auxquelles ce pays était autrefois consacré.

Ces divinités sont : le dieu Andegamulus, le dieu Teutatès et la déesse Isis. Mais vous, monsieur Gratemur, qu'en pensez-vous ?

GRATEMUR.

Je suis le plus jeune, et je ne dois opiner qu'après M. Bronzeval.

BRONZEVAL.

Eh bien, puisqu'il le faut, je dirai tout franchement que ce monument contient le nom des magistrats qui étaient en charge lorsque cette ville a été bâtie.

GRATEMUR.

Mais, messieurs, peut-on vous demander sur quoi vous fondez vos opinions ?

BRONZEVAL.

Mais vous, monsieur Gratemur, de quelle autorité nous faites-vous cette demande ?

ROUILLEBŒUF.

Si notre explication ne vous convient pas, trouvez mieux ; je vous en défie.

GRATEMUR.

Il ne serait pas difficile de mieux rencontrer, et votre dieu Andegamulus ne me paraît pas bien imaginé ! C'est ce qu'on appelle : *Deus ex machina* !

La suite de la scène est à peu près calquée sur celle de *Trissotin* et de *Vadius*. Les antiquaires en viennent aux gros mots. Ils s'appellent vieux rêveurs, vieux romanciers, vieux rapsodistes, faussaires titriers ! Ils sont prêts à en venir aux voies de fait. M. Camille leur dit comme *Philaminte* :

— Eh ! messieurs, qu'allez-vous faire ?

Floridor arrive enfin ; il est déguisé en Chinois. Ayant appris d'un marchand anglais que le seigneur Camille était embarrassé pour l'explication d'un monument qui venait de lui être vendu, il accourt lui offrir ses services.

CAMILLE.

Vous êtes connaisseur en antiquités ?

FLORIDOR.

Je m'en mêle un peu ; et, grâce à Dieu, j'ai assez bien réussi. Le Grand-Mogol et le roi de Chine n'ont point d'autre interprète que moi pour ces sortes de matières :

Je méprise souverainement les antiquités grecques, romaines et françaises ; elles sont trop modernes ! Parlez-moi des antiquités chinoises ou indiennes. Nous avons en Chine des monuments qui remontent à deux mille ans avant la création du monde !

CAMILLE.

Monsieur, le monument que je vous propose n'est point un monument chinois.

FLORIDOR.

Erreur; ce monument est chinois, très-chinois. Il doit dater de l'époque de l'empereur Fô ou Fou, ou du temps de l'empereur Chien-Fôu, son petit-fils, si je ne me trompe.

CAMILLE.

Monsieur, je vous ferai observer que l'inscription est en lettres romaines.

FLORIDOR.

Vous moquez-vous? Monsieur, l'inscription est en lettres romaines, c'est vrai, mais les paroles sont en pur chinois; je vois bien qu'il me faut vous faire l'histoire de ce monument.

Il existe sur une porte de Pékin une inscription toute semblable. Une colonie de Chinois en a apporté le double dans ce pays, et c'est ce double qui a été placé sur la porte de la ville, quand elle a été bâtie par les Chinois; car vous n'ignorez point que votre ville doit son origine à une colonie de Chinois.

CAMILLE.

Je ne m'en étais jamais douté, et je ne comprends pas que MM. Gratemur, Rouilleboeuf et Bronzeval n'en aient pas encore dit un mot.

FLORIDOR.

Vous citez là de plaisantes gens! Se doutent-ils de ce que c'est que la belle antiquité? Ne voyez-vous pas dans votre ville survivre partout les manières chinoises? Les étoffes les plus recherchées sont chinoises. Le goût est chinois pour la faïence comme pour la porcelaine. Vos jeunes gens sont fainéants comme des Chinois, et ils aiment aussi peu à se battre que les Chinois.

CAMILLE.

Monsieur, de grâce, expliquez-moi l'inscription de ce monument?

FLORIDOR.

Rien n'est plus facile, il n'y a qu'à savoir la langue chinoise et traduire mot pour mot. *Ande Camil*, le seigneur Camille; *los toti*, mariera sa fille; *Idic*, Isabelle; *noxiè vru*, à un mandarin de première classe.

§

TROISIÈME ACTE.

Lisette et Floridor s'entendent parfaitement. Ils timpanisent et scapinisent ce pauvre M. Gratemur, qui, fort de la promesse de M. Camille, prétend avoir droit à la main d'Isabelle.

FLORIDOR.

Monsieur Gratemur, êtes-vous comme moi antiquaire de naissance? Je veux, en présence du seigneur Camille, vous soumettre à un examen.

Connaissez-vous les antiquités grecques ou romaines, indiennes ou carthaginoises?

Connaissez-vous Loïs de Bourdeaux, Petit-Jean de Paris, Pierre de Provence et la belle Maguelone, sa mie? Connaissez-vous Richard-sans-Peur, Robert-le-Diable, Gargantua, Pantagruel, la reine de Saba, les Incas et les Mamelucks?

Connaissez-vous les métamorphoses, le blason et la généalogie?

Passons à autres détails. Possédez-vous comme moi les pantoufles d'Ampedocles, la barbe de Platon, la robe de palais de Cicéron, les lunettes de Caton, la bourse de Sénèque, les boîtes d'onguent d'Aristote et le tonneau de Diogène? Avez-vous touché comme moi le gobelet de Marc-Antoine, le fer du cheval Bayard et l'aile de l'hippogriffe?

Mais parlez-donc; dites-moi, de quel œil Annibal était-il borgne? et Agésilas était-il boiteux de la hanche ou du genou?

Allons, monsieur Gratemur, vous vous taisez; vous n'êtes antiquaire que de nom, et, comme nous le disons en Chine, pour la soupe !

Le seigneur Camille commence à comprendre que ce Gratemur, ainsi convaincu d'ignorantisme, pourrait bien ne pas complètement faire le bonheur de sa fille.

Or *Trissotin* n'épousa point *Henriette*, Gratemur n'épousera point Isabelle. Le *bourgeois gentilhomme* marie sa fille au fils du Grand-Turc ; M. Camille mariera sa fille au mandarin de premier ordre.

En effet, l'oncle Ariste vient présenter à son frère le mandarin déjà annoncé. Camille, pour se conformer à l'interprétation de ANDE CAMIL, consent au mariage d'Isabelle avec ce haut personnage chinois, lequel n'est autre que Cléante.

La comédie finit par un long divertissement où figurent, avec nombre de Chinois, la *triste Antiquité*, qui est l'objet des railleries de Mlle *La Mode*.

Mais avant les danses et les chansons, l'oncle Ariste croit devoir débiter un *castigat* qu'il croit substantiel, mais qui n'est que sévère. Il s'adresse à Camille :

« Vous avez, mon frère, dit-il, un penchant bien aveugle pour tous ces gens, qui sont plutôt dignes de votre pitié que de votre estime.

» En général, tout ce qu'on appelle compilateurs, antiquaires et rapsodistes, ne tiennent aucun rang parmi les gens de lettres ; ils sont l'égout du Parnasse ; ils sont les crocheteurs, les portefaix des personnes vouées aux belles-lettres. De même que le mérite des portefaix est tout dans leurs épaules, de même ceux-ci ont pour talent un peu de lecture dont ils chargent leur mémoire. Les explications qu'ils nous donnent ne s'appuient que sur des conjectures ; ils ne tirent rien de leur propre fonds et n'arrivent que parés du bien d'autrui ! Ignorants de ce qui les touche, ils ne rêvent qu'au passé, ils ne savent rien de ce que l'on doit savoir, et les choses les plus insignifiantes font seules l'objet de leurs graves méditations.

» Permettez donc, mon frère, qu'aujourd'hui, sous votre toit, la *Mode* donne la chasse à l'*Antiquité*. »

Nous ajouterons que Mlle La Mode, en panier, chante des couplets un peu lestement tournés.

En voici un pourtant que nous pouvons transmettre comme spécimen de facture :

Vivre et se contenter de peu ,
Point d'équipage, point de jeu ,
C'est l'ancienne méthode.
On aime aujourd'hui le fracas ,
On met tout son bien sur un as ,
C'est la nouvelle mode.

Telle est cette comédie dont le titre nous faisait rêver et semblait nous affriander sous plus d'un rapport.

L'auteur en l'écrivant n'a point sans doute attaché à son œuvre plus de prétention que ne comportait la fiction anecdotique dont il s'est servi. Il a voulu surtout rechercher la *bonne humeur de l'aimable Thalie* : au lieu de peindre les replis si variés du caractère de l'antiquaire, tel que La Bruyère l'avait indiqué, et s'en tenir à la *fleur de la plaisanterie*, il a préféré se livrer aux *scapineries* de Floridor. Nous devons aussi lui pardonner bien des situations scéniques, bien des réminiscences qu'il a puisées dans Molière, et que nous négligeons de faire ressortir.

Il faut pourtant savoir gré à notre niverniste d'avoir été le premier à mettre sur la scène ce personnage de l'antiquaire qui sera toujours jeune, car sa foi intime ne peut se dégager de ce certain parfum qui s'appelait *vis comica*.

Quoi qu'il en soit, même après Walter Scott et Reboul, une comédie intitulée : *l'Ecole des Antiquaires* reste encore à faire.

§

La comédie que nous venons d'analyser est postérieure à l'année 1740, époque à laquelle Pierre de Frasnay abandonna le *Mercur*.

La Bruyère avait eu en vue notre abbé de Marolles, en tant que collectionneur d'estampes, quand il traça le portrait de Diognète.

Marie d'Albret, en brodant les tapisseries du martyr de saint Cyr, avait donné aux bourreaux les figures des chanoines dont elle avait eu à se plaindre.

Et Pierre de Frasnay voulut, sous les noms de Bronzeval et de Rouilleboeuf, désigner dom Etienne Duval et l'abbé Lebeuf.

Il avait eu maille à partir avec ces deux *portefaix des gens de lettres*, dont l'un était membre de l'Académie des inscriptions et l'autre Bénédictin de Saint-Maur.

C'est prouver en tout cas au bonhomme *Ariste* que tous les deux devaient avoir de larges épaules.

Dans sa prodigieuse fécondité, Pierre de Frasnay avait voulu travailler aussi à l'histoire de son pays ; il avait donc publié, toujours dans le *Mercur*, des *historiales* sur les premiers évêques de Nevers.

Le religieux de Saint-Maur et l'abbé Lebeuf relevèrent de concert quelques erreurs de date. Ils ne permettaient point au nouvel historien nivernais de lire, avec Cotignon, dans une charte du douzième siècle :

Theobaldus DE patientiâ episcopus,

au lieu de *DEI patientiâ*... c'est-à-dire d'avoir érigé au profit du digne évêque Thibault un *fief de patience* qui n'était qu'une *miséricorde divine*.

D'un autre côté, notre niverniste ne pouvait pardonner à l'abbé Lebeuf de soutenir que *Nevers* ne fût point le *Noviodunum Eduorum* de César.

La querelle s'était envenimée ; si bien que Pierre de Frasnay lâcha prise et abandonna ses travaux historiques.

Mais il lui fallait d'autres délasséments littéraires. Il mit donc en comédie ses deux contradicteurs.

C'était une innocente vengeance, que Voltaire imita depuis,

en mettant en scène le critique Fréron, dans la comédie de l'*Ecossaise*.

§

Notre tâche est terminée. Jusqu'à ce jour, Pierre de Frasnay ne nous était connu que par ses poésies légères, ses fables et ses essais historiques.

Nous le rétablissons aujourd'hui comme auteur dramatique.

Ces productions, dont nous avons au moins sauvé le nom du néant, attestent l'extrême fécondité de notre gentilhomme nivernais, et prouvent une fois de plus que notre ancienne province, déjà féconde par son industrie et ses produits agricoles, ne laissait point que d'être sensible aux richesses des muses d'Athènes et de Rome.

Pardonnons à Sabatier (de Castres) son *mœvius non odit* et d'avoir placé au même rang Pierre de Frasnay et le *Mercur*e qui lui accorda quelques louanges.

Acceptons notre compatriote au moins pour un bel esprit, bien que Grésset ait dit que ce soit là un frivole mérite.

Le seigneur de Frasnay et de Neuvy portait dans ses armes une clé d'argent en sautoir. Ne lui dérobons point cette pièce *honorable et parlante* (VI),

Pour user de ce droit qu'on achète en entrant,

et accordons au moins un succès d'estime posthume à l'auteur des *Antiquaires*.

APPENDICE.

(1) PIERRE DE FRASNAY.

GÉNÉALOGIE.

La famille Pierre était originaire de Moulins-Engilbert. Elle était de bonne maison, si l'on en juge par ses alliances.

En 1622, Edme-Pierre de Frasnay mariait sa fille avec Jean de Choiseul, baron d'Esguilly.

Pierre Pierre de Frasnay, dont nous nous occupons, était né à Nevers en 1676.

Il devint baron de Neuvy-le-Barrois par suite de l'acquisition qu'il fit de cette châtellenie, le 15 mai 1725, du comte Louis des Crots, capitaine des galères du roi. Cette terre, située en Nivernais et Bourbonnais, relevait à la fois partie du roi, à cause de Bourbon-l'Archambault, partie du comté de Sagonne et partie du duché de Nevers, à cause de Châteauneuf-sur-Allier.

Le 9 juin 1725, le nouveau seigneur faisait foi et hommage, *sans gants ni épée*, au seigneur de Sagonne.

Pierre Pierre de Frasnay eut de sa femme, Catherine Gousot, trois enfants :

1° Pierre de Neuvy, qui mourut fort jeune ;

2° Françoise-Augustine, qui épousa, antérieurement à 1727, Benoist de Maulnorry, seigneur de Romenay et Anlezy ;

3° Marguerite, qui épousa Marie-Barthélemy, comte de Bard, capitaine au régiment de Bourbon, cavalerie, seigneur de Limanton.

Pierre de Frasnay décéda à Nevers le 27 avril 1753.

Voici le texte de l'acte qui fut dressé sur le registre paroissial de Saint-Etienne :

« 28 avril 1753. — Inhumation, dans le caveau du maître-autel, paroisse Saint-Etienne, de messire Pierre Pierre, écuyer, chevalier, seigneur de Frasnay, baron de Neuvy, premier président du bureau des finances de Moulins, époux de dame Catherine Goussot, décédé la veille en son hôtel, rue Saint-Etienne, âgé de soixante-dix-sept ans ;

» En présence de Pierre-Benoist Maulnorry, écuyer, chevalier, seigneur de Romenay, Anlezy, son gendre, à cause de dame Françoise-Augustine Pierre et de Marie-Barthélemy, comte de Bard, capitaine au régiment de Bourbon, cavalerie, chevalier de Saint-Louis, seigneur de Limanton, aussi son gendre, à cause de dame Marguerite Pierre. »

La châtellenie de Neuvy échut en partage à Marguerite, comtesse de Bar, qui la transmet à ses deux filles :

1^o Catherine, comtesse de Bard, chanoinesse d'Alix ;

2^o Jeanne de Bard, qui épousa à Paris, le 1^{er} avril 1778, Joseph-Marie de Raphelis, marquis de Saint-Sauveur, inspecteur général de cavalerie et dragons.

L'année suivante eut lieu à Paris la licitation des terres et fiefs de Neuvy. L'adjudication fut prononcée au profit de Mme la marquise de Saint-Sauveur.

Neuwy appartient encore à cette même famille de Saint-Sauveur que nous sommes heureux de posséder dans nos contrées.

(2) SABATIER DE CASTRES.

Dans le *Tableau des écrivains depuis François I^{er}*, Sabatier de Castres a bien voulu mentionner Pierre de Frasnay ; mais il n'en parle que comme fabuliste et prend occasion de critiquer la *justesse* de son discernement, parce que notre gentilhomme nivernais avait publié en 1750 un recueil de fables sous le titre de *Mythologie*.

Les auteurs du *Dictionnaire des grands hommes* (1822-1823) ont suivi les mêmes données que l'auteur des *Trois siècles de littérature*. Ces critiques ont oublié que *mythologie*, en dehors de son acception la plus usitée, veut dire aussi *discours de fables*.

D'après une lettre autographe que nous avons sous les yeux, il paraîtrait que Pierre de Frasnay aurait eu à lutter non-seulement contre dom Duval et l'abbé Lebeuf, mais que Fréron lui-même ne lui avait point épargné sa critique.

(3) LE MERCURE DE FRANCE.

J.-B. Née de La Rochelle, en énumérant les œuvres diverses de Jean Née de La Rochelle, son oncle, a oublié de mentionner une ode intitulée : *le Temps*, qui fut publiée dans le *Mercur* en 1748.

C'est dans cette ode que nous trouvons ces vers si connus :

L'instant même où je parle
Est déjà loin de moi.

(4) AN DE CAMIL.

La pierre qui retraçait cette inscription et que Pierre de Frasnay citait à l'abbé Lebeuf comme preuve de l'existence de *Nevers* à l'époque de César, a complètement disparu.

On pourrait peut-être, de la fiction que nous trouvons dans la comédie des *Antiquaires*, dégager une supposition qui n'aurait rien de bien étrange ; c'est qu'en réalité cette pierre aurait attiré la curiosité de quelques voyageurs et qu'aujourd'hui, inconnue d'origine, elle demeure dans quelque coin de l'Angleterre, *in particular collection*.

Nous avouons ne point l'avoir rencontrée dans le *British Museum*.

Nous nous permettrons d'indiquer aux épigraphistes qu'il a existé un peuple voisin des ~~Bituriges~~ du nom de *Andecamulenses*.

(5) RAURACUM.

Rouy : *Roteiacum*, *Rotagiacum*, *Rauracum*.

Il est évident que Pierre de Frasnay qui, dans sa lettre au *Mercure*, avait mis l'abbé Lebeuf en demeure de s'expliquer sur le *Noviodunum Eduorum*, a voulu aussi dans le passage de sa comédie soulever encore une objection qui déjà avait été faite à propos de Rouy.

Dans son recueil de l'an 1738, l'abbé Lebeuf établissait que *Roteiacum* ou *Rotagiacum*, qui appartenait à l'église de Paris du temps de Fortunat (*anno 609 occidibat*) n'était autre que Rouy en Nivernais, et non pas Rosay en Brie ni Rungis près de Paris.

(6) ARMOIRIES.

PIERRE, seigneur de Frasnay-le-Ravier, de Saint-Cy, du Chaillou, de Jacilly, de La Barre, de Champrobert, de Montperroux, de Pée, de La Garenne, de La Tournelle, de Guébourg, baron de Neuvy en Nivernais et Bourbonnais.

D'azur, à une clé d'argent et un bourdon d'or en sautoir, accompagnés en chef d'une étoile du second émail, et en pointe d'une coquille du troisième.

Nous supposons que la clé *de saint Pierre* qui figure dans ce blason est une pièce intentionnelle qui rappelle le nom patronymique de la famille Pierre.



NOTES

COMMUNIQUEES PAR M. L'ABBÉ POT, CURÉ DE MAGNY-COURS,
RELATIVES A DIFFÉRENTES TROUVAILLES FAITES SUR PLUSIEURS POINTS DE CETTE COMMUNE.

L'église de l'ancienne paroisse de Cours-sous-Magny était construite sur un tertre de forme circulaire élevé de plusieurs mètres au-dessus du sol environnant. Il régnait à l'entour de ce tertre une énorme tranchée qui, bien qu'en partie comblée, avait encore en certains endroits plus de trois mètres de profondeur. Le côté extérieur, qui avait la même élévation que le tertre, avait onze mètres d'épaisseur, la tranchée en avait une vingtaine de largeur, ce qui donnait à cet endroit l'aspect d'un lieu fortifié.

L'église avait été démolie pendant la tourmente révolutionnaire de 93, à l'exception de quelques pans de murs que des ouvriers m'ont dit avoir achevé d'abattre il y a comme une trentaine d'année.

En voyant cette disposition de terrain insolite autour d'une église, on se demandait quelle avait pu être la cause d'un semblable arrangement, et rien jusqu'ici n'avait pu en donner une raison plausible, lorsque l'hiver dernier, M. Andrieu (Ernest), propriétaire de ce terrain, entreprit de le niveler afin de le disposer d'une manière plus convenable pour la culture. En attaquant la levée qui entourait la grande tranchée circulaire, il fut fort surpris de voir, mélangées avec le terrain, une grande quantité de tuiles romaines à rebord, tuiles plates moins épaisses, striées ; des fragments de poteries de différentes sortes, les unes rouges avec dessins en relief, représentant des guerriers romains armés de toutes pièces, casque en tête, couverts de la cuirasse, le glaive au poing, le bouclier au bras ;

Des guirlandes et ornements divers, des animaux fantastiques, etc. ; les autres noires, brunes et jaunâtres, de différentes formes, mais sans ornements ;

Des morceaux de mortier fort durs dont plusieurs sont couverts d'une couche de peinture bien conservée, mais sans ornements ni dessins ;

Des débris de dalles de marbre blanc, de corniches du même marbre et de granit gris-blanc, couverts de moulures ; le tout fort bien travaillé ;

Le torse d'une statue, en marbre blanc, complètement nue, d'un beau travail ;

Une tête de pierre ordinaire, couverte d'un capuchon, assez endommagée, mais de forme régulière ;

Trois médailles romaines, bronze :

La première, 26 millimètres, fruste. On aperçoit la tête, surtout le profil ; on distingue quelques lettres UDIUS. CÆ., probablement Claudius Cæsar. Revers : une femme en pied, les bras étendus, et de chaque côté les lettres S. C.

La deuxième, 29 millimètres, tête couronnée. IMP. CAES. DOMIT. AUG. GERM. COS XIII C. Revers : une femme en pied, vêtue d'une longue robe, un bras levé ; de chaque côté S. C., puis autour FORTUNA.

La troisième, 30 millimètres, tête laurée. ANTONINUS AUG. Revers : femme en pied, vêtue d'une longue robe, les bras étendus ; de chaque côté S. C., autour LIBERTAS.

Sous la levée, au niveau du terrain environnant, est un puits d'un diamètre étroit, couvert de deux dalles en pierre ; sa profondeur est de quatre mètres trente centimètres. Le propriétaire ne se trouvait pas auprès des ouvriers lorsqu'ils l'ont découvert ; ils l'ont comblé immédiatement, à son grand regret ; il m'a dit que son intention était de le faire vider, pensant qu'il pourrait contenir quelque objet intéressant.

Enfin, parmi tous ces débris, des défenses de sanglier s'élevant à plusieurs centaines, d'énormes dents d'animal et quelques ossements humains.

La quantité des objets découverts en cet endroit est cer-

tainement de nature à faire présumer qu'il y a eu là un établissement romain de quelque importance; mais comme les fouilles à pratiquer ne sont pas achevées, qu'elles ne le seront que l'hiver prochain, quand on nivellera le tertre sur lequel était bâtie l'église, nous attendrons, avant de nous prononcer définitivement, que ce travail soit terminé. Nous savons déjà qu'il existait autour un mur de soutènement d'une épaisseur de soixante-cinq centimètres, à l'exception d'un endroit où il avait deux mètres. On en découvrira sans doute quelques fragments qui pourront donner de nouveaux éclaircissements.

Cours n'est pas le seul endroit de la commune où l'on remarque des traces de construction romaine. L'*Album du Nivernais* rapporte qu'on a trouvé sur l'emplacement de la maison de M. Signoret les restes d'une habitation dont l'intérieur était stucqué. On a découvert encore, il y a deux ans, près de cette même maison, les fondations d'un mur de deux mètres de largeur, dont une partie est circulaire, d'une solidité telle qu'on a eu grand'peine à en démolir une partie. En creusant, à la même époque, dans le jardin attenant à la maison, un fossé d'assainissement, on a trouvé, à un mètre de profondeur, sur une étendue de treize mètres, une quantité telle de tuiles à rebord, dont plusieurs étaient entières, qu'on a pu faire le drain avec ces tuiles, puis des morceaux de poteries romaines mais sans ornements.

La pièce la plus curieuse était un vase à large panse, à goulot étroit que l'ouvrier a eu la maladresse de casser d'un coup de pioche. Parmi ces tuiles et poteries, une énorme corne de cerf et deux médailles de bronze.

La première, 26 millimètres, deux têtes laurées adossées, au-dessus IMP. Revers : crocodile, palmier, la cime penchée à droite COL. NEM. C'est la médaille de la colonie de Nîmes qu'on rencontre fréquemment dans nos contrées.

La deuxième, 19 millimètres, tête laurée. CONSTANTIN. AUG. Revers : D. P. CONSTANTINI MAX. AUG., couronne de laurier attachée par un ruban, au centre VOT. XX.

J'ai retiré des tuiles à rebord de la partie du jardin du

presbytère qui avoisine l'église ; on en a trouvé également dans la maçonnerie du clocher en le démolissant, ainsi qu'un tronçon de statue en pierre que Mgr Crosnier a cru reconnaître comme appartenant à un Cippe.

Enfin, en creusant les fondations du nouveau clocher on a trouvé une grande quantité d'ossements humains, des anneaux en argent sur le chaton desquels était gravée une croix de Malte, et différentes pièces de monnaies françaises dont la plus remarquable est une pièce argent de Lorraine. D'un côté, une couronne de laurier du milieu de laquelle s'élève une branche étendant ses rameaux également de chaque côté. Autour on lit : MONETA NOVA NANCEI. Revers : les armes de la maison de Lorraine ; légende : HENRI I D. LOTH.



NOTES MANUSCRITES

SUR L'ÉVÊQUE JACQUES SPIFAME ET SA FAMILLE, PAR M^{me} D'AUNAY,
NÉE MARGUERITE SPIFAME, EN 1669.

I

Le 23 mars 1566 mourait à Genève, sur l'échafaud, Jacques Spifame, ancien évêque de Nevers, qui avait embrassé la doctrine de Calvin. Ce fait, par sa nature même, devait avoir le plus grand retentissement ; aussi toutes les chroniques niver-naises, tous les dictionnaires biographiques, et d'autres ouvrages encore, racontent-ils à ce sujet quantité d'anecdotes plus ou moins authentiques.

La seule indication des sources principales où se trouvent les particularités les plus curieuses de la vie de ce malheureux

apostat demanderait de longues pages et serait l'occasion d'un travail de critique considérable, ici tout à fait superflu. Cependant, il nous a paru intéressant de publier des notes écrites, non plus par un simple chroniqueur ou un historien, mais de la main même d'une descendante de cette maison des Spifame, véritables souvenirs de famille, documents précieux qui nous révèlent plusieurs faits inédits sur « ceux du nom de Spifame », et en particulier sur ce pauvre évêque « qui varia de telle sorte, qu'il s'en alla à Genève et fût à la fin massacré par les religionnaires ».

Ces notes furent écrites « dans la vérité » par demoiselle Marguerite Spifame, dame d'Aunay, sur les feuilles de garde d'un exemplaire de l'*Histoire de Nivernois*, par maître Guy-Coquille, édition de 1612 (1).

II

Sur le premier feuillet, on lit en grosse écriture, qui ne manque pas d'une certaine élégance, mais dont l'orthographe, que nous reproduisons, est loin d'être correcte :

« Jacques Spifame succéséur de monseigneur de Bourbon (2) eut l'évêché par ces mérites et an réconpance des services de ces prédéséseurs ; — l'un tué à la bataille des Anglois lorsque le roi Jhan y fut fait prisonnier, qui avoit nom Pierre-Simon Spifame, l'autre George Spifame tué à la bataille de Montlerry commandant sant lances sous Louis onze. Il fut délégué de messieurs du parlement de Paris pour aller à Roume et optin de Sa Sainteté l'indulte dont ils jouisse à présent. Il fut chancelié de Caterine de Médisis régante de France.

(1) Ce volume est actuellement en la possession de M^{me} de Belfort, qui a bien voulu nous le communiquer.

(2) Charles I^{er} de Bourbon, évêque de Nevers, ou seulement administrateur de 1539 à 1548, puis cardinal-archevêque de Rouen, et roi de la Ligue en 1589, sous le nom de Charles X.

» Il varia de telle sorte qui s'an alla à Genève où il porta force argent et pierreries. Quelque temps après il se reconnut et mesme anvoia à Nevers les beaux ornemens qu'ils (les chanoines) ont encore où sont les aigles, qui servent aux bonnes faittes ; jusque à ceux-là il n'y an avoit point heu de sy riche.

» Le roy sachant que tous les Spifame estoit zellés pour son service luy manda que, sy vouloit luy livrer Genève, qui le remettroit an son evesché. Sa conversion et son inteligance fut découverte par les religionnaires de Genève qui le *masacrère* et pilière ces bagues, meubles et argent (1). Le roy en fut touché de pitié et agréa la résignation qu'il avoit faite à Gille Spifame son neveu, luy donna encore l'abaye de Saint-Paul de Sens, lequel Gille fut élu pour le saint consille de Trante, ce fit porter an son antrée par ces quattres barons avècque grande solanité.

» Monsieur Jacques Spifame fit la clature de Pémery et le portail où les armes du roy son maître et les siennes à côté, fit aussi bâtir un corps de logis audit Prémery, fit faire le jubbé qui est à l'église, fit achever de bastir le château de Passy qui est entre Villeneuve-le-Roy et Sens, fit bâtir la chapelle qui sert d'aide parceque la paroisse qui est Veron est fort éloignée et fit fondation à ladite chapelle.....

» J'aicrips tout ce que dessus dans la vérité.

» Marguerite SPIFAME,

» Dame d'Aunay. »

(1) On lit dans les *Mémoires ou Journalier de Jean Pussot* (T. XXV des travaux de l'Académie de Reims, p. 249) : « Alors estoit à Genève monsieur Spiphame, auparavant évêque de Nevers renié, qui gouvernoit toute l'église dudit Genève : lequel y fut *pendu et étranglé* avec ses deux explorateurs, voulant et pensant trahire ladite ville, à la poursuite de monsieur de Guyse, faignant mener grosse armée à Malte, s'amassant proche la ville de Lyon. Mais l'entreprise fut découverte par le jeu ignart desdiz deux explorateurs, n'entendans bien jouer leurs personnages..... »

Parmentier et la plupart des chroniques rapportent que Jacques Spifame eut la tête tranchée; qu'il était repentant et qu'il fit sur l'échafaud un très-beau discours au peuple.

Sur le dernier feuillet on lit écrit de la même main :

« Ceux du non Spifame ont fait cinq fondations, — savoir à Lucques une chapelle Sainte-Lusce fondée de quarante ducattons ;

» Une chapelle aux Ogustins sur le Pon-Neuf, fondée de cinq cent livres ;

» A Saint-Leu-Saint-Gilles-les-Paris une fondation ; Douy an pace dix escus à ma part ;

» A Passy antre Sens et Villeneuve-le-Roy une chapelle fondée et ornée de calice d'argent et autre, laquelle chapelle sert d'aide au village et château dudit Passy qui est de la paroisse de Veron ;

» Une fondation à Bréau Sirothe Bisiaux aux pères du tiers-ordre.

» Ont tien qu'un des evesques de Nevers, Jacques ou Gille Spifame an a fait une audit Nevers, mès crainte d'offancer mesieurs du chapitre je n'an ose rien escrire. Un chanoine de la maison de Bizy l'a dit.

» Ce livre est à Marguerite Spifame dame douérière d'Aunay, aagée de soixante et huit ans. 1669.

» Mes petits-enfans se souviendront sy leur pleit que les jettons d'argent sont fais du temps de Jhaen Spifame, sieur de Bissiaux mon ayeul paternel, doien du parlement de Paris, du depuis monsieur de Douy mon père son fils a esté marié à Marie d'Armes delaquelle je suis sortie.

» Les armes qui sont audit jeton, c'est Russé maison Deffiat, — Marle, — deux chanceliers, — du faurt Pibrac, — du lion de Belcastel et Spifame, l'eigle, *volabo et requiescam* (1).

» Armes : c'est deux espées an pointe et une rosse (rose), ce

(1) Les Spifame portaient pour armoiries : *De gucules, à l'aigle déployée d'argent, couronnée de même.* (*Armorial du Nivernais.*)

sont les armes de la maison d'Armes Busseaux, armes parlantes (1).

» Du Lion, aussi armes parlantes ;

» Les six pesant (besans) séparés par deux fasse, c'est du faurt Pibrac ;

» La bande avec les trois mollette, c'est de Marle ;

» Le chevron brisé avec les trois léopars, c'est Russé d'Effiat.

Feut monsieur le maréchal d'Effiat portoit ce nom. Ce sont cinq fames de condition antrée à la maison des Spifames. »

Dans le courant du livre, page 79, à l'article de Mgr Gilles Spifame, une autre note, tracée encore de la même main, rappelle que :

« Le susdit Spifame à son antrée ce fit porter par ces quatres barons. Feut monsieur le conte de Druy me l'a dit. Bien d'autres me l'on dit et qu'il avoit toujours douze ou quinze chevaux de son train. Le bon seigneur evesque Ustache de Chéri m'a dit que feut son père M. de Mongason leur faisoit faire manaige et que cet evesque s'enfermoit avecque luy. Il fit faire les écuries de Prémery et fermer la ville, — non, ce fut Jacques. — M. Spifame »

Coulanges-les-Nevers, 4 novembre 1868.

F. BOUTILLIER,

Curé.

(1) Les seigneurs d'Armes, comtes de Busseaux, etc., portaient : *De gueules à deux épées d'argent, appointées en pile vers la pointe de l'écu, les gardes d'or, et une rose de même entre les gardes.* (*Armorial du Nivernais*, par M. le comte de Soultrait.)



NOTICE HISTORIQUE

SUR LA

COMMUNE DE SAINCAIZE-MEAUCE.

Par ADRIEN BONVALLET. /

I.

SAINCAIZE. — SON ORIGINE.

La commune de Saincaize-Meaucé, située au sud-ouest du département de la Nièvre, fait partie du canton et de l'arrondissement de Nevers. Elle est composée des anciennes paroisses de ce nom, érigées séparément en commune en 1793, puis réunies en 1803. Elle a pour limites : au nord, la commune de Gimouille, avec borne séparative sur le revers de la hauteur du Valeuvre ; à l'ouest, elle est bornée par l'Allier ; au sud, par les territoires de Mars et de Magny-Cours ; à l'est enfin, par ceux de Magny-Cours et de Challuy. Sa population a été portée par le dernier recensement à 511 habitants.

Le chef-lieu qui, à l'exception du bâtiment de la mairie, de la maison d'école et de l'habitation du garde champêtre, est la propriété privée d'une seule famille, offre la singulière particularité de n'être composé que de l'église, de la mairie, du presbytère, de la maison Panseron, d'une ferme et de deux ou trois masures. Les autres habitations sont disséminées, çà et là, dans les domaines environnants. Les hameaux de Meauce et de Trémigny présentent seuls un peu plus d'importance. Voici, du reste, dans leur ordre alphabétique, les noms des principaux

hameaux : les domaines Bonnot, de Gain, Gigny, Guyot, la Fenasse, la Fleur-de-Lis, la Fougenterie, Lalande, Niou, les Noues, Marcy, Mauvit, Meauce, Saincaize, Saint-Denis, Thé et Trémigny, ou le domaine Brûlé. Les articles que nous consacrerons à celles de ces terres qui ont formé autrefois des fiefs ou des propriétés bien déterminées, constitueront l'ensemble de cette notice ; car la chronique communale est nulle dans un pays qui, jusqu'à la fin du siècle dernier, a été régi par le droit seigneurial. On n'a guère à citer, dans la période qui s'est écoulée depuis la révolution, que l'établissement et la création de voies de communication qui, en facilitant l'exploitation des fermes et les rapports des habitants de Saincaize-Meauce avec Nevers et les localités avoisinantes, font honneur aux efforts et à l'initiative des maires qui ont tenu l'administration de cette localité, et au dernier propriétaire de Gigny.

La fondation de Saincaize se perd dans la nuit des temps, et son nom *Sana Casa* (1) (maison saine) inscrit dans d'anciens titres, conservés soit aux archives du département, soit dans quelques collections particulières, atteste une origine essentiellement gallo-romaine. Les découvertes faites sur son territoire, à l'extrémité du champ de la Petite-Ile, dépendant de la ferme de Mauvit, confirment cette opinion et semblent indiquer que quelque personnage de l'époque choisit, pour y établir sa résidence, le lieu actuel de Saincaize, dont les conditions de salubrité et d'hygiène étaient préférables au climat fiévreux, malsain et humide, des habitations riveraines de l'Allier.

Ces dernières constructions, dont l'emplacement a été retrouvé, avaient pu constituer, dans le principe, un établissement destiné à défendre et à protéger le passage de l'Allier du côté des Eduens et à faire face au castrum du Veuillin (dans les

(1) Cette étymologie, consacrée par d'anciennes chartes, permet de constater combien était illogique et fausse la dénomination de Caize-la-Vallée donnée au village de Saincaize par les patriotes de 1793, qui avaient cru voir dans ce nom le souvenir d'un saint, qui n'a existé que dans leur imagination.

anciens titres *Viglianum*, du mot *vigilare* (1), qui gardait le rivage des Bituriges, à cet endroit où la rivière, souvent guéable, est très-rapprochée de son embouchure dans la Loire. Notre appréciation, entièrement hypothétique, semblera peut-être ne devoir être émise qu'avec réserve ; on peut, du moins, affirmer qu'une *villa* importante a existé en cet endroit, au temps de la domination romaine.

Si de longues années de prospérité furent réservées aux habitants voisins de la *Sana Casa* ; s'ils purent installer dans leur résidence le confortable de l'époque ; si les marbres de Carrare et de Paros ; si des statues, des bustes, un péristyle à colonnade vinrent en embellir l'aspect et en charmer le séjour, cette splendeur relative eut un terme et disparut sous les coups des barbares. En un jour, en quelques heures, peut-être, la *villa* des bords de l'Allier ne présentait plus qu'un monceau de ruines et de débris fumants.

Abandonné depuis aux reptiles et aux animaux immondes, qui en firent leur repaire, envahi par les ronces et par les épines, ce lieu désolé finit par se couvrir de terre, de verdure, et tout fut oublié. Si, dans le cours du moyen âge, d'autres constructions s'élevèrent dans le voisinage et même sur une partie déterminée de l'emplacement gallo-romain, elles disparurent à leur tour et du sol et de la mémoire des hommes.

Les choses en étaient là, lorsqu'au mois de mai de l'année 1861 des ouvriers de la compagnie du chemin de fer de Lyon, en déblayant un monticule, dont les matériaux devaient servir aux terrassements ; de la gare de Saincaize, découvrirent, à une profondeur de cinquante centimètres à un mètre cinquante centimètres, d'anciennes substructions, des tuiles à rebords et des objets de toutes sortes. Ici, la pioche d'un terrassier rendait à la lumière des fragments plus ou moins complets de poteries fines et vernissées, ornées de sujets allégoriques. Là, d'autres travailleurs retrouvaient des restes d'urnes, d'amphores, de ces

(1) Voir la notice de M. Roubet sur les droits féodaux de la Loire dans le détroit de la châtellenie de Nevers, p. 16.

vases de grossière fabrication que les Romains appelaient *seriæ*, *dolia*, *lagenæ*, *ollæ*, *cadi*, *patinæ*, *catinæ*, selon leur forme, leur usage et leur capacité. Plus loin, d'autres ouvriers découvrèrent des morceaux de marbre, de grès, des blocs de ciment, une partie de meule à bras, des gonds, des clous, des raclettes, des ciseaux, des ferrements de toutes sortes, des bois de cerfs, des cendres, du charbon, des os à moitié calcinés, et enfin quelques monnaies romaines, dont trois étaient à l'effigie de l'empereur Valens. L'intérêt qui s'attacha à ces découvertes grandit encore lorsque, dans la journée du 18 mai, on exhuma du sol, où ils reposaient depuis tant de siècles, deux bustes en marbre blanc d'une exécution achevée et d'une conservation parfaite. L'un d'eux, en marbre de Paros, représentait l'empereur Adrien (117 à 138 ans après Jésus-Christ); l'autre, en marbre de Carrare, était, selon toute probabilité, celui de Marc-Aurèle (161 à 180 ans après Jésus-Christ). En même temps, on retrouvait plusieurs colonnes en pierre d'Apremont, travaillées au tour. Elles mesuraient en moyenne trois mètres d'élévation, base et chapiteau compris, et avaient fait partie d'un portique ou d'un péristyle. L'usage du tour, qui cependant remonte aux temps les plus reculés, avait fait naître d'abord quelque incertitude sur leur ancienneté; mais le doute a dû disparaître lorsqu'on a pu constater que des noms à terminaison latine, tels que *ATRIANVS*, *AVICNVS* (1), et d'autres encore, dus à la main inhabile et peu exercée de leurs auteurs, avaient été gravés sur leurs fûts, comme pour en attester un jour l'antique origine. Toutes ces précieuses épaves ont été offertes en don à la ville de Nevers par l'administration du chemin de fer de Lyon, et ont été déposées au musée de la porte du Croux.

Nous-même, quelques années plus tard (1865 à 1868) poussant de temps à autre nos investigations vers cette terre si pleine des souvenirs d'un autre âge, nous lui avons repris quelques-uns

(1) Un fût de colonne, que de nombreuses avaries avaient fait abandonner, a été recueilli par M. Roubet, juge de paix à La Guêrche. C'est sur cette colonne que nous avons vu le mot *AVICNVS*.

des objets qu'elle recélait encore : des morceaux de marbre de différentes couleurs, des grès, du ciment, du charbon, les débris d'un calorifère (*caldarium*), des ferrements, un chapiteau de colonne, semblable à ceux qui avaient été précédemment découverts, une main mutilée et un pied de statue en pierre, une monnaie d'Antonin le Pieux et un anneau de cuivre, sorte de bracelet qui n'avait pu orner que le bras d'un enfant. Nous avons également retrouvé une tête en brique, dont l'exécution et le type grossiers rappellent le quatrième siècle ; des fragments de poteries de toutes sortes, les uns aux reflets dorés ou micaïques, les autres aux couleurs rouge et noire. Sur l'un d'eux, de fabrication plus commune, le mot *SIINA*, tracé en caractères très-apparents, est un *graffito* des bas siècles. A la partie inférieure d'une urne, de faible dimension, dont nous n'avons recueilli qu'une partie : les mots *IANV... M*, frappés en relief, rappellent le nom du fabricant, avec cette particularité que la lettre *M*, signe abrégatif de *Manu*, indique que le vase sortait de ses mains, c'est-à-dire qu'il fabriquait lui-même.

De nouvelles fouilles viennent encore d'être opérées, aux frais de la Société nivernaise, dans une partie du monticule qui formait la lisière d'une propriété voisine des terrains de la gare de Saincaize (1). Une monnaie d'un Constantin, des fragments de chapiteaux de colonnes, des perles ou boules en terre cuite provenant, selon toute apparence, d'un collier d'esclave ; des lames d'instruments tranchants, des attaches de fers à cheval, en usage chez les Romains, des débris de poteries et de marbres de toute nature, des restes de dallages en briques, des marbres ; en un mot, tous les objets dont nous avons relaté la découverte dans le compte rendu que nous avons présenté à la société, ont confirmé le résultat des premières recherches. Il a été également constaté par la disposition et par le mode de construction de quelques pans de murs, par l'exhumation de différents ferrements, de diverses poteries, et surtout par la découverte

(1) Voir le compte rendu que nous en avons présenté à la Société nivernaise, séances de mars et de mai.

d'une obole d'argent d'un comte de Nevers, appartenant au onzième siècle, qu'une habitation quelconque avait dû s'élever à une époque fort reculée sur la partie nord des ruines de la villa romaine.

Parmi les substructions qui existent encore, les restes de deux tour en demi-lune présentent un certain intérêt. Ces hémicycles, édifiés en pierre de petit appareil, remontent à l'époque romaine. Il y a apparence, à en juger par la disposition des pierres du sous-sol, par l'épaisseur de la couche de ciment qui les recouvre, enfin, par le voisinage de la belle source de Mauvitu, qu'ils ont servi de réservoirs ou de salles de bains. On retrouve dans Vifruve des exemples de ce mode de constructions, fort répandu dans le centre des Gaules, et dont on a rencontré de nombreux vestiges.

Dans leur ensemble, les fouilles pratiquées à Saincaize ont mis à découvert un espace de cent quarante mètres, sur une largeur *maxima* de quarante-six mètres.

§

PAROISSE DE SAINCAIZE.

A partir de ce désastre, l'obscurité la plus profonde règne sur l'histoire de toute la contrée, jusqu'au neuvième siècle, date de la fondation de la paroisse de Meauce, et de là jusqu'au douzième siècle, époque à laquelle l'évêque de Nevers, Hugues IV, établit une paroisse à Saincaize (1100). Cette dernière, rattachée à l'archiprêtré de Saint-Pierre-le-Moûtier, était à la collation du chapitre de Saint-Cyr de Nevers, suivant un titre de l'année 1119. Elle se maintint dans ces conditions jusqu'à la fin du siècle dernier. C'est alors que les troubles révolutionnaires la privèrent de son titre. Son église abandonnée fut acquise comme propriété nationale par la famille de Saulieu, qui la sauva, par ce moyen, de la ruine et de la profanation. Le culte y fut rétabli, à la suite du concordat, et la paroisse de

Meauce fut annexée à celle de Saincaize. Cette réunion est constatée, ainsi qu'il suit, dans le registre de l'église : « L'an mil huit cent trois, le dix février, vingt-un pluviôse, an XI de la République, pendant la messe solennelle célébrée dans l'église de Saint-Cyr, à Nevers, par monsieur l'administrateur apostolique du diocèse d'Autun, en présence du citoyen préfet du département de la Nièvre, des prêtres de l'ancien diocèse de Nevers, et de toutes les autorités constituées, Jean Godin, ancien curé de Saincaise, nommé à la succursale de Saincaise et Meaulce, a été appelé pour prêter le serment mentionné au concordat, et aussi a été déclarée réunie la paroisse de Meauce à celle de Saincaise. » Au moment du rétablissement du siège épiscopal de Nevers, en 1823, la cure de Saincaize était encore vacante. Mgr Millaux, qui avait refusé d'y nommer un titulaire tant que l'église serait une propriété particulière, consentit enfin à y envoyer un curé (1).

Avant la révolution, les desservants de Saincaize vivaient du produit des dîmes assignées à la cure sur un grand nombre d'héritages et du produit de quelques terres qui en formaient la propriété foncière. Les chapelles dues à des fondations privées jouissaient aussi de revenus distincts et séparés, que les chapelains percevaient à l'exclusion des curés de la paroisse. C'est ainsi que le 20 mai 1458 « vénérable et discrète personne, maistre Guillaume des Terdres, clerc, bachelier en loys et chapelain de la chapelle de Notre-Dame, fondée en l'esglise parochiale de Saint-Caise, ou nom et à cause de sa ditte chapelle, » affirmait à Antoine David, à titre de bordelage, une pièce de terre de la contenance d'un chariot et demi de foin, sise aux Vignas (2).

Différents baux à bordelage et diverses reconnaissances de directes mentionnent les noms de quelques-uns des successeurs de Guillaume des Terdres. On y remarque Guillaume Dyen, chanoine de Nevers, en 1586; Gervais Barbin, principal du collège

(1) L'église de Saincaize est encore aujourd'hui la propriété des héritiers de Mme la baronne de Bar, née de Saulieu.

(2) Archives de la préfecture.

des Dix-Huit en l'Université de Paris, en 1602; Jean Jollivet, prêtre semi-prébendé, en 1657; Nicolas Dollet, en 1668; Etienne Moquot, curé de Saint-Firmin, en 1686.

Nous eussions voulu donner ici la liste complète des curés de Saincaize, de ces hommes dévoués qui ont tenu pendant tant de siècles la direction spirituelle et administrative de leur humble paroisse. Malgré nos recherches, il ne nous est permis d'en établir la nomenclature exacte qu'à partir du milieu du dix-septième siècle. Nous n'avons que quelques notes isolées sur les époques antérieures.

Philippe *presbiter de Sancto Cassyo*, mentionné dans le titre de vente d'une maison sise à Nevers, en 1237;

Pierre de Molicon, cité dans une donation faite par la dame de Meauce et son fils à l'église de Saincaize, en 1331;

Pierre Amicy (*Petrus Amici presbiter curatus ecclesie de Sana Casa*), suivant actes de 1347, 1352, 1361;

Pierre Bartholomy, curé en 1504;

Jacques de Campagnac, investi de la cure de Saincaize par provision du pape Jules II, en 1505;

Boujon, inhumé le 26 septembre 1652 dans la chapelle de Saint-Jean;

Berthier (Augustin-François, dit Constantin), 1652 à 1663 (nous reviendrons sur son article);

Maulguin, 1663;

Gilbert (Etienne), 1675 environ à 1694;

Daillan (Florimond), 1694 à 1729;

Danthaut (Jacques), 1729, inhumé dans l'église le 15 septembre 1768;

Bardin (Adrien), 1768, mort en 1777;

Godin (Jean), 1777 à 1791, reprend son ministère en 1802;

Fayol, prêtre assermenté, 1791 à 1793;

Abandon de la paroisse, 1793 à 1802;

Godin (Jean), 1802 à 1805;

Guiauchain, curé de Gimouille, desservant de Saincaize, de 1811 à 1817;

Intérim;

Billardon, de 1829 à 1835 ;
Crosnier (Augustin-Michel), 1835 à 1842 ;
Provost (Gabriel), 1842 à 1855 ;
Camus (Jean-Baptiste), 1855 à 1857 ;
Larbot (Antoine), 1857 à 1860 ;
M. Perreau (Charles), curé actuel.

ÉGLISE, PRESBYTÈRE, BERTHIER ET ADAM-BILLAÛT.

L'église de Saincaize, dédiée à saint Sulpice, est une pauvre construction qui présente dans quelques parties des indices de l'époque romane, mais dont l'ensemble est évidemment du seizième siècle. Un petit clocher en bois, dont la cloche, qui datait de 1519, vient d'être refondue, surmonte la façade du portail. Le tympan était autrefois décoré d'un calvaire, grossière sculpture représentant le Christ en croix, accosté de la sainte Vierge et de saint Jean, au-dessus desquels on avait représenté le soleil et la lune.

La porte latérale, qui donne accès dans la nef, du côté du sud, est en accolade et porte le millésime de 1600, précédé des lettres G C et d'un cœur transpercé d'une croix. Au côté opposé, c'est-à-dire au nord, les traces bien apparentes de deux arcs surbaissés et contigus révèlent l'existence de chapelles ou d'annexes qui ont été détruites. Les corbeaux de pierre qui soutenaient les poutres de la toiture font encore saillie dans la muraille.

L'intérieur de l'église n'offre rien de bien remarquable. A droite et à gauche du chœur, dont le maître-autel est en bois sculpté, se trouvent les chapelles de Notre-Dame et de Saint-Jean. La première, connue plus spécialement sous le nom de Notre-Dame-de-la-Blanche, est citée dans le pouillé de l'église de Nevers. Elle était à la nomination de l'évêque et à la présentation du curé de Saincaize. Elle renfermait les sépultures de personnes notables, selon toute apparence des seigneurs de la localité, à en juger par les vestiges d'anciennes pierres tumu-

lares, dont l'ornementation et les inscriptions gothiques du quatorzième siècle ont été trop altérées et usées pour qu'il soit possible d'en reproduire le texte. Une autre tombe, qui se trouve devant la grille de communion, est dans les mêmes conditions de détérioration. Les trois dalles de marbre noir qui relatent la date des décès de Guillaume Tenon, de Jean de Saulieu, de Pierre et de Guillaume Gascoing, sont parfaitement conservées. Mais elles sont loin de présenter le même intérêt, puisqu'elles n'ont été appendues aux murs de la chapelle Notre-Dame que depuis l'époque, encore récente, de la démolition de l'église Saint-Pierre de Nevers. Cependant, comme elles mentionnent les noms de familles qui ont possédé dans la suite la seigneurie de Saincaize, nous allons en reproduire le texte :

JOHANNIS DE SAVLIEV, VIRI, GENERE, LITTERIS, VIRTUTE CLARISSIMI, REGII QVONDAM APVD NIVERNATES QVESTORIS, HIC CŒOLICET MATVRVS, INMATVRA MORTE SVBLATVS SVORVM SPES AC DELICIAS SECVM ABSTVLIT, 7^o SEPT. AN. CHR. 1630, ÆTATIS 38, IDEO MORTVVM DOLENS QVEM VIVVM DILIGEBAT VNICE, VT POTE DIGNVM QVI SEMPER VIVERET, REDIVIVVQVE QVO POTEST MODO REDDERE VOLENS, SVPERSTES CVM LIBERIS FIDELISSIMA CVM-SORS, CATHARINA TENON HOC POSVIT MONVMENTVM. BONO ERGO DIC VT BENE SIT; MORTVO, VT VIVAT DEO; CVI, VIVE ETIAM TV ET VALE.

D . O . M . V . Q . M .

HIC IACENT PATER ET FILIUS PETRUS ET GUILLELMUS GASCOING
IN CURIIS TRIBUTORUM NIVERNENSIVM PER SÆCULUM ET VLTRA
PROCURATORES REGII, ETIAM AD MAJORA NATI
CLARI ORIGINE, CLARIORES VIRTUTE,
FAMILIÆ PRINCEPS VTERQUE DIGNISSIMUS,
GVILLELMUS MASCULORUM STIRPIS VLTIMUS
FUIT IN PUBLICIS VIGILANS, IN DOMESTICIS HUMANUS
PAUCIS SED VERE AMICUS.
ILLI APERTA FACIES ET MAIESTATE PLENA,
INGENIVM PERSPICAX ET SOLIDUM, OMNIUMQ. CAPAX

COR UNUM ET SIMPLEX
ANIMUS IN PROSPERIS HUMILIS, IN ADVERBIS CONSTANS
VIR DENIQUE RECTUS ET FORTIS
INFIRMITATUM CORPORIS, ET ANIMI TRIBULACIONUM FERE NESCIUS
ANNUM ATTIGIT 67^{VM}

QVO, ABNEGANTEM SE IN SVUM SUSPICIENS CHRISTUS
SVAM ILLI IN AMORIS PIGNUS DONAVIT CRUCEM
QUAM PER 9. MENSIVM ET VNIUS LUSTRI SPATIUM
FORTITER SUSTINUIT.

SED CRUDELIS STRANGURIE PRESSUS,
EXHAUSTIS VIRIBUS, INCONCUSSA MENTE
VLTIMIS EXPIATUS SACRIFICIIS IUSTORUM MORTE MORTUUS EST
ANNO R. S. 1685, 8 JANUARIJ ÆT 73^O
SEPULTUSQ. PROPE CINERES PATRIS MATRISQ. EJVS FRANCISCÆ
DESPREZ

ET CL. SALLONNYER UXORIS QUONDAM CHARISSIMÆ ET UNICÆ
EX QUA DUAS SUSCEPERAT FILIAS, FRANCISCAM ET CLAUDIAM
MARGARITAM.

ILLA D. STEPHANI BRISSON IN PARLAMENTO PATRONI SPONSA
ISTA IACOBI SALLONNYER DE AGRO-LEGUM AD CASTRICHIOS
RERUM CAPITALIVM IN CURIA PREALI SANCTI PETRI MON.
PROPRÆTORIS. REGIJ VTRAQUE FIDELIS ET PRUDENS ERGA DEVM
ET PATREM PIJSSIMA
SPONSISQUE GRATISSIMA

VTRAQUE IN MEDIO VITÆ ANNO SCILICET ÆTATIS 37^O EREPTA;
ILLA ANTE PATREM AD D. LAURENTIJ APUD BRISSONIAM GENTEM,
ANNO 1679.

ISTA POST PATREM ET CUM PATRE SEPULTA, ANNO R. S. 1686,
15 FEBRUARIJ.

REQUIESCANT IN PACE.

*Soceri quem ut proprium patrem Honoravit, uxorisque
suavissimæ in qua nihil desideravit, nec desiderare potuit,
nisi longiorem vitam, memoriæ monumentum hoc posuit
idem Iacobus Sallonyer mærens gener, inconsolabilis conjux,
an. 1687^O luctus 2^O, fundavitque duas missas altas quotannis*

*supradictis diebus 8^o januarij, et 15^o february ante altare
parrochiæ dicendas sicut apertius scriptum est in actu recepto
per Brulault Tabellionem Regium.*

D . O . M . ET . P

VIATOR SISTE

VT SI TE MORTVORVM TANGVNT MANES TANTISPER MANEAS ;
IGNOSCES CREDO QVISQVIS ES DVM PER ME TE VOCAT QVI
VOCE VACAT, ET IGNOTVM ROGAT VT SE AGNOSCAS QVEM NEMO
BONVS NOSSE NOLVIT, IS EST, VMO FVIT GVILLELMVS TENON
V . C . D . DE NONVEIGNES REGI QVONDAM A CONSILIIS, ET ÆRA-
RII APVD AVARICOS PRÆFECTVS, NVNC EXANIMIS QVEM EX ANIMO
STARE VELLE PATRIA, CVI SEMPER VIXIT AMPLIVS QVAM SIBI,
VIR QVAM OTII PRO SE INPATIENS, TAM PRO ALIIS LABORIS
INVICTVS, OMNES AMANS, IPSE OMNIVM AMOR, COMMVNI FATO,
SVIS ACERDO ET PRÆMATVRO, COELO TAMEN MATVRS DECESSIT
DIE 6 MAII, ANNO ÆTATIS SVÆ 45, CHRISTI 1598. ADJACET
MARIE TVRPIN LECTISSIMÆ COIVGIS SPOLIVM VT QVOS COIVGA-
LIS THALAMVS CORPORE VIVOS COIVNXIT, HOS IAM FATALIS
TVMVLVS MORTVOS PERMISTO CINERE FACIAT ESSE COIVNCTIORES,
ITA MORS AMOREM NON DISIUNXIT SED AVXIT. SCIRE VIS
VT ILLA VIXIT? DEO PIA, MARITO CHARA, SIBI CASTA, PAV-
PERIBVS LIBERALIS, NVM SATIS? AT HISCE STVDIIS IMORIENS
DVM VITAM CLAVSIT VIAM SIBI APERVIT IMMORTALITATIS, DIE
28 NOVEMB. ANNO ÆTATIS SVÆ 58^o. CHRISTI 1620. PIIS VTRIVS
QVE MANIBVS VT BENE MOERETES GVILLELMVS FEYDEAV, IOAN
BAPT. BRISSON, IOAN DE SAVLIEV GENERI, NECNON ANTONIA,
MARIA ET CATHARINA TENON HORVM CONIVGES, ILLORVM FILLÆ,
PARENTIBVS OPTIMIS PIE PARENTANTES MONVMENTVM HOC VT
HAEC TE MONERENT POSVERVNT, SVPRAPOSVERVNT ET ÆREAM
QVAM LEGAS TABVLAM VT ANTEQVAM EXEAS EX EA SVAMMATIM
COLLIGAS CHRISTIANAM T... FAMILIÆ PIETATEM.

VALE VIATOR, DIC BENE MORTUIS & D.

La chapelle de Saint-Jean, basse, humide et peu éclairée,
communiquie avec le côté gauche du chœur par un arc en anse

de panier. Elle était autrefois réservée aux seigneurs du Sallay, qui y avaient leur banc et leur sépulture. Jean-Baptiste Faure, seigneur du Sallay, y fut inhumé en 1743. On voit encore dans cette chapelle la statue équestre de saint Georges terrassant le dragon. Cette sculpture, en pierre, paraît dater du seizième siècle ; elle doit provenir de l'hôpital de Saint-Georges de Gain, dont la proximité avec Saincaize explique aussi la multiplicité des ossements humains qu'on retrouve à peu de profondeur dans les jardins des maisons voisines de l'église.

La cure, qu'on appelait aussi le prieuré, est une construction du seizième siècle dont le caractère a été dénaturé par de nombreuses modifications. On y retrouve encore l'ancienne grange des dîmes. C'est dans ce presbytère qu'a long-temps résidé Augustin-François Berthier, fils de Louis Berthier, écuyer, seigneur de Bizy, et de Bonne de Cassagne. Lié d'un très-grande amitié avec Adam Billaut, le poète-menuisier, qui venait souvent le voir, Berthier, qu'on appelait le prieur de Saincaize, versifiait aussi de temps à autre (1). On connaît sa longue épître à Billaut sur l'emploi de son temps à la campagne, et on sait qu'entre autres choses il lui disait en parlant de sa résidence :

On y vit comme les apôtres ;
On y dépend les uns des autres ;
Nous passons doucement nos jours,
Sans que rien en trouble le cours,
Loin de cette troupe importune,
Qui rend hommage à la fortune,
Et qui n'en reçoit bien souvent
Que la fumée et du vent.
Dans ces lieux rien ne nous empêche
De goûter la chasse et la pêche.
Le grand plaisir quand assemblez,
D'appétit et décomblez,

(1) *Le Villebrequin* ou *Recueil des poésies d'Adam Billaut*, fut, après sa mort, édité à Rouen en 1663 par les soins de Constantin de Berthier, qui en composa la préface.

L'un porte le pot à la cave,
L'autre dans l'eau le poisson lave,
L'autre écaille une carpe au lait,
Et l'autre effondre un grand brochet.
Jugez d'une si douce vie;
N'est-elle pas digne d'envie?
Et quand l'un de l'autre approchés,
Sur l'herbe, doucement couchés,
Nous mangeons d'une telle sauce
Ou dans Saint-Quaize ou dans Meauce,
Ne sommes-nous pas bien contents
De passer ainsi notre temps !

Berthier, toutefois, écrivait sans prétention, et certes il n'aspirait pas à l'immortalité. Lui-même en fait l'aveu à la fin de son épître

C'est assez, que je croi,
Pour un poète comme moi.
Adieu ! mon épître est trop longue...
Scarron, dessus ce mot de longue,
Trouverait de quoy s'excuser,
Ou bien de quoi subtiliser;
Mais, moi qui n'ai pas son adresse,
Je fais des rimes sans finesse,
Et j'espère, avant qu'il soit peu,
En allumer un petit feu...

Mais maître Adam Billaut ne l'entendait pas ainsi, et, dans les transports d'une aveugle amitié, il répondait au prieur de Saincaize :

Marche donc, grand génie, en cette route illustre,
Dont les commencements t'ont donné tant de lustre,
Et soutiens noblement, par tes superbes vers,
La gloire de la France et l'honneur de Nevers.

Berthier, cependant, n'avait pas alors le monopole absolu de la poésie. Non loin du presbytère, s'élevait une habitation dont le pignon dentelé et le colombier carré en pied affectaient une allure seigneuriale. C'est là que demeurait Jacques Panseron,

qui, un beau jour aussi, accordant les cordes de sa lyre, chanta la célébrité du poète nivernais :

Voici ce menuisier que tout le monde admire,
Cet homme tout d'esprit, cet esprit tout de feu,
A qui, sans le flatter, cent vers coûtent si peu,
Qu'il les conçoit plus tôt qu'il ne les saurait dire.

De son doux entretien, l'appât qui nous attire,
Nous attache avec lui d'un invincible neu;
Et qui l'a bien goûté, donnera cet aveu,
Ou qu'il est un des dieux, ou qu'un des dieux l'inspire.

Adam, que ce démon, qui voit tout de travers,
Tâche tant qu'il voudra de ravir à tes vers
L'honneur qu'ils ont acquis dans le siècle où nous sommes,
La rage, ne pouvant mordre sur ton renom,
Tu passeras toujours pour le premier des hommes,
Bien que tu ne sois pas le premier de ton nom (1).

Jacques Panseron, notre poète, avocat en Parlement élu et échevin de Nevers, avait épousé Marthe Chartier. Leur postérité, qui continua d'habiter Nevers et Saincaize, est connue dans l'abbé Panseron, qui vivait en 1714, et dans Jacques Panseron de La Moussière, garde-marteau en la maîtrise des eaux et forêts du Nivernais. Cette famille s'est alliée aux maisons Conrade, Pinet, Roy de Bissy et autres (2)

§

SEIGNEURIE ET CHATEAU DE SAINCAIZE ET GIGNY.

La seigneurie à haute, moyenne et basse justice de Saincaize relevait des comtes, puis des ducs de Nevers, en raison de leur

(1) Ces fragments sont extraits du registre paroissial de Saincaize, sur lequel ils ont été inscrits, il y a quelques années, par M. l'abbé Provost.

(2) Registre paroissial de Saincaize.

châtellenie de Châteauneuf-sur-Allier. Ses limites précises, indiquées dans un dénombrement de l'année 1577, démontrent d'une façon péremptoire que le domaine de Gigny, qui en fut démembré à partir du dix-huitième siècle, faisait réellement partie de celui de Saincaize. Voici la teneur de cette pièce importante, extraite d'un acte judiciaire de l'année 1729 (1) :

« Dénombrement de Saincaize présenté par-devant Antoine Pillot, notaire au duché, par Pierre de Roffignac, seigneur de Saincaize, à très-hauts et puissants prince et princesse les duc et duchesse de Nivernois. — Pour ce personnellement estably puissant seigneur Pierre de Roffignac, seigneur de Saincaise, lequel sciemment, de son bon gré et bonne volonté, publiquement et en droit, a reconnu et confessé tenir en fief, foy, fidélité et hommage de très-haut et très-puissant prince et princesse monseigneur Ludovico, duc de Nivernois, prince de Mantoue et de Rethelois, comte d'Auxerre, pair de France, gouverneur pour sa majesté de ses païs et duché, à madame Henriette de Claives, duchesse et princesse desdits lieux, le tout et en suivant les us et coustumes des païs et duché de Nivernois, et par la forme et manière que ses prédécesseurs, seigneurs de Saincaise, ont fait ladite foy et hommage aux prédécesseurs comtes de Nivernois, et non plus et sans autre chose inconnus, à cause de leur païs et duché de Nivernois. Premièrement, la justice haute, moyenne et basse en ladite paroisse de Saincaise, et tous droits de lailliage, à commencer la limite de ladite justice à la croix de Saincaise, dite au moulin de Marcy, paroisse de Meauce, en tirant tout droit à la rivière d'Allier, jusqu'à Navenon, où souloit estre le noyer bénistier, lequel faisoit séparation des justices d'Aspremont, Navenon, qui est à l'endroit d'une haye, qui est au-dessous de la garenne de Champange, appartenant au prieur de Saint-Sauveur, allant à la rue Belisse, et tirant par le milieu du grant chemain par

(1) Titres du Sellaÿ, communication de M. Blandin de Thé.

lequel on va de Gimouille à Fretotot, appartenant à messieurs les vénérables du chapitre de Nevers, et la justice de Saincaise tout le long dudit chemain, allant de Gimouille à Fretotot, jusques à une borne estant au bout dudit chemain; et traversant le grant chemain par lequel on va de Nevers à Chasteauneuf, jusques à une autre borne estant au coing du sentier du champ de Pierge, jusques à une autre borne estant dans la rue par laquelle on va de la fontaine du Carron à Nevers; traversant ladite rue jusques à une autre rue par laquelle on va de Thet à Nevers, en laquelle il y a deux bornes; et traversant ladite rue tout le long du centier ancien, jusques à la borne du Grabouille, en remontant jusques à une autre borne qui fait séparation de la justice de Saincaise et de Sallé; lesquelles bornes depuis le Valeuvre font séparation des justices de Saincaise et de Fretotot, demeurant à main senestre la justice desdits vénérables, et à main dextre la justice du seigneur de Saincaise. Et de ladite borne à une autre borne estant dedans un chemain, au coing des chaumes de Saincaise, jusques à une autre borne estant près du puis Raton; et de ladite borne du puis Raton à une autre borne estant au bout de ladite rue, à l'assemblée des cinq chemains, descendant contre-bas, de bords en bords, faisant séparation de la justice de Saincaise et de Sallé, jusques à la borne estant près de la croix de Barge, demeurant à la main dextre depuis la borne estant au coing des chaumes Raton, jusques à la borne près de la croix de Barge, la justice de Saincaise à la main dexte, et à la main senestre la justice de Sallé; et de ladite borne de la Croix à une autre borne qui est vis-à-vis l'homme de Barge, le chemain entre deux; et de ladite borne au puis Martin, à l'entrée des chaumes, appelé les places de Rosiers, et de ladite borne au pont de la Bouise, de ladite borne à celle vers Niou; dudit Niou, suivant toujours un chemain à la commune, de la pasture où il y a deux bornes; et desdites bornes au pont de Sornay; et dudit pont, suivant toujours le grant chemain, jusques à ladite croix de Saincaise, de borne en borne, demeurant la justice de Saincaise à main dextre et la justice de Meaulce à main senestre. »

L'acte d'adjudication par décret à Philibert Roux, en 1686, n'établit en effet aucune distinction entre Saincaize et Gigny. Il indique simplement que le sieur Roux était propriétaire de la terre, justice et seigneurie de Saincaize et Gigny (1). Du reste, l'habitation seigneuriale a toujours été à Gigny, et de nos jours encore les habitants de la commune la dénomment plutôt sous le nom de Saincaize que sous celui de la partie de propriété où elle est réellement située.

Sans insister plus long-temps sur cette question, nous indiquerons que les seigneurs de Saincaize étendaient leur suzeraineté au-delà des bornes de leur justice. Très-anciennement ils avaient cédé à titre d'arrière-fief différents héritages enclavés dans les paroisses de Gimouille, de Mars, de Magny et même de Challuy.

On comprend toutes les difficultés, toutes les contestations que la propriété et la revendication de ces droits féodaux faisaient naître entre les seigneurs voisins. Tantôt c'étaient les moines de Sampanges qui se plaignaient amèrement des troubles que Pierre de Roffignac faisait naître dans l'étendue de leur justice; tantôt c'étaient les seigneurs de Saincaize qui, au siècle dernier, plaidaient pour la mouvance des Guichards et de Chevannes, avec tout l'acharnement qu'on apportait autrefois au maintien de ses prérogatives seigneuriales. Mais n'anticipons pas sur des faits qui trouveront un développement plus naturel et plus convenable dans le courant de cette notice, et, avant d'aller plus avant, consacrons quelques lignes à la description du château de Saincaize-Gigny.

Cette construction, dont le corps principal de logis ne remonte pas au-delà de la fin du dix-huitième siècle, n'offre aucun intérêt au point de vue archéologique. Deux pavillons, à deux étages, devaient, d'après un plan récent, accompagner l'ancienne habitation. Un seul, celui du sud, a été achevé. Une galerie basse et écrasée règne sur toute la longueur du bâtiment prin-

(1) Archives de la préfecture, liasse Brisson. Voir la sentence de 1722.

cipal et relie les deux pavillons. De vastes jardins, des serres garnies de plantes exotiques, un parc aux allées contournantes, aux frais ombrages, aux vertes pelouses, sont incontestablement les parties les plus remarquables de cette résidence. C'est à l'entrée de l'une des allées latérales que se trouve la belle porte en pierre sculptée du château des Bordes, dont nous avons eu occasion de parler ailleurs.

§

PREMIERS SEIGNEURS DE SAINCAIZE.

La seigneurie de Saincaize appartenait dans l'origine à l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre. L'historien Parmentier nous apprend que cette terre fut usurpée sur les religieux par les seigneurs de Grandpuy, qui la conservèrent pendant plus de trente années, c'est-à-dire jusqu'au moment où Guillaume de Grandpuy, évêque de Nevers, la fit restituer, en 1255, à ses anciens propriétaires, qui en avaient été injustement dépouillés. Jean de Josseval ou de Joyenval, était alors abbé de Saint-Germain d'Auxerre.

Il est supposable qu'à la suite de cette restitution les religieux aliénèrent le domaine de Saincaize, qui pouvait encore devenir la cause de difficultés nouvelles ; car, dès la première moitié du quatorzième siècle, nous le trouvons, à la suite d'une alliance avec une famille dont le nom n'est pas indiqué, entre les mains de Guillaume de Brocelée, à partir duquel on peut suivre la chronologie complète des seigneurs.

§

SEIGNEURS DE SAINCAIZE DU NOM DE BROCELÉE (1).

I. Guillaume de Brocelée, damoiseau, seigneur de Saincaize, par son mariage avec Asceline, est mentionné dans un titre de

(1) Voir aux archives de la préfecture de la Nièvre les trois chartes qui concernent cette famille, liasses Brocelée et Brottelate.

1823, par lequel il appert que Jean, fils de Perrin Hingibaud, reconnu tenir *in feodo ligni a nobili domicello Guillelmo de Brocialata, ratione Asceline, dicte Claudine, uxoris sue*, tout ce qu'il possédait à Saincaize. Quelques années plus tard le même Guillaume acquérait de la veuve Maule et de ses enfants, pour le prix de cent sols tournois, une pièce de pré et d'autres héritages situés à la Lochère. Dans cette acquisition fut également comprise une rente de neuf sols tournois que les vendeurs percevaient sur ces immeubles, à l'époque des foires du pont de Nevers : *Quos dicti venditores dicebant sibi debitos, numdinis pontis Nivernis, quolibet anno, in perpetuo.*

II. Agnès de Brocelée, dame de Saincaize, est connue par le dénombrement de divers terrages que lui présenta, le samedi après Quasimodo de l'année 1377, Perrin de Valentinges « au nom et à cause de Marguerite de Chevannes, sa femme, lesdits héritages tenus en fyé de noble dame madame Agnès de Brocelée, à cause de sa terre de Saint-Caise. »

§

SEIGNEURS DE SAINCAIZE DU NOM DE LA PORTE (1).

III. Jean ou Jeannet de La Porte, écuyer, probablement l'un des descendants ou héritiers de la dame de Saincaize, prenait, en 1384, la qualification de seigneur, en partie, de Saincaize. Il dut réunir les différentes portions de cette terre; car, dans certaines reconnaissances féodales établies à son profit par Jean de Beaubreilles, en 1394, pour un terrage sis à Sornay, en 1398, par les frères Auclert, paroissiens de Saincaize, et, en 1406, par Marguerite Detré pour des terres comprises dans la justice de Chevannes, il est appelé seigneur de Saincaize sans indica-

(1) Archives de la préfecture, liasses de La Porte, Roffignat, Brisson; *Titres de Nevers*, abbé de Marolles.

tion de copossession. C'est, du reste, en cette qualité qu'il rendit hommage au comte de Nevers en l'année 1405.

IV. Philibert de La Porte, écuyer, homme d'armes du comte de Nevers en 1469, seigneur de Saincaize, La Forest, Château-Surette, issu du précédent, figure à partir de 1428 dans un nombre assez considérable de titres presque tous relatifs à des droits de mouvance et à des terres cédées en arrière-fief. On y voit que si, d'une part, Philibert de La Porte se reconnaissait le vassal du comte de Nevers, d'autre part, Jean de Roez, en 1461, pour le champ du Chailloux, à Gimouille ; Guillaume Masle, en 1470, pour un terrage à Saincaize ; Jean Le Tort, seigneur du Marais ; Jean Guichard, Jean Quiteron, en 1470 et 1472, pour les Guichards et Chevannes, en partie ; Jean Bontemps, en 1472, pour une terre à Magny ; Pierre Delosme, en 1473, pour le champ de la Brosse, à Gimouille ; Jean Lebrun, pour quelques héritages à Chevannes, présentaient au seigneur de Saincaize les devoirs de vassalité auxquels ils étaient assujettis.

Philibert de La Porte laissa trois enfants :

- 1^o Jean, dont l'article va suivre ;
- 2^o Pierre, protonotaire du Saint-Siège et conseiller au parlement de Toulouse. Son nom est relaté dans l'acte de vente de la seigneurie de Saincaize, en 1525.
- 3^o N... de La Porte, mariée au sieur de Sozay. Elle est citée dans le même titre.

V. Jean de La Porte, écuyer, homme d'armes et brigandier du comte de Nevers, en 1469, hérita à la mort de son père des seigneuries de Saincaize et de La Forest. Si la date de son décès n'est pas connue d'une manière précise, il est constant qu'il ne vécut pas au-delà de 1508, puisque le 18 mai de la même année « noble damoiselle Jehanne de Bressolles, vesse de feu noble homme Jehan de La Porte, en son vivant escuier, seigneur de La Forest, Chaulmes et de Saincaize, tant en son nom que comme ayant le bail, régence, gouvernement et admi-

administration des corps et biens des enfans à elle et dudit defunt », recevait le dénombrement des héritages tenus en fief à Chevannes par Jean et Etienne Guichard.

Le seigneur de Saincaize laissa six enfans :

1^o Pierre de La Porte, qui fera l'objet du sixième degré ;

2^o Gilbert, qui viendra après ;

3^o Françoise, mariée à Gilbert de Murat, seigneur de Breuil ;

4^o Louise, épouse de Jacques de Vièvre, seigneur de La Salle ;

5^o Marguerite, femme de Gilbert de Saint-Père, seigneur d'Azy ;

6^o Esmérance, qui se fit religieuse. Dans l'acte de vente de la terre de Saincaize, en 1525, on lui réserva une rente viagère de trente livres tournois.

VI. Pierre de La Porte, écuyer, appelé dans un bail à bordelage du 24 février 1515 *dominus de Nemore, Caulmes et de Santa Casa*, n'était pas seul possesseur de ces fiefs, car d'autres baux des années 1517 et 1524 indiquent qu'ils étaient alors indivis entre ce seigneur et Gilbert, son frère, dont l'article suit.

VII. Gilbert de La Porte, écuyer, entra dans les ordres et devint protonotaire du Saint-Siège. Il se trouva, à la mort de son frère, seul propriétaire de la seigneurie de Saincaize. Lorsqu'il décéda, en 1525, sa succession fut recueillie par ses sœurs, dont nous allons rappeler les noms.

VIII. Françoise, Louise et Marguerite de La Porte, épouses, ainsi que nous l'avons indiqué plus haut, des sieurs de Murat, de Vièvre et de Saint-Père, héritières de leur frère Gilbert, vendirent la seigneurie de Saincaize, le 17 septembre 1526, à Erard de Roffignac.

SEIGNEURS DE SAINCAIZE DU NOM DE ROFFIGNAC (1).

Armes : Ecartelé aux premier et quatrième quartiers d'or, au lion de gueules, qui est de Roffignac ; aux deuxième et troisième quartiers d'azur, à la bande d'or, accompagnée de six molettes du même, mises en orle.

IX. Erard de Roffignac, chevalier, seigneur de Meauce et de Bouy, appartenait à une famille dont nous nous occuperons plus spécialement au chapitre des seigneurs de Meauce. Par l'acte d'acquisition de 1526, Erard devint possesseur de la seigneurie, pour le prix de 4,700 livres tournois. On n'excepta de la vente que ce qui était « en debat des dépendances d'icelle seigneurie, assis en la justice et seignorie de Meaulce, prétendu par le seigneur dudit Meaulce, luy estre eschu par droict de mainmorte réelle et maintenu par elles leur appartenir, avec le reste d'icelle succession. »

Il est important de constater que sans tenir compte de leur état de noblesse, le sire de Roffignac ne considérait les seigneurs de Saincaize que comme ses sujets mainmortables, ses serfs, en un mot, pour les héritages que ces derniers possédaient dans l'enclave de la justice de Meauce. En effet, aussitôt le trépas de Gilbert de La Porte, décédé sans hoirs, Erard de Roffignac s'était emparé des biens en question, lesquels consistaient en soixante-dix quartelées de terre ou environ, situées aux Mérages, et en avait rendu l'hommage à la comtesse de Nevers. Le droit du seigneur de Meauce ne fut pas contesté dans son principe ; mais le cas relatif aux Mérages se présentait sous un autre aspect. Il en résulta que Henri Le Tort, seigneur du Marais, officier de la comtesse de Nevers, objecta, au nom

(1) Archives de la préfecture de la Nièvre, liasses de Roffignac, Roux, Brisson ; *Inventaire des titres de Nevers*, de l'abbé de Marolles, etc.

de cette dernière, « que ledit droit de mainmorte n'a lieu quant ausdites terres des Meraiges, parce qu'elles sont et ont esté dès long-temps, par ledit de La Porte, vendues et depuis reprises à tiltre et nature de bourdelaige, pour et au prouffit de la fondation faite et ordonnée par feue, de bonne mémoire, madame Charlotte de Bourbon, au couvent des Frères-Myneurs de Nevers..... et quant aux cens, rentes et bourdelaiges et autres immeubles demorés dudit deceps, estans assis en ladite seigneurie et justice de Meaulce, ladite dame, par la voix que dessus a dit que ils sont par ypothèque général affectez et ypothéquez en payement et continuacion dudit bourdelaige et par ce auroit madite dame matiere de ne recevoir en foy et hommaige d'iceulx ledit de Ruffignac. » Cependant le seigneur de Meauce ayant garanti l'hypothèque et assuré le payement des redevances dues à la fondation des Frères-Mineurs, la comtesse Marie d'Albret, « voulant favorablement traicter ledit de Rouffignac(1) », le reconnut propriétaire des terres en litige et le reçut à l'hommage. Des titres de 1529 et de 1548 permettent d'assurer que l'opposition formulée par Mmes de Murat, de Vièvre et de Saint-Père, contre la sentence rendue au profit d'Érard de Roffignac, resta sans effet.

Le 1^{er} octobre 1526, le nouveau seigneur de Saincaize céda à Henri Le Tort, seigneur du Marais, tous ses droits de justice aux Guichards et à Chevannes, sous la réserve de la mouvance de ces fiefs. Ce n'est qu'en qualité de seigneur de Saincaize qu'Érard de Roffignac avait pu faire cette cession. Il restait donc assuré que les deux arrière-fiefs continueraient à relever de Saincaize comme par le passé. Mais la possession de cette justice et de celle de Meauce par la famille de Roffignac, pendant plusieurs générations, dut apporter quelque confusion dans la pratique de ce droit, puisque deux siècles plus tard Jean-Baptiste de Méricot, sieur de Meauce, prétendit que c'était à lui et non au seigneur de Saincaize que devait appartenir la mouvance dont il s'agit.

(1) On voit qu'on ne tenait pas à l'orthographe des noms.

X. Pierre de Roffignac, écuyer, fils aîné d'Érard et de Françoise de La Rivière, entra à sa majorité en puissance des fiefs délaissés par le trépas de son père. Un acte du 23 juin 1548 nous apprend qu'à sa requête maître Étienne Mognot, licencié ès lois, juge et garde de la justice de Saincaize, manda au procureur de ladite justice d'avoir à saisir et mettre en la main féodale de Pierre de Roffignac tous les arrière-fiefs situés en la paroisse de Gimouille, pour lesquels les tenanciers n'avaient pas rempli les devoirs. Nous avons rapporté précédemment le texte de l'acte de foi et hommage que ce seigneur rendit au duc et à la duchesse de Nevers, le 9 décembre 1577, pour sa terre de Saincaize.

XI. Guy de Roffignac, écuyer, seigneur de Saincaize, de Meauce et de Burges, issu du mariage de Pierre de Roffignac et de Charlotte de Damas, reçut, en 1608, de Jean Bontemps, laboureur, la reconnaissance féodale des biens que ce dernier tenait en fief au territoire de Gimouille. Semblables formalités furent remplies par d'autres particuliers, en 1611 et en 1612, à l'égard de Françoise du Plessis, veuve du seigneur de Saincaize.

XII. Edme de Roffignac, écuyer, l'un des enfants de Guy, eut en partage les terres de Saincaize-Gigny et de Burges. Cette dernière échut, par suite d'arrangements postérieurs, à Pierre de Roffignac, son frère cadet. La seigneurie de Meauce avait été attribuée à Charles, leur frère aîné. Edme de Roffignac, qui n'avait eu d'une première alliance avec Edmée de La Due qu'une fille du nom de Françoise, se remaria avec Henriette de Pergues. Devenue veuve, la dame de Saincaize passa, en 1660, au nom de ses enfants mineurs, un arrangement avec Edmée des Gentils, sa belle-sœur, veuve de Charles de Roffignac, au sujet de la succession de ce dernier qui n'avait pas laissé de postérité.

XIII. Guillaume de Roffignac, écuyer, seigneur de Saincaize et de moitié de Meauce, attaché au service du roi, né du se-

cond mariage d'Edme de Roffignac, recueillit une succession grevée de charges si pesantes, qu'il fut forcé d'abandonner à ses créanciers les terres patrimoniales de sa famille. Le fief de Saincaize et Gigny, mis en décret en 1677, à la requête de Marie Enfert, dame de La Ferté-Chauderon, fut adjugé, en 1686, à Philibert Roux. Nous verrons plus tard que la seigneurie de Meauce fut également mise aux criées et adjugée en 1690. Ces aliénations judiciaires éloignèrent pour toujours la maison de Roffignac de cette contrée, où elle s'était perpétuée pendant trois siècles.

§

SEIGNEUR DE SAINCAIZE DU NOM DE ROUX (1).

Armes : De gueules, au chevron d'or, accompagné de 3 cœurs (2) ailés du même, au chef cousu d'azur, chargé de 3 étoiles du second émail.

XIV. Philibert Roux, chevalier, seigneur du Sallay, président-trésorier de France en la généralité de Moulins, fils de noble Guillaume Roux, receveur des aides à Nevers, et de Gilberte Sirot, acquit, en 1686, par adjudication, la terre à haute, moyenne et basse justice de Saincaize, sur Guillaume de Roffignac. La situation embarrassée de ce dernier suscita bien des difficultés au nouveau seigneur de Saincaize, qui, malgré l'acquisition de cette propriété, se portait encore comme créancier des héritiers de Roffignac pour des valeurs importantes et

(1) Archives de la préfecture, liasses Roux, Roffignac, Brisson. Titres du Sallay.

(2) L'*Armorial du Nivernais*, par M. de Soultrait, indique simplement trois cœurs ; mais la superbe plaque en fonte du domaine de Gain, près de Saincaize, qui représente les armoiries de la famille Roux, porte trois cœurs ailés.

poursuivait, en opposition avec Madeleine de Roffignac, avec laquelle il passa un arrangement, les criées des terres de Meauce, de Burges et des Granges.

Philibert Roux n'eut qu'une fille, Claude, qui épousa Philibert Brisson, dont la postérité se partagea dans la suite la riche succession du trésorier de Moulins.

§

SEIGNEURS DE SAINCAIZE DU NOM DE BRISSON (1).

Armes : D'azur à une fasce d'or accompagnée en chef d'un croissant d'argent surmonté d'une étoile d'or et en pointe d'une rose aussi d'argent. Guillaume Brisson, seigneur de Gigny, est indiqué dans l'*Armorial* de d'Hozier de 1697 comme portant : *D'azur à 3 pals d'or, brisés en chef d'un lambel de 3 pendants d'azur (2).*

La famille Brisson, qui a produit de nombreuses ramifications et qui a occupé un certain rang au siècle dernier, par sa fortune, par ses alliances et par les charges dont ses membres furent revêtus, remonte, d'après nos recherches, à honorable homme et maître Philibert Brisson, notaire à Nevers et échevin de cette ville, en 1580, mort en 1596, laissant d'Etienne Moquot, sa femme, Etienne Brisson, notaire et échevin de Nevers en 1604 et 1616, vivant encore en 1630. Ce dernier avait épousé en premières noces Gabrielle Millin, et s'était remarié à Marie de Favardin. Il laissa trois enfants : 1° Philibert, dont nous allons parler; 2° Aré, conseiller et médecin du roi, marié à

(1) Voir aux archives de la préfecture les liasses Brisson; consulter les registres paroissiaux de Saincaize, les titres du Sallay, etc.

(2) Les premières armes enregistrées également par d'Hozier constituent le véritable écusson de la famille Brisson. Nous ne savons pour quel motif le seigneur de Gigny en avait présenté un autre.

Jeanne Després ; 3^e Jean, avocat en Parlement, qui épousa Antoinette Monnier, et fut l'auteur de la branche des seigneurs du Pontot, de Plagny, de Lamain et de Montalin, qui a fourni des conseillers au Parlement et un président à la Cour de cassation en 1802.

Philibert Brisson, dont nous venons de citer le nom, conseiller du roi et président en l'élection de Nevers, est le premier de sa famille qui ait pris la qualification de noble dans les actes publics. Il laissa de son union avec demoiselle Claude Roux, fille unique de Philibert Roux, président-trésorier de France à Moulins, seigneur de Saincaize et du Sallay, mentionné précédemment, plusieurs enfants qui, à la mort de leur aïeul, se partagèrent son important héritage. Voici les noms des principaux d'entre eux : 1^o Etienne Brisson, qui fera l'objet du quinzième degré des seigneurs de Saincaize ; 2^o Guillaume, conseiller du roi et président en l'élection de Nevers, cité dans plusieurs titres comme cohéritier de Philibert Roux, son aïeul. Il obtint dans son lot les possessions de Gimouille, et eut de dame Marquis, sa femme, deux filles : Claude Brisson, dame de Boisvert, et Anne Brisson, mariée au sieur Rapine de Foucheraïne ; 3^o François-Etienne Brisson, seigneur des Noues et de Chevannes, conseiller du roi et procureur au grenier à sel de Nevers, décédé sans postérité de ses alliances successives avec Françoise Moquot et avec Suzanne Tridon ; 4^o N., seigneur du Sallay ; 5^o Gabrielle, mariée à Henri Rapine de Boisvert.

XV. Étienne Brisson, écuyer, avocat en Parlement, fils de Philibert et de Claude Roux, seigneur de Saincaize et Gigny, épousa Françoise Gascoing, fille de Guillaume Gascoing, écuyer, et de Marie Sallonnier. Il en eut une nombreuse postérité, parmi laquelle on remarque :

1^o Claude Brisson, né en 1665 ;

2^o Guillaume, qui va survivre.

XVI. Guillaume Brisson, écuyer, seigneur de Saincaize et Gigny, commensal de la maison du roi, eut à soutenir un long

procès contre Jean-Baptiste de Mérigot, seigneur de Meauce, qui se prétendait seigneur suzerain des fiefs des Guichards et de Chevannes, à l'exclusion du sieur de Saincaize. Marguerite Bolacre, dame du Marais et veuve du sieur de Ligondet, fut assignée en exhibition du titre en vertu duquel elle jouissait de la propriété des domaines en litige, et notamment de l'acte de vente de la justice de ces terres par Érard de Roffignac. D'autre part, les seigneurs de Meauce et de Saincaize se sommèrent réciproquement, par ministère d'huissier, d'avoir à produire les titres sur lesquels ils fondaient leurs prétentions. M. de Mérigot déposa le dénombrement de Meauce fourni, en 1678, par Guillaume et François-Joseph de Roffignac. Quant à Guillaume Brisson, il déploya un arsenal formidable de pièces probantes en faveur de son droit. Il démontra que de toute ancienneté les Guichards et Chevannes avaient été tenus en fief de ses prédécesseurs. Il présenta les dénombremens de 1405, de 1466 établis par Jean et Philibert de La Porte; l'acte de vente, en 1526, du droit de justice des fiefs en litige à Henri Le Tort, seigneur du Marais, par Érard de Roffignac, qui n'avait pu agir qu'en sa qualité de seigneur de Saincaize; enfin tous les actes spéciaux dont nous avons donné la nomenclature dans le courant de cette notice. Une sentence du bailliage de Nevers, en date du 22 juin 1722, consacra ainsi qu'il suit le bon droit de Guillaume Brisson : « Disons, faisons droit sur les conclusions prises en la requête dudit sieur Brisson de Gigny contre la dame Marguerite Bolacre, par exploit du septiesme mars 1721, et sur les fins de la requête qu'il nous avoit présentée le 25 juin 1721, que nous avons la mouvance de la justice de Chevannes et fief des Guichards situés en la paroisse de Gimouille, déclaré et déclarons appartenir audit sieur Brisson de Gigny à cause de sa terre et seigneurie de Saincaize, ayant égard au partage fait entre Charles et Edme de Roffignac du 25 janvier 1625, à l'exclusion et au préjudice dudit sieur de Merigot, seigneur de Meauce, etc., et condamnons ledit sieur de Merigot aux despens. »

Cet arrêt est formel et catégorique; aussi n'est-ce pas sans

étonnement que nous avons constaté qu'en 1779 M. Moreau, en présentant le dénombrement de sa terre de Meauce, déclara au chapitre des arrière-fiefs soixante articles portant sur les domaines des Guichards et de Chevannes, possédés par Laurent de Chéry et par demoiselle Madeleine de Chéry, seigneurs du Marais. Cette contradiction, qui pouvait renouveler les prétentions des seigneurs de Meauce sur une chose jugée depuis un demi-siècle, fut probablement l'une des causes du renvoi avec blâmes de ce dénombrement.

Guillaume Brisson, qui avait épousé demoiselle Gabrielle Dupuis, eut entre autres enfants :

1^o Guillaume Brisson, écuyer, capitaine au régiment de Touraine-infanterie, chevalier de Saint-Louis, mort célibataire à Nevers, le 11 avril 1787, âgé de soixante-dix-sept ans. Son acte de décès le désigne sous le nom de Brisson de Gigny, tandis que plusieurs titres le dénomment sous celui de Brisson de Saincaize. Cette particularité corrobore l'opinion que nous avons émise relativement à l'indivision des fiefs de Saincaize et de Gigny.

2^o Louis-Etienne, dont l'article va suivre ;

3^o Marie-Victoire, mariée le 9 septembre 1739, à Saincaize, à messire François de Saulieu, écuyer, seigneur d'Aschon et du Marais-de-Lurcy, capitaine au régiment de Navarre, fils de feu François de Saulieu et de Françoise Maslin.

XVII. Louis-Etienne Brisson, écuyer, appelé indifféremment seigneur de Saincaize ou seigneur de Gigny, eut trois alliances : la première avec Mlle Godin de La Joncière ; la seconde avec demoiselle Anne Brisson, fille de Pierre Brisson et de Marie Noussel ; la troisième avec Mlle Marie de Forestier. Il n'en eut que deux filles, mortes jeunes.

§

SEIGNEURS DE SAINCAISE DU NOM DE SAULIEU (1).

Armes : Tiercé en fasce, au premier de gueules, à trois étoiles d'or ; au second d'or plein ; au troisième d'azur, au levrier passant d'argent, colleté de gueules, bordé et cloué d'or.

Rien n'indique, dans les titres que nous avons examinés, de quelle manière la famille de Saulieu établie en Nivernais pourrait se rattacher à celle des anciens seigneurs vicomtes de la petite ville de Saulieu en Bourgogne. Sans nous prononcer d'une manière absolue sur cette question, nous constaterons que honorable homme Jean de Saulieu, contrôleur des guerres, était échevin de Nevers en 1560; que François de Saulieu, probablement son fils, était revêtu des mêmes fonctions municipales en l'année 1597; que noble Jean de Saulieu, dont nous avons déjà mentionné le nom, d'après une des inscriptions funéraires de l'église de Saincaize, était receveur des tailles à Nevers lorsqu'il mourut, en 1630. Parmi sa descendance, on compte François de Saulieu, écuyer, seigneur de Remeron, qui eut d'Anne Gascoing, sa femme, quatre enfants : 1° François de Saulieu, qui testa en 1738, à Nevers, et qui fut père de François de Saulieu-Brisson; de Pierre de Saulieu de Soulangy, lieutenant au régiment de Champagne, marié à Marguerite Alixand; de Catherine de Saulieu, morte célibataire en 1779, et de Jacques de Saulieu de La Chaumonerie, capitaine au régiment de Navarre, marié à Agnès Brisson; 2° Guillaume de Saulieu de Remeron, colonel d'infanterie; 3° Catherine, mariée à Guillaume du Coing; 4° Marie-Julitte, épouse de Claude Guérin de Charmon, trésorier à Moulins.

(1) Pièces à consulter : archives de la préfecture, liasse de Saulieu; registre de Saincaize; *le Morvand*, par l'abbé Baudiau.

XVIII. Jean-François de Saulieu, écuyer, seigneur de Saincaize en partie, capitaine de cavalerie, cheval-léger de la garde du roi en 1761, chevalier de Saint-Louis en 1780, fils de François de Saulieu et de Marie-Victoire Brisson, recueillit la majeure partie de Saincaize et Gigny. A l'époque des Etats-Généraux, il fut convoqué aux assemblées de la noblesse du bailliage conjointement avec sa mère, qu'il représenta. M. de Saulieu laissa de son alliance avec Mlle de Nanteau une fille unique, Marie-Victoire-Guillaume de Saulieu, qui, veuve du comte de Chabrol-Tournoël, gentilhomme de la chambre du roi Charles X, contracta une nouvelle alliance avec le baron de Bar, mort le 18 février 1857.

Par suite du décès récent de Mme de Bar, les domaines de l'ancienne seigneurie de Saincaize et Gigny viennent de passer aux enfants issus de son premier mariage (1).

II.

MEAUCE.

Le village de Meauce, réuni, il y a moins d'un siècle, à la commune de Saincaize, est situé à peu de distance de l'Allier, qui limite son territoire du côté de l'ouest. Son église, autrefois dédiée à saint Symphorien, maintenant en partie abandonnée, accuse, par la diversité des parties qui la composent, les différentes époques de sa construction ou de ses restaurations successives. Si son ancien portail cintré paraît, avec ses deux figurines en relief, remonter au douzième siècle, ou, du moins, avoir été extrait d'un monument de cette époque, il est incontestable que la nef et le chœur, dont la clé de voûte est ter-

(1) Voir l'article imprimé dans le *Bulletin* de la Société nivernaise sur M. le baron de Bar, son vice-président, seconde série, tome I^{er}, page 63.

minée par un écusson aux armes des Roffignac et des Gentils, ne remontent pas au-delà du dix-septième siècle (1).

La chapelle méridionale, placée sous le vocable de saint Etienne, a seule été entretenue. Son portail, réédifié en partie, il y a peu d'années, sa voûte, divisée en deux travées, dont les nervures prismatiques reposent sur des consoles ornées de figures, de reliefs et d'écussons, malheureusement effacés, dénotent une construction du commencement du seizième siècle. Au-dessus de la niche qui surmonte l'autel et qui renferme une statue du dix-septième siècle représentant Notre-Dame de Pitié, on remarque un écusson, posé sur un cartouche en relief, timbré d'une couronne de marquis. Cet écu est écartelé *aux premier et quatrième quartiers de sable, à une tête de mort d'argent ; aux deuxième et troisième quartiers d'azur plein ;* sur le tout se trouve un petit écusson parti, le premier chargé du lion des Roffignac, et le second d'une épée qui paraît être un extrait des armes de la famille des Gentils, à laquelle appartenait Edmée des Gentils, femme de Charles de Roffignac, seigneur de Meauce au dix-septième siècle. La présence des têtes de mort sur l'emblème héraldique rappelle que sous les dalles antiques de la chapelle de Saint-Etienne se trouvait le caveau sépulcral des seigneurs de la localité ; ce caveau subsiste toujours, et il sert encore de lieu d'inhumation aux différents membres de la famille Tiersonnier, dont les noms sont gravés sur les plaques de marbre appendues aux murailles.

(1) Voici la désignation complète de cet écusson : *Parti, le premier coupé, la partie supérieure d'or, au lion de gueules, qui est de Roffignac ; la partie inférieure chargée d'une bande d'or, accompagnée de six molettes du même, mises en orle, qui forment la brisure des Roffignac du Nivernais ; le second d'azur, au chevron d'or, accompagné de trois roues d'argent, deux en chef et une en pointe, et une épée d'argent, la garde d'or brochant sur la roue de la pointe. Couronne de marquis ; supports, deux palmes. L'éloignement et la couche de peinture qui recouvre ces armoiries ne nous ont pas permis de distinguer les émaux ni les couleurs. Nous avons emprunté ces renseignements à l'*Inventaire des titres de Nevers* de l'abbé de Marolles.*

Entre le chœur et la chapelle de Saint-Etienne s'élève le clocher, formé d'une tour carrée, terminée par une pyramide assez courte, recouverte d'ardoises.

L'ancien presbytère est une construction du dix-septième siècle. Il n'est séparé de l'édifice religieux que de quelques pas. On le reconnaît facilement, du reste, à sa tourelle d'escalier, dont la porte est ornée d'un écusson sans figures.

Ces divers bâtiments, devenus depuis la Révolution des propriétés particulières, rappelleront encore pendant bien des années le souvenir de l'ancienne paroisse de Meauce dont la fondation remonte à l'année 894 (1) et dont l'existence nous a été révélée par des titres des onzième et douzième siècles. Elle avait alors une importance plus grande que celle qui lui fut attribuée dans la suite ; car le village d'Apremont, qui ne possédait qu'une chapelle, en faisait alors partie. Mais en l'année 1217, l'évêque de Nevers, à la prière du seigneur de la localité, Guillaume des Barres, érigea cette chapelle en paroisse, *volens et concedens ut omnes apud Asperum Montem et Mossetam commorantes et omnes citra Aligerim commorantes, qui solebant esse parrochiani de Mealsia, sint de cetero parrochiani dicte ecclesie beate Virginis* (2).

Arnulphe était alors curé de Meauce. Parmi ses successeurs on compte :

Hugues d'Audon, qui était en même temps procureur du couvent de La Fermeté, en 1396 ;

Jean Merote, cité dans des titres de la seigneurie, en 1513 et 1539 ;

Jean Delavau, mentionné dans un procès-verbal de délimitation des justices de Meauce et de Saincaize ;

Jean Galmard, inscrit dans le terrier de Meauce ;

Pierre-Simon Chaumereuil, 1645 à 1673 ;

Monin, 1673 à 1680 ;

(1) Cette date est indiquée par Mgr Crosnier ; les mémoires sur le Nivernais donnent l'année 903 comme époque de la fondation.

(2) Titre déposé aux archives de la préfecture de la Nièvre.

Chaumereuil, 1680 à 1689;
Antoine Marion, 1689 à 1738;
Jean-Baptiste Reslu, 1738 à 1755;
Adrien Bardin, 1756 à 1768;
Nicolas-Antoine Fayol, 1768 à 1791;
Tourier, desservant, 1791-1792;
Delongny, desservant, curé du Veüllin, 1792-1793.

L'église de Meauce fut alors abandonnée. Lorsque le concordat eut rétabli le culte catholique en France, l'ancienne paroisse de Meauce ne fut pas reconstituée comme par le passé. On l'annexa le 10 février 1803 à celle de Saincaize.

§

CHATEAU ET SEIGNEURIE.

Sur le rocher du Rochefort, battu autrefois par l'Allier, dont le cours capricieux a depuis long-temps quitté ce rivage, s'élève l'ancien château de Meauce, qui personnifie à lui seul toute l'histoire de la contrée. Ses murs dont l'épaisseur n'atteint pas, dans certaines parties, moins de trois mètres; sa forme circulaire et polygonale, qui lui donne l'apparence d'une immense tour; ses fossés, maintenant en partie comblés, primitivement alimentés par l'Allier et dans la suite par le ruisseau du Rochefort, attestent encore son importance passée. La tradition, recueillie par plusieurs historiens de la province (1), en attribue la fondation au roi saint Louis. Ce monarque en aurait fait don au noble sire de Meauce, qui l'avait accompagné à la croisade où, captif des infidèles, il avait eu les yeux crevés. S'il est permis d'émettre du doute sur la royale origine du château de Meauce, il est constant qu'à une époque fort reculée une demeure féodale a existé sur le Rochefort; car un titre de

(1) Née de La Rochelle, les auteurs de *l'Album du Nivernais*, M. de Soultrait.

l'année 1206 (1) fait déjà mention du château de Meuse. Un autre acte, daté de 1383, relate une acquisition faite par Jean de Monturue d'un pré situé *inter fossata de Melsia de novo edificata* (2). Il ressort de la citation de ces deux pièces que, d'une part, l'édification première du manoir de Meauce serait antérieure à l'existence du saint roi, et qu'en second lieu, le château actuel de Meauce, bien que très-redoutable autrefois, ne serait qu'une reconstruction de l'ancien.

Par suite des divers changements, des nombreuses modifications qui en ont dénaturé l'agencement primitif, il n'est plus possible de rétablir l'ancienne disposition intérieure, ni de reconstituer les moyens de défense de la place forte de Meauce. Cette formidable habitation a dépouillé insensiblement son aspect sombre et menaçant. Tour à tour elle a subi l'influence des siècles et des institutions qui se sont succédé. Plus de guerres privées, plus de ces droits tyranniques et arbitraires qui, entravant l'essor de la navigation, ne pouvaient se soutenir que par la violence qui les avait engendrés. Le pouvoir royal avait substitué le droit à la force, la raison au caprice. A quoi donc pouvaient désormais servir aux seigneurs de Meauce des murs dont la terrible épaisseur n'était interrompue que par des meurtrières ou par des créneaux ? De quelle utilité pouvaient leur être des issues secrètes, des fossés remplis d'eau ? Craignaient-ils encore, en temps de guerres civiles ou de luttes intestines, les attaques du dehors ? Non ! car l'occupation de leur place forte au commencement du quinzième siècle par les troupes du roi, alors que le sire de Roffignac de Meauce suivait la bannière du duc de Bourgogne, ne leur avait que trop démontré les inconvénients qui étaient inhérents à la possession d'un lieu fortifié. Aussi peu à peu on avait vu d'importants changements s'opérer ; et si, en 1591, la duchesse de Nevers mandait encore aux habitants du voisinage d'avoir à garder de jour et de nuit « la maison-fort de Meaulce », qu'elle considé-

(1) Abbé DE MAROLLES, *Titres de Nevers*, page 193.

(2) Archives de la préfecture, liasse de Monturue.

rait comme étant d'une grande importance pour le pays voisin, cette place n'était plus alors ce qu'elle était autrefois. La renaissance y avait déjà imprimé son cachet élégant; des toitures élevées couvraient ses épaisses murailles, et dans la cour intérieure une tour à pans, avec encorbellements et accostée d'une tourelle élancée, renfermait un fort bel escalier qui subsiste toujours. Les fenêtres des bâtiments adjacents se garnissaient de montants à colonnettes et de croisillons ornementés. Plus tard de larges et grandes ouvertures pratiquées à l'ouest et au sud, dans les murs extérieurs, venaient remplacer les meurtrières du temps passé et déroulaient sous les yeux des hôtes du manoir le splendide spectacle du val de l'Allier. La herse elle-même qui, par mesure de sécurité, avait résisté plus long-temps, tomba un beau jour pour ne plus se relever. Les fossés furent en partie comblés, et deux passages à niveau facilitèrent l'accès du portail sans nuire en rien pour cela à la tranquillité de l'habitation.

Si le marteau révolutionnaire n'eût pas mutilé l'écusson et les banderolles qui ornaient le tympan de l'entrée de la tour d'escalier dont il vient d'être parlé, nous eussions pu, selon toute apparence, soit par la découverte d'une date, soit par l'examen des emblèmes héraldiques, indiquer le nom du seigneur qui prit l'initiative de ces constructions. En l'absence de ces renseignements, les diverses parties d'un écusson qu'on voit encore au-dessus de l'une des fenêtres extérieures du sud-est permettent d'assurer qu'une importante restauration du château fut entreprise au milieu du dix-septième siècle par Charles de Roffignac et par Edmée des Gentils, sa femme. Ces armoiries, qui n'ont ni couronne ni supports, sont semblables à celles de la clé de voûte du chœur de l'église.

Les seigneurs de Meauce avaient leur chapelle particulière dans le château. On voit encore la fenêtre ogivale qui l'éclairait, et qui prenait jour sur la cour intérieure.

Le château de Meauce, siège d'un fief à haute, moyenne et basse justice, était dans la mouvance de Châteauneuf-sur-Allier, l'une des châtellenies du Nivernais.

Différents dénombrements relatent l'importance et l'étendue de la terre de Meauce. Nous citerons de préférence à tout autre celui que présenta au duc de Nevers, en l'année 1779, messire Benoit Moreau. Cette pièce fut, il est vrai, reçue avec blâmes ; mais comme les contestations portaient sur des arrière-fiefs et sur l'omission de divers cens ou bordelages, et qu'en résumé elle finit par être acceptée à la suite de quelques corrections, elle nous a paru plus détaillée et plus convenable, en ce sens qu'elle indique des limites qu'on peut facilement retrouver de nos jours : « toute justice haute, moyenne et basse qui commence de la rivière d'Allier du côté du Veuillin et la traversant vient aboutir à une borne qui a été plantée au champ Mottas du seigneur de Meaulce ; et de là, toujours dans la même direction, à la chaume de Trémigny, qui fut appelée la chaume de Lassens, où et auprès de la haie qui la sépare dudit champ de Mottas, il y a une autre borne à soixante-huit toises de l'angle oriental et méridional dudit champ ; et de ladite borne tirant droit à travers ladite chaume à une autre borne qui est située dans le village de Trémigny entre la maison et la grange de la dame Charamon veuve Tissiers ; et de là suivant le chemin par lequel on va de Trémigny à Nevers, jusqu'à la chaume Dupuis, du Vignau à laquelle est une autre borne ; et de ladite borne retournant à droite et suivant le chemin du Bec-d'Allier à Mauvitu au moulin et domaine de Marcy, passant derrière ledit moulin, qui reste ainsi que le domaine dans la justice de Saincaize, jusques à la rencontre du chemin de Trémigny à Saincaize, et remontant auprès des bâtiments du domaine de Marcy, suivant ledit chemin jusques au grand chemin des Allemands, par lequel on allait autrefois de Nevers à Saint-Pierre ; suivant ledit grand chemin par lequel on va de Gimouille et de Saincaize à Châteauneuf jusqu'à la chaume de Sornay, à travers laquelle flue le ruisseau du Pezon ; sur laquelle chaume et au bord du ruisseau du Pezon à l'endroit où fut anciennement le pont de Sornay où il y a une borne ; et dudit pont suivant ledit ruisseau du Pezon qui flue du moulin de Marré à la rivière d'Allier, jusques à l'endroit qui fut le pont de la Moussière, auquel il y a une

autre borne, le fil de l'eau ou le milieu du ruisseau étant le terme de ladite justice d'un des anciens ponts à l'autre ; et quittant là ledit ruisseau dont le surplus jusques à la rivière d'Allier est en entier dans la justice de Meaulce, suivant un ancien chemin par lequel on allait dudit pont de la Moussière au champ Jacquin dudit seigneur de Meaulce, où et à l'angle méridional et occidental d'un pré appartenant au sieur Marandat, appelé le petit pré de la Moussière est une autre borne ; et de ladite borne suivant entre les champs Jacquin et partie du champ des Mottes-Barrées dudit seigneur de Meaulce et le champ des Grèves du sieur Richard qui fut chaume, jusques à la haie d'une terre dudit seigneur appelée la chaume des Grèves, où et en dedans de la terre des Mottes-Barrées dudit seigneur, vis-à-vis ladite haie, il y a une autre borne ; de laquelle, traversant la terre des Mottes-Barrées dudit seigneur et suivant la ligne occidentale de la terre de la dame Richard jusqu'à son angle méridional et occidental où est une autre borne ; de laquelle traversant lesdites Mottes-Barrées et la rivière d'Allier jusques à un endroit où fut le chantier Martin du côté d'Apremont ; et suivant le cours de la rivière du côté dudit Apremont, de manière que de ce côté il ne reste que huit toises de la rivière d'Allier, dans la justice d'Apremont, jusques et vis-à-vis une ancienne rue qui fut appelée la rue Benetier, où finit la justice dudit Apremont ; et de là sur le bord et chantier de ladite rivière, jusques et vis-à-vis des deux bornes plantées au champ du Mottas, et à la chaume de Trémigny, dont il est parlé ci-dessus, de manière que ladite rivière soit en entier depuis la rue Benetier, dans l'enceinte de ladite justice de Meaulce. »

Vient ensuite le brillant cortège des droits féodaux, que le seigneur de Meauce fait défiler complaisamment sous les yeux du duc de Nevers. Ces privilèges se composent de quatorze articles principaux : droits de haute, moyenne et basse justice, de prisons, de bailliage (suivant concession du duc de Nevers du 31 mars 1580), de fourches patibulaires, de blairie ordinaire, et foraine, de mainmorte, de corvées, de langues, de quilles, de péage, de passage franc au port d'Apremont, de guet et garde

au château de Meauce par les habitants de Saincaize et de Meauce, de garenne, de chasse, de pêche, enfin tous droits honorifiques dans l'église, tels que présentation d'eau bénite, encens, prières nominales, caveau sépulcral, litre et ceinture funèbre.

Ce même dénombrement donne le détail des terres tenues en arrière-fief des seigneurs de Meauce par différents particuliers. On voit qu'elles s'étendaient sur les territoires de la seigneurie principale, sur Saincaize, Mars, Magny, Cresancy et Travant. Ces deux derniers arrière-fiefs n'étaient pas sans importance ; celui de Cresancy avait toute justice.

Quant aux redevances bordelières, censivrières et autres, elles étaient peu considérables. Elles n'avaient pas suivi la valeur progressive de la propriété. Le dénombrement de 1678, plus complet sous ce rapport que celui de 1779, indique que les seigneurs ne percevaient que 193 livres 14 sols 4 deniers, quatre cent quarante-deux boisseaux de froment, seigle ou avoine, deux cent vingt-quatre gelines et six boisseaux de noix.

§

PREMIÈRE MAISON DE MEAUCE (1).

La terre de Meauce appartenait très-anciennement à l'église de Nevers. Les évêques en conservèrent la jouissance jusqu'à la fin du dixième siècle. C'est alors que vivait Rockene qui, en sa qualité d'évêque de Nevers (982 à 1011), en était le seigneur viager. L'administration de ce prélat fut pernicieuse pour les intérêts du patrimoine épiscopal. « Il dissipa, a écrit Parmentier dans son *Histoire manuscrite des évêques*, les biens de son église par différentes aliénations, et même il en fit entrer quel-

(1) Pièces à consulter : *Inventaire des titres de Nevers*, par l'abbé Marolles, page 198 ; inventaire manuscrit de Parmentier, page 756 ; *Album du Nivernais*, page 235 ; archives de la préfecture, liasse de Meauce, etc.

ques-uns dans sa famille, dont une partie fut recouvrée par ses successeurs. » On peut induire de ce passage que la terre de Meauce ne fit pas retour et qu'elle donna probablement son nom à cette maison de Meauce, dont les premiers degrés nous ont été conservés et transmis par la tradition, avec cette forme légendaire qui nous oblige à ne les citer que sous toutes réserves.

I. Philippe, sire de Meauce, le premier dont on mentionne le nom, n'aurait pas vécu moins de cent quarante ans et trois jours.

II. Robert, sire de Meauce, son fils, aurait été surnommé Baisse-Porte en raison de sa prodigieuse stature. On prétend qu'il avait sept pieds de hauteur.

III. Hugues de Meauce, damoiseau, qui vient après, suivit, dit-on, le roi saint Louis à la croisade (1248 à 1254), où les infidèles lui crevèrent les yeux, « parce qu'il estoit homme de sorte qu'ils en pouvoient avoir du déplaisir à l'advenir ». La tradition rapporte que le roi paya sa rançon, et qu'après l'avoir ramené en France il lui aurait donné Rochefort, près de Meauce. « Hugues, ajoutent les auteurs de l'*Album du Nivernais*, y fit bâtir un château ; et, comme c'était l'usage alors, il fit éteindre pardevant témoins le foyer de son vieux manoir avant d'allumer le feu dans l'âtre et sous le toit qui devait réunir et abriter sa famille. » Suivant d'autres chroniqueurs, le roi saint Louis aurait payé lui-même les frais de la construction du nouveau manoir.

Tels sont les renseignements que la tradition recueillie par plusieurs chroniqueurs du pays nous a transmis. Tout en faisant remarquer l'in vraisemblance qui résulte de voir un espace de près de trois siècles occupé par trois générations seulement, nous avons à constater en outre la présence d'une difficulté non moins sérieuse, résultant du passage suivant extrait de l'*Inventaire des titres de Nevers*, de l'abbé de Marolles : « 1206, septembre. Lettres de Philippe, roi de France pour accorder certain différent entre Hervé, comte de Nevers, et Aalis,

dame de Courtz, autrefois femme de Philippe, sr de Donzei (1), en sorte qu'Hervé donne à la dicte dame 300 livres de rente, monnaie de Gien, par les mains de son frère, assignées sur le château de Melse. »

S'il s'agit bien de Meauce, anciennement appelé Melsia, Melse, comment expliquer l'obligation de cette redevance sur une propriété du sire de Meauce ? La destruction du titre original ne permet plus, ni de constater l'exactitude de l'article de l'abbé de Marolles, ni de s'assurer si le seigneur de Meauce ne se serait pas rendu caution du comte de Nevers, son suzerain. Nous en sommes réduits aux conjectures.

Mais à partir du milieu du treizième siècle, on peut procéder avec d'autant plus de certitude, que les renseignements qui vont suivre ont été extraits des titres originaux de la propriété.

En l'année 1254, Hugues de Meauce, assisté de noble dame Isabeau de Sully, fit une donation pieuse à l'abbaye de Notre-Dame de Nevers. Ce don, qui fut peut-être le principe des possessions des religieuses dans la paroisse de Meauce, est rappelé dans les termes suivants, par les auteurs du *Gallia christiana*, à l'article de Béatrix de La Colencelle, abbesse de Nevers : *Eodem anno (1254) donata sunt quædam abbatiæ Beatæ Mariæ Nivern. ab Hugone, domino Melsiæ, et Isabella de Sulliaci ejus uxore.*

Les donateurs cédèrent également, en 1280, aux frères Chatest, divers héritages à Trémigny sous la redevance annuelle de 60 sols de rente. Le droit de bourgeoisie, qui est reconnu dans l'acte aux frères Chatest, donne à cette pièce un intérêt assez considérable. Voici le passage le plus saillant de la charte :

« Et voulurent lediz sire de Meaulce et sa femme, que lesdiz hoirs dudit Moreau et dudit Perrin Chatest et leurs hoirs, puissent en la chatellerie et en la justice et en la seignorie de Meaulce, quelque part qu'ils voudront demourer, francs bourgeois le roy et d'autre bourgeoisie quelques ilz voudront, sans

(1) Donzy.

faire procès et sans faire staige ailleurs que en la justice et seignorie de Meaulce, que ilz aient franchement leur aise, par toute la seignorie de Meaulce, paiaut aux diz hoirs les devant diz soixante sols de cens. »

IV. Hugues de Meauce, chevalier, sire de Meauce, ne semble pas, malgré la similitude du nom, être le même que celui qui précède. Sans cependant formuler à cet égard un jugement absolu, nous constaterons qu'en l'année 1296, Hugues présenta au comte de Nevers le dénombrement de tous ses biens, parmi lesquels il compta le fief de Cresancy qui, dans la suite, ne fut pour ses successeurs qu'un arrière-fief. Regnaude de Varigny, sa veuve, renouvela cette formalité en 1332. L'année précédente, elle avait déjà, de concert avec son fils Guillaume, fait une donation à l'église de Saincaize.

V. Guillaume de Meauce, damoiseau, est désigné comme fils de Hugues dans l'hommage qu'il rendit au comte de Nevers, pour les biens provenant de la succession paternelle, et qui se trouvaient dans la mouvance du comté. Il fournit un dénombrement nouveau en 1349. Cette pièce existe aux archives de la préfecture.

Guillaume de Meauce n'eut qu'une fille appelée Marguerite, qui porta dans la famille de Monturue, dont nous allons parler, la fortune de sa maison.

§

SEIGNEURS DE MEAUCE DU NOM DE MONTURUE (1).

VI. Etienne de Monturue, chevalier, dont le nom est écrit indifféremment dans les anciennes chartes Monturue, Monthurue ou Montherue, devint seigneur de Meauce à la suite de son

(1) Archives de la préfecture, liasse de Monturue; *Histoire généalogique des grands officiers de la couronne*, par le père Anselme, article Aubert.

alliance avec Marguerite, fille de Guillaume de Meauce. Etienne de Monturue, frère de Pierre de Monturue, cardinal du titre de saint Anastase, appartenait à une famille considérable répandue en Limousin et en Périgord. Son nom patronymique serait, d'après le P. Anselme, des Baux.

Le nouveau seigneur nivernais présenta au comte de Nevers, le 2 juillet 1377, le dénombrement de la terre de Meauce, en son nom et à cause de *Marguerite sa femme, dame dudit lieu*. Quelques années plus tard, en 1386, Etienne de Monturue reçut l'acte de foi et hommage que lui devait le sieur Godin pour le fief rural de Lotour.

Étienne, qui avait acquis en 1386, le vendredi après la Toussaint « l'ostel ou mote de Marcy, » ne vivait plus en 1398, époque à laquelle « noble dame madame Marguerite de Meauce, dame dudit lieu et de Richemont, » sa veuve, achetait de Thevenin de Varennes le pré des Fontenilles et une portion des dîmes de Marcy.

On compte parmi les enfants du seigneur de Meauce :

1° Jean de Monturue, qui suivra ;

2° Catherine, qui fera l'objet du huitième degré.

VII. Jean de Monturue, damoiseau, dont le nom figure dans plusieurs actes sous la dénomination de *Johannes de Monturico, dominus de Melsia, filius nobilis viri domicelli Stephani de Monturico militis*, n'est autre que celui dont nous avons rappelé précédemment le nom au sujet de l'acquisition qu'il fit, en 1383, d'un pré situé *inter fossata de Melsia de novo edificata*. En 1387, ce jeune seigneur fit encore une nouvelle acquisition à Sélines en se déclarant autorisé par son père, *auctorisatus a patre suo*. Cet acte est au surplus le dernier qui mentionne son nom. Soit que la mort l'ait frappé peu d'années plus tard, soit qu'il ait abandonné, à la suite de partages de famille, la terre de Meauce, on voit qu'en 1399 cette seigneurie était possédée par Catherine de Monturue, sa sœur. Elle avait épousé en secondes noces Renaud de Roffignac.

§

SEIGNEURS DE MEAUCE DE LA MAISON DE ROFFIGNAC (1).

Armes : *Écartelé aux 1^{er} et 4^e quartiers d'or, au lion de gueules, qui est de Roffignac; aux 2^e et 3^e quartiers d'azur, à la bande d'or accompagnée de six molettes du même mises en orle.*

VII. Renaud de Roffignac, chevalier, conseiller et chambellan du duc de Bourgogne, originaire du Limousin, est l'auteur de la branche des seigneurs de ce nom établie en Nivernais. Il se trouva en possession du fief de Meauce par son mariage avec Catherine de Monturue, veuve en premières noces de Raymond Aubert, chevalier, seigneur de Bulbon et de Thor, commensal du pape Innocent VI, son grand-oncle.

Suivant l'abbé de Marolles, Renaud de Roffignac aurait rendu foi et hommage au comte de Nevers, en 1379, au nom de Catherine, sa femme, pour les biens qu'elle possédait à Pougues, du chef d'Étienne de Monturue, son père. Nous ne croyons pas devoir nous arrêter à cette date ; car le P. Anselme mentionne le sommaire de certains titres qui attestent l'existence de Raymond Aubert, son premier mari, en 1385, 1386 et même en 1390, date du testament de ce chevalier (2). L'alliance de Renaud de Roffignac avec Catherine de Monturue est conséquemment postérieure à cette dernière date. On ne saurait objecter que la première union avait été cassée, puisque le P. Anselme prend le soin d'ajouter que, devenue veuve, elle se remarie à Renaud de Roffignac. Il est supposable que l'abbé de Marolles a indi-

(1) Pièces à consulter : Titres de la maison de Roffignac, aux archives de la préfecture ; *Inventaire des titres de Nevers*, de l'abbé de Marolles ; le P. Anselme.

(2) *Histoire des grands officiers de la couronne, pairs de France*, généalogie Aubert.

qué la date de 1379 au lieu de celle de 1399. A cette dernière époque Renaud de Roffignac était en effet seigneur de Meauce et époux de Catherine de Monturue. La charte dont nous donnons la teneur, en même temps qu'elle nous rappelle l'existence et la prospérité du trop célèbre droit d'épaves, ne laisse aucun doute à cet égard. « Philippe fils de roy de France duc de Bourgogne, comte de Flandres, Artois et de Bourgogne, sire de Salins, comte de Rethel et sire de Malines aiant le gouvernement de notre tres cher et bien amé Jehan comte de Nevers et baron de Donzy, au bailli de Nevers ou à son lieutenant salut. Receu avons humble supplicacion de notre amé et feal chevallier et chambellan, messire Regnaut de Roffignat, seigneur de Meaulse, et dame Katherine sa femme, contenant què comme lesdiz supplians aient toute justice haulte, moyenne et basse en toute la terre dudit Meausse et en la rivière Allier, tout au long et au travers, tant comme la justice de ladite terre se comporte ; à cause de ce ou autrement lesdiz supplians aient droit et soient en bonne possession et saisine de prandre ou faire prandre, ou appliquer à eux, et a leur singulier profit, par leurs gens et officiers, toutes espaves trouvées ès dites terres et rivière, et par especial, celles qui sont trouvées en leurs dites juridiction et justice, et desdiz droiz en possession et saisines lesdiz supplians et leurs prédécesseurs dont ils ont cause en ceste partie, aient jouy et usé paisiblement par et si longtemps, qu'il n'est mémoire d'omme du contraire ; et il soit ainsi que en caresme, l'an mil ccc quatre vingt et seze, un batel effondra en ladite terre et juridiction de Meaulse, et encore botes de poisson qui estoient en icellui batel feussent alez au fons de ladite rivière ; pour laquelle cause feal dame Marguerite, dame pour lors desdites terres et seignorie de Meausse, et vesve de feu messire Estienne de Monstereue, chevalier, en le chastel dudit Meaulse, et après ce, à la requeste de vous et autres officiers de notre dit fils en usant de ses droiz, possessions et saisines eust envoyé ses gens qui pescherent ledit batel avec lesdites botes de poissons, qui estoient en icellui, comme confisquez, les eussent amenez au chastel dudit Meaulse ; et après ce à la requeste de vous et

autres officiers de notre dit filz, un sergent de monseigneur le Roy, et autre sergent d'icelui notre filz, firent commandement à ladite madame Marguerite, que ledit poisson elle delivrast à certains marchans de Nevers, en disant qu'il n'y avoit point de confiscacion ; laquelle bailla ledit poisson à un et autre officier de notre dit filz, moienant que au cas qu'il seroit trouvé que ledit poisson lui soit confisquez selon l'usage et conformement audit pais, que l'argent que ledit poisson feut rendu, donné, remis et rebaillet à icelle dame Marguerite ; et combien que ladicte dame Marguerite et iceux supplians ont fait sonner vous et iceux officiers dudit conte, que ledit poisson ou l'argent qu'il avoit esté venduz, vous voulussiez rendre, bailler et restituer à ladite seue dame Marguerite ou aux diz supplians. Neantmoins ung et lesdiz officiers en avez estez reffusans et déclarant qu'grant préjudice desdiz supplians (quelques mots effacés) de remède convenable, sur ce ils disent, duquel ilz nous ont humblement supplié ; et pour ce est il que nous, ces choses considérées, vous mandons que si appelle le procureur de notre dit filz ou dit conté de Nevers, quants qui feront à appeler, il rapport des droiz possessions et saisine desdiz supplians, vous les maintenez, regardez en iceux, et les en faites jouir et user paisiblement en leur faisant bailler et délivrer ledit poisson, ou la valeur d'icelui et en cas d'opposition ou refus faictes entre les parties, icelui oyés bon et brief accomplissement de justice. Car ainsi nous plaist-il estre fait, nonobstant ordonnance, mandement, ou defenses à ce contraires. Donné à Rouens, le m^r jour de décembre l'an de grâce mil ccc m^{xx} et dix neuf. »

Le bon droit du seigneur de Meauce fut reconnu, et à la suite d'une délibération du conseil du comte de Nevers, on délivra à Renaud de Roffignac des lettres patentes dans lesquelles le comte déclara ce qui suit : « Audit messire Regnaut de Roffignac avons abandonné et abandonnons, donné et donnons licence et permission de jouir, user de la justice de ladite rivière d'Ailier, et appartenances en, et par la forme et manière que icellui chevalier ses prédécesseurs, iceulx dont il a cause en ont jouy et usé en temps passé jusques à présent. Et la main dudit seigneur,

ne empeschement qui mis y a esté, tenons levée et ostée, levons et ostonz à plain, par ces présentes au profit et jouissement dudit chevalier. »

Le sire de Meauce fut aussi en contestation, en 1408, avec Guyot de Revillon, seigneur d'Apremont, pour la délimitation des fiefs de ce nom et de Meauce. Catherine de Monturue, sa veuve, consentit en faveur de Pierre et Jean Tonard frères, tisserands en drap à Nevers, un acte d'affranchissement qui présente d'autant plus d'intérêt, qu'il est l'expression de la puissance féodale des seigneurs au moyen âge : « Disans et affirmans (les frères Tonard) estre hommes serfs et de serve condition, taillable haut et bas, à volonte de poursuite et mainmorte d'icelle dame, avec les postérités et sequelles d'iceulx, » est-il spécifié dans la charte, a publiquement et en droit à cogneu et confessé ladicte dame Catherine avoir lesdiz frères, a leur prière et requeste et aussi au moyen de la somme de douze escus d'or..... et de cinq solz de rente annuelle.....elle avoir abosuré et abosure par ces présentes lesdiz frères et leurs hoirs et sequelle née et a naistre..... »

IX. Jean de Roffignac, chevalier, sire de Meauce, est cité dans un titre de l'année 1438, dont nous donnons la copie à l'article suivant. Ce seigneur dut figurer dans les événements militaires dont le Nivernais fut le théâtre pendant la funeste guerre des Anglais.

X. Guyot de Roffignac, chevalier, fils du précédent, vivait à une époque où la France, envahie par les Anglais, était divisée en factions ennemies. Le sire de Meauce, attaché au service de la maison de Bourgogne, puisqu'il figure parmi les coustilliers ou hommes d'armes à deux archers, suivait ardemment le parti bourguignon, dont l'influence était prépondérante en Nivernais. La prise et l'occupation de la place forte de Meauce par les troupes du roi furent pour le noble chevalier le résultat des hostilités qui éclatèrent dans la province.

Après que la paix d'Arras (1435), conclue entre le duc de

Bourgogne et Charles VII, eut sanctionné le salut de la royauté, miraculeusement sortie du danger par les prodiges de la pauvre bergère de Domrémy, la noblesse turbulente songea à rentrer dans ses domaines, dévastés pendant les troubles civils. C'est alors que Guyot de Roffignac somma Perrenet Grassart (1) d'avoir à lui remettre la forteresse de Meauce, que ce dernier tenait au nom du roi. Le capitaine, qui peut-être au fond comptait en rester libre possesseur, ne déféra point à cette injonction, alléguant le traité qu'il avait passé avec Charles VII et les frais considérables qu'il avait faits pour tenir cette place en état de défense. Ayant été en but à diverses entreprises de la part du sire de Roffignac, Perrenet Grassart recourut au roi, qui reconnut le droit de propriété de Guyot de Roffignac, mais sous certaines conditions pécuniaires, auxquelles ce dernier refusa d'adhérer. Le monarque à qui la fortune souriait depuis quelques années et qui, tout en ménageant la noblesse, rentrée sous l'obéissance par la soumission des grands feudataires de la couronne, n'avait plus à conquérir au prix de sacrifices incessants une fidélité que la fin de la guerre avait assurée, le roi, disons-nous, lança en 1438 les nouvelles lettres patentes dont le contenu qui suit rappelle et reproduit les différentes phases de cette intéressante contestation : « Charles par la grâce de Dieu roy de France, au bailli de Saint Pierre le Moustier ou à son lieutenant, salut. De la partie de notre amé escuier Perrenet Grassart nous a été exposé que par le moyen du traicté fait par luy avec nous, et moiennant certaine somme de deniers à luy promise, il eust promis et encommencé de rendre et remettre les places de Rosemont et Meaulce en la main de ceulx à qui

(1) Ce personnage, dont le nom est peut-être altéré, doit être le même que Perrinet Grasset ou Grassay, seigneur de La Mothe-Josse-rand, espèce d'aventurier qui, à cette époque, joua un grand rôle dans notre province; il fut long-temps gouverneur de La Charité-sur-Loire pour le duc de Bourgogne. On le voit tantôt pour le duc, dont il soutenait énergiquement la cause, tantôt pour le roi, avec lequel il composait. Il lui avait livré La Charité moyennant une rente annuelle de 100 fr. Avec lui, c'était au plus offrant et dernier enchérisseur.

elles appartiennent et avant qu'il fut payé ne comptenté, Guiot de Ruffignat filz de notre amé et féal Jehan de Ruffignat, chevalier seigneur de Meaulce essaia et fit essayer par plusieurs foyes de prandre et recouvrer la dicte place de Meaulce sur le dit exposant qui estoit et eust été en enfreignant le dit traitié, par lequel come dit est, estoit tenu d'icelle rendre, sitost qu'il seroit contempté de nous; et pour obvier à l'inconvénient auquel il eust peu choir, s'il eust laissé prandre sur luy la dicte place, ainsi que promis l'avoit lui concenti mectre et tenir gens dedans pour icelle garder, et faire grant depence, qu'il envoya devers nous et les gens de notre grant conseil, montans à la somme de mille livres ou environ, requérant estre restitué. La quelle somme fut modérée par notre dit conseil à la somme de troys cens escus ou saluz d'or, qu'il fut appointié que le dit Ruffignat lui pairroit. Et pour cesi toust que le dit Perrenet fut appointié et contempté de ce que luy avons fait promectre par le dict traictié, il fist informé audit de Ruffignat qu'il repreinst sa dite place de Meaulce, et le contemptast de ses troys cens escus ou saluz d'or; et pour ce faire et empeschier les entreprinsses que avoit fait et se efforçoit de faire le dit de Ruffignat sur la reprinse d'icelle place; l'a feist adjourner pardevant les dites gens de notre grant conseil, à certain jour ensuivant et pièces passé, auquel il ne comparut point et fit défaut. Et depuis par plusieurs fois a promis ycelle somme paier audit Perrenet, qu'il a fait alors avertir pour communiquer et assembler ensemble et appointer de la reddition d'icelle place; à quoy il despendit grant somme de deniers; et s'en ala le dit de Ruffignat sans le lui faire assavoir. Pendant le quel temps, ou depuis, pour ce que le dit seigneur de Meaulce ne reprenoit point sa dite place et qu'il convenoit audit exposant la garder, fut par nous ou les gens de notre grant conseil appointié que le dit Perrenet auroit et prendroit sur le dit seigneur de Meaulce, tant que tiendrait la dite place, la somme de dix saluz tous les moys, et pourroit avoir et prendre les proffiz et revenus d'icelle terre qui est de petite valeur, en rabat et réduction d'icelle somme jusques à la valeur de la revenue de la dite place; laquelle somme

n'a peu fournir à la dite garde ; mais a convenu audit exposant faire plusieurs autres grandes mises et deffenses dont icelluy seigneur de Meaulce ne l'a voulu restituer ni recompenser, ne aussi de ce qu'il restoit à payer desdiz saluz, deduit la revenue d'icelle place. Et par ainsi est icelluy exposant en voye d'estre grandement interessé en dommaige pour les grans fraiz, qui lui convient faire à la garde d'icelle, s'il n'estoit revestu et recompensé sur les aultres terres, possessions et revenuez que le dit seigneur de Meaulce a es diz pais de Nivernois et Bourbonnois, et sur ce a requis notre grace et permission. Pour ce est-il, que, nous, ces choses considérées, que ne voulant le dit exposant estre tenu garder la dite place sans rémunération, telle qu'il appartient, et aiant retard ad ce que le dit de Ruffignat est delayant de la reprendre en ses mains et de paier ce qui est deu audit exposant, ja soit ce que plusieurs foyz il en est esté sommé et requis, comme il dit, vous mandons, et pour que les choses dont il est débat sont assises es meites de votre villaige et dedans sa juridiction, commandons et commettons par ces présentes que s'il vous appert de ce que dit est, tant que souffire doys, vous prenez, faissiez remectre en notre mains tous les proffiz, revenus et esmolumens d'icelle terre de Meaulce et iceulx faites restituer et à la valeur. Et s'il vous appert qu'ils ne soyent pas souffisans de paier et contempler icelluy exposant de ce qui luy est et pourra estre deu desdits diz saluz, durant le temps qu'il a tenu icelle place, et aussi des diz troys cens escuz d'or, vous prenez, saisisiés et mettés en notre main toutes les aultres possessions et revenues, que le dit seigneur de Meaulce a es diz pais de Nivernois et Bourbonnois, et iceulx fetes cueillir soubz notre main par commissaires notables ; et des deniers qui en resteront faites paier et contempler le dit exposant tant des diz trois cens escus que des arreraiges qui lui sont deuz desdits diz saluz d'or. Et doresnavant, tant qu'il tiendra la dite place par deffault dudit de Ruffignat, pour chacan moys la somme de quinze saluz d'or que luy avons ordonné avoir et prendre sur les dites terres tant de Meaulce que aultres, estant es pais et lieux dessus declarés, prouffiz, revenues d'icelles, en contrainnant

ad ce faire et souffrir le dit de Roffignat et tous aultres que pour ce seront à contraindre par toutes les meilleures voyes et manieres que faire se pourra, comme pour nos propres debtes nonobstant oppositions ou appellations frivoles, en maniere que le dit exposant n'eut plus cause de nous retourner plainte par devers nous, et pourveu toutesfois que ceulx qui ont esté et seront comis à recevoir les prouffiz et revenues d'icelle terre seront tenuz d'en rendre compte audit seigneur de Meaulce, et le reliqua, si un y a, quant et où il appartiendra. Car ainsi nous plaist-il et le voulons estre fait par ces présentes, nonobstant quelconques lettres subreptices impetrées ou à impetrer ad ce contraires. Donné à Bourges le xxvii^e de juing, l'an de grâce mil cccc trante et huit, et de notre regne le seziesme. Par le Roy, l'evesque de Beauvais, le doyen de Paris et autres. Signé Canlers. »

Force fut bien à Guyot de Roffignac de s'acquitter envers Perrenet Grassart de la somme déterminée par le conseil du roi.

Cette contestation ne fut pas la seule que ce seigneur eut à soutenir contre l'autorité royale. Une nouvelle difficulté s'éleva en 1448, et le droit d'épaves qui en fut la cause allait succomber à la lutte et disparaître à jamais. Voici les principaux détails de cette affaire.

Dans le courant de ladite année 1448, Guyot de Roffignac saisissait un chargement de dix milliers de fers et d'autres marchandises appartenant à Pierre de Saint-Yves, dont le bateau avait sombré entre Meauce et Apremont. Sur le refus opposé par le sieur de Roffignac, le procureur des marchands adressa au roi une requête dans laquelle il établit « que les marchands sont en bonne possession et conduites sur la Loire et riviere descendant en icelle, quand advint que le chalon ou vaisseau où elles sont se submerge, va au fond ou autrement se perille, soit par fortune de temps ou autrement. Que Guyot de Roffignac, soy disant seigneur de Meaulce, ne peut ou doit troubler, ne empescher à la recouvrance et perception d'icelle, ne les attribuer à son prouffit, en possession que si icelui de Roffignac, ne autre soit et s'efforce de faire le contraire et empeschier, a le dit de

Roffignac prins et emporté, ou fait prendre et emporter audit Meaulce, les marchandises et denrées, et icelui a appliqué à son profit et autrement disposé à ses plaisirs et volonté, sans en vouloir aucune chose restituer audit Saint-Yves, en son grand grief, préjudice et domaige. Pourquoi requiert humblement provision royale. »

Le roi, par un mandement spécial, daté de Tours, le 5 mars de la même année, permit, « vu l'urgence, d'appeler le sieur de Roffignac à comparoir devant le dit molin du lieu d'Aspremont, pour se voir contraint à ce, et à cesser dores en avant des troubles et empeschemens et tous autres semblables, et rendre et restituer ce que prins et levé aura esté ; et en cas de débat sur ce, adjourne le dit Roffignac a certain et compétent jour ordinaire de notre Parlement ».

Le seigneur de Meauce fit en effet opposition au mandement. Mais un arrêt du Parlement confirma la décision royale et anéantit ainsi le droit d'épaves, si contraire au droit des gens et à la liberté du commerce.

Cependant le souvenir de l'antique prérogative ne s'effaça pas aussi rapidement, car en 1576, Pierre de Roffignac, alors en procès avec les sieurs de Berthier et Navenon, contestait à ces derniers, comme lui appartenant, certains droits, parmi lesquels figure celui d'épaves.

Guyot de Roffignac mourut en 1459, laissant deux enfants : Renaud et Guy.

XI. Renaud de Roffignac, deuxième du nom, chevalier, conseiller et chambellan du comte, puis duc de Nevers, eut en partage la seigneurie de Meauce, dont il acquitta les devoirs de vassalité en 1459. Parmi les titres qui concernent ce seigneur nous avons remarqué un dossier important, contenant des lettres royales de 1473, contraignant Jean Brechard et Jeanne de Langon, sa mère, seigneurs de Crésancy, à rendre foi et hommage de cette terre au seigneur de Meauce, et autorisant ce dernier à les poursuivre par voie de saisie réelle, s'ils persistaient dans leur refus de se soumettre à la formalité exigée.

Renaud de Roffignac laissa de Marie d'Anlezy, sa femme, qui prenait la qualité de veuve en 1488, trois enfants : Erard, qui va suivre ; Marie et Catherine, dont les noms sont cités dans des titres de 1488 et de 1504.

A cette même époque vivaient : 1° André de Roffignac, archidiacre de Decize, chanoine de Nevers, mentionné dans un bail de 1504 ; 2° Hugues de Roffignac et Guyot, son frère, sieur de La Blondelle, coustillier du comte de Nevers et fils du bâtard de Roffignac. Leurs noms sont rappelés dans un bail à bordelage consenti par ces derniers au profit de l'abbesse de Nevers, pour des terres sises à Gain et dépendant de sa maison de Saint-Denis. Agnète Guy, veuve du sieur de La Blondelle, passa un bail au nom de ses enfants mineurs, Louis, Antoinette, Jeanne, Philippe et Marie de Roffignac, pour différents héritages, et moyennant une redevance « payable en son hostel à Meaulce ». On trouve en outre les noms de Philippe et de Jean de Roffignac dans un titre d'échange de l'année 1526.

XII. Erard de Roffignac, chevalier, seigneur de Meauce et Bouy et de Saincaize, fut en procès avec Antoine Boutillat, au sujet du passage franc de la rivière au port d'Apremont, dont ce dernier possédait la seigneurie. Un jugement arbitral du 17 avril 1510 avait consacré la prétention du sieur Boutillat et avait imposé au sire de Meauce l'obligation de présenter au seigneur d'Apremont, aux quatre grandes fêtes de l'année, « une quarte de vin, un plat de viande auquel il y aura une pièce de bœuf et l'autre de porc ou de lart, pour le moins, le tout bon et suffisant seulement ». Sur l'appel formulé par Erard de Roffignac, le roi reconnut à ce dernier le droit de passage franc au port d'Apremont pour lui, ses successeurs, leurs domestiques, animaux et barques.

Nous ne reviendrons pas sur les difficultés qui s'élevèrent entre les héritiers de Gilbert de La Porte et Erard de Roffignac, au sujet de la saisie, par droit de mainmorte, des biens laissés par le défunt dans l'enclave de la justice de Meauce. Nous indiquerons seulement que ces héritages, qui composaient le

domaine des Mérages, furent cédés dans la suite, par le seigneur de Meauce, à titre d'arrière-fief.

Erard de Roffignac mourut en l'année 1529. Françoise de La Rivière, sa femme, vécut jusqu'en 1539, et laissa quatre enfants : Pierre, Françoise, Claude et Catherine de Roffignac.

XIII. Pierre de Roffignac, chevalier, seigneur de Meauce, Bouy et Saincaize, rendit l'hommage de ces terres au duc de Nevers en l'année 1577. Nous avons retrouvé, parmi un grand nombre de pièces sans intérêt, un titre, qui contient une sentence rendue au présidial de Saint-Pierre-le-Moûtier, sur la plainte du seigneur de Meauce, contre Pierre Dagnel, François Guillin et autres, « convaincus d'avoir, le 17 août 1579, insulté, blasphémé et porté des armes pour empêcher la tenue des jours que vouloient faire les officiers dudit seigneur de Meauce, et par eux encommencé à venir sur ung gravier de la rivière d'Allier, près ung lieu prétendu, appelé l'Isle-Lombard ». Les coupables furent en partie condamnés solidairement « en l'asmande de dix escuz, aplicable suivant l'ordonnance et à tenir prison jusqu'à plain payement ».

Pierre de Roffignac, qui mourut vers 1590, laissa de noble dame Charlotte de Damas, son épouse, plusieurs enfants, parmi lesquels on distingue :

1^o Guy de Roffignac, qui continua la lignée ;

2^o François, seigneur de Bouy, puis d'Apremont-sur-Allier, Omery, Marrenay, par adjudication du 4 septembre 1602. Il eut d'Anne du Plessis quatre enfants :

A François de Roffignac, marié en 1639 à Claude-Philippe de Morogues;

B Charles, prieur de Saint-Saulge et de Valigny;

C Marie, citée dans le contrat de mariage de son frère François, en 1639;

D Madeleine, dame de Bouy, qui passa le 18 juin 1666, assistée de sa sœur Marie, une transaction avec Anne-Charles de Roffignac, son neveu, comte d'Apremont, époux de Françoise

de Bonneval. Charles-François de Roffignac, issu du mariage d'Anne-Charles avec la dame de Bonneval, servait en 1704 en qualité de garde du roi.

XIV. Guy de Roffignac, chevalier, seigneur de Meauce, de Saincaize et de Barges, fut en contestation avec différents justiciables de ses domaines pour l'exercice du droit de blairie, dont la possession lui fut maintenue par des arrêts de 1608. Plusieurs tenanciers lui rendirent, suivant l'usage, foi et hommage pour les héritages qu'ils tenaient en fief du château de Meauce. A la même époque et pour la même cause, Philippe de Lange, écuyer, seigneur de Châteaurenault, de Villemenant et de Chevenon, se reconnut l'homme lige de Guy de Roffignac pour la terre de Crésancy et jura fidélité à son seigneur dominant, « ainsy qu'un bon vassal doit à son seigneur féodal ».

Guy de Roffignac laissa sept enfants de son mariage avec Françoise du Plessis :

1^o Charles, qui suivra ;

2^o Edme, seigneur de Saincaize, dont nous nous sommes occupé à l'article de cette seigneurie ;

3^o Pierre, seigneur de Barges et du Sallay, marié en 1639, après avoir renoncé à l'état ecclésiastique, à Julienne de Vienne, fille de Gabriel de Vienne, dont il eut, entre autres enfants, François-Joseph de Roffignac, héritier en partie du seigneur de Meauce, son oncle (voir au XVI^e degré).

4^o Françoise, femme de Jacques d'Ombrun ;

5^o Arnaude, dame de Trémigny, mariée à Jacques d'Aubourg, sieur de Boucheron ; elle vendit, en 1627, à son frère Charles, le domaine de Trémigny qui lui était échu en partage ;

6^o Anne, religieuse ;

7^o Edmée, mariée, suivant contrat du 21 novembre 1616, au sieur de La Panissière. Devenue veuve, elle contracta une nouvelle alliance, en 1629, avec M. de Marcellange.

XV. Charles de Roffignac, chevalier, seigneur de Meauce, Trémigny, Beauregard, la Forêt-des-Chaumes (au pays des

Amognes), passa différents accords avec ses frères et avec ses sœurs au profit de la succession paternelle. L'acte de foi et hommage qu'il présenta à la duchesse de Nevers le 21 juin de l'année 1634, indique que ces partages n'avaient été terminés qu'à cette époque.

Charles de Roffignac et dame Edmée des Gentils ont perpétué leur souvenir par les importants travaux qu'ils firent exécuter dans l'église et dans le château de Meauce.'

Le seigneur de Meauce n'ayant pas eu de postérité légua par testament tous ses biens en usufruit à sa femme. C'est en 1651 que la mort vint le frapper. Sa veuve vécut jusqu'en l'année 1665.

XVI. Joseph-François de Roffignac, fils du seigneur de Barges, et Guillaume de Roffignac, fils du seigneur de Saincaize, entrèrent en possession de l'héritage du seigneur de Meauce, leur oncle, à la mort de dame Edmée des Gentils. C'est alors qu'ils rendirent hommage au duc de Nevers pour la moitié que l'un et l'autre possédaient dans la succession. L'acte qui concerne Joseph-François, alors garde du roi, est daté du 4 novembre 1665. Le dénombrement, qui aurait dû être présenté quarante jours plus tard, ne fut produit que le 11 mai 1678.

La succession du seigneur de Meauce était grevée de charges si lourdes qu'elle ne profita guère à ses neveux, et après mille difficultés, dont ils ne purent triompher, ils durent se résoudre à assister à la saisie de tous leurs biens. On était alors en 1681. Les nombreux dossiers qui ont trait à ces expropriations, à ces mises en décret, prouvent que c'est surtout sous l'effet des poursuites incessantes de Madeleine de Roffignac, dame de Rouy, leur cousine, qu'ils succombèrent. La seigneurie de Meauce fut adjugée à une famille du nom de Mérigot, dont nous allons parler.

§

SEIGNEURS DE MEAUCE DU NOM DE MÉRIGOT (1).

Armes : De gueules, au chevron d'argent, accompagné de trois feuilles de trèfle du même, posées deux en chef et une en pointe.

XVII. Jean-Baptiste Méricot, écuyer, seigneur de Meauce, chevalier de Saint-Lazare et du Mont-Carmel, conseiller, secrétaire et intendant du duc de Nevers, appartenait à une famille originaire du Nivernais, alors établie à Paris.

C'est au nom de dame Anne Voilaud, épouse du sieur Méricot, que la seigneurie de Meauce venait d'être définitivement adjudgée par droit de retenue et par sentence du bailliage de Nevers, du 28 janvier 1690, contre les recteurs de l'Hôtel-Dieu de Nevers, qui en avaient été déclarés adjudicataires. M. Méricot mourut en 1697, laissant de son mariage trois enfants :

1^o Jean-Baptiste Méricot, dont il sera question plus bas ;

2^o N. Méricot, seigneur de Barges, officier de cavalerie, qui eut de son alliance avec demoiselle Debuon, fille du notaire honoraire du régent, deux enfants, dont l'un hérita de Meauce. Il fera l'objet du XIX^e degré.

3^o Claude Méricot, marié à demoiselle Barbe Vyon. Il fut inhumé, le 6 novembre 1735, dans le caveau seigneurial de l'église de Meauce.

XVIII. Jean-Baptiste Méricot ou de Méricot, écuyer, seigneur de Meauce, chef des conseils du duc de Nevers, mourut célibataire

(1) Pièces à consulter : Titres de la famille Méricot-Rochefort, à Paris ; registres paroissiaux de Meauce ; archives de la préfecture, liasses Brisson et Moreau.

en 1739. Nous avons vu précédemment qu'il provoqua un long procès avec les seigneurs de Saincaize au sujet de la mouvance des fiefs de Chevannes et des Guichards, annexés à la terre du Marais, et qu'une sentence du bailliage de Nevers le débouta de sa demande en l'année 1722. Il plaidait encore en 1727 avec les religieux de Sampanges pour la possession de l'île Seguin, située dans l'Allier.

XIX. Jean-Baptiste Méricot, *alias* de Méricot, écuyer, seigneur de Treigny, neveu du précédent, hérita de la seigneurie de Meauce. La mauvaise administration de sa fortune en amena la dilapidation, et, en l'année 1772, la terre de Meauce changeait encore une fois de famille. M. Moreau en devint l'acquéreur par décret du 16 mai.

Les descendants de Jean-Baptiste Méricot subsistent encore à Paris, où ils sont connus sous le nom de Méricot-Rochefort.

§

SEIGNEUR DE MEAUCE DU NOM DE MOREAU (1).

Armes : De sable au chevron d'or (alias d'argent), chargé d'une étoile du même et accompagné en pointe d'une rose d'argent.

XX. Benoît Moreau Desmarets, écuyer, seigneur de Bouy, Travant, Passensay, Montmigny, La Saussaie, conseiller et secrétaire du roi, résidait, au moment où il acquit la seigneurie de Meauce, au château des Bordes, dont il avait affermé les domaine de M. de Béthune-Pologne dès l'année 1763.

L'établissement du dénombrement de Meauce, dont les anciens dénombremments étaient égarés ou détruits, présentait de

(1) Pièces à consulter : Archives de la préfecture, liasses Moreau registres paroissiaux de Meauce; archives des Bordes.

grandes et sérieuses difficultés pour répondre aux exigences des officiers du duc de Nevers. Après bien des recherches, après avoir obtenu, en 1775, des lettres du roi, par lesquelles tous les tenanciers nobles ou bourgeois, détenteurs emphytéotes d'héritages relevant de cette seigneurie, furent tenus de donner par écrit, à Meauce ou à Bouy, les déclarations nécessaires, la pièce réclamée put enfin être établie et présentée au duc de Nevers ; mais, chose inattendue, le procureur général Parmen-tier la rejeta avec blâmes pour quelques omissions et pour quelques inexactitudes de forme. Il ne fallut pas moins de cinq années de discussions et de formalités pour la faire accepter.

M. Moreau assista à la ruine de ses prérogatives féodales que la révolution anéantit. Nous avons retrouvé parmi les pièces de cette époque un projet de liquidation des dîmes de Trémigny, qui se soldait par une réclamation de 6,503 livres 15 sols de principal, à la charge de M. de Berthier.

M. Moreau mourut le 20 septembre 1798. Son corps fut déposé dans le caveau de l'église de Meauce, qu'il avait acquise. Dame Marie-Thérèse Taillet, sa femme, décédée le 9 mars 1803, fut inhumée au même lieu. Leurs inscriptions funéraires existent encore de nos jours dans la chapelle des anciens seigneurs.

APPENDICE.

M. Benoît Moreau n'avait eu que deux enfants. L'un d'eux, Charles Moreau de Bouy, officier dans les armées du roi, était mort à l'âge de trente-trois ans et avait été inhumé dans le caveau seigneurial en 1783. Il ne paraît pas avoir eu de postérité de Madeleine Petit de Nantau, sa femme. Françoise-Monique-Marie-Thérèse, seconde enfant de M. Moreau, fut unie le 25 septembre 1781 à Éloi Tiersonnier, conseiller du roi et receveur des impôts à Moulins, d'une famille honorablement connue à Beauvais, dont une branche, également fixée en Nivernais, obtint, sous la Restauration, des lettres de noblesse. La terre de Meauce est aujourd'hui divisée entre les petits enfants de M. Éloi Tiersonnier. Le château et une portion dé-

terminée de la propriété sont échus en partage à M^{me} Moret, née Tiersonnier.

III.

SALLÉ OU LE SALLAY (1)

ET DOMAINES DIVERS.

A l'est du territoire de la commune de Saincaize, au fond d'un vallon agreste et retiré, se dresse encore, coquet et rajeuni, l'ancien manoir de Sallé, dont le nom, par suite d'une modification récente et sans motif, s'écrit *le Sallay*. Cette habitation, peu importante comme étendue, n'est pas sans intérêt archéologique. Elle offre un spécimen assez complet de l'architecture du commencement du seizième siècle. Sa tourelle élégante, sa corniche à modillons d'une jolie exécution, son toit élané assujéti aux pignons par des garnitures de pierre, ne sont pas sans intérêt. Ses anciens fossés ont été comblés, et les faibles moyens de défense dont elle pouvait autrefois disposer n'existent plus depuis long-temps. Mais en compensation de ces modifications exigées par l'hygiène, elle vient d'être l'objet d'une intelligente restauration, et d'une maison inhabitable elle est devenue une demeure commode et confortable.

L'ancienne chapelle du château est placée à droite du corps principal de logis. De sa clé de voûte, ornée du monogramme du Christ, partent des nervures assez massives qui retombent sur des écussons sans emblèmes.

Un acte de vente de la seigneurie, en 1651, indique que la charte de fondation de la chapelle était datée du 19 septembre 1508. Ce même titre de 1651 nous apprend que l'acquéreur fut

(1) Pièces à consulter : Titres du Sallay de M. Blandin de Thé, propriétaire actuel du Sallay ; archives de la préfecture, liasses Letort, des Réaulx, Doreau, etc.

tenu « entretenir le traicté faict par ledict sieur Doreau avec messire Jean Bourjon, chapellain de la chapelle du nom de Jésus, fondée en ladite maison de Sallé, et auquel et à ses successeurs chapellins, il sera tenu payer par chascung an la somme de dix-huict livres ». Cet article est suivi de l'inventaire du modeste mobilier de la chapelle.

Le château du Sallay était le siège d'une seigneurie à haute, moyenne et basse justice, relevant directement du roi, à cause de la tour carrée de Saint-Pierre-le-Moûtier.

Le nom de ses premiers seigneurs est resté enseveli dans la nuit des temps ; ce n'est que dans les premières années du quinzième siècle que leur souvenir apparaît pour la première fois. A cette époque vivaient Pierre de La Mothe, écuyer, seigneur de Saaly (1), et Jeanne de Talay, sa femme. L'abbé de Marolles nous apprend qu'en l'an 1405 ils rendirent foi et hommage au comte de Nevers pour le fief de Cougny. A la fin du quinzième siècle le Sallay était possédé par la famille Le Tort, à partir de laquelle il est permis d'établir la chronologie complète des seigneurs.

Guillaume Le Tort, écuyer, sieur de Boisvert, qualifié seigneur de Saalé dans un bail de 1494, n'était pas seul propriétaire de ce fief, car, en 1484, Jean Barbier et son frère, prêtre à Nevers, ainsi que Denise, leur sœur, prenaient la qualité de seigneurs en partie du Sallay, et cédaient alors, à titre de bordelage, la moitié d'une maison et d'une pièce de terre « indivise avescq le seigneur de Boysvert et de Salé en partie, assise audit village ».

Catherine de Creste, veuve de Guillaume Le Tort, fit établir le terrier du Sallay en l'année 1511. Elle laissa de son mariage trois enfants : 1^o Charles, seigneur de Boisvert ; 2^o Alain, qui va suivre ; 3^o Charlotte, mariée au sieur d'Angeliers.

Alain Le Tort, écuyer, seigneur de Pomay et du Sallay en partie, prêtre, licencié en droit-canon, chanoine de Nevers,

(1) Dans les plus anciens titres du Sallay, le nom est écrit Saaly, Saalé, Sallé.

réunit les diverses parties de cette terre pour le prix de 2,000 livres, qu'il solda à Antoinette Lespéron, veuve de Hugues Destrappes, marchand apothicaire à Nevers, et à Jean, leur fils. C'est par suite d'héritage ou d'acquisition que cette famille avait succédé à celle des Barbier dans la possession aliénée. Alain Le Tort vendit, le 5 septembre 1556, à Jacques des Réaulx, seigneur de Cigogne, et à Esmée d'Angeliers, sa femme, nièce du vendeur, « pour et moyennant le prix et somme de quatre mil livres tournoys... c'est asçavoir son chastel, maison, terre, justice et seigneurie dudit Salé..... le tout situé et assis en la paroisse de Saincaize. »

Les armes de la famille Le Tort étaient : *D'azur au chevron d'or, accompagné de deux croissants d'argent en chef et d'une étoile du même en pointe.*

Jacques des Réaulx, écuyer, seigneur de Cigogne et du Sallay, appartenait à une ancienne famille qui tirait son nom du fief des Réaulx, situé dans le voisinage d'Apremont. Ses armes étaient ainsi composées : *D'or au lion léopardé de sable, à la tête humaine de carnation, chevelée et barbée du second émail.*

Claude des Réaulx, seigneur de Patinges, et Charles des Réaulx, son frère, fils de Jacques des Réaulx et d'Esmée des Gentils, possédèrent par indivis la terre du Sallay, ce qui est spécifié dans une reconnaissance du 15 avril 1587, par laquelle Jean Girard et ses personniers déclarent tenir à bordelage différents héritages « de noble seigneur Claude des Réaulx, escuier, seigneur de Patinges, et damoiselle Adrienne de La Bussière, vesse de noble seigneur Charles des Réaulx, aussi escuier, quant vivoit, frère dudit Claude, seigneurs de la terre, justice et seigneurie de Sallé ».

Jean des Réaulx, écuyer, l'un des enfants de Charles des Réaulx et d'Adrienne de La Bussière, se trouva, à la suite de divers arrangements, unique possesseur du Sallay. Sa mort laissa sa veuve, dame Anne de Bisemont, dans une situation assez difficile pour que cette terre fût mise en décret. « La terre et seigneurie dudit Sallé, assize en la paroisse de Saint-Quaize, consistant en son principal manouard, seigneurie, jus-

tice haulte, moyenne et basse, domaines, prez, terres, boys, buissons, moulins, estangs, dixmes, vignes, cens, rentes, bourdelages, et semblablement tout ce qui en dépend, » fut adjugée en 1631 à Pierre de Roffignac, au prix de 13,500 livres.

Pierre de Roffignac, écuyer, seigneur de Barges, qui devint adjudicataire du Sallay, était frère du seigneur de Meauce, Charles de Roffignac (1). Il ne conserva le Sallay que pendant fort peu de temps, puisque le 12 juillet 1639 il le cédait à Jacques Doreau et à Marie Gascoing, sa première femme.

Jacques Doreau, issu d'une famille noble qui a possédé les fiefs de Travant, Passensay, Chevannes, Blanzay, Franay, Courcelles, Semelins, des Prés, Asnans, et qui s'est allié aux maisons Gascoing, de Douet, Roy de Bissy, de La Voine et autres, aliéna, le 3 avril 1651, à la suite de son second mariage avec Eléonore de Douet, fille du seigneur de Poiseux et de Chevannes-les-Coulanges, la terre du Sallay. Cette mesure eut pour objet de satisfaire à différents arrangements touchant les droits des enfants issus de sa première alliance avec Marie Gascoing. Les Doreau avaient pour armes : *un écu d'azur à la fasce d'or accompagnée en chef d'un pélican d'argent avec sa pitié de gueules, et en pointe d'une rose d'argent.*

Etienne Roux, écuyer, qui acquit du sieur Doreau la seigneurie du Sallay, appartenait à une famille de la ville de Nevers dont le nom apparaît dans les actes publics à partir du commencement du seizième siècle. Elle était alors adonnée au commerce. Sa descendance, qui a possédé les seigneuries du Vernay, de Marigny, de Saincaize, a fourni plusieurs échevins à la ville de Nevers, un conseiller et des receveurs au bailliage ducal (2). Guillaume Roux, conseiller du roi et contrôleur en l'élection de Nevers, marié à Gilberte Sirot, est le premier de sa famille qui ait pris la qualification de noble. Plusieurs actes indiquent qu'il

(1) Voir, pour la famille et les armes de Roffignac, à l'article des seigneurs de Meauce et de Saincaize.

(2) Nous avons donné la désignation des armoiries de la famille Roux à l'article des seigneurs de Saincaize.

possédait déjà des immeubles assez importants dans la paroisse de Saincaize.

Le titre qui mentionne l'acquisition du Sallay par Etienne Roux présente de l'intérêt; car par le détail de tous les articles qui composaient cette terre, par l'indication des titres que le vendeur remettait à l'acquéreur, on y retrouve un véritable dénombrement de la seigneurie. C'est moyennant la somme de 18,650 livres que le sieur Roux se trouva investi de « ladicte terre, justice et seigneurie de Sallé, franc aleu du roy. »

Philibert Roux, chevalier, conseiller du roi, président-trésorier de France en la généralité de Moulins, hérita du Sallay à la mort de son frère Etienne, décédé sans postérité. Nous avons vu, à l'article des seigneurs de Saincaize, que Philibert Roux mourut à l'âge de quatre-vingt-deux ans, ne laissant pour recueillir sa succession que les enfants de Claude Roux, sa fille unique, mariée à Etienne Brisson, président en l'élection de Nevers.

Philibert Brisson, chevalier, gentilhomme servant le roi, seigneur du Sallay, était le cousin du seigneur de Saincaize et arrière-petit-fils de Philibert Roux, dont il a été parlé plus haut. Nous ne saurions certifier que le père du nouveau propriétaire du Sallay vivait encore à l'époque du décès du président-trésorier de Moulins, car les titres de la propriété ne font aucune mention de son nom. Quoi qu'il en soit, Philibert Brisson vendit, le 3 février 1724, la terre dont il est question à Jean-Baptiste Faure et à Ursule-Suzanne Dupont-Saint-Pierre, sa femme, pour le prix principal de 14,500 livres, et moyennant une rente viagère de 2,000 livres. Le chevalier Brisson se réserva, en outre, le droit de porter le nom de Sallé pendant sa vie (1).

Jean-Baptiste Faure, acquéreur du Sallay, était un commerçant de Nevers qui ne paraît pas avoir fait fortune dans son manoir, car, à la mort de sa femme, les grands embarras qui

(1) Voir la désignation des armoiries de la famille Brisson à l'article des seigneurs de Saincaize.

survinrent le contraignirent à le céder à son fils aîné dont nous allons parler.

Jean-Baptiste-Noël Faure passa, le 1^{er} mai 1749, avec Jean-Baptiste Faure, son père, et avec Jean-Baptiste-Noël Faure de Pomay, son frère cadet, un arrangement qui le rendit propriétaire du Sallay moyennant une rente viagère de 600 livres à l'un, et une reconnaissance de 9,248 livres de principal à l'autre. Le sieur de Pomay suscita, à la mort du seigneur du Sallay, son frère, des difficultés, prétextant que les immeubles avaient été cédés, par l'arrangement de 1749, à un prix inférieur à leur valeur réelle. Il obtint à cet effet des lettres de rescision en chancellerie le 21 février 1756, et il ne se désista de sa prétention que lorsque la dame du Sallay, Marie-Michelle Reculé, sa belle-sœur, lui eut consenti, en 1769, une reconnaissance supplémentaire de 3,000 livres. C'est alors que pour sauvegarder dans l'avenir les droits de ses enfants, encore mineurs pour la plupart, et afin de liquider une situation embarrassée, elle vendit, le 16 juin 1771, les terres du Sallay et de Pomay à Mme Prisye du Ris.

Françoise-Marie Pinet, qui acquit en 1771 les seigneuries dont il vient d'être question, était alors veuve de Claude Prisye du Ris, conseiller-maitre en la Chambre des comptes du duché de Nivernais, et ancien échevin de Nevers. La famille de ce dernier, originaire, dit-on, d'Italie, figure dans l'échevinage de la ville de Nevers dès 1580. Elle a fourni des officiers dans les armées du roi et au bailliage de Nevers des avocats et des médecins distingués. Elle a en outre possédé les fiefs de Limoux, du Vernay, de Curty, de Drassy, de La Marche, de Froidefond, de Chazelle, du Ris, de Nifond et autres. Ses armes, indiquées dans l'*Armorial du Nivernais*, sont : *De gueules, à trois épis d'or posés en pal, au chef cousu d'azur, chargé de trois étoiles du second émail.*

Pierre-Claude-Marie Prisye, *alias* de Prisye, capitaine de cavalerie au régiment de Bourgogne, issu du mariage des précédents, fut le dernier seigneur du Sallay et de Pomay. Il y a apparence qu'il porta sa tête sur l'échafaud révolutionnaire.

Le Sallay, après avoir été possédé par Jean-Pierre Prisyé, a été acquis le 29 mai 1822, sur la dame Rozier, par M. Louis Blaudin de Thé, dont le fils, qui en est le propriétaire actuel, a restauré l'ancien manoir dont nous venons de nous occuper.

§

GAIN.

Il a existé autrefois à Gain un hôpital tenu par des frères. Cet établissement, mentionné dans le pouillé de l'évêché, avait une chapelle dédiée à saint Georges et réservée à la collation de l'évêque. Il ne reste plus de trace de la chapelle, mais le bâtiment principal de l'ancien hospice ou maladrerie subsiste toujours. Il date du seizième siècle, à en juger par les croisillons des fenêtres et par son ensemble architectural. L'intérieur n'offre rien de remarquable, et on ne peut guère citer qu'une plaque en fonte du dix-septième siècle, dont l'ornementation, en reliefs accentués, représente les armes de la famille Roux : *Un chevron accompagné de trois cœurs ailés, avec un chef chargé de trois étoiles*. Un casque posé de profil et orné de lambrequins surmonte cet écusson.

L'hôpital de Gain, dont les possessions s'étendaient sur les territoires de Saincaize et de Meauce, dépendait de la première de ces paroisses. Sa fondation paraît remonter à une époque reculée, mais il devait être peu fréquenté et finit par être supprimé. Parmentier a supposé (1) qu'il avait été réuni à l'hôpital Saint-Didier de Nevers, en exécution de l'arrêt du conseil du 22 juin 1696, faisant suite à l'édit de 1693, lequel avait prescrit la suppression des maladreries et des hospices secondaires. Sans contester d'une manière absolue l'exactitude de cette assertion, donnée du reste avec réserve par l'historien du Nivernais, il n'est pas sans intérêt de constater que, dès la

(1) *Archives de Nevers*, tome II, page 18.

fin du seizième siècle, les frères de Gain n'étaient déjà plus en possession de certains héritages qui avaient autrefois fait partie des propriétés de l'établissement hospitalier, ce qui pourrait, dans une certaine mesure, faire supposer que, dès cette époque, il avait cessé d'exister. En effet, le 28 novembre de l'année 1590, Claude Marest faisait don, par testament, à Jérôme Barreau et à Marie Barreau, sa fiancée, de divers biens sis à Saincaize, parmi lesquels on remarque ce qu'il possédait « au lieu, mex et tenement assis au village de Gain, paroisse dudit lieu de Saint-Caise, et de Meaulce appelé l'Hospital (1) ».

Au siècle suivant, on retrouve différents titres qui indiquent qu'une famille de Nevers, du nom de Philippe, avait des possessions assez importantes à Gain. Noble Erard Philippe, gen-darme de la compagnie de la reine, beau-frère du célèbre médecin Augustin Conrad, seigneur du Marais, fut exproprié à la requête de ce dernier, en l'année 1659. Parmi les domaines mis en décret, il est important de signaler pour l'histoire de la céramique de la province la faïencerie de Gain, dont l'existence n'a pas été révélée jusqu'à ce jour. Cet établissement est désigné ainsi qu'il suit dans les titres de l'adjudication : « La grande maison de Guain, appartenant audit sieur Philippe....., plus un autre logis où se faict de la faïence, avec le fourneau et moulin pour faire ladicte faïence (2). » Nous pouvons ajouter qu'à cette date les faïenciers étaient Arnaud Vyau, René Puberant et Jacques Chaillot.

Ces immeubles appartenaient, au commencement du dix-huitième siècle, à la famille de Bianquy, dont le chef, messire Augustin de Bianquy, seigneur de Briailles en Bourbonnais, mourut subitement à Gain, le 11 novembre 1711, ne laissant qu'une fille, Marie-Catherine, mariée à messire Claude Crestien, lieutenant-colonel d'infanterie et chevalier de Saint-Louis. Ces derniers aliénèrent leur propriété de Gain, en 1722, au

(1) Archives de la préfecture, liasse Barreau.

(2) Titres de propriété du Sallay communiqués par M. Blaudin de Thé, maire de Saincaize.

profit de Guillaume Brisson, seigneur de Saincaize. Gain, depuis cette époque, a fait partie de la seigneurie de Saincaize.

§

THÉ ET LA FLEUR-DE-LIS.

Ces deux domaines, situés au nord de la commune de Saincaize, n'ont jamais été érigés en fiefs. Ils étaient soumis à des redevances censivières et furent compris, jusqu'au moment de la révolution, dans l'enclave de la justice de Saincaize, dont les seigneurs conservèrent à ce titre les droits de lods, ventes, retenues et, en un mot, tous les privilèges féodaux.

Thé et la Fleur-de-Lis, dont on ne retrouve pas le nom avant le seizième siècle (1), appartenaient à la famille Philippe. Ces terres furent comprises dans les biens mis en décret, en 1659, contre Erard Philippe et possédés postérieurement par les familles de Bianquy de Briailles et Crestien, dont nous avons parlé précédemment. Ils furent acquis, le 9 juin 1722, par M. Claude Blaudin, avocat en Parlement, qui les transmit à ses descendants, connus depuis lors sous le nom de Blaudin de Thé. Ces héritages viennent de passer, par suite d'alliance, à la famille Marandat, qui a fixé sa résidence à Thé, où elle vient d'élever une nouvelle habitation.

§

LES NOUES.

Les Noues (2), situées entre les châteaux de Saincaize-Gigny et du Sallay, formaient un domaine soumis, comme les deux précédents, à des droits de cens et de directes envers les sei-

(1) Titres de propriété du Sallay.

(2) Archives de la préfecture, liasses Roux, Sirot, etc.

gneurs de Saincaize. La situation de cette terre changea lorsque les Noues furent en grande partie réunies au fief de Saincaize par Philibert Roux, en 1686. Les redevances féodales tombèrent naturellement. Etienne-François Roux, procureur au grenier à sel de Nevers, petit-fils du seigneur Roux, prit dans la suite la qualification de seigneur des Noues. Il est présumable que c'est par ses soins que fut édifié le grand colombier du domaine, surmonté d'une lucarne assez bien travaillée. Ce pavillon est contigu à d'autres bâtiments du seizième siècle.

Antérieurement à la famille Roux, cette propriété avait appartenu aux Sirot. De Gilbert Sirot, notaire résidant en la paroisse de Saincaize en 1556, descendit Gilberte, femme de Guillaume Roux, receveur du roi en l'élection de Nevers en l'année 1600; Jacques Sirot, procureur au bailliage de Nevers en 1650 et Claude Sirot du Ponty, conseiller du roi et receveur des censives en 1785, qui possédait encore divers héritages aux Noues.

Le domaine Bonnot, qui s'étend entre les Noues et le village de Saincaize, portait autrefois le nom de domaine Sirot.

§

MARCY (1).

Il a dû exister très-anciennement à Marcy, propriété située au nord-ouest de l'ancienne justice de Saincaize, une maison seigneuriale ; car un titre de l'année 1386 nous apprend que Louise d'Aubigny, femme de Jean de La Forest, écuyer, vendit à Etienne de Monturue, seigneur de Meauce, « l'ostel ou mote de Marcy, mouvant du costé de ladite damoiselle, avec molin, estanc, garenne et autres choses quelxconques appartenantes à ladite terre. » La teneur de l'acte indique que toutes ces possessions étaient tenues en fief de Guillaume du Bois, chevalier,

(1) Archives de la préfecture, liasses de Roffignac, Monturue, Moreau.

et qu'elles s'étendaient sur les territoires de Saincaize, Meauce et Gimouille. En 1398, Marguerite de Meauce, veuve d'Etienne de Monturua, fit de nouvelles acquisitions à Marcy. C'est à cette époque que Thevenin de Varennes lui céda, avec divers héritages, « tout le dixme » qu'il avait en ce lieu.

Le chapitre de Nevers et le curé de Meauce avaient aussi une portion de dîmes, ainsi déterminée dans le procès-verbal de délimitation de Marcy et de Trémigny, le 15 mai 1575 : « Et quant au dixme de Marcy, tant de bledz, vins, que charnage, ledit seigneur et lesdits vénérables sont en possession et ont accoustumé de percevoir la moitié, sof une huitiesmes que ledit curé de Meaulce prend, et est en possession de percevoir l'autre moitié, qui est la moitié de l'autre moitié. » Les terres que le seigneur de Meauce laissait à bordelage n'étaient pas assujetties à la dîme. Le curé de Meauce percevait cependant un cens sur ces héritages. L'évêque de Nevers prétendait également, en raison de sa dignité épiscopale, à un quart du produit des dîmes de Marcy, et l'abbé de Saint-Martin à un autre quart. Leur prétention, consignée toutefois dans le titre de 1575, ne paraît pas avoir été acceptée.

Le domaine de Marcy appartient actuellement à la famille Lemaire de Marne, par suite d'alliance avec la maison Tiersonnier.

§

MAUVITU (1).

C'est sur le territoire de *Mauvitu*, nom d'origine essentiellement gallo-romaine, qu'ont été découvertes, en l'année 1860, les importantes ruines dont nous avons donné le compte-rendu dans la première partie de cette notice.

Mauvitu, dont le nom apparaît fort rarement dans les titres de la justice de Meauce, au nord de laquelle il s'étendait,

(1) Archives de la préfecture, liasses Moreau, Berthier.

n'était considéré que comme une partie ou sorte d'annexe du hameau de Trémigny. Les seigneurs de Meauce avaient cédé en arrière-fief ce qu'ils y possédaient, et à la fin du siècle dernier la famille de Berthier en était investie. En l'année 1791, M. Moreau, dans le compte de liquidation des dîmes de Trémigny et de Mauvitu qu'il établit, réclama à M. de Berthier la somme de 6,593 livres 15 sols, déduction faite de 906 livres 85 sols dus par lui au chapitre de Nevers. Cette perception totale de 7,500 livres ne portait que sur la dîme de 300 livres due au seigneur de Meauce, sur 137 arpents du domaine de Mauvitu, car 453 arpents venaient d'être réunis à la terre de Meauce, d'où il résultait que le propriétaire en trouvait en lui-même le remboursement. Nous n'avons pu connaître le résultat de cette réclamation.

La possession trop peu importante de l'arrière-fief de Mauvitu par la famille de Berthier ne nous permet pas d'entreprendre la généalogie de cette dernière. Cependant nous ne saurions terminer cet article sans lui consacrer quelques lignes qui en exposeront la situation.

Jean Berthier, damoiseau, père de Pierre Berthier, écuyer, est cité dans des titres de 1373 et de 1393. Leur postérité, qui s'est subdivisée en plusieurs branches, dont les principales sont celles de Bizy, du Veullin, de Grandry, de Chemilly et de Viviers, a possédé un grand nombre de seigneuries en Nivernais et en Bourgogne. Elle a fourni un conseiller des comtes de Nevers en 1438, un argentier du duc dans Philibert Berthier, noble chevalier, tué à l'assaut de Château-Folin, des gouverneurs de Châtel-Censoy, des officiers distingués et plusieurs magistrats. MM. de Berthier comptent dans leurs alliances les maisons de Murat, de Villaines, de La Balue, des Réaulx, Lemagre de Varennes, de Maumigny, Pommereuil, de Lamoignon, Dupin, Garnault, Babaud de La Chaussade, de Lancrie, Deya de Champagne, Séguier, du Verne et autres. Cette famille possède encore de nos jours la terre patrimoniale de Bizy, qui dut être érigée en comté quelques années avant la révolution. Ses armes, qu'on retrouve sur plusieurs édifices

religieux et dans un grand nombre d'ouvrages nobiliaires, sont: *D'azur, à la fasce d'or, accompagnée en chef d'une rose d'argent, et en pointe de trois glands d'or, posés 2 et 1.*

Le domaine de Mauvitu, après avoir été possédé par la famille Tiersonnier, est devenu, par suite d'alliances, la propriété de M. Jules du Verne.

§

TRÉMIGNY (1).

L'existence de ce hameau, situé au nord de Meauce, nous a été révélée pour la première fois dans un titre de l'année 1280, qui relate l'investiture de divers héritages aux frères Moreau et Perrin Chatest. Nous sommes entré dans quelques détails sur le contenu de cet acte à l'article des seigneurs de Meauce.

Trémigny n'était pas, à proprement parler, un fief. Cette terre ne formait qu'un membre de la haute justice de Meauce. Cette situation, au reste, est très-nettement déterminée dans le dénombrement qui fut présenté le 11 mars 1678 par les héritiers de Roffignac. En conséquence, si les seigneurs de Meauce ont pris assez généralement depuis le dix-septième siècle la qualification de seigneurs de Trémigny, il ne faut voir dans cet usage que le désir de multiplier les dénominations seigneuriales et l'effet d'une aliénation momentanée de ce domaine qui, à la suite de l'abandon qui en avait été fait à Arnaude de Roffignac, femme de M. de Boucheron, rentra en 1627 à Charles de Roffignac, son frère, au moyen d'une acquisition.

Les redevances seigneuriales dues par les habitants de Trémigny à leur seigneur sont détaillées dans le procès-verbal de délimitation des justices de Meauce et de Saincaize du 18 mai 1575. On y voit que « en la dixmerie de Trémigny le seigneur

(1) Archives de la préfecture, liasses de Meauce, Monturue, Roffignac, Mérigot, Moreau, Bernard, etc.

de Meaulce et Saint-Caise, tant pour luy que ses prédécesseurs, est en bonne possession de prendre et percevoir les trois quartz par chacun an, du dixme tant soit de bledz, vins, que charnage et lesdits vénérables un autre quart faisant le tout, et ce partant par année lesdites dixmes entre ledit seigneur et lesdits vénérables ».

Du projet de liquidation des dîmes de Trémigny et de Mauvit, dont il a été fait mention à l'article précédent, il résulte que le seigneur de Meauce était, au moment de la révolution, possesseur par achat et moyennant une rente annuelle de 120 livres de la part des redevances dues au chapitre de Nevers.

Le domaine de Trémigny, appelé aussi le domaine Brûlé, appartient à l'un des héritiers Tiersonnier.

§

SAINT-DENIS. (1)

A l'est du territoire de l'ancienne paroisse de Meauce s'étendait le domaine de Saint-Denis, possédé autrefois par les religieuses de l'abbaye royale de Notre-Dame de Nevers. Bien que les débris incomplets des archives de cette communauté ne contiennent aucun document sur cette possession, différentes pièces recueillies çà et là nous ont donné la certitude que les religieuses avaient depuis très-long-temps des biens en cet endroit, et nous ont fait supposer que l'origine pourrait bien en remonter à l'année 1254, date de la donation faite par Hugues de Meauce et par Isabeau de Sully, son épouse, à ladite abbaye. Quoi qu'il en soit, en 1377 il est fait mention, dans le dénombrement présenté à la dame de Saincaize par Perrin de Valentinges, d'une pièce de pré « séant en la prairie de Saincaize, tenant à l'abbesse de Nevers ». Un bail à bordelage de l'année 1477 fait mention,

(1) Archives de la préfecture, liasses Brocelée, de La Porte, de Roffignac, Mérigot, Moreau; *Gallia christiana, Ecclesia Nivernensis*, t. XII.

parmi les héritages délaissés par l'abbesse, « d'une pièce de terre touchant au chemin qui va du chasteaul de Meaulce à l'ostel desdites religieuses. »

Les seigneurs de Meauce furent, jusqu'à l'époque de l'abolition du régime féodal, soumis à certaines redevances et à différents droits de directes pour les héritages qu'ils possédaient dans l'enclave de la propriété des religieuses.

Les bâtiments d'habitation et d'exploitation de Saint-Denis étaient peu importants. Cependant ils ne manquaient pas de caractère, à en juger par les parties qui en restent. Une fenêtre trilobée du quinzième siècle, conçue et exécutée dans de belles proportions, est comprise dans le pignon nord du bâtiment principal. Une autre fenêtre murée de la même époque et du même style, bien que moins élevée, se remarque aussi dans un pan de muraille contigu au précédent. Cette fenêtre devait donner dans la chapelle qui a été détruite.

Le domaine de Saint-Denis, qu'on appelait autrefois indifféremment l'Abbaye, la chapelle Saint-Denis, est en la possession de M. Auguste Tiersonnier.



SEANCE DU 9 DÉCEMBRE 1869.

Présidence de M^{re} CROSNIER.

Sont déposés sur le bureau les ouvrages suivants :

- 1° *Épinal et l'Imagerie dans les Vosges*, par M. Sabou-
rin de Nanton ;
- 2° *Ettenheijn et le duc d'Enghien*, par le même ;
- 3° *Revue des sociétés savantes des départements*, 4^e série,
tome X, livraisons de juillet-août et septembre-octobre
1869 ;

4° *Mémoires* de la Société d'agriculture d'Orléans, 2° série, tome XII, quatrième trimestre 1869 ;

5° *Matériaux d'archéologie et d'histoire*, par MM. les Archéologues de Saône-et-Loire, janvier 1869 ;

6° *Mémoires* de l'Académie du Gard, novembre 1867, août 1868.

Une partie de la séance est consacrée à différentes observations relatives à l'impression du *Bulletin* de la Société et à l'amélioration typographique de cette publication.

La parole est donnée ensuite à M. Lebœuf, chargé de rendre compte de la notice de M. Corbier sur les forges de Guérigny. L'intérêt historique du travail de M. Corbier ne saurait être contesté. M. Bornet, qui avait été nommé, avec MM. Lebœuf et Bonvallet, dans la commission chargée par la Société d'examiner le manuscrit et de le compléter, au besoin, y a joint des notes techniques relatives à la fabrication actuelle des ancras, et M. Bonvallet a présenté certains détails historiques résultant de ses recherches sur le château des Bordes et ses dépendances. Toutes ces notes, vraiment intéressantes, seront imprimées au *Bulletin*, ainsi que la notice qui les a motivées.

M. Bornet demande que le portrait de M. de La Chaussade, véritable fondateur des forges de Guérigny, soit placé en tête de la notice ; cette proposition, favorablement accueillie, est adoptée à l'unanimité.

M. de Villenaut donne lecture d'une étude des plus curieuses sur la métallurgie chez les anciens ; il la complète par les observations faites au Beuvray. Ce travail, qui se rattache d'une manière toute spéciale à l'excursion faite récemment par la Société au mont Beuvray, sera imprimé au *Bulletin*

M Subert continue la lecture de son rapport sur l'excursion au Beuvray.



SÉANCE DU 13 JANVIER 1870.

Présidence de M^r CROSNIER.

M. le Secrétaire donne lecture du dernier procès-verbal, qui est adopté sans observations.

Sont déposés sur le bureau les ouvrages suivants :

1° Les deux derniers fascicules de la Société de numismatique ;

2° Les tomes II et III du *Bulletin* de la Société académique de Boulogne-sur-Mer (années 1868 et 1869) ;

3° Les *Mémoires* de la Société littéraire de Lyon (année 1868).

La parole est donnée à M. Roubet pour la lecture d'une notice sur la maison-Dieu de La Guerche. L'auteur dépose, pour la bibliothèque de la Société, un exemplaire de cette intéressante notice déjà imprimée, et en offre aussi un exemplaire à chacun des membres présents.

M. le docteur Subert demande, au nom de M. Albrier, échange du *Bulletin* contre sa *Revue mensuelle de la Bourgogne*. Cette proposition est acceptée.

M. le docteur Subert continue la lecture de son intéressant compte-rendu du voyage au Beuvray.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. le Curé-Doyen de Saint-Pierre-le-Moûtier, qui signale une inscrip-

tion découverte par lui à Rome sur la tombe d'un enfant du Nivernais :

REGINALDO CAMPI GLICO
NIVERNENSIS S. D. N. PP.
CVRSORI VITA MORIBVS ET
FIDELITATE PRÆCLARO
QVI OBIIT ROME AN. SALVTIS
MCCCCLXXXV
DIE XXVII NOVEMBRIS
VIXIT AN. LXIII MEN. VI DIES XI

Regnault de Champ, clerc de Nevers, curseur de Sa Sainteté notre seigneur le Pape (Innocent VIII), illustre par sa vie, ses mœurs et sa fidélité.

Il mourut à Rome, l'an du salut 1485, le 27 novembre, âgé de soixante-trois ans six mois et onze jours.

Le portrait au trait de ce personnage, portant le costume ecclésiastique, est gravé sur sa tombe, encastrée dans la muraille d'une chapelle, située à gauche en entrant, de l'église de *San Salvator in Thermis*, dans la rue de ce nom, auprès de Saint-Louis-des-Français.

M. le Président communique à la Société des notes qui lui ont été adressées par M. l'abbé Dumont, sur un caveau découvert dans l'ancienne église de Bethléem. Une porte carrée donne entrée dans ce caveau ; elle est surmontée des armoiries du personnage qui y est inhumé. On y trouve un sarcophage de 3 mètres de longueur, 1 mètre 50 centimètres de largeur et 2 mètres de hauteur. Les seules sculptures qui ornent ce tombeau sont des croix aux croisillons arrondis et renfermées dans un disque. Une inscription, jusqu'ici indéchiffrable, à cause de ses mutilations, devait indiquer les noms et les qualités du personnage. Le couvercle du

M Subert continue la lecture de son rapport sur l'excursion au Beuvray.



SÉANCE DU 13 JANVIER 1870.

Présidence de M^r CROSNIER.

M. le Secrétaire donne lecture du dernier procès-verbal, qui est adopté sans observations.

Sont déposés sur le bureau les ouvrages suivants :

1° Les deux derniers fascicules de la Société de numismatique ;

2° Les tomes II et III du *Bulletin* de la Société académique de Boulogne-sur-Mer (années 1868 et 1869) ;

3° Les *Mémoires* de la Société littéraire de Lyon (année 1868).

La parole est donnée à M. Roubet pour la lecture d'une notice sur la maison-Dieu de La Guerche. L'auteur dépose, pour la bibliothèque de la Société, un exemplaire de cette intéressante notice déjà imprimée, et en offre aussi un exemplaire à chacun des membres présents.

M. le docteur Subert demande, au nom de M. Albrier, échange du *Bulletin* contre sa *Revue mensuelle de la Bourgogne*. Cette proposition est acceptée.

M. le docteur Subert continue la lecture de son intéressant compte-rendu du voyage au Beuvray.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. le Curé-Doyen de Saint-Pierre-le-Moutier, qui signale une inscrip-

tion découverte par lui à Rome sur la tombe d'un enfant du Nivernais :

REGINALDO CAMPI CLICO
NIVERNENSIS S. D. N. PP.
CVRSORI VITA MORIEVS ET
FIDELITATE PRÆCLARO
QVI OBIIT ROME AN. SALVTIS
MCCCCLXXXV
DIE XXVII NOVEMBRIS
VIXIT AN. LXIII MEN. VI DIES XI

Regnault de Champ, clerc de Nevers, curseur de Sa Sainteté notre seigneur le Pape (Innocent VIII), illustre par sa vie, ses mœurs et sa fidélité.

Il mourut à Rome, l'an du salut 1485, le 27 novembre, âgé de soixante-trois ans six mois et onze jours.

Le portrait au trait de ce personnage, portant le costume ecclésiastique, est gravé sur sa tombe, encadrée dans la muraille d'une chapelle, située à gauche en entrant, de l'église de *San Salvator in Thermis*, dans la rue de ce nom, auprès de Saint-Louis-des-Français.

M. le Président communique à la Société des notes qui lui ont été adressées par M. l'abbé Dumont, sur un caveau découvert dans l'ancienne église de Bethléem. Une porte carrée donne entrée dans ce caveau ; elle est surmontée des armoiries du personnage qui y est inhumé. On y trouve un sarcophage de 3 mètres de longueur, 1 mètre 50 centimètres de largeur et 2 mètres de hauteur. Les seules sculptures qui ornent ce tombeau sont des croix aux croisillons arrondis et renfermées dans un disque. Une inscription, jusqu'ici indéchiffrable, à cause de ses mutilations, devait indiquer les noms et les qualités du personnage. Le couvercle du

M Subert continue la lecture de son rapport sur l'excursion au Beuvray.



SÉANCE DU 13 JANVIER 1870.

Présidence de M^r CROSNIER.

M. le Secrétaire donne lecture du dernier procès-verbal, qui est adopté sans observations.

Sont déposés sur le bureau les ouvrages suivants :

1° Les deux derniers fascicules de la Société de numismatique ;

2° Les tomes II et III du *Bulletin* de la Société académique de Boulogne-sur-Mer (années 1868 et 1869) ;

3° Les *Mémoires* de la Société littéraire de Lyon (année 1868).

La parole est donnée à M. Roubet pour la lecture d'une notice sur la maison-Dieu de La Guerche. L'auteur dépose, pour la bibliothèque de la Société, un exemplaire de cette intéressante notice déjà imprimée, et en offre aussi un exemplaire à chacun des membres présents.

M. le docteur Subert demande, au nom de M. Albrier, échange du *Bulletin* contre sa *Revue mensuelle de la Bourgogne*. Cette proposition est acceptée.

M. le docteur Subert continue la lecture de son intéressant compte-rendu du voyage au Beuvray.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. le Curé-Doyen de Saint-Pierre-le-Moûtier, qui signale une inscrip-

tion découverte par lui à Rome sur la tombe d'un enfant du Nivernais :

REGINALDO CAMPI CLICO
NIVERNENSIS S. D. N. PP.
CVRSORI VITA MORIBVS ET
FIDELITATE PRÆCLARO
QVI OBIIT ROME AN. SALVTIS
MCCCCLXXXV
DIE XXVII NOVEMBRIS
VIXIT AN. LXIII MEN. VI DIES XI

Regnault de Champ, clerc de Nevers, curseur de Sa Sainteté notre seigneur le Pape (Innocent VIII), illustre par sa vie, ses mœurs et sa fidélité.

Il mourut à Rome, l'an du salut 1485, le 27 novembre, âgé de soixante-trois ans six mois et onze jours.

Le portrait au trait de ce personnage, portant le costume ecclésiastique, est gravé sur sa tombe, encadrée dans la muraille d'une chapelle, située à gauche en entrant, de l'église de *San Salvator in Thermis*, dans la rue de ce nom, auprès de Saint-Louis-des-Français.

M. le Président communique à la Société des notes qui lui ont été adressées par M. l'abbé Dumont, sur un caveau découvert dans l'ancienne église de Bethléem. Une porte carrée donne entrée dans ce caveau ; elle est surmontée des armoiries du personnage qui y est inhumé. On y trouve un sarcophage de 3 mètres de longueur, 1 mètre 50 centimètres de largeur et 2 mètres de hauteur. Les seules sculptures qui ornent ce tombeau sont des croix aux croisillons arrondis et renfermées dans un disque. Une inscription, jusqu'ici indéchiffrable, à cause de ses mutilations, devait indiquer les noms et les qualités du personnage. Le couvercle du

M. Subert continue la lecture de son rapport sur l'excursion au Beuvray.



SÉANCE DU 13 JANVIER 1870.

Présidence de M^r CROSNIER.

M. le Secrétaire donne lecture du dernier procès-verbal, qui est adopté sans observations.

Sont déposés sur le bureau les ouvrages suivants :

1^o Les deux derniers fascicules de la Société de numismatique ;

2^o Les tomes II et III du *Bulletin* de la Société académique de Boulogne-sur-Mer (années 1868 et 1869) ;

3^o Les *Mémoires* de la Société littéraire de Lyon (année 1868).

La parole est donnée à M. Roubet pour la lecture d'une notice sur la maison-Dieu de La Guerche. L'auteur dépose, pour la bibliothèque de la Société, un exemplaire de cette intéressante notice déjà imprimée, et en offre aussi un exemplaire à chacun des membres présents.

M. le docteur Subert demande, au nom de M. Albrier, échange du *Bulletin* contre sa *Revue mensuelle de la Bourgogne*. Cette proposition est acceptée.

M. le docteur Subert continue la lecture de son intéressant compte-rendu du voyage au Beuvray.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. le Curé-Doyen de Saint-Pierre-le-Moûtier, qui signale une inscrip-

tion découverte par lui à Rome sur la tombe d'un enfant du Nivernais :

REGINALDO CAMPI CLICO
NIVERNENSIS S. D. N. PP.
CVRSORI VITA MORIBVS ET
FIDELITATE PRÆCLARO
QVI OBIT ROME AN. SALVTIS
MCCCCLXXXV
DIE XXVII NOVEMBRIS
VIXIT AN. LXIII MEN. VI DIES XI

Regnault de Champ, clerc de Nevers, curseur de Sa Sainteté notre seigneur le Pape (Innocent VIII), illustre par sa vie, ses mœurs et sa fidélité.

Il mourut à Rome, l'an du salut 1485, le 27 novembre, âgé de soixante-trois ans six mois et onze jours.

Le portrait au trait de ce personnage, portant le costume ecclésiastique, est gravé sur sa tombe, encadrée dans la muraille d'une chapelle, située à gauche en entrant, de l'église de *San Salvator in Thermis*, dans la rue de ce nom, auprès de Saint-Louis-des-Français.

M. le Président communique à la Société des notes qui lui ont été adressées par M. l'abbé Dumont, sur un caveau découvert dans l'ancienne église de Bethléem. Une porte carrée donne entrée dans ce caveau ; elle est surmontée des armoiries du personnage qui y est inhumé. On y trouve un sarcophage de 3 mètres de longueur, 1 mètre 50 centimètres de largeur et 2 mètres de hauteur. Les seules sculptures qui ornent ce tombeau sont des croix aux croisillons arrondis et renfermées dans un disque. Une inscription, jusqu'ici indéchiffrable, à cause de ses mutilations, devait indiquer les noms et les qualités du personnage. Le couvercle du

sarcophage est cintré et la voûte du caveau est en briques. On y remarque de vieilles peintures. On pourrait croire que ce tombeau renferme les restes d'un ancien évêque de Bethléem ; mais l'absence de tout insigne épiscopal ne permet pas de s'arrêter à cette pensée.



SEANCE DU 3 FÉVRIER 1870.

Présidence de M^r CROSNIER.

Sont déposés sur le bureau les ouvrages suivants :

- 1° *Les Tombes de Saint-Pierre-le-Vieux à Strasbourg*, par M. Sabourin de Nanton ;
- 2° *Les Hadstast de Soultzbach*, par le même ;
- 3° *Revue des sociétés savantes des départements*, livraison de novembre 1869 ;
- 4° *Bulletin* de la Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace.

M. le Président communique à la Société une lettre de S. Exc. le Ministre de l'instruction publique, en date du 24 janvier dernier, relative à la réunion annuelle des sociétés savantes à la Sorbonne.

Il donne ensuite lecture d'une lettre de M. René Leblanc de Lespinasse concernant les prix des dessins des vignettes et lettres ornées du *Sacramentaire nivernais* (onzième siècle) de la bibliothèque impériale, dont l'impression a été votée par la Société.

La Société remercie M. René de Lespinasse de ses renseignements et de ses démarches, et le prie de vouloir bien faire copier avant tout les grandes miniatures des jours de Pâques et de la Toussaint. Une nouvelle allocation, s'il est nécessaire, sera ajoutée à celle de 300 fr. précédemment votée.

M. Subert demande à revenir sur une proposition faite dans la dernière séance : M. Albrier s'engage à envoyer immédiatement les deux volumes déjà parus de la *Revue de Bourgogne*; mais il demande qu'en retour la Société lui adresse son dernier *Bulletin* et les fascicules déjà édités de l'*Inventaire de l'abbé de Marolles*.

Cette proposition est adoptée à l'unanimité.

M. le docteur Subert continue ensuite sa relation du voyage au Beuvray.

M. Boutillier a la parole pour l'avant-propos d'un travail intitulé : *Mémoire sur les anciens vocables des autels et chapelles de la cathédrale*. L'heure avancée ne permet pas de terminer cette lecture, qui sera continuée dans une prochaine réunion.



SÉANCE DU 3 MARS 1870.

Présidence de M^r CROSNIER.

M. le Secrétaire donne lecture du dernier procès-verbal, qui est admis sans modification.

Sont déposés sur le bureau :

1° Le *Bulletin* de la Société d'émulation de l'Allier, tome X, 4^e livraison, et tome XI, 1^{re} livraison ;

2° Le programme de la dix-huitième session du congrès scientifique de France, qui doit se tenir à Moulins ;

3° La *Revue de Bourgogne*, deux volumes, 1868 et 1869.

Sur la proposition de MM. Bornet et Roubet, M. Charles Duverne est admis membre résidant de la Société nivernaise.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. Clément, curé-doyen de Châtillon-en-Bazois, annonçant la découverte de deux cents médailles à Alluy, faite par un garde de cette commune. Ces médailles étaient déposées dans un vase de terre assez grossier, et qui a été brisé par les ouvriers. A peu de distance de ce vase se trouvent les fondations de deux murs, faisant retour à angle droit, et des substructions de pilastres, d'une assez forte dimension, au milieu de cendres et de débris d'incendie.

Mgr Crosnier prend la parole et expose qu'il a examiné avec soin celles de ces médailles qu'on peut déchiffrer, car une grande partie sont couvertes d'une forte couche de vert-de-gris. Toutes sont d'un petit module, sauf une de Constantin, moyen bronze, portant au revers le chrisme avec l'alpha et l'oméga. Elles appartiennent au quatrième siècle, si on en excepte deux de Dèce et de Gallien. Les autres sont de Constantin le Jeune, de Constant, de Valentinien, de Gratien et de Valens. Presque toutes portent au revers : SECURITAS REIPUBLICÆ. Il déclare n'en avoir point remarqué de postérieure à l'année 378. Ces médailles, ajoute M. le Président, ne sont point d'une grande valeur; tout leur mérite consisterait à indiquer l'époque approximative de la destruction des établissements gallo-romains dans cette région. Les Bagaudes, malgré leurs défaites, ne furent pas complètement anéantis; de temps à autre ils se révoltaient

contre leurs vainqueurs, et Salvius ne craignait pas de dire que les Romains, par leurs vexations et leurs injustices, motivaient ces soulèvements. On retrouve sur plusieurs points, dans le cours du quatrième siècle, les descendants des premiers Bagaudes exerçant leurs brigandages. Alluy aurait été ravagé et détruit à la fin de ce siècle par quelques-unes de ces bandes d'aventuriers, c'est-à-dire après 378.

La Société n'a aucun intérêt à acquérir ces médailles; cependant, pour encourager ceux qui feraient de semblables trouvailles à les remettre à la Société, on est d'avis d'offrir 20 ou 25 fr. à celui qui les a découvertes, s'il veut s'en dessaisir.

M. le Président donne ensuite lecture d'une lettre de M. René Leblanc de Lespinasse relative au projet de reproduction des lettres ornées du *Sacramentaire nivernais* dont il a été question dans la dernière séance. M. de Lespinasse aurait déjà fait prix avec un photographe, moyen qui lui a paru le plus sûr pour obtenir une reproduction parfaite, sauf les couleurs, des miniatures en question. La Société aurait préféré les lettres dessinées; mais elle pense que si la commande est faite, il n'y a pas lieu de revenir sur cette opération.



NOTICE HISTORIQUE

SUR LES

FORGES IMPÉRIALES DE LA CHAUSSADE

A GUÉRIGNY (NIÈVRE),

PAR M. CLAUDE CORBIER, SOUS-AGENT ADMINISTRATIF DE LA MARINE.

AVANT-PROPOS.

L'histoire nous apprend que les premiers hommes fabriquaient leurs armes et outils avec le bois et la pierre.

Plus tard vint l'emploi du fer (A).

La connaissance de ce métal et l'art de le travailler sont dus, suivant une tradition égyptienne, à Vulcain, qui fut mis au rang des dieux. Vulcain se retira en Sicile, au milieu des montagnes, accompagné de cyclopes, forgerons du temps. Là, il découvrit à la surface du sol de riches mines de fer produites par certaines combinaisons volcaniques.

Ces ouvriers primitifs travaillaient à feu découvert, et, pour se préserver des flammes agitées par le vent, ils se couvraient le visage d'un morceau de peau dans lequel était pratiquée une ouverture assez grande pour voir et respirer.

Ainsi s'explique l'œil unique dont parlent les anciens.

G. Agricola représente de même dans son ouvrage *De re metallica* les forgerons de son temps.

La manipulation du fer s'étendit bientôt de la Sicile, de l'Égypte, de la Palestine et de la Grèce, en Corse, en Espagne, et enfin dans toute l'Europe.

Mais que de tâtonnements, que d'essais souvent infructueux pour parvenir, du trou en terre dans lequel on rassemblait le brasier, à la construction des hauts-fourneaux décrits par Swedenborg !

Les forgerons de l'antiquité, comme les cyclopes, habitaient les contrées ravagées par les volcans ; ils y rencontraient une sorte de matière ferrugineuse dont la transformation en métal exigeait peu de travail. Ces lieux épuisés, leurs successeurs s'installèrent dans le fond des vallées. Dès lors la terre fut fouillée, afin d'en extraire le minerai. Pour le chauffer dans les fourneaux spéciaux qui furent imaginés, on employa le charbon de bois ; pour le fondre, on eut recours à la pierre à chaux ou castine ; pour activer la combustion, le soufflet à main en cuir remplaça le courant d'air libre.

La découverte des roues hydrauliques et leur application comme force motrice troublèrent une seconde fois l'économie des travaux métallurgiques. On vit alors d'énormes soufflets en bois succéder à ceux en cuir, *les hauts-fourneaux* (B) se modifier profondément, la production quintupler, et le marteau à soulèvement, de 400 à 500 kilos, remplacer l'antique marteau à bras pour le forgeage de *la fonte* affinée au bois (C).

Les méthodes nouvelles se répandirent dans l'Europe entière, notamment dans le Nivernais, province située au centre de la France. Cette contrée réunissait au plus haut degré toutes les conditions nécessaires à la manipulation du fer : richesse incalculable en minerais, castine à profusion, deux cent mille hectares de bois, dix-huit rivières et de vastes étangs.

De vieux documents permettent de constater l'existence dans ce pays de fourneaux et forges en pleine activité au moyen-âge (D) ; et, certes, il n'y aurait rien d'exagéré en en faisant tout au moins remonter l'origine à la période gallo-romaine, puisqu'on a trouvé des traces d'usines de cette époque (E).

Nous allons maintenant présenter, sous tous ses aspects, l'établissement métallurgique le plus célèbre et le plus ancien du Nivernais.

DESCRIPTION TOPOGRAPHIQUE ET ORIGINE DES FORGES DE LA CHAUSSADE.

L'établissement des forges de La Chaussade se compose de six groupes d'usines séparés que l'on va d'abord passer en revue :

1° GUÉRIGNY ET VILLEMENANT.

Guérigny (Gué au feu) forme une commune d'environ trois mille âmes (1), assise à quatorze kilomètres au nord de Nevers, sur les deux branches de la Nièvre, petite rivière non navigable.

(1) Guérigny, appelé dans les anciens titres *villa Wariniacum* en l'an 849, *Variniacum* en 887, *Garigniacum* et *villa Garignica* en 986 (*Gallia christiana*, tome XII, col. 301, 311, 321), est dénommé aux quatorzième et quinzième siècles Guarigny (archives de la Nièvre), et enfin Guérigny. Le pouillé de l'évêché, qui paraît remonter à la fin du quinzième siècle, désigne son église sous le nom d'*ecclesia de Garigniaco*. On peut supposer avec quelque raison, en tenant compte de la situation de l'ancien Guérigny au bord de la Nièvre, dont les rives, autrefois marécageuses, étaient souvent inondées en cet endroit, que le mot latin *Vadus* forma la première partie de *Variniacum*, de même que le mot *Gué*, qui en est l'expression française, composa la première syllabe de Guérigny. La découverte faite, il y a quelques années, d'un ancien sceau de la cure de Guérigny, autour duquel on lit : S. ECCLESIE DE GARIGNIACO, et au milieu duquel est gravé un poisson, emblème d'un pays où l'eau se rencontre en abondance, donne une certaine autorité à cette opinion. Reste maintenant la dernière partie du nom *Riniacum* (en français Rigny), que l'auteur du mémoire ci-dessus remplace, en rejetant la lettre *r*, par le mot *ignis*, feu. Il obtient par cette sorte d'élimination l'étymologie ingénieuse, mais hasardée, de *Gué au feu*, qui est une allusion à l'emploi de l'eau et du feu pour la fabrication du fer. Avant de s'arrêter à cette étymologie, il faudrait être bien certain qu'il existait une forge ou un fourneau dans cette localité avant l'an 849. Il ne serait pas moins indispensable de prouver que le nom de *Riniacum* ou Rigny, donné au gué de la Nièvre, n'était pas anciennement, comme nous le supposons, le nom d'un propriétaire ou seigneur riverain, ou celui d'une localité avoisinante. (A. BONVALLET.)

Les forges qui s'y trouvent sont désignées sous le nom de : *Forges impériales de La Chaussade*.

Ce n'était qu'une pauvre bourgade formée de cabanes couvertes de chaume, lorsque Herman, évêque de Nevers, en fit don, en 841, aux soixante chanoines de son chapitre.

Nul n'ignore qu'à cette époque la terre, ses productions et ses habitants appartenaient sans réserve aux fils des conquérants.

« Le serf est tellement attaché à la terre, que la terre ne peut être vendue sans lui, ni lui sans la terre. »

Ce pays subit d'autant mieux le joug féodal qu'il était situé dans une province recherchée plutôt pour les facilités qu'elle offrait aux passions dominantes : la chasse et la pêche, qu'à cause de ses produits industriels.

Aussi voyait-on s'élever de toutes parts d'innombrables forteresses ; on en comptait onze (1) sur la Nièvre, près de Guérigny, dans un rayon de huit à dix kilomètres. Sept sont encore debout.

Ces manoirs protégèrent efficacement les forges et villages contre les déprédations des reîtres soudoyés par les factions politiques ou religieuses (2). Telle fut l'action protectrice que le château de Villemenant exerça sur les populations de la paroisse de Guérigny.

La terre de Villemenant, fief mouvant de la Motte-d'Ourouër (3) appartenait avant 1341 à la famille de Veaulce (4). Jean de Veaulce, seigneur de Villemenant, fut député par la noblesse

(1) Villemenant, Gondelins, Bizy, Frasnay-les-Chanoines, la Douée, Sauvage, Poiseux, la Belouze, les Bordes, Demeurs et Contres. (L'AUTEUR.)

(2) La guerre de cent ans. Lutttes entre les catholiques et les huguenots. La Ligue. La Fronde. (*Idem.*)

(3) Ourouër, commune à huit kilomètres de Guérigny. (*Idem.*)

(4) A la même époque, c'est-à-dire en 1341, Girard de Carroble prenait aussi la qualité de seigneur de Villemenant. Cependant Jean de Veaulce, qui s'intitulait seigneur de la terre et haute justice de Villemenant, paraît avoir été le seigneur principal et en avoir réuni les diverses portions. (A. BONVALLET.)

de la province, en 1405, à Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, comte de Nivernais, lors de sa « joyeuse entrée dans sa bonne ville de Nevers. » C'est lui qui fit construire sous Jacques Cœur, argentier de Charles VII, le vieux castel que nous admirons encore aujourd'hui. Sa jolie façade extérieure, sur laquelle fait saillie l'élégante tourelle de l'escalier, rappelle le style de la renaissance.

De la seigneurie de Villemenant dépendaient un haut-fourneau, la forge de la Poëlonnerie et celle de Marcy, ateliers qui formèrent le noyau du grand établissement dont nous nous occupons. Les descendants de Jean de Veaulce n'en négligeaient pas l'exploitation. Les usines devinrent même, un siècle plus tard, si considérables sur la Nièvre, aux environs de Nevers, que les bourgeois de cette ville (1560), effrayés d'une progression toujours croissante dans le prix des bois, présentèrent une requête au roi pour faire « démolir, supprimer, abattre » toutes les forges établies à trois lieues, avec défense d'en construire d'autres ; et, ce qu'auront peine à croire les industriels de nos jours, le roi approuva leur demande.

Les forges de Villemenant, éloignées de trois lieues et demie, échappèrent naturellement à cette étrange mesure.

La propriété, à la fin du seizième siècle, change de maître ; elle appartient à Philippe de Lange (1). Son fils, Arnault, baron de Cuir et de Château-Renaud, seigneur de Marcy et Villemenant, capitaine de cheval-légers au régiment du duc d'En-

(1) La seigneurie de Villemenant ne passa pas directement de la maison de Veaulce à celle de Lange. Catherine de Veaulce, femme de Louis d'Autry, et Marguerite, sa sœur, épouse de Gaspard de Bréhard, toutes deux filles de Gilbert ou Filbert de Veaulce, vivant en 1503, apportèrent dans ces familles le fief de Villemenant. Philippe de Lange, fils de Charles de Lange et de Madeleine de Bréhard, arrière-petite-fille de Gilbert de Veaulce, réunit, en 1596, les diverses parties de la seigneurie par acquisition sur le sieur d'Anglure, descendant de la dame d'Autry. (Voir notre notice sur le château de Villemenant, publiée dans le *Bulletin* de la Société nivernaise, tome III, pages 218 et suivantes.) (A. BONVALLET.)

ghien, acheta, en 1638, au prix de 8,000 livres tournois, la terre de Guérigny, au chapitre de Nevers. Immédiatement il fit élever à la jonction des deux branches de la Nièvre une grosse forge avec roues, soufflets et marteau hydraulique. La construction de ce nouvel atelier souleva d'ardentes discussions entre le baron de Lange et le seigneur de Bizy, propriétaire d'une forge et d'un haut-fourneau situés en amont ; elles portaient sur l'interprétation des règles à suivre pour l'écoulement des eaux et sur la hauteur à donner aux empellements et déversoirs ; et, fait curieux, ce ne fut que le 10 février 1865, à la suite d'une entente cordiale entre le comte de Bizy et les agents de la marine, que ces stériles débats cessèrent ; ils avaient duré deux cent vingt-sept ans !

L'accroissement des usines ayant amené la concentration au village de Guérigny d'une population ouvrière assez considérable, il fallut songer à l'approvisionnement des denrées indispensables à la vie. Dans ce but, M. de Lange, profitant de ses relations avec les grands personnages du temps, obtint, en 1640, par lettres patentes de Louis XIV, l'établissement de deux foires par année et d'un marché par semaine.

De cette époque date une ère nouvelle pour Guérigny. Ses fers sont tellement recherchés que Colbert lui-même (1), dans ses notes au marquis de Seignelay, en recommande, d'une manière toute spéciale, l'emploi dans les arsenaux militaires. Seignelay, ministre de la marine, non-seulement suivit les prescriptions de son père, mais encore les transmet à ses successeurs.

Il en fut ainsi jusqu'en 1722 (2), année où Guillaume de

(1) Colbert connaissait d'autant mieux le Nivernais qu'un de ses fils, Nicolas, jouit pendant quarante-deux ans du prieuré de La Charité-sur-Loire, dont le revenu était de 24,000 livres. Il fonda, en 1665, une manufacture de fer-blanc à Pont-Saint-Ours, à mi-chemin de Nevers à Guérigny. (L'AUTEUR.)

(2) D'après l'acte d'acquisition des forges de La Chaussade en 1781 par le roi Louis XVI, la seigneurie de Guérigny aurait été vendue à M. Masson le 27 juillet par Mlle de Lange et non par le marquis de Lange. Est-ce une erreur de copie ?... (A. BONVALLET.)

Lange, petit-fils du baron Arnault, marquis, colonel d'infanterie, qui menait à Paris avec sa femme, Charlotte de Puysieux, un train de grand seigneur de la régence, vendit la plus belle partie de la propriété, afin de payer ses dettes; il ne conserva que le manoir de Villemenant et quelques terres à l'entour.

L'acquéreur, M. Masson, banquier à Paris, paya les forges, terres et bois, 131,800 livres.

Là s'arrête l'histoire proprement dite de Guérigny et Villemenant. Comme, à partir de 1722, d'autres localités vinrent se rattacher à ce centre d'activité, pour former un des plus vastes établissements de l'Europe, nous sommes obligé de les décrire séparément.

2° DEMEURS.

On rencontre, sur la rive gauche de la Nièvre, à deux kilomètres en aval de Guérigny, le hameau de Demeurs, dont l'existence est constatée dès 1456 (1). Son seigneur, Eustache Bataud, relevant d'Urzy, troisième châtellenie de l'évêché, ne pouvait exercer que la moyenne et basse justice (2).

Cette terre renfermait deux forges, édifiées en 1509 : celle de Demeurs (grosse forge) et celle du Greux (petite forge), qu'alimentait en fonte de fer le haut-fourneau de la Fosse.

L'origine de ce dernier (3), situé au-dessus de la commanderie de Contres, sur la rivière bâtarde de Nièvre, est complè-

(1) Nous possédons un titre beaucoup plus ancien sur Demeurs. Cette pièce, en date du samedi avant la fête de saint Cyr 1325, est rédigée en latin. Elle contient le dénombrement présenté à l'évêque de Nevers par Etienne de Germigny, fils de feu Hugues de Germigny, de tout ce qu'il possédait en maisons, terres, prés, bois, vignes, justice, gens tail-
lables, à Demeurs et au Vignault. (A. BONVALLET.)

(2) Le vieux manoir a été démolí, il y a neuf ans, pour faire place à une maison bourgeoise, résidence actuelle de l'ingénieur de la marine chargé de l'exécution des travaux. (L'AUTEUR.)

(3) Un énorme tas de laitiers indique encore, à cette heure, son emplacement. (*Idem.*)

tement inconnue. On peut en inférer qu'il date de cette époque primitive où les forgerons commencèrent à établir, sous le nom de *fosse*, des fourneaux sur les étangs ou ruisseaux, mais rarement sur les rivières, à cause des crues presque périodiques qui les exposaient à de très-longes chômages. C'était le défaut capital du haut-fourneau de la Fosse, et, à ce grave inconvénient, s'ajoutaient : — la proximité du fourneau de Bizy, d'où naissaient des querelles sans fin ; — l'obligation de curer la rivière ; — les plaintes des riverains, prétendant que leurs prés étaient inondés par suite des retenues d'eau ; — l'accusation d'empoisonnement du poisson par les lavoirs à mines ; — enfin, les clameurs des villages placés au-dessous, dont l'eau n'était point potable.

Harcelé de récriminations, Jacques Gascoing, propriétaire, à la fin du seizième siècle, de la terre de Demeurs, résolut, pour en finir, de raser l'antique fourneau et d'en construire un autre à une demi-lieue, dans l'intérieur des terres, sur son étang de Chantemerle, projet qu'il mit à exécution en 1645. Comme ce fourneau, de même que celui de la Fosse, se trouvait dans la juridiction de la châtellenie d'Urzy, son propriétaire en fit la reconnaissance à l'évêque de Nevers et continua de payer la redevance immémoriale de 6 sols de cens (1).

Si cet impôt prouvait que le vassal avait avoué son suzerain, celui-ci, en retour, devait protection au vassal.

Jacques Gascoing, qui n'avait cessé d'agrandir sa propriété, mourut, laissant à son fils un établissement métallurgique placé au centre des matières premières. Les mines étaient tirées des champs et bois de l'évêché, moyennant, d'après les ordonnances de Charles VI, d'Henri II et de Louis XIV, « un sol par chacun tonneau de mine de cinq cents livres pesant ».

Afin d'entretenir cette importante usine du dix-septième siècle, dont la production s'élevait annuellement : dans les deux

(1) Le cens était une rente annuelle à payer au seigneur lorsqu'on possédait un terrain. Le cens faisait partie inhérente de la terre ; c'était un impôt que l'on ne pouvait éviter. (L'AUTEUR.)

forges, à six cents milliers de fers ; dans le haut-fourneau, à neuf cents milliers de fonte, il fallait un nombreux personnel ouvrier et un approvisionnement considérable en charbon de bois et minerais. Sans moyens de communication, les transports s'effectuaient à dos de cheval et de mulet. Chaque matin partaient les charretiers de bât, conduisant les chevaux à travers les forêts, près des huttes de branchages des charbonniers et mineurs. Arrivés à destination, ils remplissaient leurs sacs de charbon ou de minerais, et revenaient, le soir, à la forge ou au fourneau.

Que de démarches ensuite pour l'écoulement des produits ! Que de difficultés dans les recouvrements ! Et certes, quand on songe que les Gascoing exploitèrent ces ateliers, de père en fils, pendant plus de cent cinquante ans, à une époque déjà reculée, on n'hésite pas un instant à les considérer comme de remarquables industriels.

Le dernier Gascoing, chevalier, se trouvant, en 1752, dans une situation analogue à celle du marquis de Lange, vendit les terres et forges 190,000 livres au gendre de M. Masson, M. de La Chaussade.

3° FRASNAY-LES-CHANOINES.

Frasnay-les-Chanoines, commune de Saint-Aubin, forme un village situé à cinq kilomètres de Guérigny, sur la branche occidentale de la Nièvre. Il doit son surnom religieux à la fondation, au neuvième siècle, d'un chapitre de chanoines, auquel étaient attachées douze prébendes, avec un doyenné.

Le château, construit sur un mamelon, domine une plaine qui se développe entre deux collines couronnées de forêts. Sa tour, d'une grande épaisseur, appartenait à un fort donjon du treizième siècle. L'aile qui reste est marquée au coin de la renaissance. Ce castel et les terres qui en dépendaient portaient le titre, suivant une charte de 1231 donnée par Mathilde, comtesse de Nevers, de troisième baronnie du Nivernais. Ithier en était le seigneur, le seigneur du moyen âge :

« maistre dans tout le ressort, sur teste et col, vent et prairie ; tout est à lui, forests, chaumes, oiseau dans l'air, poisson dans l'eau, beste au buisson, cloche qui roule, onde qui coule. »

Parmi les nombreux vassaux du baron Ithier on remarquait le seigneur d'Ourouër, suzerain de celui de Villemenant. Quant à lui, il rendait foi et hommage au comte de Nivernais (1). Pénétré de l'esprit religieux du temps, il payait en rente foncière, et par année, trente livres aux chanoines, et au curé dix quartiers, moitié froment et moitié seigle, plus un tiers de la dîme de la paroisse, à condition que, chaque dimanche, à l'issue de la messe, des prières seraient dites à son intention et à celle de sa femme.

Nous trouvons au quinzième siècle possesseur du fief Philibert de La Platière, membre d'une des familles les plus renommées de la province. Il cède, en 1487, à un marteleur, par bail à bordelage (2) passé devant notaire, la forge à fer de Chamilly, au prix de 128 livres tournois par année, plus une geline grasse et puissante (3).

Cette forge n'était pas la seule existant dans la baronnie ; il y avait encore celles de Forgebas et Vingeux. De là une population livrée exclusivement à l'exploitation des bois, à la fabrication des charbons et aux travaux métallurgiques, population qui, vivant toujours dans les forêts et les usines, avait fini par acquérir un caractère sauvage, passionné et querelleur, qui

(1) Lorsque le seigneur vassal refusait foi et hommage, aveu et dénombrement de ses biens, il y avait saisie féodale pour le suzerain, c'est-à-dire qu'il s'emparait des récoltes. (L'AUTEUR.)

(2) Le bordelage consistait à céder à perpétuité une propriété quelconque, moyennant une redevance fixe et annuelle en deniers (argent), — grains (froment ou avoine), — et plumes (volailles), ou des trois les deux. Lorsqu'un seigneur féodal concédait ainsi une propriété, c'était à la condition que, quelque amélioration qui y eût été faite, elle ferait retour à la seigneurie à la mort du concessionnaire, s'il ne laissait pas d'hoirs (parents) vivant en communauté avec lui. (*Idem.*)

(3) Poule. (*Idem.*)

l'entraîna maintes fois à violer les lois féodales. En vain les seigneurs la favorisent-ils de la banalité d'un moulin et d'un four, de la pêche dans la Nièvre, etc.; en vain lui accordent-ils, de plein gré, le droit de pacage dans leurs bois et d'autres avantages moyennant la redevance annuelle, par chaque individu, de vingt deniers et quatre boisseaux d'avoine, le mécontentement augmente et les déprédations deviennent même à un moment si préjudiciables à la propriété que le cardinal d'Arquien, frère du maréchal François de La Grange-d'Arquien, dit de Montigny, la poursuit judiciairement en 1698, et lui enlève en partie ses anciennes prérogatives.

La paix renaît à la mort du cardinal, dont l'héritière, une des femmes les plus célèbres de son siècle, Marie de La Grange-d'Arquien, avait épousé l'illustre Sobieski, roi de Pologne. Ses enfants, Jacques-Louis, prince royal de Pologne et du grand duché de Lithuanie, et Marie-Casimir, vendirent la baronnie à François de Simiane, abbé de Marsillac, maître de l'oratoire du régent (1720). A peine la nouvelle de cette vente s'est-elle répandue dans la contrée que le curé et le bailli proclament au son des cloches, dans toute la paroisse, le nom du nouveau seigneur haut et puissant. L'abbé ne jouit pas long-temps du titre de baron, car la propriété fut presque immédiatement saisie, vendue aux enchères à Paris et adjugée à son frère, le comte François de Simiane maréchal de camp, qui la céda, en 1723, au grènetier du grenier à sel de La Charité-sur-Loire, M. Berger. Cet acquéreur, dès son arrivée, « pensant faire trouvaille, » fit démolir l'une des tours du château; mais, trompé dans ses prévisions, il comprit vite qu'un trésor moins aléatoire se présentait à lui dans l'exploitation des forges; il agit en conséquence. Son espoir, cette fois, se réalisa, et il put même bientôt acquérir, du seigneur de Bourgoing, la forge à acier de la Douée, voisine des siennes.

M. Berger, devenu riche et président de l'élection de La Charité-sur-Loire, se retira en cette ville, après avoir, pendant dix-huit ans, déployé toutes les qualités d'un bon maître de forges. Il vendit, en 1741, ses manufactures et domaines plus

de 200,000 livres à M. Masson, déjà propriétaire des usines de Guérigny et Villemenant (1).

4° NARCY, RUE-DES-FOURNEAUX ET LA VACHE.

La commune de Narcy, située à quelques kilomètres de La Charité-sur-Loire, était autrefois couverte d'immenses forêts dont les arbres atteignaient une élévation extraordinaire. C'était peut-être le centre des Gaules où, suivant Jules César, les druides tenaient leur assemblée annuelle sous l'invocation de Teutatès.

La désignation de Rue-des-Fourneaux vient probablement de ce qu'à une époque inconnue on passait par cet endroit pour se rendre aux forges à bras établies en pleine campagne, dont l'existence est attestée par de vieux amas de laitiers tombés en poussière. L'ouvrier n'avait alors qu'à gratter la terre pour se procurer le minerai.

Bien avant le douzième siècle, les seigneurs de Narcy et de La Charité (2) permirent à deux cents manants, moyennant huit boisseaux d'avoine de redevance annuelle par individu, d'y mener paitre et pâturer leur bétail gros et menu en toute saison, y prendre du bois mort (3) et mort-bois (4), tant pour bâtir, édifier, clore et boucher leur héritage que pour se chauffer; c'est ce qu'on appelle droits d'usage ou servitude imposée sur la propriété d'autrui.

(1) M. Berger n'était pas seul propriétaire de la terre de Frasnay-les-Chanoines, car M. de Mortangis vendit à M. Babaud de La Chaussade, le 3 février 1742, la part qu'il possédait dans cette seigneurie. (Voir l'acte d'acquisition des forges de La Chaussade par le roi en 1781.) (A. BONVALLET.)

(2) Le prieur de La Charité (ordre de Cluny), seigneur spirituel et temporel de la ville, était presque toujours un cardinal ou tout au moins un archevêque, quand il n'était pas l'un et l'autre. (L'AUTEUR.)

(3) Bois sec. (*Idem.*)

(4) Arbres debout, mais secs par le faite, par conséquent mourants. (*Idem.*)

Ces droits furent l'objet, pendant plusieurs siècles, de contestations pleines d'intérêt.

Les concessionnaires profitant, soit des minorités, soit des absences des seigneurs en temps de guerre, usèrent de ces bois comme propriété communale (1), en les exploitant outre mesure. Ils en vinrent même, d'empiétement en empiétement, à prétendre que le fonds leur appartenait et, dès lors, à contester le droit à la redevance.

Ces prétentions furent énergiquement combattues par les propriétaires.

La cour de Paris, appelée à se prononcer dans cette affaire, rendit l'arrêt suivant en 1563 : « Les usagers s'assembleront, chaque année dans l'église de Narcy, le dimanche suivant la fête de saint Jean-Baptiste, afin d'élire trois syndics chargés, avec les asseyeurs des tailles, de désigner les lieux qui devront être exploités. Ces syndics prêteront serment par-devant le juge gruyer de la gruerie de Narcy, haut justicier des bois (2). Le baron de Narcy et le prieur de La Charité seront reconnus propriétaires fonciers : le premier pour deux tiers et le second pour l'autre tiers. De plus, un triage sera fait au profit des seigneurs d'une partie de bois, « franche et quitte de tout usage, » à condition qu'ils n'aient rien à prétendre dans la portion des usagers. »

On voit, en parcourant les archives de Narcy, que, pendant plus d'un siècle, cet arrêt et plusieurs jugements et ordonnances furent violés de part et d'autre. A la fin, les seigneurs de Narcy et de La Charité, fatigués de procès onéreux et sans résultat, se décidèrent à transiger, en 1687, avec les deux cents usagers. Ceux-ci reconnaissent le baron et le prieur seigneurs fonciers et propriétaires. Ils renoncent aux droits qu'ils avaient

(1) Propriété appartenant soit à une paroisse, soit à un village ou même à un hameau, sans être grevée d'aucune servitude. (L'AUTEUR.)

(2) Juge chargé de la juridiction des eaux et forêts reçu, sur la proposition du seigneur, au siège de la table de marbre du palais à Paris. (*Idem.*)

acquis par l'arrêt de 1563 de disposer des bois ; ils se contentent, comme au douzième siècle, du bois mort et mort-bois. En outre, ils reconnaissent la police des bois et se soumettent aux précautions qui doivent être apportées à leur délivrance. Mais la trêve fut de courte durée. Les anciennes prétentions surgirent et les abus se succédèrent à tel point qu'en 1733, la maîtrise particulière des eaux et forêts de Nevers se vit obligée de mettre les bois en coupes réglées, avec défense d'en exploiter plus d'une par année.

Tel était l'état des choses quand M. de La Chaussade, gendre de M. Masson, acquit la châtellenie de Narcy, en 1755, au prix de 38,700 livres, plus 60 louis d'or à titre de pot-de-vin.

Nous reparlerons de l'affaire des bois de Narcy, affaire qui, dans l'espèce, est peut-être l'une des plus remarquables en France, et où se trouva mêlé, au dix-huitième siècle, le cardinal de Bernis.

La forge à fer de Marteau-Neuf fut comprise dans la vente.

A six kilomètres en deçà de Narcy se trouve La Vache, village dépendant de la commune de Raveau ; c'est le pays le plus riche du Nivernais en mines de fer. M. Berger, propriétaire de Frasnay-les-Chanoines, dont il a déjà été question, fit construire, en 1723, sur l'étang de La Vache, deux forges et un haut-fourneau qui furent vendus, en 1744, 170,000 livres à M. de La Chaussade, avec les terres de Richerand et d'Ouvrault.

5° COSNE.

Sur la rive droite de la Loire, à 53 kilomètres de Guérigny, s'élève la ville de Cosne, dont les forges, situées à l'embouchure du Nohain, acquirent une réputation européenne. Elles furent construites, de 1666 à 1670, par les sieurs Degoust et Dallier, entrepreneurs de canons, mousquets et autres armes, mais principalement d'ancres.

C'est là que Seignelay, durant son ministère, établit cette belle manufacture qu'admira Mme de Sévigné : « Hier soir, à

Cosne, — écrit-elle à sa fille, 1^{er} octobre 1677, — nous allâmes dans un véritable enfer ; ce sont les forges de Vulcain ; nous y trouvâmes huit ou dix cyclopes forgeant non pas les armes d'Énée, mais des ancres pour les vaisseaux. Jamais vous n'avez vu redoubler des coups si justes ni d'une si admirable cadence, etc. »

Certes, les cyclopes, qui obtenaient à grand'peine quelques lopins de fer, ne songeaient guère à l'engin de marine le plus gros et le plus difficile, duquel dépend la sûreté des navires. Comme depuis deux siècles la fabrication des ancres a été la spécialité des forges de Cosne, nous en donnerons ici l'historique succinct.

Les ancres, dans l'antiquité, au dire d'Apollonius de Rhodes et d'Étienne de Byzance, étaient de pierre, semblables à celles employées encore au dix-huitième siècle par les navigateurs de l'île de Ceylan. On se servait, dans les Indes, d'une espèce de machine en bois remplie de pierres. Les premières ancres en fer avaient une, deux, trois, quatre dents ou pattes. Celles à deux pattes prévalurent. Elles furent fabriquées, suivant ce que rapporte Réaumur, d'abord avec des loupes obtenues dans les foyers d'affinerie et soudées bout à bout, ensuite avec des paquets de barres soumises à un corroyage effectué à bras d'homme avec des marteaux de quinze à quarante livres. Quant à la soudure des bras sur la verge, on l'obtenait au moyen de sonnettes à tiraudes, sorte de mouton en fer.

En 1702, M. Trésaguet, envoyé à Cosne par le ministre de Pontchartrain, pour surveiller la confection des ancres, parvint, après plusieurs essais, à forger les barres en paquets sous un marteau hydraulique ou à cames de huit cents livres (F). Son procédé, comme toute nouvelle méthode, fut l'objet des plus vives attaques. On alla même, dans les ports, jusqu'à refuser la première ancre fabriquée de cette façon, parce qu'elle n'avait pas de vide dans l'intérieur de la verge et que les barres étaient trop bien soudées entre elles. Mais l'art de corroyer les grosses pièces n'en était pas moins trouvé. Aussi, Phélippeaux, comte de Maurepas, l'encouragea-t-il immédiatement en faisant cons-

truire à Cosne, en 1729, un atelier spécial sous la direction de M. Trésaguet.

Ce ne furent pas seulement les ateliers de corroyage qui firent la fortune de Cosne, mais encore sa fenderie et sa fonderie.

On appelait fenderie des cylindres d'acier que faisaient mouvoir des roues hydrauliques et sous lesquels l'ouvrier passait le fer chauffé à blanc. Cette préparation terminée, les barres aplaties étaient remises au feu, puis présentées à des taillants qui les divisaient en trois, quatre ou six verges, suivant les dimensions déterminées. On obtenait, par cette préparation, des fers susceptibles d'être employés à différents usages, en épargnant le temps, le combustible et la main-d'œuvre. La fenderie pouvait livrer, par année, plus de mille milliers de fers en verges.

Quant à la fonderie à fer et à acier, elle eut une vogue immense au commencement du siècle dernier. Le grand monde recherchait ses lustres, candélabres, vases à fleurs, grilles, balcons, etc. Ces objets d'art, d'un travail exquis, produisaient un effet admirable par le brillant que prend l'acier poli, le beau bleu qu'il acquiert par le recuit, la couleur d'eau qu'on lui donne avec la pierre sanguine, et que relevaient de légers et gracieux filets d'or. Le prix très-élevé des ouvrages de cette fonderie fut la cause principale de sa décadence ; elle tomba avec la mode qui lui avait valu ses succès.

Le sieur Arnault vendit 38,000 livres les forges de Cosne, en 1734, à MM. Masson, Souchet de Bisseaux, Jean Babaud et Pierre Babaud de La Chaussade.

Cosne est la dernière localité que nous avons à décrire.

Nous allons maintenant présenter l'histoire des forges de La Chaussade, considérées dans leur ensemble, à partir de l'époque où les différentes parties de l'établissement vinrent se réunir entre les mains de M. de La Chaussade.

PIERRE BABAUD DE LA CHAUSSADE.

La mémoire de M. de La Chaussade sera toujours en vénération dans un pays qu'il a vivifié par ses beaux établissements et où son génie a su ouvrir des sources d'industrie et de travail qui ne peuvent plus périr.

*Le général d'artillerie de marine,
Barré.*

Nous avons vu que M. Masson, bourgeois de Paris, banquier, directeur général des finances du duc de Lorraine, avait acheté, en 1722, la terre de Guérigny, paroisse qui dépendait alors de la généralité de Moulins, élection de Nevers, bailliage de Saint-Pierre-le-Moutier.

Après une visite faite dans sa propriété, le banquier, de retour à Paris, obtint du roi, par lettres patentes données à Chantilly, le 22 juillet 1724, l'autorisation de reconstruire sa forge de Marcy qui tombait en ruines. Ces sortes d'édifices, à cheval sur la Nièvre, dans une étroite vallée, durent relativement assez peu de temps : l'infiltration des eaux mine leurs fondations et le choc des marteaux hydrauliques les ébranle de la base au sommet.

Le nouvel atelier reçut les appareils et outils les plus perfectionnés du temps : feux d'affinerie, chaufferies, soufflets de bois, grues, roues hydrauliques et marteaux à cames. Après son achèvement, M. Masson le loua à un marteleur 390 livres par an, aux clauses et conditions suivantes : le marteleur sera logé, chauffé et jouira d'une chenevière et du foin des chaussées. Il veillera à ce que les pelles soient levées au moment des grandes eaux, afin d'éviter les crues dans les prés, bouchera les brèches et renards (1), entretiendra de graisse les soufflets de forge, réparera l'outillage et prendra les ouvriers à son compte. Au terme du

(1) Troux ou fuites d'eau dans l'intérieur des chaussées. (L'AUTEUR.)

bail, il rendra le même nombre d'outils et de même poids que ceux qui lui auront été cédés le jour de l'affermage. Toute livre en moins sera payée deux sous six deniers pour les petits outils et cinq sous pour les gros marteaux.

De son côté, M. Masson fournira les matières premières : seize cents livres de fonte et trois bannes et demie (1) de charbon de bois pour mille livres de fer battu ; seize cents livres de fonte et quatre bannes de charbon pour dix ballons d'acier (2). Il payera le marteleur chaque quinzaine, au taux de douze livres vingt sous par millier de fer ou dix ballons d'acier, et, en outre, lui donnera trois livres quinze sous par cent livres de fer ou ballon d'acier excédant la production normale et quatre livres par banne de combustible économisé.

Une retenue analogue sera faite, bien entendu, sur les payements, au cas où les consommations en fonte et charbon ne rapporteraient point la quantité de métal déterminée par le marché

Aujourd'hui, à cent quarante ans de distance, les forgerons affineurs du département de la marine, également logés et chauffés, fabriquent mille kilos de fers martelés avec douze cent cinquante kilos de fonte et douze cent soixante kilos de charbon de bois en moyenne. Ils touchent environ vingt-trois francs par mille kilos.

On peut voir, en comparant ces chiffres, quel progrès l'on a obtenu dans l'art de transformer la fonte en fer.

Les trois affineries de M. Masson : Guérigny, la Poëlonnerie et Marcy, fabriquaient presque exclusivement pour les ports. Leurs produits étaient reçus par un commissaire de Brest résidant à La Charité-sur-Loire, chargé de surveiller les fournitures de bois et de fer provenant des provinces de Berry, Nivernais, Auvergne et Bourbonnais.

M. Masson s'occupait encore, avec deux associés, les frères

(1) La banne ou grand tombereau contenait quinze poinçons, pesant ensemble cinq cents livres. (L'AUTEUR.)

(2) Le ballon pesait quatre-vingt-quinze livres. (*Idem.*)

Jean Babaud et Pierre Babaud de La Chaussade, du commerce des bois nécessaires à l'architecture navale. Pierre Babaud, quoique très-jeune, en dirigeait l'exploitation à Bitche, en Lorraine. Mais le riche banquier, comprenant bientôt qu'il pouvait tirer un meilleur parti de ce jeune homme actif et intelligent, l'attacha à ses manufactures, lesquelles, loin de périliter entre ses mains, prospérèrent si bien qu'il lui accorda, en récompense, sa fille unique.

De ce jour date la fortune de M. de La Chaussade. En rapport désormais avec le monde aristocratique et financier de Versailles, ville qu'habitait son beau-père, il sut s'y créer de puissants protecteurs, parmi lesquels nous citerons, en première ligne, Phéippeaux, comte de Maurepas. Celui-ci, ministre de la marine, lui confia même, à diverses reprises, d'importantes missions dont le but était d'étudier les procédés industriels suivis en Angleterre, en Hollande, en Autriche et en Espagne.

C'était l'époque où M. Masson achetait les forges de Cosne (1734), où M. Trésaguet remportait le prix de l'Académie des sciences sur la meilleure manière de fabriquer les ancres, et où Bernouilli le fils en déterminait la forme la plus convenable.

M. Masson, devenu affineur général du royaume, premier commis du ministre d'Etat, voulut fonder un grand établissement. A cet effet, il acquit, en 1741, les terres et forges de Frasnay-les-Chanoines ; mais, cette même année, la mort l'ayant surpris à Versailles, il laissa à son héritier et collaborateur le soin de poursuivre son idée.

Nous arrivons à la grande période de transformation.

Voltaire a dit que Fleury laissa tomber la marine, assertion erronée que beaucoup d'écrivains ont reproduite : la vérité est que, en 1742, la France pouvait encore mettre en mer quatre-vingts vaisseaux ou frégates ; une seule puissance, l'Angleterre, disposait d'une plus forte marine.

Ce fut, en effet, avant la mort du vieux cardinal-ministre, et pendant les guerres maritimes de 1741 à 1747, que M. de La Chaussade construisit ses ateliers, à l'invitation et sous les auspices du comte de Maurepas.

Il commença par faire creuser, à l'embranchement des deux rivières de Nièvre, un long et large réservoir appelé bief, afin de se procurer, sur un même point, une force motrice assez puissante pour mettre en mouvement les roues hydrauliques d'une affinerie et de deux manufactures d'ancres. L'affinerie remplaça l'ancienne forge [du baron Arnault de Lange ; elle représente encore aujourd'hui, avec ses forgerons vêtus d'une ample chemise et de guêtres de toile, l'image contenue dans ces vers de l'*Enéide* gravés sur sa façade :

Ferrum exercebant vasto cyclopes in antro,
Brontes que, steropes que, et nudus membra Pyracmon.

A côté s'élevèrent, d'après le mode d'installation imaginé à Cosne par M. Trésaguet, des ateliers assez vastes pour fabriquer les ancres de cent à dix mille livres.

M. de La Chaussade ne pouvant suffire, malgré cet accroissement d'usines, aux besoins toujours plus grands de la flotte, acheta, en 1744, le haut-fourneau et les forges de La Vache, ainsi que le manoir de Villemenant (1), au-dessous duquel existait un emplacement propre à la construction d'un nouvel arsenal. Il y monta un atelier de corroyage dans des proportions inconnues jusque-là, un atelier de martinets et plusieurs forges maréchaux ; ces usines lui permirent enfin de confectionner tous les objets en fer ouvré nécessaires à la flotte, quels que fussent leur poids ou dimensions : ancres, enclumes, tas, courbes, arcs-boutants, clous, outils, fers feuillards, etc., etc. Dès lors les arsenaux militaires, qui tiraient leurs meilleurs fers de la Suède, de l'Allemagne, de la Hollande et de l'Espagne, ne furent plus tributaires de l'étranger.

Mais, à partir de 1749, de graves événements se préparent (2). Une nouvelle guerre est pressentie (3).

(1) D'après l'acte de vente des forges de La Chaussade, en 1781, l'acquisition de Villemenant n'eut lieu que le 5 mars 1750. Mme de Lange ratifia cette vente le 13 février de l'année 1753. (A. BONVALLET.)

(2) Les Anglais commencent à s'emparer du Canada. (L'AUTEUR.)

(3) La guerre de sept ans. (*Idem.*)

Les ports augmentent leurs approvisionnements ; les demandes de fers se succèdent ; et, si les transports s'effectuent avec peine, si les droits d'entrée créent des entraves, le génie industriel de M. de La Chaussade saura bientôt en triompher.

Et d'abord il comprit qu'il ne s'agissait pas seulement, pour répondre aux besoins nouveaux, d'agrandir sa propriété, de prévoir toute l'utilité que l'on pouvait tirer des cours d'eau, de multiplier et de perfectionner la fabrication du fer, et, conséquemment, d'augmenter la consommation des minerais et des bois ; mais qu'il fallait avant tout écouler les produits, difficulté immense dans un pays accidenté de collines boisées, où l'on ne rencontrait ni routes, ni chemins de vicinalité, ni ponts, si ce n'est quelques arbres à peine équarris, jetés sur les ruisseaux ; en un mot, pour nous servir de l'expression de M. Dupin aîné, un vrai pays de loups.

Il sillonne donc, en peu de temps, sa propriété de voies de communication, avec ponts et aqueducs, voies qui facilitèrent d'une façon extraordinaire le transport, dans les usines, des matières de consommation ; dans les villes de Cosne et de La Charité-sur-Loire, des produits manufacturés.

Trois cents chevaux et mulets de trait et de bât, entretenus par les fermiers de ses domaines, s'acquittent chaque jour de cette pénible tâche.

Acquéran, sur ces entrefaites, la seigneurie de Demeurs, qui renfermait deux affineries et un haut-fourneau, M. de La Chaussade refait en partie le chemin de Guérigny à Nevers, afin de procurer un facile débouché aux usines centrales, trop éloignées des villes de Cosne et de La Charité. Puis il demande au duc de Nivernais, Mazarini Mancini, l'autorisation d'établir à Nevers des magasins d'entrepôt, des écuries pouvant contenir vingt-cinq chevaux, des remises, greniers, logements des gens d'affaires et voituriers ; une grande cour pour recevoir les charbons de terre de Decize (1), les bois de charpente et de chauf-

(1) Les premières mines de charbon de terre furent découvertes à Decize en 1580 ; elles ne furent exploitées sérieusement qu'en 1715. (L'AUTEUR.)

fage à diriger sur Paris, les fontes du Berry, ainsi que les grosses pièces de bois, les fers et ancres destinés aux ports. Mazarini Mancini lui accorde, à titre de fief, la presqu'île de Médine, triangle de deux mille deux cent quatre-vingts toises carrées compris entre la Loire et l'embouchure de la Nièvre, à charge par lui, ses hoirs, successeurs et ayants-cause, de payer annuellement au duc, et à perpétuité, le jour de Saint-Martin (11 novembre), entre les mains des receveurs ou fermiers, une rente noble de 70 livres équivalente à la somme à laquelle montaient annuellement les rentes et cens bordeliers.

À peine M. de La Chaussade eut-il rendu, suivant la coutume, foi et hommage de son fief au duc de Nivernais, « la tête nue, un genou en terre, sans épée ni épérons (1) », qu'il transforma cette presqu'île en un magnifique port, d'où il put expédier désormais ses fabrications de Guérigny, Villemenant et Demeurs jusque dans l'Inde, les îles de France et de Bourbon et les colonies d'Amérique.

Il installa près du quai, pour l'embarquement et le débarquement des marchandises, une grue colossale.

Dès lors, les transports, tant par terre que par eau, furent complètement régularisés : les premiers, par des baux passés avec les fermiers des domaines et louageries ; — les seconds, par des traités avec les mariniers du littoral de la Loire. Ceux-ci se chargeaient des marchandises jusqu'à Nantes ; à leur arrivée, on faisait le transbordement sur des bâtiments qui les conduisaient par mer à leur destination. Cependant, une formalité entravait encore la rapidité des expéditions : celle des droits de barrage (portes), de ponts et autres de toute nature. Louis XV intervint. Il défendit, par ordonnance, aux maires, échevins et procureurs fiscaux d'exiger aucune espèce de droits sur les matières et objets, quels qu'ils fussent, en cours de transport.

C'est à cette époque (1755) que Machault d'Arnouville attribua aux usines de M. de La Chaussade le nom de « forges

(1) La requête et le plan de Médine furent mis dans un sac, dans la layette de Nevers (fiefs), à la Chambre des comptes. (L'AUTEUR.)

royales », et voulut qu'un Suisse, à la livrée du roi, en gardât la principale entrée. La châtellenie de Narcy vint, cette même année, s'adjoindre à l'exploitation que, sept ans après, le duc de Choiseul favorisa d'une façon exceptionnelle par des privilèges spéciaux. On peut en juger par les articles ci-dessous qui furent insérés dans son marché de fers de 1762 avec M. de La Chaussade :

ART. 22.

« Sa Majesté fera exempter de tailles, collectes, corvées et milices et de toutes impositions ordinaires et charges publiques, l'entrepreneur, les directeurs ou principaux commis, les ouvriers gagés et entretenus pour la fabrication des ancrs et autres travaux. L'entrepreneur présentera à l'intendant de la province une liste certifiée de lui, contenant les noms et domiciles. »

ART. 23.

« Il sera fait défense, de par le roi, aux ouvriers attachés et engagés pour travailler dans les forges, de les quitter pour aller travailler ailleurs, sans une permission ou congé par écrit du directeur ou principal commis ; et, en cas de contravention, lesdits ouvriers seront arrêtés et ramenés d'autorité au travail des forges. »

Ce que nous venons d'exposer ne donne qu'une imparfaite idée des difficultés vaincues. On doit ajouter à l'exploitation des mines et forges : le commerce des bois de marine pour les ports, de charpente et de chauffage pour Paris ; la création d'un directeur général, demeurant tantôt à Paris, tantôt à Guérigny, muni de la procuration de M. de La Chaussade ; la régularisation de la solde ; le paiement des fournisseurs au moyen de lettres de change payables dans le courant du mois ; la surveillance des entrepreneurs de l'entretien général des forges et bâtiments répartis sur un espace de quinze lieues : ouvriers charpentiers, maçons, couvreurs, terrassiers et carriers ; l'ins-

talation d'un médecin et celle d'un notaire ; l'organisation à Paris d'une caisse centrale et d'un entrepôt, rue du Temple, où le commerce se procurait des bois et des fers.

En somme, l'établissement de M. de La Chaussade avait atteint son apogée au milieu du dix-huitième siècle, au point de vue métallurgique. Nous allons maintenant le montrer sous un autre aspect, c'est-à-dire comme terre et domaine.

Le génie de M. de La Chaussade ne se porta pas exclusivement sur la manutention du fer, il fit de Guérigny une magnifique résidence. Déjà possesseur en 1741 d'une grande partie de la paroisse, il acheta successivement le reste, à l'exception d'un lopin de terre limitrophe de l'arsenal de Villemenant que le propriétaire, Chapuis, ne voulut jamais céder. Ni l'or ni les menaces ne purent fléchir le bonhomme, sorte de meunier de Sans-Souci. L'un de ses petits-fils l'a cédé enfin en 1866 au département de la marine, en échange d'un morceau de terre équivalent.

L'antique village, la vieille église, le presbytère et le cimetière, groupés dans un bas-fond exposé aux crues de la Nièvre, furent entièrement démolis, et bientôt on vit s'élever sur un terrain assaini, à proximité des ateliers, à la place de maisons couvertes de paille, pavées de dalles grossières, mal éclairées, des logements ou casernes capables d'abriter cent familles, avec toitures de tuiles ou d'aisseaux, carrelages de briques et larges ouvertures. Grâce à ces améliorations, les fièvres endémiques qui inquiétaient la population perdirent beaucoup de leur intensité.

Comme l'emplacement de l'ancienne église favorisait les projets d'embellissement de M. de La Chaussade, il s'en rendit acquéreur moyennant l'abandon d'un champ spacieux situé sur le flanc du coteau qui, à droite, domine le pays, et il y fit construire à ses frais une église en forme de croix latine. Toutefois, la première pierre de cet édifice ne fut posée qu'après avoir obtenu, selon la coutume, l'autorisation de l'évêque et l'assentiment unanime de la population réunie en assemblée générale sur l'ordre de l'intendant de la généralité de Moulins. On ne

trouva, pour signer le procès-verbal de la séance, que trois habitants sachant lire et écrire : M. de La Chaussade, le curé et le syndic. Le premier se réserva, au centre de l'édifice, un caveau pour sa sépulture, la nomination à la cure et les qualités, prérogatives, droits et honneurs dus à son titre de fondateur. M. de La Chaussade fit bâtir, en outre, sur le chemin, non loin de l'église, deux bâtiments parallèles et entièrement clos, destinés l'un à servir de presbytère et l'autre de grande auberge pour les étrangers.

Tandis que le village s'élevait à vue d'œil, une armée d'ouvriers transformait en superbe esplanade, avec les déblais des bassins et canaux, les lieux humides où l'ancien Guérigny était situé. C'est là que M. de La Chaussade établit son habitation. Les deux ailes du château (système Mansard) qu'il avait l'intention d'édifier furent seules construites, et le corps central de l'édifice est resté à l'état de projet. Derrière ces ailes s'étend un magnifique jardin borné au nord et à l'ouest par le réservoir nouvellement creusé, formant une sorte de lac. On y trouvait, selon la mode et le goût du temps, de vastes charmilles, des pelouses, des massifs de fleurs, une splendide avenue d'orangers, etc. Devant la façade principale s'étendait une cour immense, entourée de grilles renfermant les bâtiments et dépendances : chapelle, orangerie, salle de billard, logements d'employés, d'officiers de justice et autres; remises, écuries, granges, chenil, basse-cour, un énorme colombier sous lequel se trouvaient deux prisons; enfin, hors de l'enceinte, des allées princières conduisant jusqu'à la forêt voisine. Des champs et prés dépendaient du château. Les fermiers des domaines s'obligeaient à labourer les champs, et les corvées effectuaient la fauchaison des foins

Guérigny, en un mot, complètement transformé, devint le Versailles de M. de La Chaussade, surtout à partir de son second mariage (1746) avec la sœur du marquis de Piercourt (1). Il possédait, en outre, un hôtel à Paris.

(1) M. Babaud de La Chaussade avait épousé en premières noces Marie-Anne-Jacqueline Masson. morte en 1744, et en deuxièmes

Ses armoiries représentaient des figures naturelles, emblèmes du pays qu'il avait adopté : sur l'écu un arbre, au-dessus de l'écu une couronne de baron, pour tenants deux sauvages appuyés sur leur tomahawk.

Voici quels étaient ses titres : écuyer, conseiller-secrétaire du roi, maison-couronne de France et de ses finances, seigneur de Guérigny, Vérille, Demeurs, Berlière, La Vache, Ouvrault, Richerand et Médine, baron de Villemenant et de Frasnay-les-Chanoines, châtelain de Narcy et propriétaire des forges de Cosne (1).

M. de La Chaussade exerçait, d'après les lois féodales, la haute, moyenne et basse justice sur ces lieux, à l'exception de Richerand et de Demeurs dont il n'était que moyen et bas justicier (2).

Afin de jouir de ses prérogatives, il établit à Guérigny un tribunal qui était également appelé à connaître des affaires particulières des habitants.

Le personnel des officiers et agents de justice (3) chargés de maintenir l'ordre dans une exploitation qui avait fini par attirer de tous les points de la province une multitude d'ouvriers de professions diverses, se composait d'un bailli (4) (juge civil,

noces, suivant contrat du 24 mai 1746, Anne-Rose Lecomte de Nonant.

M. de La Chaussade passa dans la suite différents arrangements avec les enfants issus de son premier mariage au sujet des droits que ces derniers tenaient de leur mère. (A. BONVALLET.)

(1) Il prenait en outre la qualité de seigneur de Beaumont-la-Ferrière, Sichamps, Bois-Ganard, Rue-des-Fourneaux, Guichy, Sauvage, Botz, La Doué et autres lieux. (Archives de la préfecture, liasse Babaud de La Chaussade; -- titres particuliers.) (*Idem.*)

(2) Pour Richerand, il relevait du due de Nivernais; pour Demeurs, de l'évêque de Nevers. (L'AUTEUR.)

(3) Nul ne pouvait être admis officier de justice sans prouver qu'il professait la religion catholique, apostolique et romaine, et qu'il avait rempli, à Pâques dernier, son devoir pascal. (*Idem.*)

(4) Les baillis furent institués par Philippe-Auguste; ils représentaient l'action monarchique dans la distribution de la justice. Celui de Guérigny était avocat au Parlement. (*Idem.*)

criminel et grorial) (1), d'un procureur, d'un substitut du procureur, d'un greffier, d'un prévôt, de sergents et d'exécuteurs secondés des échevins, gardes, marguilliers et synodaux.

Un crime ou délit se commettait-il quelque part, le curé l'annonçait le dimanche suivant, du haut de la chaire, à la suite du prône, ainsi que les ventes, fermages, arrêts, etc..... C'était l'unique moyen de publicité du temps. Les témoins étaient entendus et leurs dépositions écrites.

Nous mentionnerons ici quelques-uns des crimes et délits prévus par le code de l'époque en même temps que les pénalités qui leur étaient appliquées.

Conversation et scandale dans les églises, négligence de ses devoirs de chrétien, contraventions des aubergistes à la défense de donner à boire pendant les heures des offices ou du travail des usines, rixes, feux dans les rues des villages, coups de fusil aux baptêmes et mariages, animaux errants, fumiers non enlevés, étaient autant de délits passibles d'une amende envers le seigneur et d'un certain nombre de livres de cire blanche ou luminaire envers la fabrique.

Vol dans une église : condamnation au bûcher.

Vol de fruits, céréales, bois, etc. : puni du carcan pendant trois jours avec amende.

Un quidam qui avait volé, en 1758, l'or et l'argent du curé de Guérigny déposés partie dans un sac, partie dans une chausse, fut condamné aux galères pour trois ans et préalablement à être marqué sur l'épaule droite de la lettre V. L'affaire ayant été rappelée à Paris, la cour révisa le jugement. Le coupable fut définitivement condamné à être battu et fustigé avec des verges par l'exécuteur de la haute justice de Guérigny, dans les carrefours et lieux accoutumés, et, à l'un d'iceux, soumis à la flétrissure; enfin à être banni pendant cinq ans de l'étendue et du ressort de la justice de Guérigny et de la prévôté de Paris; de plus, il fut obligé de verser cent livres au bailli.

Malgré les puissants moyens de répression dont disposait

(1) Juge chargé de la juridiction des eaux et forêts. (L'AUTEUR.)

cette justice locale, on avait recours, en maintes circonstances, à la maréchaussée de Nevers ; c'est ce qui arriva en 1770.

Les mœurs, dans ces pays boisés, étaient encore rudes à cette époque et presque barbares.

Guérigny, essentiellement industriel, produisait peu de blé ; il était approvisionné par les paroisses voisines. Or, le 27 juin 1770, année de disette extraordinaire, les ouvriers manquant totalement de grains, le régisseur des forges envoya à Lurcy-le-Bourg, à trois lieues et demie, quatre charretiers avec vingt-sept chevaux, quérir cinquante-deux bichets de blé du poids de cent livres chacun. Comme ils revenaient dès l'aube à travers les bois de Poiseux, paroisse touchant celle de Guérigny, ils furent soudain arrêtés par quarante individus en embuscade armés de fusils, haches et fourchons. Charretiers et chevaux revinrent à vide. L'étrange nouvelle est à peine répandue à Guérigny que soixante forgerons exaspérés accourent sur les lieux, poursuivent les ravisseurs et recouvrent quarante-neuf bichets. Il était temps : hommes, femmes et enfants mouraient de faim.

M. de La Chaussade, en ce moment à Paris, rendit compte immédiatement du fait (30 juin) au ministre d'Etat, qui donna ordre à la maréchaussée de Nevers de rechercher les meneurs dans les bourg et hameaux de Poiseux.

Les lois sur la chasse, selon l'ordonnance de 1669, étaient d'une excessive rigueur. Ainsi, deux paysans ayant chiens et fusils furent condamnés solidairement, pour avoir tué deux cailles, à payer chacun cent livres.

La récidive était punie de deux cents livres d'amende, et à la troisième fois, le coupable s'exposait au fouet et bannissement à six lieues de la forêt durant cinq ans. Les tendeurs de lacs étaient condamnés, pour la première fois, au fouet et à trente livres d'amende ; pour la seconde, à être fustigés, fouettés et bannis pour cinq ans hors de l'étendue de la juridiction.

Si la chasse est un plaisir royal, M. de La Chaussade, véritable Nemrod, en jouit à satiété dans ses six mille arpents de bois peuplés de sangliers, loups, renards, chevreuils et lièvres. Les

loups surtout abondaient, et c'est en vain qu'on essayait de les détruire. Ils commirent même (1764) un tel carnage parmi les bestiaux que la généralité de Moulins autorisa « les manants et habitants de Guérigny, Poiseux et Rigny, à faire trois battues avec armes à feu et autres, condamnant quiconque s'y refuserait à trois livres d'amende pour les pauvres des paroisses ». Les chasseurs se réunissaient à un endroit indiqué, sous les ordres du juge de Guérigny. Ceux qui avaient tué un loup obtenaient une gratification.

Deux mots au sujet des dîmes. M. de La Chaussade affirmait cette redevance moyennant une certaine somme prélevée sur les villages et domaines, suivant la coutume de chaque province, dont un quart pour lui et trois quarts pour le curé. De cette façon, il évitait les tracas inhérents à la rentrée de l'impôt qui grevait l'agriculture, art qui fut aussi l'objet de ses préoccupations.

Les moines, ces robustes et courageux défricheurs du moyen âge, avaient cependant négligé les terres de la vallée de la Nièvre, grasses, humides dans les fonds, rocheuses sur les collines. M. de La Chaussade les améliora par tous les moyens connus. On vit le versant inculte des coteaux qui encaissent la rivière se transformer en champs productifs, et des marais couverts de joncs, en magnifiques prairies.

Ces améliorations correspondaient aux perfectionnements de ses manufactures.

Ce fut vers 1755 que M. de La Chaussade devint l'un des premiers personnages du Nivernais. Mais que de luttes n'eut-il pas à soutenir pour atteindre cet état de fortune ! L'esprit le plus curieux se perd au milieu de ses innombrables procès avec les seigneurs riverains, jaloux de sa prospérité, procès dus en partie aux difficultés qu'engendrait la reconnaissance des limites de chaque justice, déterminées par des haies, arbres, bornes, chemins, fossés ou ruisseaux. S'agissait-il de rétablir un bornage détérioré par le temps et dont parfois il ne restait aucune trace, aussitôt des discussions s'élevaient, la passion s'en mêlait, suivait les procédures.

M^e Caillau, procureur à Paris, avocat au Parlement, était chargé de défendre les intérêts de M. de La Chaussade dans toutes les questions litigieuses. Nous citerons, parmi les plus remarquables, celles de M. de Berthier-Bizy, de l'évêque de Nevers et des usagers de Narcy ; elles donneront une idée des mœurs de l'époque.

M. de La Chaussade ayant acquis la terre de Demeurs réclama, comme seigneur, une rente bordelière de 24 sols et un boisseau d'avoine sur différents héritages possédés par le comte de Berthier-Bizy, l'un de ses riches voisins. Ce bordelage annuel et perpétuel établi, en 1521, par le chapitre de Nevers « au profit des messes », avait été conservé malgré la vente de la propriété, en 1571, au prix de « cent écus au soleil ». Plus tard, le chapitre, d'après ce qu'on appelle « jeu de fief, » céda la rente au seigneur de Demeurs, devenu, dans la suite, M. de La Chaussade. D'un autre côté, M. de Berthier-Bizy, propriétaire du terrain, refusa de payer en s'appuyant : 1^o sur ce que les titres sortant des archives monacales et ecclésiastiques méritaient peu de foi ; 2^o sur ce que le bordelage n'était point attaché à un fief. A la première objection, M. de La Chaussade répondit en présentant des pièces parfaitement en règle signées par deux notaires ; à la seconde, en prouvant que le chapitre de Nevers avait bien possédé un bordelage à fief puisqu'il percevait les droits de vente dus au seigneur dans ces mutations, approuvait et confirmait les contrats et succédait aux héritages quand le cultivateur mourait sans hoirs.

Cette affaire, appelée d'abord devant la justice de la châtellenie d'Urzé (1756), puis au bailliage de Saint-Pierre-le-Moutier, fut vidée par la cour de Paris à l'avantage de M. de La Chaussade, en 1761.

Dans l'espace de vingt-cinq ans, M. de La Chaussade eut plus de cinquante procès avec le comte de Bizy.

Adversaires dignes l'un de l'autre sur le terrain de la chicane, ces deux seigneurs, qui se blessaient sans pouvoir se porter de coup mortel, finirent enfin par se fatiguer et par étouffer leurs

querelles en mariant, en 1765, leurs deux enfants : Mlle Rose de La Chaussade avec M. J.-B. de Berthier.

Passons au procès avec l'évêque de Nevers, Jean-Antoine Tinsseau.

Ce prélat était à la fois seigneur temporel du comté de Prémery, dans l'étendue duquel il possédait un haut-fourneau, et propriétaire (de la châtellenie d'Urzy, où se trouvait celui de Chantemerle, appartenant à M. de La Chaussade. Cette usine, depuis sa construction (1645), avait toujours tiré ses mines dans les terres et bois de la châtellenie sous la redevance d'un cens annuel de 6 sols. En 1767, l'évêque, prétendant que les mines d'Urzy étaient nécessaires à la marche de son haut-fourneau de Prémery, éloigné de quatre lieues, défendit à M. de La Chaussade d'en extraire. Celui-ci passa outre. Condamné par les juges de la marque des fers de Nevers, il interjeta appel près la Cour des aides de Paris.

On lit dans l'ordonnance de 1680, au titre : *Droit de marque sur les fers*, art. 9 :

« Ceux qui ont des mines dans leurs fonds seront tenus, à la première sommation qui leur sera faite par les propriétaires des fourneaux voisins, d'y établir des fourneaux pour convertir les matières en fer, sinon permettons au propriétaire du plus prochain fourneau et, à son refus, aux autres propriétaires de fourneau de proche en proche, et à ceux qui les font valoir, d'ouvrir la terre et d'en tirer la mine de fer, en payant aux propriétaires des fonds, pour tout dédommagement, un sol par chacun tonneau de mine de cinq cents livres pesant. »

Il est évident que, suivant cette ordonnance, le droit d'extraction ne peut s'établir par titres. Cependant, ne sont-ce pas des titres que l'existence immémoriale du fourneau de La Fosse remplacé par celui de Chantemerle, le seul existant dans la châtellenie d'Urzy; sa construction sur un emplacement concédé par les évêques; sa position au milieu des minières; l'éloignement de celui de Prémery qui n'a jamais employé de

ces mines ; enfin , la prescription , cette patronne du genre humain ?

Malgré ces raisons , M. de La Chaussade perdit à la Cour des aides ; il rappela en Conseil d'État.

Après bien des débats et l'échange de plusieurs mémoires , comme , en définitive , il s'agissait de prouver d'une façon péremptoire que le fourneau de Prémery consommait des mines d'Urzy de préférence à celles qui l'entouraient , il fut décidé qu'on en déterminerait exactement la distance. On confia ce travail à un ingénieur géographe du roi , chargé de la correction et de la vérification de la carte générale de France au bureau et dépôt de l'Observatoire royal. Cet ingénieur trouva en ligne droite quatre lieues de deux mille deux cent quatre-vingt-deux toises chacune.

Cassini signifia cette distance.

Les conseillers d'État ayant acquis ensuite la certitude que le fourneau de Prémery n'employait point le minerai d'Urzy (1), rendirent un arrêt en faveur de M. de La Chaussade.

Voici la dernière pièce relative à cette grande procédure :

« Urzy, 22 juin 1774.

» Ni intérêt, ni humeur, Monsieur, n'ont eu aucune part à la contestation que nous avons eue, et je crois que vous me rendez là-dessus la justice qui m'est due. Ils n'en auront pas davantage dans la suite, c'est ce que je puis vous garantir de ma part. Nous avons plaidé comme des chrétiens et d'honnêtes gens peuvent le faire ; vous pour obtenir un droit que vous croyiez juste, et moi pour prévenir les dommages que j'appréhendais voir certains pour mes successeurs. Nous avons trouvé chacun à notre tour des juges qui pensaient comme nous , rien de plus ordinaire. Vous avez obtenu ce que vous désiriez. J'ai fait ce que je devais ; c'est tout ce que j'ai à cœur.

(1) L'évêque avait été induit en erreur ; des mines partaient bien d'Urzy, mais s'arrêtaient en route au fourneau situé près de La Belouse, dit de Chaillant. (L'AUTEUR.)

» A votre arrivée, nous concerterons tout ensemble, et je suis persuadé que le concert ne souffrira point de difficultés.

» Ce que je puis vous assurer dès à présent, c'est que cet événement ni aucun autre n'altéreront jamais en rien le sincère et respectueux attachement, Monsieur, de votre très-humble et très-obéissant serviteur.

» T. J. A., évêque de Nevers.

» Je me flatte que Mme de La Chaussade voudra bien agréer mon respectueux hommage. »

C'est ainsi qu'au dix-huitième siècle, les hommes bien élevés terminaient leurs différends.

Nous avons vu à l'article sur Nancy avec quelle énergie les habitants avaient lutté contre leurs seigneurs pour affirmer leurs droits d'usage, remontant au moyen âge.

M. de La Chaussade, devenu propriétaire de la terre, châtellenie et justice de Nancy, par conséquent seigneur foncier des deux tiers de la forêt, voulut, de concert avec le cardinal de Bernis, prieur de La Charité, seigneur foncier de l'autre tiers, faire revivre les conditions de la transaction de 1687, par laquelle les deux cents usagers s'étaient engagés à ne prendre pour leur chauffage que du bois mort et mort-bois. Ceux-ci refusèrent de s'y soumettre. Nouvelles contestations.

Après quinze ans de procédure, la table de marbre du palais, à Paris (1), rendit un arrêt, en 1770, portant en substance que la transaction de 1687 recevrait son exécution.

Cet arrêt déclina les passions. On ravagea la forêt, et quatre-vingt-seize procès-verbaux furent dressés ; les délinquants s'en moquèrent, bravèrent les gardes, les officiers de la gruerie, et résistèrent même à la maréchaussée de La Charité. L'exaltation était à son comble lorsque, déterminés à tous les sacrifi-

(1) Table de marbre, juges ordonnés par le roi pour juger en dernier ressort et sans appel les procès de réformation des eaux et forêts de France. (L'AUTEUR.)

ces, les usagers se réunirent à Narcy, sur la convocation de leurs syndics et aux acclamations des populations accourues. Là, au milieu de cris de révolte, présage d'une espèce de jacquerie, ils jurèrent de maintenir leurs droits, et un formidable procès s'ensuivit.

Le 21 août 1778 paraît un autre arrêt de la table de marbre, arrêt qui, depuis, n'a jamais été judiciairement contesté. Il maintient le droit aux usagers d'exploiter annuellement un des cantons et coupes ordinaires des bois-taillis de Narcy, suivant l'ordre et la division établis par le procès-verbal d'aménagement de 1733 et jours suivants ; pareillement, à prendre des arbres pour bâtir et réparer leurs maisons usagères, en se conformant, tant pour les coupes annuelles que pour la délivrance des bois à bâtir, à ce qui était prescrit. Fait défense aux seigneurs de Narcy, à leurs officiers et gardes, de troubler les usagers et leurs syndics dans la possession et jouissance de leurs droits, et, pour l'avoir fait, condamne Babaud de La Chaussade et le cardinal de Bernis à « cent livres de dommages-intérêts envers chacun des usagers de Narcy ».

Ces contestations de quatre siècles donnent une juste idée de la persévérance du paysan à défendre ses intérêts.

Les procès de M. de La Chaussade forment l'un des côtés les plus intéressants de son existence. Pouvait-il en être autrement à une époque où les lois féodales entraînaient avec elles mille difficultés, surtout si l'on songe que sa propriété, éparpillée sur vingt paroisses (1), de Nevers à Cosne, formait un établissement unique en France, dont la création avait causé une révolution dans la province ? Les bois, les charbons, les vivres et denrées ayant doublé, par une conséquence naturelle d'ardentes protestations s'étaient élevées, M. de La Chaussade, comme tous les hommes supérieurs, pénétré de la grandeur et de l'incontes-

(1) Nevers, Saint-Martin-d'Heuille, Urzy, Varennes-les-Nevers, Guérigny, Balleray, Poiseux, Parigny-les-Vaux, Saint-Aubin, Beaumont-la-Ferrière, Sichamps, Prémery, La Celle-sur-Nièvre, Raveau, Champvoux, Chaulgneß, La Charité-sur-Loire, Narcy, Varennes-les-Narcy et Cosne. (L'AUTEUR.)

table utilité de ses projets, en poursuivit l'exécution, bravant la haine et les vieux préjugés de ses puissants voisins et dédaignant les clameurs du paysan immobilisé dans ses habitudes séculaires. Il pressentait l'avenir; aussi, la partie la plus riche du Nivernais, qu'il exploita pendant cinquante-sept ans, lui doit-elle l'esprit mercantile et industriel qui la distingue aujourd'hui.

Ses terres pouvaient se diviser en arsenaux et propriété territoriale.

ARSENAUX.

ATELIERS.	PRODUCTION.	FABRICATIONS.
2 hauts-fourneaux. . .	1,800 milliers de livres.	Fontes en gueuses, non compris les mouleries de première fusion.
4 grosses forges (affineries).	800	Fers martelés et aciers.
8 petites forges (affineries).	400	
Fers du Berry.	1,000	
5 ateliers à ancras ou de corroyage. . . .	800	Ancres, enclumes et autres gros objets corroyés.
Ateliers de martinets.	600	Gros outils, petits fers ouvrés et grands clous.
2 fonderies.	2,000	Fers feuillards et en verges.
Forges à bras (taillanderie et serrurerie).	600	Chânes d'amarrage, boulets ramés, grappins, outils et fers ouvrés de toute sorte.
Clouteries.	300	Clous moyens et petits.

A côté des ateliers se trouvaient les cours, magasins, halles, logements des employés et ouvriers.

On voit, en comparant les chiffres de la production des hauts-fourneaux, grosses et petites forges, avec ceux des fabrications, que M. de La Chaussade ne pouvait trouver dans ses propres ressources en fer et fonte les moyens de suffire à tous les travaux de son établissement. Il était donc obligé de recourir à l'industrie pour se procurer une partie de ces matières.

PROPRIÉTÉ TERRITORIALE PROPREMENT DITE.

Six manoirs avec leurs dépendances en fermes, écuries, granges, champs, prés enclos et vergers.

Dix-huit domaines avec leurs dépendances en fermes, écuries, granges, champs, prés, enclos et vergers. (Chaque domaine, nous l'avons déjà dit, possédait un certain nombre de chevaux et mulets destinés à charroyer les matériaux aux usines et à transporter les produits aux ports de Médine (Nevers), Cosne et La Charité.)

Deux hôtels : l'un à Paris, l'autre à Nevers.

Deux maisons qui servaient d'auberges à Guérigny : l'une dite grande auberge avec une boucherie, l'autre petite auberge avec boulangerie.

Deux tuileries.

Deux moulins à blé.

Quatre étangs.

Six mille arpents de bois.

Vignes.

Minières et castinières.

Droits de justice, de seigneurie, de chasse, de pêche, de pacage et d'usage. Droits honorifiques de patronage, et nominations à plusieurs cures.

Office de notaire royal.

Directes tant bordelières que censivières.

Dîmes (froment et avoine).

Telle était la propriété ou plutôt la principauté que possédait M. de La Chaussade en 1777, sur laquelle il régnait en maître

absolu. Agé de près de quatre-vingts ans, valétudinaire, ne pouvant plus administrer lui-même un aussi vaste établissement, désirant, surtout parce qu'il avait des enfants de deux lits, liquider ses affaires et s'acquitter envers ses créanciers, il résolut d'en proposer la vente au gouvernement de Louis XVI.

« Cette acquisition, dit-il dans son mémoire au roi, est vraiment importante au bien de votre service. Cet établissement est le seul où se fabriquent des ancres qui réunissent toutes les qualités requises ; il est nécessaire qu'elles soient entretenues dans ce degré de perfection si essentiel pour la sûreté des vaisseaux, et il serait à craindre que ceux qui succéderaient au sieur de La Chaussade, consultant plutôt leurs intérêts que le bien du service, ne négligeassent cette partie et n'altérassent la fabrique, au point de la laisser tomber dans les imperfections auxquelles sont sujettes toutes les autres. Cette altération aurait d'autant plus d'inconvénient que si la guerre venait à se déclarer, aucun autre établissement dans le royaume ne pouvant faire espérer de fournitures semblables, les forces navales de Votre Majesté se trouveraient à la merci des secours étrangers, qu'il pourrait être extrêmement difficile et souvent impossible de se procurer.

» Votre Majesté, d'ailleurs, trouverait l'avantage de faire fabriquer dans ces forges des feuillards et autres objets, dans les dimensions propres aux différents usages des ports, et cette facilité éviterait beaucoup de pertes et de non-valeurs résultant des défauts de proportion dans les objets qui se fournissent sans mesure ; enfin, Votre Majesté serait assurée de maintenir par là plus de suite et d'activité dans les travaux pour lesquels ces forges seraient uniquement employées. »

M. de La Chaussade, avant d'envoyer ce mémoire, avait eu plusieurs entrevues avec le comte de Maurepas, rentré aux affaires à l'avènement de Louis XVI. C'était, on s'en souvient, sous les auspices de cet ancien ministre de la marine que les forges de Guérigny et de Cosne avaient pris une extension considérable. Aussi, à peine eut-il fait ressortir l'inconvénient de laisser désormais à la direction d'un simple particulier ou même

d'une compagnie cet établissement métallurgique indispensable aux armées navales, que Louis XVI, guidé par son esprit pratique en matière industrielle et commerciale, chargea le comte de Saint-Germain, ministre de la guerre, d'étudier l'affaire.

Il était question alors, au ministère de la guerre, afin de se préparer à toutes les éventualités, de construire une fonderie de canons de bronze à l'instar de celles de Strasbourg et de Douai, et des ateliers analogues à ceux d'Auxonne. M. de Saint-Germain envoya aussitôt sur les lieux le général d'artillerie de Sabrevois pour s'assurer *de visu* si, tout en conservant les manufactures spéciales aux travaux des ports, il ne serait pas possible d'établir d'autres ateliers susceptibles d'employer un régiment d'artillerie de quatorze cents hommes. Malheureusement, cette idée grandiose de concentrer sur un même point les arsenaux de la marine et de la guerre rencontra un obstacle insurmontable dans l'impossibilité de caserner quatorze cents artilleurs à proximité des usines, disséminées sur un parcours de quinze lieues (1). Il ne restait donc plus qu'à les acquérir et à les laisser telles que les offrait son fondateur avec les terres, fiefs et seigneuries.

La lettre suivante, que M. de La Chaussade adressa au comte de Maurepas pour le remercier des démarches qu'il avait faites en sa faveur, mettra le lecteur au courant de la situation :

• Paris, le 26 septembre 1780.

» Monseigneur,

» Une fièvre quarte très-violente, dont j'ai déjà essuyé neuf accès, et qui m'affaiblit considérablement, m'a mis dans l'impossibilité de me rendre à Versailles pour vous témoigner à quel point je suis touché des bontés dont vous venez de me

(1) Le ministère est entré dans cette voie dernièrement en établissant à Bourges des ateliers et parcs d'artillerie. (L'AUTEUR.)

donner de nouvelles preuves. La grâce que vous avez demandée pour moi à Sa Majesté, les termes obligeants dont vous avez daigné vous servir pour me l'annoncer, les facilités que vous avez apportées à la conclusion d'une affaire aussi importante au repos de ma vie et au bien-être de ma famille qu'intéressante pour la marine, me récompensent autant que je pouvais le désirer de cinquante-sept ans de travaux que j'ai employés entièrement au service de ce département. J'en suis pénétré, Monseigneur, de la plus vive reconnaissance, et je souffre moins de mes infirmités que de l'impossibilité où je suis d'aller vous l'exprimer.

» Je ne suis pas moins touché, Monseigneur, de ce que vous avez bien voulu me conserver la fourniture des bois de construction. Il m'eût paru bien dur de devenir tout-à-coup entièrement étranger à un département auquel je suis attaché depuis si long-temps par les différentes fournitures dont j'ai été chargé. Celle des bois de construction tirés des provinces qui avoisinent la Loire et l'Allier, quoique très-importante par son objet, est beaucoup moins chargée de détails et d'embarras que celle des fers et ancres. Elle est d'ailleurs entièrement montée, et les opérations qu'elle entraîne ne sont point au-dessus de mes forces.

» J'emploierai tout mon zèle et toute mon expérience pour la remplir dignement, aussi long-temps que vous voudrez bien me la conserver et que ma santé, dont on me fait espérer le rétablissement, me le permettra.

» Je suis avec un profond respect,

» Monseigneur,

» Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

» LA CHAUSSADE. »

Le contrat d'acquisition fut passé le 8 mars 1781, au plus fort de la guerre d'Amérique, par-devant les notaires du Châtelet, et en présence de M. de La Chaussade et de deux conseillers du roi, maîtres des requêtes.

Le prix en est porté à 2,500,000 livres, payables :

Le 1 ^{er} février 1782.	107,750 ⁴	»	» ⁴	496,374 ¹	4 ²	4 ⁴	Sommes destinées à acquitter les obligations particulières déléguées par M. de La Chaussade sur le prix de la vente, suivant l'état de ses créanciers annexé au contrat.
Le 1 ^{er} octobre 1782.	107,750	»	»				
Le 1 ^{er} janvier 1783.	140,437	2	2				
Le 1 ^{er} juillet 1783.	140,437	2	2				
Trois ans après la paix.	441,083	12	8	1,323,250	18	1	Sommes à employer au remboursement de constitution de rentes pareillement déléguées par M. de La Chaussade sur le prix de l'acquisition.
Six ans après la paix.	441,083	12	8				
Neuf ans après la paix.	441,083	12	9				
Le 1 ^{er} janvier 1787.	100,000	»	»	680,374	17	7	Fonds libres à mettre successivement à la disposition de M. de La Chaussade ou de ses héritiers et ayants-cause.
— 1788.	100,000	»	»				
— 1789.	100,000	»	»				
— 1790.	100,000	»	»				
— 1791.	100,000	»	»				
— 1792.	100,000	»	»				
— 1793.	80,374	17	7				

Les intérêts étaient payés au taux de 5 livres p. 0/0 par an, de six mois en six mois, à la caisse de la régie, à Paris (2), sur les ordonnances du commissaire des finances, chargé de l'exploitation des forges. Vingt-trois jours après (31 mars 1781) M. de La Chaussade vendit le mobilier, les ustensiles et approvisionnements 575,094 livres 7 deniers. On convint que cette somme lui serait remise directement, ou à ses hoirs et ayants-cause, en écus de 6 livres et non autrement, en cinq termes et paiements égaux, de trois mois en trois mois : le premier, le 1^{er} avril 1781 ; le second, le 1^{er} juillet, et ainsi de suite.

(1) On peut douter que M. de La Chaussade ait été intégralement payé à cause des événements politiques. (L'AUTEUR.)

(2) Caisse centrale des forges. (*Idem.*)

La vente, complètement effectuée moyennant 3,075,094 livres 7 deniers, le baron de La Chaussade disparaît de Guérigny.

Cet homme mérite d'occuper une des premières places dans les annales de la métallurgie par la rare persévérance et la remarquable intelligence qu'il déploya en créant, au milieu d'innombrables difficultés, au centre de la France, à travers les forêts, dans un pays perdu, l'établissement industriel le plus important du dix-huitième siècle.

L'art de corroyer les ancres, quelques-unes de dix mille livres, sous le marteau hydraulique fut trouvé dans ses forges ; pour l'appliquer, il construisit de nombreux ateliers sur un cours d'eau dont il décupla la force.

Il étendit considérablement le commerce des bois de construction navale.

Tous les ministres de Louis XV favorisèrent ses entreprises, applaudirent à ses innovations. Tous les banquiers et fermiers généraux lui ouvrirent leurs caisses.

Malade, avancé en âge, ne pouvant plus régir son exploitation, et, par conséquent, remplir ses engagements, il trouva dans Louis XVI un roi qui sut apprécier ses éminentes qualités en lui achetant, au compte de l'Etat, sa belle propriété, à laquelle fut donné, à titre de récompense, le nom de : *Forges royales de La Chaussade*.

Ce grand industriel, aujourd'hui trop peu connu, même dans la marine, que le département de la Nièvre regarde comme un de ses hommes célèbres, bien qu'il n'y soit pas né, mourut dans son hôtel, à Paris, et le vœu qu'il avait exprimé dans son contrat de vente « de reposer dans le caveau de l'église paroissiale de Guérigny » ne s'est jamais accompli.

ADMINISTRATION DES FORGES DE LA CHAUSSADE PAR LE MINISTÈRE DES FINANCES.

La reconnaissance par Louis XVI de l'indépendance des colonies anglaises d'Amérique entraîna naturellement avec la Grande-Bretagne une guerre qui imprima aux travaux maritimes une immense activité. Pour ne point entraver, au milieu de circonstances si difficiles, la marche des usines nouvellement acquises, il fut décidé, en Conseil d'Etat, qu'elles seraient administrées par le département des finances, qui vendrait à celui de la marine les produits manufacturés, à très-peu près, dans les mêmes formes et selon les mêmes principes d'ordre et d'économie que précédemment. Ces dispositions réglementées, l'exécution en fut confiée au commissaire de Sa Majesté « messire Daniel-Marc-Antoine Chardon, chevalier, conseiller du roi, maître des requêtes ordinaire de son hôtel, lieutenant particulier honoraire au Châtelet de Paris, procureur général au conseil royal des finances pour les prises, commissaire départi pour la visite des ports, pêcheries, droits maritimes et l'observation des ordonnances dans les amirautés du Ponant et du Levant. »

On lui adjoignit comme régisseur M. de Sionville, l'ancien fondé de pouvoirs de M. de La Chaussade, qui conserva, dans ses attributions, l'administration de la caisse centrale de Paris ; — cinq directeurs, en même temps caissiers, chargés des propriétés et groupes d'usines de Guérigny et Villemenant, Demeurs, Frasnay, La Vache et Cosne ; — trois gardes-magasins attachés aux entrepôts de Nevers, Cosne et La Charité. Ce personnel était placé sous les ordres du directeur général des finances.

Le régisseur dirigeait les travaux, — prenait ou congédiait les ouvriers, selon les exigences du service, — disposait des commis aux écritures, — suspendait les directeurs et comptables, — passait les marchés, — renouvelait les baux, etc., avec l'autorisation du commissaire du roi. Son traitement se

composait de 10 livres p. 0/0 sur le bénéfice résultant du produit des fabrications et de 10 p. 0/0 sur le revenu net qui excédait 80,000 livres, des biens territoriaux, toutes charges et impositions déduites. Ce traitement, liquidé annuellement et payé sur ordonnance du commissaire, était porté en dépense dans le compte.

Chaque mois, les appointements, gages et salaires des préposés et ouvriers se soldaient suivant l'état des frais de régie, lequel était arrêté en fin d'année par le directeur général des finances, sur l'avis du commissaire de Sa Majesté.

Afin de suivre ces diverses opérations, on imagina un mode de comptabilité qui se résumait en un compte annuel présentant toutes les recettes et dépenses relatives aux cinq directions, le bénéfice et les livraisons faites au département de la marine avec les pièces à l'appui. Ce compte, après avoir été vérifié et arrêté par le commissaire de Sa Majesté, était remis au directeur général des finances.

Une des ailes du château de Guérigny demeura affectée au logement du commissaire auquel l'exercice de la chasse et de la pêche, dans l'étendue des seigneuries, appartenait exclusivement. L'autre aile servit de résidence au régisseur.

Voilà, en substance, les points principaux de l'ordonnance sur le régime et l'administration des forges royales de La Chausade; elle fut faite et arrêtée en Conseil d'Etat tenu à Versailles, « Sa Majesté y étant », le 21 janvier 1781.

La consommation des ports en fers de différentes espèces devint tellement considérable par suite de la guerre avec l'Angleterre, que le gouvernement résolut d'augmenter la production des forges royales; il fallait pour cela acheter ou louer. Le dernier parti ayant prévalu, le commissaire Chardon passa, au nom du roi, un bail de quinze ans avec la comtesse de Béthune, propriétaire de la terre des Bordes, riveraine des directions de Demeurs et de Guérigny (1).

(1) La comtesse de Béthune avait loué, dès le 1^{er} janvier de l'année 1780, la terre des Bordes avec le fourneau de Sauvage et la forge du

Ce domaine, qui prit le titre de sixième direction, renfermait un château quadrangulaire du quatorzième siècle, situé sur la hauteur, dont les tours crénelées semblent encore menacer la plus belle partie du bassin de la Nièvre, — des prairies, — champs, — bois et minerais ;

Le haut-fourneau de Sauvage, donnant par année 1,000 milliers de fonte ;

La forge du Gué-d'Heuillon, donnant par année 250 milliers de gros fers ;

La forge des Quatre-Pavillons, donnant par année 150 milliers de petits fers.

Le directeur de cette nouvelle exploitation fut logé dans l'un des côtés de l'énorme manoir.

Dès le jour du bail, quinze cents ouvriers, y compris les mineurs, bûcherons, charbonniers et charretiers, participèrent aux travaux des forges, lesquelles cessèrent d'être administrées par le département des finances en 1793.

Gué-d'Heuillon au sieur Barrois, qui retrocéda le 10 juin 1781 son bail à M. de La Chaussade, qui l'avait cautionné. Lorsque M. de La Chaussade eut vendu ses forges de la Nièvre au roi, le bail des Bordes et dépendances fut repassé à l'Etat le 6 avril 1781. L'Etat renouvela la location le 1^{er} janvier 1792 pour neuf années consécutives. (A. BONVALLET.)

ADMINISTRATION DES FORGES DE LA CHAUSSADE
PAR LE MINISTÈRE DE LA MARINE.

1^o DIRECTION CIVILE.

Le ministère des finances suivait donc, dans ses fournitures à la marine, le système commercial précédent ; de là des formalités et des lenteurs qui nuisaient au fonctionnement des usines et à la rapidité des expéditions. Aussi, le Comité de salut public, pénétré de cet inconvénient, au moment où l'Europe en armes marchait sur la France, proposa-t-il à la Convention de les rattacher au département de la marine. Le projet ayant été adopté le 11 avril 1793, le ministre des contributions publiques, Clavières, adressa au commissaire Chardon la dépêche suivante :

« LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

» VIVE LIBRE OU MOURIR.

» Au nom de la République française,

» La Convention nationale ayant décrété, le 11 avril 1793, que l'administration des forges nationales, qui est sous la surveillance du ministre des contributions publiques, sera sous la surveillance du ministre de la marine, le citoyen Chardon remettra par experts au citoyen Huart, chef du bureau des dépêches au département de la marine, la propriété des forges.»

Une seconde dépêche annonçait au commissaire que les directeurs destitués ou conservés verseraient des cautionnements ou hypothéqueraient leurs biens jusqu'à la remise définitive des forges à la marine, et que leurs femmes seraient solidaires. En cas de refus, il devait en référer au directoire de la Nièvre.

Le 31 mai, le nouvel administrateur, avec le titre de chef des bureaux civils de la marine dans le département de la Nièvre, prenait charge, d'après les prescriptions de Clavières, de la propriété immobilière et mobilière ainsi évaluée :

NOMS DES DIRECTIONS.	MEUBLES MEUBLANTS.	FONDS ET MANOIRS.	BOIS.	APPROVISION- NEMENT ET MOBILIER.	TOTAL des ESTIMATIONS.
Direction de Guéigny et Villenent,	30,407 ¹ 6 ¹ 4 ¹	547,617 ¹ 5 ¹ 4 ¹	368,637 ¹ 10 ¹ 1 ¹	113,897 ¹ 11 ¹ 4 ¹	1,060,559 ¹ 2 ¹ 2 ¹
— de Demeurs.	»	353,552 10 »	179,161 3 2	83,039 2 »	615,752 15 2
— de Frasnay.	»	295,721 » »	636,036 11 »	117,164 14 »	1,048,922 5 »
— de La Vache et Narcy. . . .	»	312,871 27 »	313,898 9 3	280,290 24 7	907,060 40 10
— de Cosne.	3,758 » »	420,000 » »	»	433,906 6 11	857,664 6 11
— des Bordes (terre louée). . .	»	»	»	58,496 10 6	58,496 10 6
Magasin de Méline à Nevers.	1,714 » »	35,000 » »	»	275,644 1 3	312,358 1 3
TOTAL.	35,879 6 »	1,964,763 2 »	1,497,733 13 6	1,362,439 » 2	4,860,815 1 8

Guérigny, transformé en canton du district de Nevers, avec justice de paix, demeura le chef-lieu de ces domaines et manufactures.

La tâche était considérable et difficile pour le fonctionnaire de la marine chargé le premier de régir une propriété si étendue et si variée, dans un pays qui lui était complètement inconnu et qui était bouleversé de fond en comble par les idées révolutionnaires. Le pillage était à l'ordre du jour : des paysans s'emparaient des terres et bois et volaient les fers et charbons ; des fermiers refusaient de payer leurs termes. Chaumette vint encore attiser les passions ; il organisa à Guérigny, avec des délégués de Fouché, député par la Convention nationale dans les départements du centre et de l'ouest, une société populaire dont la première séance eut lieu dans la ci-devant chapelle de M. de La Chaussade.

La séance, terminée par la prestation du serment de défendre jusqu'à la mort la liberté, l'égalité, la République française, de livrer une guerre éternelle aux tyrans, aux fauteurs de l'ancien régime, aux fédéralistes et à tous les ennemis du peuple ; Chaumette se rendit avec la foule au pied de l'arbre de liberté où furent brûlés, suivant le décret du 17 juillet 1793, les papiers de féodalité et autres qui, suivant le procès-verbal de la séance, constataient les déprédations de l'ancien régime dans la commune de Guérigny, en criant : Vive la République ! et en chantant le *Ça ira* et la *Carmagnole*.

Ces hommes égarés avaient anéanti en quelques minutes une infinité de pièces dont la plupart offriraient des renseignements intéressants sur les mœurs et usages du temps passé.

Tous les objets en or, argent et cuivre furent enlevés de la chapelle du château de Guérigny par ordre du comité de surveillance de Nevers ; ceux qui étaient fleurdelisés furent détruits, et l'administrateur des forges, qui restait froid en face de ces saturnales, fut arrêté et conduit au district. Mais les ouvriers l'ayant réclamé avec instance, il recouvra presque immédiatement la liberté. On voit ce fonctionnaire, et non sans danger, maintenir l'intégrité de la propriété contre les attaques réitérées

de riverains sans-culottes et à titre d'ancien avocat traiter lui-même ces questions litigieuses; organiser les gardes d'une façon toute militaire (1); protéger le curé dont le presbytère servait à la municipalité; combattre les prétentions de l'enregistrement et des domaines sur les biens territoriaux; attacher définitivement un médecin à l'usine; obtenir un bureau de poste, et encourager une pauvre femme à donner aux enfants du village les premières notions de l'instruction primaire.

Ces mesures d'une extrême importance ne suffisaient pas; il fallait, avant tout, d'après les instructions reçues, approvisionner les arsenaux militaires pour deux ans de fers, chaînes d'amarrage, ancres, grappins, boulets, etc., etc... En conséquence, le personnel ouvrier fut porté de quinze cents à dix-huit cents hommes, et réglementé à l'instar de celui des ports, autant du moins que put le permettre la situation d'un établissement sans analogie avec aucun autre. Cependant, malgré l'augmentation du personnel et un travail incessant de jour et parfois de nuit, la production des forges ne répondant pas encore à la consommation des ports, on s'adressa aux industriels établis dans la Nièvre, qui vendirent leurs fers tout en protestant contre la loi *du maximum*.

Une lettre de la commission de la marine et des colonies (2), du 9 brumaire an III, trancha la question.

« Au citoyen Huart, chef des bureaux civils, à Guérigny.

» Citoyen,

» Sur les observations réitérées à la commission, par celle de la marine, relativement à la différence qui existe entre le prix des fers demandés par les maîtres de forges, dans le dis-

(1) Dix gardes, anciens soldats, commandés par un garde général.
(L'AUTEUR.)

(2) Les ministres étaient remplacés par des commissions exécutives.
(Idem.)

trict de Nevers, et celui de la loi du maximum; cette première commission vient de répondre qu'elle avait écrit à l'agent national de ce district à l'effet de se concerter avec toi pour n'effectuer les paiements des fers destinés pour la marine que d'après les prix portés au tableau général du maximum, sauf auxdits maîtres de forges à adresser à la commission du commerce toutes les réclamations qu'ils croiront devoir faire à ce sujet.

» La commission te prescrit, en conséquence, citoyen, de voir cet agent national et de t'entendre avec lui pour liquider ainsi provisoirement les comptes des marchands de fers qui ont fait des livraisons à la marine. »

Ce fut bien autre chose quand la loi sur la liberté du commerce eut abrogé le maximum : les fers se cotèrent, suivant la mercuriale de Nevers, à 5,000 livres le millier, et le tonneau de mines à 9 livres, non compris les frais de folletage et de comblement des trous. Cette cherté excessive était due à la dépréciation des assignats.

Du jour où l'argent circula, chacun reprit confiance; une baisse notable se manifesta sur les matières premières, le malaise qui pesait sur l'industrie privée disparut peu à peu, et les forges nationales elles-mêmes se modifièrent sensiblement.

Nous voyons le charbon de bois, employé alors, quoiqu'en petite quantité, comme combustible, dans certains ateliers de forge, faire place à la houille de Decize et du département de la Loire, sauf, bien entendu, dans les affineries et les hauts-fourneaux; — se monter, à Villemenant, une fonderie avec four à réverbère, d'où l'usine tira désormais ses moulures obtenues jusqu'ici dans les hauts-fourneaux, c'est-à-dire en première fusion; — les souffleries à piston, d'invention nouvelle, supprimer les soufflets pyramidaux en bois (1); — se construire

(1) On se sert encore à l'heure qu'il est et avec avantage de ce système de ventilation à piston dont le jet d'air est très-régulier. (L'ATELIER.)

à Guérigny, au commencement du siècle, une scierie à bois composée de vingt-quatre lames, produisant, par demi-année, trente-six mille mètres de planches en chevrons ; — un grand magasin et des casernes d'ouvriers ; — enfin, des gardiens, à la fois préposés de dépôt et chargés de veiller à l'entrée principale des ateliers.

En 1808, le ministre Decrès nomma une commission, composée d'un général d'artillerie, d'un ingénieur et d'un commissaire, chargée d'étudier sur place et dans ses plus petits détails l'organisation des forges impériales (1). Cette enquête eut pour résultat de faire passer entre les mains d'un homme technique, officier d'artillerie, la direction de l'établissement ; l'ancien administrateur fut nommé juge au tribunal de première instance de Paris.

2^e DIRECTION DE L'ARTILLERIE DE MARINE.

Nous sommes en 1809. Le gigantesque empire de Napoléon, baigné par toutes les mers de l'Europe, possédait une multitude de ports qu'il s'agissait de fournir, principalement d'ancres ; cela nécessita la construction de deux nouveaux ateliers de corroyage à Cosne et Forgebas. Ces modifications permirent aux forges, dont le personnel ouvrier, en partie exempt du service militaire, gagnait en moyenne 2 fr. par jour, de répondre pendant la période impériale aux demandes des arsenaux, et même de fabriquer à plusieurs reprises pour l'industrie privée, des pièces hors ligne qu'elle ne pouvait exécuter.

Les produits, revenant à 1 fr. 20 c. le kilogramme, continuèrent, malgré l'étendue du territoire, de parvenir à destination sans emprunter nulle part la voie de terre :

Pour la Méditerranée, par la Loire, le canal du centre, la

(2) Les forges avaient pris ce titre à la création de l'Empire. (L'AUTEUR.)

Saône et le Rhône ; de là jusqu'en Toscane et dans le royaume de Naples ;

Pour l'Océan, par la Loire jusqu'à Nantes ;

Pour la Manche, par la Loire, les canaux de Briare et du Loing, et la Seine jusqu'au Havre ;

Pour la mer du Nord (Anvers, Flessingue, Amsterdam et Rotterdam), par la Loire, les canaux de Briare et du Loing, la Seine, l'Oise, le canal de Saint-Quentin et l'Escaut.

Ce brillant état de choses dura jusqu'en août 1815, époque où les forges royales de La Chaussade (1) furent spoliées par les troupes autrichiennes, wurtembergeoises et hessoises. Comme le pays était battu de jour et de nuit par de nombreux détachements, ses habitants se réfugièrent dans les forêts avec leurs femmes et leurs enfants pour se soustraire aux mauvais traitements et au pillage. Plus de la moitié des ouvriers disparurent et les travaux cessèrent.

Le directeur, chef de bataillon d'artillerie, responsable de l'établissement, sans instructions au milieu de ces graves circonstances, courait, bride abattue, d'une localité à l'autre, muni d'une sauvegarde que lui avait délivrée le prince de Cobourg, major général de l'armée autrichienne.

Maintes fois il empêcha, par sa froide énergie, sa prévoyance, et surtout par son ascendant sur le personnel ouvrier, l'effusion du sang ; il intimida même par son calme et sa présence d'esprit un escadron de hussards qui enfonçait l'une des grilles du château, tandis que l'autre était assiégée par un détachement d'infanterie.

Cependant il lui fut impossible d'éviter, du moins en grande partie, le désastre annoncé par la lettre du 30 août 1815, timbrée : *Nevers. — Services militaires :*

(1) Le 19 novembre 1814, Louis XVIII avait ordonné, sur la demande de Mme la comtesse de Bizy, petite-fille de M. de La Chaussade, que l'établissement de Guérigny reprît le nom de son fondateur. (L'ACTEUR.)

« Monsieur,

» Je viens de conclure avec le porteur de la présente, le banquier Erlanger, de Francfort-sur-Mein, un contrat de vente concernant les fers forgés de toute espèce existant à Guérigny ; en conséquence, je vous invite, Monsieur, de lui délivrer les magasins de vos objets, et faire en sorte qu'il n'éprouve aucune difficulté lorsqu'il en ordonnera le transport. Il sera accompagné par un de mes commissaires, qui aura l'honneur de vous instruire ultérieurement de mes instructions.

» Je vous salue avec considération.

» *Le commissaire général du département de
la Nièvre, conseiller d'Etat de S. M. le roi
de Wurtemberg,*

» D'OTTO. »

Cette lettre à peine reçue, le directeur commanda aux employés et ouvriers, et le secret fut religieusement gardé, de cacher dans l'épaisseur du bois, d'enfouir dans les déblais des carrières, de jeter dans les rivières et étangs, aux heures de la nuit prochaine, les fers, fontes, boulets, plombs, cuivre et outils les plus précieux (1). Mais, malgré l'activité fiévreuse déployée à cette étrange besogne, les Wurtembergeois et Hessois emportèrent encore 2,316,107 kilog. de fers de Guérigny, Villemenant, Demeurs, Frasnay, La Vache et Cosne, évalués à 1,576,724 fr. 55 c. Ils se disposaient également à embarquer les ancres, corps morts et chaînes d'amarrage qui devaient être vendus aux Anglais à Nantes, lorsque le préfet de la Nièvre, après s'être entendu avec le directeur, partit pour Paris, et rapporta l'ordre aux commandants alliés de laisser ces pièces.

Le 1^{er} octobre suivant, le ministre du Bouchage, considérant qu'il était de l'intérêt de la marine de rechercher les fers spo-

(1) Ces fers et autres métaux furent retrouvés au départ des alliés. (L'AUTEUR.)

liés et vendus à vil prix à d'ignobles brocanteurs, nomma deux commissions *ad hoc*, l'une à Nevers, l'autre à Orléans, composées chacune d'un membre du tribunal de première instance, président, d'un membre du tribunal de commerce, d'un conseiller municipal ou de préfecture, et d'un officier attaché à l'administration de la marine.

Ces commissions, en permanence, firent réintégrer dans les magasins les fers saisis par la police du royaume à Nevers, Orléans, Gien, Saumur, Nantes, Lyon, dans le Bourbonnais, l'Auvergne etc., en les payant aux acquéreurs au taux du prix d'achat. D'autre part siégeait à Paris une commission royale se concertant avec les ambassadeurs de Wurtemberg et de Hesse pour que les engagements des négociants qui avaient traité directement avec les officiers de ces puissances fussent respectés.

Ainsi se termina cette importante affaire qui, pendant plusieurs mois, désorganisa complètement les forges royales de La Chaussade.

Le gouvernement de la Restauration, malgré les attaques intéressées de quelques industriels, comprit que, quand bien même quelques objets confectionnés par les usines de La Chaussade reviendraient un peu plus cher que ceux du commerce, l'importance de ces usines pour le service des arsenaux n'en était pas moins incontestable. Un établissement de ce genre pouvait seul garantir la qualité, l'uniformité et la quantité des fabrications nécessaires dans toutes les circonstances de paix ou de guerre. Aussi fut-il question, dès 1817, d'établir aux lieu et place des deux ateliers de corroyage de Gâtigny, sur le point de crouler, une tôlerie dont la production annuelle aurait été de 300,000 kil. environ. Mais ce projet n'ayant pas abouti, on construisit, en 1823, un vaste atelier de câbles en fer devenu indispensable par la substitution des câbles-chaines au câbles en chanvre (G). Cet atelier, créé sur les plans et indications de l'ingénieur Hubert, produisit, année moyenne, de 40,000 à 50,000 mètres de chaines de tous calibres. La presse hydraulique, pour l'épreuve des

chaînon de 30 mètres, peut donner une force de traction de 300,000 kilog. (H).

Deux annexes complétèrent l'atelier : une moulerie à étais (1), un petit laminoir mû par une roue Poncelet de trente-cinq chevaux, destiné à utiliser les ferrailles.

Guérigny put donc, à partir de ce jour, alimenter les ports d'ancre, câbles et accessoires.

Ces produits étant presque en totalité destinés aux constructions navales, par une conséquence naturelle, le génie maritime remplaça, en 1832, l'artillerie de marine, dans la direction de l'établissement.

3^e DIRECTION DU GÉNIE MARITIME.

Nul n'ignore que l'application de la vapeur aux travaux métallurgiques a révolutionné le monde industriel en ouvrant à l'activité humaine de nouveaux horizons. Les forges royales de La Chaussade devaient d'autant moins rester stationnaires au milieu du grand mouvement de 1830 que les ports leur commandèrent des objets inconnus : arbres et autres pièces de fortes dimensions pour les bâtiments à vapeur.

Les exigences du service amenèrent successivement la reconstruction ou la création de plusieurs ateliers.

La forge de Marcy fut convertie en atelier de corroyage, la charpenterie reconstruite et l'atelier d'ajustage muni de machines-outils. On édifia, à Cosne, un atelier de gros corroyage; à Demeurs, une affinerie à quatre foyers, et à Villemenant, un troisième atelier de corroyage, destiné principalement à l'usage d'un pilon à vapeur. Toutes ces usines furent outillées suivant les nouvelles méthodes.

De plus, on construisit, à Guérigny, un bâtiment contenant une pharmacie où les ouvriers ainsi que leur famille reçurent

(1) L'étau se pose au milieu de la maille pour en soutenir les deux branches. (L'AUTEUR.)

gratuitement les médicaments sur ordonnances de deux chirurgiens de marine affectés, l'un aux groupes de Guérigny et Villemenant, l'autre aux localités *extra muros*.

D'autre part, les anciennes fabrications subirent des perfectionnements rationnels et successifs, fruits de l'expérience et de la théorie. L'encollage des ancres, soudure des bras sur la verge, qui n'avait point varié depuis cent ans, s'exécuta d'après un nouveau procédé qui donna à ces pièces plus de garantie et de solidité. Les pattes, autrefois rapportées sur les bras, s'obtinrent au pilon, par l'écrasement du paquet des bras, de sorte que le bras et la patte ne formèrent plus qu'une seule et même pièce. Cet étampage, appliqué à des surfaces d'un demi-mètre carré dans les grosses ancres, est une fort belle opération.

Le travail des câbles-chaines se modifia par suite de l'adoption, à bord des navires, du cabestan à empreintes du lieutenant de vaisseau Barbotin. Il atteignit un tel degré de perfection que, dans les essais comparatifs qui eurent lieu en 1839 entre les chaînes de Guérigny et celles de MM. Babonneau de Nantes et David du Havre, le résultat fut de tous points favorable au premier établissement. Aujourd'hui, même les grandes compagnies maritimes recourent à Guérigny, avec l'approbation du ministre, pour y faire fabriquer leurs ancres et chaînes.

Mais si, d'un côté, les forges de La Chaussade avaient reçu, dès 1844, toutes les améliorations que les progrès de l'art rendaient utiles, — d'un autre, elles perdirent de leur importance en propriété rurales et en usines trop éloignées du chef-lieu. Le département de la marine remit, de 1844 à 1845, à l'administration des domaines, pour être vendus :

Les bois, évalués à.	1,890,000 ^f »
(Ils passèrent à l'administration des forêts.)	
Les domaines et diverses parcelles de terre évalués à.	829,000 »
(Les terrains qui longeaient les chemins de	
<i>A reporter.</i>	2,719,000 »

<i>Report.</i> . . .	2,719,000 »
Guérigny et Villemenant furent divisés en petites parcelles et vendus aux ouvriers.)	
Le haut-fourneau de Chantemerle, évalué à.	46,000 »
Des maisons d'ouvriers, — Frasnay, Chamilly, La Douée ;	
La grosse forge de Vingeux, évaluée à. . .	78,000 ».
Le vieux château de Villemenant (1) et une tuilerie, évalués à.	26,000 »
	2,869,000 »
Ajouter la direction de La Vache, vendue en 1833, évaluée à.	357,000 »
TOTAL.	3,226,000 »

Les réserves se bornèrent aux terres et chaussées, dépendances indispensables aux usines et maisons d'habitation, ainsi qu'à la libre et entière possession des cours d'eau.

Le but du ministère de la marine était :

1° En aliénant des usines trop éloignées, — de concentrer, autant que possible, les travaux auprès du chef-lieu (Guérigny);

2° En aliénant les hauts-fourneaux et les bois (2), — de donner à l'industrie privée, afin d'entrer dans les idées de l'époque, la fourniture des matières premières qu'ils produisent;

3° En aliénant les domaines ruraux, — de simplifier le système administratif en dégageant l'administration de soins étrangers à ses nombreuses occupations techniques.

(1) Le château de Villemenant fut adjugé, suivant procès-verbal en date du 24 août 1850, à Pierre Pastrand et à Pierre Buzelin. Nous avons rapporté dans notre notice sur Villemenant qu'il passa depuis et successivement à MM. Girerd, Bonvallet, etc. (A. BONVALLET.)

(2) Ces bois ne suffisaient pas à la consommation. L'administration des forges soumissionnait à Nevers et à Cosne aux adjudications annuelles des coupes de bois domaniaux. (L'AUTEUR.)

Cette dernière aliénation transforma la commune de Guérigny. Comme presque tout son territoire appartenait à la marine, l'ouvrier qui n'était point logé par l'Etat était obligé de se mettre en pension ou d'habiter les hameaux voisins. Dès qu'il entrevit la possibilité d'acquérir, il évita le cabaret, devint économe et parvint à acheter une parcelle de terre qu'il cultiva avec soin; puis, plus tard, il fit construire une maisonnette. Il s'attacha d'autant plus au pays qu'il était devenu propriétaire. On peut certainement, à l'heure qu'il est, lui appliquer ces paroles du savant ingénieur Le Play, tirées de son bel ouvrage *les Ouvriers européens* : — « Parvenu à un certain degré de civilisation, l'homme attache un intérêt intime aux lieux où se sont accomplis les principaux événements de la vie domestique, — la mort des parents, la naissance des enfants, etc. ; encouragés par l'exemple, fortifiés par l'habitude, ces sentiments peuvent acquérir une énergie comparable, à quelques égards, à celle que la religion inspire. »

On a vu, dans le cours de cet historique, que les grandes constructions correspondent toujours aux mouvements des flottes, soit qu'elles se transforment, soit qu'on les augmente pour cause de guerre. Il en fut ainsi de 1855 à 1863, lors des guerres de Crimée, d'Italie, du Mexique, et aussi par suite de l'adoption des vaisseaux cuirassés. 3,200,000 fr. furent dépensés en constructions nouvelles qui reçurent de grands appareils mécaniques, tels que marteaux-pilons, laminoirs, machines-outils, que nécessitaient les perfectionnements de l'industrie moderne et les progrès de l'art naval.

Les forges impériales de La Chaussade sont dirigées aujourd'hui par un directeur des constructions navales, secondé par un sous-directeur, plusieurs ingénieurs et des officiers d'administration (I). La plupart de ces fonctionnaires habitent les anciens logements de M. de La Chaussade, désignés actuellement sous le nom « d'Enclos central » ou « Direction des forges ». L'établissement emploie 1,200 ouvriers de différentes professions; il rivalise par ses installations avec les premières usines du commerce. La production moyenne, expédiée aux ports de

guerre par voie ferrée, est annuellement de 4,000,000 de kilogrammes, et pourrait au besoin s'élever à 6,000,000, en câbles-chaines et ancras avec leurs garnitures, tôles et cornières en fer supérieur entièrement préparé au charbon de bois, fers profilés pour barreaux de grilles, clouterie de toute sorte, rivets, boulons, écrous et autres menus objets, ferrements de mâture et de poulserie, etc., etc. Enfin, depuis quelque temps, à ces fabrications nombreuses et variées est venue s'adjoindre celle d'une partie des plaques de blindage de la nouvelle flotte, des vis à bois destinées à les fixer, etc.

La force motrice dont disposent les ateliers, et qui s'accroît chaque jour, est de 1,200 chevaux-vapeur appliqués à 18 machines, et de 15 pilons à vapeur de 12,000 à 100 kilos. Il faut y ajouter environ 300 chevaux hydrauliques fournis tant par les deux branches de la Nièvre que par le Nohain à Cosne, faisant mouvoir 29 roues pour souffleries, marteaux à soulèvement, martinets et laminoirs.

Les principales matières consommées sont les fers martelés au bois, les fers laminés pour chaînes, clous et rivets, les fontes au bois, le charbon de bois et le charbon de terre.

Les fers martelés sont fabriqués par l'établissement même, dans des forges d'affinerie chauffées au charbon de bois.

Quant aux autres matières, elles sont achetées par voie de marchés, à concurrence limitée, à la suite d'essais préalables, et sous la condition de la production d'un certificat de capacité. Les fers à câbles sont tirés actuellement des départements de l'est (Haute-Marne et limitrophes), et ceux à clous et rivets un peu de partout, même de Belgique ; les fontes proviennent en partie des hauts-fourneaux de la Nièvre et du Cher, en partie de ceux de Bretagne, où sont traités les minerais d'Espagne ; les charbons de bois employés pour l'affinage des fontes (4,500,000 kilos par an) se trouvent aisément dans les 210,000 hectares de bois de la Nièvre ; enfin, les charbons de terre, (20,000 tonnes environ) nécessaires au chauffage des chaudières, des fours et feux de forges maréchaux et de corroyage, sont extraits des mines de la Loire et de Decize.

Toutes ces matières, qui parviennent aux forges impériales de La Chaussade, soit par la Loire, soit par chemin de fer, soit par voie de terre, se répartissent dans trois groupes d'ateliers ou sections dont deux dans la commune de Guérigny (Villemenant et Guérigny) et un à Cosne.

Villemenant, à l'est de Guérigny, forme toujours, comme au seizième siècle, le groupe le plus considérable ; il renferme une tôlerie, une machine à agglomérer les poussières de charbon, deux ateliers de corroyage (un troisième, avec pilon de 20,000 kilos, en ce moment en construction), un atelier principal de moyenne forge avec trois annexes, une clouterie, un pavillon de chaudières à vapeur, et deux ateliers d'ajustage, dont un spécialement destiné au travail des plaques de blindage.

Ces ateliers, pourvus d'un outillage d'une grande variété, sont complétés par des magasins, des halles, des parcs à charbon, et par des voies ferrées reliant les ateliers entre eux et avec les magasins.

Quatre grands corps de bâtiments qui touchent à l'usine peuvent recevoir soixante familles d'ouvriers. Chaque logement, composé de deux pièces et d'un cellier, et auquel est affecté un jardin, est loué par la marine pour la modique somme de 65 fr., principalement aux ouvriers appelés à travailler, à tour de rôle, de jour et de nuit.

Une salle de bains gratuits est annexée à ces logements.

Avant de passer au groupe de Guérigny, notons : 1^o deux ateliers de corroyage (Forgebas et Marcy) à quelque distance de Villemenant, sur les deux branches de la Nièvre (1) ; 2^o la menuiserie, la charpenterie, le hangar aux bois et le service des travaux hydrauliques, renfermés dans l'enclos central ou direction des forges.

La section ou groupe de Guérigny se compose : d'un grand atelier de confection de câbles-chaînes, comprenant les ateliers spéciaux pour cette fabrication et une presse hydraulique d'une

(1) L'atelier de la Poëlonnerie, qui tombait en ruines, a été fermé en 1847. (L'AUTEUR.)

force de traction de 300,000 kilos, d'un laminoir à étirer les ferrailles, d'une affinerie et d'une petite fonderie. Des logements construits par M. de La Chaussade servent encore de résidence aux forgerons. On rencontre, à Demeurs, à trois kilomètres au-dessous, et dépendant toujours de ce groupe, une belle affinerie, de construction assez récente, et pourvue, par conséquent, des organes les plus perfectionnés, et trois ateliers de forge dits du Greux.

Les ouvriers malades et blessés de ces deux sections reçoivent, nous l'avons déjà dit, à domicile, les soins de médecins de la marine détachés aux forges, et ils pourront très-prochainement, lorsqu'ils le jugeront à propos, les recevoir dans un hôpital de quelques lits en voie d'installation.

L'enseignement primaire est donné aux fils des ouvriers, apprentis dans les ateliers, par l'instituteur communal, qui touche, à cet effet, une allocation des forges, — et à leurs filles, par une communauté de sœurs de la Charité et par l'institutrice communale, logées dans des bâtiments de la marine.

Il existe en outre une école préparatoire, entretenue aux frais du département de la marine, où les jeunes ouvriers les plus capables reçoivent gratuitement l'instruction nécessaire pour être admis à l'école de maistrance du port de Toulon.

Les ouvriers des groupes d'ateliers de Villemenant et de Guérigny ont fondé, il y a quelques années, une société de secours mutuels sous l'invocation de saint Eloi, leur patron, et une société coopérative de consommation. Par les allocations de la première, qui compte plus de cinq cents membres participants, le prix de leur journée de maladie devient égal et même supérieur à celui de la journée d'activité. Par la seconde, les ouvriers se procurent des marchandises de bonne qualité et de poids sincère, et réalisent à la fin de l'année une épargne résultant de la différence, tous frais payés, entre le prix d'achat ou de revient et celui de la vente.

Quant à la section de Cosne, située sur la Loire, à cinquante-trois kilomètres de Guérigny, elle comprend : deux ateliers de grosse forge et trois ateliers de clouterie, moyenne et petite

forge. C'est là que, depuis deux siècles, ont été fabriquées en grande partie les ancres de la marine militaire.

Un médecin civil de la ville de Cosne reçoit une indemnité pour soigner gratuitement les ouvriers de cette section, malades ou blessés.

Tous les ouvriers des forges, à cinquante ans d'âge et vingt-cinq ans de service, ont droit à une pension dont le minimum est de 365 fr., et qui s'accroît de 5 fr. par chaque année supplémentaire. Cette pension garantit l'ouvrier contre le dénuement. A soixante ans, la société de secours mutuels, dont il vient d'être parlé, apporte son appoint qui, réuni à la retraite, donne un total de 600 fr.

En résumé, les forges impériales de La Chausserie, par leur position au centre de la France, étant à l'abri des attaques de l'ennemi, peuvent, dans toutes les circonstances de paix ou de guerre, expédier leurs fabrications par les voies ferrées, aux cinq ports militaires.

C'est au milieu d'une ravissante campagne que se trouve Guérigny. Ses trois mille habitants, qu'une longue existence de père en fils attache au pays, forment un noyau d'excellents ouvriers, difficile à reconstruire : Ils ont une tradition. Colbert acheta, pour les ports militaires, les fers du baron de Villemessant, fers qu'il recommanda au marquis de Seignelay. Le comte de Maurepas encouragea un homme de génie, M. de La Chausserie, dans la création d'un établissement propre à fabriquer les plus grosses pièces de forges ; le duc de Choiseul exonéra le personnel de toutes charges, et Louis XVI en l'acquérant comprit son importance. Depuis cette époque, tous les gouvernements l'ont constamment maintenu à la hauteur des progrès de l'art industriel. Il mérite de plus en plus les éloges que lui adressait, en 1851, un des commissaires de l'enquête sur la marine : « Aucune usine en France, dit-il, ne peut prétendre à faire mieux et plus sûrement les pièces de la parfaite qualité desquelles dépend la sûreté des navires. » (Enquête parlementaire, séance du 3 janvier 1851.)

Je crois devoir donner quelques explications sur les causes qui m'ont engagé à rédiger cette notice.

Les archives des forges impériales de La Chaussade présentent une très-importante collection de documents qui avaient été jusqu'à ces derniers temps sinon méconnus, tout au moins négligés, en raison sans doute du pénible travail que devait entraîner leur compilation ; mais l'arrivée à Guérigny de M. Marielle, directeur des constructions navales, a puissamment contribué à les mettre en lumière. Cet ingénieur comprenant tout le parti qu'on pouvait tirer d'une mine aussi riche, m'encouragea à entreprendre cet historique dont je m'empresse de lui faire hommage à titre de profonde reconnaissance.

Bien qu'une partie de ce travail ait été insérée, en février 1869, par ordre du ministre de la marine, dans la *Revue maritime et coloniale*, la Société nivernaise des lettres, sciences et arts, toujours disposée à encourager les études sérieuses, a bien voulu le publier *in extenso* dans son *Bulletin* d'aujourd'hui. Aussi ne sais-je vraiment quels termes employer pour lui témoigner ma gratitude, et en particulier à deux de ses membres, MM. Th. Bornet, ancien chef de la première section des forges de La Chaussade, et Bonvallet, archéologue distingué, qui ont eu l'extrême obligeance de compléter ce modeste ouvrage par des notes pleines d'intérêt.

C. CORBIER.

NOTES DE M. BORNET

SUR L'HISTOIRE DES FORGES DE LA CHAUSSADE PAR M. CORBIER.

(A) Avant et après la découverte du fer, on a fait en bronze des instruments, des armes et même des ancres. Est-il besoin de rappeler l'âge de bronze dont parlent les anciens poètes, si bien constaté de nos jours par l'archéologie et la géologie ?

Ancyre (aujourd'hui Angora) était une ville située dans cette partie de la Phrygie appelée Galatie, parce qu'elle fut conquise par les Gaulois deux cent cinquante ans avant Jésus-Christ. Cette ville avait été fondée par Midas, fils de Gordius. On y voyait encore du temps de Pausanias, dans le temple de Jupiter, l'ancre de navire que Midas avait trouvée en cet endroit et dont la ville a tiré son nom.

AGKURA, l'ancre au bec pointu.

Midas, contemporain de Bacchus, vivait bien des siècles avant la guerre de Troie, époque à laquelle presque toutes les armes étaient en bronze. Le fer était alors à peine connu, et l'art de le forger dans l'enfance ; car ce fut seulement quatre cent trente ans avant Jésus-Christ que Glaucus de Chio apprit aux Grecs à souder le fer.

L'ancre d'Ancyre était donc bien certainement en bronze ou en cuivre.

(B) Les hauts-fourneaux (les fourneaux à cuve produisant la fonte de fer) ne firent leur apparition en deçà du Rhin qu'à la fin du quinzième siècle.

(C) Il y a ici quelques impropriétés dans les termes qui pourraient peut-être embarrasser le lecteur étranger à la métallurgie. Qui ne sait aujourd'hui que les hauts-fourneaux produisent

uniquement de la fonte de fer, métal carburé, dur et cassant au choc ? Cette matière métallique ne se ramollit pas par la chaleur ; mais à une température très-élevée elle se liquéfie complètement et peut être jetée en moule : c'est cette fusibilité de la fonte qui a donné lieu à l'art du fondeur en fonte de fer, art inconnu des anciens et devenu de notre temps une industrie du premier ordre.

C'est dans les forges proprement dites qu'on opère la décarburation de la fonte : on obtient alors un métal à peu près pur qui prend le nom de fer en barres, fer forgé, fer ductile. Ce fer, comme chacun sait, réunit au plus haut degré la dureté et la tenacité. Il se ramollit plus ou moins au feu, suivant le degré de chaleur ; mais la température la plus élevée ne peut le fondre tout à fait, si ce n'est en petites quantités et pour ainsi dire par gouttelettes. Ce ramollissement du fer par la chaleur permet de lui donner toutes les formes imaginables, soit par l'action du marteau, soit sous le laminoir. C'est cette malléabilité qui a donné lieu à l'art du forgeron.

(D) Avant l'époque gallo-romaine et bien long-temps après on ne connut que les forges à bras ou bas-fourneaux, à l'aide desquels on retirait directement le fer du minerai, sans jamais produire de fonte.

(E) Cet avant-propos laisse à désirer. Les personnes curieuses de connaître les origines de la fabrication du fer liront avec intérêt l'introduction remarquable du *Manuel de la métallurgie du fer*, publié par Karsten, conseiller supérieur des mines de Prusse et traduit par M. Cullman, deuxième édition, 1830.

(F) *Note sur la fabrication des ancras.* — En 1737, l'Académie des sciences mit au concours trois questions concernant les ancras :

1^o Quelle est la meilleure forme à donner aux ancras des vaisseaux ?

Le prix fut décerné à Jean Bernouilli fils.

2^o Quelle est la meilleure méthode de fabriquer les ancrs ?

Le prix fut décerné à M. Trésaguet.

3^o Quelle est la meilleure manière d'éprouver les ancrs ?

Le tiers du prix fut partagé entre Daniel Bernouilli et le marquis de Poleni.

Les pièces couronnées se trouvent dans les mémoires de l'Académie des sciences. Celles qui répondent à la première et à la troisième question présentent peu d'intérêt ; mais il n'en est pas de même du mémoire capital de M. Trésaguet, qui inaugura une ère nouvelle dans la fabrication, non-seulement des ancrs, mais des grosses œuvres en fer en général. Il s'agit ici du corroyage du fer au martinet. Voici à peu de chose près la description aussi succincte qu'exacte de ce perfectionnement des ancrs donnée par MM. Lenormand et Mellet dans l'*Encyclopédie moderne* :

« M. Trésaguet fut appelé par M. de Pontchartrain, ministre de la marine, pour veiller à la fabrication des ancrs de la marine royale dans les forges de Cosne. C'est alors qu'il mit à exécution, avec un plein succès, les procédés qu'il conseille dans son mémoire couronné par l'Académie, et qui consistaient à former chacune des pièces qui composent une ancre d'un faisceau de barres de fer soudées au martinet. A cet effet, le paquet de barres, maintenues ensemble par des liens de fer très-serrés, est porté, à l'aide de grues tournantes, au foyer d'une forge chauffée avec de la houille. On souffle d'abord modérément, ensuite plus fort, jusqu'à ce que les barres, celles même du centre du paquet, soient suffisamment chaudes pour souder. On porte alors ce paquet sur l'enclume et le martinet soude rapidement toute la partie chauffée. On continue la même opération sur toute la longueur du paquet en chauffant et soudant toutes les barres d'un bout à l'autre.

» Une ancre se compose de trois pièces principales : la verge et les deux bras. Chacune de ces pièces étant travaillée de la manière ci-dessus, on procède à l'encollage, c'est-à-dire à la soudure sous le martinet des bras, l'un après l'autre, avec la verge.

On supporte ces lourdes masses à l'état incandescent, au moyen des grues, et des ouvriers, armés de ringards ou grosses et longues mains de fer, les dirigent du feu de forge vers l'enclume et les font manœuvrer sous les coups multipliés du martinet. »

Tel est le mode de fabrication que l'expérience a fait reconnaître comme excellent et le meilleur qu'on pût pratiquer. Nous renvoyons ceux qui voudraient prendre une idée plus complète de la fabrication des ancres au mémoire de Réaumur, revu et augmenté par Duhamel du Monceau, et à celui de M. Trésaguet, inséré dans la collection de l'Académie.

Le travail de révision de Duhamel fait partie de l'histoire détaillée des arts et métiers entreprise par l'Académie des sciences et dont ce savant donna vingt parties de 1761 à 1766.

Sauf quelques modifications, on suivit, aux forges de La Chaussade, les proportions des ancres consignées dans le mémoire de Duhamel, jusqu'à l'époque où la marine française adopta les câbles en fer pour le mouillage des ancres. Ces câbles en fer étant beaucoup plus forts que les câbles en chanvre, il fallut, à l'imitation de ce qui se faisait en Angleterre, donner plus de résistance aux nouvelles ancres sans en changer le poids ; on obtint ce résultat en donnant aux ancres une forme plus ramassée, c'est-à-dire en réduisant les longueurs de la verge et des bras et en augmentant considérablement les épaisseurs.

(G) *Note sur la fabrication des câbles en fer.* — La substitution des câbles en fer aux câbles en chanvre, pour le mouillage des ancres, est une des améliorations les plus importantes qui aient été apportées dans ce siècle au service de la marine. Tandis que les câbles en chanvre sont si exposés à s'avarier et à se couper, les câbles en fer restent inaltérables.

L'application des chaînes au mouillage des ancres n'est cependant pas chose nouvelle, au moins dans notre pays ; car les Gaulois, habitants des bords de l'Océan, s'en servaient déjà avant l'ère chrétienne. Voici les renseignements curieux que

donne César, dans le troisième livre des *Commentaires*, sur la marine des Gaulois de Vannes (1) :

« Naves totæ factæ ex robore, ad quamvis vim et coutumeliam perferendam : Transtra ex pedalibus in latitudinem trabibus confixa clavis ferreis, digiti pollucis crassitudine : anchoræ, pro funibus, ferreis catenis revinctæ : pelles pro velis, alutæ tenuiter confectæ, sive propter lini inopiam, atque ejus inscientiam, sive, quod magis est verisimile, quod tantas tempestates Oceani, tantosque impetus ventorum sustineri, ac tanta onera navium regi velis non satis commodè posse arbitrabantur. »

Les perfectionnements apportés dans la fabrication du fer en Angleterre à la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci, la faculté d'obtenir par le laminage, en immense quantité et à bas prix, des fers ronds parfaitement calibrés, tenaces, nerveux et toujours de la même qualité, tant de progrès devaient tôt ou tard inviter à remplacer les câbles en chanvre par des câbles en fer.

Ce fut le capitaine Brown, de la marine royale anglaise, qui fut le promoteur de cette grande innovation. Ses premiers essais ne furent pas décisifs ; car, abusé par le désir de donner de l'élasticité à ses premiers câbles en fer, il eut la malheureuse idée de les former de maillons tordus. Certes, les nouveaux câbles ne devaient pas présenter plus de solidité que les chaînes primitives des Gaulois ; mais le capitaine Brown revint bien vite à des idées plus saines. Il comprit qu'il importait au

(1) Leurs vaisseaux étaient de bois de chêne, et ainsi capables de soutenir le plus rude choc ; les poutres transversales (les bordages) d'un pied d'épaisseur, étaient attachées avec des clous de la grosseur d'un pouce ; leurs ancres tenaient à des chaînes en fer, au lieu de cordages, et leurs voiles étaient de peaux molles et bien apprêtées, soit faute de lin, soit parce qu'ils ignoraient l'art de faire de la toile, soit, ce qui est plus vraisemblable, parce qu'ils ne croyaient pas que la toile pût résister aux agitations et aux vents impétueux de l'Océan. (Traduction de M. de Wailly.)

contraire grandement de rendre la forme des mailles invariable, et il obtint ce résultat par l'invention de l'entretoise en fonte de fer placée en travers de chaque maille, non tordue mais bien plane. Dès-lors, l'emploi des câbles en fer fut généralement adopté.

M. Ch. Dupin, ingénieur des constructions navales, dans son premier voyage en Angleterre, prit en grande considération une découverte aussi intéressante pour la marine et adressa au ministre, vers le commencement de 1822, un mémoire sur l'emploi des câbles-chaines en Angleterre, avec une description sommaire des procédés de fabrication. Il fut alors décidé que les câbles en fer seraient adoptés par la marine française et que les forges de La Chaussade qui, déjà, fournissaient les ancres, seraient aussi chargées de la fabrication non moins importante des câbles-chaines. En même temps, M. Hubert, très-habile ingénieur, qui avait fait à Rochefort quelques essais de fabrication, reçut l'ordre de se rendre aux forges de La Chaussade avant la fin de mars pour arrêter les dimensions des nouveaux câbles et de leurs accessoires et pour en faire commencer la fabrication.

M. Hubert proposa de réduire à douze les calibres de tous les câbles nécessaires à la marine, depuis le calibre de 16 millimètres jusqu'à celui de 60 millimètres, la différence entre chacun étant de 4 millimètres. Il fixa à 300 mètres la longueur de tous les câbles de mouillage de la flotte, chaque câble étant composé de dix chaînons de 30 mètres, assemblés par des mailles de jonction. Il arrêta la forme et les dimensions des mailles qu'il fit, à tort peut-être, un peu plus rétrécies que celles des Anglais.

En même temps il mettait en essai, dans les ateliers de Gué-rigny, un mode de fabrication différent du procédé anglais et dont il était l'inventeur. Ce procédé consistait à préparer des anneaux ronds afin d'en opérer la soudure et le parage entre les cannelures circulaires d'un mouton en fer. La maille étant soudée, il lui donnait la forme ovale et obtenait la fixation de l'entretoise, non par pression, comme les Anglais, mais par un

fort tiraillement obtenu à l'aide d'un levier coudé à angle droit dont un bras n'avait qu'un décimètre de long, tandis que le grand bras avait trois mètres ou plus.

Du reste, au début on n'apprécia pas d'une manière complète l'importance majeure de la nouvelle fabrication, le choix qu'il fallait faire du fer et tous les soins qu'exigeait la manutention. M. Hubert ne fit d'essais à Guérigny, comme à Rochefort, que sur des mailles en fer de trente millimètres, pour lesquelles il employa les fers durs et de qualité variable obtenus dans les petites et grosses forges et arrondis d'une manière imparfaite sous le martinet.

En 1823, lorsque l'atelier de Guérigny fut construit, on ne se pressa pas de mettre en pratique le mode de fabrication de M. Hubert, qui ne paraissait pas assez éprouvé par l'expérience et qui exigeait pour chaque feu de soudure un mouton marchant à l'aide d'un moteur hydraulique. Ces installations devant être longues et très-dispendieuses, on commença par souder les câbles d'après le procédé décrit dans le mémoire de M. Dupin ; c'est à peu de chose près le même que l'on suit encore aujourd'hui à Guérigny et dans toutes les fabriques de câbles.

Pendant près d'un an on continua à préparer des chaînes avec ce même fer dur et hétérogène qui avait servi aux essais de M. Hubert et qui était de nature à compromettre l'avenir des nouveaux câbles. Heureusement la forge anglaise de Fourchambault venait de s'établir et se trouvait là, prête à fournir des fers ronds laminés aussi nerveux, aussi forts que les fers anglais. Ces fers, provenant de fonte au charbon de bois puddlée avec le plus grand soin, étaient corroyés une fois pour les petits calibres et deux fois pour les plus gros.

En 1824, l'atelier des câbles fut pourvu d'une puissante presse hydraulique qui fit reconnaître en peu de temps les conditions qu'on devait exiger pour la fourniture des fers à câbles. Voici en quelques mots les propriétés que présentent ces fers spéciaux :

Les barreaux d'un mètre de long, soumis à l'épreuve de la presse hydraulique, supportent, par millimètre carré de la

section, un effort de dix à douze kilogrammes avant d'éprouver une altération d'élasticité, c'est-à-dire avant de subir un allongement permanent.

En poussant à outrance l'épreuve de ces mêmes barreaux, ils ne doivent rompre que sous une charge répondant au moins à 35 kilog. par millimètre carré pour les petits calibres et à 32 kilog. pour les plus gros; en sorte que les fers ronds de 16 millimètres cèdent sous une charge de 7,000 kilog. et ceux de 60 millimètres sous un effort de 90,000 kilog.

Pendant l'épreuve, la barre de fer d'un mètre de longueur s'échauffe beaucoup et s'allonge de 10 à 15 p. 0/0 de sa longueur primitive; elle ne doit présenter que du nerf à la cassure.

Lorsque ces fers sont transformés en chaînes, il semblerait, à raison des deux branches que présente chaque maille, que les câbles devraient avoir une force double de celle du fer dont ils sont formés; mais il n'en est pas tout à fait ainsi: les câbles les mieux fabriqués cèdent généralement, lorsque l'épreuve a lieu sur un chaînon d'un mètre de long, à une traction répondant à 30 kilog. de la double section du fer pour les petits calibres et à 27 kilog. pour les plus gros. Il résulte de là que la force des câbles en fer de 16 millimètres est de 10,000 kilog. et celle des câbles de 60 millimètres de 152,000 kilog. Dans cette épreuve à outrance sur des chaînons d'un mètre de longueur, l'échauffement et l'allongement sont aussi moindres que pour les barreaux.

On se tromperait beaucoup si l'on croyait que dans un câble mouillé à la mer, chaque mètre de sa longueur doit exiger, séparément pour son compte, *une somme de travail* égale à celle qu'il faut déployer à l'aide de la presse hydraulique pour démolir un chaînon d'un mètre seulement; la raison de cette infériorité tient à ce qu'une longue chaîne plongée dans la mer ne s'échauffe point par la traction et s'allonge peu avant la rupture.

Quant aux épreuves que doivent subir tous les câbles fabriqués à Guérigny, elles sont calculées à raison de 17 kilog. par millimètre carré de la double section du fer; c'est 5,000 kilog.

pour les câbles en fer de 16 millimètres et 96,000 kilog. pour ceux en fer de 60 millimètres.

(H) *Note sur la presse hydraulique de Guérigny.* — La presse hydraulique établie en 1824 à Guérigny pour l'épreuve des câbles en fer a été fournie par l'usine de Charenton, près Paris, dirigée par MM. Mauby et Wilson. Sa force nominale est de 300,000 kilog.; mais on n'a jamais pu obtenir, que je sache, des tensions bien supérieures à 150,000 kilog. au moyen des pompes d'injection mues à bras : il faudrait pour atteindre des tensions plus élevées, faire manœuvrer ces pompes par une machine à vapeur.

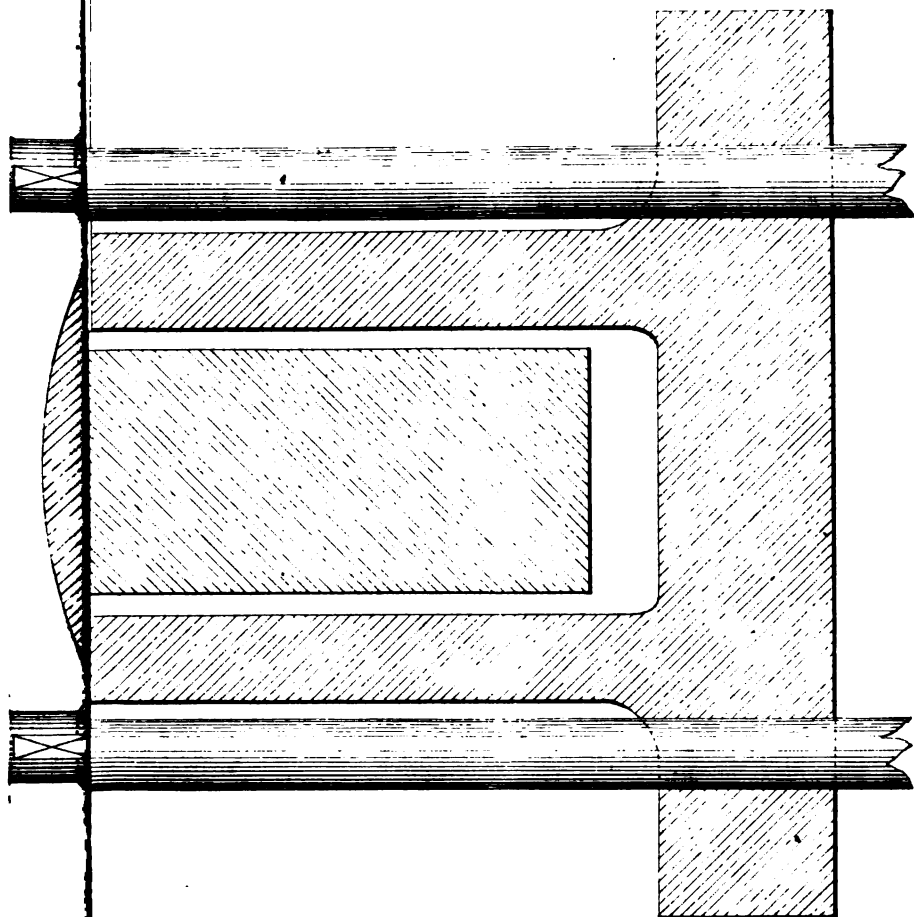
Le piston-bélier a 32 cent. 5 de diamètre et 2 mètres de longueur. Il est plein et en fonte de fer comme l'énorme corps de pompe qui le reçoit. De 1824 à 1834, les indications de la pression ont été données par un dynamomètre consistant en un petit piston dont la section est juste la millième partie de celle du piston-bélier ; en sorte qu'à chaque kilogramme placé sur le plateau du dynamomètre répond, lorsque ce plateau est soulevé par la pression de l'eau, une tension de 1,000 kilog. du câble mis à l'épreuve.

Ce n'est qu'en 1834 qu'a été installée la belle romaine oscillante qu'on voit à l'extrémité du banc d'épreuve, et qui indique l'effort de traction avec toute la précision désirable. Cette romaine a été construite par M. Bouveault, à qui l'établissement doit, entre autres installations, la grande roue Poncelet en tôle qui fait marcher le laminoir de Guérigny, et surtout la magnifique forge de Demeurs, si bien disposée, si complète, et qui est un modèle accompli de ce genre d'usines.

Un appareil d'épreuve pour les câbles, en tout semblable à celui de Guérigny, est installé dans chacun des cinq grands ports. A Toulon, au lieu d'eau, on injecte de l'huile d'olive dans la presse hydraulique.

Pascal est bien le véritable inventeur de la presse hydraulique. Après avoir découvert le principe d'égalité de pression dans les liquides, il songea immédiatement à en faire l'application et

PRESSE HYDRAULIQUE.



Un des petits cylindres avec lesquels
on cale le cercle en fer.

J. H. 4/21

inventa la presse hydraulique. Les titres de Pascal à l'honneur de cette découverte se trouvent dans son *Traité de l'équilibre des liqueurs*, publié en 1663, un an après sa mort. Il en donne en quelques mots une exposition lumineuse que nous croyons devoir reproduire ici :

« Si un vaisseau plein d'eau, clos de toutes parts, a deux ouvertures, l'une mille fois plus grande que l'autre, en mettant à chacune un piston qui lui soit juste, un homme poussant le petit piston égalera la force de mille hommes qui pousseraient celui qui est mille fois plus large. Quelque proportion qu'aient ces ouvertures, si les forces qu'on appliquera sur les pistons sont comme les ouvertures, elles seront en équilibre. D'où il paraît qu'un vaisseau plein d'eau est un nouveau principe de mécanique et une nouvelle machine pour multiplier les forces à tel degré qu'on voudra, puisqu'un homme, par ce moyen, pourra élever tel fardeau qu'on lui proposera. »

Cependant Pascal n'indiqua aucun moyen d'empêcher la fuite de l'eau entre le piston et le corps de pompe, en sorte qu'il fut impossible d'atteindre les pressions indiquées par la théorie, et c'est par cette raison qu'une idée aussi féconde resta sans application pratique et dormit pendant cent trente-deux ans.

C'est au constructeur anglais Bramah que revient l'honneur d'avoir doté l'industrie de ce puissant organe, par l'invention d'une garniture en cuir qui arrête toute fuite de l'eau. Le dispositif de cette garniture est si ingénieux et en même temps si simple, que nous pensons qu'on en lira avec plaisir une courte description. (Voir la figure ci-contre.)

Que l'on se figure découpée dans un cuir de bœuf une zone circulaire de 9 centimètres de large, présentant au centre un vide de 25 centimètres de diamètre; que l'on imagine ensuite que sur les deux côtés de la zone on relève tout autour un bord de 5 centimètres de hauteur, on obtiendra un canal circulaire qui est le cuir de Bramah. On imprime d'une manière permanente cette forme à la zone circulaire par un procédé dit emboutissement, qui consiste à faire pénétrer par des pressions

lentement ménagées le cuir bien imbibé d'eau dans des empreintes de forme convenable.

Pour loger cette garniture, on a creusé sur un grand tour, à l'intérieur du corps de pompe ou capacité motrice, à une certaine distance de la bouche, une rainure rectangulaire de 7 centimètres de longueur et de 5 centimètres de profondeur. C'est dans cette rainure qu'on fait entrer de force la garniture en cuir préparée comme ci-dessus, de manière à ce que le fond du canal soit tourné du côté de l'ouverture du corps de pompe. Dans cette position, une des lèvres du cuir s'applique contre le piston-bélier et l'autre s'applique au fond de la rainure.

Que maintenant on fasse manœuvrer les pompes d'injection, on conçoit facilement que l'eau pressera sur les deux rebords du cuir avec une force précisément proportionnelle à la pression exercée dans la capacité motrice, et c'est cet artifice qui produit une fermeture hermétique, aussi efficace pour les plus fortes pressions que pour les plus faibles.

Il est pourtant juste de dire que tout l'honneur de ce perfectionnement n'appartient pas à Bramah. Après une foule d'essais infructueux pour arrêter la fuite de l'eau, Bramah, à bout de recherches, allait abandonner son entreprise, quand l'idée de l'ingénieuse garniture annulaire lui fut suggérée par l'illustre ouvrier Maudslay qui jeune encore était alors employé dans ses ateliers.

Bramah avait pris son brevet en 1795 ; mais, en raison de l'état de guerre incessant avec l'Angleterre, la nouvelle presse hydraulique ne fut guère connue en France qu'une quinzaine d'années après, et voici à quelle occasion :

On était en 1810, au plus fort de la guerre d'Espagne. Wellington, qui commandait l'armée anglaise, reculant devant les forces françaises, vint se cantonner dans la presqu'île de Santarem où il était protégé d'une part par le Tage, de l'autre par les formidables lignes de Torrès-Védras, fortifiées de longue main à frais énormes. Wellington, en s'obtinant à rester dans cette position, avait un double but : d'abord il préservait Lisbonne, ensuite il restait comme une menace permanente devant l'occupation

française. Masséna, qui commandait le corps d'armée opposé à Wellington, espérait bien, s'il ne pouvait le déloger de vive force, le contraindre au moins par un blocus rigoureux à reprendre la mer. Ce fut tout le contraire qui arriva. L'armée française manquait de tout, tandis que l'abondance régnait dans le camp des Anglais, ravitaillés par leur flotte ; leur nombreuse et redoutable cavalerie était dans le plus brillant état ; les fourrages surtout surabondaient, grâce à la puissance des presses de Bramah qui, réduisant les bottes de foin au plus petit volume possible, permettaient à chaque vaisseau d'en importer d'Angleterre des quantités immenses. Malheureusement pour nos armes, la détresse devint si grande dans le camp de Masséna, que ce général, jusque-là toujours victorieux, en fut réduit à une retraite désastreuse. Ne peut-on pas dire que dans cette campagne Bramah fut l'Archimède qui tint l'armée française en échec ?

(I) *Note sur les directeurs de Guérigny.* — M. Corbier dans sa notice n'ayant point fait connaître la suite des directeurs des forges de La Chaussade, nous allons remplir cette lacune en signalant, autant que notre mémoire nous le permettra, les améliorations qui ont été successivement apportées à la fabrication des ancrs sous chaque direction.

1^o M. de Sionville, de 1781 à 1793. — Le premier des directeurs fut de fait, non M. Chardon, mais bien M. de Sionville (l'ancien fondé de pouvoirs de M. de La Chaussade), avec le titre de régisseur, sous l'autorité du surintendant des finances. M. de Sionville, l'éminent administrateur, a laissé parmi les habitants de Guérigny le souvenir d'une bienveillance universelle qui mérite bien de ne pas tomber en oubli.

2^o M. Huart, de 1793 à 1808. — Le célèbre Monge, ministre de la marine en 1793, fit donner, à la fin de son court ministère, le poste de directeur des forges de la marine à Guérigny à M. Huart, son beau-frère, ci-devant avocat à Rocroy. Sous M. Huart la fabrication des ancrs reçut de notables améliorations, dues à Girardin chef mécanicien de l'établissement. Cet homme tout à fait illettré, mais vraiment doué du génie des

combinaisons mécaniques, remplaça les anciens soufflets en bois, mus partie à bras partie à l'eau, par de puissantes souffleries à piston mises en mouvement au moyen de roues hydrauliques. Cette innovation, si avantageuse aux hauts-fourneaux, aux forges d'affinerie et aux ateliers aux ancras, se répandit immédiatement dans la Nièvre, dans les départements voisins et beaucoup plus loin encore, et eut une influence signalée sur la production du fer dans notre contrée. Girardin fit encore construire dans l'établissement plusieurs machines très-remarquables pour l'époque, qui étaient aussi mues par l'eau, mais qui se conduisaient elles-mêmes automatiquement, telles que scierie, alaisoir, machines à percer et à fileter et même un puissant pilon. A cette époque l'outillage anglais était encore plus primitif que le nôtre, et restait stationnaire; mais l'apparition de la machine à vapeur de Wat ne tarda pas à le transformer. Deux circonstances, tenant à la même cause, vinrent stimuler cet essor en Angleterre : d'abord, la nécessité de fabriquer, pour la construction des machines à vapeur, des pièces d'une grandeur inusitée et d'une précision irréprochable, força à imaginer des appareils de plus en plus puissants et perfectionnés ; ensuite, les machines à vapeur, fournissant le moteur à ces mêmes appareils, permettaient leur emploi en tous lieux et leur multiplication indéfinie. Plus lettrés que Girardin et placés dans un milieu plus propice, les Bramah, les Rennie, les Maudslay, devinrent les auteurs de cette nombreuse famille d'outils-machines en fonte et fer (*self-acting machines*) puissance et gloire de l'industrie moderne; leurs travaux honorèrent et enrichirent l'Angleterre, tandis que la France était plongée dans les horreurs d'une guerre sans fin qui épuisait toutes ses ressources.

3^e Le général d'artillerie Combis, de 1808 à 1809. — M. Huart ayant donné sa démission, le général Combis, président de la commission envoyée à Guérigny en 1808 par le ministre Decrès, remplit les fonctions de directeur jusqu'à sa mort, survenue dans le courant de 1809.

4^e M. Ch. Barbé, capitaine d'artillerie de 1809 à 1832. — C'est sous ce directeur que fut établie en 1822 la fabrication des

câbles en fer pour le mouillage des ancres, fabrication non moins importante que celle des ancres elles-mêmes. M. Barbé, devenu colonel, quitta Guérigny en 1832 pour aller remplir à Paris les fonctions d'inspecteur général de l'artillerie de marine.

Viennent ensuite les directeurs tirés du corps des ingénieurs des constructions navales :

5^e M. Laimant, ingénieur de la marine, de 1832 à 1840.
— Sous M. Laimant, on apporta à la fabrication des ancres deux améliorations importantes. D'abord on commença à chauffer dans des fours à réverbère les paquets de corroyage, au lieu de les chauffer sous des voûtes friables formées par l'agglutination de la houille elle-même. Ce nouveau mode de chauffage produisit des chaudes plus grasses et d'une plus grande longueur, d'où résultait moins de déchet sur le fer et une soudure plus complète des paquets. Ensuite vint l'introduction du mode d'encollage des ancres par le procédé suédois. M. Deshayes, capitaine d'artillerie de marine, à son retour d'une mission en Suède, fit connaître cette nouvelle méthode au ministre, qui en ordonna l'essai aux forges de La Chaussada, où elle fut appliquée avec un plein succès. On entend par encollage la soudure successive des deux bras de l'ancre avec la tige ou verge. Suivant l'ancien procédé, on préparait à l'extrémité de la verge et des bras de courtes amorces pour opérer cette soudure, qui n'avait lieu que sur une faible surface, et laissait souvent à désirer; au lieu de ces faibles amorces, on imagina en Suède de préparer des amorces très-larges et très-longues qui, pour chaque bras, débordant de beaucoup au-delà de la verge, vont se souder avec le bras opposé. Il résulte de là que chacune des trois pièces est fortement liée avec les deux autres à la fois. En outre, la largeur des amorces permet maintenant de ménager sous chaque aisselle de l'ancre un large congé qui renforce singulièrement cette partie, qu'on appelle la crôisée. Grâce à l'encollage suédois, le point des ancres, qui autrefois était le plus faible, est celui qui présente aujourd'hui le plus de résistance.

6° M. Zéni, ingénieur de la marine, puis directeur des constructions navales à Guérigny, de 1840 à 1858. — Trois nouvelles améliorations sont apportées à la fabrication des ancres : d'abord un marteau-pilon, de 3,000 kilog. et de 1 m. 50 c. de course, fourni par l'usine du Creuzot en 1842, procure des moyens de compression pour le corroyage des paquets incomparablement plus énergiques que les marteaux à soulèvement de 600 kilog. ; puis on emploie pour la première fois en France le ventilateur à souffler sous la grille des fours dans lesquels on chauffe les paquets ; cette innovation, en produisant un tirage bien supérieur à celui des plus hautes cheminées, eut aussi l'avantage de réduire la durée des chaudes et de diminuer les déchets. Enfin, grâce à la puissance du marteau-pilon, on put obtenir la large patte de chaque bras des ancres d'une seule et même pièce avec ce bras. Auparavant, la patte se préparait séparément et s'appliquait au bras par deux soudures, dont l'une, très-scabreuse, était cause que souvent ces pattes se détachaient à la mer ; aujourd'hui on obtient sous le pilon, par l'épanouissement du bras lui-même, ces pattes, qui reçoivent immédiatement leur forme définitive dans de larges étampes et présentent une résistance à toute épreuve.

En attendant que quelque jour peut-être on obtienne les ancres dans un moule par un seul jet d'acier fondu, il semble que la fabrication des ancres en fer corroyé soit encore susceptible d'un perfectionnement : ce serait de souder sous le pilon les deux bras avec la verge du même coup ; la soudure serait beaucoup plus solide et l'on éviterait une des deux chaudes soudantes si préjudiciables à la qualité du fer.

7° M. Vanéechout, directeur des constructions navales, de 1858 à 1865.

8° M. Marielle, directeur des constructions navales, de 1865 à 1867.

9° M. de Moras, directeur des constructions navales depuis la fin de 1866.

T. BORNET.

CONTRAT D'ACQUISITION,

PAR LE ROI, DES FORGES ROYALES DE LA CHAUSSADE,
DU 8 MARS 1871.

Par-devant les conseillers du roi, notaires au Châtelet de Paris, soussignés, furent présents M. Pierre Babaud de La Chaussade, écuyer, conseiller-secrétaire du roi, maison-couronne de France et de ses finances, demeurant à Paris, rue du Chaume, paroisse Saint-Nicolas-des-Champs, d'une part ;

Messire Daniel-Marc-Antoine Chardon, et messire André-Charles Debonnaire de Forges, chevaliers, conseillers du roi en ses conseils, maîtres des requêtes ordinaires de l'hôtel de Sa Majesté, et commissaires députés à l'effet des présentes par Sa Majesté, par arrêt de son Conseil d'Etat du 23 février 1781, signé Amelot, dont la grosse en parchemin, représentée par lesdits seigneurs commissaires, est demeurée ci-jointe, après avoir été d'eux et dudit sieur Babaud de La Chaussade signée et paraphée en présence des notaires soussignés, lesdits seigneurs commissaires stipulant en ces présentes pour et au nom de Sa Majesté, d'autre part,

Lesquels ont dit que sur ce qui a été représenté au roi, en son conseil, que ledit sieur Babaud de La Chaussade possède, dans le Nivernais, le Berry et l'Orléanais, des fourneaux, des forges et autres usines qui, dans la circonstance actuelle de la guerre, procureraient de très-grands avantages s'ils étaient dans la main de Sa Majesté ; ces établissements étant particulièrement destinés à forger des ancres, des clous et autres fers à l'usage de la marine, et toute espèce de fer ouvragé et outils pour le service de l'Inde, des îles de France et de Bourbon, et des colonies de l'Amérique ; que sans rien changer au prix qu'elle en payait, Sa Majesté trouverait dans ces forges tout ce dont elle avait besoin, et que ce service les maintiendrait dans une acti-

tivité qui ne permettrait pas de douter qu'elles produisissent annuellement un bénéfice assez considérable pour soutenir leur crédit ; que dans cette vue Sa Majesté aurait fait proposer audit sieur Babaud de La Chaussade de lui céder ces différents établissements pour en jouir à compter du 1^{er} octobre dernier ; qu'il se serait en conséquence empressé de donner à Sa Majesté de preuves de son zèle pour le bien de son service, en la suppliant néanmoins d'acquérir en même temps les différents domaines, terres et fiefs qu'il possédait dans ces mêmes provinces, qui cesseraient d'avoir et la même valeur et la même affection pour lui si on n'en séparait que les établissements propres au service de Sa Majesté ; que Sa Majesté ayant, en conséquence de ce consentement, fait estimer lesdites forges et domaines, elle aurait reconnu qu'elle ne pouvait prendre pour la fixation du prix de cette acquisition une base qui entrât davantage dans ses vues de justice que celle de la vente de ces mêmes objets que ledit sieur de La Chaussade en avait arrêtée avec une compagnie à la somme de deux millions cinq cent mille livres, ce qui ayant été pareillement accepté par ledit sieur de La Chaussade ; et Sa Majesté, voulant en conséquence que cette acquisition soit incessamment consommée, elle a, par l'arrêt de son conseil susdaté nommé lesdits seigneurs commissaires, pour acquérir en son nom, dudit sieur de La Chaussade, les terres, fiefs et seigneuries de Guérigny, Villemenant, La Douée et Nancy, avec les droits de justice, de seigneurie, de chasse, de pêche, et tous droits honorifiques et utiles qui peuvent dépendre de chacune desdites terres et fiefs, même tous droits de patronage, nomination à cures, et autres qui pourraient appartenir auxdites terres ; les forges royales aux ancras, forges à fer, martinets, taillanderies, domaines, enclos, vergers, fermes, granges, terres, prés, bois, pâturaux, tuileries, dîmes, directes, tant bordelières que censivières, rentes, terriers, droits d'usage et pacage ; enfin tous les droits, dépendances et appartenances desdites terres et fiefs, sans en rien excepter ni réserver.

En conséquence duquel arrêt du conseil dudit jour 23 février 1781, lesdits seigneurs commissaires et ledit sieur Babaud

de La Chaussade ont passé ledit contrat d'acquisition, de la manière et ainsi qu'il suit.

Ledit sieur Babaud de La Chaussade a, par ces présentes, vendu, cédé, quitté et délaissé dès maintenant et à toujours, et a promis garantir de tous troubles, dons, douaires, dettes, hypothèques, évictions, substitutions, aliénations et autres empêchements généralement quelconques, au roi, ce accepté par lesdits seigneurs commissaires comparants, les terres, fiefs et seigneuries de Guérigny, Villemenant, La Douée et Narcy, avec les droits de justice, de seigneurie et de pêche, et tous droits honorifiques et utiles qui peuvent dépendre de chacune desdites terres et fiefs, même tous droits de patronage, nomination de cures et autres qui pourraient appartenir auxdites terres; les forges royales aux ancras, forges à fer, martinets, taillanderies, domaines, enclos, vergers, fermes, granges, terres, prés, bois, pâturaux, tuileries, dîmes, directes, tant bordelières que censivières, rentes, terriers, droits d'usage et pacage; enfin tous les droits, dépendances et appartenances desdites terres et fiefs, sans en rien excepter ni réserver, consistant lesdits biens, savoir :

Terre de Guérigny.

La terre et seigneurie de Guérigny, avec haute, moyenne et basse justice, droits de nomination à la cure et office de notaire royal, dont le sieur Babaud de La Chaussade a présentement remis auxdits seigneurs commissaires, qui le reconnaissent, le brevet original de sa démission pure et simple, passé devant les notaires soussignés, ce jourd'hui et à cet instant : le principal manoir, consistant dans deux ailes de château, quatre pavillons, colombier, bâtiments de basse-cour, granges, écuries, greniers, hangars, logement de jardinier, jardin et bâtiment servant à loger le charron, couvreur, maçon et maréchal.

Une grande maison près l'église, servant d'auberge, et une autre maison acquise des sieurs Girard, affermée au nommé Benoît, boucher et cabaretier.

Les fiefs et justices de la Motte-d'Ourouër, de Vrille, de Bief, du Grand et Petit-Marcy, de Minières, de Gondelins, et la propriété foncière pour un quart dans les bois usagers de Beaulons, paroisse de Poiseux et Nolay.

Le domaine de la Frélinerie, consistant en deux maisons, deux granges, écuries, four, verger, jardin, chenevière contenant six boisselées, huit cent vingt-quatre boisselées de terre labou-rable, cinq pièces de pré portant revivre, contenant neuf chariots de foin, et six autres pièces en prairie, contenant ensemble vingt-trois chariots de foin.

Les prés du Briou et du Marais, portant revivre, et contenant quatre-vingt-quinze chariots de foin et vingt-un chariots en prairie.

Le domaine de Châtres, consistant en une maison, deux granges, écuries, jardin, chenevière, huit cent trente-quatre boisselées de terre, cinquante chariots de foin portant revivre, et la seconde herbe du pré des Minières.

La louagerie de Gondelins, consistant en maison et grange, deux écuries, cent seize boisselées de terre et quatorze chariots de foin.

Le domaine de Marcy, consistant en une maison, granges, écuries, jardin, chenevière, huit cent soixante-dix-huit boisse-lées de terre, quatorze chariots de foin portant revivre et sept chariots en prairie.

Les dîmes [en grains sur diverses terres de la paroisse de Poiseux.

Les forges royales aux ancras de Guérigny, la forge à fer dudit lieu, la forge à fer de Marcy, bâtiments servant de loge-ments aux ouvriers, maison et boutique du mattre charpentier, halles, magasins et autres dépendances desdites forges.

Deux contrats de constitution, dont un au principal de cent quatre-vingt-onze livres cinq sous, consenti par Claude Rusquin et Anne Fourré, sa femme, et l'autre au principal de soixante livres, par François Tréchet et ses consorts, enfin, neuf cent soixante-cinq arpents ou environ de bois taillis.

Terre de Villemenant.

La terre de Villemenant, consistant en un principal manoir, composé d'un ancien château, tour, grange, écuries, jardin, verger et dépendances.

Le pré de Villemenant, portant revivre et contenant environ trente chariots de foin.

Le domaine de Villemenant, composé d'une maison, grange, écurie, bergerie, jardin, chenevière, huit cent quatorze boisselées de terre et vingt-deux chariots de foin portant revivre.

Un champ affermé au nommé Brossard.

Les forges de Villemenant et de la Poëlonnerie, logements d'ouvriers, aisances et dépendances.

La forge royale aux ancras de Villemenant, martinets pour petites ancras et gros ouvrages, feux de serrurerie et taillanderie, logements d'ouvriers, jardins, chenevières, pavillon servant de logement au chirurgien et autres aisances et dépendances.

La justice haute, moyenne et basse, terrier de ladite terre de Villemenant, droit de collation, sans garantie néanmoins des chapelles de Sainte-Marie et de Saint-Ives.

Enfin en quatre cent quarante-trois arpents ou environ de bois-taillis.

Terre et châtellenie de Narcy.

La terre de Narcy, consistant en un principal manoir, composé du château, appelé le Château-Gaillard, grange, écurie, colombier, cour, jardin, chenevière et cent boisselées de terre; les justices haute, moyenne et basse; haute justice du Tareau, haute justice sur les treize cents arpents de bois usagers, les deux tiers de la seigneurie foncière et directe sur lesdits bois usagers, les deux tiers des droits de fouages en argent et en avoine dus par les usagers; les deux tiers des droits de retenue, profits, lods et ventes, amendes; l'autre tiers appartenant à la seigneurie temporelle du prieuré de La Charité-sur-Loire.

La prairie de Brion, compris l'arpent que le seigneur a droit de prendre dans le meilleur sol de la prairie, estimée contenir deux mille cinq cents bottes ou vingt-cinq milliers de foin.

Les prés des Mulets et du Milieu, portant revivre, estimés produire annuellement trente-cinq milliers de foin.

Le domaine du Cry, consistant en une maison, granges, écuries, cour, quatre cents boisselées de terres, cinq charretées de foin portant revivre et cinq en prairie.

Le domaine de Crilange, consistant en une maison, grange, écurie, cour, jardin, chenevière, six cents boisselées de terre et dix charretées de foin.

La dime de Narcy, produisant environ quatre cents boisseaux de grains, froment, seigle, orge et avoine.

Une rente annuelle de quatre cent cinquante livres, au principal de neuf mille livres, due par le nommé Bossuat, sur le moulin et château de Mignard.

Une rente annuelle de cinq cents livres, au principal de dix mille livres, due par le nommé Guillaume, sur le domaine du Petit-Saint-Jean.

Rentes foncières de soixante-quinze livres, et dix livres par la dame Salmon et par le sieur Desrots.

Une maison servant de logement au Grand-Narcy.

Une pièce de terre de vingt boisselées, appelée les Roches.

Un pré de trois charretées de gros foin, et quinze boisselées de terre dont jouit le marteleur de Marteau-Neuf.

La forge de Marteau-Neuf, avec halles et maison servant de logement aux forgerons.

Le terrier, pour ce qui peut être mouvant desdites terres et fiefs; enfin cent trente-quatre arpents ou environ de bois-taillis; les vignes situées dans la paroisse de Pouilly-sur-Loire, contenant environ cinquante œuvres.

Terre de La Douée.

La terre de La Douée, consistant en l'emplacement du vieux château ruiné situé paroisse de Frasnay, jardin, verger, ouche,

chenevière, logement de garde et terres joignantes ou aux environs ; un moulin au-dessous dudit château, consistant en bief, maison, grange, écuries, jardin, chenevière, cent trente boisselées de terre et dépendances ; un pré portant revivre, situé en la prairie de la Marrée, appelé l'Hâte-du-Charme, contenant sept à huit chariots ; un autre pré, situé même prairie, appelé l'Hâte-Sainte-Catherine, contenant aussi sept à huit chariots ; une part et portion dans le champ du Tesnier, d'environ trente boisselées, le surplus appartenant au seigneur de Frasnay ; le terrier de ladite seigneurie de La Douée, ainsi qu'il s'étend et comporte ; enfin un pâtureau en bois appelé le Champ-de-la-Vigne, de la contenance de dix arpents ou environ.

Fief de Berlière.

Le tîef de Berlière, acquis de la dame Paluau, et consistant en trois cents arpents de bois ou environ, annexé au fourneau de La Vache.

Bois de la terre de Meurs.

Six cent vingt-un arpents de bois ou environ annexés à la terre de Meurs, mouvant et relevant des terres et fiefs dudit sieur Babaud de La Chaussade ; la grosse forge de Vingeux, consistant en affinerie et chaufferie, cours d'eau, chaussée, élang, avec les aisances de ladite forge, pré au-dessus, de huit chariots de foin, affermé ; les grands prés de Chamilly, de Préaux-aux-Tenisses, du Grand-Montaiguillon : vingt chariots de foin ou environ, situés au lieu de Forgebas, affermés ; enfin, trois cents arpents de bois annexés à la régie des forges de Frasnay et servant à leur exploitation.

Comme aussi ledit sieur Babaud de La Chaussade vend par ces présentes et promet garantir de tous troubles et autres empêchements généralement quelconques :

Au roi, lesdits seigneurs commissaires acceptant pareillement, conformément audit arrêt du conseil du 23 février 1781 ; mais

divisément des biens ci-dessus désignés : les terres et seigneuries de Meurs, Frasnay-les-Chanoines, Richerand, Ouvrault, Nancy, Rue-des-Fourneaux ; le fief de Médine, situé à Nevers ; les forges royales aux ancras, fenderies, forge à fer et autres établissements situés à Cosne-sur-Loire ; le bien de La Vache et autres en dépendant, la closerie et les vignes situées à Garchisy ; plus, les droits de justice et seigneurie, de chasse, de pêche, et tous droits honorifiques et utiles qui peuvent dépendre de chacune desdites terres et fiefs dénommés au présent article, même de tous droits, aussi de patronage, qui peuvent appartenir auxdites terres, les fourneaux, forges à fer, martinets, clouteries, taillanderies, domaines, enclos, vergers, fermes, granges, terres, prés, bois, pâtureaux, moulins, tuileries, dîmes, directes, tant bordelières que censivières, rentes, terriers, droits d'usage et pacage ; enfin, tous les droits, dépendances et appartenances desdites terres et fiefs, sans en rien excepter ni réserver : lesdits biens consistant dans les objets ci-après ; savoir :

• *Terre de Meurs.*

La terre de Meurs, consistant dans un principal manoir, composé d'une maison, grange, écurie, jardin, terrasse sur la rivière de Nièvre, verger, bâtiment servant de logement pour les charpentiers et autres ouvriers, la moyenne et basse justice de ladite terre de Meurs, terrier, portion du fief de bief, et droits de chasse et de pêche dans la châtellenie d'Urzy.

Le pré du Marais et du Doué, contenant vingt-huit chariots de foin portant revivre, et treize pièces de pré dans la prairie de Versigny, contenant cent treize chariots de foin en prairie.

Le domaine de Meurs, connu sous le nom du Petit-Demeurs, consistant en bâtiments, deux granges, écuries, cour, jardin, chenevière, six cent soixante-dix boisselées de terre, soixante-dix milliers de foin dans le Grand-Pré, le pré de l'Hâte et le pré des Taupes, et le Grand-Champ, de la contenance de quatre-vingts boisselées de terre.

La louagerie Journeau, consistant en une maison, grange, écurie, jardin, quatre-vingt-seize boisselées de terre, sept charretées de foin portant revivre, et huit charretées en prairie.

Le domaine de Plouziaux, consistant en maison, granges, étables, écuries, jardin, chenevière, quatre cent soixante-deux boisselées de terre, douze charretées de foin portant revivre, et vingt-quatre charretées en prairie.

Le domaine de la Coquillerie, consistant en maison, granges, écuries, étables, jardin, chenevière, contenant cinq boisselées et demie, quatre cent soixante-quatre boisselées de terre, treize chariots de foin portant revivre, et quinze chariots en prairie ; un pré dans la prairie du Greux, dont jouit le marteleur de la forge, évalué pouvoir produire quatre cents bottes de foin ou quatre milliers.

La forge de Meurs, avec halles à charbon, logement d'ouvriers avec aisances et dépendances.

L'étang et fourneau de Chantemerle, maison servant de logement aux commis et ouvriers ; autre maison, contenant logement de charretiers, écuries et greniers, halles à charbon, castinières, places à mines et autres dépendances dudit fourneau.

La forge du Greux, contenant des feux pour fabriquer le fer, martinets pour clous et outils, boutiques de clouteries et tanneries, magasins, logement pour les ouvriers, aisances et dépendances de ladite forge.

L'étang et moulin de Niffond, composé d'une maison neuve, une ancienne grange, écurie, cent vingt-deux boisselées de terre, six chariots de foin portant revivre, et dix chariots en prairie, et cinq cent soixante-cinq arpents ou environ de bois-taillis.

Terre de Frasnay-les-Chanoines.

La terre de Frasnay-les-Chanoines, ayant titre de baronnie, avec haute, moyenne et basse justice, nomination à la cure, le manoir, consistant dans une ancienne tour, colombier, grange,

écurie, hangar, magasin, jardin, fossés, le tout contenant environ vingt-quatre boisselées.

Pré de Montigny et pré du Pont, contenant cinquante chariots ou environ, portant revivre ; diverses pièces de pré affermées et portant revivre, contenant environ quarante-huit chariots de foin.

Le domaine et fief de Montigny, composé de maison, grange, écurie, bergerie, jardin, chenevière, quatre cent soixante-quinze boisselées de terre, dix-sept chariots de foin portant revivre et huit chariots en prairie.

Le domaine du Colombier, composé de maison, granges, bergeries, écuries, cour, jardin, chenevière, six cent soixante-cinq boisselées de terre et trente-cinq chariots de foin portant revivre.

Divers héritages à Forgebas, consistant en quarante boisselées de terre et deux petits chariots de foin.

Maison, jardin, chenevière et cinq boisselées de terre à Frasnay, servant à loger le charpentier.

Maison, grange, écurie, jardin, chenevière, situés au lieu de la Grande-Marre.

Maison, jardin, chenevière, quarante-cinq boisselées de terre, trente boisselées semées en glands, boutique de cloutier, situés au lieu dit la Grande-Marre.

Le pré de La Douée, dont jouit le marteleur, produisant environ deux cents bottes de foin ou deux milliers.

Le tiers de la dîme dans l'étendue de la justice de Frasnay, les deux autres tiers appartenant au sieur curé de ladite paroisse.

La rente, au principal de huit cents livres, due par les héritiers et représentants René Fruc, sur divers héritages situés paroisse de Saint-Aubin-sous-Frasnay.

Les forges à fer de La Douée, Chamilly et Forgebas, maison, bâtiment servant de logement pour les ouvriers, jardin, chenevière, aisances et dépendances desdites forges ; les terriers et mouvances ; enfin, dix-huit cent quatorze arpents ou environ de bois-taillis.

Terres de Richerand et Ouvrault.

La terre d'Ouvrault, ayant haute, moyenne et basse justice; celle de Richerand, ayant moyenne et basse justice, avec droits de chasse dans l'étendue de la châtellenie de La Marche; le principal manoir de Richerand, consistant en un château, écuries, remises, colombier, cour, jardin et verger.

Le pré de Richerand et le pré Coquelet, portant revivre, contenant ensemble cinquante-deux charretées de foin.

Sept pièces de vigne, contenant environ cent vingt-six œuvres, avec une vinée nouvellement construite sous laquelle il y a une grande cave voûtée.

Le domaine de Chaulgnes, consistant en maison, granges, étables, cour, jardin, chenevière, deux cent quatre-vingt-quinze boisselées de terre et sept charretées de foin.

Une tuilerie, consistant en une maison servant de logement au tuilier, four, halle, et vingt-cinq boisselées de terre.

Le domaine d'Ouvrault, arrenté au nommé Le Dot, moyennant une rente de cent livres.

Le domaine du Bois-Gavard, arrenté à Pierre Renier et Joseph Darnay, moyennant cent vingt-cinq livres de rente, un boisseau de froment, un boisseau d'avoine et six deniers de cens.

Le domaine de Champvoux, arrenté à Pierre Simonnet, moyennant trois cents livres de rente, un boisseau de froment, un boisseau d'avoine et six deniers de cens.

Neuf arrentements faits aux nommés Thomas Gilbert, veuve Jean Simonnet, Marie Simonnet, Pierre Bailly, Pierre Morin, Pierre Thomas, Louis Charloy, Antoine Gallet, Jacques Gallet; lesdits arrentements représentant un capital de quatorze cent quatre-vingt-six livres dix sous.

Les terriers des seigneuries d'Ouvrault et de Richerand, et quatre cent trente-quatre arpents ou environ de bois-taillis.

Ensemble tous droits d'usage qui peuvent appartenir audit domaine et terre de Richerand.

Terres de Narcy, Rue-des-Fourneaux.

Les fiefs, justice, terre et seigneurie de Narcy, Rue-des-Fourneaux, consistant en haute, moyenne et basse justice, deux cent six boisselées de terres labourables, environ un chariot de foin, et divers cens et directes détaillés dans l'aveu et dénombrement du 10 octobre 1775.

Fief de Médine.

Le fief de Médine, situé à Nevers, paroisse de Saint-Aricle, hors la ville, consistant en une maison et bâtiment y joint, deux cours servant de magasin, grand bâtiment servant d'écuries et magasins, grenier au-dessus, logement du garçon de magasin, place pour le dépôt des ancres, jardin et port considérable sur la Nièvre, près la Loire.

Etablissements de Cosne-sur-Loire.

Les établissements de Cosne-sur-Loire, consistant dans la maison servant de logement au directeur et à son principal commis, cour, jardin et autres aisances.

Une autre maison servant de logement au commis du bureau, trois autres maisons et un jardin dans la rue allant du prieuré de Saint-Aignan à la rivière de Nohain.

La maison dite de la Croix-d'Or, grande rue de Cosne, avec un jardin hors la ville.

Deux grandes forges aux ancres, la grande fenderie avec une petite forge à fer, la petite fenderie avec un harnais faisant mouvoir huit martinets pour dresser les fers en verges et feuillards ; feux de clouteries, taillanderies, serrureries, emplacement pour le dépôt des ancres et fers, des charbons de terre, des cordes de bois pour les fenderies, grand magasin avec arcade, vaste grenier au-dessus, aisances et dépendances desdites forges.

Domaine et lieu de La Vache.

Le domaine et lieu de La Vache, consistant en une maison servant de logement au directeur, bâtiment pour loger les charretiers, muletiers et ouvriers, deux granges, écuries, jardins et chenevières; l'étang et le fourneau de La Vache, halle à charbon, castinières, place pour les mines et autres aisances et dépendances dudit fourneau; la forge de La Vache avec les bâtiments servant de logement aux ouvriers; les pâtureaux servant pour le pacage des chevaux de la régie, contenant environ cent cinquante boisselées de terre; le domaine du Favillon, consistant en une maison, grange, écurie, jardin, chenevière, trois cents boisselées de terre, sept cents bottes ou sept milliers de foin portant revivre; cent livres de rente au principal de deux mille livres, dues par divers détenteurs; louagerie de Loiseau, consistant en une maison, grange, jardin, chenevière, ouche, verger, quatre-vingts boisselées de terre et le pré du Toreau; le domaine de la Bléterie, consistant en une maison, grange, étables, jardin, chenevière, sept cents boisselées de terre faible, sept cents bottes de foin ou sept milliers, portant revivre; une petite maison affermée, et deux autres maisons servant de logement pour les gardes; trois cent dix-huit arpents ou environ de bois-taillis, et une closerie située paroisse de Garchizy, contenant environ cent vingt œuvrées de vigne avec bâtiments de maitres, vinée, pressoir, logement de vigneron, écurie, douze boisselées de terre et une charretée de foin.

Ainsi que lesdites terres, fiefs, seigneuries, domaines et biens présentement vendus se poursuivent, comportent et étendent de toutes parts, sans exceptions ni réserves, pour, par Sa Majesté, en faire et disposer comme de choses à lui appartenant en toute propriété, au moyen des présentes, à compter de ce jourd'hui, en commencer la jouissance à compter du 1^{er} octobre dernier.

Cette vente est ainsi faite aux charges, clauses et conditions qui suivent, que ledit sieur de La Chaussade et lesdits seigneurs

commissaires, pour et au nom du roi, s'obligent d'accomplir et exécuter chacun en ce qui les concerne, savoir :

ART. I^{er}.

Ledit sieur vendeur garantit la contenance de six mille arpents de bois-taillis, tant pleins que vides, de l'âge, l'un dans l'autre, de sept feuilles et demi, pourquoi il sera procédé à l'arpentage de ces bois à frais communs.

ART. II.

Si, par l'événement dudit arpentage, il se trouve moins d'arpents de bois qu'il n'en a été garanti par l'article ci-dessus, et que leur âge commun soit au-dessous de sept feuilles et demie, le montant de ces différences, au prix commun, auquel les bois existants auront été appréciés, sera payé par ledit sieur Babaud de La Chaussade à Sa Majesté, qui, dans le cas contraire, en fera pareillement raison audit sieur Babaud de La Chaussade, et les intérêts, à compter du 1^{er} octobre dernier, seront respectivement payés de la somme que formera la différence de mesure desdits bois, lesdits seigneurs commissaires réservant à Sa Majesté de faire connaître ses intentions sur la division des coupes et l'aménagement desdits bois, d'après les mémoires qui lui seront remis à ce sujet.

ART. III.

Mais à l'égard de la contenance des terres, prés, vignes et autres héritages, les énonciations qui en ont été ci-devant faites ne pourront donner lieu à aucune demande en indemnité, répétition de part ni d'autre, soit qu'il s'en trouve plus ou moins, n'entendant ledit sieur de La Chaussade vendre lesdits biens qu'en l'état qu'ils se poursuivent et comportent.

ART. IV.

En exécution dudit arrêt du conseil susdaté, lesdits seigneurs commissaires quittent et déchargent ledit sieur vendeur de

toutes répétitions relatives à la féodalité ou allodialité de tout ou partie des terres par lui vendues et énoncées au présent contrat, à l'exception cependant des rétributions des officiers du domaine qui pourraient leur être dues, dans le cas où la féodalité contestée d'aucune desdites terres serait jugée en faveur de Sa Majesté, dans six années, à compter du jour du présent contrat.

ART. V.

Lesdits seigneurs commissaires, pour et au nom du roi, permettent au fils dudit sieur Babaud de La Chaussade de continuer de porter le nom de Villemenant pendant sa vie.

ART. VI.

Ledit sieur Babaud de La Chaussade jouira du droit de sépulture dans le caveau qu'il a fait construire à cet effet dans l'église paroissiale de Guérigny.

ART. VII.

Ledit sieur Babaud de La Chaussade, sans néanmoins donner de sa part aucune garantie de la solvabilité des fermiers ou locataires, subroge Sa Majesté aux droits des baux par lui passés, pour les biens dépendant desdites terres présentement vendues, sauf à Sa Majesté à entretenir, si bon lui semble, lesdits baux, ou d'indemniser les fermiers et locataires en cas de résiliation d'iceux, de manière que ledit sieur de La Chaussade ou ses représentants ne puissent être inquiétés ni recherchés en aucune façon.

ART. VIII.

Tous arrérages desdits baux, cens, directes, rentes, profits, lods et ventes, échus pareillement avant ledit jour, 1^{er} octobre dernier, demeurant réservés audit sieur de La Chaussade,

auquel il sera confié, sous son récépissé ou celui de son fondé de procuration, les titres et pièces nécessaires pour en faire le recouvrement.

ART. IX.

Déclarent lesdits seigneurs commissaires que l'intention de Sa Majesté est de ne point réunir lesdites terres et seigneuries formant l'objet de la présente vente au domaine de sa couronne, réservant au contraire à Sa Majesté de faire déclaration du tout ou de partie de la présente acquisition, au profit de telle personne qu'il paraîtra convenable à ses intérêts.

ART. X.

Lesdits seigneurs commissaires déclarent pareillement que l'intention de Sa Majesté est de ne faire aucune réunion, tant du domaine utile à la seigneurie directe que des arrière-fiefs aux fiefs dominants, à l'effet par Sa Majesté de jouir divisément ou séparément de tous les objets sur lesquels ledit sieur vendeur et ses auteurs ont stipulé ou opéré la non-réunion au fief dominant.

ART. XI.

Attendu qu'il existe un procès entre ledit sieur Babaud de La Chaussade et le sieur comte de Marcy, pour raison d'une anticipation faite par ce dernier sur une hsière de bois dépendant de la terre de Frasnay ; qu'il y a également procès en réversion bordellère d'une pièce de bois d'environ quinze arpents, sise paroisse de Frasnay, dont le sieur Gestat, de Champlémey, s'est emparé ; que le sieur Morin, qui a vendu la terre d'Ouvrault moyennant six mille six cents livrés ou environ, a pris, il y a plus de quinze ans, des lettres de rescision contre cette vente, dont il n'a pas poursuivi l'effet ; enfin, que sur une contestation élevée entre les sieurs Babaud de La Chaussade, le comte de Marcy, le comte de Berthier et le sieur de La Belouze, pour

leur contribution au curement de la partie de la fausse rivière de Nièvre, il a été convenu que ledit sieur Babaud de La Chaussade payerait moitié de ce curement, le comte de Berthier un quart, le comte de Marcy un huitième, et ledit sieur de La Belouze un autre huitième ; qu'il existe pareillement, tant à la châtellenie de Narcy qu'à la table de marbre, divers procès, pour délits commis dans les bois usagers de ladite terre de Narcy ; lesdits seigneurs commissaires obligent Sa Majesté de faire, dans un an du jour de ce contrat, option de poursuivre ou de renoncer à l'effet du procès relatif à l'anticipation faite par ledit sieur comte de Marcy, de celui concernant la réversion bordelière contestée par le sieur Gestat, et de ceux pour délits commis dans les bois usagers, pour, au premier cas, ledit sieur de La Chaussade être et demeurer déchargé de toute demande en recours et garantie ; et, dans le cas contraire, poursuivre en son nom, à ses risques, périls et fortune, et à son profit, l'effet desdites demandes.

ART. XII.

Dans le cas où le sieur Morin parviendrait à faire rescinder le contrat de vente de la terre d'Ouvrault, ledit sieur Babaud de La Chaussade promet et s'oblige de restituer à Sa Majesté le prix de ladite terre, d'après le contrat d'acquisition qui lui en a été passé ; lesdits seigneurs commissaires, en leur dite qualité, renonçant à prétendre, sous quelque prétexte que ce soit, aucune autre indemnité ou dommages et intérêts.

ART. XIII.

Le curement de la partie de la fausse rivière de Nièvre ayant été nécessité par un comblement arrivé pendant la jouissance dudit sieur de La Chaussade, il s'oblige de payer, à la première réquisition qui lui en sera faite, la contribution de moitié des frais dudit curement, à laquelle il s'est soumis par la convention verbale faite entre lui, le sieur comte de Marcy, le sieur de La Belouze et le sieur comte de Berthier.

ART. XIV.

Les fruits et revenus desdites terres et seigneuries, ainsi que les fabrications desdites forges et fourneaux, appartiendront à Sa Majesté, à compter dudit jour 1^{er} octobre dernier, pour quoi, en tant que besoin serait, ledit sieur de La Chaussade en fait par ces présentes à Sa Majesté toutes ventes, cession et transport nécessaires.

ART. XV.

Cette vente est faite à la charge des devoirs féodaux et droits domaniaux dont lesdits biens pourraient être tenus pour l'avenir seulement, et dont ledit sieur Babaud de La Chaussade déclare faire la remise pour tous ceux qui le concernent, relevant de lui tant en arrière-fief qu'en roture ; lesdits seigneurs commissaires chargeant Sa Majesté de ceux qui peuvent être dus à des seigneurs particuliers.

ART. XVI.

Lesdits seigneurs commissaires obligent Sa Majesté de faire payer annuellement, à compter dudit jour 1^{er} octobre dernier, une rente de quatre cent quarante-quatre livres, due au chapitre de Nevers, sur la terre de Guérigny ; la rente en grains due à la cure de Frasnay-les-Chanoines ou de Saint-Aubin, évaluée, suivant le prix commun des grains, à quatre-vingt-dix livres ; trois cent quatre-vingt-six livres de rentes, dues sur le logis de la Croix-d'Or, acquis comme objet de convenance pour les forges de Cosne ; trois cent dix livres de rentes directes et cens dus sur lesdites forges, et cinq cents livres ou environ de cens, directes ou rentes dus à divers seigneurs sur lesdites terres ; lesquels cens, rentes et charges seront acquittés à l'avenir, même audit sieur de La Chaussade, pour les portions qu'il en aurait remboursées, par le régisseur qui sera établi à l'exploitation desdits biens, et du produit d'iceux sur les ordon-

nances de mondit sieur Chardon, commissaire de Sa Majesté, à ce député ; et dans le cas où les cens, directes ou rentes seigneuriales annuelles excéderaient ladite somme de cinq cents livres, évaluation faite d'après les mercuriales des dix dernières années, ledit sieur Babaud de La Chaussade sera tenu et obligé de payer à Sa Majesté la somme principale à laquelle se trouvera monter ledit excédant, qui sera évalué en capital au denier trente pour les directes, au denier vingt-cinq pour les rentes foncières, et au denier vingt pour les rentes rachetables.

ART. XVII.

Enfin, outre toutes les dettes, charges, clauses et conditions ci-dessus, que lesdits seigneurs commissaires obligent Sa Majesté, et que ledit sieur vendeur s'oblige, chacun en ce qui les concerne, d'accomplir et exécuter en tout leur contenu, la présente vente est faite moyennant le prix et somme de deux millions cinq cent mille livres, que lesdits seigneurs commissaires obligent Sa Majesté de faire payer, savoir :

1^o Cent sept mille sept cent cinquante livres le 1^{er} juillet 1782;

2^o Pareilles cent sept mille sept cent cinquante livres au 1^{er} octobre audit an 1782;

3^o Cent quarante mille quatre cent trente-sept livres deux sous deux deniers le 1^{er} janvier 1783 ;

4^o Pareilles cent quarante mille quatre cent trente-sept livres deux sous deux deniers le 1^{er} juillet de la même année 1783.

Formant lesdites quatre sommes celle de quatre cent quatre-vingt-seize mille trois cent soixante-quatorze livres quatre sous quatre deniers, que lesdits seigneurs commissaires obligent Sa Majesté d'employer à libérer ledit sieur vendeur envers ses créanciers par obligations particulières, compris et dénommés dans la première partie d'un état de créanciers écrit sur une feuille de papier non marquée, lequel est à sa réquisition demeuré ci-annexé, après avoir été, desdits seigneurs commissaires et de lui, signé et paraphé en présence des notaires sous-

signés ; auxquels créanciers composant la première partie dudit état ledit sieur vendeur fait desdites quatre cent quatre-vingt-seize mille trois cent soixante-quatorze livres quatre sous quatre deniers, toute cession, transport et délégation nécessaires pour les toucher aux époques ci-dessus fixées, à compte et en déduction du prix de la présente vente.

5° Quatre cent quarante-un mille quatre-vingt-trois livres douze sous huit deniers trois ans après la paix ;

6° Pareilles quatre cent quarante-un mille quatre-vingt-trois livres douze sous huit deniers six ans après la paix ;

7° Autres quatre cent quarante-un mille quatre-vingt-trois livres douze sous huit deniers neuf ans après la paix.

Lesquelles trois dernières sommes forment ensemble celle de un million trois cent vingt-trois mille deux cent cinquante livres dix-huit sous un denier, que lesdits seigneurs commissaires obligent Sa Majesté d'employer au remboursement des créanciers dudit sieur de La Chaussade, à constitution de rentes, compris et dénommés dans la seconde partie dudit état ci-dessus annexé ; auxquels créanciers ledit sieur vendeur fait desdits un million trois cent vingt-trois mille deux cent cinquante livres dix-huit sous un denier, toute cession, transport et délégation nécessaires pour les toucher aux époques ci-dessus fixées, aussi en déduction du prix de la présente vente.

8° Cent mille livres le 1^{er} janvier 1787 ;

9° Cent mille livres le 1^{er} janvier 1788 ;

10° Cent mille livres le 1^{er} janvier 1789 ;

11° Cent mille livres le 1^{er} janvier 1790 ;

12° Cent mille livres le 1^{er} janvier 1791 ;

13° Cent mille livres le 1^{er} janvier 1792 ;

14° Et enfin les quatre-vingt mille trois cent soixante-quatorze livres dix-sept sous sept deniers restants, le 1^{er} janvier 1793.

Formant lesdites sept dernières sommes, celle de six cent quatre-vingt mille trois cent soixante-quatorze livres dix-sept sous sept deniers, appartenant audit sieur de La Chaussade, auquel lesdits seigneurs commissaires obligent Sa Majesté de

les payer ou à ses héritiers et ayants-cause, aux époques ci-dessus fixées pour le restant du prix de la présente vente ; revenant lesdites sommes de quatre cent quatre-vingt-seize mille trois cent soixante-quatorze livres quatre sous quatre deniers d'obligations déléguées, un million trois cent vingt-trois mille deux cent cinquante livres dix-huit sous un denier de constitutions aussi déléguées, et six cent quatre-vingt mille trois cent soixante-quatorze livres dix-sept sous sept deniers de fonds libres, à celle première de deux millions cinq cent mille livres montant du prix principal de la présente vente.

ART. XVIII.

Au moyen du paiement que lesdits seigneurs commissaires viennent d'obliger Sa Majesté de faire en l'acquit dudit sieur de La Chaussade, de ladite somme de un million trois cent vingt-trois mille deux cent cinquante livres dix-huit sous un denier à ses créanciers, de rentes constituées, lesdits seigneurs commissaires obligent Sa Majesté de payer auxdits rentiers les arrérages de leur rente, à commencer dudit jour 1^{er} octobre 1780, sur le pied qu'elles sont présentement dues, et ce savoir : pour le quartier échu le 1^{er} janvier dernier, incessamment, et ensuite de six mois en six mois, aux semestres accoutumés, dont le premier échoira le 1^{er} juillet prochain, lesquels arrérages seront payés à la caisse de la régie à Paris, sur les ordonnances de mondit sieur Chardon, comme aussi de payer dans les mêmes époques et de la même manière audit sieur de La Chaussade, à compter du même jour, les intérêts sur le pied de cinq pour cent, sans retenue des impositions royales subsistantes actuellement et de celles qui pourraient être établies dans la suite, de ladite somme de quatre cent quatre-vingt-seize mille trois cent soixante-quatorze livres quatre sous quatre deniers d'obligations particulières dudit sieur de La Chaussade ci-dessus déléguées, et avec retenue des impositions ordinaires, desdites six cent quatre-vingt mille trois cent soixante-quatorze livres dix-

sept sous sept deniers de fonds libres ; lesquels arrérages et intérêts diminueront au fur et à mesure des remboursements que Sa Majesté fera faire à compte sur le prix de la présente vente, aux époques ci-dessus fixées ; et dans le cas où ledit sieur de La Chaussade serait obligé de rembourser aucunes des rentes ci-dessus déléguées, lesdits seigneurs commissaires obligent Sa Majesté de lui tenir compte des intérêts des capitaux desdits remboursements, sur le pied de cinq pour cent, avec retenue des impositions royales qui auront cours alors.

ART. XIX.

Dans le cas où il se trouverait quelques portions desdits biens présentement vendus frappées de douaire, substitutions ou autres droits non remboursables, il est convenu que Sa Majesté en conservera le montant entre ses mains sur les derniers paiements des fonds libres revenants audit sieur Babaud de La Chaussade, jusqu'à l'ouverture desdits droits qui donneront lieu à ladite retenue, et en en payant par Sa Majesté les intérêts tels qu'ils ont été ci-dessus stipulés pour les fonds libres.

ART. XX.

Pour plus de sûreté de la présente vente, ledit sieur Babaud de La Chaussade s'oblige de la faire ratifier par ceux de ses enfants, petits-enfants ou héritiers qui pourraient avoir des répétitions à exercer du chef de leurs mères, et ce dans six mois, à compter de ce jourd'hui, sauf à faire réitérer ladite ratification à leur majorité, si aucun d'eux était encore mineur.

ART. XXI.

Ledit sieur Babaud de La Chaussade remettra ci-après tous les titres de propriété, pièces et autres actes qu'il a en sa possession concernant lesdits biens.

ART. XXII.

Au moyen de l'époque rétroactive de la présente vente, faite pour jouir par Sa Majesté à compter du 1^{er} octobre 1780, il sera rendu compte par ledit sieur de La Chaussade, tant activement que passivement, à mondit sieur Chardon, en sa qualité de commissaire de Sa Majesté, nommé par ledit arrêt du conseil du 23 février dernier, des fabrications des fourneaux et forges, produits des domaines et dépendances quelconques, faites depuis ledit 1^{er} octobre 1780, ainsi que des produits qui ont pu résulter des ventes qui ont pu avoir été faites d'objets provenant desdites fabrications, ainsi que du produit desdits domaines, pour iceux appartenir à Sa Majesté, qui fera état audit sieur de La Chaussade des sommes actives et passives par lui employées pour opérer lesdites fabrications et produits; le tout suivant les registres et états en bonne forme, tenus par ledit sieur de La Chaussade ou ses commis et préposés, lesquels seront à cet effet représentés audit sieur commissaire en temps et lieu.

ART. XXIII.

Sous la foi de la pleine et entière exécution de toutes les charges, clauses et conditions ci-dessus, à la sûreté et garantie desquelles lesdites terres, seigneuries, fiefs, domaines et biens présentement vendus demeurent par privilège expressément réservés, affectés, obligés, hypothéqués, ledit sieur de La Chaussade, sous les promesses et garanties ci-dessus exprimées, cède et transporte à Sa Majesté tous les droits de propriété et autres droits, noms, raisons et actions qu'il a et peut avoir desdites terres, seigneuries, fiefs, domaines et biens présentement vendus, même tous droits rescindants et rescisoires, même sans garantie à l'égard de ces derniers droits, dessaisissant, voulant, constituant procureur le porteur, donnant pouvoir.

*

ART. XXIV.

Propriétés desdites terres, seigneuries, fiefs, domaines et biens présentement vendus en la personne de M. de La Chaussade, et remise des pièces au soutien de ladite propriété.

1° Extraits ensuite les uns des autres de l'inventaire fait après le décès de dame Marie-Anne Duru, décédée épouse de Jacques Masson, sieur de Guérigny, directeur général des finances du duc de Lorraine, par M^e Linacier, notaire à Paris, le 23 mai 1732, constatant que défunte dame Marie-Anne-Jacqueline Masson, sa fille, lors demoiselle mineure, depuis épouse dudit sieur de La Chaussade, était seule et unique héritière de ladite dame sa mère; de sentence de tutelle et acte d'acceptation relatif audit inventaire; du contrat de mariage desdits sieur et dame de La Chaussade passé devant ledit M^e Linacier, notaire à Paris, le 4 mars 1734; de l'inventaire fait après le décès dudit Jacques Masson par ledit M^e Linacier, notaire, et son confrère, le 26 juin 1741; de sentence de tutelle et acte d'acceptation relatif audit inventaire; d'un acte passé devant M^e Sylvestre, qui en a gardé minute, et son confrère, notaires à Paris, le 16 novembre audit an 1741, dûment insinué, par lequel dame Marie Boesnier, seconde femme dudit sieur Jacques Masson, écuyer, seigneur de Guérigny, premier commis du contrôleur général des finances, et avant, veuve en premières noces du sieur Jean Babaud, intéressé dans les fournitures des bois de la marine; a renoncé à la communauté des biens qui avait été entre elle et ledit sieur Masson, son second mari; d'une sentence du Châtelet du 21 novembre 1741, qui a élu ledit sieur de La Chaussade tuteur *ad hoc* de ladite dame son épouse, pour renoncer tant à la succession dudit sieur Masson, son père, qu'à la communauté des biens qui avait été entre lui et ladite dame sa seconde femme; dudit acte de renonciation passé devant ledit M^e Sylvestre, notaire, et son confrère, en minute, le 22 novembre 1741, insinué par Thierry, le 24 desdits mois et an; d'un acte passé devant ledit M^e Sylvestre, notaire, contenant liquidation de créance, tran-

saction et transport par ladite dame audit sieur de La Chaussade, de ses droits et créances sur la succession de son mari ; des lettres de rescision prises par ladite dame de La Chaussade contre sa renonciation à la succession dudit sieur Masson, son père, expédiées en la chancellerie du palais, à Paris, le 9 janvier 1743, collationnées, signées, scellées et insinuées le 12 desdits mois et an ; d'autres lettres du même jour 9 janvier 1743, collationnées, signées, scellées et insinuées le 12, de bénéfice d'inventaire, prises par ladite dame de La Chaussade dans la succession dudit sieur Masson, son père, dont elle est restée seule héritière au moyen de la renonciation ci-après dudit sieur son frère consanguin ; d'une sentence du Châtelet du 19 janvier 1743, qui a nommé le sieur Manj'in tuteur de ladite dame de La Chaussade, à l'effet de l'entérinement desdites lettres de rescision de la sentence d'entérinement desdites lettres, du 16 février 1743 ; d'une autre sentence du 18 des mêmes mois et an, d'entérinement desdites lettres de bénéfice d'inventaire ; d'une autre sentence dudit Châtelet du 1^{er} mars 1743, par laquelle ladite dame veuve Masson a été élue tutrice du sieur Alexandre-Frédéric-Jacques Masson, son fils du second lit ; de la renonciation dudit mineur à la succession dudit sieur son père, passée devant ledit M^e Sylvestre, notaire, le 6 mars 1743, insinuée le 8 desdits mois et an ; d'un autre acte passé devant M^e Magnier et son confrère, notaires à Paris, le 7 septembre 1755, contenant liquidation de légitime et transaction entre ladite veuve Masson, en sa qualité de tutrice dudit sieur son fils mineur, et ledit sieur de La Chaussade, ès noms ; de deux actes de ratification étant ensuite, des 17 septembre 1755 et 5 mai 1766 ; de l'inventaire fait après le décès de ladite dame de La Chaussade, par ledit M^e Sylvestre, notaire, qui en a minute, et son confrère, le 18 juin 1744 et jours suivants, constatant qu'elle n'a laissé que trois enfants ; du contrat de mariage de l'un deux, demoiselle Antoinette-Rosalie Babaud de La Chaussade, avec M. Goujon de Gasville d'Yville, capitaine au régiment colonel-général, passé devant ledit M^e Magnier, notaire à Paris, et son confrère, le 5 avril 1742 ; de celui d'un autre des trois enfants,

demoiselle Cécile Babaud de La Chaussade, avec M. le marquis de Guiry, passé devant ledit M^e Magnier, notaire, et son confrère, le 29 février 1756; d'un acte de liquidation et convention passé devant ledit M^e Magnier, le 10 novembre 1761, entre ledit sieur Babaud de La Chaussade et M. Jean-Pierre Babaud de Guérigny, son fils et troisième enfant; d'une quittance ensuite, du 13 février 1764, donnée par ledit sieur de Guérigny audit sieur son père, de la renonciation faite par ledit sieur de Guérigny à la communauté des biens entre lesdits sieur et dame ses père et mère; d'un acte contenant traité et convention passé devant ledit M^e Magnier, notaire, le 13 février 1764, par lequel ledit sieur de Guérigny, dans les qualités y exprimées, a cédé audit sieur son père tous ses droits dans la succession de ladite dame sa mère et autres dont a été ci-dessus parlé; d'une quittance ensuite, du 10 novembre 1765; d'un compromis des 3 et 12 juin 1769, contrôlé et annexé à la sentence arbitrale ci-après énoncée, entre ledit sieur Babaud de La Chaussade, ledit sieur de Gasville d'Yville, tuteur de ses deux enfants mineurs et de ladite dame son épouse, et ledit sieur marquis de Guiry, tuteur de ladite demoiselle sa fille et de ladite dame son épouse, par lequel ils ont nommé M^{rs} Gillet et de Lambon, anciens avocats au Parlement, pour régler et liquider à l'amiable les comptes qui étaient à faire entre eux et juger toutes les contestations qui pourraient s'élever à ce sujet, circonstances et dépendances; d'un acte de prorogation dudit compromis, du 2 septembre 1769, dûment contrôlé; d'une sentence arbitrale intervenue sur ledit compromis, le 14 avril précédent, reçue par ledit M^e Magnier, notaire, et son confrère; d'un nouveau compromis entre les mêmes, du 22 mai 1770, dûment contrôlé; d'une autre sentence arbitrale reçue par ledit M^e Magnier, notaire, et son confrère, le 8 août 1770, qui a adjugé audit sieur de La Chaussade les droits desdites demoiselles ses filles, sus-nommées, dans la succession de ladite dame leur mère, et autres susénoncés en faveur et considération des dots constituées par ledit sieur de La Chaussade auxdites demoiselles ses filles par leur contrat de mariage ci-dessus énoncé; et enfin d'un acte

d'adhésion à ladite dernière sentence arbitrale par ledit sieur Babaud de La Chaussade, et par les deux enfants majeurs desdits sieur et dame de Gasville d'Yville, passé devant M^e Alleaume, successeur dudit M^e Magnier, et l'un des notaires soussignés, le 12 mars 1780, ensuite de la dernière sentence arbitrale.

2^e Extraits ensuite les uns des autres du contrat de mariage d'entre ledit sieur Babaud de La Chaussade et demoiselle Anne-Rose Le Comte de Noisan, sa seconde femme, passé double à Rouen, sous signatures privées, le 24 mai 1746, dont un double a été contrôlé à Rouen le 8 juin suivant, et a été reconnu et déposé à M^e Laideguive, notaire à Paris, par acte de 8 juin audit an 1746, dont une expédition a été insinuée le 22 mai 1778; dudit acte de reconnaissance susdaté du contrat de mariage de M. le comte de Berthier avec mademoiselle de La Chaussade, fille du second lit dudit sieur de La Chaussade, passé devant Gourjon, notaire à Nevers, et son confrère, le 25 novembre 1765, contrôlé et insinué le 28 desdits mois et an; et d'un acte passé devant ledit M^e Alleaume, notaire, et son confrère, le 14 mai 1777, contenant liquidation et transaction entre ledit sieur de La Chaussade et les enfants de son second mariage.

3^e Une liasse de six pièces concernant ladite terre de Guérigny, quisont :

La première, copie informe d'un contrat passé devant M^e Linacier et son confrère, notaires à Paris, le 11 octobre 1722, insinué à Nevers le 27 juillet 1722, de vente par MM. et demoiselle de Lange, audit sieur Jacques Masson, de ladite terre et seigneurie de Guérigny et dépendances;

La seconde, la grosse du décret volontaire poursuivi par ledit sieur Masson sur ladite acquisition, aux requêtes de l'Hôtel, adjugé le 9 juin 1739;

La troisième, expédition d'un contrat passé devant Goussot, notaire à Nevers, le 14 juin 1736, contrôlé et insinué le 27 desdits mois et an, de vente par le fondé de procuration de M. l'abbé Berger du Bouchat audit sieur Masson, d'un domaine situé paroisse de Guérigny; appelé de Frélinerie;

La quatrième, expédition d'un acte de ratification de ladite vente par ledit sieur abbé du Bouchat, passé devant ledit M^e Goussot, notaire à Nevers, le 26 juin 1736, contrôlé;

La cinquième est un extrait mortuaire dudit sieur abbé du Bouchat, tiré des registres de l'église de Nevers, à la date du 1^{er} novembre 1767;

Et la sixième est une déclaration informe des héritages du domaine de Guérigny.

4^e Deux pièces ensuite l'une de l'autre, concernant la terre de Villemenant, qui sont copies informes d'un contrat de vente de ladite terre par M. le baron de Lange audit sieur de La Chaussade, passé devant ledit M^e Magnier, notaire, et son confrère, le 5 mars 1750, insinué à Nevers le 26 mai suivant, et d'un acte de ratification de ladite vente par Mme la baronne de Lange du 13 février 1753.

5^e Une liasse de quatre pièces concernant la terre de Narcy, qui sont :

La première, expédition d'un contrat passé devant Descolons, notaire à Guérigny, en présence de témoins, le 22 octobre 1755, contrôlé et insinué, de vente par MM. de Pagany audit sieur Babaud de La Chaussade, d'un sixième de ladite terre de Narcy, Rue-des-Fourneaux et dépendances;

La seconde, copie informe d'un autre acte passé devant ledit M^e Magnier, notaire, le 27 mars 1756, contenant aussi vente par le sieur Capitain de Varenne audit sieur Babaud de La Chaussade d'un sixième de ladite terre de Narcy et dépendances, que ledit sieur de Varenne avait acquis du sieur de Pagany-Ducry;

La troisième, copie informe d'un autre acte passé devant, notaire à Nevers, le 5 octobre 1756, demeuré audit sieur Descolons, contenant transaction entre ledit sieur de La Brosse et ledit sieur de La Chaussade, par laquelle ce dernier est devenu propriétaire de la totalité de ladite terre de Narcy, Rue-des-Fourneaux et dépendances;

Et la quatrième est une copie collationnée d'un contrat d'ac-

quisition de portion de la même terre du 7 janvier 1756, plus particulièrement énoncé en ladite transaction.

6° Concernant le fief de Berlière ; l'expédition en parchemin d'un contrat passé devant M^e Courtois, notaire à La Charité-sur-Loire, et son confrère, le 18 octobre 1751, de vente par la dame veuve du sieur Moineo de Palluo audit sieur de La Chaussade de trois pièces de terre de bois-taillis situées en la paroisse de Narcy : la première appelée Berlière, et toutes trois plus particulièrement énoncées audit acte, ensuite de laquelle expédition est celle d'un acte de ratification par ladite dame de Palluo du 5 juin 1752.

7° Concernant la terre de Frasnay, Vingeux et Pallissonnet ; expédition d'un contrat passé devant M^e Brochant et son confrère, notaires à Paris, le 3 février 1742, de vente par les syndics et directeurs des créanciers unis de M. le marquis de Mortangis audit sieur Babaud de La Chaussade, des forges et domaines de Vingeux, Pallissonnet et héritages en dépendant.

8° Concernant la terre de Meurs ; l'expédition en parchemin d'un contrat passé devant ledit M^e Magnier, notaire, et son confrère, le 8 avril 1752, insinué et ensaisiné, de vente de ladite terre et dépendances par les sieur et dame Gascoing audit sieur de La Chaussade.

9° Concernant Frasnay et La Douée ; une liasse de quatre pièces, qui sont :

La première, expédition en papier d'un contrat passé devant Courtois et son confrère, notaires à La Charité-sur-Loire, le 2 mars 1738, insinué, de vente par M. Antoine Bourgoing, écuyer, seigneur de La Douée, ès noms, au sieur Claude Berger, seigneur de Frasnay-les-Chanoines, du château de La Douée, moulin, pièces de terre et dépendances ;

La seconde est expédition en papier d'un autre contrat passé devant Linacier, notaire à Paris, le 4 juin 1741, de vente par ledit sieur Berger et sa femme audit sieur Jacques Masson et à ladite demoiselle Boesnier, son épouse, de ladite terre et seigneurie de Frasnay-les-Chanoines, et de celle de La Douée, circonstances et dépendances ;

La troisième, grosse de décret volontaire poursuivi sur ladite acquisition par ledit sieur de La Chaussade, tant en son nom personnel que comme tuteur de ses enfants mineurs, et ladite demoiselle Masson, sa première femme, fille et héritière dudit sieur Jacques Masson, adjudé aux requêtes de l'Hôtel, le 3 février 1745;

Et la quatrième est copie informe d'un procès-verbal dressé par de Colons et son confrère, notaires à Nevers, le 2 juin 1757, constatant la prise de possession par ledit sieur de La Chaussade desdites terres et seigneuries.

10° Concernant ladite terre de Richerand; expédition en parchemin d'un contrat passé devant ledit M^e Magnier, notaire, et son confrère, le 8 avril 1751, insinué le 12 juin suivant, ensaisiné le 24 septembre de la même année, de vente par M. Louis-Antoine du Creuzet audit sieur Babaud de La Chaussade, de ladite terre et seigneurie de Richerand et dépendances.

11° Concernant ladite terre d'Ouvrault; expédition en parchemin d'un contrat passé devant Lefiot et son confrère, notaires à Nevers, le 18 juin 1751, insinué et ensaisiné à La Charité-sur-Loire, le 10 juillet suivant, de vente par Pierre Morin, aubergiste, et Anne Jeannot, sa femme, audit sieur Babaud de La Chaussade, de la terre, justice et seigneurie d'Ouvrault, circonstances et dépendances.

12° Concernant le fief de Médine, situé dans la ville de Nevers; une liasse de deux pièces, qui sont :

La première, l'original en parchemin d'un brevet du 1^{er} septembre 1751, par lequel M. le duc de Nivernais a concédé audit sieur de La Chaussade, à titre de fief, tout le terrain qui se trouve entre les deux rivières de Loire et de Nièvre, formant triangle;

Et la seconde, un arrêt de la Chambre des comptes de Nevers, du 12 janvier 1754, par lequel ledit sieur de La Chaussade a été reçu à la foi et hommage dudit terrain composant le fief appelé de Médine.

13° Concernant les forges et fenderies de Cosne-sur-Loire; une liasse de trois pièces :

La première est la grosse d'une sentence du Châtelet de Paris, du 20 septembre 1738, intervenue sur le décret volontaire poursuivi sur ledit sieur Jacques Masson et sur le sieur Souchet de Bisseaux, intéressé dans les affaires du roi, de bâtiments, terres, héritages et moulin, le tout sis à Cosne-sur-Loire, et composant lesdites forges et fenderies ; ledit décret poursuivi sur l'acquisition faite par lesdits sieurs Masson et Souchet, par contrat passé devant Daoust, notaire à Paris, le 7 août 1734 ;

La seconde est expédition en parchemin d'un contrat passé devant Sylvestre, notaire à Paris, le 21 avril 1749, ensaisiné et insinué les 10 juillet et 10 octobre suivants, de vente par la demoiselle Boesnier, veuve du sieur Masson, audit sieur de La Chaussade, de la moitié des mêmes bâtiments, terres, héritages et moulin composant lesdites forges et fenderies de Cosne-sur-Loire ;

Et la troisième est expédition en parchemin d'un autre contrat passé devant ledit M^e Magnier, notaire, le 23 avril 1752, de vente par ladite dame veuve Masson, audit sieur de La Chaussade, de l'autre moitié des mêmes biens.

14^e Concernant la maison de la Croix-d'Or ; deux pièces, qui sont :

La première, expédition d'un acte passé devant Saillant, notaire à Cosne, et son confrère, le 8 novembre 1741, par lequel le sieur et dame Burloy ont délaissé aux sieur et dame Asselman le logis de la Croix-d'Or et dépendances, sis à Cosne, moyennant quatre-vingt-dix livres de rente foncière rachetable de dix-huit cents livres, et en outre à la charge des autres rentes énoncées audit acte ;

Et la seconde est expédition en parchemin d'un autre contrat passé devant Breuzard et son confrère, notaires à Cosne, le 28 mars 1764, insinué et ensaisiné, de vente par le sieur Asselin et autres, ès noms, audit sieur de La Chaussade, de ladite maison de la Croix-d'Or et dépendances.

15^e Et concernant les biens de La Vache ; trois pièces, qui sont :

La première, expédition en parchemin d'un contrat passé devant M^e Sylvestre, notaire à Paris, le 27 octobre 1744, ensaisiné, de vente par le sieur Bernot audit sieur de La Chaussade, dudit lieu appelé La Vache et dépendances ;

La seconde est la grosse du décret volontaire poursuivi sur ladite acquisition par ledit sieur de La Chaussade aux requêtes de l'Hôtel, adjugé le 4 juillet 1749 ; .

Et la troisième est expédition d'un contrat originaire des mêmes biens, passé devant Courtois et son confrère, notaires à La Charité-sur-Loire, le 12 février 1740.

Toutes lesquelles pièces ci-dessus énoncées ledit sieur de La Chaussade a présentement remis à mesdits seigneurs commissaires, qui le reconnaissent. Déclarant ledit sieur de La Chaussade que le surplus des biens présentement vendus lui appartient, au moyen d'un très-grand nombre de contrats d'acquisition dont les expéditions sont dans les chartriers des terres, et que les titres et pièces étant dans ces chartriers seront remis à mondit sieur Chardon, commissaire de Sa Majesté.

Car ainsi le tout a été convenu et accordé entre ledit sieur de La Chaussade et lesdits seigneurs commissaires ; et pour l'exécution des présentes, lesdits seigneurs commissaires ont élu domicile en leurs hôtels, ledit sieur de La Chaussade en sa demeure susdite, auquel lieu, nonobstant, promettant, obligeant, renonçant. Fait et passé à Paris, ès hôtels desdits seigneurs commissaires et demeure dudit sieur vendeur, le huitième jour de mars mil sept cent quatre-vingt-un, avant midi, et ont signé ces présentes.

Signé : CHARDON, DEBONNAIRE DE FORGES, BABAUD
DE LA CHAUSSADE, ALLEAUME et DOILLOT.

EXTRAIT

DES REGISTRES DU CONSEIL D'ÉTAT DU 29 FÉVRIER 1781.

Le Conseil d'État, après avoir reproduit textuellement, sur ses registres, le contrat d'acquisition ci-dessus, terminé ainsi :

« Le régime et l'administration desdits établissements, soit pour la partie des domaines, soit pour celle des fourneaux, forges et manufactures qui y sont situés, ainsi que pour l'achat des matières, approvisionnements, marchés et autres opérations quelconques, se feront sous l'autorité du sieur Chardon, que Sa Majesté a établi son commissaire en cette partie, lequel sieur commissaire aura également autorité sur tous les préposés, employés et ouvriers attachés auxdits établissements et pour faire acquisition du mobilier appartenant audit sieur de La Chaussade, étant dans les établissements par lui vendus à Sa Majesté; même passer toutes déclarations et autres actes et contrats nécessaires à la vente et administration desdits objets, le tout sous les ordres du sieur directeur général des finances; attribuant, Sa Majesté, à cet effet, audit sieur commissaire, tous pouvoirs et autorité nécessaires.

» Le sieur Martin-Michel de Sionville, sieur d'Amfreville, sera régisseur pour Sa Majesté et inspecteur général desdits établissements, pour en ladite qualité, et sous les ordres dudit sieur commissaire, diriger l'administration et exploitation desdits domaines, forges et autres manufactures composant lesdits établissements.

» Et feront en outre lesdits sieurs commissaires telles autres stipulations qu'ils croiront convenables aux intérêts de Sa Majesté et à la sûreté de ladite acquisition. Fait au Conseil d'Etat du roi, Sa Majesté y étant, tenu à Versailles, le vingt-troisième jour de février mil sept cent quatre-vingt-un. Signé : Amelot. »

Et en marge de la première page dudit arrêté est écrit :
« Signé, paraphé et annexé à la minute du contrat de vente passé
devant les notaires à Paris, soussignés, ce jourd'hui vingt-hui-
tième mars mil sept cent quatre-vingt-un. Signé : Chardon,
Debonnaire de Forges et Babaud de La Chaussade. »

Collationné aux originaux par nous écuyer, conseiller-
secrétaire du roi, maison-couronne de France et de ses finances.

Pour copie conforme :

Le sous-agent administratif de la marine;

C. CORBIER.

Nevers, le 14 décembre 1869.



UNE EXCURSION

A AUTUN ET AU MONT BEUVRAY

JUILLET 1869.

PREMIÈRE PARTIE.

La Société nivernaise des lettres, sciences et arts s'était transportée, le 12 avril 1868, aux Bordes, à Villemenant et aux forges de Guérigny. Ce charmant voyage, fait en commun, a laissé dans l'esprit de tous ceux qui l'ont accompli les meilleurs souvenirs. Aussi cette année la proposition d'aller visiter le mont Beuvray, en passant par Autun, fut-elle acceptée sans hésitation, avec une multiple espérance : pour les uns (les plus nombreux), d'augmenter leur léger bagage de connaissances archéologiques ; pour les autres, véritables savants, de revoir des lieux déjà parcourus avec plaisir et avec fruit ; et enfin pour tous, de faire, en nombreuse compagnie, une excursion de touristes au milieu des pittoresques montagnes du Morvand.

Le dimanche soir, 25 juillet, chacun fut exact au rendez-vous donné à la gare de Nevers, et bientôt les membres de la Société, qui avaient adhéré à ce voyage, montaient en wagon et se dirigeaient rapidement vers Autun.

Voici les noms des excursionnistes :

Mgr Crosnier, président ; MM. Ernest de Toytot, secrétaire ; Bertin, ingénieur ; l'abbé Boutillier, Daiguson, substitut du

procureur impérial ; Dupont , l'abbé Foucher , aumônier du lycée ; Lubet , chef d'escadron de gendarmerie ; l'abbé Laborde , Achille Millien , de Montrichard , Roubet , juge de paix de La Guerche ; Arthur de Rosemont , le docteur Subert , l'abbé Valois , curé de la cathédrale ; Adolphe de Villenaut , ingénieur civil.

C'est maintenant qu'il nous faut une attention soutenue , si nous voulons distinguer au passage , à mesure que nous nous éloignons de la ville , l'usine de La Pique et la fonderie impériale.

La vapeur a déjà donné au train qui nous entraîne une allure plus rapide , et nous pénétrons dans le faubourg de Mouësse , en songeant à Hippolyte Guérin , qui accomplissait , il y a trente ans , le même parcours. Le poète se trouvait dans une voiture publique traînée par deux ombres de chevaux ; il raconte , dans les impressions de son piteux transport , qu'en franchissant un *Mouësse* , puis *l'autre* , il ne cessa de mangréer contre nos pères qui avaient eu le *courage d'en bâtir deux*.

Il avait ainsi formulé sa prière :

Patron du long faubourg par lequel nous sortons ,
Protégez-nous ; bon saint Étienne ,
De tous accidents préservez
Des voyageurs bien à la gêne ,
Comme vous martyrs des pavés.

Que les temps et les moyens de locomotion sont changés ! Mais ne perdons pas de temps à raconter des anecdotes , car voici l'ancienne maladrerie de Saint-Lazare , le village de Saint-Éloi ; un peu plus loin des fumées d'usine nous annoncent l'établissement métallurgique d'Imphy , placé sur la rive droite de la Loire , à l'embouchure de l'Ixeure , sur laquelle passe la voie ferrée , à quelques mètres de l'endroit où cette petite rivière se jette dans le fleuve.

Après Béard et Lamotte-Farchat , vieux château nouvellement restauré que nous apercevons sur la rive gauche de la Loire , voici le château de Rozière , habitation contemporaine qui s'élève

près du riot de Glénon, ancienne limite des droits féodaux sur la Loire. Nous approchons de Decize; en effet, après un court trajet, nous nous arrêtons un instant à La Charbonnière, où se trouve la gare qui dessert cette dernière ville. La vieille cité, fièrement campée sur son *rocher* (1), avec sa silhouette moyen-âge, rappelle à l'esprit les faits lamentables qui ont attristé son histoire.

Dès que le train a dépassé Decize, la pluie se met à fouetter les vitres, le ciel s'obscurcit progressivement, et, ce n'est que d'une manière incomplète que nous distinguons à notre gauche Cercy-la-Tour. Fours nous apparaît ensuite, et dans les environs nous apercevons les ruines de la chartreuse d'Apponay, fondée en 1185 par Théobald, évêque de Nevers. La nuit est complète lorsque nous pénétrons dans le Morvand par Luzy. Dès ce moment il devient impossible de se rendre compte du paysage; heureusement que le compartiment dans lequel nous nous trouvons recèle un de ces conteurs charmants, dont la verve gauloise, bien connue des membres de la Société, sans doute surexcitée par l'approche de l'ancienne capitale des Éduens, ne tarit pas; et malgré l'obscurité, le temps passe vite à recueillir de sa bouche les légendes et les souvenirs historiques concernant le pays que nous traversons et qu'il a parcouru souvent.

La dernière station avant notre arrivée à Autun est celle d'Étang. L'arrêt que nous y faisons dure une heure, qui, contre l'ordinaire usage en semblable circonstance, s'écoule rapidement à parler des excursions projetées pour le lendemain et le surlendemain.

Enfin, nous arrivons à Autun. Notre groupe s'augmente alors d'un membre de la Société nivernaise: M. Louis Morlon, qui arrive tout exprès de Dijon dans le but de nous rejoindre. A la descente du wagon, notre Président présente successivement chacun de nous à M. G. Bulliot, son collègue de la Société

(1) Pendant la révolution, Decize se nommait Rocher-la-Montagne.

Eduenne qui est venu nous attendre à la gare pour se mettre, dès ce moment, à la disposition des voyageurs et leur servir de guide pendant tout le temps de leur séjour. L'aménité de l'honorable archéologue restera, certainement pour tous, parmi les plus précieux souvenirs du voyage. Le nom de M. Bulliot reviendra souvent sous notre plume pendant le cours de ce récit; disons-le dès le début, il sera toujours tracé avec l'expression de la plus respectueuse sympathie pour la personne et pour le talent du savant Autunois et de la plus vive gratitude pour sa complaisance et son affabilité.

C'est à sa suite que nous montons lentement la rue qui doit nous conduire du chemin de fer au centre d'Autun. Nous pénétrons dans la ville par une immense place, le *Champ de Mars*, dont le nom romain éveille de suite les souvenirs d'autrefois; mais l'heure avancée et l'obscurité complète nous empêchent de faire de plus longues observations sur l'aspect général du pays, et nous remettons au lendemain la possibilité de nous former une idée d'ensemble sur la vieille cité.

Le lundi, à sept heures du matin, notre pérégrination au travers d'Autun débutait sous les meilleurs auspices. La pluie, qui la veille nous avait tenu compagnie pendant une partie du chemin, avait cessé, et la journée nous promettait d'être belle. Notre promenade devait commencer par une visite au *théâtre romain*. Nous nous y rendîmes en traversant la promenade de la Porte-des-Marbres, admirant à notre droite le petit séminaire, entouré de jardins et de charmilles. Cet établissement offre aux regards un aspect grandiose et monumental. Un sentier, tracé à travers champs, nous conduit bientôt à la première étape de notre excursion.

Les ruines du théâtre romain sont situées en dehors des murailles. Le premier aspect suffit aux visiteurs pour leur faire comprendre la destination primitive des vestiges qu'ils ont sous les yeux; et quant à ceux qui ont vu des monuments analogues existant dans d'autres villes anciennes, telles que Rome et Orange, il leur est facile de se convaincre que cette immense construction est une des plus vastes qui subsistent en ce genre,

puisque, d'après les documents locaux (1), elle pouvait donner place à plus de trente-trois mille spectateurs.

On attribue généralement son édification à l'époque de Vespasien. La partie semi-circulaire, où se trouvaient les gradins, maintenant dispersés, est la seule assez bien indiquée pour qu'on puisse se faire une idée exacte de ses dimensions. L'herbe a poussé sur les débris et recouvre la pierre presque partout, excepté particulièrement sur le flanc gauche de l'édifice, où l'on retrouve des traces de voûtes revêtues du *petit appareil romain* caractéristique.

Tout auprès l'on a construit une petite maison destinée à loger un gardien, et dans les parois extérieures de laquelle on a encasté un certain nombre de cippes romains trouvés, pour la plupart, dans les polyandres voisins, et qui sont remarquables par leur conservation parfaite.

Un chemin étroit sépare le théâtre des restes de l'ancien *amphithéâtre*. Tandis que le premier était réservé à la représentation des drames et des tragédies, l'*arène* de ce dernier servait au combat des gladiateurs et au supplice des criminels. « Ce fut là, dit Rosny, dans son *Histoire de la ville d'Autun*, que le boyen Maricus, qui s'était soulevé contre Vitellius, y fut exposé aux bêtes en présence même de cet empereur. »

Les ruines de ces deux monuments sont encadrées dans un magnifique paysage, dont chaque détail est digne de frapper l'esprit du visiteur.

Si, tournant le dos à la ville, le spectateur regarde du côté du levant, il voit d'abord à ses pieds une plaine fertile, où se distingue, sur le bord de la route de Lyon, un établissement industriel, approprié pour la distillation des schistes. Puis, ses yeux se portant successivement à gauche et à droite, il aperçoit d'un côté l'emplacement du polyandre de Saint-Pierre-l'Étrier, et de l'autre, du côté du midi, une pyramide bizarre, d'aspect

(1) *Autun archéologique*, par les secrétaires de la Société Éduenne et de la Commission des antiquités d'Autun. — Autun, chez Michel Dejussieu, 1848.

insolite, connue dans le pays sous le nom de *Pierre-de-Couhard*, attire forcément son attention. Ce monument singulier, sur la description duquel nous nous proposons d'insister plus tard, domine le vaste espace où s'étendait le polyandre qui porte l'appellation significative de *Champ-des-Urnes*.

Par delà cet ancien emplacement funéraire se montrent les hauteurs de *Brisecou*, au-dessus d'une cascade dont la distance nous empêche pour le moment d'apprécier les beautés. La façade blanche d'une élégante villa se détache sur le vert-foncé des châtaigniers, qui forment autour d'Autun un rideau si agréable, et sur lequel la vue aurait plaisir à se reposer plus long-temps. Mais nous sommes sollicités par d'autres curiosités, et nous nous arrachons à la contemplation de ce délicieux horizon, au centre duquel les Romains avaient placé le siège de leurs divertissements favoris, le théâtre, l'amphithéâtre et la *naumachie*. La naumachie servait à la représentation d'un combat naval, qu'on livrait sous les regards d'innombrables spectateurs, sur un immense bassin, rempli à volonté, en peu de temps, au moyen d'écluses formées sur les ruisseaux qui descendent des montagnes de Montjeu (Rosny).

C'est ici le lieu de rapporter une histoire relative à une des montagnes qui circonscrivent l'imposant panorama que nous avons tenté de décrire. La *Coiffe* ou la *Calotte-du-Diable*, tel est le nom bizarre que porte cette portion du pays.

En 1669, Mgr de Roquette, alors évêque d'Autun, voulant construire le grand séminaire, cherchait de tous les côtés les ressources nécessaires à cette entreprise. « Il se présenta à la cour (1), et pria le roi de lui faire l'abandon d'un bois voisin d'Autun, appelé la *Coiffe-du-Diable*, pour faire, disait-il, la charpente de son séminaire. — « Prenez la coiffe et le diable avec, » lui répondit en riant le roi, qui ne connaissait ni la valeur ni la beauté du sacrifice qu'on lui demandait ; mais lorsqu'on lui eut observé que ce bois était un des plus beaux qui fût en

(1) Rosny, *Histoire de la ville d'Autun*, page 264.

France, il dépêcha un courrier qui se rendit à Autun en toute diligence, pour suspendre l'exécution de son ordre ; mais il n'était plus temps. L'adroit prélat l'avait gagné de vitesse : la forêt était déjà abattue lorsque le courrier arriva. ».

Fermons cette longue parenthèse et hâtons-nous d'arriver à la porte Saint-André.

Cette magnifique porte servait d'issue à l'enceinte de la ville, et il est très-probable qu'elle était protégée par des ouvrages de défense actuellement disparus. Elle doit son appellation à une église paroissiale dédiée à saint André, qu'on avait placée autrefois dans une tour flanquée sur le côté gauche de l'édifice, en regardant l'Orient. On pense qu'il existait là, primitivement un temple élevé en l'honneur d'Hercule, dieu tutélaire d'Autun. D'un autre côté, M. Viollet-Leduc, qui a bien voulu, il y a une vingtaine d'années, dresser les plans de restauration de la porte Saint-André, pense qu'elle date, ainsi que la porte d'Arroux, du quatrième ou du cinquième siècle.

Quoi qu'il en soit, c'est un spécimen des plus remarquables de l'architecture romaine. « L'ordre ionique forme son ordonnance. Elle est percée de deux grandes arcades et de deux petites, qui s'ouvrent dans deux avant-corps élégants placés sur les flancs (1). Cette construction supporte une galerie ou travée composée de six arcades sur chaque face du corps principal, et de deux sur chacun des avant-corps, soutenues par des pilastres sans ornements et couronnés par une corniche. »

Le petit appareil romain se voit encore là parfaitement intact, et les gros quartiers de pierre, sauf dans les parties restaurées, y sont posés à sec sans aucun mortier ni ciment.

Nous suivons ensuite l'ancienne muraille romaine, très-bien conservée sur ce côté d'Autun. Pendant que les uns se livrent à des dissertations sur le mode de construction des anciens, d'autres recueillent, sur le chemin, des pierres schisteuses offrant de curieuses empreintes de préle et de fougère.

(1) *Autun archéologique*, p. 146.

Après avoir côtoyé, tout en devisant ainsi, l'ancienne enceinte, nous rentrons en ville par un quartier où plusieurs maisons offrent aux curieux un aspect moyen-âge des plus remarquables. Remontant vers le nord, nous atteignons bientôt la porte d'Arroux.

Ici, comme à la porte Saint-André, l'on se trouve en présence d'un édifice d'un autre âge, dont la construction est bien faite pour remplir d'admiration l'esprit du visiteur.

La porte d'Arroux, « où l'ordre corinthien domine, comporte 19 mètres de largeur sur 17 d'élévation. Elle est percée de deux hautes arcades de 4 m. 16 d'ouverture et de deux petites portes latérales. Une galerie ou travée ornée de dix petites arcades séparées par des pilastres cannelés et surmontés d'une grande et riche corniche corinthienne, couronne l'édifice (1) ».

Ce beau monument, sous lequel passe la route, tire son nom de la rivière d'Arroux, située à ses pieds. Il est placé à l'extrémité d'un pauvre faubourg, dont les habitants, pour célébrer une fête récente, ont planté sur le sommet de la porte un petit sapin, tout fraîchement enrubanné et qui produit sur ces ruines un effet des plus singuliers.

Franchissons la porte, descendons un peu au-delà du pont d'Arroux, et nous serons bien récompensés de notre peine, car de l'emplacement où nous nous arrêterons un instant, nous jouirons d'une perspective des plus attrayantes. Si nous regardons du côté d'Autun, nous voyons l'élégante découpure de la porte d'Arroux se détachant sur les toits écrasés des vieilles maisons moyen-âge, couverts de briques creuses. Puis le cours sinueux de la rivière sollicite nos regards, et c'est un véritable ravissement que de suivre de l'œil ces vieilles murailles dont les pieds baignent dans ces eaux tranquilles.

Si maintenant nous regardons du côté de la campagne, nous admirons un nouvel horizon limité par les montagnes du Mor-

(1) *Autun archéologique*, page 144.

vand, au-dessus desquelles domine le mont Beuvray. Sous nos yeux un spectacle plus rapproché nous attire : c'est la ruine d'un des nombreux temples romains qui s'élevaient autrefois sur le sol d'Autun. Le temple de Janus est situé à quelque distance de là, au milieu d'un champ. Pour arriver au pied de cet imposant débris nous traversons à gué la rivière, heureusement peu fournie en cette saison de l'année, et c'est au moyen de pierres placées de distance en distance que nous gagnons le petit chemin qui conduit tout auprès. L'un de nous ramasse dans ce trajet un débris de marbre blanc qui a été sculpté et sur lequel on trouve encore la trace bien apparente de quelques feuilles.

C'est à sa forme carrée, à défaut de preuves plus authentiques, que le temple de Janus doit cette appellation, car tous les monuments consacrés à ce dieu étaient bâtis sur un plan quadrangulaire. Nous sommes en présence de la partie subsistante d'un édifice beaucoup plus considérable, et, selon les auteurs d'*Autun archéologique* (1) « ce qui reste n'est que la *cella*, haute encore de 24 mètres. Sa forme est rectangulaire et présente environ 17 mètres de côté ; l'épaisseur des murs est de 2 m. 66. On ne remarque aucun vestige d'ornements ni au dedans ni au dehors, et seulement un revêtement en petit appareil. »

Ce colossal monument d'une autre époque est isolé au milieu de la campagne et situé, selon l'usage, à proximité des portes et de la rivière. Cette portion de la banlieue d'Autun occupe l'emplacement de l'ancien fief de la *Genestoisie sous Ostun*, dont le château, maintenant transformé en exploitation agricole, offre aux curieux quelques particularités dignes d'examen. Nous voulons parler d'une tourelle et de plusieurs fenêtres qui fixent un instant l'attention des membres de la Société.

Rentrés dans Autun, une autorisation très-gracieusement accordée nous permet de pénétrer dans la maison du Saint-

(1) Page 160.

Sacrement. Il s'agit de visiter une crypte mérovingienne des plus remarquables. Cette curiosité archéologique consiste principalement dans des chapiteaux qui portent comme ornements *des dents de scie* caractéristiques. Nous ne quittons ce tranquille établissement qu'après avoir admiré les touffes de roses grimpantes qui garnissent, d'une manière si ravissante pour l'œil, les murailles du côté du jardin. Quelques statues de saints, disséminées au milieu de la verdure, donnent à ce tableau un charme de plus.

M. Bulliot nous engage ensuite à venir donner un coup d'œil aux curiosités qu'il a réunies chez lui. Nous répondons avec empressement à cette invitation. Le musée particulier dont le président de la Société Éduenne veut bien nous faire les honneurs donne, par le choix des objets qu'il renferme, une indication des goûts favoris de M. Bulliot et des occupations de prédilection du savant archéologue. Cette précieuse collection occupe plusieurs salles; mais celle des ces pièces qui a, on le voit, sollicité de la part du propriétaire une plus soignée installation est celle où se trouvent les objets romains. Parmi ceux-ci dominent les poteries. On y remarque des lampes romaines, des lampions romains, puis des vases samiens, des vases gaulois, restaurés, les uns et les autres, avec un art merveilleux. A côté se trouvent des amphores et des vases acoustiques. Une place voisine est réservée aux statuettes, parmi lesquelles se distinguent plus particulièrement celles représentant Vénus ou Mercure. Toutes ces richesses archéologiques sont placées et étiquetées avec soin dans des armoires ou sur un immense dressoir, qui est surmonté d'une tête sculptée, en vieux chêne. Des cadres et des montres vitrées abritent diverses curiosités romaines d'usage domestique; on y voit des anneaux, des fibules, des stylets, etc.

Ce q*ue* j*'ai* ajouté une valeur spéciale à tous ces objets, c'est qu'ils ont été tous recueillis à Autun.

Dans une autre chambre, le moyen-âge est représenté par des bahuts et des meubles sculptés d'un travail exceptionnel.

Des coffrets en fer, des tapisseries, des plans de bataille y captivent également l'attention des connaisseurs.

Au pied d'un beau trophée d'armes anciennes, nous remarquons une magnifique statue d'une Vierge à l'enfant dont le visage reflète une expression divine. Pureté du goût, finesse des lignes et conservation parfaite se trouvent réunies dans ce rare morceau de la statuaire au moyen-âge, pour nous le faire admirer. M. Bulliot, qui considère, avec raison, cette statue comme un des bijoux de sa collection, en a fait reproduire plusieurs *fac-simile* en plâtre. Nous avons retrouvé l'un d'eux au musée lapidaire d'Autun.

Des Nivernais ne peuvent visiter un musée sans y chercher des échantillons de céramique. Aussi, est-ce avec un certain plaisir, que nous avons vu là une petite soupière de faïence de Nevers de la belle époque, d'un émail et d'un bleu remarquables. Le sujet qui y est représenté est rendu avec une heureuse délicatesse; c'est une *Madeleine au désert* dont l'exécution ne laisse rien à désirer. Une fontaine, qui porte les marques d'une habile restauration de la part de M. Lhuillier, tient bien sa place au milieu de ces raretés d'un autre genre et d'un autre temps. Des émaux splendides contribuent également à l'ornementation de ce cabinet.

Sur le mur, faisant face à toutes ces merveilles, M. Bulliot a réuni un certain nombre de tableaux qui, par leur choix, indiquent le bon goût de l'amateur éclairé et qui sont comme un reflet des études familières du propriétaire. Voici d'abord une peinture qui représente un jeune Gaulois à la longue chevelure blonde répandue sur les épaules; il est appuyé contre une *pierre salvée*, et il interroge l'horizon d'un œil défiant. Le peintre a-t-il voulu faire revivre sur la toile une sentinelle gauloise veillant sur l'*Oppidum* menacé par l'approche d'une légion romaine? Nous sommes porté à le croire. Plus loin, un petit tableau moderne nous montre un moissonneur aiguisant sa faux. Il est assis au pied d'un *dolmen*, et offre le type de ces descendants des Celtes, dont nous devons voir le lendemain quelques-uns parmi les paysans du Morvand qui condui-

sent leurs chariots à bœufs sur les flancs sinueux du Beuvray.

A côté de ces peintures se trouvent des gravures qui représentent ces mêlées gigantesques où les Gaulois défendaient pied à pied le terrain de la patrie contre l'envahisseur romain. M. Bulliot communique ensuite aux connaisseurs des monnaies recueillies au Beuvray. Elles sont exclusivement gauloises et présentent, par conséquent, un vif intérêt historique.

Nous quittons la maison de M. Bulliot enchantés de l'emploi de notre matinée, et, après avoir passé devant la magnifique grille du collège, nous regagnons l'hôtel où nous devons prendre des forces nouvelles pour les excursions et les visites que nous avons à faire dans le courant du jour.

A midi et demi, nous montons l'escalier monumental de l'hôtel de ville, et nous entrons dans la salle où la *Société Éduennet* tient habituellement ses séances. La réunion se compose de MM. Bulliot, *président*; de Charmasse, *vice-président*; H. Abord, Berger fils, le comte d'Espiès, Chandelux, Dejussieu, Louis Lagoutte, le vicomte de Louvancourt, Malo, l'abbé Lacreuse, A. Rérolle, Roidot, procureur impérial; l'abbé Viollot, et A. de Charmasse, *secrétaire*.

M. de Surigny, membre de l'Académie de Macon, correspondant de la Société Éduenne, assiste également aux travaux de la savante assemblée.

Les excursiounistes, dont le nombre s'élève maintenant à dix-huit, en raison de l'adjonction de M. l'abbé Delost, arrivé le matin même au milieu de nous, occupent bientôt les places qui leur sont réservées, et la séance débute par une allocution de M. Bulliot. Mais avant de commencer son discours, l'honorable archéologue, au nom et comme président de la Société Éduenne, offre courtoisement le fauteuil de la présidence à Mgr Crosnier, qui accepte, en remerciant pour l'honneur qui lui est fait.

Voici les paroles de bienvenue qui nous sont alors adressées, et que nous sommes heureux de reproduire ici :

« Messieurs, je me fais l'interprète de mes collègues présents et absents en vous remerciant de la visite que vous nous faites aujourd'hui. Plusieurs d'entre nous se rappellent l'accueil fraternel qu'ils reçurent au congrès de Nevers et les leçons fructueuses qu'ils y recueillirent. Ils se félicitent de revoir aujourd'hui, comme alors, à votre tête un de ces hommes fidèles jusqu'à la fin à leur sillon, dont l'activité et l'exemple entretiennent la jeunesse d'une Société.

» Nous avons parcouru ensemble les ruines d'*Augustodunum*. L'empreinte du génie romain vous a frappés dans ces grands monuments, moins dégradés par l'âge que par l'homme, et qu'une sollicitude plus éclairée eût préservés, pour l'honneur de notre cité

» Nous visiterons demain les ruines de Bibracte, et, à deux jours de distance, vous pourrez comparer les œuvres des deux races dont nous sommes issus, juger deux civilisations dont on a trop souvent confondu le caractère, les arts, les institutions. Sur le sommet du Beuvray, une vieille voie celtique partage l'*Oppidum* et sépare nos deux départements. Cette limite, loin de nous diviser, nous rapproche en nous permettant de nous tendre la main au centre national du pays éduen. Un même sentiment nous conduit dans cette patrie commune où l'histoire place nos plus anciens souvenirs : il nous rappellera que sur ses deux versants la Société Nivernaise et la Société Eduenne travaillent à la même œuvre de conservation et de restauration.

» Vous trouverez au Beuvray un autre témoin de notre union : la croix de Saint-Martin. C'est le congrès de Nevers qui en fournit la première pierre, il y a vingt ans, et qui consacra par l'érection de ce monument une importante tradition du passage du grand apôtre dans ce pays.

» Puisque le berceau de notre nationalité est indivis, permettez-moi d'emprunter un mot prononcé dans une autre assemblée pour, au nom de l'hospitalité et au nom de l'histoire, vous dire qu'à *Augustodunum* comme à *Bibracte*, Messieurs, vous êtes chez vous. »

Un accueil aussi bienveillant ne pouvait rester sans réponse, et Mgr Crosnier, se faisant l'interprète de tous, adresse à M. Bulliot quelques phrases de gratitude, qui sont l'expression de la pensée générale. L'auteur de l'*Hagiologie nivernaise* conserve la parole et raconte alors une légende tirée d'une *Vie de saint Martin de Tours*, publiée par M. Bourassé, et relative à ce fameux *Pas de l'Ane* que l'on trouve au Beuvray, comme dans tous les lieux parcourus par le grand apôtre de la Gaule. Durant le cours de ses pérégrinations apostoliques, saint Martin, gravissant une haute montagne, avait demandé à un habitant du pays l'eau nécessaire à abreuver sa modeste monture, et il n'avait obtenu qu'un brutal et grossier refus. Poursuivant sa route, il avait fait la rencontre d'une femme qui, plus compatissante, avait acquiescé aux vœux du saint évêque. Alors saint Martin avait adressé au ciel sa prière, et bientôt une source abondante était sortie du rocher même sur lequel l'âne s'était arrêté, et depuis ce temps la pierre avait conservé l'empreinte de ses pas (1).

» A cette occasion, M. Anatole de Charmasse a ajouté qu'il avait vu dans la paroisse de Montigny-sur-Canne, au diocèse de Nevers, une pierre, dite de saint Martin, dans laquelle il existe quatre trous pleins d'une eau qui, suivant l'affirmation des habitants du pays, ne tarit jamais (2) ».

La question du Beuvray étant de circonstance, M. l'abbé Boutillier, qui travaille en ce moment au classement des archives communales de Nevers, donne lecture du passage suivant d'un compte de Philibert Poinbœuf, receveur de la ville, en date du 30 novembre 1455 :

« A honorable homme et sage Guillaume Le Freppier, bourgeois de Nevers, 100 sols tournois pour dix aunes de *bureau*, au prix de dix sols tournois l'aune, lequel drap a été baillé à

(1) *Écho de Saône-et-Loire*, n° 66, du 7 août 1869. Compte rendu par M. A. de Charmasse.

(2) *Écho de Saône-et-Loire*, loco citato.

frère Pierre Chambon, gardien du couvent des Cordeliers de Beuvray, et donné en aumosne pour vestir aucuns des religieux dudit couvent, en faveur de ce que ledit frère Chambon, depuis huit mois en ça, a fait en cette ville, à deux voyaiges, vingt et un sermons. »

A la suite de cette communication, M. Bulliot continue la lecture d'un mémoire sur les fouilles exécutées au mont Beuvray en 1868. La description des sépultures trouvées au Beuvray a fourni à M. Arthur de Rosemont l'occasion de signaler une sépulture gauloise, d'une nature particulière, découverte entre Corbigny et Saint-Révérien (1). Ces sépultures, d'un genre tout à fait inconnu jusqu'ici, sont composées seulement de sections de troncs d'arbres creusés et enfouis dans le sol. Rien ne les accompagne, ni ornements, ni armes, ni objets d'aucune sorte. Elles sont de la plus haute antiquité, car le bois ainsi que les squelettes sont, en partie, silicifiés. Elles méritent une sérieuse attention de la part des amis de nos antiquités préhistoriques. En se fondant sur un rapprochement que lui suggèrent les fouilles de Bibracte et le mémoire du savant M. Bulliot, M. de Rosemont pense que ces tombeaux pourraient être rapportés aux premières populations gauloises arrivées dans nos pays.

Avant de quitter la séance, M. Achille Millien, notre poète Nivernais, reçoit des mains de M. Bulliot le diplôme de membre de la Société Éduenne, et il regagne sa place au milieu d'un murmure flatteur de la part de ses amis.

La Société Éduenne, qui depuis l'année 1836 a su justifier sa devise : *Vetus bonarum artium sedes*, la Société Éduenne, dis-je, a toujours de nombreux sujets d'étude, et l'ordre du jour est loin d'être épuisé lorsque, par une attention délicate, pour permettre aux voyageurs nivernais de visiter les monuments de la ville, la séance fut levée à deux heures et demie.

Sans sortir de l'hôtel de ville, nous acceptons avec empressement la proposition de parcourir les musées, et c'est en compa-

(1) Anatole de Charmasse.

gnie d'un certain nombre de membres de la Société Éduenne que nous sommes dirigés, par M. Bulliot, dans les différentes salles. Nous nous arrêtons successivement au musée de peinture, où nous remarquons plusieurs tableaux destinés à perpétuer le souvenir des principaux faits d'armes du général Changarnier, que la cité d'Autun est justement fière de compter au nombre de ses enfants. L'illustre maréchal Mac-Mahon, fils d'un médecin autunois, jouit aussi du glorieux privilège de voir ses belles actions occuper une place d'honneur dans le musée de sa ville natale. L'artiste a placé l'héroïque soldat, calme et triomphant, sur les débris fumants de la tour Malakoff. Là se trouvent également un certain nombre de tableaux d'Adrien Guignet, peintre remarquable, mort à trente-sept ans, dans tout le développement d'un talent qui avait pris naissance et s'était promptement accru au milieu des sites de cette partie du Morvand.

Pressés par le temps, nous nous hâtons de parcourir le *musée d'archéologie*, si riche en débris romains de toutes sortes, et nous traversons ensuite le *musée d'histoire naturelle*. Ici nous donnons un rapide coup d'œil à une collection exceptionnelle d'oiseaux empaillés, et ceux d'entre nous auxquels la science géologique est familière, trouvent à foison de rares échantillons de fossiles animaux et végétaux, provenant des environs.

Pour se rendre au *musée lapidaire*, il faut traverser une partie de la ville et gagner le quartier de Marchaux.

Comme à Nevers, le musée lapidaire d'Autun est placé dans un monument remarquable par son antiquité même. Avant de décrire les principaux objets qu'il renferme, résumons brièvement les renseignements que nous avons recueillis relativement à sa création.

« La chapelle Saint-Nicolas de Marchaux dépendait, au douzième siècle, d'un hospice de pèlerins. Elle présente

de beaux caractères d'antiquité (1). » Les chapiteaux du chœur, en particulier, sont dignes de fixer la curiosité des amateurs.

Elle appartenait encore, vers 1861, à M. Jovet qui, se trouvant dans l'intention de la vendre, reçut à ce sujet des communications de M. Bulliot.

Elle fut achetée au moyen d'une somme fournie par la ville d'Autun et par l'Etat. Le conseil municipal, le conseil d'arrondissement et le conseil général votèrent des fonds qui, réunis à ceux recueillis dans des souscriptions particulières, permirent la fondation de cette collection, capable de rivaliser avec celles d'Arles, de Nîmes et de Narbonne (2).

Les travaux d'appropriation furent étudiés par M. Jean Roidot, architecte, membre de la Société Eduenne. Voici en quoi consistait son projet : « La base, enterrée aujourd'hui, serait déchaussée. Sur le terrain environnant l'édifice régnerait un cloître ouvert, sous lequel les tombeaux et autres débris seraient facilement classés. On disposerait au dehors les colonnes de granit et autres pièces indestructibles (3). »

Ce programme, grâce à M. Bulliot et aux membres de la Société Eduenne, fut exécuté dans les meilleures conditions.

Les objets recueillis dans la chapelle Saint-Nicolas et sous la galerie qui y est annexée, se composent d'un grand nombre de débris antiques, autrefois disséminés dans Autun. Les uns étaient exposés dans la cour de la sous-préfecture, à toutes les intempéries des saisons ; d'autres, dans des cours et sous les égouts des toits, qui sont maintenant, au musée lapidaire, à l'abri des dégradations.

Nous ne pouvons que donner un aperçu des principales richesses qui ont frappé nos yeux, dans cette visite, malheureusement trop courte.

A gauche, en entrant, nous remarquons d'abord *un beau sarcophage en marbre blanc* de plus de deux mètres de lon-

(1) *Annales* de la Société éduenne de 1860 à 1862, page 106.

(2) *Idem*, page 107.

(3) *Idem*, page 110.

gueur et tout couvert de sculptures. Le sujet qui y est représenté figure une chasse au sanglier que l'on est autorisé à considérer comme celle de Calydon. Ce morceau d'art appartient à l'époque de la décadence. Les figures d'hommes y sont au nombre de dix-huit. Ce tombeau, originaire d'Arles, a été plus tard, à Lyon, la propriété de Mgr de Bonald qui, par suite d'arrangements particuliers, le céda à M. Devoucoux. Ce dernier s'empressa d'en faire don au musée (1). Au centre de la salle on a placé *une mosaïque* très-intéressante. A côté, une élégante amphore est exposée aux regards, soutenue par une armature qui sert à en faire valoir les gracieux contours.

Au fond de la chapelle on a installé, sous verre, avec un soin tout particulier, un des monuments les plus précieux de la collection : nous voulons parler de la fameuse *inscription grecque* trouvée dans l'ancienne église de Saint-Pantaléon. Elle remonte au troisième siècle. Elle a soulevé une certaine agitation dans le monde savant, et elle fait encore l'envie de la capitale du monde chrétien (2). Les membres de la Société Éduenne attachent un grand prix à cette pierre qui sert à confirmer, d'une manière indubitable, les origines grecques de l'église d'Autun (3).

On trouve encore au musée lapidaire un grand nombre de tombeaux et de pierres funéraires gallo-romaines. M. Renau-deau d'Arc en a cédé une certaine quantité trouvées dans les polyandres des champs Saint-Roch. Quelques-unes de ces pierres ne présentent d'autre signe qu'un croissant assez grossièrement sculpté sur la partie supérieure (4). M. Bulliot nous fait remarquer, à propos de ce signe exclusivement païen, qu'il possède dans sa collection particulière une pierre gallo-romaine, provenant d'un des polyandres d'Autun, sur laquelle sont représentés le croissant païen et la croix chrétienne.

(1) *Annales* de la Société Éduenne de 1853 à 1857, page 401.

(2) *Autun archéologique*, pages 97 et 98.

(3) *Annales* de la Société éduenne de 1853 à 1857 et de 1862 à 1864.

(4) *Idem* de 1862 à 1864, page 233.

Nous oublions un grand nombre de détails pour nous attacher à ces morceaux précieux qui font la gloire d'un musée. De ce nombre est le tombeau mutilé de la *reine Brunehaut*. Les débris qui subsistent sont le couvercle et une partie des supports, donnés à la ville par M. Bernard Jovet. Du reste, d'après M. Bulliot, « le tombeau de la reine Brunehilde, à l'abbaye de Saint-Martin d'Autun, n'était lui-même qu'un composé de pierres éparses provenant de monuments romains. Formé d'un prisme massif de marbre noir, dit *grand antique*, le couvercle est évidemment, par sa forme et par sa matière, antérieur aux Mérovingiens. Le cercueil, en calcaire blanc, avait appartenu à une autre tombe; les colonnettes qui le supportaient, sans rapport avec le reste, avaient été elles-mêmes recueillies autre part (1) ».

Les premiers chrétiens, du reste, utilisèrent souvent pour leurs sépultures les tombeaux païens. Une nouvelle preuve de cette assertion est fournie par un examen attentif du tombeau de saint Francovée, honoré dans le Nivernais sous le nom de saint Franchy. M. Bulliot a constaté, à côté du palmier, de la colombe, de l'alpha et de l'oméga, symboles de la religion nouvelle, qu'il existait sur ce marbre la trace non douteuse d'une décoration antérieure, ne laissant aucun doute sur la destination primitive du monument (2).

En sortant du musée lapidaire, nous regagnons le centre de la ville et nous nous dirigeons vers la *cathédrale*, dont l'immense flèche de pierre attire de tous côtés les regards.

A mesure qu'on s'en rapproche et qu'on peut davantage discerner les détails de la vieille basilique de Saint-Ladre, l'étonnement se change en admiration. Comment, en effet, rester indifférent en présence de cet édifice religieux, dont les premières constructions portent, d'une manière si frappante, le cachet de l'architecture du douzième siècle?

(1) *Annales* de la Société Éduenne de 1862 à 1864, page 242.

(2) *Idem* page 5.

Voici d'abord, en avant du portail principal, un porche destiné, dans le principe, à abriter les lépreux, si nombreux au moyen-âge, et qui venaient de loin en ces lieux implorer l'intercession toute spéciale de leur patron saint Lazare.

L'esprit est saisi d'émotion à la vue de la grande composition du tympan, due au sculpteur *Gislebert*, dont le ciseau a représenté le jugement dernier d'une façon si naïve et en même temps si terrible (1).

L'intérieur n'est pas moins remarquable. Les chapiteaux, les chapelles, les statues de Jeannin et de sa femme, ainsi que le buste de son frère, attirent notre respectueuse attention.

Au moment de notre visite, la confrérie des menuisiers assistait aux vêpres et célébrait la fête de sainte Anne, leur patronne. Pendant que les chants retentissent sous les voûtes de la vieille église, entrons discrètement dans la sacristie et contemplons une merveille dont les Autunois sont fiers à juste titre ; car le *tableau d'Ingres*, dont nous voulons parler, a été pour la France un chef-d'œuvre de plus, et pour la ville qui le possède un trésor artistique à ajouter aux curiosités sans nombre que les visiteurs y trouvaient déjà réunies. Cette magistrale peinture représente la scène si touchante qui se passa près de la porte Saint-André et qui précéda de quelques instants le martyre de saint Symphorien. « Pendant qu'on le conduisait au supplice, dit la légende, sa mère s'avança près des murs de la ville, et, d'une voix si chère au cœur de son fils, elle s'écria : « Mon fils, mon fils Symphorien, pense au Dieu vivant ! Courage, mon fils, nous ne pouvons craindre la mort, la mort qui mène à la vie ! Lève ton cœur en haut, mon fils ; vois celui qui règne aux cieux. A cette heure, ta vie n'est point perdue, mais changée en une meilleure ! A cette heure, mon fils, tu vas, par un heureux échange, à la vie éternelle (2). »

(1) Voir la description du portail de l'église cathédrale d'Autun par M. l'abbé Devoucoux.

Voir aussi l'*Abécédairé* ou *Rudiment d'archéologie*, par M. de Caumont, pages 145 et suivantes.

(2) *Annales* de la Société Éduenne, 1858, page 228.

Cette magnifique toile était destinée primitivement à servir de pendant à un autre tableau représentant saint Léger ; mais l'éclairage n'étant pas propice, il fut placé le 15 janvier 1856 à la sacristie, dans un jour très-favorable, choisi avec le plus grand soin, selon le vœu de M. Ingres et de tous les connaisseurs (1).

Nous ne quittons pas la cathédrale sans admirer la voûte remarquable de la *salle du théologal*.

Tout près de là, la visite de l'ancien réfectoire du chapitre de la cathédrale d'Autun nous offre des particularités dignes, à plus d'un titre, de fixer l'attention des archéologues. M. Bulliot, qui a fait de ce lieu une étude spéciale (2), nous en indique les parties les plus curieuses.

A l'ombre de l'imposante masse de la cathédrale s'abrite un gracieux monument, aux frêles proportions : c'est une élégante *fontaine dédiée à saint Lazare*, le patron d'Autun. « Elle est divisée en deux parties de forme semblable : ce sont pour ainsi dire deux dômes de grandeur différente, superposés l'un à l'autre et reproduits dans deux ordres différents. » Elle présente le plus pur spécimen de l'art à l'époque de la renaissance, et, quoique le nom de l'architecte qui l'a construite soit inconnu, nous partageons complètement la façon de voir des auteurs d'*Autun archéologique*, qui pensent que la date de l'érection de cette mignonne construction (MDXLIII) est précisément celle où florissaient les Goujon, les Lescot et les Delorme. « Si la fontaine de Saint-Lazare laisse à désirer sous le rapport du fini des détails, on doit en conclure que le plan a été donné par l'un de ces maîtres, et que l'exécution en a été confiée par le chapitre à un architecte du pays (3). »

(1) *Annales* de la Société Éduenne, 1858, page 242.

(2) *Annales* de la Société Éduenne de 1862 à 1864, pages 151 et suivantes.

(3) *Autun archéologique*, page 164.

Avant d'épuiser le programme que nous nous étions tracé, il restait à accomplir une excursion dont les touristes qui visitent Autun ne sauraient se dispenser ; il s'agit de la promenade à la *cascade de Brisecou*. Tandis que quelques personnes vont examiner de curieux manuscrits précieusement conservés au grand séminaire, le gros de la troupe, accompagné par MM. Bulliot, Anatole de Charmasse et Lagoutte, se dirige vers le but proposé.

Une courte halte est faite au pied de la *tour des Ursules*, remarquable en ceci : c'est que sa base est romaine, son faite est roman et le milieu gothique. Cette tour, placée au point culminant de la ville, est surmontée d'une statue monumentale de la Vierge, qu'on aperçoit de toutes les montagnes d'alentour.

Le chemin que l'on prend ensuite est délicieux. Laissant à gauche un château moderne, qui appartient à un membre de l'illustre famille des Mac-Mahon, l'on côtoie, toujours en gravissant une douce montée, pendant une demi-lieue environ, un ruisseau grondeur, abrité par de magnifiques châtaigniers, et sur les bords duquel sont disséminées un certain nombre d'habitations, malheureusement plus pittoresques que confortables. Après avoir, bien des fois, tourné la tête pour jouir du magnifique panorama de la ville d'Autun qui s'étend à nos pieds, nous faisons un arrêt prolongé à la *pierre de Couhard*, et nous touchons enfin du doigt ce monument extraordinaire, dont l'aspect nous avait si fort intrigués le matin.

Ce nom de *pierre de Couhard* a été donné à une pyramide d'environ vingt-cinq mètres de hauteur et qui a dû primitivement en mesurer trente. Quelques personnes ont pensé que c'était autrefois un phare ; mais sa situation à l'endroit le plus élevé du *champ des Urnes* porte à croire, avec plus de raison, que c'est le reste d'un tombeau renfermant les cendres du célèbre *Diviaticus*, qui fut l'ami de César et de Cicéron (Rosny).

Poursuivant notre route sur les bords, si pleins de charme, du ruisseau de Brisecou, nous arrivons quelques instants après

au pied de la cascade. Ici, l'admiration nous arrête plus longtemps devant cette beauté, dont la nature seule a préparé et disposé les effets, qui consistent en une immense nappe d'eau se brisant de mille façons sur les rochers qui font obstacle à son cours.

Cette chute d'eau est une des curiosités les plus pittoresques des environs d'Autun, et nous ne sommes pas surpris que le peintre Adrien Guignet ait cherché dans cet endroit l'inspiration d'une de ses meilleures toiles. Ce tableau représente une roche du ruisseau de Brisecou, au pied de laquelle un soldat puise de l'eau dans son casque. Ces lieux étaient autrefois solitaires et sauvages; des précipices affreux et des rocs menaçants en rendaient l'abord impossible. Un homme d'un noble caractère, que les événements politiques avaient refoulé jusque dans ces bois, utilisa ses loisirs forcés en travaillant à la transformation de cette nature bouleversée; il y vécut ainsi quelques mois; et lorsque les événements permirent au fugitif de revenir au milieu des siens, il préféra se fixer au centre du désert, dont il avait fait par son travail un séjour enchanteur.

Une inscription, placée sur une colonne élevée non loin de là, relate ce fait, dont la date remonte à l'époque de l'invasion de 1814.

Au-dessus de la cascade se trouve une villa dont le propriétaire, M. Anatole de Charmasse, nous fit les honneurs avec empressement.

Après un repos employé à contempler l'ensemble du paysage, le retour à Autun s'effectue par une route qui suit les bois à l'ombre de robustes châtaigniers. Des tiges de digitale de deux mètres de haut y croissent en abondance, et le sol, en certains endroits, y est complètement recouvert par une petite plante dont la baie, qui est comestible, se vend dans les rues sous le nom de pourriot; mais son nom scientifique est celui d'airelle myrtille (*vaccinium myrtillus*) (1).

(1) Selon toute vraisemblance, ainsi que l'a établi M. Dumoulin, c'est au liseron des haies qu'il faut rapporter le *ligustrum* mentionné

En rentrant en ville, nous trouvons sur notre chemin un magasin d'antiquités où l'on vend des débris de poterie romaine, des médailles, des faïences et des meubles.

Une heure après, les excursionnistes nivernais avaient l'honneur de recevoir M. Bulliot, M. de Surigny et M. l'abbé Chaussard, curé d'Antully, à un banquet empreint de la plus aimable cordialité.

Le moment des toasts étant arrivé, le président de la Société Nivernaise prit la parole en ces termes :

« Messieurs,

» Le mot de toast ne fait pas partie du vocabulaire de la famille, et il n'entre pas dans nos usages qu'une fille porte un toast à sa mère; il m'eût cependant été bien doux d'oublier cette règle à l'égard de la Société Éduenne que nous, Nivernais, pouvons saluer comme notre mère.

» En effet, bien avant que la religion chrétienne eût planté l'étendard de la croix dans la Gaule Celtique et sur les roches granitiques du Morvand, la Nivernie faisait partie de la contrée des Éduens et sa capitale *Noviodunum Æduorum* n'était qu'une des places fortes situées sur les confins de cette puissante cité.

par divers auteurs latins et en particulier par Virgile dans ce vers connu :

Alba ligustra cadunt, vaccinia nigra leguntur.

Le *vaccinium* des mêmes auteurs serait, d'après M. Dumoulin, une espèce d'iris à fleurs violettes, jadis employées en teinture, et non point, comme on l'a cru long-temps, notre myrtille (*vaccinium myrtillus*), que les anciens ne paraissent pas avoir remarqué. (Extrait du *Manuel d'horticulture* de MM. Decaisne et Naudin, membres de l'Institut.)

On peut ajouter que les vaches mangent les feuilles de l'iris, ce qui a pu donner lieu au nom de *vaccinium*, et que la fleur du grand liseron se fane aussitôt qu'elle est cueillie, ce qui la fait dédaigner, *ligustra cadunt*. (Note communiquée par M. Bornet, membre de la Société Nivernaise.)

» Éclairé bientôt des lumières de l'Évangile, Autun n'oublia pas ses enfants éloignés; ses premiers pontifes voulurent que les habitants de la Nivernie ne fussent pas plus long-temps privés de cette vivifiante lumière. L'un d'eux, saint Révérien, accompagné d'un prêtre portant le même nom que l'apôtre des nations et de dix autres coadjuteurs, vint jusqu'aux lieux où la Nièvre se jette dans la Loire pour y apporter la bonne nouvelle, et, sous les murs mêmes de *Noviodunum*, ils scellèrent de leur sang les vérités saintes qu'ils y avaient prêchées.

» Plus tard, vers la fin du cinquième siècle, la Nivernie fut détachée du pays éduen. Nous n'avons pas à examiner ici si ce fait important fut le résultat des victoires de Clovis ou bien si sainte Clotilde apporta au prince franc cette contrée comme appoint de sa dot. Le fait existe.

» *Noviodunum* donc devint cité, jouissant à son tour d'un siège épiscopal, mais il ne rompit pas pour cela avec Autun. L'église de Nevers n'oublia pas sa mère, et tout l'ensemble de sa liturgie prouve qu'elle avait à cœur de perpétuer le souvenir de sa noble origine. Saint Eulade, son premier évêque, conserva les prières et les rites de la liturgie éduenne qui a laissé parmi nous des traces indélébiles. Il y a mieux, quand les litanies éduennes se trouvaient enrichies de quelque nouveau saint, l'église de Nevers s'empressait de l'admettre à son tour. C'est ainsi que nous trouvons l'office de saint Léger dans un sacramentaire nivernais du dixième siècle.

» Nous avons un graduel du onzième siècle qui vient confirmer d'une manière plus palpable cette douce filiation. Dans le chant solennel des laudes royales, chaque diocèse, dans les invocations faites en faveur du pontife vivant, s'adressait aux saints qui lui étaient propres; Nevers invoquait alternativement les saints protecteurs de son église et les saints protecteurs de l'église d'Autun : *sancte Cirice, sancte Nazare, sancte Genesi, sancte Symphoriane : Tu illum adjuva* (1).

» Saint Cyr, patron de notre cathédrale, est invoqué simul-

(1) *Tu illum adjuva* se répétait à chaque invocation.

tanément avec saint Nazaire, alors patron de la cathédrale d'Autun.

» Saint Genest, honoré de tout temps à Nevers, est invoqué simultanément avec saint Symphorien, l'illustre martyr d'Autun.

» Ce double culte patronal s'est perpétué jusqu'à la tourmente révolutionnaire. Alors Nevers perdit son siège épiscopal; et quand la paix fut rendue à l'Eglise de France, la ville et le département furent, par suite du concordat, placés pour le spirituel sous la dépendance d'Autun jusqu'en 1823.

» Ah, Messieurs, je touche déjà au terme où l'homme ne vit plus que de souvenirs; laissez-moi profiter de cette circonstance pour exalter avec bonheur ces doux et bien courts instants de ma jeunesse, alors que, simple lévite, je suivais, à Autun, les leçons de maîtres aussi remarquables par leur érudition que par leur piété et leur bienveillance; l'un deux occupe maintenant un siège épiscopal dont le nom rappelle aux archéologues l'illustre Guillaume Durand (1).

» Salut donc, magnifique forêt de Montjeu, où une fois seulement dans l'année nous allions secouer la poussière de l'école et nous reposer à l'ombre de tes arbres séculaires.

» Salut, pyramide de Couhard, dont l'histoire, restée à l'état légendaire, exerçait nos jeunes imaginations.

» Salut, cascade de Brisecou, arrosant de tes eaux vives les vieux châtaigniers du vallon, but de nos promenades.

» Salut... et pourquoi ton nom infernal ferait-il obstacle? ce n'est point à ton patron que je m'adresse: Salut, Calotte-du-Diable, dont nous gravissions autrefois les côtes abruptes et hérissées de rochers.

» Salut surtout, salut, grand séminaire d'Autun, berceau de mon sacerdoce.

» Salut aussi, vieille basilique de Saint-Ladre, sous les voûtes de laquelle j'étais si heureux de balancer l'encensoir! Salut!

» Maintenant, Messieurs, puisque nous ne pouvons porter un

(1) Mgr Foulquier, évêque de Mende.

toast à notre mère, rien ne nous empêche d'agir avec plus de liberté à l'égard de notre sœur aînée. Depuis plusieurs années déjà, la Société Éduenne avait paru sur l'horizon de la science, déjà elle avait produit de remarquables travaux, quand sa petite sœur la Société Nivernaise ne faisait encore que bégayer. Cependant, l'enfant a grandi, sans toutefois être arrivée aux formes largement développées de son aînée. Elle la contemple sans jalousie et avec le seul sentiment de l'admiration. Elle peut dire, en toute vérité, avec le poète : *Non quidem invideo, miror magis.*

» Buvons, Messieurs, à la prospérité toujours croissante de la Société Éduenne ! Je porte en particulier, en votre nom et au mien, un toast à son savant président, à cet homme dont l'infatigable persévérance ne recule devant aucune difficulté ; Horace l'avait rêvé quand il disait : *Justum et tenacem propositi virum.*

» A la Société Éduenne !

» A M. Bulliot ! A l'homme du Beuvray ! »

Après une réponse, pleine de sentiment et d'émotion, de la part de M. Bulliot, M. Roubet consent à nous lire une épopée héroï-comique nivernaise, dont voici les premiers vers :

A demain remettons les choses sérieuses ;
Que la froide raison cède aux rimes joyeuses.
Cet usage est admis de toute antiquité.
Aux banquets où s'assied la confraternité
Le Gaulois, né malin, aimait la raillerie ;
Or, sur le mont Beuvray, si nous parlons gaulois
O Bibracte, permets, au moins pour une fois,
Que j'exhume, aujourd'hui, quelque gauloiserie.
Etc.

Cette charmante fantaisie est applaudie bruyamment, et l'on se sépare bientôt, chacun se promettant pour le lendemain une journée féconde en nouvelles impressions de voyage.

DEUXIÈME PARTIE.

Le mardi matin, à quatre heures et demie, les voitures qui doivent nous conduire au Beuvray stationnent devant la porte de l'hôtel. L'on s'y installe, on ayant soin d'emporter des vivres, car la montagne n'offre, dans les environs, aucune ressource à cet égard.

Le signal du départ est donné, et nous sortons d'Autun au moment où la ville s'éveille à peine; il n'y a à cette heure matinale qu'un groupe de moissonneurs qui, réunis sur le Champ-de-Mars, attendent qu'on les embauche pour la journée. A la sortie par la porte d'Arroux, le mont Beuvray s'offre d'emblée à notre vue; son sommet est en ce moment couvert de nuages, et il se distingue facilement des montagnes qui l'environnent, grâce à sa remarquable élévation et à ses trois escarpements, qui lui donnent une configuration toute particulière.

La route d'Autun à Moulins-Engilbert se développe en un long ruban, montant presque toujours, en suivant la série des petites collines qui, du Beuvray, s'abaissent doucement jusqu'aux bords de l'Arroux. Nous avons ainsi près de six lieues à parcourir; mais une halte pleine de charme nous attend. Un écriteau, placé sur le bord du chemin, prévient les touristes de laisser les voitures marcher en avant et semble les inviter à descendre vers les ruines du *château de Vautheau*.

Passant au pied d'un colombier féodal, surmonté d'un dôme aux élégantes colonnettes, l'on arrive bientôt en face des ruines de Vautheau. L'étymologie en est curieuse et mérite d'être rapportée. M. l'abbé Baudiau prétend que ce château « a été ainsi appelé de sa situation en tête d'une large vallée et du nom

de Teutatès, divinité révérée des Gaulois, d'où *vallis Teutatis*, et Vautéot, et enfin Vautheau (1) ».

L'aspect de ces débris n'a rien d'effrayant ; c'est au contraire un tableau plein de grâce que l'on a sous les yeux. Une tour à triple étage s'élève fièrement au milieu des restes du vieux manoir. Un manteau de lierre la couvre en entier et l'enlace de toutes parts. Ce prodigieux exemple de végétation, drapant ces ruines, leur donne un caractère pittoresque qui frappe l'esprit. Aussi, le dessinateur de l'expédition a bien vite saisi ses crayons, et il se hâte de prendre un croquis fidèle de ce tableau. Il place au centre de la page de son album cette tour isolée, se dressant au-dessus de ces vieilles murailles effondrées et de ces murs d'enceinte en partie disparus. Il se garde bien de négliger l'encadrement du point de vue qui l'attire, et il fixe au premier plan ce petit étang si calme, sur le bord duquel des bûcherons ont abattu un gigantesque châtaignier. Pendant ce temps, les voitures ont suivi la route pour aller nous attendre plus loin, et nous les rejoignons par un petit sentier perdu au milieu des fougères. Ce court trajet accompli à cette heure matinale, au milieu d'une nature si pleine d'attraits, constitue une de nos émotions les plus vives du voyage. Nous n'avons rien oublié de cet arrêt au centre du pays morvandeau, pas même l'installation primitive que des ouvriers avaient placée sous bois, ainsi que le feu de branchages destiné à la préparation de leur repas, et dont la fumée bleuâtre s'élevait lentement au-dessus de la cime des arbres.

A partir du moment où l'on s'éloigne de Vautheau, les côtes s'accroissent davantage et deviennent plus rapides, le paysage est plus désert, malgré l'aspect de richesse et d'abondance qu'on y remarque.

A gauche, à un kilomètre environ de la route, se distingue le château de Bouton, rebâti par M. le marquis de Montmorillon, son propriétaire actuel.

En montant toujours, par des pentes heureusement très-

(1) *Le Morvand*, p. 374, tome II.

praticables, on gagne le plateau sur lequel est bâti le bourg de Saint-Léger. C'est un chef-lieu de canton du département de Saône-et-Loire. Nous ne faisons que le traverser, avec regret de ne pouvoir nous y arrêter un instant, car l'église est, dit-on (1), intéressante, et le cimetière renferme une magnifique croix gothique de date récente. Nous défilons devant une belle maison de campagne dont les murailles sont préservées, en partie, contre les vents, par une application de petites planchettes de châtaignier. Plusieurs maisons du pays offrent aussi cette particularité de construction. Du reste, le châtaignier est fort répandu dans cette région, et il s'y développe dans des proportions exceptionnelles de taille et de vigueur. Le noyer y abonde également, et la route est bordée, en certains endroits, de hêtres chargés de *faines*.

Au sortir de Saint-Léger, est-ce un effet de la fatigue, est-ce la montée qui devient plus rapide, nous ne saurions le dire, mais les chevaux ralentissent leur allure, et ce n'est que vers neuf heures que nous abordons le mont Beuvray, à l'entrée du chemin connu dans le pays sous le nom peu gaulois de *Voie du Poirier-au-Chien*.

L'on se tromperait étrangement si l'on se figurait que pour arriver au sommet de la montagne il y a des précipices à côtoyer, des ravins à franchir ou des dangers à éviter. C'est ici tout le contraire qui a lieu ; la montée se fait tranquillement, sous un dôme de verdure, au moyen d'un chemin qui serpente un peu pour éviter une déclivité trop rapide. Cette route, à travers bois, est l'ancienne voie gauloise qui aboutissait à l'entrée de l'*oppidum* du côté d'Autun, et un voiturier chargé de vivres n'a pas trop de peine à nous suivre dans ces lieux, tandis que les autres véhicules nous ont quittés pour aller attendre à l'Eschenault, petit hameau près duquel doit s'effectuer la descente.

M. Bulliot ordonne une première halte auprès de l'emplacement d'un *fort de bois*, qui existait en dehors de l'enceinte, dans

(1) *Le Morvand*, tome II, page 348.

le voisinage de l'ancienne voie. L'on s'arrête une seconde fois à l'endroit où les fouilles sont actuellement dans toute leur activité. Il y a sur le Beuvray une quarantaine d'ouvriers terrassiers qui retournent le soir dans le village le plus voisin, mais qui travaillent toute la journée sur la montagne. Ils ont installé de petits campements très-primitifs, où un feu de branchages suffit pour préparer leur nourriture. Cà et là le sol a été défriché, et il produit du sarrasin et des pommes de terre. Les recherches se font actuellement dans le *quartier dit des Forgerons*; les travailleurs, après avoir déblayé à la pioche, pour arriver jusqu'au niveau de l'établissement primitif, rejettent avec la pelle les masses de terre qu'ils ont déplacées; mais avant d'être laissée de côté, chaque pelletée est repassée à un autre ouvrier qui examine de nouveau si aucun objet n'a échappé à l'attention du premier. C'est le seul moyen de ne rien laisser passer inaperçu. Cette précaution est surtout importante pour les médailles, qui jouent un rôle si intéressant dans les découvertes historiques en général, et qui sont d'un secours si essentiel pour tout ce qui concerne le Beuvray en particulier. Chaque trouvaille est de suite examinée avec attention et débarrassée des matières étrangères qui la recouvrent au moyen de petits grattoirs en bois dont chaque ouvrier est muni à cette intention.

Ce quartier des Forgerons est très-reconnaissable; la place de chaque forge est très-bien limitée, et si le doute pouvait exister sur la destination primitive de ces constructions, il serait de suite détruit par la présence des scories et des charbons qui s'y trouvent. On y rencontre encore des clous, des débris métalliques méconnaissables à première vue, mais qu'un examen chimique ferait promptement reconnaître. Pendant que nous constatons l'importance de cette découverte, une discussion, sur la nature des matières glaiseuses qui unissant les pierres, met la double question historique et scientifique parfaitement en relief.

Les moëllons sont placés les uns sur les autres, mais les angles et les escaliers sont construits avec des pierres plus grandes, grossièrement taillées. Les matériaux proviennent de

la montagne même. Il y a dans les terres remuées des fragments de meules à bras ; mais ce qui étonne le curieux, c'est une prodigieuse quantité de débris de poteries, des anses d'amphores et des tessons de vases de toutes formes.

L'on nous permettra d'être bref dans notre description concernant le *quartier des Forgerons*, les fours à minerai et les fonderies de cuivre ou de fer, car M. de Villenaut se propose de communiquer, à ce sujet, à la Société Nivernaise un travail spécial.

Nous insisterons davantage sur l'étude d'une curieuse trouvaille faite dans deux fourneaux gaulois. Il s'agit de petites boules d'argile cuite, percées d'un trou par le milieu et qui, au premier aspect, ressemblent grossièrement à un pain rond. Les différents auteurs qui ont écrit sur les fouilles du Beuvray n'ont pas tous, à l'égard de leur nature, une opinion identique. Pour M. Xavier Garenne, ce seraient des mollettes de tisserand, comme on en trouve en grand nombre, dit-il, dans les ruines gauloises et danoises. Il convient, pour réfuter cette manière de voir, de les comparer avec les échantillons de ces ustensiles qui sont au musée lapidaire de Nevers (1). Ils ne leur ressemblent en rien, ni pour la matière dont ils sont pétris, ni pour les dimensions ; il n'y a d'analogie que dans le trou central qui est ici beaucoup plus petit. Si l'on casse ces étranges spécimens, on verra que leur structure est aréolée et boursouflée à l'intérieur. Cette disposition avait fait dire à quelques personnes, habituées à juger superficiellement, que c'était du pain véritable transformé par un long séjour dans la terre. Cette croyance est encore plus facile à détruire que la précédente ; il suffit d'avoir lu la description des pains trouvés à Pompéï pour en être promptement assuré. Les pains découverts à Pompéï pèsent pour la plupart une livre environ ; ils sont ronds, déprimés au centre, relevés au bord et partagés en huit lobes.

L'explication la plus rationnelle et à laquelle nous nous rattachons complètement est celle fournie par MM. d'Aboville et

(1) Découverts dans la propriété de Seuilly, commune de Challuy.

Bulliot qui pensent, avec raison, que ce sont des boules de terre réfractaire destinées à faire des creusets.

L'analyse au chalumeau n'y a fait trouver aucune trace de métal ou d'oxyde métallique. M. Bulliot a bien voulu mettre deux de ces pains à notre disposition; l'un a été déposé au musée de la Société Nivernaise, tandis que l'autre prendra place dans les vitrines des collections de la ville.

Les recherches faites dans le quartier des Forgerons ont amené la découverte de deux sépultures gauloises. « Sous l'aire de la pièce on a trouvé dans des trous coniques des amphores privées de leurs goulots, renfermant des cendres et une pièce de monnaie, ou un caillou rond, ou un tesson de poterie taillé en disque. » (D'Aboville.)

Pendant ces explorations le temps s'est écoulé rapidement; le soleil darde maintenant des rayons perpendiculaires qui nous font désirer du repos à l'ombre; d'un autre côté, l'aiguillon de la faim se fait sentir et accélère notre marche. Notre gai conteur de la veille croit alors se soulager de sa fatigue en murmurant à notre oreille l'improvisation suivante :

Quand Annibal franchissait les abîmes
Qu'il rencontrait sur les monts Cisalpins;
Quand Bonaparte escaladait les cimes
Du Saint-Bernard, avec ses fiers lapins;
Lorsque César incendiait Bibracte,
Illustre nom qui rend, ne sais pourquoi,
Autun grincheux, je puis lui donner acte
Qu'ils n'avaient pas tous aussi chaud que moi.

« Ventre affamé n'a point d'oreilles, » dit l'ancien proverbe; aussi ces vers, arrivant au milieu de préoccupations plus substantielles, n'obtiennent pas d'emblée tout le succès qu'ils méritent. L'on donne à peine un regard aux baraques de M. Bulliot pour se diriger vers le lieu choisi pour le déjeuner.

Cet endroit, situé à quelques mètres en dehors de l'enceinte, occupe la partie du Beuvray qui regarde dans la direction de Saint-Honoré et de Luzy. Chacun s'installe à sa guise, qui ver-

ticalement, qui horizontalement, et le repas est trouvé délicieux. L'appétit, aiguisé par le voyage et par l'ascension, ne laisse rien à désirer, et, malgré l'heure de midi, l'on jouit sur ce sommet élevé, d'une température rendue des plus agréables par une brise qui s'y fait continuellement sentir. Les vivres que nous avons eu la précaution d'apporter ont promptement disparu; c'est alors que M. Bulliot fait distribuer à la ronde le vin d'honneur, car il est non-seulement le plus complaisant des guides, il veut être encore le plus obligeant des hôtes.

Le spectateur jouit en cette place d'une admirable perspective, qui lui fait oublier bien vite toutes les fatigues du voyage. De ce côté le Beuvray domine toutes les montagnes les plus rapprochées : *la Gravelle, le mont Prenay et la Vieille-Montagne*. A ses pieds s'étendent des bois, des étangs, des villages, tout cela se confondant en un panorama splendide. Armé d'une longue-vue, on peut apercevoir au loin *le cavalier de Montenoison*, tandis que d'un autre côté se dessinent vaguement des fumées qu'on pense être celles d'Imphy ou de Fourchambault.

A ce moment, deux personnes de Château-Chinon, qui connaissaient notre projet de visiter le Beuvray ce jour-là, rejoignent notre troupe; et c'est avec un vif plaisir que nous retrouvons un ancien compagnon d'études, avec lequel nous passons un heureux moment à parler des amis d'autrefois. Mais il faut s'arracher aux délices de cet imposant point de vue, et rentrer dans l'enceinte de la vieille ville. Un chemin s'offre à nous, avec son ombrage de charmilles; c'est là que nous rencontrons plusieurs de ces chars à bœufs qui sillonnent en tous sens la montagne et qui voiturent paisiblement du bois, dans ces mêmes voies gauloises où retentissaient autrefois les cris de guerre et le bruit des armes.

Les bouviers qui les dirigent s'empressent de répondre à toutes les questions qu'on leur adresse; ils se vantent d'avoir toujours vécu dans le pays; ils semblent heureux de l'intérêt que suscite leur cher Beuvray, et ils s'en montrent fiers.

M. Bulliot, se soumettant à l'adage : *Aquæ condunt urbes*, a établi son campement dans le voisinage d'une fontaine impor-

tante, non loin de laquelle on a retrouvé un aqueduc bien conservé. Voici en quoi consiste cette installation : deux baraques en bois ont été construites à mi-côte, à l'abri du vent qui règne toujours sur le sommet du plateau ; l'une est spécialement affectée au service de M. Bulliot, tandis que l'autre est destinée à loger un domestique. Si l'on pénètre dans l'unique appartement du maître, l'on a vite terminé l'inventaire des objets qui y sont renfermés. D'abord des vêtements pour se préserver du froid qui envahit quelquefois en peu de temps la montagne, quelques livres et des curiosités archéologiques en petit nombre, constituent avec le lit tout ce que le propriétaire a réuni en ce lieu. Sur les parois intérieures de la cabane, des amis et des visiteurs ont tracé au crayon, en même temps que leur nom, quelques paroles de gratitude et de bon souvenir. Dans l'autre baraque loge le domestique, qui a toujours à la disposition des touristes des rafraîchissements et des provisions.

A quelques mètres de là se dresse confortablement une tente de voyage, qu'un excursionniste anglais y planta cet été. Après avoir parcouru la montagne dans toutes ses parties, l'honorable gentleman passa la nuit sous cet abri de toile, et disparut le lendemain avec le serviteur qui l'accompagnait. On ne l'avait pas encore revu sur le Beuvray, et l'on supposait qu'il parcourait le voisinage.

Avant de continuer ses pérégrinations dans l'enceinte de l'*oppidum* gaulois, la Société Nivernaise, touchée de la réception qui lui a été faite par M. Bulliot, charge son président de lui exprimer au nom de tous quel honneur ce serait pour nous de le compter au nombre de nos membres correspondants, et ce titre lui est alors décerné par acclamation, sur le lieu même de ses travaux de prédilection.

Le nouveau membre adresse à ses collègues quelques paroles de remerciement, empreintes de cette cordialité communicative dont il semble avoir le secret. La réponse à de si nobles sentiments lui est faite par M. Achille Millien, qui lui dédie cette chaleureuse improvisation :

Les Éduens d'Autun et de Nevers sont frères,
Hier on nous l'a dit : leurs bourgs et leurs cités,
Ensemble traversant beaux jours et jours contraires,
Ont partagé la peine et les prospérités.

Nous ne renierons pas cette union antique
Qui remonte plus haut que le cycle romain...
Et nous sommes venus en vous tendant la main.

Profondément touchés de l'accueil sympathique
D'Autun et du Beuvray, nous vous quittons ce soir
En ne vous disant pas adieu, mais au revoir !

Le mont Beuvray (*mons BifRACTUS*) semble formé par la réunion de deux montagnes dont les sommets ne constituent qu'un seul plateau. C'est sur ce point culminant qu'est placée la délimitation des départements de la Nièvre et de Saône-et-Loire. Un versant appartient à la commune de Saint-Léger-sous-Beuvray, tandis que le restant de la montagne est enclavé dans les dépendances de Glux et de Larochemillay. A l'extrémité sud de cette vaste étendue, tout près de l'endroit désigné sous le nom de *Terrasse*, où les ouvrages militaires sont nombreux, l'on voyait autrefois les ruines d'une antique chapelle, ainsi qu'une croix de bois élevée dans son voisinage. C'est l'emplacement d'un oratoire dédié à saint Martin, et qui est détruit depuis plus de cent cinquante ans. Les vestiges de construction sont eux-mêmes presque entièrement disparus, et l'on s'arrête maintenant, avec respect, devant une croix de granit, érigée en cette place le 10 septembre 1851, sous l'inspiration de la Société Éduenne et par les soins du congrès archéologique réuni à Nevers le 10 juin de la même année. La forme du monument est rustique, et ses proportions massives lui permettent de résister aux efforts destructeurs du vent et de la pluie. Sur l'arbre, l'apôtre des Gaules est représenté, sous l'aspect le plus conforme à la légende populaire, au moment où il partage en deux son manteau pour en couvrir les épaules d'un pauvre mendiant. Un détail de cette sculpture nous frappe de tristesse :

c'est quand nous constatons que la tête du saint personnage est en partie mutilée par une main malveillante.

La pénible impression que nous ressentons en présence des traces de cet acte de vandalisme s'efface promptement, grâce au touchant spectacle auquel nous assistons ensuite.

MM. les Ecclésiastiques présents s'inclinent religieusement et entonnent alors d'une voix forte la strophe : *O crux ave, spes unica*, avec l'invocation *Sancle Martine*. Il y a quelque chose de profondément émouvant dans cet hommage ainsi rendu au courageux propagateur de la foi, à l'endroit même où, au péril de sa vie, il plantait en 376 le signe de la rédemption, sur les débris du culte païen.

Cet épisode de notre passage au Beuvray est rendu plus solennel encore par le panorama unique dont on jouit sur ces hauteurs, d'où l'on voit par un temps clair le Creuzot, le mont Blanc et le puy de Dôme. « Ne cherchez pas, vous n'avez rien vu qui ressemble à cela ; » ainsi s'exprime un touriste qui a publié ses impressions de voyage au Beuvray (1). Il décrit cet océan de montagnes dans un style enthousiaste. Son admiration va jusqu'au lyrisme, et il s'écrie : « Bien qu'on aperçoive à la fois les montagnes du Morvand, celles du Forez, celles de l'Auvergne, il n'y a de bornes nulle part. Pas de pic qui domine, pas de points culminants qui surplombent et écrasent le reste. Ces sommets ne sont pas dentelés et aigus comme dans les Alpes ; vus de ce plateau, ils ont tous la forme exacte de vagues énormes que soulève une mer en fureur. Ah ! c'est ici que les coloristes devraient venir ! »

Nous ajouterons qu'en contemplant un tel tableau, nous comprenons pourquoi les Gaulois plaçaient les autels de leurs dieux sur les points les plus élevés des montagnes. Nous nous expliquons comment le Beuvray a été choisi par les Éduens pour être, selon l'expression du bien regretté M. Charleuf, le sanctuaire primitif des dieux, des lois et des libertés du pays.

Des superstitions, dont l'origine remonte certainement à

(1) M. Yung, rédacteur des *Débats*.

l'époque druidique, sont encore vivaces parmi les habitants du Morvand, et nous en trouvons les preuves au pied de la croix, car nous ramassons des baguettes de coudrier, des bouquets fanés et des jarretières. Cette habitude d'apporter une offrande à saint Martin est très-ancienne, et il y a, d'après les chroniques, un temps immémorial que les nourrices allaient en pèlerinage à la chapelle qui avait remplacé le chêne sacré.

A quelques mètres de là, l'un de nous a la satisfaction de découvrir dans un puits desséché une fibule romaine assez bien conservée.

Comme l'itinéraire que nous avons à suivre nous conduit du côté de Glux, notre petite colonne passe auprès des vestiges d'une construction qui a servi au couvent de Cordeliers (*monasterium Bibractense*) fondé, au treizième siècle, sur le penchant septentrional du Beuvray. Des documents historiques très-curieux se rattachent à l'existence de cet établissement religieux.

Si nous remontons maintenant, à travers les *chaintres* de genêts, dans la partie nord de l'enceinte, nous trouvons le *Champlain*, où M. d'Aboville fit exécuter en 1867 des fouilles qui ont eu d'importants résultats archéologiques. C'est ainsi qu'on mit au jour quarante maisons en pierre et un certain nombre d'habitations en bois. Les unes et les autres avaient été bâties au long des deux chemins qui font suite aux anciennes voies gauloises.

M. d'Aboville conserve dans son château de Glux des médailles, des débris de creusets, des amphores et des poteries trouvés en ce lieu, dont la dénomination de *Champlain* signifie champ aplani.

A l'extrémité du Champlain, au-dessus du terrassement, se trouve, isolée à dessein au moyen du pic, une de ces pierres druidiques désignées sous le nom de *peulven*. Cet étrange monument est constitué par un rocher, en forme de tribune, où l'on monte par un double escalier grossièrement indiqué dans le bloc. Cette masse, que les Gaulois ont laissé proéminer avec intention au centre de cet espace, nivelé sur une assez grande

étendue, mesure environ quatre mètres de hauteur, sur une longueur de dix mètres. Elle est connue sous le nom de *Pierre-de-la-Wivre*, ou plutôt en idiome morvandau sous celui de *Pierre-de-la-Wouavre*. C'est en effet sous cette dernière appellation que les paysans désignent un animal fantastique gardien de la roche mystérieuse, et qui veille à la conservation des trésors enfouis sous son énorme volume. Un récit légendaire s'y rattache, qui a une analogie frappante avec les croyances populaires concernant l'ouverture des cavernes le jour de Pâques-Fleuries.

Reprenant l'examen de ce singulier témoin des mœurs d'un autre âge, on remarque l'excavation probablement pratiquée par les Celtes, et qui porte le nom de *Fontaine-des-Larmes*. Il paraît qu'à la saison des pluies elle peut contenir de vingt-cinq à trente litres d'eau. Quelle était la destination primitive de cet indestructible ouvrage de nos aïeux ? M. Xavier Garenne n'hésite pas à reconnaître là une estrade et un autel, et il pense que *Vercingétorix* fut nommé, dans cet endroit même, chef de la guerre.

De l'esplanade de la Pierre-de-la-Wivre, la vue domine au loin, et si l'on regarde à ses pieds, l'on voit le village de *Glux-en-Glenne*, situé dans le voisinage des ruines d'un vieux château connu dans les chartes sous la dénomination de *Castrum de Glanæ*.

Près de Glux, au nom celtique, la source de l'*Yonne* (*Ycauna*) prend naissance au lieu dit *hameau des Lamberts*.

A en croire une légende mentionnée par nos chroniqueurs nivernais, ces lieux auraient été témoins des amours d'une jeune Gauloise répondant au doux nom d'*Eloda*, fille de *Dumnorix*, avec *Marcus Emilius*, chef de la station romaine établie au Beuvray après la défaite de Vercingétorix. Sans entrer dans tous les détails de cet attachant récit, nous devons dire qu'il y a une similitude frappante entre les développements historiques qu'il renferme et l'épisode de *Velléda*, que, dans l'admirable fiction des *Martyrs*, Châteaubriand place sur les confins de la Gaule armoricaine.

L'incomparable chantre d'*Eudore* et de *Cymodocée* a visité le Beuvray; il a vu (1) ses pierres druidiques, et nous pensons qu'il a peut-être puisé là l'inspiration du remarquable chapitre qu'il consacre à la prêtresse de l'*île de Sayne*.

Il y a toute une partie de la montagne que nous n'avons pas le temps d'explorer, et c'est avec regret que nous quittons le Beuvray sans avoir vu la *Roche-Salvée*, le *Pas-de-l'Ane-Saint-Martin*, le *Clocher*, les *Grandes-Portes*, etc.

Les heures se sont promptement écoulées, et notre excursion touche à sa fin. L'on ne saurait demander à celui qui a été chargé d'en tracer une relation pour le *Bulletin* une description complète du mont Beuvray, avec l'exposé de tous les faits historiques et scientifiques qui s'y sont accomplis ou qui s'y rapportent. L'on ne saurait exiger, non plus, de nous voir trancher la question si importante de l'emplacement de l'antique Bibracte, sur laquelle un si grand nombre d'historiens ont tant discuté depuis plusieurs siècles. Nous n'avons, personnellement, aucune qualité pour entrer dans le vif d'un tel débat. La fondation primitive de Bibracte au sommet du Beuvray ne fait plus en ce moment l'ombre d'un doute pour M. Bulliot, et il est certain pour nous que les obscurités qui planent encore, pour quelques-uns, sur cette partie de l'histoire des Gaules, seront éclairées par le savant archéologue, avec le succès que méritent ses travaux antérieurs et ses persévérantes études sur un sujet aussi ardu. Nous sommes persuadé qu'il attachera victorieusement son nom à cette nouvelle conquête archéologique.

La Société Nivernaise a pensé, avec raison, que la vue des lieux est préférable à la lecture de bien des volumes, et elle a entrepris ce voyage d'archéologie pratique pour voir le Beuvray; et, nous sommes heureux de le déclarer, notre but a été surabondamment rempli, grâce aux conditions exceptionnelles où

(1) J'ai vu quelques-unes de ces pierres auprès d'Autun. (CHATEAUBRIAND, *les Martyrs*, notes du livre IX.)

nous nous sommes trouvés et dans lesquelles l'urbanité de M. Bulliot a joué un si grand rôle.

Voici bientôt le moment de nous séparer de notre guide ; chacun de nous emporte, de ces instants passés en charmante compagnie, un bien doux souvenir ; l'archéologue a foulé un sol jonché, de toutes parts, des ruines du passé ; le minéralogiste a interrogé de son marteau les roches du Morvand, tandis que le botaniste a reconnu au passage des plantes remarquables par leur développement exceptionnel ou par leur rareté (1).

Tout en faisant les réflexions qui précèdent, nous nous sommes engagés dans l'ancienne voie romaine conduisant dans la direction de Glux, et nous prenons alors définitivement congé de M. Bulliot, en lui exprimant le regret de ne pouvoir prolonger une connaissance faite sous de si bons auspices.

Le chemin qui descend du côté du Nivernais est rapide et la descente se fait assez promptement.

Nous reprenons ensuite, au hameau de l'Eschenault, les voitures qui nous ont amenés depuis Autun et que nous avons eu la précaution de garder pour toute la journée. Il fait en ce moment une chaleur accablante, et malgré notre désir d'arriver de bonne heure à Luzy, nous ne pouvons résister à la tentation de voir l'ensemble du Beuvray du côté du Nivernais. Une première halte permet d'en faire un croquis, et une seconde station nous arrête également quelques instants en face du château de la Roche-Milay.

C'est un coup d'œil qui a retenu souvent les artistes que celui qu'offre ce vieux manoir dont l'histoire présente aussi des particularités intéressantes. La Roche-Milay (*Rupes Militis*) fut d'abord le siège d'une occupation romaine, puis le moyen-âge y substitua le donjon de la Roche, reconstruit et agrandi sous le règne de Louis XV par le maréchal de Villars. Ce château est bâti sur un rocher de 150 mètres d'élévation ;

(1) *Sambucus racemosa*, *arnica montana*, *buxus sempervirens*, etc.

il se dresse fièrement à pic au-dessus d'un paysage des plus pittoresques, et il fixe forcément l'attention du voyageur.

La route se continue du côté de Milay (*Militum Vallis*) que l'on aperçoit de loin et que nous saluons en souvenir de son passé gallo-romain. Enfin, vers cinq heures, l'on signale l'approche de notre dernière étape.

Luzy mérite l'examen des archéologues, car cette ville a une histoire qui commence à l'époque romaine, pour se continuer aussi pendant le moyen-âge. Après avoir traversé un pont construit sur l'*Halène*, l'on débarque près de l'église. Ce monument, dont le chœur est du onzième siècle, semble assez déshérité sous le rapport des œuvres d'art. De médiocres peintures et quelques inscriptions ne constituent qu'une ornementation intérieure insuffisante. En revanche, la salle de l'hôtel de ville est lambrissée au moyen de splendides tapisseries. Elles sont d'un travail exceptionnel et retracent les principales scènes de l'histoire d'Esther et d'Assuérus. Leur conservation est parfaite, et diverses particularités nous font supposer qu'elles datent de l'époque à laquelle l'œuvre immortelle de Racine était dans tout l'épanouissement de son succès.

Un repas, où les truites du Morvand furent dignement appréciées, termina cette journée si bien remplie, et quelques instants après, les excursionnistes de la Société Nivernaise prenaient le train qui devait les ramener le même soir à Nevers, où ils arrivèrent le corps un peu fatigué, mais l'esprit largement satisfait par la vue de toutes les curiosités que nous avons tenté de consigner dans ce récit.

Docteur Em. SUBERT.

NOTE

sur

L'INDUSTRIE MÉTALLURGIQUE GAULOISE

AU MONT BEUVRAY.



Parmi les nombreux restes de constructions gauloises mis à découvert au mont Beuvray, sous l'habile direction de M. Bulliot, on a retrouvé d'importants vestiges d'établissements métallurgiques qui peuvent être d'un grand intérêt pour l'histoire de la sidérurgie.

Tout ce qui se rapporte au fer mérite examen : son influence sur la civilisation moderne a été telle que le progrès matériel chez les différents peuples se trouve, pour ainsi dire, en raison directe de l'emploi de ce métal. Il y a là comme un thermomètre de civilisation.

On travaillait le fer dans la ville gauloise du Beuvray : les scories, les morceaux de minerai, les fragments de loupes et de creusets réfractaires, les pinces et ringards de forgeron, en fournissent la preuve incontestable. Malheureusement — au point de vue de notre excursion — ce qu'on a trouvé de plus remarquable dans ces fouilles a été transporté au musée gallo-romain de Saint-Germain ; nous n'avons pu voir ni les creusets, ni les débris de souffleries ; et, d'un autre côté, les fragments de scories et de fer demanderaient une analyse minutieuse. Mais il n'y a aucun doute qu'avec ces éléments divers un métallurgiste habile pût recomposer l'histoire synthétique de la sidérurgie gauloise. Cuvier, à l'inspection de quelques ossements, reconstruisait tout un monde animal.

Nous ne voulons ici qu'exposer de simples conjectures, déduites de la théorie et coordonnées aux faits observés.

On chercherait vainement un exposé des méthodes métallurgiques dans les écrivains de l'antiquité. Pline, qui pourrait le mieux nous éclairer, en parle en termes très-vagues et très-concis. Les anciens considéraient le travail de production des métaux comme vil et digne de mépris, et ils ne cherchèrent pas à pénétrer le mérite des procédés pratiqués par de vulgaires artisans, pour en transmettre les usages à la postérité. Il est constant, néanmoins, que l'emploi du fer remonte aux temps les plus reculés : il en est parlé dans le *Deutéronome* ; on s'en servit pour la confection des armes au siège de Troie, pour la construction du temple de Salomon, pour la fabrication des monnaies sous Lycurgue.

Les Celtes et les Gaulois, en rapport par Marseille avec les peuples de l'Orient, durent être initiés de bonne heure au travail du fer. César dit que les Gaulois avaient beaucoup de forges. Mais ces ateliers métallurgiques, nécessairement très-rudimentaires, ne fournissaient, pris isolément, qu'une très-petite quantité de métal, et occupaient un nombre d'ouvriers relativement considérable. Ils devaient être fort disséminés sur le sol des Gaules, et il ne faudrait pas conclure de l'étendue de ceux du Beuvray à l'importance de leur production, et penser que c'était, pour ce fait, le grand arsenal d'approvisionnement de l'armée gauloise.

Chercher une analogie de fabrication dans les forges catalanes serait également une erreur. Ces forges se sont perfectionnées au moyen-âge et surtout dans les derniers siècles ; le foyer gaulois n'était pas un bas-fourneau, mais un simple creuset en argile réfractaire.

Le fer forgé qu'on rencontre au Beuvray est très-ductile, très-doux, non cassant à froid. Il provient d'hydroxydes de fer très-facilement réductibles que les terrains jurassiques peu éloignés pouvaient fournir. La qualité du fer indique que les minerais ne contenaient pas de sulfures, et, en effet, on n'eût pas pu les traiter à cette époque. Le sesquioxyde de fer hydraté

en grains pouvait se charger directement dans le creuset. Si l'on se servait d'hématite brune compacte, on n'avait qu'à lui faire subir un premier grillage à air libre pour la désagréger. La grandeur du creuset ne pouvait qu'être assez réduite, et comme il faut brûler environ quatre parties (en poids) de charbon pour une de fer obtenu, que le minerai d'autre part ne rend que 30 p. 0/0, on voit que chaque creuset ne pouvait pas produire plus de cinq à six kilogrammes de fer. Dans les fourneaux catalans, on en produit jusqu'à cent cinquante kilogrammes. Ce creuset devait avoir vers sa base des ouvertures pour la sortie des scories et du lingot de fer, et pour l'introduction de l'air. Cette introduction de l'air, pour la combustion du charbon et la formation du gaz réducteur, est un fait nécessaire, acquis ; le procédé seul est controversable. Il pouvait y avoir sur le pourtour inférieur du creuset plusieurs tuyères en argile alimentant le foyer par un courant d'air naturel, comme cela se pratique encore dans certaines parties de l'Inde, où on a des charbons de bois spéciaux ; mais il est plus probable qu'on avait recours à un courant d'air forcé. Il a été parlé de la trompe comme pouvant alimenter les souffleries. Or, cet instrument, qui repose sur un principe assez compliqué, n'a été découvert qu'au commencement du dix-septième siècle ; il nécessite d'ailleurs une chute et un volume d'eau qu'on rencontrerait difficilement au Beuvray. L'air forcé devait être produit, soit par des soufflets en forme d'outre, qui n'étaient autre chose qu'une peau d'animal que l'on comprimait et distendait alternativement, soit par des pistons fonctionnant dans des cylindres de bois formés de troncs d'arbres évidés. Il suffit d'ailleurs d'un vent assez faible qui, étant sec, donnera le fer doux et homogène du Beuvray, tandis que l'air humide des trompes donne plus facilement un fer pailleux et aciéreur. La tuyère devait être presque horizontale.

Le combustible était du charbon de bois d'essence dure.

Ce n'est que par de longs tâtonnements et par l'observation que les Gaulois, ignorant les principes et les sources des actions

chimiques, ont pu arriver à traiter leurs minerais de fer d'une manière opportune. Aujourd'hui, connaissant les éléments qu'ils mettaient en usage, on peut en déduire le procédé qu'ils étaient forcés de suivre.

En se servant du creuset, le minerai et le charbon n'étaient pas séparés verticalement, comme dans le foyer catalan; ils étaient stratifiés. Le vase était d'abord rempli, sur un tiers de sa hauteur, de charbon seul qu'on allumait; on chargeait ensuite par faibles couches de minerai et de charbon, celle-ci étant environ trois fois plus épaisse que la première, et on augmentait le vent. Le minerai de sesquioxyde de fer hydraté perd son eau combiné à une température relativement basse et devient poreux et perméable aux gaz; alors l'oxygène de l'air insufflé vient fournir au contact du charbon l'acide carbonique, puis l'oxyde de carbone, gaz réducteur du minerai. Cette réduction s'opère graduellement; la matière, en descendant, est exposée à une température croissante; la silice peut entrer en combinaison avec les bases terreuses, et les parcelles de fer réduit arrivées à la température de soudure s'agglutinent ensemble pour former la loupe.

Le fer du Beuvray s'est trouvé d'excellente qualité; et, en effet, la séparation des matières s'est effectuée, avec ce procédé, par une espèce de liquation et non par fusion; la température relativement basse n'a pas favorisé la réduction des matières étrangères ordinairement à l'état d'oxyde qui, réduits, peuvent se combiner avec le fer. La chaleur a été seulement suffisante pour la vitrification de ces matières provenant des gangues et des fondants.

Des laitiers observés sur place sont d'une couleur brun-chocolat qui annonce bien une certaine quantité de fer entraîné. Cela tient à ce qu'on ne pouvait pas alors se rendre compte de la formation des silicates. Ceux-ci ont une grande tendance à passer à l'état de silicates tribasiques, et comme on ne faisait pas de dosages, s'il se trouvait trop peu de silice ou trop de carbonate de chaux, il y avait du minerai qui passait en silicate de protoxyde de fer. C'était un déchet, mais non une altération

du produit. Si, au contraire, la silice eût été en excès, le fer se fût trouvé aigre, ce qui n'a pas lieu.

L'opération se terminait en rassemblant avec le ringard tout le minerai vers la tuyère pour l'amener à l'état de liquation parfaite et brûler le carbone combiné au fer ; on ralentissait le vent, on faisait écouler les laitiers, et après cinq ou six heures d'un pénible travail, on retirait enfin une petite loupe de quelques kilogrammes de fer malléable mélangé de scories et de charbons non brûlés, à laquelle on faisait subir un premier martelage. Ce lopin, ou massiau, était ensuite réchauffé à l'air libre ou sur le creuset de l'opération suivante pour être de nouveau battu en barres. Ces martelages successifs sur de petites masses de métal chassaient parfaitement les scories et assuraient la qualité aux dépens de la main-d'œuvre.

Plusieurs creusets devaient se trouver réunis dans le même atelier. L'espace occupé par chaque petit groupe est une sole creusée à un mètre environ au-dessous du terrain naturel et d'une superficie de 15 à 20 mètres ; les parois de l'excavation sont revêtues d'un parement en moellons posés sans mortier, comme dans toute la maçonnerie qu'on rencontre au Beuvray. Une toiture supportée par des poteaux en bois partant du fond de la fosse mettait l'atelier à l'abri des intempéries ; il n'y avait aucune cheminée ; un simple trou au centre du toit devait suffire au dégagement des produits de la combustion.

Les installations accessoires consistaient en hangars à minerai et charbon, d'une construction analogue à celle des ateliers principaux, et en forges proprement dites, où le fer malléable était réchauffé, martelé, étiré et approprié aux besoins de l'*oppidum*.

On n'a retrouvé ni enclumes ni martinets à bras ; ces objets ont dû être emportés lorsque les habitants se transplantèrent à *Augustodunum*.

La production sidérurgique pouvait ne pas se borner au fer malléable. L'acier était connu, mais la fonte ne l'était pas. Ce dernier fait a été quelquefois contesté ; récemment encore M. d'Aboville, auteur de savantes recherches sur le Beuvray, a

cru voir des rigoles ayant pu servir à couler des gueuses. Il suffit, pour asseoir son opinion, d'examiner ce qui pouvait se passer dans les creusets. La température maxima obtenue dans un vase de cette hauteur, avec le système de charges et de souffleries en usage, ne pouvait dépasser 800 degrés. Dans un tel foyer le fer ne fixe de carbone que sur une très-faible épaisseur, et le carbure de fer obtenu n'est pas encore de la fonte, c'est de l'acier. Il faut la température de 1,300 à 1,400 degrés, obtenue seulement par les hauts-fourneaux, pour produire la fonte. Avec les feux catalans bien perfectionnés, qui atteignent la température de 1,050 degrés, on ne l'obtient même pas. Or, d'une part, on n'a jamais construit de hauts-fourneaux avant la fin du quinzième siècle, car c'eût été un fait trop important pour que l'histoire métallurgique n'en ait pas gardé le souvenir; de l'autre, on n'a jamais rencontré d'objets antiques en fonte. A la dureté du métal et à l'inspection de sa cassure, on a pu croire quelquefois à la présence de la fonte; une analyse chimique eût infailliblement démontré l'absence d'un carbure dans les proportions voulues pour ce produit.

L'acier, au contraire, a dû être connu presque en même temps que le fer. C'était, à vrai dire, du fer aciéreux qui était obtenu naturellement et comme par hasard dans les fourneaux. Pliny en parle, sans se rendre compte de sa composition. Dans les foyers gaulois, quand la réduction s'active, un commencement de carburation se produit; il suffisait alors de maintenir la loupe en formation à l'abri de l'action décarburante des laitiers fortement basiques, d'ailleurs très-fusibles s'ils contenaient du manganèse, de les faire fréquemment écouler, de rapprocher souvent le minerai de la tuyère tout en donnant moins de force au vent vers la fin pour ralentir la formation du massé, et on était alors assuré d'obtenir le fer aciéreux, qui était ensuite durci encore par la trempe. Quant à la cémentation, elle ne fut connue qu'à la fin du dix-septième siècle.

Le quartier industriel du Beuvray devait aussi comprendre des ateliers pour la production et le travail du cuivre et de ses alliages; on y a trouvé une grande quantité d'objets de cette

matière qui ont été sans doute produits sur place, mais il n'y a pas de vestiges pouvant fournir des indices sur cette fabrication. La métallurgie du cuivre était alors beaucoup plus avancée que celle du fer, à cause de la difficulté que présentait le travail de ce dernier métal. Buffon pense même que, pour ce motif, on n'a eu recours au fer en Europe que lorsque le minerai de cuivre exploitable y a été à peu près consommé. A l'époque qui nous occupe, on fabriquait encore en cuivre ou en bronze une très-grande quantité d'objets pour lesquels on s'est depuis servi exclusivement du fer. On faisait même des lames d'épée en cuivre jaune trempé. L'usage de cette trempe du cuivre s'est complètement perdu, de même que le secret de la composition d'alliages actuellement inimitables et qui restent comme témoins des patientes recherches de civilisations disparues.

A. DE VILLENAUT,

Ingénieur civil.

Septembre 1869.

ERRATUM. — Page 476, à la fin de la onzième ligne, *au lieu de fils d'un médecin autunois, lisez* petit-fils.

En effet, un médecin irlandais, nommé Mac-Mahon, qui était venu chercher fortune en France, se fixa à Autun et épousa plus tard la veuve de M. de Morey, née Lebelin. Cette personne n'avait pas eu d'enfants de son premier mari, et elle transmet la terre de Sully, qui était érigée en marquisat, à ceux qu'elle eut du médecin en question. Il y eut même à cette occasion procès de la part des héritiers collatéraux des Morey contre la veuve et son second mari.



TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
SÉANCE DU 5 NOVEMBRE 1868.	1
SÉANCE DU 3 DÉCEMBRE.	2
SÉANCE DU 14 JANVIER 1869.	4
Objets gallo-romains trouvés à ~~Entrains~~ <i>anilhien</i>	4
Fouilles à exécuter à Saincaize.	5
SÉANCE DU 4 FÉVRIER 1869.	5
SÉANCE DU 4 MARS 1869.	7
Archives du château de Menou.	8
SÉANCE DU 8 AVRIL.	9
SÉANCE DU 13 MAI.	10
Renouvellement du bureau.	11
Souscription à la statue de Lamartine.	12
SÉANCE DU 3 JUIN.	13
Registre-terrier de l'évêché de Nevers de 1287, par M. René Leblanc de Lespinasse.	14
— De la puissance de l'évêque de Nevers.	14
— Caractère historique et paléographique des documents.	19
— Des quatre châteaux de l'évêque et de l'inventaire qui y fut fait.	21
— De la maison de Nevers et des droits de l'évêque dans la ville.	24
— Des terres de l'évêque dépendant de la châtellenie de Ne- vers.	27
— De la maison de Prémercy et de ses dépendances.	29
— De la maison d'Urzy et de ses dépendances.	30
— De la maison d'Aubigny et de ses dépendances.	31
— Appréciation approximative des revenus.	32

	Pages.
— Droits de justice.	34
— Des quêtes paroissiales et des deniers synodaux.	36
— Des tailles.	39
— Essais de statistique d'après le recensement de la taille.	44
— Des cens.	47
— De diverses autres redevances.	51
— Des noms de personnes.	54
— Des noms de lieux.	56
— Table des chapitres du terrier.	59
— Texte latin du terrier.	61
— Appendice A.	187
— Appendice B.	188
— Appendice C.	194
— Appendice D.	197
SÉANCE DU 1 ^{er} JUILLET 1869.	210
Projet d'excursion au Beauvray adopté.	211
SÉANCE DU 22 JUILLET.	212
A propos de céramique, par M. Moreau de Charny.	212
SÉANCE DU 4 NOVEMBRE.	217
Mort de M. l'abbé Millet. — Matériaux laissés par lui.	217
Pierre de Frasnay, auteur dramatique, par M. Roubet.	219
— <i>L'École des amis</i>	222
— <i>Le Baron d'Espinchal</i>	226
— <i>Jeanne de Naples</i>	231
— <i>Alcméon</i>	235
— <i>Les Antiquaires</i>	240
— Appendice. — Généalogie de Pierre de Frasnay.	256
— Sabatier de Castres.	257
— <i>Le Mercure de France</i>	258
— AN DE CAMIL.	258
— <i>Rauracum</i>	259
— Armoiries.	259
Notes communiquées par M. l'abbé Pot, curé de Magny-Cours, relatives à différentes trouvailles faites sur plusieurs points de cette commune.	260
Notes manuscrites sur l'évêque Jacques Spifame, par M. Bou- tillier.	263
Notice historique sur la commune de Saincaize-Meaucé, par M. Bonvallet.	268
— Saincaize, son origine.	268
— Paroisse de Saincaize.	273

